
A
000 216 932 4
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY


UNIVERSITY of CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE GRECQUE

TOME DEUXIÈME

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.

ERNEST CURTIUS

HISTOIRE
GRECQUE

Traduite de l'allemand sous la direction

DE

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

PROFESSEUR SUPPLÉANT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

TOME DEUXIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, Rue Bonaparte, 28

1881

AVERTISSEMENT

Ce deuxième volume a eu à compter avec l'imprévu : l'élaboration en a été plus lente et plus accidentée qu'on ne l'avait supposé d'abord. Le texte a dû être réparti entre six ou sept collaborateurs. Il n'y a pas à le regretter, car ce qui était promesse dans la Préface (p. xvi) *est maintenant un fait acquis. Il est démontré qu'un texte ayant une valeur littéraire, quand il est traduit avec talent, avec conscience, j'allais dire avec abnégation, peut supporter sans dommage une épreuve aussi concluante, et que, après avoir passé par tant de mains, il garde pourtant son unité de trame et de couleur.*

L'apport le plus considérable est celui de M. G. Morel, *professeur au lycée Henri IV et membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Les deux chapitres auxquels il a donné ses soins,* l'Unité grecque (p. 1-118) *et* les Années de paix (p. 457-660) *forment à eux seuls à peu près la moitié du volume. M. Morel a bien voulu, sur mes instances personnelles, s'en charger au dernier moment, me laissant ainsi confisquer son loisir et, par surcroît, alarmer sa modestie.*

Le chapitre des Luttes avec les Barbares (p. 119-220) *est dû à la plume de* M. J. Lagneau, *professeur au lycée de Nancy, qui a été des premiers à s'intéresser à cette entreprise, en un temps où il y avait quelque mérite à n'en pas désespérer.*

Enfin, les deux premiers chapitres du troisième livre, les Guerres de l'Indépendance *et* la Puissance croissante d'Athènes, *ont été traduits par des auxiliaires bénévoles,* MM. H. Godet (p. 281-318), P. Huschard (p. 319-356), A. Lange (p. 357-397), E. Fernique (p. 398-456), *qui, sans s'engager au delà de ce qu'exigeait la nécessité présente, se sont empressés de m'aider à combler une lacune soudainement ouverte.*

La revision du texte, la confection des sommaires, la traduction et la répartition des notes, le détail de l'exécution matérielle, constituent la contribution personnelle du directeur. Il a usé de l'entière liberté que lui ont laissé sur tous les points ses collaborateurs, de façon à conserver sa responsabilité sans rien ôter à leur mérite.

Les deux listes données en Appendice — *la première dressée par l'auteur et la seconde ajoutée comme résumé d'une question importante — sont destinées à tenir lieu provisoirement d'une carte de l'empire athénien. Nous espérons être en mesure de publier bientôt un* Atlas *composé spécialement pour l'*Histoire Grecque, *de même format, et contenant tous les tableaux historiques, cartes et plans nécessaires à l'intelligence du texte.*

A. B.-L.

LIVRE DEUXIÈME

DE L'INVASION DORIENNE AUX GUERRES MÉDIQUES

(SUITE)

HISTOIRE GRECQUE

CHAPITRE QUATRIÈME

L'UNITÉ GRECQUE

§ I. — La religion nationale. — Bases de l'unité nationale. — La religion source de la nationalité hellénique. — La religion et le sacerdoce. — Rôle des familles et corporations sacerdotales. — La mantique ou divination. — La mantique orientale et la mantique grecque. — Origines et caractère propre de la mantique grecque. — Formes inférieures et forme supérieure de la mantique. — La révélation apollinienne. — Association du sacerdoce et du prophétisme : les oracles. — Raisons de la puissance des oracles. — Procédés employés par les oracles. — Les divers oracles apolliniens : Delphes.

§ II. — L'oracle de Delphes et l'éducation nationale. — Situation de Delphes. — L'oracle de Delphes fauteur de l'unité nationale, source du droit et autorité suprême au spirituel. — Rôle de l'oracle en matière de religion et de morale. — Le dieu de Delphes ordonnateur du calendrier. — Jeux nationaux des Hellènes. — Les concours et la gymnastique. — Perfectionnement de la gymnastique sous l'influence des centres religieux. — Heureux effets de l'éducation gymnastique. — La gymnastique et la morale.

§ III. — L'oracle de Delphes et la prospérité nationale. — Fêtes nationales : panégyries et foires annuelles. — Relations par voies de terre et de mer. — Construction des routes. — Colonisation. — Apollon considéré comme dieu colonisateur. — Commerce et finance. — Les temples dans leur rôle d'établissements financiers.

§ IV. — L'oracle de Delphes et la science. — Services rendus par les oracles à la géographie et à l'histoire. — Usage et progrès successifs de l'écriture. — Les archives sacerdotales. — L'histoire écrite à Delphes. — Relations de Delphes avec l'étranger. — Influence égyptienne : la doctrine de l'immortalité de l'âme. — Delphes et la civilisation nationale. — Les sept Sages. — La sagesse ionienne et la sagesse delphique.

§ V. — L'oracle de Delphes et l'art. — Création du temple hellénique. — Le temple et l'ordre dorique. — Origines de l'architecture des temples. — Opposition entre le style dorique et le style ionique. — Les arts plastiques. — L'architecture et la sculpture au service du culte. — Présents et ex-votos consacrés dans les temples. — Statues d'athlètes. — Premiers essais

§

LA RELIGION NATIONALE.

A mesure que les établissements grecs se disséminaient sur tous les rivages, la Grèce continentale allait se rétrécissant et se rapetissant de jour en jour. En effet, la nationalité grecque était si intimement liée à la civilisation grecque que tous les membres de la famille qui n'avaient point part aux progrès de cette culture intellectuelle, quelque voisins qu'ils fussent d'ailleurs, perdaient leur nationalité ; au contraire, les pays les plus éloignés où, grâce à une heureuse colonisation, la civilisation grecque avait pris racine appartenaient, dans toute la force du terme, à la Grèce.

C'est ainsi que l'Hellade s'était séparée du groupe des régions montagneuses du nord, et la péninsule, du continent.

Dans l'Épire, plusieurs tribus de même race eurent d'abord un sanctuaire commun et prirent, par suite, un nom commun [1]. Le chêne sacré de Dodone verdoyait encore à l'époque des Antonins ; l'oracle de Zeus a même survécu des siècles à l'histoire du peuple grec, et, comme il avait été le berceau religieux de la nation grecque, il est toujours resté pour elle un objet de vénération. Mais les tribus les mieux douées se tournèrent vers le sud et vers l'est, où elles étaient plus à portée du contact

[1]) Voy. vol. I, p. 120.

fécond des races de l'Asie-Mineure. L'histoire nationale les y suivit. On voit ensuite se former, au pied de l'Olympe de Thessalie, un second centre où le monde des dieux et des hommes s'ordonne et se précise davantage. Les Grækes deviennent des Hellènes ; et, plus les tribus amphictyoniques se rapprochent et s'unissent entre elles, plus elles se séparent nettement de l'étranger. La Macédoine et l'Épire deviennent des pays barbares. Puis, des tribus épirotes franchissent de nouveau la chaîne du Pinde. La Thessalie, cette Hellade primitive, devient étrangère aux Hellènes, bien que certains rapports extérieurs aient subsisté. Les tribus plus cultivées se serrent autour du Parnasse et constituent une Hellade encore plus restreinte, d'où reste aussi exclue toute la moitié occidentale de la Grèce centrale, toute la région de l'Achéloos, qui a persévéré dans ses anciennes relations avec Dodone. Deux péninsules, la Grèce centrale, située à l'est du Parnasse, et le Péloponnèse, forment maintenant toute l'Hellade proprement dite, la Grèce continue ou « compacte », ainsi qu'on la nommait par opposition aux établissements grecs qui bordaient comme d'une bande étroite le pays des Barbares [1].

C'est donc par des institutions politico-religieuses que le peuple grec est séparé d'un groupe nombreux de tribus de même origine. Tous les noms collectifs des Grecs se rattachent à certains sanctuaires ; ce sont là les centres de réunion, les points de départ de l'histoire. C'est par là que le pays des Pélasges est devenu un pays hellénique, lorsque Hellen et ses fils, comme dit Thucydide, c'est-à-dire les Grecs constitués en amphictyonies, se sont avancés d'étape en étape et ont répandu partout une civilisation uniforme. Dans ce sens, on peut dire qu'Apollon, en tant que dieu de l'amphictyonie thessalienne, est le fondateur de la nationalité des Hellènes, le père de l'histoire hellénique.

Mais le dieu avait, pour le représenter, des familles qui agissaient en son nom. C'étaient celles qui avaient institué son

1) Ἑλλὰς συνεχής (Dionys., *Descr. Græciæ*, v. 31, p. 139 ed. Meineke), ordinairement comptée à partir d'Ambracie jusqu'à l'embouchure du Pénée. Cf. Niebuhr, *Alte Lænder- und Völkerkunde*, p. 24. Sur le rôle national de l'amphictyonie pythique, voy. ci-dessus, vol. I, p. 130-136.

culte et qui le desservaient de leurs mains sacerdotales. Celles-là ont fondé, en même temps que le droit divin, le droit civil. Elles ont élaboré et gardé en dépôt l'idée d'une unité nationale, si bien qu'on ne saurait comprendre le développement de cette unité sans connaître la situation, le rôle du sacerdoce et l'influence qu'il a exercée sur la vie du peuple grec.

La religion, chez les Grecs comme chez les Italiotes, était affaire de conscience pour l'individu; et la pratique pleine et entière du culte était un droit personnel pour tout homme libre. Il n'y a pas de caste privilégiée qui s'interpose entre les hommes et les dieux. Tout Hellène peut, sans intermédiaire étranger, sacrifier et prier. La religion est destinée à accompagner tout acte, soit public, soit privé; à sanctifier chaque jour; à bénir tous les travaux comme toutes les joies: et elle fait tout cela en mettant l'homme en rapport avec les dieux, par le moyen du sacrifice. Car le sacrifice n'est que l'expression de cette communion, qu'il faut incessamment renouveler, entre les dieux et les hommes; l'homme qui sacrifie va trouver les dieux en qualité d'hôte; il est jugé digne de partager le repas divin, comme Tantale, l'ami des dieux, et comme « les pieux Éthiopiens » d'Homère, chez lesquels Zeus se transporte pour se mettre à table avec eux [1]. Ainsi, parce que cette amitié des dieux est la condition fondamentale du salut pour les hommes, elle est aussi accessible à chaque membre de la société; et tout homme qui a les mains pures peut s'approcher de l'autel pour s'assurer à nouveau de cette communion.

Mais le sacrifice doit être indépendant des besoins et des sentiments religieux de l'individu. Aussi, bien que chaque père de famille soit un prêtre, un sacerdoce spécial est-il nécessaire, afin que le culte, devenu ainsi permanent et régulier, soit desservi d'après une tradition constante. De même, chacun ne peut être prêtre de chaque dieu; les sacerdoces sont attachés à certaines familles qui possédaient le culte comme un bien

[1]) Hom., *Iliad.*, I, 423. Sur l'idée que le sacrifice est un banquet où dieux et hommes sont commensaux, voy. *Gœtt. Nachrichten*, 1861, p. 361.

propre au moment où elles sont entrées dans l'association formant l'État. C'est ainsi, par exemple, qu'à Géla, Télinès, qui de Télos, sa patrie, avait emporté en Sicile le culte de Déméter et de Cora, fut, un jour qu'il avait à demander une faveur à ses concitoyens, reconnu publiquement, sur son désir, prêtre de ces deux divinités [1] : le culte domestique de cet homme devint culte de l'État; et désormais, à la durée de ce culte fut lié le salut de l'État. Aussi, pour assurer au culte un cours régulier, on lui attribua des revenus fixes, qui consistaient en terres labourables, prairies, viviers, forêts et autres propriétés du même genre, et dont la gestion appartenait toujours aux membres des familles sacerdotales.

Ainsi fut constituée une noblesse héréditaire investie de priviléges inviolables; elle se composait des familles qui, après une reconnaissance mutuelle de leurs dieux, se constituaient en communauté politique ou cité. Elles formèrent le noyau solide de la cité, auquel adhérèrent les autres membres qui tenaient à l'État d'une façon moins intime. Ce fut de tout temps un privilége nobiliaire que d'avoir droit de sacrifier à l'autel domestique d'une famille sacerdotale comme étaient, par exemple, les Boutades en Attique. Donc, bien que les prêtres, en tant que prêtres, ne formassent point de classe à part et ne restassent nulle part étrangers aux autres fonctions, soit pacifiques, soit guerrières, de la vie sociale, cependant, par leurs rapports directs et personnels avec les divinités nationales, par leur connaissance de ce qui revenait de droit aux dieux, ils étaient aux yeux du peuple investis, eux et les leurs, d'une dignité spéciale. Car, ce qu'il y avait de plus vénérable au point de vue social, c'étaient les principes du droit non écrit et les us sacrés qui devaient être observés de la manière la plus exacte pour détourner la colère des dieux. Mais, la connaissance de ces rites ne se transmettait que par tradition orale au sein des familles aristocratiques. C'était là le fonds qui, dans la révolution rapide des choses humaines, restait toujours inviolable et immuable. Aussi les représentants de cette tradition furent-ils particulièrement appelés à conserver

[1]) Herod., VII, 153.

au milieu de la société les vieux usages et à ne pas laisser se perdre ce trait-d'union vivant du présent avec le passé. Comme c'était dans la langue des sacrifices que se conservaient de préférence les vieilles formes et les vieux mots, dans le costume et les mœurs des prêtres que se maintenait l'ancien caractère national, on crut aussi que l'esprit et les mœurs des ancêtres se perpétuaient dans les familles des sacrificateurs [1].

En conséquence, plus l'esprit d'innovation se développa dans les États grecs, plus grande fut l'importance de ce contrepoids salutaire qu'on trouvait dans les familles sacerdotales. Les hommages qui leur furent rendus sans interruption en firent une puissance dans l'État. Elles avaient à veiller sur la pureté du culte, à écarter tout intrus, quiconque s'approchait des dieux de la patrie sans en être digne ou avec des intentions criminelles; comme le fait eut lieu pour le farouche Cléomène à Argos et à Athènes [2]. Ainsi, elles maintinrent en cette occasion avec une énergie décisive l'indépendance politique de leurs États, puisque le sacrifice que voulait offrir le roi étranger devait servir ses projets de domination.

Cependant, ce fut avant tout le droit divin qu'elles défendirent en face des prétentions de l'État. Elles avaient d'abord à empêcher la confusion du spirituel et du temporel; car, cette distinction scrupuleusement maintenue, c'était le fond de toute la religion des Hellènes. En conséquence, aucun ustensile ayant servi au sacrifice ne pouvait être utilisé pour un usage profane; aucun morceau de terre appartenant aux dieux ne pouvait être enlevé au sanctuaire, et aucun droit attaché à cette terre ne devait être lésé; aucune habitation laïque ne pouvait être édifiée dans un voisinage qui eût porté atteinte au respect dû aux dieux [3]. C'est pourquoi les prêtres entou-

[1]) Sur le rôle conservateur du sacerdoce (χαμαιεῦναι), voy. Mommsen, *Arvalmonumente in Rom*, ap. *Grenzboten*, 1869, I, p. 485 sqq. Cf. E. Curtius, *Das Priesterthum bei den Hellenen* (Rede zum 22 Mærz, Berlin, 1877).

[2]) Voy. vol. I, p. 486.

[3]) Loi observée à Tanagre (Pausan., IX, 22, 2). Cf. Amm. Marc., XXVII, 9. Boetticher, *Andeutungen über das Heilige und Profane*, 1846, p. 4.

rèrent avant tout de garanties le droit d'inviolabilité pour le terrain consacré; c'est pourquoi, défiant le bras séculier, ils prirent sous leur protection quiconque avait trouvé un asile auprès des dieux ou s'était mis, de façon ou d'autre, en contact immédiat avec le sol sacré. Enfin, comme, en toutes choses, l'État séculier sentait sa dépendance et son insuffisance, les prêtres venaient en mainte occasion à son secours. C'était à eux de fortifier les lois par leur sanction; d'empêcher, par la menace de châtiments divins, que ces lois ne fussent transgressées; de maudire publiquement, au nom des dieux, les ennemis déclarés de l'État; de diriger les cérémonies religieuses officielles, telles que l'envoi de théories à Delphes ou à Délos, de façon à les rendre agréables aux dieux.

Mais aussi, moins l'État pouvait se passer des familles sacerdotales, plus il était facile à celles-ci de former en face du gouvernement une puissance qui devenait dangereuse en cas de conflit. C'est ce qui arriva par exemple à Chios, lorsque les prêtres refusèrent l'extradition d'un suppliant, décidée par les autorités civiles, et confirmèrent leur refus en déclarant au nom des dieux que, de leur côté, ils n'accepteraient aucune offrande venue d'un territoire gagné par un sacrilége. C'était une excommunication qu'ils prononçaient contre le territoire d'Atarnée [1].

Aux époques de troubles civils, ils formaient un parti conservateur très important. Si donc un novateur violent, comme Clisthène à Sicyone, mettait un culte à la place d'un autre, sa principale raison était d'éloigner de l'État tout un groupe de familles qui lui faisaient une opposition obstinée, et de s'entourer d'autres familles plus complaisantes. Mais, les familles sacerdotales elles-mêmes se divisaient en partis contraires: le fait est incontestable, notamment au temps des Pisistratides [2]. De là vient que, malgré la place considérable qu'avaient prise dans la vie publique les familles sacerdotales, elles ne purent jamais faire valoir d'une façon durable leurs prétentions théocratiques. Elles ne constituaient pas

[1]) Herod., I, 160.
[2]) Voy., vol. I, p. 456.

une corporation compacte ; les dieux de l'État étaient trop nombreux, trop nombreuses aussi les familles sacerdotales ; et, comme les dieux eux-mêmes étaient plus vieux ou plus jeunes les uns que les autres, plus imposants ou plus humbles, plus raides ou plus souples, on retrouvait chez leurs prêtres les mêmes différences.

La mantique est tout à fait distincte du sacerdoce. Elle a pour base cette croyance, que les dieux sont constamment dans le voisinage de l'homme ; que, gouvernant l'univers, ils s'occupent de tous les détails, et qu'ils ne dédaignent point de faire connaître leurs desseins à cette race humaine dont la vue est si courte et le jugement si incertain. D'après cette croyance, la divinité, la nature, l'humanité, sont enchaînées d'un lien indissoluble. Donc, si l'ordre moral, fondement sur lequel reposent toutes les choses humaines, est troublé, ce désordre doit paraître aussi dans le monde naturel. Des phénomènes physiques inaccoutumés, dans le ciel ou sur la terre, des éclipses de soleil ou de lune, des tremblements de terre, les épidémies, la disette, sont des signes de la colère divine excitée par l'injustice ; et il ne s'agit plus alors pour les mortels que de savoir comprendre et mettre à profit ces manifestations des dieux. Mais, pour cela, il faut une aptitude particulière, telle qu'elle ne peut s'acquérir comme un art ou une science humaine ; c'est vraiment un état de grâce accordé à des personnes ou à des familles à part, dont les oreilles et les yeux sont ouverts aux révélations divines, et qui, plus que le reste des hommes, participent à l'esprit divin. En conséquence, ceux-là ont pour fonction et pour devoir de se présenter comme les organes de la volonté divine ; ils ont le droit d'opposer leur autorité à toute espèce de pouvoir civil. C'est ce qui rendait les conflits inévitables ; et les souvenirs vivants que conservait le peuple grec de l'énergie de Tirésias et de Calchas montrent que la royauté héroïque n'a pas toujours trouvé un appui et un soutien chez les maîtres de la science divinatoire, mais qu'elle a souvent éprouvé, au contraire, la violence de leurs protestations et de leur résistance.

D'après l'idée que l'antiquité se faisait du monde sur la foi des sens, c'est surtout dans l'atmosphère qu'on cherchait les

révélations divines. Ainsi, l'éclair, la tempête, tous les accidents qui rompaient la pacifique harmonie du ciel et de la terre, étaient considérés comme des avertissements des dieux; mais les oiseaux avant tout, et parmi eux, particulièrement, les oiseaux de haut vol, semblaient destinés à servir d'intermédiaires entre le monde terrestre et le monde supérieur. De plus, comme le sacrifice devait élever l'homme jusqu'à une communauté de vie immédiate avec les dieux, il était très important, là plus que partout ailleurs, de guetter et de saisir au passage la révélation divine. Comme on désirait s'assurer de cette entente pour toutes les entreprises sérieuses que l'on commençait, on devait naturellement voir dans la moindre irrégularité de l'acte religieux un refus de la part des dieux de consentir à cette communauté, et un avertissement pour l'homme de renoncer à l'œuvre projetée. De là cet examen inquiet de la victime qui, si belle et irréprochable qu'elle fût à l'extérieur, pouvait cependant laisser voir des défauts intérieurs, des imperfections qui la rendaient indigne des dieux ; de là cette observation minutieuse de la flamme du sacrifice, comme aussi de toutes les particularités et de la marche de toute la cérémonie, pendant laquelle tous épiaient, dans un religieux silence, la révélation divine. Même les rides et les déchirures de la peau de la victime avaient, à Olympie, leur signification.

Il est particulièrement intéressant, au point de vue des considérations historiques, d'examiner quels sont les rapports de la mantique grecque avec les institutions analogues des autres peuples de l'antiquité.

Chez tous nous trouvons, pour la recherche des choses de l'avenir, des méthodes arrêtées ; et l'antique cité de Babylone, notamment, fut un centre où se développa cette branche des inventions humaines. C'est là qu'on rencontre pour la première fois l'usage des sorts et l'examen du foie des victimes ; c'est là que la connaissance de la destinée, par son union avec la science chaldéenne et spécialement avec l'astronomie, prend pour la première fois un caractère nettement marqué. C'est en Mésopotamie qu'on a appris à pénétrer les lois des corps célestes ; là, par conséquent, on a commencé non-seulement à régler d'après la marche des étoiles les sai-

sons de l'année et d'après elles les occupations des hommes sur terre et sur mer, mais aussi à soumettre à cette influence la vie entière de l'humanité. On voyait les étoiles, au-dessus de la confusion où s'agitait le monde terrestre, suivre leur route dans une clarté sereine et dans un ordre sacré ; et, cette influence régulatrice de la vie naturelle, on l'appliquait aussi à la vie morale. Où trouver une limite à leur activité ? Où se brisait la chaîne de cette unité mystérieuse ? Les peuples de l'Orient étaient moins disposés que personne à marquer ces frontières ; ils s'adonnaient avec passion à la contemplation d'un ensemble cosmique dont aucun membre ne pût se détacher, et c'est de là qu'ils tiraient leur système de l'univers. Par le lever et le coucher des corps célestes ils comptaient les périodes dans lesquelles s'achevaient les destinées des peuples ; c'est dans ces supputations artificielles qu'ils enfermaient les évolutions historiques de la civilisation ; et, d'après telle ou telle constellation du ciel, ils déterminaient la vie terrestre de chaque individu.

Les Grecs apprirent en Égypte à connaître cette doctrine. Il y trouvèrent chaque mois, chaque jour, chaque heure attribuée à une divinité spéciale : d'après l'heure fortuite de sa naissance, on croyait que le caractère et le destin de chaque homme étaient fixés d'avance. On se donnait beaucoup de peine pour noter chacun de ces signes et en marquer les effets, afin de constituer de cette manière un corps complet de doctrine.

La transmission de cette doctrine fut efficacement et singulièrement facilitée par les pays limitrophes situés entre les deux moitiés du monde ancien, c'est-à-dire, par les côtes de l'Asie-Mineure qui appartient à la fois à l'un et à l'autre continent, surtout par les côtes méridionales, plus rapprochées que les autres des habitats des peuples sémitiques et ayant même reçu une population de cette race [1]; ce sont les contrées qui touchent à la pente sud du Taurus, Cilicie, Pamphylie, Lycie, Carie, les îles de Cypre et de Crète. C'est dans ces régions que le sentiment enthousiaste de la nature et le profond instinct religieux des Sémites a pénétré pour la première fois l'esprit

[1]) Voy. vol. I, p. 94-95.

aryen, toujours à la recherche de la mesure et de l'ordre. C'est aussi là que se trouve installée de préférence la science de la destinée, telle que la comprenaient les Hellènes.

En Cilicie, par exemple, il y avait, de temps immémorial, des centres prophétiques; le premier ancêtre de la race carienne passait pour avoir inventé l'observation des oiseaux; sur les frontières de la Carie et de la Lycie habitaient les Telmessiens, dont les fils et les filles possédaient en propre le don de prédiction : de la Lycie sortait Olen, le premier prophète des Grecs, et on avait été initié par les Pamphyliens aux secrets merveilleux de leurs arts magiques. Ici, il n'y a point à tirer de ligne de démarcation entre l'Orient et l'Occident, comme s'ils se mouvaient chacun dans un cercle d'idées différent. Tous les moyens de connaître la destinée que l'Orient a imaginés et perfectionnés, dés et sorts, songes et aspects des constellations, fumée des sacrifices et phénomènes lumineux, voix et mouvements des animaux, nous en retrouvons aussi chez les Grecs la trace manifeste : même la Thèbes aux sept portes [1] a été bâtie conformément à un plan idéal tiré du système planétaire des Babyloniens.

Mais l'héritage de l'Orient n'a point passé ainsi aux Grecs sans se modifier, sans devenir pour eux comme une propriété nationale ; et cette transformation s'est opérée principalement dans les contrées maritimes, en Lycie, par exemple, où apparaît et rayonne une vie intellectuelle profondément distincte de l'esprit oriental et que nous pouvons saluer comme l'aurore de la civilisation hellénique.

Si nous nous demandons maintenant ce qui donne à la mantique hellénique son caractère national, c'est assurément la liberté d'esprit, qui s'affirme même là où l'homme se soumet à une direction plus haute ; c'est le rejet décidé de tout fatalisme servile; c'est la reconnaissance de la conscience comme étant la voix de Dieu parlant dans le sein de l'homme même, indépendamment de tous les signes célestes ; c'est aussi la reconnaissance de la responsabilité personnelle attestée par cette même conscience, et à laquelle on ne saurait lâchement

[1]) Voy. vol. I, p. 106.

se soustraire sans abandonner en même temps les plus nobles des droits. L'accomplissement de tels devoirs, écrits clairement dans le cœur de l'homme moral, l'Hellène ne le fait point dépendre de l'observation inquiète de la nature ; et, cet instinct de la liberté morale, Homère le traduit par ces paroles qu'il prête au héros troyen que les mauvais présages devraient retenir loin du champ de bataille :

> Nous, nous obéissons à la volonté du grand Zeus
> Qui commande à tous, mortels et Immortels.
> Le seul présage qui vaille, c'est de combattre pour la patrie [1].

Ce sentiment de la liberté se manifeste aussi dans les formes mêmes de la mantique. Tous les développements qu'a pris chez les Étrusques et les Romains la science de la divination, nous en trouvons le germe chez les Hellènes. Ils connaissaient, aussi bien que les Romains, l'observation des oiseaux ; il n'est pas d'espèce animale qu'ils aient étudiée avec plus de soin et de prédilection, et nulle part cette science n'a été mieux renseignée. Mais il leur répugne de donner aux auspices une forme systématique, ainsi que cela s'est fait en Italie où, mis au service de la politique pratique, ils ont été réglementés rigoureusement, comme tout ce qui touchait à l'État. Quelque chose d'analogue se retrouve à Sparte. Là aussi la vie publique, en des points essentiels, était réglée par les signes célestes. L'élection des éphores semble avoir été rattachée aux auspices, et on invoqua, pour faire passer certaines mesures politiques, les visions obtenues en songe dans le sanctuaire de Pasiphaé [2]. A Athènes, au contraire, l'esprit hellénique s'affranchit, plus que partout ailleurs, de pareilles contraintes et repousse toute espèce d'asservissement. Il est vrai que les pratiques traditionnelles de la divination se perpétuaient dans certaines familles ; l'État reconnaissait l'importance de ces familles, par exemple les Pythiastes et les Déliastes, qui, d'un emplacement consacré, observaient les éclairs illuminant le Parnès et déterminaient en conséquence le moment propice au départ des théories pour Délos et Delphes. Parmi le

[1]) Hom., *Iliad.*, XII, 241-243.
[2]) Voy. vol. I, p. 263.

peuple, la superstition se maintenait et prenait une force nouvelle aux époques de trouble et d'agitation ; les bourgeois d'Athènes, eux aussi, se séparaient précipitamment quand survenait quelque phénomène météorologique inaccoutumé, ou quand quelque animal de mauvais augure se glissait dans leurs rangs. De pareils incidents pouvaient, de temps à autre, être utilisés dans un intérêt de parti ; mais, plus la conscience publique s'épura dans l'État de Solon, plus ces faits perdirent de leur importance, plus aussi s'affirma cette aspiration à l'indépendance morale, innée dans l'esprit grec ; de plus en plus, par un progrès croissant, il se délivra de l'influence des choses naturelles et voulut trouver en lui-même les lois de son activité, en commençant par se mettre d'accord avec les règles établies par les dieux. Après comme avant ce progrès, les devins, les interprètes de présages continuent leur métier, et chaque individu reste libre, selon son degré de culture, d'accorder plus ou moins de valeur à l'art qu'ils pratiquent; l'État, lui, s'en désintéresse absolument, excepté s'il s'agit d'interdire une supercherie scandaleuse : les Hiéropœi (ἱεροποιοί), à Athènes, exerçaient un contrôle de ce genre[1]. Mais, en général, toutes les formes inférieures de cette mantique qui consistait dans l'observation anxieuse des objets matériels et l'explication artificielle des présages, qui dégénérait en un métier ou commerce d'un caractère bas et cupide, tout cela fut de bonne heure et en bloc rejeté dans le domaine de la superstition (δεισιδαιμονία) ; et seule, la divination qui avait sa source dans une disposition particulière de l'esprit exalté par le voisinage de la divinité conserva dans la vie publique des Hellènes une sérieuse importance.

Cette divination supérieure était dans le ressort du culte d'Apollon où la mantique des Hellènes, et, d'une façon générale, leur conscience religieuse, atteint son expression la plus haute. Apollon lui-même est le prophète du grand Zeus et son intermédiaire vis-à-vis des hommes ; il tient de lui cette fonction de se montrer secourable aux hommes dans leurs per-

1) Schoemann, *Griech. Alterth.*, II³, p. 417. Sur la divination en général, voy. E. Curtius, *Ueber die Mantik des Alterthums* (Gœttinger Festrede vom 4 Juni 1864).

plexités; et c'est dans les contrées où le culte d'Apollon nous apparaît développé de meilleure heure, en Carie et en Lycie, que nous trouvons rassemblées toutes les méthodes de la mantique. Mais, ce qu'on entend surtout par divination apollinienne est celle qui dérive d'un certain état de l'âme humaine illuminée et exaltée, état dans lequel il est accordé à l'esprit terrestre de pénétrer par le regard dans l'ordre supérieur des choses. Il ne s'agit donc point ici d'une satisfaction donnée à quelque curiosité frivole, mais d'une harmonie qui s'établit ainsi entre le monde visible et le monde invisible. On disait du prophète Épiménide qu'il ne prédisait que les choses passées [1]. Il s'agissait donc le plus souvent de porter un jugement droit sur les affaires humaines, de façon à se sentir par là en harmonie avec la divinité. On ne s'occupait pas des vicissitudes du monde terrestre. On cherchait à saisir les lois immuables de la justice divine, qui devaient se présenter vivantes à l'esprit de l'homme; car on était convaincu que, même en ce qui concerne le particulier, l'esprit serait délivré par ce moyen de la torture du doute.

Le dieu se choisit lui-même les organes de ses manifestations; et, pour mieux montrer que ce n'est point la sagesse humaine ni l'art humain qui découvre la volonté divine, ses instruments sont de faibles femmes, des jeunes filles; c'est par leur bouche que parle Apollon; l'état d'inspiration n'est point un accroissement de force surexcitée; la force personnelle, au contraire, et même la conscience sont comme éteintes, afin que la voix divine soit perçue plus nettement; le secret du dieu, ainsi communiqué, est un fardeau; il écrase l'esprit qui le reçoit; c'est une vue claire des choses, mais non pour l'âme une source de contentement. La voyante ou sibylle, par elle-même, n'est point maîtresse de la révélation; pour elle, comme pour ceux qui l'écoutent, les pensées qu'elle profère sont incompréhensibles. Il fallait donc expliquer la prédiction elle-même pour qu'elle devînt utile aux hommes. On appelait surtout à cet office les personnes qui, chargées des soins du culte, vivaient le plus près possible du dieu; et c'est là le point où la

[1]) Voy. vol. I, p. 397.

mantique et le sacerdoce, qui originairement n'ont rien de commun, se rapprochent par une alliance féconde en résultats. Ceux qui traduisent alors les sentences divines en profitent pour élargir de plus en plus le cercle de leur action. Ils se nomment eux-mêmes prophètes ou devins ; quand ils ne se sont pas attribué en propre la fonction prophétique, comme à Claros [1], ils choisissent du moins, au nom du dieu, les prophétesses [2]. Ainsi la mantique est au service des prêtres, et sa puissance théocratique passe aux familles sacerdotales.

Mais, comme la mantique dépend absolument du bon vouloir qu'a la divinité de se manifester, elle est, par essence, quelque chose d'extraordinaire et d'irrégulier ; c'est une source de connaissances qu'un acte particulier de la divinité fait seul jaillir. C'est sous cette forme primitive et originelle que la divination s'est maintenue dans la patrie de l'Apollon grec, c'est-à-dire en Lycie ; là, la prophétesse, quand elle croyait sentir l'approche du dieu, s'enfermait dans le temple pour attendre sa venue. Mais cette arrivée d'Apollon, on pouvait l'espérer surtout le jour où l'on fêtait sa première apparition, le jour de sa naissance. C'était le 7 de Thargélion, un mois du printemps, alors que la lumière et la chaleur regagnent leur énergie perdue et rayonnent sur le monde rajeuni.

Après que les prêtres eurent commencé à retirer de leur alliance avec la mantique honneur et profit, ils l'assujettirent, contrairement à sa nature originelle, à un fonctionnement régulier, qui la mettait au service de la masse des fidèles à des jours et en des lieux déterminés. Car c'était la marque caractéristique de la piété hellénique d'utiliser naïvement les moyens qu'offrait la divination pour se concilier la grâce divine, d'aborder les centres prophétiques avec des sacrifices et des offrandes, et, comme on disait, de demander conseil à la divinité. Ainsi s'établirent les sanctuaires de divination ou oracles.

Ce développement purement grec de la mantique a aussi une autre cause première : la tendance à mettre un frein à

1) Tac., *Annal.*, II, 54.

2) La Pythie était πασῶν Δελφίδων ἐξαίρετος (Eurip., *Ion.*, 1326, ed. Kirchh.). Schömann, *Griech. Alterth.*, II[3], p. 314.

l'arbitraire, qui pouvait se donner dans l'exercice de cet art une si libre carrière. La mantique ne devait pas rester aux mains d'individus isolés ; par conséquent, on fonda des établissements religieux dans des lieux consacrés, accrédités par des manifestations divines, et là, des associations vénérables présidèrent au commerce de l'homme avec la divinité. C'est dans ces instituts sacerdotaux que la mantique, en tant que don personnel, disparut graduellement, pour ne plus être bientôt qu'une simple formalité. La femme inspirée elle-même, l'élue des prêtres, n'a plus qu'à répondre à leurs questions ; et leurs paroles sont tenues alors pour la décision même des dieux. Cependant, cette réforme de la mantique n'est point considérée comme une usurpation, comme une profanation du domaine religieux ; on croit, au contraire, que la divinité se communique d'une façon immédiate et durable dans ces lieux bénis où, en son nom, on promulgue le droit divin. Comme administrateurs de ces sanctuaires prophétiques, les prêtres acquirent une réputation toute nouvelle et une nouvelle puissance, qui est d'une très grande conséquence pour l'histoire du peuple tout entier.

Cette considération dont les prêtres étaient l'objet doit surprendre tous ceux qui savent à quel point, en somme, l'esprit de la race hellénique, dans son aspiration à l'indépendance et au mouvement libre, est opposé à toute influence théocratique, et pourquoi, par suite, aucun pouvoir spirituel n'a pu se constituer nulle part au sein des États particuliers. Il doit donc exister des raisons spéciales, qui expliquent l'origine et la longue durée de cette autorité possédée par les prêtres des oracles.

Quand le culte d'Apollon eut été apporté sur le continent européen par les races antérieurement développées, établies en Crète et en Asie-Mineure [1], les missionnaires de ce culte furent aussi les propagateurs de leur propre civilisation, déjà avancée. C'est ainsi seulement qu'on peut rendre compte de cette influence qui s'étend sur toutes les circonstances de la vie, et qui accompagne le culte d'Apollon partout où il s'est

[1]) Voy. vol. I, pp. 69. 84. 97. 99. 129.

implanté. On comprend pareillement la prépondérance que les familles sacerdotales conquirent parmi les indigènes : les prêtres, en effet, pouvaient se présenter comme des hommes privilégiés du côté de l'intelligence, possédant du monde une connaissance infiniment supérieure, ayant par eux-mêmes la capacité et tenant de leur dieu la mission d'être, pour les enfants du pays, des maîtres et des conseillers dans toutes les circonstances [1]. Or, il n'est aucun peuple au monde chez lequel la civilisation ait eu autant de puissance que chez les Grecs. C'est pourquoi les familles aristocratiques de la Crète ont condamné les Doriens à ne recevoir qu'une éducation bornée, voulant les dominer par la supériorité de leur propre culture ; de même les Mityléniens ont supprimé dans les petites villes de leur île toutes les écoles, afin de concentrer l'instruction dans la capitale [2]. De la même façon les oracles sont devenus des centres de civilisation avancée, et c'est là la véritable raison de leur puissance.

Mais, sitôt que la culture des immigrants et celle des indigènes, par suite d'une action réciproque, furent devenues graduellement égales, il fallut l'intervention d'autres causes pour assurer aux prêtres la prépondérance une fois acquise. Ils y réussirent en mettant, comme le leur commandait leur propre intérêt, un grand zèle à entretenir dans leur communauté une instruction professionnelle, qui leur permît de répondre avec une grande promptitude et une grande sûreté aux questions qu'on leur posait. Ces questions concernaient-elles l'avenir ? Aucun homme n'y pouvant répondre avec certitude, il était permis alors de faire parler le dieu avec une prudence tellement avisée qu'en aucun cas il ne pût être établi qu'il s'était trompé, quel que fût le succès de l'affaire. Les questions qu'on ne voulait pas se mêler de trancher, on savait les écarter sous des prétextes plausibles. Mais on n'était pas toujours en présence de problèmes que la connaissance de l'avenir pût seule résoudre ; d'ordinaire les consultants demandaient à l'oracle un conseil à propos d'entreprises difficiles, une déci-

1) Sur la puissance des prêtres chez les races indo-européennes, voy. Max Müller, *Essays*, II, pp. 290. 297. 301.

2) Ælian., *Var. Hist.*, VII, 15.

sion dans les cas litigieux, un secours dans les embarras divers de la vie ; et alors ils pouvaient déjà retirer un grand avantage d'un jugement impartial porté sur la situation. Mais pour beaucoup aussi, l'oracle était une bénédiction en ce sens qu'après une longue et pénible période d'hésitation, ils étaient conduits par lui à une résolution arrêtée qu'ils exécutaient alors le cœur joyeux, pleins de confiance dans cette ratification divine. Ajoutons à cela que les prêtres étaient assez habiles pour se maintenir en rapports intimes et suivis avec les centres les plus importants du monde hellénique.

Ils avaient en effet, non-seulement par suite de l'extension qu'avaient prise au loin les corporations apolliniennes, mais aussi grâce à leurs relations personnelles de tout genre, une connaissance précise de l'état social dans toutes les localités de quelque importance habitées par les Hellènes. Ils savaient où en étaient les questions qui divisaient les partis, avant que les partis ne parussent devant eux ; ils pouvaient porter un jugement net sur les dangers extérieurs ou les difficultés intérieures qui troublaient chaque république, avant d'être consultés sur la manière d'en sortir ; ils avaient aussi des moyens et des procédés pour pénétrer à fond les particuliers, avant de prendre en main leur destinée. Si l'on réfléchit qu'à côté de cette connaissance étendue du monde et des hommes, il se transmettait dans le cercle des familles sacerdotales, d'une génération à l'autre, une certaine sagesse et comme un tact sûr pour juger les questions difficiles de la vie ; qu'à propos de chaque cas particulier soumis à leur décision, ils avaient déjà à leur disposition une série de cas analogues pour établir des comparaisons, et qu'ainsi, par cette succession de réponses et de sentences de toute sorte, il se formait une pratique de plus en plus constante ; alors on comprendra mieux comment, même après le nivellement de cette inégalité originelle de civilisation qui existait jadis entre les missionnaires apolliniens et les populations avoisinantes, les établissements prophétiques ont pu se maintenir sans rien perdre de leur prestige. Enfin, il faut ajouter à cela les expédients de toute nature qui, dans tous les lieux et dans tous les temps, ont été sous la main des prêtres pour dominer les esprits religieux. Les seuls

clients des oracles étaient ceux qui, sous le coup d'angoisses intérieures ou de dangers extérieurs, avaient besoin de secours; par exemple, les criminels. Ce pardon qu'ils demandaient aux prêtres, ils ne pouvaient l'obtenir qu'au prix de l'humiliation, de l'abaissement ; on exigeait d'eux la confession du péché et le repentir [1]. Les occasions ne manquaient donc pas de prendre de l'empire sur les âmes.

Ainsi, c'étaient des forces dominantes et actives qui avaient leur foyer dans les instituts sacerdotaux ; mais ces forces agissent comme derrière un voile. On suit partout la trace de leur influence qui pénètre, qui dirige, qui ordonne, et, si on ne sait pas l'apprécier, l'histoire devient absolument inintelligible ; mais on ne voit point ressortir aucune personnalité individuelle, qu'on puisse connaître de figure et appeler d'un nom connu. Les sacerdoces étaient des corporations fermées, dont les membres n'agissaient que dans l'intérêt commun ; et de fait il est étonnant qu'en dépit de l'ambition personnelle, si profondément enracinée au cœur de tous les Hellènes, on rencontre dans ces établissements sacerdotaux pendant des siècles un tel esprit de solidarité, une telle discipline, un tel ordre, que tout ce qui s'y faisait ne se faisait qu'au nom du dieu; il est étonnant qu'à côté de tant de changements survenus dans les races et dans les cités, les oracles aient pu garder si longtemps une attitude ferme et conséquente.

Là où le culte d'Apollon avait pris racine, il y avait des sibylles et des prophètes; car on n'imagine pas Apollon sans le rayon révélateur qui émane de son séjour. La situation prospère et la valeur intellectuelle des principaux collèges de prêtres ont donné à certains oracles une importance spéciale. A cette catégorie appartiennent Patara en Lycie, l'oracle de Thymbra près de Troie, auquel se rattache Cassandre, la plus célèbre parmi les voyantes apolliniennes, le Gryneion de Lesbos, l'oracle de Claros près de Colophon, enfin, le plus considérable de tous les sanctuaires de l'Asie-Mineure, le

1) Les prêtres recevaient cette confession au nom de la divinité (Plutarch., *Apophth. Lacon.* [*Antalcidas*, 1]; Hermann, *Gottesdienstl. Alterth.*, § 23, 26. Schömann, *Griech. Alterth.*, II[3], p. 405.

Didymæon, près de Milet, où la famille des Branchides possédait le don de prophétie comme un privilège héréditaire.

Délos relie entre elles les stations apolliniennes situées des deux côtés de la mer; là aussi était un oracle très ancien, où Anios, fils d'Apollon, était honoré comme l'ancêtre d'une race de prêtres-prophètes[1]. Par le canal de l'Euripe, dont les eaux ont porté jusqu'aux bords de l'Hellade tant de trésors de la civilisation orientale, l'Eubée, patrie de la sibylle de Cume, est entrée, ainsi que le continent auquel elle fait face, en relations avec les centres prophétiques de l'Orient grec; alors furent fondés les sanctuaires d'Apollon Isménien à Thèbes, le Ptoïon sur la montagne qui sépare le bassin de l'Hylica de celui du Copaïs, et, en Phocide, l'oracle d'Abæ. Mais toutes ces résidences d'Apollon, jadis renommées, ont été éclipsées par Delphes; on en trouve la raison dans une série de circonstances particulières et extraordinaires, grâce auxquelles ce lieu a été appelé à devenir le centre, non-seulement, comme les autres oracles, des régions circonvoisines, mais bien de la nation tout entière.

§ II

L'ORACLE DE DELPHES ET L'ÉDUCATION NATIONALE.

Il serait, en vérité, difficile de trouver un sanctuaire antique plus dissimulé et plus reculé que celui de Delphes. Là, point de hauteur couronnée d'un temple, dominant la contrée, avec un large horizon ouvert devant elle, et située à la jonction de voies de communication commodes; mais une gorge étroite entre des massifs montagneux impraticables. En effet, les montagnes de la Phocide ont été anciennement, par l'action de tremblements de terre violents, fendues en deux portions énormes, séparées l'une de l'autre par le ravin profond du Pleistos; au nord, la cime principale, le Parnasse; au sud, le

[1] CONON, *Narr.* 41. DIODOR., V, 62. DIONYS. HALIC., I, 50.

mont Cirphis, qui fait saillie dans la mer. Des deux côtés, les versants opposés produits par ce déchirement plongent à pic jusqu'au torrent.

Du côté du Parnasse, les rochers montent verticalement; là se dressent deux murailles calcaires dénudées, hautes d'environ 900 pieds, les Phædriades ou « Roches brillantes [1], » ainsi appelées parce qu'elles reflètent la lumière solaire en formant l'une avec l'autre un angle obtus, ouvert dans la direction du sud. Du pied de ces rochers descend un terrain escarpé, couvert d'une couche épaisse de pierres roulées, et, à chaque secousse, prêt à s'ébouler dans la profondeur du ravin, si bien qu'il a fallu des murs de soutènement pour établir des terrasses planes et des surfaces solides propres à la construction. Des blocs énormes, détachés des rochers qui surplombent, gisent épars tout autour et montrent qu'il y a là-haut un danger toujours menaçant. L'air est suffocant; la chaleur et le froid se succèdent sans transition. En somme, cette région, d'un sauvage grandiose, paraît plutôt destinée par la nature à n'être jamais qu'une solitude perdue dans la montagne ; et on ne comprendrait pas pourquoi ce coin rocheux a été choisi pour abriter un établissement apollinien, s'il n'était pas remarquable par l'abondance exceptionnelle de ses eaux. Il n'y a pas là moins de trois sources jaillissant dans un espace resserré, au pied des Phædriades, et leur débit est le même en toute saison : Castalie sort directement de la déchirure qui sépare les deux parois rocheuses ; plus loin, à l'ouest, coule Cassotis, et, en remontant un peu, Delphuse. Or, pour les Grecs, de pareilles sources, plus que tout autre signe, indiquaient un endroit particulièrement béni ; ils y voyaient comme des avertissements impérieux, leur ordonnant de sacrifier à la divinité et de l'honorer. C'est à ce caractère de nature que s'est attachée la consécration religieuse; c'est aussi ce qui a décidé du rôle de Delphes. Les Grecs savaient que ce lieu prédestiné aux sacrifices n'avait pas été pour la première fois consacré par Apollon. En effet, là s'étaient

[1]) Φαιδριάδες. Voy. ULRICHS, *Reisen und Forschungen*, I, 47, et un aperçu des particularités locales à Delphes dans mes *Anecdota Delphica*, p. 3.

installés déjà successivement les cultes de Zeus, de Démêter, de Dionysos, sans parler des autres, lorsqu'Apollon Pythien pénétra au milieu des divinités delphiques et dressa près de l'onde fraîche de Cassotis sa cabane de lauriers. Partout, en effet, c'est près des sources et des ravins rocheux que le dieu-prophète a élu domicile et a parlé par la bouche de ses sibylles. Puis, de différentes contrées, de la Crète comme de Délos, arrivèrent des familles sacerdotales; et c'est à leur intelligence supérieure que le trépied delphique dut sa gloire et son prestige.

Delphes même n'était point à l'origine une ville indépendante, mais simplement un sanctuaire situé dans le territoire de Crisa, bâti par les Crétois sur une colline pittoresque à l'extrémité inférieure de la gorge du Pleistos, et entouré d'une plaine fertile qui descend par une pente douce jusqu'au golfe [1]. Crisa fut le premier port et le premier marché fondé sur cette mer : elle donna son nom à tout le golfe ; et c'est grâce aux prêtres de Crisa que Delphes était déjà devenue un centre de haute civilisation quand les Doriens s'établirent auprès du Parnasse [2]. Avec eux commença une vie nouvelle. Delphes fut mise en relation avec Tempé ; le clergé de Crisa reçut de nouveaux renforts ; la confédération thessalienne se transporta de ce côté ; et, plus les ports du nord et de l'ouest restaient en retard sur la civilisation hellénique, plus Delphes devenait le centre d'une Hellade restreinte, la métropole du Péloponnèse, dont les jeunes États furent fondés et organisés par son initiative. Ce qui n'était que le sanctuaire de Crisa devint le sanctuaire des Hellènes ; il s'affranchit de la suprématie de la ville mère ; il fut désormais le siège d'une communauté indépendante, gouvernée par des familles sacerdotales sous le protectorat des États amphictyoniques, lesquels avaient pour mission de faire valoir leur ancienne suzeraineté contre toutes les revendications des Criséens, comme aussi de repousser toute autre agression, de quelque part qu'elle vînt.

Mais toutes les races helléniques étaient animées d'une dou-

[1]) Voy. vol. I, p. 311.
[2]) Voy. vol. I, pp. 127. 130 sqq.

ble tendance : d'un côté, le désir de pousser toujours plus avant, de bâtir des villes, de fonder des États, de s'organiser et de s'établir de plus en plus en colonies nombreuses ; de l'autre, le besoin de resserrer leur unité nationale et de se sentir un seul et même peuple en face de l'étranger. Or, par suite du morcellement croissant de la nation, cette dernière tendance n'avait d'autre foyer que le sanctuaire commun de l'Apollon Pythien. C'est dans ses maximes seulement que le sentiment national, qui devait se développer et s'affiner à chaque progrès de la civilisation, trouvait son expression vraie. A Delphes, Doriens et Ioniens, Spartiates et Athéniens, Corinthiens et Thébains se sentaient tous Hellènes ; et, de même que des sanctuaires amphictyoniques est sortie toute la légende d'Hellen, où cette conscience de l'unité nationale se traduit sous la forme de mythes, de même aussi l'idée de la nation, qui jusque-là flottait indécise devant toutes ces races et toutes les cités particulières, de même la conception d'une morale hellénique et d'une patrie commune a trouvé à Delphes un fondement solide. L'*omphalos* ou « nombril » désignait le sanctuaire pythique comme étant le centre intellectuel de l'Hellade [1].

L'indépendance comme l'importance de Delphes reposait réellement tout entière sur la solidarité hellénique ; elle s'effondra dès que les liens de cette unité se relâchèrent [2]. C'est pourquoi, de bonne heure, l'effort du clergé delphique dut être de protéger l'idée de l'unité ; c'était là son devoir le plus sacré, devoir pour l'accomplissement duquel tous les membres de la corporation rivalisaient de zèle, poussés les uns par le patriotisme, les autres par l'égoïsme et l'intérêt. Par son union avec l'amphictyonie, l'oracle avait la mission de représenter vis-à-vis de l'étranger la patrie hellénique, comme ne formant qu'un seul corps ; il occupait ainsi une situation internationale [3].

[1]) Sur Delphes considérée comme foyer de la nation, cf. Welcker, *Griech. Götterlehre*, II, pp. 694. 697.

[2]) La situation de Delphes s'est modifiée suivant les époques : voy. là-dessus Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 780. Foucart, *Mém. sur les ruines et l'histoire de Delphes*, p. 187.

[3]) Sur le caractère international des oracles, cf. Bernays, *Heraklit. Briefe*, p. 107.

D'autre part, il devait maintenir vivant au sein des Hellènes le sentiment d'une patrie commune, prévenir les divisions entre les races, ou apaiser les luttes déjà engagées. De là cette loi antique, qu'aucun Hellène, aucun État hellénique ne pouvait consulter l'oracle dans un but hostile à ses voisins[1]: de là aussi cette sentence, rendue par lui, que le souvenir d'une guerre civile ne devait point être immortalisé par des trophées durables[2]; que des Hellènes ne devaient pas être asservis par des Hellènes, etc. Aussi, bien que l'oracle n'eût pas le droit de citer devant lui les partis en lutte, bien qu'il n'ait jamais été accepté par les États particuliers à titre de tribunal fédéral permanent[3], néanmoins, comme les statuts amphictyoniques émanaient de la religion d'Apollon, il a été considéré comme une cour supérieure de justice où ressortissaient toutes les affaires de droit national. La divination apollinienne, en effet, consistait essentiellement dans la proclamation des ordonnances divines, des lois de Zeus. Lorsque les partis ne voulaient pas trancher leurs différends par l'épée, c'est là qu'ils pouvaient trouver l'arbitrage le plus valable.

Plus encore que le droit public, le droit divin rentrait dans le domaine de l'influence delphique. Verser le sang des citoyens, ce n'est pas seulement compromettre le repos et la sécurité de l'État, c'est aussi détruire l'ordre que les dieux ont établi dans le monde; et seuls, les organes des dieux sont en mesure d'indiquer comment ce bouleversement peut être réparé. Aussi le droit criminel était une partie essentielle du droit divin. Même en un temps où toutes les autres parties du droit avaient été portées à la connaissance de tous par les signes de l'écriture, il était encore un droit non écrit; il reposait sur la tradition des ancêtres, dont on ne pouvait trouver la notion précise que dans certaines familles. Là où l'esprit de famille s'est maintenu le plus fortement, là aussi la religion

[1]) μὴ χρηστηριάζεσθαι τοὺς Ἕλληνας ἐφ' Ἑλλήνων πολέμῳ (Xenoph., *Hell.*, III, 2. 22). Cf. Diodor., XIV, 17. Grote, *Hist. de la Grèce* (trad. de Sadous, t. V, p. 268).

[2]) Ulrichs, *Reisen und Forschungen*, II, 109.

[3]) Il n'y avait point de conciliation par sentence arbitrale (Meier, *Die Privatschiedsrichter*, 1846, p. 36).

a conservé l'influence la plus étendue. Ces familles antiques étaient en relations étroites avec l'oracle delphique ; et l'oracle lui-même choisissait parmi les Eupatrides attiques trois hommes, appelés exégètes ou juristes, qui, au nom d'Apollon, avaient à fixer ce qu'exigeait le droit pour l'expiation des meurtres, ou dans des cas analogues [1]. Car Apollon était lui-même l'exégète suprême, la source dernière du droit ; par lui seul on pouvait arriver à mettre d'accord tous les Hellènes, en les réunissant sur un terrain juridique solide. C'est donc lui qu'on voyait aussi, pour toutes les questions qui concernaient la fondation de nouveaux sanctuaires, la réglementation du culte des dieux [2], des héros et des morts, siéger, au centre de la terre, comme le jurisconsulte-né du monde entier.

C'était donc une puissance spirituelle qui avait son siége à Delphes ; c'était un droit divin qui y était enseigné et expliqué. Ce droit pouvait être en opposition avec les vues intéressées et les desseins profanes que poursuivaient les différents États. De pareils conflits n'ont pas manqué de se produire, par exemple, lorsqu'un tyran comme Clisthène voulut, dans un but politique, supprimer de son autorité privée les rites des anciens cultes [3], ou bien lorsque les Héraclides de Sparte alléguèrent leurs relations personnelles avec les Pisistratides pour se dérober aux ordres du dieu Pythien [4]. Si un État, pressé par des forces supérieures, demande à Delphes un avis, comme firent les Argiens quand éclata la guerre médique, l'oracle, dès les premiers mots :

« Ennemi des peuples voisins, mais ami des dieux immortels.. [5] »

lui donne cette assurance consolante que, si on est une

[1]) Sur ces τρεῖς πυθόχρηστοι (TIM., *Lex. Plat.*) ou juristes et casuistes *in jure sacro*, voy. PETERSEN, ap. *Philologus*, Suppl. I, p. 155. *Götting. Nachrichten*, 1860, p. 333. W. VISCHER, *Entdeckungen im Dionysostheater* (N. Schw. Museum, 1863, 58).

[2]) θεοὶ πυθόχρηστοι (*Museum der Evang. Schule in Smyrna*, 1875, p. 105).

[3]) Voy. vol. I, p. 310-314.

[4]) Voy. vol. I, p. 469.

[5]) HEROD., VII, 148.

fois en bon accord avec les dieux, c'est à dire, avec le collège des prêtres delphiques, tout le reste est indifférent, et que tout danger s'évanouira. La condition fondamentale de la prospérité humaine, la loi suprême de la conduite morale pour les individus, les familles, les États, est aussi contenue dans la sentence delphique, telle qu'Eschyle l'exprime :

Aie tout le monde pour ennemi plutôt que les dieux[1] !

Les poètes grecs, qui choisirent pour matière la destinée des antiques maisons royales, ont mis en scène ce conflit entre le droit humain et le droit divin, entre l'autorité dynastique et les prescriptions de la tradition sacrée que les devins parlant au nom des dieux étaient chargés de représenter. Cet antagonisme a dû, sans nul doute, causer la ruine de plus d'une souveraineté des temps héroïques. Mais plus la structure de l'État hellénique se perfectionnait, plus de telles luttes devenaient rares. Certes, il n'était nullement dans la nature des Hellènes de séparer par la pensée deux choses qui se pénétraient en réalité aussi profondément l'une et l'autre que l'État et la Religion, ni de les comprendre comme opposées entre elles ; au contraire, ils étaient portés à les concilier, par leur sens si droit et par leur heureuse aspiration vers l'harmonie. Quant aux prêtres, ils se gardaient bien de compromettre par des prétentions excessives leur influence sur les affaires générales ; c'est pourquoi, avec un sentiment juste de la situation, on leur laissait la réglementation de tout ce qui, sans porter atteinte au développement intérieur des États pris isolément, établissait au contraire une concorde bienfaisante entre tant de villes et d'États différents ; concorde qu'on n'eût pu atteindre qu'au moyen de transactions compliquées, d'une façon pénible et absolument incomplète, si on n'avait eu recours à l'organe commun de la volonté divine.

Cet accord porta sur tout ce qui se rattachait au culte. C'est sous l'influence de l'amphictyonie apollinienne qu'on avait institué un nombre fixe de divinités nationales[2]. Ce

[1]) ἅπαντας ἐχθροὺς τῶν θεῶν ἡγοῦ πλέον (ÆSCHYL., *Choeph.*, 890).
[2]) Voy. vol. I, p. 134.

canon fut maintenu; et ainsi une barrière salutaire s'éleva contre la tendance au polythéisme exagéré, contre l'engouement pour des rites nouveaux, contre le morcellement indéfini de la conscience religieuse, favorisé du reste par le nombre même des petits États qui divisaient la Grèce [1]. Toute tentative pour introduire des dieux nouveaux était une impiété [2], exactement au même titre que l'abandon des anciens dieux et la profanation de leurs fêtes et de leurs autels. En outre, il ne faut point méconnaître qu'au milieu de l'instabilité et de l'émiettement du polythéisme hellénique, c'est précisément la doctrine apollinienne qui maintint d'une façon inébranlable la croyance intime à la suprématie spirituelle du roi des dieux, et conserva ainsi un fonds de vraie religion. Car Apollon n'enseigne aux hommes que ce que Zeus tient pour juste; il ne veut être que le prophète du Très-Haut, et c'est au nom de Zeus qu'il ordonne aux hommes de croire à sa propre puissance comme à sa sagesse, quoi qu'il exige d'eux d'extraordinaire, et dans quelque lointain inconnu qu'il les envoie. Quant à cette possibilité, qu'à côté de la sainte volonté de Zeus d'autres dieux aient une volonté propre, et qu'elle soit acceptée comme la règle de l'activité morale, on n'y pense seulement pas. Aussi, ils pouvaient se tourner vers l'oracle d'Apollon ces esprits, mal satisfaits des erreurs et des superstitions vulgaires, qui ne savaient se passer d'un dieu unique, régnant partout et sur tout, et qui disaient avec Eschyle :

Zeus est la terre, Zeus est l'air, Zeus est le ciel,
Oui, Zeus est tout, et ce qui est au-dessus de tout [3].

Puisque l'oracle servit à maintenir la conception de la divinité à un niveau plus élevé, il dut en même temps conquérir

[1]) Sur la relation qu'il y a eu en Grèce entre le polythéisme et le morcellement politique, voy. Welcker, *Griech. Gœtterlehre*, II, p. 179.

[2]) L'expression θεοὶ πυθόχρηστοι, citée tout-à-l'heure (p. 27, 2) et qu'on a rencontrée dans une inscription d'Érythræ, se rapporte à des cultes introduits par ordre de l'oracle.

[3]) Ζεύς ἐστιν αἰθήρ, Ζεὺς δὲ γῆ, Ζεὺς δ' οὐρανός, Ζεύς τοι τὰ πάντα χὤ τι τῶν δ' ὑπέρτερον (Æschyl. ap. Clem. Alex., *Strom.*, V, p. 603. *Fragm.*, 295, ed. Dindorf).

une influence puissante sur la conscience morale de la nation.

Sur ce terrain, les Grecs en étaient réduits à des tâtonnements perpétuels. C'est qu'ils n'avaient point, eux, de Loi traditionnelle, et qu'on ne leur avait donné aucune règle fixe pour distinguer le juste de l'injuste; ils pouvaient donc seulement, en écoutant leur conscience, sentir intérieurement ce qui était bien ou ce qui ne l'était pas. Ici encore, l'idée la plus haute, ou même l'unique notion qui puisse en un certain sens être considérée comme la loi morale des Hellènes, est sortie du culte apollinien. Ce culte, en effet, est le seul qui affirmât sérieusement que toute pratique extérieure de religion était non avenue lorsque le cœur et l'esprit de l'homme n'étaient pas dans l'état de piété nécessaire. Apollon ne vendait point sa sagesse à tout questionneur frivole. Le dieu pur voulait un cœur pur, et il combattait avec une énergie résolue toutes les faiblesses du caractère hellénique, le penchant à l'intrigue, l'égoïsme, la mauvaise foi. Un symbole de cette purification intérieure était l'aspersion avec l'eau consacrée: à Delphes, on la puisait à cet effet à la vasque de la fontaine de Castalie: et, dans le même but, des bassins étaient placés devant tous les sanctuaires. Mais « ne vous y trompez pas », criait la Pythie aux pèlerins :

> Pour l'homme de bien une goutte suffit; mais pour le méchant,
> L'Océan tout entier avec ses flots ne le laverait pas [1].

La sentence inscrite à l'entrée du sanctuaire d'Asclépios, à Épidaure, disait plus nettement encore :

> Il faut être pur pour entrer dans le temple odorant;
> Et la pureté consiste à avoir de saintes pensées [2].

Quant à l'homme qui veut seulement éprouver si les pensées impures qu'il apporte avec lui seront découvertes,

[1]) Anthol. Palat., XIV, 71. Cf. E. Curtius, *Ueber griech. Quell- und Brunneninschriften*, 1859, p. 21, 32. Pfannenschmidt, *Das Weihwasser*, p. 24.

[2]) Porphyr., *Abstin.*, II, 19.

celui-là ne tente pas impunément le dieu saint. Car à l'innocent seul est accordé le salut; l'égoïste ne comprend nullement la parole divine, parce que la malice égare son esprit, et, par suite de cette méprise, il est précipité d'autant plus vite dans la ruine. Ainsi il advint à ce roi de Lydie qui, dans sa présomption, voulut franchir les limites de son empire et pour cela interpréta au gré de son désir déraisonnable l'obscure sentence de l'oracle. Avant tout, on ne peut poser à l'oracle que des questions qui soient conformes à l'esprit du dieu : par exemple, le seul fait de demander si on peut arracher du temple un suppliant pour le livrer à ses ennemis est une impiété qui appelle le châtiment. Le Spartiate Glaucos, qui, venu dans une intention astucieuse, pensait surprendre l'autorisation du dieu pour un parjure qu'il avait en vue, fut pour ce crime anéanti avec toute sa race; et pourtant, il s'était bientôt repenti de sa question; il avait restitué la somme qu'il voulait gagner par un faux serment, et il avait supplié Apollon de lui pardonner [1].

C'était avec cette gravité austère que le dieu traitait les hommes, et il leur présentait un miroir qui ne trompait pas. Il fallait s'examiner sincèrement et se connaître soi-même avant de procéder à tout acte religieux, ainsi qu'il était écrit en lettres d'or dans le vestibule du sanctuaire de Delphes. Car c'était une antique et vénérable coutume de placer à l'endroit même où le sentiment du voisinage de la divinité et l'aspect imposant du temple faisaient battre les cœurs, des maximes graves et concises, s'imprimant dans la pensée et la ramenant à la conception de cette harmonie profonde qui existait entre le culte des dieux et la vraie sagesse. Elles suppléaient, en un certain sens, à la prédication, qui dans le culte hellénique n'avait point sa place, et fournissaient aux fidèles qui s'approchaient du temple avec les dispositions requises la matière de méditations et d'entretiens édifiants.

Celui qui, conformément à la maxime divine, se connaît lui-même connaît aussi les bornes de sa personnalité, de son

1) Herod., VI, 86 (τὸ πειρηθῆναι καὶ τὸ ποιῆσαι ἴσον δύναται). Cf. I, 459. Plut., *Ser. num. vind.*, p. 656.

pouvoir, de ses droits. Aussi Apollon exige-t-il à la fois la modération éclairée, la discipline des sens, l'asservissement des passions, la possession lumineuse de l'esprit. Si l'on considère comment, grâce à Apollon, les femmes à leur tour ont été honorées, parce qu'elles servaient d'organes à sa volonté ; comment, auprès de lui, les faibles et les opprimés trouvaient du secours, les pécheurs leur pardon, et les criminels leur grâce ; il faut convenir que le dieu de Delphes a été, par la bouche de ses prêtres, l'éducateur et le gardien de ce qu'on peut appeler la fleur du sentiment moral commun à tous les Hellènes. Ce peuple, dans la conception d'un culte spiritualiste, n'est pas allé plus loin.

Mais le domaine de l'autorité delphique embrassait aussi tout ce qui touchait au culte public, notamment les fêtes ; et, pour qu'il y eût là, aussi bien que pour la reconnaissance et l'adoration des dieux, un accord unanime, le calendrier grec dut être placé sous le contrôle de Delphes.

On pouvait, sans doute, considérer l'année à un point de vue purement politique, et la partager suivant ses divisions naturelles. De cette façon, il y avait deux moitiés d'année, l'été et l'hiver ; c'est à dire une saison sèche, d'une sérénité constante, une autre peu sûre et pluvieuse. On chercha à établir et à marquer cette division d'après le coucher des étoiles, surtout des Pléiades, le passage des oiseaux, et d'autres phénomènes naturels ; c'est d'après ces indications que agriculteurs, marins, pêcheurs, réglaient leurs travaux, et on s'habitua dans le langage ordinaire à tout compter conformément à ce système, qui faisait commencer l'année au printemps, sans qu'on s'occupât seulement d'en égaliser les deux moitiés ; car, sous le ciel de la Grèce, on ne pouvait guère donner dans son vrai sens le nom d'hiver qu'à quatre mois seulement. On tenait donc à cette division naturelle, et les historiens, jusqu'au temps de Xénophon, sont demeurés fidèles à cette façon de s'exprimer.

On dut aux prêtres une organisation plus précise. Ils considérèrent l'année comme quelque chose de sacré, comme une période arrêtée où une série d'actes religieux doit se répéter dans une succession fixée d'avance. Car, dans l'ordre

des fêtes, rien ne doit être capricieux et arbitraire. Apollon a donc été aussi le régulateur du temps et le législateur de l'année ; c'est l'oracle qui a disposé dans un ordre définitif les mois grecs, dont les noms se rapportent aux fêtes les plus antiques [1]. Seuls, les Phocidiens, peut-être pour faire échec à l'autorité de Delphes, comptaient leurs mois d'une façon toute profane. Pour les autres Grecs, tous les noms du calendrier, jusqu'à l'époque hellénistique, sont tirés des noms des dieux, et même choisis parmi les plus anciens. A Delphes même, la partie sereine de l'année était attribuée à Apollon, qui y revient à chaque printemps, et à sa sœur ; l'hiver appartenait à Dionysos [2]. Cette alternance dans le culte a déterminé aussi bien le cycle des mois que leurs noms ; et, à côté de toute cette diversité qui s'est glissée de plus en plus dans les calendriers particuliers des États, on ne peut méconnaître cependant qu'il n'ait subsisté là un certain accord, en ce sens que c'est par les ordonnances amphictyoniques que se doit régler aussi l'année des fêtes helléniques, et celle-ci faisait de toutes les tribus qui y prenaient part une sorte de communauté religieuse.

Ce qui confirme ce fait, c'est que l'oracle a le droit incontestable et permanent de surveiller dans chaque cité la régularité des sacrifices offerts pendant les fêtes. Toute confusion du calendrier est un tort fait aux dieux, qui doit être effacé par un sacrifice expiatoire [3] ; les Hiéromnémons, chargés d'entretenir les relations religieuses établies entre Delphes et les autres États, étaient responsables de cet ordre du temps

1) Ἐνιαυτός signifie un cycle chronologique fermé : c'est l'équivalent de κύκλος. Les systèmes cycliques émanent de la religion apollinienne. Sur Apollon ordonnateur du temps, voy. A. Mommsen, *Heortologie*, p. 106, *Delphika*, p. 130. Welcker, *Griech. Götterlehre*, I, 466. K. F. Hermann, *Griech. Monatskunde*, 1845. Bergk, *Beiträge zur griech. Monatskunde*. 1845. Sur le compte des mois, cf. Hermann, *op. cit.*, p. 12. *Götting. Nachrichten*, 1864, p. 176.

2) τὸν μὲν ἄλλον ἐνιαυτὸν παιᾶνι χρῶνται περὶ τὰς θυσίας, ἀρχομένου δὲ χειμῶνος ἐπεγείραντες τὸν διθύραμβον τρεῖς μῆνας ἀντ' ἐκείνου τοῦτον κατακαλοῦνται τὸν θεόν (Plut., *De E ap. Delph.*, 3).

3) Les oracles veillent à ce que les sacrifices soient offerts κατὰ μῆνας καὶ ἡμέρας, et il faut des sacrifices expiatoires quand il y a eu déplacement des dates fixées (παραφέρειν τὰς ὥρας).

réglé officiellement [1]. C'est par l'influence des prêtres que certains jours du calendrier prirent une signification particulière ; il se fit une distinction entre les bons et les mauvais jours qui pénétra dans la vie ordinaire, pour le citadin comme pour le paysan ; certains jours du mois furent consacrés à des divinités spéciales : ainsi, le 3 de chaque mois était attribué à Athêna, et le 7, à Apollon, ainsi que le jour de la nouvelle lune.

La même influence régla également les périodes plus amples au moyen desquelles la science grecque cherchait à rétablir la concordance entre l'année lunaire et l'année solaire. La « grande année » des Hellènes tirait son origine du culte d'Apollon ; c'était une période à intercalations, qui recommençait chaque neuvième année [2]. Ce qui prouve que la constitution en est toute religieuse, c'est que, d'après les statuts apolliniens, un meurtrier devait s'exiler pendant huit années complètes avant de pouvoir rentrer dans son pays, absous, la branche de laurier à la main ; c'est aussi après huit ans accomplis qu'on renouvelait la procession sacrée qui maintenait en communion Tempé et Delphes. Le cycle des fêtes apolliniennes embrassait 99 mois : c'était comme une hécatombe d'un nouveau genre que l'on avait consacrée aux dieux. Il est des périodes intercalaires plus simples et plus courtes : celle-ci est la mieux imaginée et la plus pratique. Elle se retrouve au fond de toutes les fêtes nationales des Hellènes ; car les cycles religieux comprenant quatre ou deux années viennent, par voie de fractionnement, de cette grande unité.

Si la détermination de la date des fêtes était de la part de Delphes l'objet d'une surveillance spéciale, l'ordonnance des fêtes elles-mêmes, aussi bien que le rite des sacrifices, n'était pas moins fermement constituée et maintenue par l'autorité sacerdotale. Or, la partie la plus essentielle des fêtes helléniques, après les sacrifices, c'étaient les jeux. On n'est point

[1]) Dans les *Nuées*, les dieux rendent Hyperbolos, en sa qualité d'hiéromnémon, responsable du désordre du calendrier (Aristoph., *Nub.*, 620).

[2]) Sur la période apollinienne de huit ans, ou, comme disaient les Grecs de euf ans (*ennéaétéride*), voy. C. Müller, *Fragm. Chronol.*, p. 116.

autorisé, il est vrai, à y reconnaître une institution exclusivement hellénique. Thucydide dit expressément que chez les Barbares, en Asie notamment, la lutte en champ clos et le pugilat avaient été pratiqués de temps immémorial [1], et la légende grecque, en nommant Danaos et Pélops comme les premiers fondateurs de ces jeux, reconnaît là encore l'influence des immigrants d'outre-mer. Du moins, ici, le germe reçu s'est développé merveilleusement, d'une façon indépendante et caractéristique, et essentiellement sous l'influence moralisatrice de la religion apollinienne et de ses représentants.

Lorsque les Perses, en face des Thermopyles, y apprirent que les hommes de la Grèce s'étaient rassemblés en masse aux jeux olympiques, la suite de Xerxès s'étonna, non pas qu'ils fussent occupés à de pareilles luttes, non pas qu'ils en eussent trouvé le loisir en un tel moment, mais seulement de les voir lutter pour un prix aussi misérable qu'une couronne de feuillage [2]. Or, c'était précisément à cet ennoblissement, à cette transfiguration morale que l'idée de la lutte s'était élevée chez les Grecs, à savoir, qu'elle exclurait toute cupidité, tout égoïsme vil. On était redevable de cette conception plus haute à la religion, qui ne voulait point voir profaner, par une lutte engagée en vue d'un gain vulgaire, le voisinage du dieu et le parvis même de son temple. Un détail suffirait à montrer à quel point la considération des dieux était dominante en ces matières : la couronne du vainqueur était prise à l'arbre même consacré au dieu. Ainsi, l'honneur qui revient à celui qui la porte consiste en ceci que, grâce à ce rameau saint, il touche de plus près à la divinité et lui est comme consacré lui-même. Et les couronnes, ainsi que les trépieds lorsqu'on les donnait en prix à titre d'objets sacrés, sont laissés par le vainqueur dans le sanctuaire de la divinité.

Tout dans ces solennités est fait pour les dieux. Devant leurs yeux se présente la jeunesse du peuple, dans toute son allégresse, dans toute sa vigueur ; car, si sévère qu'Apollon se

[1]) THUCYD., I, 6.
[2]) HEROD., VIII, 26.

montre aux mortels par ses prescriptions morales, il n'entend pas pour cela leur gâter la joie de la vie. Ses oracles imposent la sincérité du cœur, l'empire sur soi-même ; mais il ne veut pas de contrition, de violence faite à la nature, de mortification volontaire. Il reconnaît les droits de l'être sensible ; seulement, un juste équilibre doit s'établir entre les sens et l'esprit pour que l'homme tout entier se développe en pleine santé. Les dieux des Hellènes n'aiment que ce qui est sain, robuste, épanoui[1] ; rien ne leur répugne plus que le préjugé des Barbares, qui croyaient, en assombrissant leur existence ou en mutilant leur corps, trouver quelque chose de particulièrement agréable aux dieux. Pour tous les prêtres, un corps sans défaut était la première condition d'éligibilité ; et cette condition, d'après le droit divin, était également exigée des rois comme des magistrats qui leur ont succédé, par exemple, des archontes athéniens. Ainsi, de même que les personnes attachées au service divin, de même que les animaux et les fruits de la terre présentés aux dieux devaient être, dans leur espèce, d'une perfection sans tache, de même aussi la jeunesse du pays devait, quand elle s'offrait à leurs regards, déployer joyeusement en leur honneur tous les dons du corps et de l'âme ; les premiers d'entre eux, soigneusement choisis, étaient jugés dignes de porter la couronne sacrée et d'approcher ainsi tout particulièrement des dieux. C'est à ce point de vue que toute l'éducation populaire des Hellènes a été conçue et organisée.

Nous ne connaissons point de Grecs qui n'aient eu leurs jeux. Toutes les tribus de la nation étaient animées de la même tendance à exciter le déploiement des forces individuelles par l'attrait de l'émulation. Les Ioniens, notamment, faisaient des exercices athlétiques l'ornement de leurs fêtes pacifiques : Homère le montre dans son tableau des Phéaciens, cette charmante image de la vie ionienne. Mais ce qu'il y avait là de proprement hellénique ne s'est développé qu'à la faveur d'institutions régulières ; et nous les trouvons, elles aussi, pour

[1]) Les dieux des Hellènes n'ont de goût que pour ce qui est sain et entier non pour les mutilations et l'ascétisme (C. Bötticher, *Baumkultus der Hellenen*, p. 318).

la première fois dans des États doriens, en Crète, et ensuite à Sparte.

Là, toute la sécurité de l'État reposait sur la vigueur active de la milice dorienne ; c'était donc une exigence pressante de l'intérêt public que d'accroître par tous les soins possibles la capacité militaire des citoyens, et de les préparer dès la jeunesse à leur vocation. Là ont été fondées les premières écoles qu'ait vues la Grèce (γυμνάσια); mais on ne s'y occupait que d'exercices corporels, car un développement complet des forces intellectuelles était absolument opposé à l'esprit du législateur [1]. C'est là qu'on finit par créer, pour la course, le saut, la lutte, le lancer du disque et du javelot, la méthode qui fut universellement adoptée par les Hellènes ; là qu'on établit pour la première fois une coutume invariable, qui excluait toute irrégularité, toute violence, imposait comme un devoir la plus stricte obéissance aux lois du combat ; là qu'on proclama ce principe que l'amour de la gloire chez les jeunes gens ne doit être profané par aucune arrière-pensée cupide ; là enfin qu'en opposition avec les vêtements aux longs plis des races ioniennes, on adopta un habit court, léger, vraiment viril, propre à entretenir la santé et l'agilité du corps, et qui servit comme de transition à la nudité complète qui fut plus tard de règle pour les exercices de la jeunesse [2].

Ces principes de la Crète et de Sparte se sont répandus dans le Péloponnèse au temps de la puissance des Spartiates ; c'est sous leur influence qu'ont été institués les concours olympiques; et, de même que le Péloponnèse a vu le premier une fédération bien ordonnée sortir de la confusion qui suivit les migrations des peuples, de même aussi, c'est comme fête commune du Péloponnèse que les jeux olympiques sont arrivés pour la première fois à une organisation durable et qu'ils ont joué un rôle national. Ce qui a été institué là, on l'a regardé comme un modèle, et on l'a introduit dans le cadre des autres fêtes populaires ; ainsi, le quintuple combat (Pentathlon), le chef-d'œuvre de l'esprit inventif des Péloponnésiens appliqué au

[1]) Voy. vol. I, p. 205, et ci-dessus, p. 19.
[2]) Voy. vol. I, p. 345.

perfectionnement de la gymnastique. C'était une série de luttes habilement reliées entre elles de façon à former un ensemble. La série commençait par l'exercice du saut ; puis, la force du bras s'essayait par le jet du javelot : les quatre concurrents qu'on classait les premiers étaient seuls autorisés à prendre part aux luttes suivantes. Ainsi, d'un exercice à l'autre, le nombre des lutteurs diminuait. Les trois meilleurs coureurs entraient en ligne pour lancer le disque, et enfin les deux rivaux qui restaient engageaient la lutte proprement dite, dont la couronne était le prix [1]. Tel était ce système vraiment ingénieux, que des Hellènes seuls pouvaient imaginer, avec cette diversité voulue des épreuves qui empêchait que la plus haute récompense n'échût à une aptitude unique, à une supériorité isolée. Toutes les perfections acquises dans des spécialités devaient être estimées seulement comme des détails dans l'ensemble de l'éducation gymnastique. C'est grâce à de telles innovations qu'à côté du sanctuaire commun de Delphes, plus vénérable par son antiquité, Olympie fut considérée à son tour comme l'école de la Grèce.

Mais l'influence dorienne, à Olympie comme ailleurs, ne domina pas exclusivement. Les inclinations des autres races, les tendances du jour furent prises en considération ; on laissa le champ libre au progrès [2]. On ne pouvait rester en arrière sur d'autres jeux où s'était introduit aussi un genre de concours qui ne souffrait pas de spécialité exclusive. Il y avait en Grèce divers sanctuaires qui donnaient également l'impulsion à la culture de l'esprit, qui popularisaient l'exercice des forces intellectuelles. On peut citer en Arcadie celui d'Artémis Hymnia, fort en honneur de toute antiquité auprès de tous les Arcadiens [3]. Ses fêtes étaient célébrées par des chants, et de son temple partaient aussi des lois, qui imposaient comme un devoir sacré à tous les habitants du pays

[1]) Sur cette réglementation fixant les modes de combat, voy. *Götting. Nachrichten*, 1867, p. 158. E. Pinder, *Der Fünfkampf der Hellenen*, Berlin, 1867. Cf. *Götting. gelehrte Anzeigen*, 1867, p. 1117.

[2]) Voy. vol. I, p. 278.

[3]) Pausan., VIII, 13, 1, cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, I, 223, 230 ; et ci-dessus, vol. I, p. 199.

l'étude de la musique, parce que cela semblait le seul moyen de les garder de l'abrutissement et de la sauvagerie, dans cette âpre contrée montagneuse où ils vivaient misérablement du rude labeur de chaque jour. C'est ainsi que les sanctuaires communs travaillèrent à former les mœurs helléniques.

De ce côté encore, Delphes exerça une action singulièrement puissante : c'est sous la sanction de l'oracle qu'avait été fondée la fête Pythique qui, au début du VI siècle, après la guerre sacrée, lorsque la race Ionienne se releva par un retour de vitalité énergique, reparut avec un nouvel éclat[1]. Delphes avait, dans une paix profonde, abrité les germes précieux de la civilisation hellénique. La louange du dieu, sortant de la bouche inspirée du poète, fut tenue dès lors pour le plus noble objet d'une émulation glorieuse, et ce concours musical resta toujours, à Delphes, le fonds même et comme le couronnement de la fête.

Aussitôt après la renaissance brillante de la fête Pythique, deux nouvelles fêtes helléniques furent établies dans le Péloponnèse : les Isthmiques (582. Ol. XLIX, 3), et les Néméennes, (573. Ol. LI, 4). Ce n'était aussi que la reprise d'anciennes fêtes populaires ; et ces deux événements se produisent précisément au moment où les Cypsélides étaient renversés à Corinthe[2] et les Orthagorides à Sicyone[3]. Il ne peut y avoir là coïncidence fortuite. Comme ces fêtes ont eu lieu nécessairement à propos de quelque circonstance particulière, et que d'ailleurs l'occasion ordinaire des fêtes était toujours quelque victoire heureuse, il est très vraisemblable qu'elles ont été instituées toutes les deux pour célébrer la chute des deux dynasties de tyrans qu'on redoutait le plus. Elles furent comme des trophées dressés par les Spartiates dans l'intérêt des Doriens ; elles devaient en effet servir à une glorification nouvelle de la péninsule dorienne, envisagée comme étant la véritable Hellade, et disputer la préséance à la fête du Parnasse, où dominait l'influence ionienne.

Cependant, bien que la rivalité des races s'accusât aussi

[1]) Voy. vol. I, p. 316.
[2]) Voy. vol. I, p. 344.
[3]) Voy. vol. I, p. 322.

dans cet ordre de faits, une puissance plus haute effaçait précisément, en ce qui concernait ces fêtes sacrées, les différences entre les tribus et les fondait dans une unité supérieure. Des États particuliers pouvaient bien, par suite de divergences politiques ou de brouilles avec leurs voisins, se tenir à l'écart de certaines fêtes, comme firent les Achéens pour celles d'Olympie ; mais les fêtes elles-mêmes ne pouvaient jamais démentir leur caractère originel et amphictyonique, lequel consistait précisément en ceci, qu'on ne pouvait en exclure aucun de ceux qui étaient autorisés à porter le nom d'Hellènes. C'est sous cette condition expresse que l'oracle avait accordé sa sanction aux institutions des Péloponnésiens; et, si les Isthmiques étaient destinées à célébrer aussi la victoire du parti dorien à Corinthe, elles n'en demeuraient pas moins la fête de Mélicerte et de Poseidon, et les races maritimes, notamment les Ioniens de l'Attique, y prenaient une part tout à fait intime et active. Sous ce rapport, les quatre grandes fêtes, en tant qu'amphictyoniques ou nationales, se distinguent donc de toutes les autres fêtes des villes et États; car celles-ci avaient une couleur locale très marquée, et les étrangers n'y étaient considérés que comme des hôtes publics. La palme remportée dans une des grandes fêtes populaires était la gloire la plus éclatante que pût gagner un Grec pour prix de quatre années d'efforts ; c'était en quelque sorte son exaltation devant la nation entière. De plus, pour être vainqueur à la course des chars, il fallait, indépendamment de l'aptitude personnelle, de grandes dépenses auxquelles de riches maisons pouvaient seules suffire. Ainsi, l'union de la richesse et de la gloire fit naître au sein du peuple une nouvelle espèce de noblesse, dont tous les arts s'empressaient à l'envi de consacrer l'éclat.

Les fêtes des États particuliers contribuaient à répandre de ville en ville les usages et les règlements des fêtes nationales, à exciter une émulation générale, à établir une agonistique uniforme. L'éclat des fêtes donnait bien la mesure de la puissance, de la culture, de la prospérité des différentes républiques; mais, à un point de vue général, leur épanouissement fut le témoignage le plus certain que la nation entière était arrivée au plein développement de ses forces. C'est pourquoi aucune

époque ne fut plus favorable à l'essor de l'agonistique què les années qui suivirent la cinquantième olympiade (580).

A ces échanges réciproques, ceux-là naturellement gagnaient le plus qui étaient les plus prompts d'intelligence et les plus actifs parmi les Hellènes, c'est-à-dire les Ioniens. Mais, tandis que les Ioniens d'Asie vivaient là-bas dans une voluptueuse nonchalance, les Athéniens, par la position même de leur petit territoire, par le voisinage de Corinthe, d'Égine et de Mégare, par leurs différends précoces avec Sparte, furent amenés à prendre les Doriens pour maîtres. Ceux-ci leur étaient un exemple de ce qu'on peut atteindre par la discipline de la loi, par une éducation civique fortement organisée. Aussi, ils mirent à s'approprier la méthode gymnastique sortie de la Crète et de Sparte un tel zèle que, fort peu de temps après, les maîtres de gymnastique athéniens passaient pour les premiers de toute la Grèce et arrivaient même dans les villes doriennes à la plus haute réputation ; tel fut, par exemple, le cas de Mélésias [1]. Les Athéniens ont profité pour leur propre compte, dans la plus large mesure, de l'influence exercée sur la nation par les fêtes amphictyoniques ; tout en conservant le caractère de la race ionienne, ils en ont, à force d'émulation vis-à-vis des autres tribus, corrigé les faiblesses, comblé les lacunes, et sont arrivés ainsi à représenter le type hellénique dans toute sa pureté.

Ainsi se développait la conception d'une civilisation hellénique et nationale ; et cette idée, plus que tout le reste, sépare les Grecs des Barbares, aux époques les plus anciennes comme aux plus récentes ; c'est l'idée d'une civilisation qui façonne le corps et l'âme dans une proportion égale. On ne pensait pas alors que l'homme fût composé de deux moitiés, originellement inégales et inégalement respectables, et que de ces deux moitiés une seule, l'esprit, méritât une sollicitude particulière. On ne pouvait s'imaginer un esprit sain dans un corps débile, ni une âme sereine dans une enveloppe négligée et alourdie. L'équilibre de l'être corporel et de l'être spirituel,

[1]) On cite des professeurs de gymnastique athéniens. Xanthias, Eudoxos, Ménandros, Mélésias (celui-ci enseignant à Égine). Cf. Pindar., *Olymp.*, VIII, 54. *Nem.*, VI, 58. Dissen, *Comment.*, p. 109.

le perfectionnement harmonique de toutes les forces et de tous les instincts de la nature, telle était pour les Hellènes la tâche de l'éducation ; et voilà pourquoi l'adresse robuste, la souplesse des membres, la solidité à la course et à la lutte, une démarche assurée et légère, une attitude libre et dégagée, une certaine sève de santé, la netteté et la vivacité du regard, enfin, la présence d'esprit qu'on ne peut acquérir que par l'habitude quotidienne du danger, tous ces avantages n'avaient pas moins de valeur aux yeux des Grecs que la culture de l'esprit, la finesse du jugement, l'habileté dans les arts des Muses. La musique et la gymnastique étaient réunies, inséparables, et s'accordaient pour élever, de génération en génération, une jeunesse saine de corps et d'âme.

C'est que la prospérité des États en dépendait. Aussi, même en dehors de la Crète et de Sparte, cette double éducation ne resta pas confinée dans quelques familles isolées, ni abandonnée à leur arbitraire ; mais, dans toute la Grèce, elle fut organisée et encouragée par l'État. Il était impossible de se figurer une cité hellénique sans gymnases publics, contenant de vastes terrains d'exercice, ensoleillés, entourés de galeries et de rangées d'arbres, situés le plus souvent en dehors des portes, dans la banlieue, près d'une eau courante. Celui qui voulait prétendre à la considération et à l'influence parmi ses concitoyens devait, jusqu'à la maturité qui le faisait homme, avoir passé la plus grande partie de son temps dans les gymnases. Là seulement il prenait ce maintien aisé qui, à première vue, sépare l'homme bien élevé de celui qui a grandi dans un atelier d'artisan ; c'était la marque distinctive qui désignait l'homme appelé à prendre part aux affaires publiques. Là le jeune Hellène, grâce à cette émulation de tous les jours, avait l'occasion de développer librement et complètement sa personnalité, au rebours des Barbares, chez lesquels la masse domine, et où il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'une individualité indépendante se produise. D'autre part, cet effort ardent pour atteindre à une valeur personnelle était contenu par le frein d'une discipline sévère. Car la loi surveillait les exercices de la jeunesse ; elle exigeait d'elle l'acceptation d'un règlement précis, l'obéissance aux supérieurs, le renon-

cement à tout caprice égoïste. Des principes analogues prévalurent dans toutes les palestres de l'Hellade ; la force inculte ne fut acceptée nulle part ; personne ne fut autorisé à prendre part aux jeux des fêtes s'il ne s'était soumis à un entraînement régulier, conforme à la méthode hellénique. Personne ne put prétendre à l'honneur le plus haut que connût l'Hellène, à la couronne olympique ou pythique, sans s'être soumis docilement à toutes les lois des jeux, acceptées par serment.

La palestre fut donc aussi une école morale, où s'enseignait cette vertu, la plus précieuse de toutes pour les Hellènes, qui est la modération volontaire du sage, la *sophrosyne* (σωφροσύνη). En effet, comme ils n'avaient pas sous les yeux une loi divine, dont l'accomplissement fût considéré par eux comme l'essence de la vertu humaine, ils ne pouvaient déterminer cette vertu que d'une façon extérieure, d'après les différences qui la séparaient de tout acte manifestement injuste et coupable. Or, le péché le plus grave leur semblait être l'orgueil de l'homme qui ne veut admettre aucune limitation de sa volonté personnelle, vis-à-vis des dieux ou de son prochain : la première vertu était donc la reconnaissance de ces limites nécessaires, l'horreur de toute présomption, l'observation sage de la mesure exacte en toutes choses. La mesure, voilà la vertu hellénique par excellence. Cette doctrine morale régnait souverainement à Delphes : ce qui le prouve, c'est qu'à côté de la sentence « Connais-toi toi-même » on lisait au-dessus de la porte du temple, comme maxime complémentaire, cette inscription : « En toutes choses, la mesure ! »

Si les Hellènes n'ont pas su donner plus d'extension à l'idée de la vertu, ce n'est pas leur faute. Leur mérite, en revanche, est d'avoir su atteindre à certains principes fermes, d'en avoir eu nettement conscience, de s'y être attachés et, dans leur poursuite passionnée du bien, d'avoir marché vers toute lumière qui brillait devant eux.

§ III

L'ORACLE DE DELPHES ET LA PROSPÉRITÉ NATIONALE.

Mais les fêtes des temples ne se donnaient pas seulement pour ceux qui voulaient lutter et gagner des prix ; elles furent, au début, le rendez-vous des habitants du voisinage qui, libres du travail quotidien, s'y rassemblaient en sociétés joyeuses. Plus la population était inoffensive, pacifique et portée à l'expansion, plus les relations étaient faciles, plus ces réunions étaient fréquentées et vivantes. C'est pourquoi Délos paraît avoir été le premier théâtre de réjouissances populaires brillantes. Là, pour la fête apollinienne du printemps, les Ioniens, avec leurs femmes et leurs enfants, arrivaient sur des barques, gais pèlerins, pour se divertir par des danses et des chants, pour exposer et étaler leurs objets précieux, pour se récréer par la vue de tout ce mouvement, de toute cette foule bigarrée et ondoyante. C'était une « panégyrie » ionienne ; après les sacrifices communs venait le plaisir d'une réunion riante, et aussi l'échange des marchandises et des objets d'art ; c'était, en un mot, une foire animée : avec cette race si propre au commerce, il ne pouvait en être autrement [1].

Une fois que les fêtes ioniennes, qui créèrent ce genre de relations, furent décidément en vogue à côté des grandes solennités amphictyoniques, les différentes races, Doriens et Ioniens, habitants de l'intérieur ou populations maritimes, s'y rencontrèrent et y formèrent une sorte de communauté libre, garantie contre tout désordre par la sainteté de cette trêve de Dieu. C'est là qu'ils apprirent, malgré la diversité des accents et l'écart des dialectes, à se sentir des compatriotes, à se donner réciproquement leur confiance, à former ces liens d'hospitalité qui multiplièrent entre eux les rapports mutuels,

[1]) Sur Délos considérée comme place de commerce, voy. H. BLÜMNER, *Gewerbliche Thätigkeit im Alterthum*, p. 69.

pour le plus grand bien de la nation entière. Une réaction salutaire s'y produisit contre toutes les petites jalousies, les froissements, les querelles qui divisaient les villes voisines, et l'orgueil local s'absorba dans le sentiment patriotique. De même que la gloire de chaque vainqueur rejaillissait d'abord sur sa ville natale, puis sur le peuple tout entier, de même toutes les inventions nouvelles, tous les produits nouveaux qui paraissaient dans les fêtes, tournaient à l'honneur non-seulement d'un groupe restreint et d'une petite contrée, mais de la patrie elle-même. Un désaccord survenait-il entre deux États ? Leur premier acte d'hostilité était de s'interdire réciproquement l'accès de leurs fêtes. La libre fréquentation de ces solennités était donc la marque la plus sûre d'une sereine et heureuse concorde.

A Olympie comme à Delphes, le marché annuel était très important [1]; même le nom de la Pylæa delphique devint un terme général ayant le sens de « foire [2] ». Mais, de tous les endroits où se donnaient des fêtes, aucun ne se prêtait mieux que l'Isthme à devenir une place de commerce. Car celui qui allait à Delphes ou à Olympie ne songeait, quand il se mettait en route, qu'aux fêtes et aux cérémonies; tandis que l'Isthme étant situé, plus encore que Délos, au centre du trafic, au croisement de toutes les routes de terre et de mer, à une égale distance du nord et du sud, de l'Asie et de l'Occident, la fréquentation de la fête, qui tombait au commencement de la saison la plus favorable, coïncidait fort commodément avec l'époque des voyages d'affaires. La foire de l'Isthme était une Bourse pour toute l'Hellade, et des négociants industrieux ne pouvaient trouver un meilleur endroit pour nouer de nouvelles relations et régler les affaires déjà engagées. C'est dans des milieux semblables que s'est aussi développé plus tard tout ce qui était nécessaire à la réception et à l'entretien des étrangers, hôtelleries, salles de réunion, magasins, etc.

[1]) E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 69 sqq 113. τὸ ἐν κύκλῳ τοῦ ἱεροῦ καταγωγίοις διείληπτο (Schol. Pind., *Olymp.*, XI, 46). *Iphitus ludos mercatumque instituit* (Vell. Paterc., I, 8).

[2]) E. Curtius, *Anecdota Delphica*, p. 55. P. Foucart, *Mém. sur les ruines et l'hist. de Delphes*, pp. 107. 183. De Πυλαία dérivent les expressions πυλαικός (Plut., *Pyrrhus*, 39) πύλαιος (Plut., *Artax.*, 1).

A mesure que les fêtes prenaient un caractère plus national, on devait se préoccuper davantage d'en faciliter de tous les côtés l'approche. Ces graves intérêts, sur lesquels les familles sacerdotales appelèrent l'attention, eurent pour défenseurs les magistrats amphictyoniques. Il ne s'agissait pas seulement de rendre sûrs les environs immédiats des temples, particulièrement exposés aux coups de main des voleurs, à cause des richesses qui y affluaient ; il fallait aussi protéger le commerce par terre et par mer dans toute l'étendue du monde grec. Il n'est pas douteux que Delphes n'ait contribué essentiellement à assurer, conformément à l'esprit de l'ancienne amphictyonie [1], la paix publique et à réprimer la piraterie. L'état de guerre jadis endémique, l'époque barbare où on ne vivait qu'en armes (σιδηροφορία), les meurtres et les vengeances sans fin, tout cela a réellement disparu sous l'influence moralisatrice de Delphes. Il faut rattacher à la même cause la construction des routes. Plus la paix donnait aux villes le bien-être et la prospérité, plus s'accroissait le nombre des hôtes admis aux fêtes ainsi que l'éclat des processions. Ce n'étaient plus quelques pèlerins isolés qu'on voyait par les chemins ; les États eux-mêmes prenaient part aux fêtes par l'envoi de députations qui s'avançaient sur des chars couronnés de feuillage, chargés d'offrandes et d'objets sacrés. Or, ces chars devaient pouvoir arriver sans peine, sans danger, sans encombre, au terme du voyage ; tout accident aurait passé pour un mauvais présage. Enfin, à partir de l'introduction des courses de chars [2], de grandes routes bien établies furent nécessaires ; et dans une région aussi pierreuse que Delphes, dans ces montagnes et ces enfoncements, ce n'était pas une tâche facile que d'y réussir.

Telle fut l'origine des « voies sacrées, » que les dieux eux-mêmes devaient avoir frayées les premiers, comme fit Apollon quand il parvint jadis à Delphes à travers un pays dépourvu de sentiers. Il fut bientôt suivi de ses serviteurs, notamment des Athéniens, les « fils d'Héphæstos, constructeurs de routes,

[1]) Voy. vol. I, p. 134.
[2]) Voy. vol. I, p. 278.

qui ont apprivoisé pour lui la terre sauvage[1] ». Ainsi, l'art de construire les routes, l'art de bâtir les ponts qui défiaient les torrents déchaînés, sont sortis tous deux des sanctuaires nationaux et surtout de celui d'Apollon.

Tandis que le chemin des piétons serpentait sur le flanc des montagnes, la route des chars suivait le fond des vallées qu'avaient creusées les eaux. On aplanit le sol rocheux, on y creusa des rainures qui, soigneusement polies, servaient d'ornières où les roues avançaient sans obstacle et rapidement. Ce système une fois adopté, l'accroissement des communications exigea qu'on donnât aux chaussées une largeur uniforme, car autrement l'abord des différents sanctuaires eût été impossible aux chars de fête[2] comme aux chars de course. Comme ces dimensions, aussi loin que s'étendait l'influence de Delphes, dans le Péloponnèse et dans la Grèce centrale, paraissent avoir été de 5 pieds 4 pouces, nous pouvons attribuer à l'initiative de Delphes non-seulement l'extension du réseau des voies grecques, mais encore l'uniformité de structure, qui était comme la marque nationale. Dans chaque territoire amphicyonique, les routes et les ponts devaient être entretenus par l'État[3] ; la sainteté du temple se communiquait aux chemins eux-mêmes ; attaquer les chars qui y passaient, c'était attaquer le temple. Ainsi, la bénédiction pacifique émanée des temples, suivant en quelque sorte le parcours de ces lignes, se répandait dans toute la contrée et unissait même matériellement, par un lien jeté à travers l'espace, tous les centres religieux des Hellènes.

L'activité de l'oracle apollinien ne se bornait cependant pas à maintenir en état d'union les sanctuaires déjà existants. Il y avait bien plutôt dans ce culte une tendance infatigable à élargir sa sphère, à envoyer au dehors des missions nouvelles. Si donc aucune colonie ne fut fondée sans l'agrément du dieu,

1) ÆSCHYL., *Eumen.*, 13-14.

2) πομποστολεῖν τὰ ἱερά (STRAB., p. 659).

3) C'est le devoir des Amphictyons de ὁδῶν τὰ[ς ἐπὶ Δελφοὺς ἀγούσας — καὶ τ]ὰς γεφύρας ἐφακεῖσθαι 'Αμφικτίονας κаττὰν αὐτοῦ ἕκαστον [χώραν] (C. I. GRÆC., 1698). Sur ce sujet en général, cf. E. CURTIUS, *Zur Gesch. des Wegebaus bei den Griechen*, 1855, p. 19 (Abh. d. B. Akad., p. 227).

il ne faut pas expliquer ce fait en disant que les Hellènes n'entreprenaient en général aucun acte important et difficile sans avoir les dieux pour eux, mais y voir plutôt la preuve que toute leur activité colonisatrice était soumise à la direction particulière d'Apollon ; à tel point que c'était une impiété de fonder sans son ordre une ville au delà de la mer, et qu'on eût jugé une pareille fondation incapable de prospérer jamais. Ici encore, on reconnaît facilement comment les Grecs ont suivi l'exemple des Phéniciens. En effet, les migrations de ces derniers furent présentées comme des voyages du Kronos phénicien, d'Astarté et de Melkart ; les nouveaux établissements de Sidon et de Tyr, comme des créations des dieux protecteurs de la nation. Héraclès-Melkart était, pour toutes les colonies tyriennes, le seigneur du lieu [1] ; il recevait d'elles la dîme et d'autres offrandes à titre d'honneur ; et, quand les Carthaginois perdirent la Sicile, ils crurent qu'ils expiaient encore ainsi quelque négligence dans l'accomplissement de ces obligations sacrées.

Le caractère religieux de la colonisation hellénique se montre déjà par ce fait que le premier soin des colons abordant à un rivage inconnu était d'élever un autel à Apollon ; c'est précisément ainsi que les Crétois débarqués à Crisa ont inauguré, en dressant un autel de ce genre, toute l'histoire du pays delphique [2]. En effet, Apollon, en qualité de Delphinios, est dieu de la mer et des côtes ; à ce titre, il est vraiment chez lui à Chalcis. L'art antique le représente la lyre en main, ayant sur l'épaule son carquois fermé, assis sur le trépied ailé, planant au-dessus de la mer ; c'est un dieu de paix et de bénédiction, qui s'élance pour porter ses bienfaits jusqu'aux rivages des Barbares [3]. Il exige de ses serviteurs la propagation de

[1]) Movers, *Colonien der Phönizier*, p. 51. Sur les devoirs religieux des colonies (*ibid.*, p. 50).

[2]) Voy. vol. I, pp. 129. 311. Cf. 84. Apollon est bien le dieu de la colonisation : *quam enim Græcia coloniam misit sine Pythio aut Dodonæo aut Hammonis oraculo ?* (Cic., *Divin.*, I, 1). Cf. Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 7e éd. [1878], p. 252.

[3]) Sur Apollon Delphinios, voy. L. Preller, *Aufsätze*, p. 344. C'est un patron des colons (A. Mommsen, *Heortol.*, p. 49), surtout des colons chalcidiens (Gerhard, *Mythol.*, § 301, 4).

son culte, fût-elle environnée de dangers. Fort de cette puissance qui s'étend sur la population et sur le pays, il leur ordonne de lever une partie de la jeunesse de la ville, et de l'envoyer en un lieu déterminé sur la terre étrangère. Ces émigrants sont sous sa protection particulière; ils sont considérés comme des personnes sacrées : par exemple, les Chalcidiens partis pour Rhégion [1]. De même, Métaponte et Crotone sont manifestement fondées sous la direction toute spéciale du dieu ; à une origine analogue se rapportent certains noms comme Apollonia, Phœbia, Pythopolis, etc. Les colons d'outre-mer demeurent les sujets du dieu ; et, comme gage de leur dépendance durable, ils adressent au trésor delphique, sans jamais y manquer, la dîme de leurs récoltes, ou bien, au lieu de cette dîme réelle, ils envoient en une somme d'or leur tribut qu'on appelle « l'été d'or ». Delphes poussait les habitants du golfe de Corinthe à se joindre en toute confiance aux hommes « qui boivent l'eau de l'Aréthuse [2] » ; et une preuve que les colonies fondées par les Chalcidiens à l'est l'ont été sous l'autorité du même dieu, c'est qu'on trouve empreinte sur toutes les monnaies des Chalcidiens de Thrace la lyre d'Apollon.

Si le clergé delphique prit une part tellement active à la colonisation grecque, cela s'explique non-seulement par son zèle pour la religion, par une sage sollicitude pour les différents États, qu'il fallait protéger contre l'excès de population et les troubles intérieurs, mais aussi et avant tout par l'accroissement d'honneur, de puissance et de profit que chaque progrès de la civilisation faisait affluer vers le siège et le foyer d'Apollon. Chaque colonie florissante était pour l'oracle une fille reconnaissante, un monument de sa sagesse vigilante et prévoyante. Mais si ce même clergé a été capable, à un si haut degré, de prendre la direction suprême de ce grand mouvement national, il le doit à la situation même des établissements apolliniens. Ceux-ci, en effet, étaient originairement des colonies appartenant aux races d'outre-mer, à des missions,

[1]) Χαλκιδεῖς κατὰ χρησμὸν δεκατευθέντες et envoyés à Rhégion (Strab., p. 257).
[2]) Oracle qui recommande aux Achéens d'Ægion les Chalcidiens (Strab., p. 449).

isolées au milieu d'une contrée étrangère, et qui avaient leurs attaches dans des régions lointaines; ils étaient donc forcés, dès le début, de regarder au loin, et, pour garantir leur propre puissance, de nouer et d'entretenir des relations à distance. Cette tendance, les collèges de prêtres l'ont fortifiée et développée avec une remarquable sagacité, une fois que les contrées les plus voisines furent pénétrées d'une civilisation uniforme. Une de leurs tâches les plus sérieuses était d'amasser et de concentrer toutes les connaissances qu'on pût acquérir d'une manière quelconque sur le monde et les divers peuples ; ils se mettaient ainsi en état de montrer à l'instinct colonisateur des Hellènes la route à suivre, et d'empêcher, par une sage direction, un gaspillage de forces inutile et un morcellement dangereux[1]. Il suffit de suivre de près l'histoire des colonies, pour y trouver marquée la trace de l'intelligence supérieure qui a tout ordonné. Peut-être est-ce là le plus signalé et le plus durable service qu'ait rendu à la nation l'oracle delphique.

Delphes, il est vrai, ne fut point seule à exercer une pareille influence. La colonisation hellénique eut deux centres religieux, comme deux centres politiques. Milet, aussi bien que Chalcis, était une ville apollinienne; Cyzique et Sinope[2], aussi bien que Cyrène et Naxos de Sicile, révéraient Apollon comme leur fondateur, et le sanctuaire des Branchides, près du Didymæon, avait sans doute pour les colonies de Milet la même importance que Delphes pour celles de l'Eubée; avec cette différence seulement qu'en Ionie la civilisation a été bien plus précoce et plus également répandue, et que, conséquemment, l'oracle d'Ionie, dans la période historique, n'a jamais pu exercer un empire aussi prépondérant, ni dicter des lois aussi souveraines que fit Delphes en Europe[3]. Le sanctuaire de Claros, près de Colophon, joua pareillement son rôle dans

[1]) Cf., comme exemple, les consultations répétées des Æniane et l'influence exercée sur leurs migrations par l'oracle (Plut., *Quæst. græc.*, 13, 26).

[2]) Apollon, archégète de Cyzique (Aristid., *Orat.*, XVI [I, p. 383 Dindorf]) et de Sinope (Schol. Apoll. Rhod., II, p. 346).

[3]) Cf. H. Gelzer, *De Branchidis*, p. 7.

la colonisation, et on vit aborder à l'Artémision d'Éphèse des voyageurs phocéens, qui emmenèrent avec eux des prêtresses, prirent la mesure exacte du sanctuaire pour en établir un autre dans des proportions identiques au delà de la mer, et frappèrent à Marseille des monnaies qui portaient l'image de la déesse protectrice [1].

Mais, longtemps avant que la colonisation eût commencé à se développer en se rattachant étroitement aux sanctuaires, ces derniers étaient déjà les centres d'un trafic très étendu, qui trouvait dans les ports sacrés, sur les routes sacrées, dans le voisinage des temples, la paix et la sécurité, tandis que dans le reste du monde régnait encore le droit sauvage de la force brutale. Aux assemblées religieuses s'ajoutèrent bientôt des foires ; c'est là qu'on se fit pour la première fois une idée de la multiplicité des produits naturels, et des moyens les plus avantageux de pratiquer le négoce ; on y noua aussi des liaisons, qui mirent les différentes places de commerce en relations suivies et provoquèrent l'établissement d'abord de magasins, puis de villes, dans les pays d'outre-mer. C'est ainsi que, outre les sanctuaires de Milet et de Delphes, le temple de Délos, l'Héræon de Samos et l'Artémision d'Éphèse sont devenus le point de départ d'un vaste commerce maritime et de découvertes importantes. « Ce n'est point sans une mission divine », disait-on, que le Samien Colæos fut de plus en plus entraîné loin de sa route par un vent d'est persistant, jusqu'à ce qu'enfin, de l'autre côté des colonnes d'Héraclès, il découvrit la côte de Tartessos, et que, dans sa reconnaissance pour la déesse de son pays, qui lui avait procuré un gain considérable, il lui dédia un vase d'airain valant six talents [2]. Ainsi, l'instinct religieux et l'esprit commercial, tous deux si puissants dans la race hellénique, se sont ici pénétrés l'un l'autre merveilleusement ; les dieux devinrent les patrons des trafiquants, si bien qu'aucun de ceux-ci ne passait devant Délos sans y débarquer pour vénérer

1) Strab., p. 179. Cf. mon article sur les monnaies coloniales dans la Revue de Sallet (*Zeitschrift für Numism.*, I [1873], p. 1 sqq.).

2) Herod., IV, 152.

l'autel d'Apollon [1]. Il est vrai que les pratiques superstitieuses ne manquaient pas non plus ; c'est ainsi qu'ils flagellaient l'autel, pour extorquer en quelque sorte aux dieux la bénédiction de leur négoce.

Un progrès d'une autre sorte se rattache étroitement à l'influence exercée par les sanctuaires sur la colonisation et le commerce.

Les dieux étant les plus riches propriétaires du pays, leurs prêtres furent les premiers à comprendre la valeur du capital. Les temples avaient pour leur part de gros revenus, tirés du produit de leurs biens-fonds, de la dîme prélevée sur le butin de guerre et les bénéfices commerciaux, des amendes et des indemnités, des offrandes reçues en échange de services rendus à ceux qui y venaient chercher un conseil, un secours, la guérison du corps et de l'esprit. C'est pourquoi on disait que les loups avaient apporté l'or à Delphes [2] ; car on comprenait sous ce nom les hommes inquiets, errants, souillés de meurtre, qui, par l'entremise des prêtres, avaient recouvré la paix de l'âme et le droit de vivre avec leurs semblables. Delphes entretient un commerce suivi avec les contrées aurifères de l'Asie ; elle reçoit de Midas et de Gygès les premiers lingots d'or qu'on ait vus en Hellade [3] ; et quand les Spartiates, ayant besoin d'or pour orner une statue colossale d'Apollon, en envoyèrent chercher à Sardes [4], c'est Delphes sans doute qui leur avait indiqué la vraie source où ils en pouvaient trouver.

Dans tous les autres sanctuaires de quelque importance fonctionnait une vaste administration financière : car c'était l'office des prêtres d'accroître, par une habile gestion, par leur participation à des entreprises lucratives, par des locations avantageuses, par des prêts, etc., etc., les revenus annuels, de constituer ainsi un trésor qui non-seulement suffisait à sauvegarder la dignité du culte, mais était en même temps une condition essentielle assurant l'influence nationale du sanctuaire. Les dieux ont eu un trésor avant d'avoir un temple

1) Callim., *Hymn. in Del.*, 321.
2) Serv., *Æn.*, IV, 377. Ulrichs, *Reisen und Forschungen*, I, 62.
3) Γυγάδας à Delphes (Herod., I, 14).
4) Herod., I, 69.

proprement dit : il était gardé sous le seuil de la maison divine, ou à l'intérieur de la cour, dans des locaux particuliers que les trésoriers surveillaient [1]. Aucune place n'était plus sûre : c'est pourquoi les États [2], aussi bien que les particuliers, y avaient recours et y déposaient soit des documents précieux, des testaments, des contrats, des titres de créance, soit de simples sommes d'argent [3]. Par là, les sanctuaires entraient en relations d'affaires avec toutes les parties du monde grec ; ce qui leur valait à la fois du profit et de l'influence. Ils devinrent des établissements financiers, qui tinrent lieu de banques publiques ; leurs relations avec les particuliers furent affermies et consacrées par des priviléges qu'on accorda à ceux qui avaient montré au sanctuaire une confiance particulière et lui avaient rendu des services signalés : ceux-là obtinrent le titre d'hôtes de Delphes (προξενία), le privilége de consulter le dieu avant tous les autres (προμαντεία), la préséance dans les jeux (προεδρία), et autres avantages. De cette façon, des personnages considérés dans le pays et à l'étranger devinrent les obligés du sanctuaire, dont ils soutinrent dans leur patrie les intérêts.

Les desservants des oracles, ayant ainsi, au prestige de leur caractère sacré et à la supériorité de leur culture intellectuelle, ajouté cette puissance que les relations personnelles les plus étendues, de grandes richesses et un crédit vraiment national pouvaient seuls procurer, il leur fut dès lors possible d'appliquer à toutes les affaires de la Grèce l'immense influence ainsi acquise. Le dieu de Delphes put donc, du poste central qu'il occupait, porter ses regards sur le monde hellénique, encourager et diriger l'esprit entreprenant de la nation, montrer aux explorateurs leur but en leur traçant un itinéraire sur la mer sans chemins, donner aux émigrants les moyens de s'éta-

[1]) Sur ces locaux ou dépôts pour les trésors (*favissæ*), voy. Bötticher, *Tektonik der Hellenen*, II, 306, 318. *Ueber den Parthenon zu Athen* (Zeitschr. f. Bauwesen, 1852, p. 8). Il y a à Delphes un χρυσοφύλαξ τοῦ θεοῦ (Eurip., *Ion*, 54).

[2]) Dépôts faits à Delphes par des États (Athen., p. 231. Büchsenschütz, *Besitz und Erwerb*, p. 506 sqq.).

[3]) Sur l'Artémision d'Ephèse considéré comme banque de dépôts et consignations, voy. Bernays, *Heraklit. Briefe*, p. 107.

blir, en même temps que de salutaires instructions, et maintenir la solidarité des fondations nouvelles soit entre elles, soit avec les anciennes villes. Apollon est chez les Grecs, comme Melkart chez les Phéniciens, le souverain des colonies : il est le fondateur du droit colonial et, en même temps, l'arbitre suprême de tous les conflits juridiques qui s'élèvent entre la métropole et ses colonies.

§ IV

L'ORACLE DE DELPHES ET LA SCIENCE.

L'extension des colonies permit aux prêtres de mieux connaître le monde, ce qui rehaussa encore la grandeur souveraine de l'oracle. Quand Alyatte malade fit consulter le dieu de Delphes, on savait là déjà qu'un sanctuaire d'Athêna gisait en ruines à Assesos, dans le territoire de Milet, et on refusa au roi toute réponse jusqu'à ce qu'il l'eût relevé [1]. Les idiomes étrangers, que les Hellènes ne voulaient pas, du reste, se donner la peine d'apprendre, les oracles les connaissaient. On entendait les prêtres ou les sibylles parler la langue carienne ou libyenne [2]. La connaissance des lieux, chez les prêtres, était même si précise que, lorsqu'on voulait les rendre responsables de l'échec d'une colonie, ils pouvaient l'attribuer régulièrement ou à quelque désobéissance, ou à quelque fausse interprétation de la sentence divine. C'est ainsi que le dieu se justifia victorieusement vis-à-vis des Cyrénéens. Comme ils se plaignaient du succès médiocre de leur première fondation, il les déclara coupables d'avoir négligé, malgré l'ordre divin, de cultiver le continent ; et quand, plus tard, ils partirent de Cyrène pour ce jardin fertile d'Irasa qui les attirait, ils se mirent encore dans leur tort ; car cette vallée enfoncée n'était nullement un lieu convenable pour une grande ville, et l'ora-

[1]) HEROD., I, 19.

[2]) La Pythie s'exprime en libyen (HEROD., IV, 155) et en carien (HEROD., VIII, 135).

cle savait bien qu'à une colonie libyenne il fallait avant tout un emplacement élevé, dégagé, « sous un ciel percé de trous[1] », c'est-à-dire, sous un climat qui provoque la précipitation des vapeurs atmosphériques. En effet, sur le plateau de Cyrène il se forme beaucoup plus de nuages et il tombe beaucoup plus d'averses que dans les terrains bas et sur le rivage[2].

Dans les sanctuaires d'oracles, on enregistrait avec la plus grande exactitude toutes les nouvelles apportées par les navigateurs ; c'était la seule manière possible de centraliser les résultats de tous les nouveaux voyages ; et alors, par des représentations figurées, on cherchait à faire saisir aux yeux la situation des parages déjà occupés, comme de ceux qui restaient encore libres et qui du reste étaient propres à la colonisation. De telles recherches furent faites fréquemment dans les centres sacerdotaux où naquit la géographie antique, avant que Milet ne vît se développer l'art de dessiner la terre et qu'Anaximandre n'eût fait entrer dans le domaine de l'étude scientifique de la nature le tracé des cartes géographiques[3]. L'influence sacerdotale sur l'étude de la terre, chez les Grecs, est visible, et au besoin ce seul fait l'établirait, que, jusqu'au temps de Démocrite, Delphes fut considérée comme le centre matériel du monde habité, comme « le nombril de l'univers ». Dans les cours des temples, on voyait aussi classées et conservées les productions naturelles des contrées les plus diverses ; ce furent là les plus anciennes collections de curiosités historiques ou naturelles[4]. Un sanctuaire prophétique n'était donc pas seulement l'œil prévoyant du peuple et sa conscience religieuse ; c'était encore sa mémoire ; c'est, en un mot, le berceau de toute la science historique des Hellènes.

Ainsi, au milieu des vicissitudes rapides des générations humaines, une seule chose, partout, demeurait immuable : la religion. C'est à l'ombre des sanctuaires que se conservaient les plus anciennes traditions ; aussi les préposés aux saints

1) οὐρανὸς τετρημένος (Herod., IV, 158). Cf. *Götting. gel. Anz.*, 1856, p. 254.
2) Les plateaux sont des πεδία κελαινεφέα (Pindar., *Pyth.*, IV, 52).
3) Carte du monde ainsi dressée (Müllenhoff, *D. Alterthümer*, p. 237).
4) Sur les curiosités naturelles conservées dans les temples, voy. Fröhner, *Le crocodile de Nîmes*, p. 14.

lieux ont-ils pour mission de maintenir ce lien qui unit entre elles les générations; et quand Platon, dit dans les *Lois*, qu'on doit dresser dans les sanctuaires les tables commémoratives des actes publics [1], il se conforme en cela à une coutume généralement pratiquée chez les Hellènes. En effet, on n'eût su trouver une meilleure place pour garder les documents de toute sorte : ni détournement, ni falsification n'y était possible. Déjà, relate la légende, Ulysse avait gravé sur le piédestal d'une statue de Poseidon le contrat passé avec les gardiens de ses chevaux [2]. Plus tard, les sanctuaires des confédérations, Delphes, Olympie, le Lacinion d'Italie, le Panionion, etc., furent les dépôts naturels où l'on conservait toutes les archives concernant les affaires communes [3]. Enfin, les prêtres eux-mêmes ont tenu des registres de toute sorte, où ils notaient tout ce qui touchait au rituel du culte et aux formules de prière, ou bien encore aux personnes ou aux événements qui intéressaient le sanctuaire [4]. Les desservants des sanctuaires nationaux étaient donc des fonctionnaires très occupés ; ils devaient inscrire le revenu de la divinité, les sommes d'argent et les trésors déposés auprès d'elle, et en tenir une comptabilité très exacte ; en outre, copier soigneusement les réponses prononcées, rassembler et ordonner les faits de l'histoire contemporaine qui pouvaient leur être utiles à connaître. C'est ainsi que, dans ce milieu, le calcul et l'écriture se perfectionnèrent de bonne heure, et que, de ce côté encore, les prêtres ont dû donner à la civilisation grecque un puissant élan.

Un peuple aussi richement doué que les Hellènes de sentiment poétique et d'imagination active ne devait pas avoir, naturellement, un grand penchant pour l'écriture [5]. Plus ils

[1]) Plat., *Legg.*, VI, sub fin.

[2]) Cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, I, 192.

[3]) On trouve souvent dans les inscriptions la formule : ἀναγράψαι τὸ ψήφισμα εἰς στήλην λιθίνην καὶ στῆσαι εἰς τὸ ἱερόν — ἵνα πᾶσιν τοῖς ἐπιγινομένοις φανερὸν ᾖ. Il y avait à Delphes un γραμματοφυλάκιον ou ζύγαστρον (Phot., s. v. Cf. Plut., *Lysand.*, 26. Schol. Hesiod., *Theogon.*, 117). Les temples faisaient aussi collection de registres généalogiques (O. Müller, *Orchomenos*, p. 99. Carl Curtius, *Das Metroon in Athen*, 1868, p. 2).

[4]) « C'est dans la vie religieuse et non dans la vie politique qu'il faut chercher les origines de l'écriture. » (Bergk, *Griech. Literaturgesch.*, I, 196).

[5]) Cf. E. Curtius, *Alterthum und Gegenwart*, p. 251.

aimaient la parole vivante, plus ils en appréciaient et en augmentaient la puissance, moins ils comptaient en trouver l'équivalent dans des signes muets. Si donc les Ioniens, avides de savoir, s'approprièrent de bonne heure cette invention, ce fut dans un but tout autre que celui de communiquer leurs pensées. Ainsi, on employa les signes dans les transactions commerciales, pour marquer le prix et le nombre des objets, ou encore pour fixer les noms et les formules qu'il était utile de retenir sans altération; mais l'instinct hellénique s'est longtemps refusé à étendre l'écriture à d'autres usages; ce qui en est déjà une preuve, c'est que leur langue, si riche d'ailleurs, n'a jamais eu un mot spécial pour traduire l'idée d'écrire, et que, pour celle de lire, elle n'a qu'une expression compliquée et lourde (ἀναγιγνώσκειν) qui signifie proprement « reconnaître ». Un seul et même mot (γράφειν) leur suffit pour rendre « écrire » et « peindre »; et de fait, les lettres tracées sur les vases peints des Grecs servent plutôt d'ornements que de signes explicatifs; on en peut dire autant de celles qu'on trouve figurées, assez parcimonieusement, sur les monnaies, et qui sont comme de petits dessins. Les plus anciens monuments littéraires attestent avec la dernière évidence qu'entre l'âge de la poésie et celui de la composition écrite il y eut des siècles d'intervalle, pendant lesquels la langue put s'altérer essentiellement. Bien des coutumes de la vie publique, les proclamations faites au peuple par la voix des hérauts, le mode ancien d'élection, etc., prouvent aussi que les Grecs s'habituèrent lentement à l'usage de l'écriture. Et le témoignage le plus concluant, c'est que, à l'époque où elle était répandue le plus généralement, on considérait encore les caractères comme quelque chose d'étranger, et qu'on les appelait « signes phéniciens [1] ».

En réalité, aucune importation étrangère n'a passé dans la vie du peuple grec avec moins d'altérations et de modifications que l'écriture, le plus noble produit de la civilisation orientale. L'esprit inventif des Égyptiens l'avait formée; les Phéniciens l'ont remaniée dans le sens pratique, et en ont fait un

[1]) Herod., V, 58. Cf. Franz, *Elem. epigraph. græc.*, 15.

instrument utile pour les relations internationales. Ensuite les vingt-deux caractères phéniciens ont été adoptés, tous sans exception et dans le même ordre, par les Grecs du littoral; on ne les a modifiés plus tard que successivement, et conformément aux besoins nouveaux [1]; en sorte qu'il n'y a pas de terrain où l'on découvre par des traces plus visibles et la dépendance originelle de la civilisation grecque par rapport à l'Orient, et aussi cette initiative personnelle qui pousse au progrès.

La première déviation à constater, c'est qu'on donna aux voyelles une expression propre. Quatre signes de la série phénicienne devinrent des voyelles, et, pour les compléter, on y ajouta, comme vingt-troisième signe, le *v*. Tel est le plus ancien alphabet grec, que nous trouvons dans les îles où les colonies phéniciennes ont laissé les vestiges les plus durables, à Théra, à Mélos, et en Crète.

Des modifications plus importantes se produisirent quand on chercha à accommoder aux différentes prononciations locales les éléments ainsi transmis. On avait des sifflantes à l'excès. Aussi, dans le plus ancien alphabet, l'une d'elles est déjà affectée au son du *Zêta*, particulier aux Grecs ; à une autre on donna la valeur de la double consonne *ks* ; puis on inventa, pour la double consonne *ps* aussi bien que pour l'aspiration des labiales et des gutturales *ch*, *ph*, des signes nouveaux, qui furent ajoutés aux vingt-trois signes primitifs sans qu'on changeât rien à leur ordre. Ces lettres devinrent la propriété commune de tous les Grecs ; mais les modifications subies ne furent pas partout identiques; certains systèmes d'écriture se formèrent, notamment l'oriental et l'occidental, où les caractères nouveaux avaient une valeur différente.

Enfin on distingue une troisième période, où on imagina une notation écrite pour l'allongement des voyelles. Le signe de l'*h* aspirée (*H*), qui parut superflu aux Ioniens, prit la valeur de l'*e* long, et avec l'*o* on fit une lettre nouvelle, le grand *o* ou *Omega* qui, étant le produit le plus récent de

[1]) Sur les modifications apportées à l'écriture, cf. KIRCHOFF, *Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets*.

cette formation de l'écriture grecque, fut placé à la fin de la série complète, comprenant désormais vingt-sept signes: c'est là l'alphabet ionien, qui prit une forme définitive dans la période comprise entre 540 et 460 avant J.-C.

Ainsi on s'est peu à peu assimilé l'élément étranger ; et l'esprit national des Grecs s'est affirmé en utilisant ces matériaux avec une sagesse ménagère, en modifiant selon ses convenances les lettres surabondantes, en écartant tout ce qui encombrait l'écriture, en trouvant une figuration toujours plus complète et plus claire de tous les groupes de sons, en donnant enfin, d'après son sens esthétique inné, une simplicité noble et une façon artistique aux signes qu'il avait reçus des autres. Une différence particulièrement caractéristique est à noter dans la direction de l'écriture : d'abord, les Grecs, à l'exemple des Phéniciens, avaient écrit de droite à gauche ; après d'assez longs tâtonnements, le système contraire s'établit, et ici encore nous avons tout motif de reconnaître une influence religieuse.

Le Grec, qui observait le ciel pour y chercher un présage divin, se tenait debout tourné vers le nord ; pour lui la droite était le côté heureux, parce que c'était celui de l'Orient et de la lumière. De ce côté se fixait le regard de l'observateur ; de ce côté devaient être dirigés tous les mouvements dont on se promettait un effet favorable. Comme on se tournait à droite pour la prière, la coupe qui servait au festin du sacrifice, le casque qui contenait les sorts, la cithare destinée à célébrer les dieux, circulaient à main droite[1]. Ulysse, déguisé en mendiant, commence par la droite, pour que ce soit de bon augure, à passer dans les rangs des prétendants ; même c'est sur l'épaule droite que le Grec rejetait son manteau. Or, comme toutes les idées des Grecs à ce sujet sont venues d'une préoccupation religieuse, c'est sans doute par l'initiative des prêtres que l'écriture, après une période d'indécision[2], aura pris définitivement la direction de gauche à droite ; et cette direction

[1]) Il y avait mauvais présage à commencer par la gauche. Il fallait aller ἐπὶ δεξιά, ἐπὶ τὰ δεξιά, χειρὸς εἰς τὰ δεξιά.

[2]) De la lutte entre les deux systèmes est sortie l'écriture en *Boustrophédon*, ou écriture « en sillons », ainsi nommée par comparaison avec les tours de charrue.

aura tout d'abord été adoptée quand on avait à transcrire les formules sacrées [1]. Cette innovation se répandit surtout dans les cultes mystiques, dont les archives, à Phénéos, par exemple, étaient gardées entre deux grands couvercles de pierre, comme dans une arche d'alliance. Ici donc l'écriture servait plutôt à garder un secret qu'elle n'était un moyen de publicité. Les matières même qu'on employait pour l'écriture prouvent que c'est grâce à l'action des prêtres qu'elle a été acceptée. L'emploi du cuivre [2], qui d'ordinaire répondait particulièrement à certaines intentions religieuses, est déjà un témoignage ; mais l'usage des peaux, adoptées notamment par les Ioniens, est encore plus significatif. En effet, à l'origine, on prenait les peaux des victimes pour transcrire les sentences sacrées et les traités ; les réponses de l'oracle pythique furent notées et recueillies sur des peaux de mouton, travaillées comme du parchemin. C'est sous cette forme qu'on peut se figurer les collections des archives delphiques, ou celle d'Onomacrite [3].

Dans la Grèce européenne, l'écriture s'est introduite en divers endroits indépendamment les uns des autres, et tout d'abord en Béotie, où elle fut étroitement liée au culte d'Apollon. Les plus anciens caractères cadméens se voyaient à Thèbes, dans le sanctuaire d'Apollon Isménien, sur les trépieds qui y étaient dressés [4] ; l'inscription y avait été apposée comme charte de fondation, comme l'attestation de la propriété divine. Les prêtres transcrivaient dans leur forme solennelle les prières, surtout les imprécations et les excommunications, pour prévenir les crimes par cette publicité même ; enfin ils employaient l'écriture pour orner l'édifice de

[1]) Une fois admis que les prêtres ont été les premiers à écrire et qu'ils l'ont fait en vue des besoins du culte, il devient très vraisemblable que la direction de l'écriture, aussi bien que le choix de la matière employée, a été déterminée par une influence sacerdotale.

[2]) On trouve des διφθέραι χαλκαῖ (PLUT., *Quæst. græc.*, 25).

[3]) Sur l'emploi des peaux de bêtes, voy. HEROD., V, 58. DIODOR., II, 32. La matière employee avait également un caractère sacré, cf. la « peau d'Épiménide » (NITZSCH, *Hist. Hom.*, 161). Sur les bibliothèques des temples, cf. REIFFERSCHEID, ap. *Annali dell' Instituto*, 1862, p. 112. KONSTAS, *Iliupersis*, p. 45.

[4]) HEROD., V, 59.

sentences morales, remarquables par leur extrême concision. Sous ce rapport, l'usage de l'écriture fut vraiment précieux ; c'est ce que montre bien la décoration du temple delphique.

On en fit ultérieurement une application importante : ce fut de reproduire les noms des prêtres qui s'étaient succédé dans les fonctions sacerdotales. Cette idée était d'autant plus naturelle que rien n'était plus dans l'esprit de la religion grecque que de montrer, en opposition avec l'instabilité des choses humaines, l'enchaînement ininterrompu et la permanente immutabilité du culte divin, à travers la série des générations. Ainsi furent dressées des listes (ἀναγραφαί), soigneusement vérifiées, des Asclépiades de Cos et des Boutades d'Athènes ; on eut aussi les noms des prêtresses de Héra, à Argos, et ces documents comptèrent parmi les plus importants de l'histoire grecque [1]. On s'habitua donc à calculer les époques d'après la durée des sacerdoces ; de là vint plus tard l'usage de noter, à côté des noms des prêtres qui en avaient été témoins, les événements remarquables qui auraient pu facilement échapper à la mémoire des hommes ; par exemple, les envois de colons furent ainsi de bonne heure constatés par écrit ; c'est pourquoi les dates de ces fondations sont les points de repère les plus anciens de la chronologie [2].

Après les listes des prêtres et des prêtresses, on recueillit aussi les noms d'autres magistrats, des rois de Sparte, des éphores, et, dans les autres États où fut supprimée la royauté, les noms des chefs temporaires de la république ; cet usage a été adopté vers le milieu du VIIIe siècle avant J.-C. [3]. C'est aussi à cette époque qu'appartiennent les listes des vainqueurs

[1]) La liste des Ἡρεσίδες, prêtresses de Héra (HESYCH. s. v.) a été un des plus anciens documents dont Hellanicus se soit servi pour établir une chronologie hellénique (*Fragm. Histor. Græc.*, I, p. XXVII ; THUCYD., II, 2 ; IV, 133). On cite d'autres collections, comme les γραμματοφυλακεῖα des Asclépiades de Cos, où se trouvait consigné le jour de la naissance d'Hippocrate (HIPPOCR., ed. Fues, II, p. 1197. PETERSEN, *Geburtstagsfeier bei den Griechen*, p. 297, ap. Jahrbb. f. kl. Philol. Suppl., II).

[2]) D'après NITZSCH, *Röm. Annalistik*, p. 208, il y avait des « Annales des colonies chalcidiennes ».

[3]) Sur l'enregistrement simultané des noms de magistrats, voy. GUTSCHMID, ap. *Jahrbb. f. kl. Philol.*, 1861, p. 23.

aux jeux nationaux ; par là, ils acquéraient le privilège d'être connus et cités par leur nom partout où habitaient des Hellènes, tandis que les noms des prêtres, des rois, des officiers publics n'avaient de signification que dans les limites d'un territoire déterminé. C'est pourquoi on s'accoutuma à dater d'après les victoires olympiques les événements dont la portée dépassait l'enceinte de l'État particulier où ils avaient lieu. Il est vrai que cette supputation par olympiades n'a jamais pénétré dans la vie domestique des villes et des États. Toutefois, ce fut un point d'attache d'une véritable utilité pour l'histoire générale ; la science eut dès lors un cadre chronologique où se trouvaient rapprochés, par voie de synchronismes, les événements survenus en même temps dans les régions les plus distantes qu'embrasse le domaine de l'histoire politique de la Grèce [1].

Cependant la connaissance de l'histoire et la méthode chronologique ne se développèrent pas seules dans les sanctuaires nationaux ; l'influence des établissements religieux se fit sentir encore dans l'exposé même des faits historiques. Plus on considérait Apollon Pythien comme le conseiller suprême et le guide des républiques helléniques, plus on faisait dépendre leur prospérité de leur docilité confiante à ses ordres, plus aussi on cherchait dans l'histoire la preuve et la confirmation de cette croyance. Ainsi donc les prêtres s'efforçaient de prouver par les faits l'accomplissement littéral des prophéties apolliniennes, l'heureuse prospérité des communautés dociles au dieu, la sollicitude fidèle dont il entoure ses protégés, la ruine précipitée de ceux qui lui résistent, aveuglés par quelque passion criminelle. C'est pourquoi, conformément à l'esprit de la religion apollinienne, l'histoire des familles et des États grecs fut de plus en plus racontée d'une façon édifiante, et

[1]) Liste des Olympioniques dans le gymnase d'Olympie (Pausan., VI, 6, 3; 13, 6). Kirchhoff (*Arch. Zeitung*, 1878, p. 139) a reconnu dans le n° 176 des inscriptions d'Olympie — inscription trouvée tout près du gymnase, — un fragment de ces ἀναγραφαί. Elles ont été mises à profit pour la science, d'abord par Hippias d'Elée, puis, par Philochore dans ses Ὀλυμπιάδες. Thucydide utilise à l'occasion pour sa chronologie certaines fêtes ; mais Timée a été le premier à fonder sur les Olympiades une chronologie applicable à l'ensemble de l'histoire grecque (Polyb., XII, 12).

en vue de servir les intérêts théocratiques. On sait à quel point Hérodote, dans ses ouvrages, est encore dominé par ces considérations religieuses, et comment des séries entières d'événements, par exemple, la fondation de Cyrène, la destinée des Cypsélides, la chute des Mermnades, sont arrangées avec art, pour amener la glorification de l'oracle d'Apollon [1]. Il a fallu du temps aux écrivains grecs pour s'affranchir de cette tendance. Chez une race poétique, en effet, une composition de ce genre, toute animée d'ardeur religieuse, saisissait l'esprit en montrant partout la sagesse divine influant merveilleusement sur la destinée humaine ; on l'acceptait bien plus volontiers qu'un exposé des faits purement rationnel, impartial, mais sans chaleur et sans couleur.

Il ne faut pas oublier enfin, quand on parle de l'influence des oracles sur la science hellénique, que les prêtres, dans leur propre intérêt, devaient chercher à se faire un instrument de toute connaissance et de tout progrès qui pût leur assurer de la puissance et du crédit, et qu'en ce cas ils l'empruntaient aussi bien à l'étranger qu'aux différents pays de la Grèce. Dans ces sanctuaires, centres du commerce des Grecs avec le reste du monde, on apprit à connaître plus tôt qu'ailleurs les côtés saillants de la civilisation orientale, et on fut assez sage pour ne point se refuser, par suite d'un hellénisme étroit, à les apprécier et à en tirer parti dès qu'on les connut.

La tolérance à l'endroit des institutions étrangères était déjà érigée en principe à Dodone [2] ; on y savait l'influence qu'avait exercée la Libye sur le culte local. A Delphes, pareillement, l'Ammonion libyen a été reconnu de bonne heure comme un égal, et Zeus Ammon comme un dieu olympique avec lequel Delphes, par l'intermédiaire de Cyrène, entra en relations intimes. Il fut en conséquence vénéré particulièrement par les villes et les familles qui, comme Sparte, Athènes et Thèbes d'un côté, comme les Ægides de l'autre,

[1]) Hérodote puise souvent à cette source (Δελφῶν οἶδα ἐγὼ οὕτως ἀκούσας γενέσθαι. I, 20). Cf. GROTE, V, 8 [VI, 291 trad. Sadous]. E. CURTIUS, *Ueber den geschichtlichen Sinn der Griechen.* Götting., 1866 (*Alterthum und Gegenwart*, p. 269).

[2]) HEROD., II, 52.

touchaient de près au dieu Pythien [1]. Plus tard, quand par l'entremise des Libyens [2] l'Égypte fut en rapport avec la Grèce, Delphes vit à son tour son influence s'étendre jusqu'à la région du Nil. Après l'incendie du temple [3], ses prêtres errants y trouvèrent plus que partout ailleurs, auprès des princes et des particuliers, une généreuse protection; et, bien qu'on ne puisse établir en détail, pour les sciences où ils étaient devancés par les Égyptiens, c'est-à-dire pour la géométrie, l'arithmétique, la mécanique, l'astronomie, la division du temps, quelle somme de connaissances les Hellènes ont reçue par l'intermédiaire des sanctuaires, cependant on voit que, d'une manière générale, le tribut de haute estime payé par les plus instruits des Hellènes à l'antiquité égyptienne a été approuvé par l'autorité des oracles grecs [4]. L'orgueil national ne se sentait pas blessé quand on donnait pour disciples aux prêtres égyptiens des hommes tels que Solon. Parmi les institutions concernant la vie publique qu'on a attribuées à une origine égyptienne, on peut citer d'abord la division du mois en trois décades, qui a remplacé de bonne heure, chez les Athéniens notamment, la semaine sémitique de sept jours, primitivement suivie, et dont quelques traces sont encore visibles [5]. Ce changement est certainement dû aux prêtres, puisqu'ils ont toujours réglé la distribution du temps.

Mais rien ne fait plus d'honneur à l'antiquité égyptienne que la croyance à l'origine divine de l'âme, à sa nature indestructible, à sa responsabilité personnelle [6]. La gravité re-

[1]) Sur Zeus Ammon, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, II, 132.

[2]) Voy. vol. I, p. 527.

[3]) Voy. vol. I, p. 468.

[4]) Ésope était considéré à Delphes comme un Égyptien (Zündel, ap. *Rhein. Mus.*, 1847, p. 422. Cf. O. Keller, *Gesch. der griech. Fabel*, p. 324. Preller, *Aufsätze*, p. 440).

[5]) Sur la décade, voy. E. Curtius, *Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 50. Brandis, ap. *Hermes*, II, 271. Petersen (*Geburtstagsfeier bei den Griechen*, p. 242) attribue l'introduction de la semaine de dix jours à Solon. Il y avait trois décades; mais les deux premières se comptaient ensemble et la troisième (μηνὸς φθίνοντος) à part.

[6]) Sur la croyance à l'immortalité de l'âme chez les Grecs, voy. E. Curtius, *Alterthum und Gegenwart*, p. 219. *Archäol. Zeitung*, 1869, p. 12. Sur la doctrine de la métempsycose, cf. *Rhein. Mus.*, XXVI, p. 556.

cueillie avec laquelle les Égyptiens s'attachèrent à cette foi fut le meilleur de leur vie intellectuelle, le germe de tout ce qu'ils ont eu de plus élevé et de plus grandiose dans leurs pensées et dans leurs créations. Quant aux Grecs eux-mêmes, ils étaient trop chercheurs de vérité, et d'autre part leurs idées traditionnelles sur la nature de l'âme étaient trop flottantes, trop confuses, trop insuffisantes, pour qu'ils pussent se soustraire à l'impression de cette doctrine de l'immortalité, si fermement établie, appuyée sur une conviction si profonde. Certes, le peuple grec avait eu aussi, avant d'être en contact avec les Égyptiens, des pressentiments analogues; mais chez les tribus belliqueuses de l'âge héroïque, amoureuses de la vie présente, les antiques traditions s'étaient effacées ; et les Grecs ont souvent reconnu qu'en ces matières ils avaient pour maîtres les Égyptiens. D'autre part, cette croyance devait, à mesure qu'elle se fortifiait, agir puissamment sur leur conscience morale tout entière. Car si une perspective s'ouvre au-delà de la vie terrestre sur l'éternité, la vie même et ses biens sont dès lors appréciés fort différemment. Or, comme les prêtres d'Apollon se préoccupaient de faire naître dans l'âme du peuple, au lieu de la frivolité et du goût du plaisir où il était porté, un sentiment de gravité morale, le moyen le plus efficace qui s'offrît à eux était d'adopter et de propager la doctrine de l'immortalité. Ce moyen, ils l'ont employé en effet, et en voici une preuve entre autres : à Delphes, dans le portique des pèlerins, qui avait été bâti tout près du sanctuaire pour servir de lieu de réunion aux étrangers et qui fut, au lendemain des guerres médiques, décoré de grandes peintures murales due à Polygnote, un des motifs principaux était la vue des enfers ; cette représentation avait essentiellement pour but d'offrir ainsi aux yeux le théâtre de la rémunération suprême, et de faire sentir à tous l'infortune de ceux qui passaient dans l'éternité sans emporter avec eux une espérance certaine.

Quelle distance entre de tels tableaux et le point de vue d'Homère ! Pour lui, la vie qui s'épanouit, la jouissance du présent, le sentiment joyeux de la force et de la santé, c'est le tout de l'homme ; au delà de cette vie on ne trouve plus que le monde lugubre des ombres et des fantômes, le séjour de la

faiblesse et de l'affaissement, si bien que l'existence d'un mercenaire sur la terre, à la lumière du soleil, est mille fois préférable au sort du roi des héros qui, dépouillé de sa force, se survit dans l'Hadès!

Sans doute l'idée opposée n'est jamais devenue une croyance populaire qui pût s'implanter chez tous les Hellènes comme l'adoration des dieux olympiques; seulement, ceux qui parmi le peuple se sentaient des aspirations religieuses plus vives, se sont sérieusement attachés à elle et l'ont entretenue, avec une dévotion sincère, dans ces cercles restreints qui formaient comme des communautés fermées au sein de la grande masse des fidèles. Et quoique ces doctrines secrètes, ou mystères, se fussent associées spécialement au culte de Déméter, elles n'en furent pas moins reconnues et recommandées par Apollon dans son propre sanctuaire de Delphes. Là le culte des héros, dont le fondement est la croyance à la persistance de la vie personnelle chez les défunts et à l'accroissement de leurs forces dans la mort, a été particulièrement en honneur. Enfin, ceux qui ont présenté avec le plus de netteté cette conception plus haute, qui contrastait si énergiquement avec les idées homériques, sont précisément les sages et les poètes qui se groupaient autour de Delphes. Ainsi, dans les œuvres d'Hésiode, pour la première fois, la vie terrestre apparaît complètement dépouillée de cet éclat riant qu'Homère répand sur elle ; elle devient un état de déchéance et de tristesse, une rude école, par laquelle l'homme doit passer en s'exerçant à la vertu, pendant que des esprits transfigurés le surveillent et le soutiennent [1]. Solon déclare la mort meilleure que la vie, et attend la fin de celle-ci pour en juger la valeur. Pindare apprend par une intuition prophétique l'origine divine de l'âme et sa destinée, qui est de revivre, une fois délivrée de ses fautes, dans une communion bienheureuse avec les dieux. Ces mêmes doctrines, Pythagore, qui a été tenu pour un fils d'Apollon, les propagea en les élargissant. C'est chez lui qu'on trouve encore la croyance au monde des esprits, à la

[1]) Sur la démonologie hésiodique, voy. Bernhardy, *Griech. Litteratur*, II³, 290.

purification progressive de l'âme humaine après ses chutes ; d'autre part, une répugnance marquée à toute matérialisation frivole des dieux, et aussi la direction de la pensée vers ce monde lointain où enfin le vrai soleil se lève pour l'homme.

D'après cette croyance, l'idée qu'on se fait du corps humain se modifie à son tour. Car si tout disparaît avec la mort, le corps du trépassé est aussi quelque chose d'insignifiant et d'indifférent ; on le livre aux flammes, avant que sa beauté ne soit détruite par la mort. Mais, du moment que l'âme commence alors une existence nouvelle et plus noble, par là même son enveloppe devient sacrée, car une âme sans corps ne se peut concevoir. Les Hellènes ne suivirent pas l'exemple des Égyptiens, qui s'attachaient avec une ténacité superstitieuse à la dépouille matérielle et pensaient devoir protéger contre la destruction naturelle la demeure de l'âme ; mais pourtant, l'usage de l'enterrement dépend essentiellement de cette conception plus élevée de la vie et de la mort. Comme le grain de blé, le corps de l'homme est rendu au sol qui le portait ; il est comme enveloppé d'une terre fertile, où l'on sème le froment, où l'on plante les arbres. Cette germination, cette vie des plantes devient le symbole consolant de l'immortalité, et les ossements des morts restent, comme un trésor sacré, dans le voisinage des survivants. L'oracle de Delphes mit tout son zèle à provoquer la vénération des restes des morts ; il ordonna qu'on rapportât dans le sein de la terre natale les ossements des héros ; c'est aussi à Delphes que s'établit la légende du démon souterrain Eurynomos, qui dévore la chair des ensevelis, mais ne touche pas aux ossements [1].

Mais l'oracle delphique ne s'est pas borné à introduire en Grèce, pour le plus grand bien du progrès national, des connaissances et des idées empruntées à l'étranger ; il a aussi établi une union salutaire entre les tribus et les villes de la patrie. C'est ainsi qu'il a désigné aux Lacédémoniens la Crète, Athènes et Lesbos, pour y compléter leur éducation indigène. Il suivait l'évolution intellectuelle de toutes les villes, et

[1]) Sur les Sept-Sages, voy. ZELLER, *Philos. der Griechen*, I, 82 (I, 108, trad. Boutroux). BOHREN, *De septem sapientibus*. Bonn. 1867. F. SCHULTZ, ap. *Philol.*, XXIV, p. 193 sqq.

savait se mettre en rapport avec les hommes éminents du pays. Cela était indispensable aux prêtres pour se maintenir à la tête de la civilisation nationale, et pour tirer parti des forces les plus actives qu'ils trouvaient chez leurs contemporains. L'oracle groupait autour de lui une sorte d'aristocratie intellectuelle ; même il s'attribuait le droit de choisir entre tous les plus sages, et de les accréditer à ce titre auprès de la nation. Le cénacle des Sept Sages est pour nous un témoignage tout particulier de cette sélection remarquable.

C'étaient des Hellènes d'origine très diverse ; non des chercheurs spéculatifs, mais des hommes doués d'un coup d'œil sûr dans la vie pratique, pourvus de saines maximes en religion, en politique, en morale, habiles enfin à condenser leurs connaissances en sentences concises. Ils appartiennent au temps où se développa la sagesse gnomique ou « sentencieuse », 600 ans environ avant J. C; les anciennes chronologies fixent plus précisément l'époque des Sept Sages à la quatrième année de la 48e Ol. (585), l'année où florissait Thalès et où Périandre mourut [1]. La liste de leurs noms n'a rien d'authentique ; car outre Pittacos, Solon, Thalès, Chilon, Myson, Bias et Cléobule, on cite aussi Périandre, Épiménide, Anacharsis et même Pisistrate. Sans qu'ils constituent un collège fermé, dont les membres soient choisis à Delphes, on ne peut contester leurs relations avec l'oracle. Ils sont sept, et le nombre sept est consacré à Apollon ; leur sagesse est toute delphique, et le prix de cette sagesse est un trépied apollinien qui, selon la légende, passe de l'un à l'autre. Il y a donc là aussi un concours, mais un concours du caractère le plus noble. Personne ne veut accepter le trépied ; tous déclarent qu'il revient à Apollon, le seul vrai sage. Leurs sentences étaient inscrites dans le vestibule du temple de Delphes, notamment celles-ci, qui comprennent à elles seules tout le secret de la morale apollinienne : « Connais-toi toi-même » et « En toute chose, la mesure ! » La première, à l'entrée du sanctuaire, était comme un salut adressé aux arrivants, comme une invitation solennelle à

[1]) Sur cette année (archontat de Damasias) cf. Fischer, *Griech. Zeittafeln*, p. 119. Diels, ap. *Rhein. Mus.*, XXXI, 17.

rentrer en eux-mêmes, avant d'accomplir les rites extérieurs de la purification et de s'approcher du dieu. Les auteurs de ces sentences se tiennent, quelque différence individuelle qui les sépare, sur le terrain commun de la religion apollinienne ; aussi le dieu reconnaît leur sagesse comme sienne, et en retour ils lui dédient, dans le vestibule du temple, une offrande commune, une lettre en bois, la cinquième de l'alphabet (E), qui, d'après l'ancienne orthographe, peut se traduire par « tu es ». Ils expriment ainsi, sous une forme concise et énigmatique, leur croyance à un Dieu vivant et personnel, dont l'homme qui franchit le seuil du sanctuaire ne doit s'approcher qu'avec un recueillement profond, et ils le proclament la source première de toute sagesse humaine.

Parmi les Sept Sages, il en est un qui dépasse de beaucoup le domaine de la morale apollinienne : c'est le père de la spéculation grecque, Thalès de Milet, à qui s'arrêta, selon la légende, le trépied qui jusque là n'avait cessé de circuler. L'esprit hellénique se révèle en lui, pour la première fois, comme un esprit vraiment philosophique, cherchant les causes premières, poursuivant dans la variété multiple des choses contingentes et éphémères un élément qu'il puisse regarder comme la substance primordiale. Si Thalès a cru trouver ce principe dans l'eau, c'est qu'il y était prédisposé déjà par la constitution particulière de son pays natal. Car la formation du sec par l'humide, et de la terre par l'eau, n'a nulle part pu frapper les yeux des Grecs comme en face même de Milet, à l'embouchure du Méandre limoneux.

Ce fut la première tentative de l'esprit grec pour aller au delà d'une sagesse pratique fondée sur la religion et la morale, pour approfondir les choses sensibles, et pour commander à la nature en travaillant à expliquer ses phénomènes, à découvrir ses lois, à déterminer ses propriétés. L'esprit ionien, excité par une insatiable curiosité, a ouvert le chemin ; et des concitoyens de Thalès, Anaximandre et Anaximène, ont continué et poussé plus avant les recherches des physiciens de l'école ionienne. Mais, dans une ville comme Milet, au milieu d'une population en rapport avec le monde entier, aucune théorie ne pouvait gagner de l'influence et du

crédit en se tenant à l'écart de la vie extérieure. Aussi les penseurs ioniens vivaient au milieu de tous ; c'étaient des hommes d'État éprouvés, et les sages conseillers du peuple. Grâce à leurs liaisons avec l'Égypte et Babylone, ils accrurent leur trésor de notions pratiques, acquirent une connaissance plus exacte des étoiles, perfectionnèrent la navigation, établirent les premiers cadrans solaires. Mais, en somme, l'école ionienne s'éloignait progressivement de cette application à la doctrine morale et à la sagesse supérieure de la vie, qui valut à Thalès d'être accepté par Delphes et rangé dans le groupe des Sept Sages.

Ce qu'on voulait à Delphes, en effet, c'était une sagesse qui descendît au fond de la conscience humaine, qui y gravât les préceptes de la religion, et qui par suite organisât la société d'après des règles immuables ; or, cela était absolument impossible en Ionie. En Crète et à Sparte, au contraire, les préceptes delphiques étaient mis en pratique : c'étaient vraiment des États selon le cœur d'Apollon ; aussi a-t-on dit de ses Sages qu'ils avaient l'esprit laconien [1]. Mais ce qu'on n'avait réalisé dans ces États que par la force des armes, et d'une manière très imparfaite, on devait y atteindre par un procédé plus noble et plus digne, par la force d'une conviction profonde. Tel fut le rôle de la philosophie pythagoricienne, qui est l'antithèse exacte de l'école d'Ionie. Pour elle, le monde des phénomènes sensibles est indifférent ; elle veut se réaliser dans l'homme et devenir la vérité, non dans des maximes, mais dans des faits ; elle commence à vivre, lorsqu'une communauté d'hommes s'établit qui, animés d'un même amour pour la vertu, forment une association étroite, où chacun n'a de valeur que comme partie d'un tout, telle qu'une colonne dans un temple dorique. Ainsi se fondait l'ordre sacré et indestructible que les Pythagoriciens désignèrent sous le nom de *Cosmos* ; cet ordre lie dans une unité si solide les individualités multiples ainsi rapprochées que tous n'ont plus qu'une volonté, une loi, une propriété communes. C'est la fusion de

[1]) O. MÜLLER (*Dorier*, II, 392) a parfaitement saisi ce rapport : seulement il appelle toujours dorien ce qui vient de Delphes, tandis que l'inverse est plus vrai.

la religion, de la philosophie et du gouvernement ; c'est une Sparte idéale, sortie de la même origine que l'autre : car, aussi bien que Lycurgue, Pythagore (son nom l'indique du reste) tient sa sagesse de la Pythie ; et ce fut, à ce qu'on dit, la prêtresse Thémistocléa qui lui transmit la doctrine dont il se fit le propagateur.

§ V

L'ORACLE DE DELPHES ET L'ART.

On a pu reconnaître l'influence des établissements religieux, et notamment celle de Delphes, dans la constitution d'une nationalité commune, dans l'organisation du culte hellénique, dans la réglementation des fêtes et le calcul du temps, dans la formation et le développement de la conscience morale, dans la conduite de la colonisation, dans l'impulsion donnée à la culture complexe de l'esprit ; il reste à étudier un côté de la vie intellectuelle où s'est marquée tout d'abord et d'une façon très significative, l'originalité de la race grecque : il s'agit de l'art.

Dans ce domaine, rien ne paraît se rattacher aussi étroitement au culte des dieux que la construction des temples, et pourtant, c'est ici précisément qu'il est le plus difficile d'établir les rapports nécessaires et les influences décisives. Le temple grec, ainsi que l'épopée homérique , se présente à nous fait de toutes pièces, sans que nous puissions expliquer comment il s'est formé. C'est un tout en soi, un organisme complet, qui ne peut avoir été assemblé et coordonné morceau par morceau ; c'est plutôt la réalisation d'une pensée qui est une, et toutes les différences visibles dans les monuments ne sont rien que des déviations ultérieures du type originel.

Le temple grec n'est pas la maison de la communauté, mais la maison du dieu. Il n'existait donc aucun temple tant que les Grecs étaient des Pélasges, et dressaient simplement des autels à leur Zeus, qu'ils appelaient l'Invisible. Quand on en vint à

honorer des symboles, des images sacrées, on sentit le besoin de leur assigner une place qui fût digne d'elles, c'est-à-dire sacrée comme elles. On pensa d'abord à choisir à cet effet un arbre, qu'on dédia à la divinité, et qui fut son sanctuaire naturel. Aussi est-ce sous cette forme qu'on trouve, en Grèce, les plus anciens sanctuaires : Apollon placé dans un massif de lauriers, Artémis, dans le tronc d'un cèdre ou d'un orme. Puis on voulut assurer aux divinités un abri plus durable et plus solide, pour garantir contre tout enlèvement ou tout contact criminel leurs images, gages de la prospérité publique. Sans doute on a pu se servir de bois pour enclore et protéger ainsi l'image, et on montrait des restes de temples en bois à Mantinée et à Olympie [1]. Mais c'est en pierre que s'est développé le premier système de construction solide ; et, dès que les Hellènes ont commencé à utiliser pour les besoins du culte l'inépuisable réserve de matériaux précieux qu'ils trouvaient dans leurs montagnes, ils ont organisé et façonné l'édifice tout entier d'après les propriétés mêmes de ces matériaux. Ce fut là une libre création de l'esprit des Hellènes ; car, bien qu'ils aient beaucoup emprunté aux peuples constructeurs leurs aînés, et aux Égyptiens notamment, pour ce qui touche à la technique même de la construction en pierre, leur temple n'en est pas moins, en tant qu'organisme architectural, quelque chose de purement grec et de nouveau en son genre. On ne peut non plus soutenir qu'on ait imité en pierre la maison de bois [2] ; un peuple aussi inventif que les Hellènes n'a point songé à bâtir avec des pierres exactement comme avec des poutres, en dépit de la différence naturelle des matériaux, et à s'imposer ainsi un joug intolérable, au moment où il perfectionnait son architecture sacrée.

Le temple de pierre, avant tout, a pour base une idée qui dominait le culte hellénique dans toutes ses dispositions : c'est-

[1]) Il y avait dans l'Héræon d'Elis une colonne de chêne (Pausan., V, 20, 6, etc.) qui était un débris d'une construction primitive en bois. Cf. les autels construits avec des cubes de bois (Pausan., IX, 3, 7), et les poutres de chêne qu'on voyait dans le temple de Poseidon près Mantinée (Pausan., VIII, 10, 2).

[2]) Les monuments lyciens nous montrent quel aspect a une imitation en pierre d'une construction en bois.

à-dire la séparation rigoureuse du sacré et du profane. Les demeures des hommes sont bâties avec des matériaux périssables ; mais les fondations sacrées doivent être indestructibles et résister à tout. Donc on aplanit la saillie du sol rocheux, on y appuie une terrasse de grosses pierres taillées ; elle est destinée à fournir au temple une assise solide, à l'établir sur un terrain qui lui soit propre, comme un édifice unique fondé pour l'éternité, et à l'élever majestueusement au-dessus du sol où se passe la vie des mortels. Cette construction imposante a donc un sens, auquel on rapporte aussi les larges degrés qui font tout le tour de l'édifice ; il y en a trois par façade, afin qu'on puisse mettre le pied droit sur le dernier comme sur le premier, ce qui était un augure favorable.

La place où se trouve l'image doit être, à cause de sa destination, entourée d'une clôture solide. De fortes murailles, faites de blocs superposés, se dressent donc autour de la chambre quadrangulaire, tournée vers l'orient, qu'on appelle la *cella* du temple : ce sont comme des rideaux épais qui dérobent à tout œil profane la vue de la divinité. Pourtant elle doit être en même temps accessible et visible ; car sur le parvis oriental est l'autel des holocaustes, et ceux qui y sacrifient veulent être sous le regard du dieu. Il faut donc ménager une transition entre l'intérieur obscur et le périmètre extérieur ; et voici comme on y arrive. La *cella* s'ouvrant du côté de l'est, et les parois latérales les plus longues s'avançant des deux côtés de l'entrée en forme de pilastres, au milieu de ces deux piliers (ou *antes*) s'élèvent deux colonnes, qui mènent à l'entrée. Elles décorent le front de l'édifice, et forment avec les piliers saillants le *pronaos,* qui n'est protégé contre l'extérieur que par un grillage. Un espace correspondant est adossé à la *cella,* du côté de l'ouest ; c'est l'*opisthodome.*

Les colonnes et les pilastres sont réunis par une architrave, sur laquelle se dressent de nouveaux supports verticaux, les triglyphes, blocs carrés dont les interstices (métopes) restent ouverts pour éclairer l'intérieur du temple [1]. En arrière des

[1]) Sur le *monotriglyphon*, voy. Bötticher, *Tektonik*, I², 204 : on en a un exemple à Syracuse. Dans le temple à *antes*, il faut bien admettre qu'il

triglyphes s'appuient, posant sur un champ étroit, les têtes des poutres monolithes qui, avec les traverses qu'elles supportent, forment la couverture, véritable réseau de pierre tendu au-dessus du vide intérieur qu'il abrite tout entier. Dans le haut, les triglyphes sont reliés entre eux par une charpente horizontale. De même que les colonnes soutiennent l'architrave, les blocs des triglyphes soutiennent le bord saillant de la toiture, en même temps qu'ils en reportent le poids sur les axes des colonnes et sur les piliers. Quant au toit, il s'étend dans le sens de la longueur sur toute la partie inférieure de l'édifice, formant au-dessus des vestibules antérieur et postérieur un pignon triangulaire; et, par l'inclinaison de sa surface sur les longs côtés, il facilite l'écoulement des eaux pluviales qui, recueillies dans le chéneau, sont rejetées au dehors par des gueules de lions ouvertes, sans qu'elles atteignent les parties basses de l'édifice.

Telle est l'ossature du temple grec, dans sa forme la plus simple. Sa création est le premier acte important qui atteste le développement de la civilisation hellénique, après la migration des tribus; plus que toute autre, elle est l'expression vraie du caractère national. Dans la mesure où cette architecture est sortie de Delphes, on peut dire que Delphes, là aussi, a donné la vie à une qualité significative qui sépare les Hellènes des Barbares. L'apparence grandiose des édifices sacrés de l'Égypte ne pouvait être dépassée; mais ses temples ne sont qu'une agglomération de plusieurs salles distinctes, juxtaposées les unes aux autres; le temple dorique au contraire, petit ou grand, forme un ensemble où rien n'est superflu ni arbitraire, et qui n'admet pas d'additions capricieuses. Chaque partie est un membre nécessaire qui, là où il est placé, sert au dessein général, sans avoir de valeur indépendante. C'est le *Cosmos* de l'état dorien, réalisé en pierre. L'ensemble est ordonné d'après les proportions numériques les plus simples, et cependant l'intérieur offre une grande complexité de rapports et de fonctions, qui tous produisent leur effet, un con-

y avait des métopes à jour, au-dessous du toit, même sur les côtés longs. C'est à une fenêtre latérale de cette espèce qu'a trait la proposition de Pylade (Eurip., *Iphig. Taur.*, 113).

traste animé de lignes perpendiculaires et horizontales, de parties ouvertes et fermées, de supports et de choses supportées ; et toutes ces oppositions se résolvent en une suprême harmonie, qui frappe le regard par sa gravité sereine et majestueuse, et lui rend sensible et vivante l'importance sacrée de la mesure et de la loi.

Cette impression morale que produit l'édifice ne doit pas être affaiblie par des enjolivements extérieurs, tels que les aimait l'art inintelligent des Barbares et l'art grec lui-même, tant qu'il se modela sur lui [1]. La disposition intérieure doit apparaître dans toute sa vérité et sa réalité. Si donc à une pierre de taille, déjà propre à être mise en place, on applique quelque ornement qui ne se rapporte pas essentiellement à son rôle architectural, ce n'est certes pas là une décoration indifférente, qui charme les yeux comme une ligne gracieuse ou un jeu de lumière ; ce détail est destiné à faire ressortir en quoi le morceau isolé sert à l'ensemble. Si la colonne n'était qu'un cylindre de pierre polie, elle supporterait également la charpente; mais, quand le fût de la colonne est sillonné de bas en haut par des cannelures dont les entailles à courbe plate se touchent de si près, que de la surface primitive de ce fût il reste seulement des nervures montant jusqu'au sommet comme des lignes déliées, alors la colonne se présente aux yeux de tout spectateur, qu'il en ait conscience ou non, comme la partie qui doit soutenir l'édifice, et qui s'élance à cet effet. C'est pourquoi les cannelures sont répétées sur les triglyphes, qui sont au toit ce que les colonnes sont à l'architrave. Mais il ne suffit pas que chaque pièce architecturale isolée ait la forme qui convient à son emploi ; il faut aussi rendre sensible le rapport de toutes les pièces entre elles. Ici, deux idées différentes sont exprimées, selon que les parties en question se terminent librement dans le haut ou bien qu'elles supportent un poids quelconque. Les extrémités libres et non chargées sont ornées de la façon la plus naturelle par une couronne de feuilles toutes droites (palmette), les autres par une touffe étalée en éventail, et dont les pointes retombent [1].

[1]) Voy. vol. I, p. 164.

[2]) Le κυμάτιον a la forme de feuilles infléchies.

Enfin, les parties qui ne sont pas directement reliées entre elles doivent cependant avoir un caractère commun, si elles remplissent une fonction identique ; ainsi, quand le mur devient pilier et sert comme la colonne à dégager et à soutenir l'édifice, il reçoit une ornementation caractéristique analogue à celle de la colonne.

L'ossature nue du temple est donc couverte d'une enveloppe transparente de formes variées, qui sont accusées par le ciseau ou la couleur. Elles disent clairement comment la pierre, qui gisait dans la montagne à l'état de masse inanimée, arrive à une condition supérieure, à une signification idéale, dès qu'elle devient une pierre de la maison divine ; elles ne sont rien par elles-mêmes, rien que le miroir de la réalité. C'est pourquoi, ici encore, il n'y a pas de place pour l'arbitraire ; le langage de ces formes a pour base, au contraire, une symbolique consacrée par une tradition immuable, dont aucune fantaisie artistique n'oserait s'écarter.

L'architecture hellénique aime à revêtir ses ouvrages d'une coloration conforme à leur objet. Le stuc et la couleur étaient nécessaires pour donner du poli et du brillant aux pierres communes qu'il fallait employer à la place du marbre, et pareillement, puisqu'on se servait de matériaux différents, pour imprimer à l'ensemble un caractère d'unité. On appliquait aussi la couleur aux endroits où on voulait faire oublier la pierre ; par exemple, la surface des murs devait avoir l'aspect d'un tapis tombant, et le plafond intérieur du sanctuaire celui du pavillon céleste semé d'étoiles d'or (οὐρανίσκος). Ainsi la couleur sert aussi à accentuer les divisions architecturales.

L'édifice tout entier est un effort de la pensée, une libre création de l'esprit, qui n'a point de modèle dans la nature. Ce n'est point une invention fortuite et capricieuse, mais une œuvre façonnée avec la conception nette du but à atteindre, mais l'expression définitive d'une tendance intellectuelle déterminée. Or, cette tendance étant en harmonie complète avec l'esprit dont les législations de la Crète et de Sparte étaient animées, on peut donner à ce style d'architecture le nom de dorique. En réalité, il n'est pas plus que ces constitutions dû à l'initiative d'hommes doriens ; mais il a été le type

artistique de l'État que ces hommes devaient édifier, dont ils étaient les pierres vivantes. Et comme l'idée du gouvernement dorien s'est essentiellement formée sous l'autorité de l'oracle delphique, le temple dorique doit avoir aussi la même origine. Il y a là, au fond, une prescription sacerdotale : il suffit, pour s'en convaincre, de constater que la structure du temple repose tout entière sur la séparation rigoureuse établie entre ce qui appartient aux dieux et ce qui appartient aux hommes. Qui donc devait marquer nettement cette distinction, sinon les maîtres autorisés du droit divin, les prêtres en un mot ? Ils avaient institué cette règle, que dans l'État dorien les portes et les plafonds des maisons particulières devaient être travaillés à la scie et à la hache[1]; c'était dire : « la maison de pierre est un privilège des dieux ; leurs demeures seront les seules durables, les seules qui puissent défier le temps ». Mais ce qui constitue aussi un privilége pour la divinité, ce n'est pas seulement la qualité des matériaux, c'est encore la forme artistique qu'ils imposent nécessairement au temple ; et si un mortel établissait autour de sa maison une rangée de degrés, ou ornait son habitation d'un pignon supportant un toit en forme d'aigle, aux ailes éployées, il entreprendrait insolemment sur les droits des dieux.

Une preuve nouvelle du rapport immédiat qui unit à la religion apollinienne l'ordonnance de l'architecture sacrée, c'est qu'Apollon lui-même est désigné, dans la fondation de ses sanctuaires, comme le constructeur divin. Sa lyre est le plus ancien symbole d'une disposition rythmique des pierres ; et, pour lui, les hymnes du temple delphique le montrent parcourant le pays, et choisissant les places qui lui plaisent ; alors il y pose « les larges dalles » pour y asseoir sa demeure que les artistes aimés des dieux, Trophonios et Agamède, élèvent sous sa direction[2]. Le développement et la propagation du style dorique se rattachent certainement aussi

[1]) *Rhetra* de Lycurgue dans Plut., *Lycurg.*, 13. Cf. Bötticher, *Tektonik* (Excurs. 2, p. 43).

[2]) διέθηκε θεμείλια Φοῖβος Ἀπόλλων... etc. (Hymn. Hom., *Ad. Apoll. Pyth.*, 116). Trophonios et Agamède, fils d'Erginos, φίλοι ἀθανάτοισι θεοῖσι (*ibid.*). Cf. Overbeck, *Die antiken Schriftquellen zur Geschichte der bildenden Kunst*, p. 9.

à ce même sanctuaire d'où sont sorties les constitutions doriennes. Les idées artistiques qui sont comme la base de la construction des temples se sont fait jour dans différents États ; et si la Crète, où la conception idéale de l'État dorien a été réalisée en premier lieu, a peut-être aussi pris l'avance sur le terrain de l'art, si ses corporations d'artistes ont perfectionné la technique de la construction, du moins, aussi loin que les documents nous permettent de remonter, ce furent surtout les États doriens de l'isthme, ce fut Corinthe avant tous les autres qui, grâce au génie inventif de ses habitants, eut l'honneur de mettre la dernière main à l'architecture du temple [1]. Les colonies, envoyées vers l'Ouest sous la conduite de Delphes, prirent assurément une grande part à ce mouvement, et réagirent sur leurs métropoles en les stimulant à leur tour. C'est un Corinthien, nommé Spintharos [2], qui est chargé de reconstruire le temple de Delphes (545. Ol. LVIII, 4); il est évident par là que l'école corinthienne était alors considérée comme celle où l'idéal du style dorique avait, au jugement des prêtres de Delphes, trouvé son expression la plus achevée.

A cette époque, le temple dorique avait depuis longtemps dépassé ses proportions primitives (*templum in antis*), calculées d'après une échelle fort modeste, car un petit édifice pouvait seul être suffisamment éclairé par les portes et les métopes ouvertes. Plus tard, lorsqu'on voulut, la prospérité s'accroissant, bâtir dans de plus grandes dimensions, on dut songer à un nouveau mode d'éclairage. Alors on fit pénétrer verticalement, par une ouverture du toit, la lumière dans le milieu du temple; l'emplacement de la *cella*, ouvert par le haut, l'*hypæthrion*, fut entouré de colonnes, en manière de cour; et ainsi furent jetées les bases du temple hypèthre. Mais du moment qu'on cessa d'éclairer obliquement la *cella*, on commença à prolonger en saillie au-dessus des murs du temple le plafond horizontal, et à l'appuyer sur des colonnes; c'est à dire qu'on enferma extérieurement l'édifice dans un

[1]) Voy. vol. I, p. 326.
[2]) Cf. BRUNN, *Geschichte der griechischen Künstler*, II, 379.

péristyle, qui pouvait servir à l'exposition des offrandes ; ce fut l'origine du *peripteros*.

Cette modification du type primitif serait incompréhensible si on n'avait bâti que dans les États doriens, soumis à l'influence de l'oracle ; car la forme du temple dorique, consacrée par un règlement sacerdotal, était quelque chose de définitif en soi. Le mouvement dans le sens de l'innovation se produisit lorsque la race ionienne s'appliqua à perfectionner le temple grec et travailla à l'affranchir d'une règle despotique, à le pousser plus avant en l'élevant du simple au complexe, du limité au grandiose et au magnifique.

Conforme en cela au caractère de la race ionienne, qui pourtant cherchait à rehausser, vis-à-vis de l'ensemble, la valeur de l'individu, le style ionique fit ressortir l'indépendance des parties considérées séparément. Alors la colonne est délivrée du lien serré qui la fixe au mur du temple. La *cella* et la colonnade se séparent l'une de l'autre. Les colonnes, prises isolément, ne posent plus directement sur l'assise commune ; chacune d'elles a son piédestal particulier et se présente comme une individualité qui a ses droits. Partout les fortes attaches de la partie basse avec la partie haute se détendent, ainsi que l'union rigoureuse de tous les membres de l'édifice ; et les relations réciproques exprimées par l'architecture n'existent qu'entre les parties immédiatement voisines. Des formes variées s'introduisent à la place du modèle rigide, seul possible autrefois ; une plus libre carrière est ouverte à la fantaisie locale et personnelle ; et tandis que, dans l'architecture dorique, la conception ornementale est dominée par une extrême sobriété et que la mesure la plus sévère en règle l'application, les Ioniens disposent librement de toutes leurs ressources, ils en étalent volontiers la profusion, et déjà leurs plus anciens temples présentent un développement colossal, comme l'Héræon de Samos et l'Artémision d'Éphèse [1].

[1]) Samos et Ephèse sont les principaux foyers du style ionique. C'est justement au temple d'Ephèse qu'on rattache la création de l'ordre ionique (Vitruv., IV, 1, 15. Plin., XXXVI, 179). D'après Vitruve, les Ioniens, une fois installés dans leur nouveau séjour, bâtirent d'abord à Apollon un

On trouve donc ici encore, comme pour la colonisation grecque, deux centres distincts, et le contraste des deux races, qui donne l'impulsion à toute l'histoire nationale, ne nous apparaît nulle part aussi marqué, aussi vivant, que dans leur architecture.

Il serait difficile de montrer à quel moment et dans quel lieu se sont développés les principes du style ionique, et s'il a été en opposition voulue avec la tradition dorienne. Un caractère commun à toutes les évolutions ioniennes, c'est qu'elles se laissent malaisément rapporter à des foyers déterminés et à des influences précises. Mais c'est sans aucun doute dans l'Ionie de l'Asie-Mineure que ces germes artistiques sont arrivés à leur plus libre, à leur plus complet épanouissement. Les anciens citaient l'Ionie, et Éphèse en particulier, comme la patrie de ce style architectural. En tout cas, on peut assurer que, comme au VIIIe siècle av. J.-C., l'influence de l'Asie-Mineure s'était fait sentir sur les côtes d'Europe, où la population ionienne opprimée par les Doriens avait relevé la tête, de même l'école ionique gagna du terrain jusque dans l'Hellade ; et ce dernier fait, comme le premier, se produisit à l'époque des tyrans. Ce fut un manifeste contre l'inflexible esprit dorien que le Trésor de style ionique bâti par Myron à Olympie, vers 648 av. J.-C., à côté de l'édifice dorique déjà existant [1]. Ce qui fut commencé à Sicyone se continua plus heureusement encore et s'acheva à Athènes. Là, non seulement des constructions doriques et ioniques s'élevèrent à côté les unes des autres, mais encore les principes des deux styles furent intimement conciliés. Athènes sut allier la mesure dorienne, la rigidité du type, la loi de l'harmonie pénétrant toutes les parties, à la liberté d'esprit, à l'imagination créatrice de l'école ionienne : ainsi, elle a fondu dans une unité supérieure les divergences des deux races.

L'histoire de l'architecture sacrée montre comment les Grecs, après avoir commencé à se représenter leurs dieux comme

temple dorique, puis, *novi generis quærentes speciem*, un temple ionique pour Diane. D'après Bötticher (*Tektonik*, I². 163), le style ionique a été, au contraire, importé de l'Hellade en Asie-Mineure.

[1]) Voy. vol. I, p. 309.

habitant des demeures fixes, ont donné à cette conception une forme artistique en même temps qu'une signification morale. Mais la construction des temples précède la sculpture religieuse ; car les plus anciennes statues des divinités ne sont point du domaine véritable de l'art humain. On y voit surtout des gages de la faveur divine, tombés miraculeusement aux mains des mortels ; la plupart n'ont point une figure humaine, et ne peuvent à aucun degré prétendre à une ressemblance quelconque ; ce sont des blocs informes, des morceaux de bois carrés, des piliers, des pierres coniques. A Delphes, on avait encore moins souci qu'ailleurs d'encourager l'anthropomorphisme qui matérialisait les dieux, et le symbole le plus vénérable d'Apollon resta la pyramide, même après que le monde grec fut peuplé des plus belles statues de ce dieu.

La religion n'éveilla donc et n'exerça d'abord l'instinct plastique des Grecs qu'en lui demandant pour le culte des ustensiles d'airain, des objets nécessaires aux sacrifices, vases, tables, trépieds, lampes, candélabres, bassins pour l'eau bénite, etc., qui tous doivent avoir été scrupuleusement fabriqués d'après un modèle arrêté. Ainsi l'impulsion a été donnée à l'activité industrieuse des Hellènes. Ils se sont accoutumés non pas à satisfaire grossièrement aux besoins de la vie par des ouvrages d'artisan, non pas à changer les formes arbitrairement et sans raison, selon les caprices de la mode, mais à chercher, en s'inspirant du même esprit qui domine l'architecture, l'expression formelle qui répondait le mieux à la destination de l'objet. Une fois que cette forme exacte fut trouvée, cette forme dont la beauté consiste uniquement dans une adaptation parfaite, alors ils la conservèrent avec une fidélité absolue. Toute la tectonique des Hellènes est ainsi relevée par une consécration supérieure ; elle a gardé l'empreinte de cette dignité morale par laquelle ce qui est grec se distingue si bien, à première vue, de tout ce qui ne l'est pas.

Cependant, la pratique de la religion conduisait forcément à la représentation des dieux sous la forme humaine, non-seulement dans la poésie, mais aussi dans l'art plastique. Il ne fut plus possible à un certain moment de concevoir sans temples et sans images la plupart des cultes, et leur extension

exigea, pour tous les endroits où ils étaient transplantés, une multiplication d'images sacrées. Alors le tronc de bois informe fut façonné et comme articulé ; les symboles de la divinité, la lance, la lyre, le fuseau, prirent comme elle une forme typique ; et, si quelques innovations ont pu se produire, elles ont été du moins autorisées par la religion. C'est pourquoi les artistes étaient de véritables prètres qui, eux aussi, travaillaient sous l'inspiration d'une révélation directe. Ainsi Onatas refit pour les Phigaléens leur statue de la « Démêter noire », dont il modela à nouveau, d'après une apparition vue en songe, la forme primitive [1].

Ces statuaires religieux étaient des sculpteurs en bois : car, en choisissant pour matière le bois spécialement consacré à la divinité, on croyait trouver encore en lui quelque affinité avec l'être divin. Ainsi les statues d'Athêna devaient être faites en olivier, et le même bois fut employé, sur l'ordre de l'oracle, par les Épidauriens pour leurs statues de Damia et d'Auxésia [2], parce qu'ainsi ils reconnaissaient à la fois l'Athêna attique pour leur déesse, et Athènes pour la métropole du culte associé à la propagation de l'olivier. On sait, du reste, ce qui fait l'importance de Delphes : c'est un sanctuaire amphictyonique, et Apollon un dieu amphictyonique, qui veille non-seulement sur son propre culte, mais sur tous les autres ; toute négligence à l'égard d'une divinité nationale, qu'il s'agisse de Dionysos, de Démêter, ou d'Athêna, est punie par lui avec une égale rigueur ; il cherche à protéger sans partialité tous les cultes helléniques, et à les organiser par des règlements respectés.

Dans le domaine de l'activité artistique, tout se rattachait donc à l'influence théocratique et dépendait étroitement de l'idée religieuse. Si l'on voulait honorer d'une façon particulière une divinité locale, on dorait le visage de l'antique statue, ou on l'entourait elle-même d'une grille magnifique (ce que firent les Lacédémoniens pour l'Apollon d'Amyclæ), afin de ne rien changer à l'image elle-même. Car, bien que la divinité elle-même tînt fermement à l'immobilité de ses formes, elle

[1]) Pausan., VIII, 42, 7.
[2]) Herod., V, 82.

n'en acceptait pas moins volontiers les hommages de toute sorte qui affluaient vers les sanctuaires et devenaient de plus en plus somptueux à mesure que s'accroissait la prospérité privée et publique[1].

Ce n'étaient primitivement que des présents d'une valeur matérielle ; le butin conquis par les guerriers, une portion du gain fait par les navigateurs, des lingots, des métaux travaillés. Plus tard, on chercha à donner à ces offrandes une autre valeur, indépendante du poids du métal, en y marquant par un symbole sensible les rapports du fidèle avec son dieu, et en faisant ainsi d'un présent consacré un monument historique. Ce changement ouvrit un nouveau champ à l'invention artistique. Il fut permis de représenter les dieux en personne, ceux du temple d'abord, et d'autres aussi, considérés comme les hôtes du sanctuaire ; et à cet effet on puisa largement dans les légendes locales et les fables héroïques.

L'acceptation des présents sacrés dépendait des prêtres, et c'était là pour les sanctuaires une grande force : car l'offrande qu'on y installait était la ratification et le couronnement de la victoire gagnée sur le champ de bataille ou dans le stade. L'artiste ne pouvait pas davantage se dérober, dans l'exécution, à cette influence sacerdotale qui mettait toujours un frein à la fantaisie individuelle. Tout mouvement trop libre était une atteinte portée à la vénération religieuse ; la personne divine ne devait pas être représentée dans un état d'excitation passionnée, ni sous un costume peu séant, ni avec une expression d'un réalisme exagéré. On ne tolérait pas les légendes poétiques, si elles étaient peu édifiantes. Les scènes où figuraient les dieux devaient correspondre au cérémonial solennel observé dans le temple, et toutes les manifestations de l'art s'accorder avec la symbolique traditionnelle. Certains sujets, qui servaient à la glorification du saint lieu, par exemple, l'attaque du trépied delphique repoussée victorieusement par Apollon[2],

[1]) Sur les dédicaces d'ex-votos, voy. O. Müller, *Archäologie der Kunst.* § 89.

[2]) Le rapt du trépied est d'un haut intérêt pour l'histoire de l'art, parce qu'il nous fournit l'exemple le plus frappant d'une légende grecque dont il n'y a pas trace dans les poésies qui nous sont parvenues (encore que les

étaient les mieux accueillis ; les artistes et les écoles qui se liaient le plus intimement avec les collèges de prêtres étaient recommandés et favorisés par l'oracle. On peut citer les Dédalides de Crète, qui pensaient avoir subi un outrage à Sicyone ; la famine et toutes sortes de fléaux désolèrent la contrée jusqu'au moment où les artistes, réconciliés avec la ville par ordre de la Pythie, reprirent leur œuvre interrompue [1]. On s'explique par là qu'on ait accordé aux sculpteurs le droit de se représenter en personne sur les objets qu'on dédiait aux dieux. On voyait figurer sur le trône d'Amyclæ toute la corporation des artistes qui y avaient travaillé. Ils étaient considérés comme des personnes vouées au service divin.

Vivant ainsi dans le voisinage du temple et dans une union intime avec le culte, l'art plastique a appris aussi à s'acquitter de tâches multiples. On peut citer, parmi ses applications, les bas-reliefs empruntés à l'histoire des dieux et destinés à l'ornementation des murs du temple, des fontaines sacrées, des autels, des socles où on plaçait les offrandes, etc. ; l'érection de statues ou de groupes de dieux qui, sans être nécessaires à des actes d'adoration, édifiaient les fidèles par la contemplation des attributs divins et par le sentiment de la présence divine. Que dans ce cas on n'ait pas choisi directement pour modèle le corps humain, cela s'explique tout naturellement par les scrupules timorés d'un art hiératique ; et il est en conséquence fort vraisemblable que, dans un milieu où on proscrivait avant tout le caprice individuel, on s'est attaché aux proportions immuables de l'art égyptien : ainsi firent notamment des sculpteurs de Samos pour une statue en bois d'Apollon Pythien [2]. A cette extension de la sculpture religieuse se rapportent aussi les statues de prêtres qui, rangées en ligne aux abords des temples, affirmaient du même coup l'ancienneté du culte et sa continuité ininterrompue [3] ; ou encore, les

poètes l'aient chantée, PAUSAN., X, 13, 8), et qui n'en a pas moins été un des sujets de prédilection traités par la plastique et la peinture (cf. WELCKER, *Alte Denkmäler*, III, p. 268).

1) Dipœnos et Scyllis à Sicyone (PLIN., XXXVI, 9).

2) Statue archaïque (ξόανον) d'Apollon Pythien (DIODOR., I, 98).

3) Sur les rangées de statues sacerdotales à Milet, Téos,.. etc., voy. E. CURTIUS, *Zur Gesch. des Wegebaus*, p. 31 (239).

sièges et les trônes pour les dieux. Le plus fameux de ces trônes, ouvrage de Bathyclès, se voyait depuis la LXe olympiade environ (540) à Amyclæ où il était destiné à servir, dans les fêtes, de support au colosse d'airain qui symbolisait Apollon sous la forme d'une colonne [1].

Enfin, un troisième lien rattachait l'art plastique aux sanctuaires nationaux : nous voulons parler des jeux solennels. Rien, en effet, n'a contribué plus activement au progrès d'une plastique populaire que cette décision émanée de ces centres religieux, d'après laquelle les vainqueurs des grandes luttes pouvaient être honorés d'une statue dans la cour des temples. Les premières œuvres de ce genre furent sculptées en bois, vers le temps des Pisistratides, et dédiées à Olympie [2]. A ce sujet, il fut établi comme règle que l'athlète trois fois vainqueur serait représenté de grandeur naturelle, et que la statue serait un portrait [3].

L'éducation gymnastique était déjà quelque chose d'artistique, une création particulière de l'art, réalisée par l'Hellène dans sa propre personne. Aussi, lorsqu'un jeune gymnaste, sortant de la foule de ses rivaux, avait accompli cette tâche dans la perfection, l'impression produite par ce chef-d'œuvre vivant, joie des dieux et des hommes, ne devait pas être aussi éphémère que la fête où il paraissait. On demandait donc à l'art de fixer dans le souvenir des Hellènes cette vigoureuse et florissante jeunesse, et de grouper sous des figures impérissables, autour de la demeure des dieux fondateurs de l'unité nationale, un chœur d'éphèbes choisis, proposés dès lors à l'émulation des générations à venir.

Il s'agissait dans ce cas de reproduire un modèle digne de l'art, et il fallait avant tout le rendre avec fidélité, pour offrir aux regards ces muscles saillants, cette charpente solide, cette large poitrine qui avait fait ses preuves dans la course. Ici, plus de règlements extérieurs, plus de lois étrangères qui entravent l'artiste : il ne subit plus les proportions et le dessin

[1]) Pausan., III, 18, 9.

[2]) Les plus anciennes statues, celles de Praxidamas et de Rhexibios, ont été érigées à la suite des concours de 544 et de 536 (Pausan., VI, 18, 7).

[3]) *Statuæ iconicæ* (Plin., XXXIV, 9).

empruntés aux écoles orientales. Les chaînes de l'art sont brisées, et le corps humain, dans sa forme achevée, se présente à lui comme son but véritable, but précis, toujours à sa portée et cependant idéal. C'est alors que la sculpture grecque s'engage dans la route qui lui convient.

Depuis la fin du VIII[e] siècle, la jeunesse grecque se montra nue dans les gymnases[1]; l'art ne devait donc pas la représenter autrement. Car plus les Hellènes développaient artistement leur corps, moins il leur venait l'idée d'en rougir. Cependant ils le connaissaient comme le siége des appétits sensibles, et savaient bien que, par sa nature, il est en lutte contre l'esprit. Mais, s'ils acceptaient ce contraste, tout leur effort en revanche tendit à ne pas en faire un antagonisme irréconciliable et douloureux, à le supprimer au contraire, à façonner le corps par la discipline et par la loi, à établir ainsi l'harmonie entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, en spiritualisant la matière et en matérialisant l'esprit. Libre aux Barbares, dans leur inquiétude superstitieuse, de voiler le corps humain, qu'ils n'ont pas réussi à transfigurer pour en faire un objet agréable aux dieux; l'Hellène le montre, avec une candeur parfaite, comme la suprême beauté et la suprême noblesse de la création visible. Hérodote, et après lui Thucydide et Platon, reconnaissent là un trait caractéristique de la race grecque; mais ils n'ignorent pas que cette préférence particulière s'est affirmée à une époque relativement moderne[2]. L'art plastique, sous l'influence de la religion, n'est devenu que par degrés indépendant et national.

C'est bien le contact avec l'Orient qui a conduit les Grecs au polythéisme et au culte des images[3]; ils lui ont donc fait en même temps toutes sortes d'emprunts dans le domaine de la technique religieuse, pour ce qui concerne soit l'expression symbolique, soit l'exécution et l'ornementation des images. C'est par l'intermédiaire des Phéniciens que les Grecs devinrent les disciples des Égyptiens et des Assyriens, apprenant des premiers le travail de la pierre et la représentation plasti-

1) Voy. vol. I, p. 345.
2) Thucyd., I, 6. οὐ πολὺς χρόνος (Plat., *Republ.*, p. 452). Cf. Herod., I, 10.
3) Voy. vol. I, p. 61 sqq.

que du corps humain, des autres, la broderie des tissus et les bas-reliefs chargés de figures. Ils imitèrent avec des couleurs les dessins des tapis; et, sur les vases peints des céramistes de Rhodes, de Théra, de Mélos, nous retrouvons ces motifs de décoration, ces êtres fabuleux, ces groupes d'animaux qui étaient en usage à Babylone et dans l'Assyrie. Les Phéniciens eux-mêmes, sans avoir le génie artistique et créateur, étaient d'habiles artisans qui savaient travailler et façonner l'airain ; et ils furent en cela les maîtres des Grecs. Outre les peuples étrangers de l'Orient, ceux qui avaient avec les Grecs des affinités de race, c'est-à-dire les Phrygiens et les Lyciens, importèrent en Hellade leurs procédés artistiques, comme l'attestent les monuments de l'âge héroïque [1].

Ainsi se développa un art décoratif, étendu et complexe, qui donna naissance à une foule d'industries différentes; on apprit à exploiter et à travailler tous les produits du sol natal; puis, d'autres matières furent apportées par le commerce de terre et de mer, l'ivoire de l'Inde, l'ébène de l'Éthiopie. D'opposition entre l'Asie et l'Europe, entre la mode hellénique et la mode barbare, il n'y en a pas trace. Par exemple, on taillait les pierres précieuses en scarabées, comme les Égyptiens; on leur empruntait les animaux fantastiques, les sphinx, les griffons, les hippogriffes. Dans toute une série de monuments antiques, dans les coupes d'argent, entre autres, on reconnaît des modèles assyriens, imités par une main grecque [2]. C'est donc lentement, modestement, que l'esprit hellénique se fit sa place, après l'époque des migrations, et que, ne se contentant plus d'adopter et d'imiter, il se mit à travailler avec indépendance.

L'art égyptien, comme l'assyrien, était immobilisé dans des formes traditionnelles et séculaires : ses figures étaient conventionnelles et inanimées. Dès que le génie national des Grecs s'éveilla, la tradition étrangère ne le satisfit plus. Une sève nouvelle frémit sous l'enveloppe desséchée ; le nom de Dédale

[1]) Voy. vol. I, p. 163-166.

[2]) On reconnaît l'imitation des modèles asiatiques, par exemple, sur les coupes d'argent provenant de Cition dans l'île de Cypre (E. Curtius, *Wappengebrauch und Wappenstil*, 1874, p. 111).

marque ce passage insensible à un art nouveau. Une existence supérieure anime la matière inerte ; la statue de pierre se détache du mur d'appui, avec lequel elle est soudée chez les Égyptiens ; elle commence à vivre; elle marche.

Puis, on ne se contente pas de reproduire d'une manière purement industrielle des types dans le goût ancien ; on veut représenter dans l'espace ce que l'imagination du poète contemple en esprit. Ici, la poésie prend les devants et ouvre la voie à la faculté plastique ; ainsi, ce miroir idéal de la vie humaine, le bouclier d'Achille décrit par Homère, est un modèle de composition artistique, présage et gage des chefs-d'œuvre futurs.

Il fallut à ces germes un long temps pour porter leurs fruits ; un long devenir, telle est la condition commune à toutes les évolutions de la civilisation grecque. L'art restait cloîtré, cultivé par des corporations héréditaires, se développant dans des milieux différents, dans des écoles séparées. Mais ce qui donna à ce développement sa direction caractéristique, ce fut le rapport étroit qui s'établit entre l'art et toutes les manifestations de la vie intellectuelle comme de la vie civile. Par là, il garda un caractère républicain, en opposition avec l'art de cour contemporain de l'âge héroïque, et il suivit l'essor des libres communautés.

C'est dans l'île heureuse de Chios que nous pouvons étudier la première école de sculpture, et nous en suivons la trace jusqu'au commencement des Olympiades. « Chios n'est point célèbre seulement par ses vignes », dit la plus ancienne inscription en vers qui nous soit parvenue au sujet des artistes, « mais aussi par les ouvrages des fils d'Archermos, Boupalos et Athénis », contemporains du poète Hipponax (environ 540 avant J.-C.)[1]. Lorsque Sparte, devenue la première ville de l'Hellade, fut un centre de civilisation nationale, nous voyons qu'il se trouva là, pour glorifier les succès de sa patrie, un maître de l'art, Gitiadas, à la fois sculpteur en airain, architecte, compositeur d'hymnes [2]. Il décora de figures en

[1]) *Bupalus et Athenis Hipponactis poetæ ætate, quem certum est LX Olympiade fuisse* (Plin., XXXVI, 11).

[2]) Pausan., III, 17, 2. Welcker, *Kleine Schriften*, III, 533.

relief les plaques d'airain qui, selon l'ancienne coutume phénicienne, couvraient les murs du sanctuaire d'Athêna à l'acropole de Sparte; il orna des statues d'Aphrodite et d'Artémis les trépieds d'Amyclæ, trophées de la guerre de Messénie. On cite d'autres maîtres Spartiates, comme Syadras et Chartas, qui, à leur tour, entrent en relations avec Corinthe et avec Rhégion, colonie de Chalcis [1]. L'école entière est en rapport avec l'industrie chalcidienne, qui façonne l'airain, et ce que nous savons des inventions des Corinthiens au temps des Bacchiades [2], et de la prospérité de leurs chantiers de construction navale dans la première année de la XIXe Olympiade (704), prouve suffisamment qu'à cette époque une technique artistique très avancée et très variée florissait dans le Péloponnèse.

Au siècle suivant, l'art fait des progrès plus rapides, grâce aux inventions techniques dues à l'émulation des différentes écoles.

On s'entendait depuis longtemps à faire en bronze d'assez grandes statues en joignant au moyen de rivets et de crampons, de manière à en faire un ensemble, des plaques métalliques séparées, travaillées au marteau et au ciseau. Mais cet ajustage mécanique demeurait toujours imparfait, et ces raccords visibles étaient désagréables. C'est à Chios, dans l'île des Homérides, où étaient en pleine vigueur dès le début des Olympiades le commerce et l'industrie, qu'on découvrit l'art de réunir à l'aide du feu des pièces de fer, et sans doute aussi d'autres métaux, en employant comme soudure des métaux plus fusibles. Ainsi l'ouvrage morcelé devint un tout. Le premier succès de cette expérience, au commencement du VIIe siècle, jeta le monde grec dans un étonnement profond, et la renommée de l'inventeur Glaucos [3] s'étendit au loin. Il est vraisemblable qu'il tira grand parti des produits mêmes de son pays. En effet, Chios fut de tout temps fameuse par l'abondance de ses arbustes résineux; or, les substances résineuses servent spécialement à garantir de l'air extérieur les points

1) PAUSAN., VI, 4, 4.
2) Voy. vol. I, p. 325 sqq.
3) Γλαύκου τέχνη (OVERBECK, *Schriftquellen*, p. 47). Cf. mes observations à ce sujet dans l'*Arch. Zeitung*, XXXIV, p. 37, et celles de MICHAELIS, p. 156.

où se fait la soudure, et aident ainsi au succès de l'opération.

Mais plus importante encore fut une autre découverte qui, pour la première fois, lia par une dépendance réciproque les deux branches principales de la plastique, le modelage de l'argile et le travail de l'airain. Si on savait déjà, depuis l'invention de Glaucos, fondre en un tout complet les parties d'un ouvrage d'assez grandes dimensions, cependant, cet assemblage n'était obtenu que tardivement : le travail de l'artiste était nécessairement fragmentaire, et, tant qu'on ne sut traiter l'airain qu'à l'état solide, il se bornait à façonner le métal à coups de marteau pour lui donner la forme voulue. Il lui manquait à lui-même la vue de l'ensemble, jusqu'à ce qu'il eût péniblement ajusté les pièces isolées. Le céramiste, de son côté, était hors d'état de donner aux ouvrages de ses mains, qui pourtant dépassaient de plus en plus le cercle où s'enferme l'industrie d'un artisan, la durée et la dignité d'un monument.

L'honneur d'avoir trouvé l'intermédiaire nécessaire entre les deux arts revient à l'esprit inventif des Samiens. Continuant la pensée de Glaucos, ils se font du feu un auxiliaire, pour rendre le métal maniable et docile à la volonté de l'artiste. L'airain qui coule de la fournaise est versé autour d'un noyau ou « âme » solide ; il se précipite et s'épanche entre cette masse à l'épreuve du feu et les parois soigneusement modelées de la « forme », remplit toutes les cavités et tous les conduits, et suit chaque repli du moule de terre. Ainsi, il se solidifie sur la figure préalablement façonnée par l'artiste et reprend sa rigidité première ; le moule d'argile est brisé, et le modèle périssable paraît, comme par enchantement, transformé en métal brillant ; le voilà élancé, léger, souple, mais ferme et résistant, défiant le temps et les saisons ; c'est un monument durable, prêt à orner les marchés publics et les rues.

Les Phéniciens avaient déjà des vases d'airain fondu, et les Égyptiens, dès le XIVe siècle, ont employé pour les statues de leurs rois le procédé dont il est question[1]. Mais le dernier

[1]) Lepsius, ap. *Abhandl. der Berlin. Akad.*, 1871, p. 99. Friederichs, *Berlins Antike Bildwerke*, II, p. 11.

perfectionnement de la fonte en creux, et la vulgarisation de cette découverte au profit des arts du modelé, est un mérite appartenant essentiellement aux Hellènes [1], qui par là ont donné enfin à leur génie plastique toute liberté de se développer. Dès lors, la plastique ne fut plus comme enchaînée au marbre, matière coûteuse et lourde ; et on put multiplier à volonté les copies d'une œuvre réussie. Grâce à cette ressource, et aussi à la facilité de la fonte où les Grecs devinrent des ouvriers incomparables, un commerce très étendu d'œuvres d'art put s'établir; en un mot, une vie nouvelle vint animer l'art, qui pénétra plus avant dans la masse du peuple.

D'après le témoignage unanime des anciens, la gloire d'une découverte aussi féconde s'attache au nom de Théodoros de Samos, nom qui, alternant avec celui de Téléclès, se retrouve fréquemment dans une famille d'artistes Samiens, en sorte qu'il est malaisé de distinguer avec quelque sûreté les différentes générations. Longtemps avant la chute des Bacchiades à Corinthe, c'est-à-dire vers la XXIVe olympiade (680 avant J.-C.), on voit déjà un Théodoros, associé avec Rhœcos [2], fonder, en inventant la fonte de l'airain, la réputation de l'école de Samos qui cultivait à la fois la tectonique, la plastique, le travail de l'or et de l'argent, comme autant d'applications particulières d'une même aptitude artistique. Elle se développa en se rattachant au sanctuaire de la Héra samienne, où l'esprit inventeur de ses maîtres trouvait les emplois les plus multiples. De là est sortie cette gloire, qui se répandit jusque dans les pays lointains. C'est encore sur les plans de Théodoros qu'on bâtit à Sparte la *Skias*, maison de forme ronde, propre à des réunions, destinée probablement aux concours musicaux des fêtes Carnéennes, et couverte d'une toiture en forme de tente, pour laquelle on a dû se servir de fermes en métal fondu.

Comme à Chios et à Samos, il y eut en Crète d'antiques écoles dont la tradition artistique remontait, aussi bien que les dogmes politiques et religieux des Crétois, jusqu'au temps

1) OVERBECK, *op. cit.*, p. 48 sqq.

2) *Sunt qui in Samo primos omnium plasticen invenisse Rhœcum et Theodorum tradant multo ante Bacchiadas Corintho pulsos* (PLIN., XXXV, 152). Cf. BURSIAN, ap. *Jahrbb. Fleckeisen*, LXXIII, p. 510.

de Minos ; il en était de même à Naxos et dans les autres stations maritimes florissantes. L'activité artistique s'y accrut avec la prospérité commerciale : dans la XXXVIIe olympiade (630), Colæos, avec la dîme du profit que lui avait rapporté son premier voyage, involontaire du reste, à Tartessos, dédia dans l'Héræon de Samos un bassin d'airain soutenu par trois colosses agenouillés[1]. Bientôt les bassins, les trépieds, ou autres objets de ce genre, ne parurent plus suffisants : on voulut donner aux dieux quelque offrande plus significative, et les tyrans principalement ont poussé l'art dans cette direction. Aussi le VIIe siècle fut-il vraiment l'époque de sa floraison. Ces hommes sont les premiers qui aient accumulé entre leurs mains des ressources pécuniaires considérables, avec le dessein arrêté de les appliquer à des travaux publics ; leur puissance reposait sur les classes ouvrières, et leur politique se tourna en conséquence à honorer les sanctuaires nationaux.

L'art bénéficia de toutes ces circonstances. Alors on vit dans les temples ces riches présents, par l'invention et l'exécution desquels l'art inférieur des artisans se haussa à des travaux plus relevés. Ces progrès furent aidés par la poésie, surtout par l'épopée qui, dans l'intervalle, était parvenue à sa pleine maturité. Tous les cycles mythiques, chantés partout et connus du peuple, étaient pour l'art plastique un fonds inépuisable. Le trône d'Apollon à Amyclæ et le coffre de Cypsélos[2] montrent comment il sut s'en servir.

L'ère des tyrans passa ; mais l'impulsion donnée à l'industrie et la prospérité du commerce maritime qu'ils avaient favorisé ne s'arrêtèrent pas du même coup, et il y eut là un progrès notable, au contraire, quand l'Égypte fut ouverte aux Grecs[3] et que des princes philhellènes montèrent sur les trônes d'Orient. Tandis qu'ainsi l'art grec trouvait des ressources puissantes et jouait un rôle de jour en jour plus important, la gymnastique, par une évolution simultanée, pénétrait dans le peuple, et la palestre devenait l'école propre de la statuaire nationale. Après le renversement des tyrans, de nou-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 51.
[2]) Voy. vol. I, p. 335.
[3]) Voy. vol. I, p. 527.

velles fêtes furent instituées[1]; les statues des athlètes peuplèrent de plus en plus la cour des temples. Sur ces œuvres l'art grec a déjà marqué l'empreinte qui le distingue de tous les autres. Car après s'être imprégné, en façonnant les images mêmes des dieux, de la gravité religieuse et du respect de la tradition; après avoir appris, en ciselant les présents sacrés, la manière de combiner ingénieusement des idées ainsi que les avantages d'une union intime avec la poésie, il acquit dans les palestres le sens de la nature et de la vérité ; et, en même temps qu'il y trouvait des sujets à profusion, il s'élevait aussi à cette sérénité plastique qui règne là seulement où s'est effacé tout divorce entre l'être spirituel et l'être corporel.

Ce furent là d'heureuses coïncidences qui, au VIe siècle, donnèrent la vie à un art vraiment national ; le succès fut tel que des maîtres isolés devinrent célèbres bien au delà des limites restreintes de leur patrie, et que les écoles séparées sentirent le besoin de se lier les unes avec les autres. L'art a soif de gloire. A mesure que l'ouvrier devient un artiste, les régions lointaines l'attirent ; il veut éprouver l'action « de la patrie et du monde », se mesurer avec les maîtres étrangers. La corporation disparaît ; les points de contact avec la vie de la communauté se multiplient, et peu à peu on secoue le joug de la tradition sacerdotale.

Ainsi nous voyons pour la première fois, dans la Le olympiade (580), sortir de leur sphère d'artisans deux maîtres crétois, Dipœnos et Scyllis, les premiers statuaires en marbre qui aient été fameux dans la Grèce entière[2]. Ces deux noms d'artistes, ainsi réunis, sont une raison sociale, comme « Rhœcos et Théodoros », « Boupalos et Athénis, fils d'Archermos », et indiquent le caractère industriel des ateliers artistiques. Parmi les œuvres que nous possédons, aucune ne saurait être attribuée avec précision à ces maîtres ; mais nous pouvons admettre que c'est leur main qui a fait de la figure humaine une figure grecque : c'est-à-dire que l'étude de la palestre est

[1]) Voy. ci-dessus, p. 84. Cf. vol. I, p. 206.

[2]) Cf. OVERBECK, *op. cit.*, p. 55. URLICHS (*Skopas*, p. 226) a rapporté à l'art de Dipœnos et Scyllis ce qu'OVERBECK (*Griech. Plastik*, I², p. 92) appelle les « statues d'Apollon. »

sensible dans leurs statues, et qu'on y voit, par une heureuse innovation, la vie respirer dans la tête et dans le torse. L'art du vieux Dédale est dépassé, comme le prouve une série de figures nues, où on reconnaît des statues d'Apollon. Les bras sont collés au corps et l'attitude toujours raide ; mais l'œil agrandi, la poitrine saillante, les muscles bien modelés, trahissent évidemment le génie de l'art grec, de l'art national qui prend son essor ; et nous pouvons ainsi nous représenter quel élan lui ont donné Dipœnos et Scyllis. Ils travaillèrent à Argos, à Sicyone, à Cléonæ, à Ambracie ; ils excitèrent l'envie des artistes indigènes, mais laissèrent derrière eux une trace durable. Le Péloponnèse fut fertilisé encore une fois ; de même que jadis la péninsule avait reçu de la Crète sa musique, sa gymnastique, son gouvernement, ainsi l'art plastique y fut implanté à son tour par des Dédalides crétois. S'associant à l'industrie locale du bronze, il prit un immense développement ; et, si les écoles orientales de Chios, de Naxos et de Samos se maintinrent, elles n'en furent pas moins éclipsées par celles du Péloponnèse. Celles-ci s'implantent dès lors au centre du monde grec ; citons notamment les écoles de Corinthe, de Sicyone, d'Argos et d'Égine. Canachos, le premier maître qui ait illustré Sicyone, travaille déjà pour deux des plus fameux sanctuaires du culte hellénique d'Apollon, pour Thèbes et pour Milet [1]. Les écoles d'Égine et d'Argos furent encore plus renommées.

Égine était destinée à devenir l'entrepôt naturel du commerce dans le golfe Saronique. Là, depuis l'ère lointaine des Achéens, avait fleuri un art local, actif, personnifié pour nous dans le nom de Smilis; puis, des tribus doriennes s'étaient jointes aux premiers habitants ioniens et avaient établi, comme à Épidaure, une constitution dorienne. Mais un esprit aussi rigide et aussi étroit n'avait aucune chance de pénétrer cette île commerçante ; elle était donc, plus que toutes les autres îles du Péloponnèse, propre à devenir le théâtre des réformes de Phidon [2]. Même la réaction dorienne, qui triompha

[1]) Cf. Overbeck, *op. cit.*, p 76.
[2]) Voy. vol. I, p. 301.

sur le continent, ne put entraver les insulaires dans leur développement, favorisé d'autre part de façon singulière par le rapprochement, dans une vie commune, des antiques tribus achéennes, de la race ionienne commerçante et de la race dorienne militaire. Grâce à l'activité de leur trafic maritime, ils étaient toujours au courant des progrès nouveaux de la civilisation grecque; on les vit parmi les premiers marins qui abordèrent en Égypte et en Italie. Mais un commerce plus étroit encore, ainsi qu'une parenté intellectuelle, les liait aux Samiens. Comme eux, ils adoraient Héra. Or, la population néo-ionienne de Samos sortait d'Égine et d'Épidaure[1]. Ces relations intimes expliquent comment le sculpteur éginète Smilis fit une statue de Héra pour les Samiens[2]. Les deux villes se rattachaient l'une à l'autre comme une colonie à sa métropole. Pour le même motif, l'invention samienne de la fonte de l'airain ne fut nulle part adoptée avec autant d'empressement qu'à Égine. La céramique y était en honneur depuis des siècles, et la gymnastique, introduite sous la législation dorienne, y florissait parallèlement, en sorte que l'art de fondre l'airain y trouva tout prêts ses meilleurs modèles et son plus digne emploi.

L'école des Éginètes, à la fin du vi[e] et au commencement du v[e] siècle, a une renommée vraiment nationale. Callon fait encore, pour Sparte, des trépieds dans le style archaïque[3]; mais Glaucias se voue entièrement à la tâche de représenter les athlètes vainqueurs, et il y trouve les motifs les plus variés, car il les montre aussi s'adonnant aux exercices préparatoires qui leur ont assuré la palme[4]. Déjà les artistes sont tellement maîtres du corps humain qu'aucune posture ne les embarrasse : il en est de même pour les animaux ; car il fallait aussi sculpter à Olympie des chevaux de course, des attelages et autres représentations monumentales, par lesquelles les colonies lointaines voulaient voir attester, aux fêtes de la métropole, leur vaillance aussi bien que leur amour de l'art. Ainsi firent les Tarentins après leurs luttes sanglantes contre les Peucétiens.

[1]) Voy. vol. I, p. 148.
[2]) Cf. Overbeck, *op. cit.*, p. 59.
[3]) Overbeck, p. 78.
[4]) Overbeck, p. 82.

Mais ils ne trouvèrent pas de maître plus habile que l'Éginète Onatas, qui figura en airain des groupes nombreux, des hommes combattant à pied et à cheval, et aussi des héros qui prennent part à la bataille [1]. Sa période d'activité s'étend jusqu'au milieu du v[e] siècle.

L'école d'Égine avait pour rivale celle d'Argos, qui primitivement avait accueilli l'art venu de Lycie, et qui plus tard reçut des deux maîtres crétois une nouvelle impulsion. On trouvait aussi à Argos de vastes ateliers pour les monuments commémoratifs des victoires et les groupes de statues ; on y exécuta notamment des chevaux de course, avec une vérité étonnante. L'école argienne atteignit son apogée avec Agéladas [2], comme l'école éginétique avec Onatas. Tous deux travaillèrent ensemble à l'offrande que les Tarentins dédièrent à Delphes, en 479 avant J.-C.

Les écoles d'Argos, d'Égine, de Corinthe, de Sicyone, de Sparte, sont unies par des liens réciproques. Leur prospérité atteste la prépondérance que la péninsule dorienne conserva parmi les Hellènes jusque dans le v[e] siècle, et c'est à la gymnastique qu'elle est due essentiellement. A considérer seulement ce fait, que la gymnastique a atteint sa perfection dans des États doriens, on serait tenté de donner aussi à l'art du modelé, puisqu'il s'est allié à elle si étroitement et qu'il a reproduit avec tant de naturel, avec une exactitude si scientifique le corps nu du lutteur et du coureur, le nom de plastique dorienne, et de l'opposer à une plastique ionienne, plus amoureuse de formes délicates, accoutumée à draper ses figures de tissus flottants, selon la mode nationale. Mais ce contraste ne se soutient pas jusqu'au bout. Nous avons vu comment ce que nous appelons communément dorien tire principalement de Delphes son origine, et l'histoire tout entière de l'art nous enseigne que les Hellènes, dans les productions de cet ordre, ont partout franchi les séparations naturelles et caractéristiques des races ; tout leur développement artistique n'est que la recherche infatigable d'une expression toujours plus achevée

1) Overbeck, *op. cit.*, p. 79.
2) Overbeck, p. 73.

de leur nationalité commune. C'est pourquoi il prend son essor quand les artistes commencent à voyager et les écoles à communiquer entre elles ; c'est dans les milieux où des races distinctes se rencontrent qu'il prospère le plus heureusement, et son action s'étend bien loin au delà du cercle qui resserre son berceau. Les Péloponnésiens travaillent pour Athènes, pour Thasos, pour Épidamne en Illyrie, pour les Tarentins et les Siséliotes comme pour les Milésiens.

Ainsi, c'est dans l'art que tous les Hellènes trouvent leur unité intellectuelle ; et les colonies les plus lointaines se préoccupent avant tout d'installer dans les sanctuaires nationaux des œuvres d'art imposantes, pour montrer qu'elles ne sont pas des membres atrophiés de la nation. Ce développement collectif de l'art, c'est donc dans les temples qu'on pouvait le mieux l'embrasser du regard, puisqu'on trouvait dans leurs murs et dans leur enceinte des échantillons de toutes les manières et de toutes les périodes : ce furent les plus anciens musées de la plastique, et on y gardait encore, à titre de monuments historiques, les reliques du passé, telles que les barres d'or des vieux temples du Péloponnèse, conservées dans l'Hêræon. Les villes et les princes les plus riches bâtirent à leurs frais, près des sanctuaires d'Olympie et de Delphes, des Trésors où leurs offrandes furent déposées et confiées à la surveillance des prêtres.

§ VI

L'ORACLE DE DELPHES ET LA POÉSIE.

Ce qui nous fait voir le plus clairement comment l'art a effacé la différence des races, c'est l'art par excellence, que les Grecs appelèrent à ce titre *poésie* (c'est-à-dire création), et c'est, dans la poésie même, Homère.

Des chants recueillis plus que tous les autres parmi le peuple, issus de sa propre histoire, inspirés principalement par les premières entreprises collectives d'un groupe complexe de confédérés et les grandes expéditions militaires des Éoliens

et des Achéens, puis tissés en une seule trame par l'art des aèdes ioniens, offrant par leur assemblage un brillant tableau du passé commun et, malgré la lenteur de leur formation et de leur achèvement qui suivaient la série des degrés de la civilisation, malgré la divergence des races, des villes et des écoles qui y contribuèrent, fondus véritablement d'un seul jet, de pareils chants devaient être le vrai trésor de la nation, une relique vénérée du peuple entier. La poésie homérique fut la première grande œuvre de l'esprit hellénique, une fois sorti heureusement de cette période troublée et inquiète des migrations, et aussi le témoignage irrécusable de l'accord intime des races diverses, de leur aptitude à une création artistique commune. C'est par Homère que les Hellènes se sont vraiment révélés à eux-mêmes ; car, tandis que dans tous les autres domaines de la culture intellectuelle on n'avait fait que des essais incertains, là du moins le génie de la race a pour la première fois posé nettement son empreinte. Aussi, Homère a-t-il été comme le centre de la conscience nationale, la marque distinctive de la Grèce vis-à-vis des Barbares.

Ainsi que les autres arts, la poésie épique grandit d'abord, sans sortir d'un cercle étroit, sous la direction de confréries ; puis, partie des côtes de l'Asie-Mineure et des îles adjacentes, notamment de Chios et de Samos, et transportée au loin par des chanteurs errants, elle acquit droit de cité dans les fêtes ; elle passa sur les navires jusque dans les colonies, et fut protégée dans les villes comme la propriété de la commune. Pour tout ce qui intéressait la nation, Homère était une autorité. Une ville nommée dans les poèmes homériques se considérait comme inscrite sur le livre d'or de la Grèce ; chaque cité, chaque petite île aspirait à cet honneur [1]. Les Phocidiens citaient le catalogue des vaisseaux pour soutenir leurs prétentions sur Delphes ; et la présomption orgueilleuse qui paraissait chez les Corcyréens s'appuyait principalement sur cette brillante légende des Phéaciens, dont l'éclat rejaillissait sur leur patrie.

[1]) Prétentions de Nisyros (SCHWARZ, *Böotien*, p. 13), de Mégare (STRAB., p. 394), de Corcyre (THUCYD., I, 25). Celles de la Phocide se fondent sur HOM., *Iliad.*, II, 519. Cf. BÖCKH, *Staatshaushalt.*, I², 780.

Aussi les États qui arrivaient à acquérir dans la nation une importance sérieuse avaient fort à cœur de réclamer comme un de leurs citoyens Homère, le héros national ; et Athènes ne put inaugurer plus effectivement son hégémonie qu'en prenant le soin de procurer à la nation tout entière son poète Homère, aussi complet et aussi authentique que possible. Tant que les chants homériques vécurent seulement sur les lèvres des aèdes, ils nourrirent et formèrent la mémoire poétique de la nation ; une fois qu'ils furent fixés par l'écriture, le même Homère devint la base de toute culture scientifique : c'est pour lui qu'on apprenait à lire et à écrire ; et sur les rivages de la mer Noire, comme en Gaule, comme en Espagne, les Grecs ont conservé leur nationalité en élevant leurs enfants dans les écoles avec Homère.

Mais, ce trésor commun de la poésie hellénique, fruit mûri sous l'heureux climat de l'Asie-Mineure, on ne se borna pas à le garder et à le faire valoir. Quand, avec ces montagnards qui ignoraient Agamemnon et Achille, une réserve de populations neuves et vigoureuses eut pénétré dans l'histoire; quand l'association de ces races au culte d'Apollon Pythien eut introduit un nouveau principe qui s'affirma dans la constitution des républiques, dans la religion, dans la morale, dans l'architecture, dans la statuaire; alors, un effet semblable se produisit dans la poésie, et c'est de ce côté tout particulièrement qu'Apollon Pythien se révèle à nous comme un législateur parlant par la bouche de ses prêtres.

Le dieu Apollon n'est certainement pas un étranger pour le monde homérique; mais c'est seulement après Homère qu'il a fait sentir, comme prophète législateur, son influence sur la façon dont les Grecs comprenaient le monde ; et cette influence est, sur bien des points, en opposition directe avec la poésie ionienne. A une existence insouciante et heureuse au sein de la nature et du monde est substituée la nécessité de se connaître et de s'éprouver; à la tranquille expansion de tous les instincts, une discipline inflexible pour l'individu comme pour la communauté réalisée dans l'État. Au lieu d'accepter le mélange ingénu des dieux et des mortels, on creuse entre eux un abîme plus profond, on accentue durement le besoin où est l'homme

d'apaiser sans cesse la colère divine; au lieu du commode contentement de soi-même, est exigée la recherche opiniâtre, le labeur intellectuel acharné. Telles furent les idées qui se développèrent à Delphes, et à la réalisation desquelles contribua surtout l'énergie native des Doriens. Ceux-ci, en effet, dont la pensée manquait de spontanéité créatrice, étaient bien propres à fonder, sous la conduite d'une puissance spirituelle supérieure et prévoyante, et conformément aux préceptes delphiques, une confédération politique qui fût en soi plus forte, plus compacte, plus durable qu'aucune autre institution pénétrée de l'esprit des Ioniens d'Asie.

Cependant, Apollon Pythien ne se dressa pas en face du monde homérique avec une austérité sèche et chagrine; n'était-il pas lui-même la source première de la faculté créatrice, le premier moteur de tout élan de l'intelligence, celui qui embrassait dans sa sphère d'action toutes les forces intellectuelles d'origine commune et de condition égale? Apollon était le dieu des Muses, et les Muses sont primitivement les nymphes des sources, dont la vertu inspiratrice n'était pas étrangère au culte d'Apollon. Les Muses unissent entre eux Apollon et Dionysos. Tous deux avaient à Delphes les même droits; ils se partageaient la propriété du Parnasse, le calendrier des fêtes delphiques, les tympans du fronton du temple. Le fils des Muses, le chantre Orphée, père de la poésie sacrée des Hellènes, fut inspiré par Apollon comme par Dionysos. L'art contribua aussi au rapprochement des deux divinités. Ainsi, la flûte d'abord n'était pas usitée dans le culte d'Apollon; mais, après la guerre sacrée, quand on réorganisa les jeux Pythiques[1], on adjoignit au concours de cithare et de chant un concours de flûte, et le maître argien Sacadas, qui réunit dans une composition grandiose les légendes du temple de Delphes, réussit, dit-on, à apaiser avec la flûte le dieu pythien[2].

Dès lors la cithare et la flûte, à Delphes, furent définitivement associées l'une à l'autre et devinrent les éléments essentiels de la musique grecque. Dionysos était le dieu des campagnards, celui qui jetait à pleines mains la joie des fêtes dans

[1]) Voy. vol. I, p. 316.

[2]) Sur Sacadas l'aulète, cf. Hiller, ap. *Rhein. Mus.*, XXXI, p. 79.

une vie libre et facile. Donc, tandis qu'Apollon groupait plutôt autour de lui l'élite du peuple, ceux qui comprenaient l'art élevé inspiré par le dieu, les lois idéales de la vie politique et religieuse, Delphes était en même temps, par le culte de Dionysos, le centre sacré d'une influence vraiment populaire ; et cette alliance des deux dieux du chant et des fêtes entraînantes a été féconde : c'est grâce à elle seulement que le dieu de Delphes acquit un pouvoir souverain sur la poésie et la musique et put, là aussi, donner au caractère original des Hellènes sa forme et sa valeur.

La pensée fondamentale de la musique apollinienne est la même que celle qui préside à toutes les manifestations artistiques contrôlées par Delphes. Son origine, c'est l'émotion qu'une âme profondément agitée ne peut plus contenir : mais cette émotion en soi n'a aucune valeur ; il s'agit de s'en rendre maître sans l'affaiblir. L'art commence au point où l'homme domine ce qu'il sent en lui prêt à déborder, et sait lui donner la forme voulue. Il y a donc là toujours deux effets différents et simultanés : le mot, qui exprime l'essence même de cette émotion, et le ton, qui révèle l'état général et complexe de l'âme émue, à peu près comme la couleur donne à un dessin l'harmonie et la chaleur. Et cette domination complète et libre de l'esprit sur les impressions intimes se montre par ce fait, que les mots ne se précipitent pas comme un torrent déchaîné, mais sont disposés au contraire d'après une mesure nettement frappée dans une suite régulière de syllabes longues et brèves ; et ce système repose, comme l'architecture, sur les proportions numériques les plus simples. Mais l'émotion saisit l'homme tout entier : le corps doit donc suivre le mouvement rythmique du chant ; et c'est ainsi que la musique, la poésie, la métrique, la danse réglée, s'associent en un ensemble, en une fusion harmonique, et qu'il en sort un produit profondément et essentiellement hellénique.

La poésie était en rapport immédiat avec les oracles. Les réponses delphiques étaient des sentences en vers, prononcées par la Pythie, d'abord une seule fois par an, au printemps, c'est-à-dire quand Apollon revenait à Delphes ; puis chaque mois, à une date fixe, le jour où le dieu donnait en quelque

sorte audience aux États, aux princes, aux particuliers. Il fallait donc pour la rédaction de ces oracles trouver des hommes doués de la faculté poétique, maîtres des mots et des vers. La forme constante de ces sentences versifiées était l'hexamètre, dont une vieille tradition attribuait l'invention à l'oracle de Delphes et, plus précisément, à la première de ses prêtresses, Phémonoé [1].

En outre, le culte nécessitait des chants de fête pour honorer Apollon ; les poètes inventeurs de ces hymnes furent, comme les plus anciens statuaires, de véritables religieux qui formaient des corporations rigoureusement fermées. Olen de Lycie, Philammon de Delphes, Chrysothémis de Crète, appartenaient à ces confréries de chanteurs sacrés, et les hymnes qu'ils composèrent se répandirent, en même temps que les missions apolliniennes, dans toutes les colonies.

Un fait qui prouve mieux que tout le reste le rôle des sanctuaires dans le développement de la poésie, c'est que l'hexamètre épique, autant qu'on en peut juger, a pris naissance dans les oracles et dans les hymnes [2].

L'influence de Delphes sur cet art dépassa de beaucoup les limites du culte local et les besoins de l'oracle. Car les prêtres, pour rehausser l'importance nationale de leur sanctuaire, s'occupaient sans relâche de favoriser toutes les manifestations artistiques populaires qui s'accordaient avec leurs préceptes, et d'attirer chez eux les maîtres de génie ; ils leur donnaient dans le temple une place d'honneur et, après leur mort, rendaient à leur mémoire toutes sortes d'hommages. Ainsi se formèrent des écoles poétiques, étroitement liées au sanctuaire comme étaient l'architecture et la sculpture sacrées.

La plus considérable des écoles de ce genre est celle qui se groupe autour du nom d'Hésiode. Hésiode est le premier poète didactique connu qui, nourri de la sagesse delphique [3], se

1) Strab., p. 419. Pausan., X, 5, 7. Bergk, *Griech. Literaturgeschichte*, I, 335. 387.

2) Cf. Böckh in Plat., *Min.* et *Legg.*, p. 26.

3) Sur les rapports des écoles d'Hésiode et d'Orphée avec Delphes, cf. Kortegarn, *Tabula Archelai*, 1862.

produisit devant le peuple. La substance de cette sagesse, qui jusque-là ne se communiquait que par fragments, en réponses concises, il chercha à la présenter dans une composition plus ample et mieux suivie. En un style dont on sent la parenté avec les sentences delphiques, les poèmes réunis depuis Pisistrate [1] sous le nom d'Hésiode contenaient des préceptes circonstanciés applicables aux différentes conditions de la société humaine, aux chevaliers comme aux paysans, et réglant la vie privée comme la vie publique. On recueillit dans d'autres œuvres les légendes des dieux et des héros, pour séparer les fables qui intéressaient tous les Grecs de celles qui, n'ayant qu'une valeur purement locale, étaient dès lors vouées à l'oubli. On attribue à un certain Ægimios [2] un tableau de la constitution normale de l'état dorien ; la légende d'Hellen fut traitée poétiquement, et toute la vie humaine, objet des poésies morales d'Hésiode, fut soumise à la haute surveillance des dieux. Ce sont, on le voit, les pures idées du clergé delphique en matière de poésie et de morale, qui se trouvent en opposition décidée avec celles par lesquelles est régi le monde homérique. C'est pourquoi Homère et Hésiode furent considérés comme les deux pôles de cette conception du monde que nous trouvons chez les Grecs.

Comme ceux-ci aimaient à présenter sous la forme d'un antagonisme personnel les tendances contradictoires de la vie spirituelle, ils font d'Homère et d'Hésiode deux rivaux et les opposent front à front [3] ; pourtant le poète des *Travaux et Jours*, dont la famille avait émigré de Kyme (en Éolie) jusqu'à l'Hélicon, appartient à un temps où s'affaiblissait déjà l'accent de l'ancienne épopée, bien qu'il en ait conservé beaucoup de particularités relatives à la langue, par exemple, le *digamma* [4], qui déjà dans les poésies de Tyrtée [5] a disparu sans laisser de traces. Il faut donc reporter les plus anciennes œuvres de

[1]) Voy. vol. I, p. 461 sqq.

[2]) Voy. vol. I, p. 126. L'œuvre d'Ægimios est aussi attribuée au Milésien Cercops.

[3]) L'ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου est un extrait en prose, fait sous l'Empire, d'une poésie plus ancienne.

[4]) Voy. vol. I, p. 22.

[5]) Voy. vol. I, p. 256.

l'école hésiodique vers l'an 800, c'est-à-dire environ un siècle après l'épanouissement de l'épopée homérique. Enfin, d'antiques traditions parlent d'un concours de chant à Chalcis, et si, comme elles le rapportent, Hésiode y fut vainqueur, il s'ensuit que cette ville était en communication intime avec Delphes ; en effet, le chant des hymnes apolliniens ne fut nulle part cultivé avec plus de zèle qu'à Chalcis, qui ne se lassa point de mettre à la disposition du dieu delphique la fleur de sa jeunesse [1].

Partout où les Chalcidiens propagent l'influence de Delphes, nous constatons l'action prolongée de la même poésie. A Corinthe, le Bacchiade Eumélos, qui vers la xe olympiade (740) chanta le passé de sa patrie, était un imitateur d'Hésiode ; la famille de Tisias, qui pénétra dans l'Italie méridionale avec les Locriens fondateurs de Matauros, descendait d'Hésiode ; et elle transporta d'abord à Matauros, puis à Himère, l'art qu'il pratiquait.

Mais la poésie était vivante aussi en Béotie ; il y eut là, pendant longtemps encore, des associations qui offraient des sacrifices en l'honneur des Muses hésiodiques [2]. La *Théogonie* devint le canon de la foi religieuse ; et aucune poésie, après celle d'Homère, n'a passé aussi bien dans la moëlle et dans le sang des Hellènes que la poésie morale d'Hésiode. Elle fut la nourriture spirituelle de la jeunesse ; ses sentences reviennent sans cesse, comme étant connues de tous, chez les poètes et chez les philosophes ; elle fut la plus ancienne poésie didactique des Hellènes, et ainsi elle remplaça pour eux les antiques documents de religion et de morale que possédaient d'autres peuples. Elle fut le complément le plus parfait de l'épopée homérique, et ces rapports réciproques des deux écoles épiques font comprendre pourquoi on les a considérées ensemble comme la base de toutes les idées communes que les Grecs se faisaient du monde.

Dans la poésie lyrique également, deux tendances dominèrent qui toutes deux avaient pour point de départ Lesbos, l'île féconde en chanteurs où les Éoliens émigrés de Béotie

[1]) Voy. ci-dessus, p. 48.

[2]) Συνθύται τᾶν Μωσάων Εἰσιοδείων (RANGABÉ, *Antiq. Hellén.*, II, p. 587).

avaient trouvé une civilisation merveilleusement prospère ; et toutes deux sortaient du même germe, du jeu de la lyre, dont on ne peut les séparer. De ces deux genres, l'un ne dépassait pas le milieu familier ; tenant par ses racines mêmes aux incidents variés de la vie ordinaire et aux sentiments personnels, il épanchait dans des chants ardents les plus intimes émotions de l'âme (c'est la poésie lyrique qu'Alcée [1] et Sapho ont portée à la perfection de l'art, vers l'an 600 av. J.-C.) ; l'autre pouvait seul plaire au dieu de Delphes, parce qu'il se tenait loin des caprices et des violences de la passion et de l'esprit de parti, et choisissait plutôt pour sujet de ses chants ce qui s'impose à tous, ce qui dure toujours.

Quand le germe des chants plus graves fut transplanté sur le continent, il y fit fleurir une poésie lyrique « dorienne », mais dorienne en ce sens seulement qu'elle a été cultivée sous la direction de ce même clergé qui avait déjà réglé la constitution et l'architecture dorienne : car le père de cette poésie, Terpandre, était d'Antissa dans l'île de Lesbos, et les maîtres qui le suivirent appartenaient aussi à des contrées fort éloignées des pays occupés par les Doriens. Alcman (670-650 environ) était Lydien de naissance, et Tisias « le maître du chœur (Stésichoros) [2] » venait d'Himère, ville chalcidienne et surtout ionienne où, vers l'an 600, il introduisit l'épopée dans le cadre des compositions lyriques, faisant réaliser ainsi à la poésie nationale des Hellènes un progrès marqué. Si diverses que fussent les qualités et les tendances de ces maîtres, ils n'en formaient pas moins une même école, en ce sens que leur art poétique était assujetti à un système musical qui, malgré la complexité de son organisme, obéissait à des lois sévères et à une ferme tradition.

L'heptacorde de Terpandre, dont les tons comprenaient exactement une octave, demeura, par la simplicité même de son principe, l'instrument régulateur. L'harmonie et la versification exprimèrent alors un état tranquille de l'âme dominée par une pensée virile ; tout emportement passionné et

1) Voy. vol. I, pp. 446. 449.

2) Sur Tisias, surnommé Στησίχορος, voy. BERNHARDY, *Griech. Litteratur*, I, 1 [1867], p. 655.

confus fut proscrit, et l'émotion ardente de l'esprit dut s'unir à une mesure rigoureuse. La poésie chantée avait un caractère public, car elle prenait pour matière ce qui avait pour tous la même importance, c'est-à-dire le culte des dieux et la vie du citoyen. Là, comme dans la plastique, ce fut une loi sacrée de traiter avec réserve et avec vénération toutes les personnes qui touchaient aux dieux: et Stésichore, qui, au jugement des prêtres, avait en parlant d'Hélène violé cette loi, dut se rétracter solennellement : telle était la discipline qu'on savait exercer à Delphes. Mais ce qu'il est le plus nécessaire de rappeler, c'est que les chants étaient des chœurs. C'est dans un concours de chœurs qu'était exécuté à Delphes « le grand chant Pythique, » accompagné par la cithare et la flûte ; et, dans tous les États doriens, le chant et la danse en chœur avaient cette utilité que, dès leur jeunesse, les citoyens se sentaient les membres d'un corps bien uni et apprenaient à plier toutes leurs émotions personnelles à l'expression d'une même pensée religieuse et politique.

Le siècle qui vit Sparte dompter pour la seconde fois la Messénie, et étouffer victorieusement toute résistance dans la péninsule, fut aussi témoin de l'essor qu'y prit la poésie lyrique des Doriens. Les initiateurs et les maîtres de cet art n'étaient guère doriens ; la langue dont ils se servirent n'était donc pas le dorien pur. Surtout, ce n'était pas un dialecte naturel, mais une langue artificielle, adoptée par tous les poètes choriques, même quand ils étaient Éoliens ou Ioniens. Tyrtée l'employa quand, ainsi que Terpandre et Thalétas, il fut appelé à Sparte sur l'ordre de Delphes et y composa ses marches guerrières. C'est elle aussi qu'on entend dans les poésies religieuses d'Hésiode et qui domine dans les chants de Pindare ; on la trouve partout où l'influence de Delphes se peut saisir [1]; elle porte avec elle un caractère de gravité, de

[1]) Sur la langue de Delphes, voy. Ahrens, *Ueber die Mischung der Dialekte in der griechischen Lyrik* (Verhandl. d. Hamburger Philologenversamml., 1853, p. 55). On constate des analogies entre Hésiode et la poésie dorienne, d'une part (*ibid.*, p. 75), entre le même poète et la langue des oracles rendus à Delphes, d'autre part (Göttling, *Præf. Hesiod.*, p. xiv. Ahrens, *Dial. Dor.*, p. 410).

solennité, comme le style hiératique de la statuaire mise au service du temple. On ne peut donc méconnaître l'action régulatrice de Delphes sur la langue et le développement tout entier de cette partie si précieuse de la richesse nationale des Hellènes, qui est la lyrique dorienne.

Ainsi, l'art grec n'a pas été en réalité complètement libre de ses mouvements ; l'action des prêtres sur lui a été très étendue et très forte. Mais il ne se développa sur ce terrain que des germes vraiment grecs : car, même ce qui a pu prendre, grâce à l'impulsion d'une civilisation étrangère, une forme plus arrêtée, par exemple, la doctrine de l'immortalité de l'âme, existait déjà à l'état de pressentiment déposé au fond de la pensée du peuple, et appartenait notamment à la race sérieuse des montagnards de la Grèce septentrionale. Avec une grande sagesse, on sut mettre en commun ce qu'avaient de meilleur les différentes races, et il ne s'établit nul antagonisme entre la fiction artistique et l'inspiration populaire, entre une poésie sacerdotale et une poésie laïque. Aucun rameau étranger ne se greffa sur la tige qui poussait naturellement. Bien au contraire, l'influence de Delphes fit qu'il exista pour la première fois quelque chose de vraiment national, lorsque les divers exercices artistiques des Hellènes, réunis de façon à s'encourager mutuellement, eurent conscience de leur but commun. Le développement général de l'art resta national et devint *un*, complet en soi, comme étant produit par une harmonie intime et relativement indépendant des circonstances particulières et des individus. En effet, si haut que les Hellènes aient placé les maîtres de l'art, on peut dire que jamais dans leur littérature un auteur n'a pu exercer sur l'écriture, la langue, le style, une influence personnelle comparable à celle qu'ont eue à Rome, par exemple, plusieurs écrivains.

Enfin Delphes, comme centre intellectuel, agit à ce point sur tous les arts placés sous sa dépendance que, inspirés du même esprit, ils s'associèrent aussi pour atteindre un même but. Mais il y a là vraiment un caractère particulier à la vie artistique des Grecs : c'est que les diverses branches de l'art, au lieu de pousser séparément les unes à côté des autres, se

joignent dans un enlacement vivant. Le culte embrasse et réunit toutes les activités. C'est pour la gloire du même dieu que les colonnes s'élancent et supportent la charpente de marbre, que les parvis, les frontons, les métopes du temple se couvrent de sculptures, que les murs se parent de tapis ouvragés, en attendant que la peinture les remplace : c'est encore à sa gloire que servent l'hymne, le chant de victoire, la musique, la danse. Car nulle part l'art n'accepte comme sujet ce qui est vulgaire et purement humain. Même dans l'athlète couronné on ne célèbre que le favori de la divinité ; c'est pourquoi le chant de victoire se détache bientôt du vainqueur lui-même pour raconter l'histoire des dieux.

Cette unité profonde porta les Grecs à se figurer les Muses comme un chœur dont ils ne pouvaient imaginer qu'aucune d'elles sortît jamais, et Apollon comme le maître du chœur des Muses. Ce n'était pas pour eux une image poétique, mais une foi religieuse, dont le symbole s'offrait aux regards, dans un groupe majestueux, sur le fronton antérieur du temple de Delphes. Et c'est ainsi qu'en réalité l'Apollon de Delphes se tient debout au croisement de toutes les voies qu'ont suivies la science et l'art, comme le génie souverain de la vie intellectuelle dont il réalise, avec l'élite de la nation groupée autour de lui, la synthèse précise et grandiose : c'est ainsi qu'il fonde l'unité idéale du peuple grec.

§ VII

INFLUENCE POLITIQUE DE L'ORACLE DE DELPHES.

Cependant le sanctuaire delphique ne fut pas seulement le centre idéal du monde grec ; comme il n'existait partout que des États séparés et qu'à la place des amphictyonies surannées aucun système fédératif nouveau ne s'était constitué, il fut aussi le seul et unique centre de la nationalité grecque, vis-à-vis de l'étranger comme des républiques prises isolément.

Aucun autre sanctuaire n'avait pu acquérir une importance comparable, pas même les plus considérés et les plus influents, tels que l'Artémision d'Éphèse et le Didymæon, près de Milet. Celui-ci, qui eût été le plus capable d'entrer en lice avec Delphes, avait pourtant un désavantage : il n'était pas un centre amphictyonique pour les États ioniens ; les sanctuaires de cette région n'avaient pu soutenir assez fermement la lutte contre la partie de l'Asie qui n'était pas grecque. Delphes était donc reconnue, au dedans et au dehors, comme le cœur de l'être hellénique ; c'est vers Delphes que se tournaient les princes et les États qui voulaient nouer des relations avec la nation grecque ; c'est par ses prêtres qu'ils cherchaient à gagner de l'influence sur elle, à exploiter, pour arriver à leurs fins, le trésor de la sagesse grecque. Vers la xe olympiade (740), des princes phrygiens y dédiaient déjà des offrandes [1] ; des rois de Lydie les suivirent qui suspendaient le destin de leur empire aux lèvres de la Pythie. Les populations de l'Occident, dès qu'elles furent initiées par les colonies à la civilisation hellénique, comprirent et acceptèrent la gloire de Delphes. Au temps de Cyrus, une vieille ville des Tyrrhéniens, Agylla, située sur la côte d'Étrurie, avait un Trésor particulier à Delphes, pour y exposer ses présents sacrés [2]. Les Tarquins, originaires du même pays, honoraient l'oracle delphique, et la république romaine maintint fidèlement ces relations [3].

Les États étrangers obtinrent ainsi le droit d'hospitalité au « foyer commun de la Grèce », comme on appelait Delphes : des rapports s'établirent qui furent de la plus haute conséquence pour la richesse et le crédit de l'oracle, et aussi pour l'extension du commerce maritime, lié si étroitement aux intérêts de Delphes. L'Hellade, sortant de son isolement, entra dans la vie internationale ; et nulle part plus qu'à Delphes ne fut pratiquée et encouragée cette belle institution antique, l'hospitalité, qui unit non-seulement des familles séparées, mais des communautés entières, des États et des peuples.

[1]) Herod., I, 14.
[2]) Strab., p. 220. Herod., I, 167. Schwegler, *Römische Geschichte*, I, p. 271.
[3]) Schwegler, *op. cit.*, p. 775.

La consécration de ce droit était un point capital dans le code international de Delphes. C'est pourquoi, dans la peinture de la Lesché qui représentait la chute de Troie, on voyait au milieu des ruines de la ville expirante Anténor qui, épargné par les vainqueurs comme Rahab à Jéricho, sortait librement avec toute sa famille, parce qu'il avait autrefois reçu à titre d'hôtes les envoyés des Grecs, Ménélas et Ulysse. Les États étrangers étaient introduits auprès de la Pythie par les républiques grecques; ainsi, les Corinthiens exposèrent dans leur propre Trésor les présents sacrés des Mermnades, et les Massaliotes, ceux des Romains [1].

Les relations de Delphes avec les États grecs furent singulièrement plus difficiles. Tant qu'ils ne furent que des peuplades volontairement groupées autour du dieu amphictyonique, ils formèrent, il est vrai, un ensemble dont le point central était le sanctuaire d'Apollon. Mais l'influence même de l'oracle ayant organisé les peuplades en États, ceux-ci, naturellement, prétendirent dès lors à une plus grande indépendance, ce qui dut donner lieu à des conflits de toute sorte.

On reconnut à la Pythie, sans hésitation, un certain droit de haute surveillance. A cet effet, il y a, dans tous les États en relations avec Delphes, des fonctionnaires qui sont les représentants permanents de l'oracle : à Sparte, les Pythiens, compagnons de tente des rois [2]; à Athènes, les exégètes du droit sacré, nommés par la Pythie [3]; à Égine, à Mantinée, à Trœzène et dans d'autres cités, les collèges de théores [4]. Ils sont là pour rappeler sans cesse le droit divin, qu'on ne doit jamais violer; pour dénoncer toute infraction aux préceptes communs qui régissent les Grecs; pour veiller à l'exécution des ordres de Delphes. Car la Pythie ne se borne pas à surveiller et à protéger; elle ordonne aussi, elle exige. Elle exige, par exemple, l'expulsion des criminels hors de la communauté des

[1]) DIODOR., XIV, 93. SCHWEGLER, *op. cit.*, III, 220.

[2]) SCHÖMANN, *Griech. Alterth.*, I³, 264.

[3]) Cf. ci-dessus; p. 27.

[4]) Ces collèges de théores avaient des pouvoirs si étendus dans l'ordre politique que l'emploi était considéré comme le marchepied de la tyrannie (ARISTOT., *Polit.*, p. 217, 14). Cf. SCHÖMANN, *op. cit.*, II, p. 152.

citoyens ; elle veut qu'on lève des soldats pour la défendre de ses ennemis, pour punir le renversement d'une constitution ratifiée par elle. Elle ordonne l'apaisement des guerres civiles, elle arrange les différends entre les partis, entre les voisins ; elle adresse tel État à tel autre, comme Sparte à Athènes pendant la seconde guerre de Messénie, comme les Étoliens aux Pélopides à Héliké [1] ; elle règle les relations réciproques des États, par exemple, quand elle commande aux Mantinéens de transporter du Ménale chez eux les restes d'Arcas et de se donner ainsi toute l'autorité d'une capitale arcadienne. Enfin elle organise les constitutions des différentes cités, ou se réserve le droit de ratifier toutes les constitutions nouvelles. Clisthène lui-même reconnut ce droit quand il établit ses nouvelles tribus.

Delphes, gouvernée elle-même par certaines familles, représenta partout le régime aristocratique. Son influence dépendait du prestige des vieilles maisons : c'est dans la république aristocratique qu'on trouve la « liberté fondée par les dieux [2] », dont Pindare fait honneur à Sparte. En opposition avec le relâchement des liens politiques dans les cités ioniennes, Delphes voulait un système rigoureux, tel qu'il est réalisé dans la perfection chez les Doriens, formés à l'école des préceptes delphiques. Tout mouvement contraire, toute retouche à une constitution sans l'agrément de la Pythie, s'appelait Révolution. De là, la lutte de l'oracle contre les tyrans, qui s'étaient détachés de Delphes avec leurs États, et qui avaient transplanté sur le territoire des cités dociles à l'Apollon Pythien le régime des villes néo-ioniennes. L'oracle donnait à Clisthène de Sicyone le nom de bourreau [3], pour mieux l'opposer au vieux roi du pays, Adrastos.

Pour les colonies, la liberté avec laquelle Delphes les traitait était complète ; pendant la longue période de colonisation des VIIIe et VIIe siècles, l'oracle ne put pas se contenter d'indiquer les endroits habitables ; il dut aussi aider à la solution de ces questions nouvelles et multiples qu'ame-

1) Voy. vol. I, p. 197.
2) Ἐλευθερία θεόδματος (PINDAR., *Pyth.*, I, 61).
3) Clisthène qualifié de λευστήρ (HEROD., V, 67).

nait l'organisation des cités. Or, nulle part le terrain n'était mieux préparé pour un développement anti-delphique de la vie publique, nulle part le danger des souverainetés illégales ne fut si imminent qu'aux colonies, où les luttes de partis, avec toutes leurs conséquences, étaient inévitables dans une population mêlée et hétérogène, et à cause de l'inégalité précoce des fortunes. C'est pourquoi on appelait la Sicile « une mère de tyrans » ; et ce qui n'était dans l'Hellade qu'une situation transitoire tendait à devenir dans les colonies la forme permanente des constitutions.

Pour fonder sur un sol aussi mouvant la loi et l'ordre, des lois écrites devinrent nécessaires dans les colonies, en un temps où les États de la métropole étaient encore administrés d'après des traditions transmises oralement. Moins une coutume unanimement acceptée dominait, plus un droit stable était nécessaire ; et, comme il était impossible d'appliquer aux colonies des constitutions qui fussent rattachées aux droits héréditaires de la noblesse et établies d'après un ordre social immuable, ce qui restait à faire de plus pratique était d'y favoriser les régimes qui étaient les plus propres à s'acclimater dans les villes maritimes et commerciales, ainsi que de prévenir tout ce qui pouvait les faire dégénérer en démagogie ou en tyrannie. Or, rien n'y réussit mieux que les constitutions timocratiques, c'est-à-dire, celles qui organisaient la bourgeoisie d'après la propriété et fixaient ainsi les droits civils de chacun. Sur ce principe se fonda une élite bourgeoise, composée des plus riches propriétaires, et correspondant assez bien à une aristocratie. Elle comprenait d'ordinaire mille membres : on trouve une catégorie de ce genre à Rhégion, à Crotone, à Locres, à Agrigente, à Kyme. C'est dans les colonies qu'on prit aussi plus tôt qu'ailleurs l'habitude de transporter à d'autres places, comme un produit industriel, les législations qui avaient été expérimentées sur quelque point isolé. Le même fait eut lieu également pour les constitutions écrites.

Si parmi celles-ci la plus ancienne fut celle des Locriens de l'Italie méridionale[1], cela tient à ce qu'il s'était formé là un

[1] Voy. vol. I, p. 552.

mélange d'Ozoles et d'Oponliens, de Corinthiens, de Lacédémoniens et de toutes sortes d'autres émigrants, une population enfin particulièrement bigarrée, qu'une réglementation précise du droit public pouvait seule maintenir groupée en cité. Aussi le dieu de Delphes ordonna-t-il aux Locriens de se donner des lois, et au milieu du VIIe siècle parut la législation de Zaleucos, le premier code écrit que l'antiquité ait connu ; c'était, accommodé aux convenances locales, un choix fait parmi tous les articles[1] de droit alors en usage dans les États les mieux administrés de la mère-patrie. Pour le droit criminel, on suivit comme jurisprudence les sentences de l'Aréopage ; pour la discipline politique, la Crète et Sparte, mais avec de sages modifications : ainsi, dans une ville comme Locres, on n'interdisait pas aux étrangers de séjourner parmi les citoyens, mais bien aux citoyens de circuler à l'étranger. L'aliénation des biens y fut aussi rendue difficile, le commerce entravé, en tant que trafic de détail et de boutique : les marchandises ne devaient être vendues que par les producteurs. La curiosité même fut, dans la mesure du possible, prévenue par l'interdiction faite aux citoyens de prononcer la phrase qui voltigeait toujours sur les lèvres des Ioniens : « Quoi de nouveau ? » D'un autre côté, on établit le cens, d'après lequel se constitua une bourgeoisie plus restreinte ; et, en ce qui concerne le droit des particuliers, on adopta pour la première fois des déterminations plus minutieuses, dont on pût déduire les rapports compliqués de la vie sociale.

Comme les lois de Crète et de Lacédémone étaient de même famille et de même caractère, les lois de Zaleucos se trouvèrent en parfait accord avec celles un peu plus récentes par lesquelles Charondas chercha, dans sa ville natale de Catane [1], grâce à une réglementation sévère du droit, à faire des Siciliotes turbulents de bons citoyens. Il sut assurer une plus libre carrière au génie ionien, sans compromettre pour cela la solidité de l'ordre politique. Les lois, à mesure qu'elles firent leurs preuves, se répandirent de plus en plus dans les villes chalcidiennes. Bien plus, le droit public des Chalcidiens pénétra,

[1]) Voy. vol. I, p. 548.

aux siècles suivants, en Asie-Mineure, jusque dans les villes de l'intérieur, parce qu'elles virent dans son adoption la plus sûre garantie d'un progrès conforme à l'esprit hellénique. Ainsi, les problèmes que devait résoudre le législateur, vivant parmi les populations civiles des colonies occidentales, l'ont conduit à établir des constitutions qui, indépendantes des relations locales et, au même degré, des régimes particuliers des différentes tribus, portèrent une empreinte commune d'hellénisme et, par cette valeur nationale même, furent capables de se répandre au loin.

Mais, si on appelle aussi « doriennes » les lois de Zaleucos, cette désignation n'est justifiée que par une raison : c'est que, comme chez Charondas, comme dans la constitution des Chalcidiens de Thrace, qui eut pour auteur Androdamas de Rhégion [1], on y voit appliqués des principes sortis de la même source que les institutions de la Crète et de Sparte. Le premier de tous est que les maisons et les familles d'une ville doivent être l'objet d'une grande sollicitude, afin que dans leur sein se perpétuent les vieilles mœurs et l'instinct religieux ; c'est encore l'union indissoluble du droit et de la coutume, la lutte énergique contre la manie des nouveautés, la limite imposée à l'activité commerciale, la direction marquée à un patriotisme reposant sur la loyauté et l'amour du vrai. Il n'y a donc point lieu de s'étonner qu'on mette Zaleucos, comme Charondas, en rapports avec Pythagore ; et le seul fondement de cette tradition, c'est que la sagesse de tous ces personnages dérivait de la source pythique, d'Apollon lui-même, dont les hautes maximes ont été introduites dans la vie commune par Pythagore [2], avec toute leur pureté et toute leur perfection, mais aussi avec le plus malheureux succès. La jeunesse crotoniate, inspirée de ses idées et se regardant comme une aristocratie intellectuelle, eut vraiment une attitude trop raide, trop peu conciliante vis-à-vis du reste de la bourgeoisie. Celle-ci, en effet, bien que ses droits ne fussent pas atteints ainsi, ne pouvait cependant supporter qu'un petit

[1]) Aristot., *Polit.*, p. 58, 15.

[2]) Sur le rôle de Pythagore, voy. O. Müller, *Dorier*, I, 368. Tycho Mommsen, *Pindar*, p. 23.

groupe restreint, uni par la communauté des biens et l'uniformité de la discipline morale, voulût être et fût en réalité au-dessus de tous les autres.

Dans les dernières années du VIe siècle, qui furent signalées par des crises politiques violentes éclatant dans des régions fort éloignées les unes des autres, aussitôt après l'expulsion des Tarquins à Rome et des Pisistratides à Athènes, les Pythagoriciens furent atteints par cette persécution sanglante que le peuple de Crotone, aigri, déchaîna contre eux sous la conduite de Cylon, et qui remplit pendant longtemps tout le sud de l'Italie des excès sauvages de la guerre civile. A la vérité, les germes précieux qu'avait semés la doctrine pythagoricienne en Italie ne périrent pas tous. Même un membre de cette école, Archytas, sut, dans la Ce Olympiade (380), imposer à la voluptueuse Tarente le gouvernement de la vertu civique, qui est le système de Pythagore. La musique apollinienne, la mathématique, une sagesse pratique fondée sur la domination de soi-même et dirigée vers le perfectionnement harmonique de toutes les qualités physiques et intellectuelles, tout cela fit d'Archytas, au milieu d'un peuple dégénéré, le type du véritable Hellène. Cette personnalité puissante réussit encore une fois à mettre en honneur et en crédit les dogmes fondamentaux dont il faut chercher à Delphes l'origine. C'est donc un esprit unique qui vivifie ce qu'on appelle les constitutions ; c'est l'esprit hellénique, qui a trouvé en elles son expression la plus authentique; et, si les préceptes écrits des grands législateurs des colonies occidentales eussent été conservés, ils seraient, par leur dialecte comme par leur rédaction, un témoignage évident de l'influence delphique.

L'état de la Grèce d'Europe depuis le IXe siècle, les faits qui s'y sont passés, l'empreinte de sa nationalité marquée dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle, dans la religion et la conception morale du monde, dans la constitution des États, dans l'architecture et la sculpture, dans la musique et dans la poésie, enfin son antagonisme voulu avec les Barbares, ce sont là des preuves essentielles de l'action que Delphes a exercée sur elle; c'est pourquoi, à bien des points de vue, les mots delphique, dorien, hellénique, reviennent au même sens.

Cette influence ne pouvait toujours demeurer la même ; elle a été en partie refoulée par l'effet d'événements où toute la Grèce était engagée, en partie, compromise par la faute même de Delphes.

La puissance de l'oracle reposait sur les vieux souvenirs des statuts amphictyoniques, sur l'état de minorité où se trouvaient autrefois les États isolés, quand ils se considéraient encore comme les membres épars d'un corps national dont l'unité n'était vraiment représentée que par Delphes. Elle dut déchoir, du moment où la diffusion des lumières rejeta dans l'ombre l'autorité des présages et des prophéties, où les différentes communes s'affranchirent de la tutelle sacerdotale, où, devenues graduellement des États autonomes, elles prétendirent à une complète indépendance et suivirent chacune une politique particulariste, dont Delphes ne pouvait nullement avoir la direction.

L'État de Lycurgue fut, pendant longtemps, le favori du dieu delphique, la constitution modèle proposée à ses colonies, le bras robuste qui exécutait ses entreprises temporelles, la cité destinée à l'hégémonie de l'Hellade. Mais il se restreignit de plus en plus aux affaires du Péloponnèse, et Olympie en devint le centre nouveau ; plus tard, quand le gouvernement passa des Héraclides aux Éphores, Delphes cessa de représenter à Sparte l'autorité suprême.

En même temps que cette ville se détachait de son sanctuaire natal, la race ionienne fit vers lui un pas en avant dans les deux États qui lui appartenaient, Sicyone et Athènes, et qui tentèrent, en se rapprochant de Delphes alors en quête d'un appui, de s'élever à la condition de grands États helléniques [1]. L'importance de Sicyone fut passagère ; mais Athènes se maintint à son rang. Elle resta en rapports étroits avec Delphes sans rien sacrifier de son indépendance ; elle sut, là aussi, concilier la liberté et le progrès avec la piété et la foi. Ainsi Delphes, au lieu d'être comme jadis à la tête d'une fédération de tribus différentes qui ne réalisaient leur unité que dans son sanctuaire, se trouva dès lors au milieu de deux États seule-

[1]) Voy. vol. I, p. 314.

ment, dont la puissance laissait bien loin en arrière celle de tous les autres. L'oracle ne pouvait donc plus prétendre à la conduite des affaires communes de la Grèce.

Mais Delphes même avait changé. Dès qu'elle n'eut plus à commander et à gouverner, elle s'engagea dans les voies sinueuses de l'empirisme politique ; dès qu'elle n'eut plus une puissance propre, elle s'attacha à des puissances extérieures qu'elle pût utiliser pour ses fins, et entra dans des alliances qui répugnaient absolument à ses principes.

Ce système se révéla manifestement par la manière dont fut traité le tyran Clisthène, que l'oracle avait d'abord, comme de raison, maudit et condamné avec toutes ses propositions impies, et qui plus tard, ainsi que sa famille, forma avec lui une liaison intime et lui rendit les plus grands services. Delphes se montra donc déloyale aux Orthagorides, comme Sparte aux Pisistratides ; toutes deux ont porté jusqu'au bout la peine de leur infidélité.

Delphes perdit également toute considération auprès du peuple lorsque son clergé, qui avait promulgué jadis les plus pures maximes de la morale, travailla à se maintenir par l'intrigue et par d'autres moyens aussi peu honorables. Le dernier coup lui fut porté par l'amour de l'or qui, plus que tout autre poison, a vicié la vie grecque jusque-là si saine. L'or de l'Asie a de bonne heure entraîné les prêtres à estimer la faveur des princes barbares plus haut qu'il ne convenait au sanctuaire national des Hellènes. Une fois que l'affaire des Alcméonides, puis celle de Cléomène qui s'assura la complicité de l'oracle pour se débarrasser de son collègue Démarate [1], eurent fait connaître que les sentences du dieu de Delphes étaient à vendre, tout son prestige aux yeux des Hellènes devait s'effondrer. A ce moment, Delphes a cessé d'être un pouvoir central dans l'Hellade ; l'unité qu'elle représentait est rompue, et à sa place deux États se dressent en face l'un de l'autre, s'efforçant chacun de donner au peuple, par leur hégémonie, une unité nouvelle ; effort que la guerre seule pouvait pousser jusqu'à son but.

1) Voy. vol. I, p. 492.

A l'époque des guerres médiques, Delphes n'était plus que l'ombre d'elle-même ; et la nation perdit ainsi toute espèce d'unité lorsqu'elle en avait le plus besoin. L'oracle fut indécis et lâche ; même il empêcha les autres États, tels que les Cnidiens, les Crétois et les Argiens, d'agir avec résolution ; toutes les grandes actions de cette époque sont dues à l'initiative privée des républiques, et cela même servit à les affranchir définitivement de toute obéissance à l'oracle, de toute docilité à la mantique. Delphes resta, de nom, le foyer commun de l'Hellade ; mais ce n'était plus là que la persistance d'une formalité, et l'autorité primitive du sanctuaire fut si complètement oubliée que bientôt les victoires gagnées par des Hellènes sur des Hellènes, avec des armes sanglantes, furent immortalisées par des monuments à Delphes même, dont c'était violer impudemment les lois.

CHAPITRE CINQUIÈME

LES LUTTES AVEC LES BARBARES.

§ I. — Les Hellènes d'Asie vassaux des Lydiens. — Réaction des puissances continentales contre les Hellènes. — Grecs et Phrygiens. — Grecs et Lydiens. — Chute de la dynastie des Héraclides en Lydie (716). — Dynastie des Mermnades : le roi Gygès (depuis 716 ?). — La guerre d'Ionie. — Les Cimmériens en Ionie. — Règnes de Sadyatte (628-616) et d'Alyatte (560). — L'empire des Mèdes. — Guerre entre la Médie et la Lydie. — L'éclipse de soleil de mai 585 avant J.-C. — Avènement de Crésus (560). — Politique hellénique de Crésus. — Le règne de Crésus.

§ II. — Les Hellènes d'Asie sujets des Perses. — Le peuple des Perses. — Crésus en quête d'auxiliaires. — L'alliance des trois rois. — Défaite de Crésus (546). — La légende de Crésus. — Conséquences de la prise de Sardes. — Pythermos à Sparte. — Révolte de Pactyès. — Soumission de l'Ionie. — L'émigration ionienne. — Téos et Phocée. — Bias de Priène. — Campagnes d'Harpage.

§ III. — La politique orientale dans l'Archipel. — La Carie et la Lycie. — Le roi Amasis. — Cypre au pouvoir des Égyptiens. — Phanès d'Halicarnasse : bataille de Péluse. — L'île de Samos. — Polycrate de Samos. — Les Samiens maîtres de la mer. — Tyrannie de Polycrate : sa politique et ses œuvres. — Les vaisseaux samiens en Égypte. — Défection de la flotte (525). — Les Spartiates à Samos. — Chute de Polycrate (522).

§ IV. — Les Perses sur le continent européen. — La succession de Cambyse. — Révolution en Perse. — Darius fils d'Hystaspe. — Réorganisation de l'empire. — Expédition de Darius en Scythie (vers 513). — Les Perses sur le Danube. — Campagnes de Mégabaze. — Le royaume de Macédoine. — Histiée à Myrcinos. — Extension de l'empire des Perses du côté de l'occident. — Les Perses à Tarente et à Crotone (vers 514).

§ V. — Révolte et chatiment de l'Ionie. — Naxos et Paros. — Histoire de Naxos. — Les exilés naxiens (500). — Aristagoras et Mégabate. — Expédition contre Naxos (499). — Hécatée de Milet. — Soulèvement de l'Ionie. — Aristagoras à Sparte et à Athènes. — Incendie de Sardes (498). — Insurrection à Cypre. — Stratégie des Perses en Ionie. — Histiée en Ionie. — Histiée devant Milet. — La flotte grecque à Ladé; bataille navale de Ladé (494). — Prise de Milet. — Soumission de l'Ionie. — — Mardonius généralissime. — Naufrage des Perses au mont Athos (automne 493). — Perses et Grecs. — Début des guerres médiques.

§ I

LES HELLÈNES D'ASIE VASSAUX DES LYDIENS.

Les peuplades grecques s'étaient répandues tranquillement sur tous les rivages de la Méditerranée, comme si elles eussent été seules au monde et qu'il leur fût échu, par la grâce de Dieu, un droit de propriété sur toute belle plage riche en ports. Elles restèrent dans ces positions sans y être attaquées, tant que les populations établies derrière elles se tinrent en repos et les laissèrent s'arranger à leur aise. Mais cet état de choses ne pouvait durer toujours. Les peuples de l'intérieur devaient finir par s'apercevoir que les avantages de leur propre pays leur étaient ravis par des étrangers. Le mécontentement et la jalousie s'éveillèrent en eux ; ils se pressaient vers les côtes ; les froissements entre Grecs et Barbares devinrent inévitables, et il en sortit de longues guerres dans lesquelles les villes grecques eurent à défendre leurs possessions si facilement conquises, leur bien-être, leur prospérité et leur indépendance nationale. Ce sont ces luttes qui firent entrer le peuple grec dans le grand concert de l'histoire universelle et donnèrent l'unité à son histoire nationale; par elles, l'opposition que les siècles précédents avaient fait éclater entre les deux éléments, hellénique et non-hellénique, arrive à être un sentiment dont la nation a pleinement conscience.

Les colonies donnèrent le branle et entraînèrent avec elles la mère-patrie. Ce qui était en question désormais, ce n'était plus l'indépendance de quelques cités, mais celle de toute la race ; et l'on vit se développer, pour conjurer ce péril, à la place de l'ancienne amphictyonie affaiblie, une nouvelle unité nationale. C'est ainsi que toute l'histoire ultérieure des Hellènes se rattache à ces guerres.

La lutte éclata sur le rivage oriental du monde grec, parce que c'est là que se forma le premier État continental qui eût la volonté et la force d'attaquer les Grecs de la côte.

Ce ne fut aucun des États anciens. En effet, les vieux empires de l'Orient, tant qu'aucun élément étranger ne les vint pénétrer, ne s'intéressèrent pas à la côte. Habitués de longue date aux larges plateaux ou aux riches bassins de leurs fleuves, ils ne sentaient pas le besoin d'étendre plus loin leurs relations. Le commerce par les caravanes et par les fleuves leur suffisait, et celles de leurs productions qui sortaient de chez eux passaient par les mains de peuples étrangers qui en recueillaient le profit. Ces peuples étaient les Phéniciens et, plus tard, les Grecs.

On avait donc, même sur la côte d'Asie, laissé s'élever des places de commerce étrangères ; on leur avait permis de se fortifier et de s'agrandir. On les laissa former des assemblées communes et se donner rendez-vous à des fêtes solennelles ; on leur accorda même la possession des vallées inférieures, partout où il y a entre elles et l'intérieur du continent une séparation naturelle qui les constitue partie intégrante du littoral. Les princes asiatiques acceptaient volontiers, paraît-il, la ligne de démarcation entre la côte et l'intérieur comme la limite de leur empire.

Les populations elles-mêmes ne firent qu'y gagner. En effet, les colonies étrangères, les nombreuses villes qui vinrent à se fonder, amenèrent naturellement des relations très actives; tous les produits naturels et manufacturés de l'intérieur acquirent une valeur beaucoup plus grande. En habiles négociants qu'ils étaient, les Grecs s'attachaient à vivre en bons termes avec les Asiatiques et à gagner leur confiance. Ils visitaient leurs marchés, achetaient leurs produits, acceptaient toutes sortes de commissions et s'établissaient eux-mêmes dans le pays, pour faire plus actives encore les relations commerciales avec les places de la côte. Ils surent, à force d'adresse, se rendre agréables, utiles, et enfin nécessaires. Le fait se produisit surtout dans les principales villes des royaumes de l'Asie-Mineure.

Le royaume des Phrygiens était, entre tous, celui que la parenté de race destinait à d'étroites relations avec les Grecs [1].

[1]) Voy. vol. I, p. 86.

Aussi est-ce en effet sur ce point que remontent le plus haut les rapports entre la côte et l'intérieur des terres. A Milet, nous voyons les Néléides introduire des noms phrygiens dans leurs familles [1]; et un certain roi Midas, fils de Gordias, qui vivait au temps de la première guerre de Messénie, entretint avec les citoyens de la ville de Kyme une étroite amitié. Il épousa même une Kyméenne nommée Hermodice [2], et se mit en relations par Kyme, la colonie, avec Chalcis, la métropole, puis, par Chalcis, avec Delphes. Ce fut une page brillante dans les annales du sanctuaire que cette époque, où la première colonie chalcidico-delphienne s'établit en Sicile [3], tandis que le trône où le roi Midas s'asseyait pour rendre la justice, premier présent votif venu de l'Orient, était dressé devant le temple pythique [4].

L'antique peuple des Phrygiens fut refoulé par des invasions sémitiques qui, venues du sud-est, pénétrèrent en Asie-Mineure, et s'y établirent solidement au temps de la domination assyrienne. La Phrygie elle-même doit avoir été soumise déjà par Ninus. Les Phrygiens, comme les anciens Pélasges, n'opposaient à l'étranger qu'une force de résistance très médiocre, parce que leur civilisation était peu avancée ; leurs mœurs et leur religion subirent, au contact des Sémites, une profonde transformation.

La plus importante de ces influences en Asie-Mineure vint des Lydiens [5]. Ils étaient incomparablement plus étrangers aux mœurs des Grecs de la côte que les Phrygiens ; mais, précisément par cette raison, leur action n'en fut que plus énergique et plus stimulante, ce qui se produisit partout où une population sémitique fut en contact avec des populations aryennes. Ils se fondirent en partie avec les anciens habitants, si bien

1) Voy. vol. I, p. 291.

2) Heracl. Pont., 11, 3. Pollux l'appelle Démodice (Poll., *Onomast.*, IX. 83). Sur Midas, cf. Böckh, *Metrolog. Untersuchungen*, p. 76. D'après Eusèbe, il régnait en 737 (Ol. X, 4). Il y a un Midas qui meurt en 695 et dont, d'après la biographie homérique mise sous le nom d'Hérodote, Homère compose l'épitaphe (Ps.-Herod., *Vit. Homer.*, c. 11).

3) Voy. vol. I, p. 547.

4) Herod., I, 14.

5) Voy. vol. I, p. 87 sqq.

que Phrygiens et Lydiens ne purent plus guère se distinguer; ils agirent aussi sur les Grecs. Ceux-ci apprirent beaucoup des Lydiens, non-seulement en fait de commerce et d'industrie, mais encore dans les arts supérieurs, par exemple, dans la musique. Les Sémites, en général, avaient une aptitude particulière pour la poésie lyrique : aussi les Grecs empruntèrent-ils aux Lydiens leurs mélodies populaires. C'est à ce stimulant que l'élégie grecque dut la naissance [1], et le mode sentimental des Lydiens reçut droit de cité avec la flûte lydienne à Delphes même. Mais, tandis que la Grèce d'Europe ne s'appropriait de la civilisation lydienne que des éléments isolés, les Grecs d'Asie se trouvèrent mêlés par toute leur histoire à l'histoire des Lydiens. Cette solidarité commença à se manifester dès le temps de la dynastie héraclide [2] qui régnait depuis Agron, fils de Ninus, neveu de Bélus. Le commencement du règne d'Agron tombe, suivant le calcul des anciens, en l'année 1221 avant J.-C. [3]. C'était l'époque où l'Assyrie devenait un empire conquérant. La Lydie était l'avant-poste de la puissance assyrienne à l'ouest. L'origine de ses princes, la conformité de ses cultes extravagants avec ceux de l'Assyrie, la fondation de villes comme Ninoé en Carie [4], et bien d'autres signes encore, attestent d'étroites relations avec Ninive sur le Tigre [5].

Mais la Lydie assyrienne vieillit en même temps que l'Assyrie elle-même. Ses princes cherchèrent un appui en dehors de leurs peuples. Ils prirent à leur service des gens de guerre étrangers, et les employèrent à garder leur personne comme à orner et à protéger leur trône. Grâce à la supériorité de leurs talents, les mercenaires surent gagner de jour en jour

[1]) Ἔλεγος est un mot phrygio-arménien, d'après Bötticher, *Arica*, p. 34, et Bergk, *Griech. Litterat.*, ap. Ersch und Grubers Encyclop., p. 339.

[2]) Voy. vol. I, p. 87.

[3]) Agron, fils de Ninus, fonde une dynastie qui gouverne pendant 505 ans : comme la suivante dure 170 ans et qu'elle finit en 546 av. J.-C., le règne d'Agron commence en 1221 avant notre ère. Cf. J. Brandis, *Rerum Assyr. tempora emendata*, p. 3.

[4]) Voy. vol. I, p. 149.

[5]) Ces rapports des Lydiens avec les Sémites sont révoqués en doute par Rawlinson, *Herodotus*, I, p. 362.

du terrain, et leurs chefs, conquérir auprès des princes dégénérés une influence sans cesse croissante. Le commandant de la garde royale, au temps de Candaule, y réussit si bien qu'il prit tout à fait en mains les rênes du pouvoir. Ce prince sans énergie lui accorda lui-même les insignes de la puissance royale, et lui permit de porter à côté de lui, comme symbole du pouvoir suprême, la hache à deux tranchants [1], jusqu'à ce qu'enfin le tout-puissant prétorien jugea le moment venu de mettre fin à l'ombre de pouvoir que la dynastie avait conservé. Grâce à la complicité de la reine, il détrôna le dernier des Héraclides [2] et, avec l'aide de mercenaires cariens amenés par Arsélis, fonda la nouvelle dynastie [3].

C'était-là plus qu'une simple substitution de dynastie : c'était un changement complet de politique. Le hardi chef de mercenaires qui, sous le nom de Gygès, monta à la suite de cette révolution de palais sur le trône des Héraclides (vers 716 avant J.-C.), n'avait aucune attache avec l'ancienne maison royale; il n'était pas non plus de race lydienne; il appartenait à la population des côtes, à la famille des Mermnades [4] qui était, sans aucun doute, originaire de la Carie. Il y avait en Carie une célèbre source thermale (peut-être Caroura, dans la vallée du Méandre, au nord de Ninoé, sur la frontière de la Lydie et de la Phrygie), près de laquelle se trouvait le « bourg de Dascylès [5] » ; c'était précisément le nom que portait le père de Gygès. La hache à deux tranchants, que celui-ci s'était déjà attribuée au temps où il était chef de mercenaires, était en Carie le symbole de la puissance, et c'est en s'entourant de Cariens qu'il affermit le nouveau trône.

Les Cariens étaient, de tous les peuples grecs, ceux qui s'étaient le plus mêlés aux Sémites [6]. Dès le temps de Minos, tous

1) PLUT., *Quæst. Græc.*, 45.

2) HEROD., I, 12. Nicolas de Damas raconte avec plus de détail cette révolution de palais, mais il met Sadyatte à la place de Candaule (NIC. DAMASC. ap. *Fragm. Histor. Græc.*, III, 383-385).

3) ἐπεὶ δὲ ὁ Γύγης ἀποστὰς ἐπολέμει πρὸς αὐτόν, ἦλθεν Ἄρσηλις ἐκ Μυλέων [lisez avec Schæfer Μυλασέων] ἐπίκουρος τῷ Γύγῃ...etc. (PLUT., *ibid.*).

4) Μερμνάδαι (HEROD., I, 7. 14). cf. NICOL. DAMASC., *ibid.*

5) Δασκύλου κώμη (PAUSAN., IV, 35, 11. ATHEN., p. 43).

6) Voy. vol. I, p. 57.

ceux d'entre eux qui n'avaient pas été absorbés par les États grecs avaient été refoulés sur le continent asiatique ; ils avaient été ensuite les uns soumis par les colons ioniens et doriens, (par exemple, les Gergithes, qui formèrent à Milet une classe de prolétaires opprimés[1]), les autres repoussés encore plus loin de la côte. Devancés par les Ioniens dans la voie de la civilisation, ils étaient regardés par eux avec mépris et traités sans égards, avec une orgueilleuse hauteur. Aussi, depuis l'époque de la colonisation, depuis ces jours où les fondateurs des nouvelles cités avaient rendu veuves et contraint ensuite au mariage des femmes cariennes, une hostilité profonde régnait entre Cariens et Ioniens. C'est pourquoi les premiers se tournèrent plutôt vers les Lydiens et les Mysiens que vers les Grecs ; le Didymæon à Milet ne fut pas reconnu par eux comme sanctuaire commun ; il le fut seulement par les Ioniens et les Éoliens. Même au dehors, Ioniens et Cariens pouvaient si peu s'entendre qu'en Égypte on dut les établir sur des rives opposées[2]. Mais, plus les Cariens étaient exclus de la vie civile proprement dite, dont les Ioniens avaient le privilège, plus ils s'adonnaient, selon la coutume de leur race, au métier des armes ; et la fortune de Gygès montre le profit qu'ils en pouvaient tirer à l'occasion.

On conçoit aisément de quelle conséquence fut l'élévation d'un mercenaire carien au trône de Lydie, et l'effroi que cette nouvelle dut répandre dans toutes les villes ioniennes. Les Mermnades pouvaient-ils en effet apporter sur le trône une autre pensée que celle d'étendre leur domination du côté de l'ouest, d'annexer les villes de la côte, de fonder une puissance maritime lydio-carienne, et, avant tout, de châtier l'orgueil des Ioniens ? Ils allaient faire voir ce que pouvait un État possédant, avec l'esprit entreprenant des Grecs, les ressources en argent et en hommes du continent asiatique.

Sans doute Sardes, l'antique cité de Cybèle, qui, située sur les bords du Pactole, au pied des pentes et des riches vignobles du Tmolos, dominait du haut de sa forteresse la délicieuse

1) Γέργιθες (Athen., p. 524).
2) Voy. vol. I, p. 527.

vallée de l'Hermos, était déjà auparavant le centre de l'empire ; mais elle prit alors une importance extraordinaire et comme une vie nouvelle. Elle devint un camp où l'on ne posait jamais les armes, où l'on faisait sans relâche de nouveaux plans et de nouveaux préparatifs. Le commencement du règne de Gygès est une des époques les plus importantes, un moment critique et décisif dans l'histoire de l'Asie-Mineure. Premièrement, l'empire lydien se détache de l'Assyrie, et secondement, il tourne vers l'ouest son action politique.

Dans les annales des rois assyriens, le premier Mermnade est encore présenté, sous le nom de Gugu, comme un vassal de l'Assyrie, au moment où Asour-banipal succède à son père Asour-haddan (668) [1]. Une ambassade du Lydien vint alors à la cour du Grand-Roi. Bientôt éclata une grande insurrection des vassaux. L'Élymaïde, la Chaldée, la Syrie, la Palestine, se soulevèrent. La lutte se prolongea pendant des années (652-647). Il n'est pas douteux que Gygès n'ait profité aussi de ce moment pour se rendre indépendant ; et, comme Babylone même

[1]) Sur la chronologie lydienne, voy. CLINTON, *De Lydiæ regibus* [ap. *Fasti Hellen*. ed. Krüger, p. 309]. Pour l'avènement de Gygès, les indications oscillent entre 708 et 716. Hérodote et Denys d'Halicarnasse donnent 716 (Ol. XVI, 1) : d'autres (CLEM. ALEX., *Strom.*, I, p. 327 b : PLIN., *Hist. Nat.*, XXXV, 55) donnent 708 (Ol. XVIII, 1). La date de 716 est celle qu'a adoptée en dernier lieu BRANDIS (*Rer. Assyr. temp.*, p. 3) sur la foi d'Hérodote. Dans ce système, Gygès règne 38 ans, Ardys 49, Sadyatte 12, Alyatte 57, Crésus 14 ans ; ce qui donne 170 ans pour total. Ce chiffre, ajouté à 546, donne 716, première année des Mermnades. Il résulte des documents assyriens (G. SMITH, *History of Assurbanipal*, p. 341 sqq.) que Gygès (Gugu) a installé Psammétique en Égypte : par conséquent, Gygès vivait encore en 666 ou 667. Mais ceci crée bien des difficultés. BOSANQUET (ad Smith, *op. cit.*, p. 361) a cherché à les résoudre en supposant qu'Hérodote a interverti l'ordre des deux premiers chiffres ; il accorde 49 ans à Gygès et 38 à Ardys. H. GELZER (*Rhein. Mus.*, XXX, p. 230 sqq.) est le premier qui ait songé à tirer parti, pour l'histoire des rois lydiens, des documents contemporains émanant des rois d'Assyrie. D'après ces textes, Hérodote a fait remonter trop haut l'avènement de Gygès (717) et celui d'Ardys (678). Eusèbe est d'accord avec les sources assyriennes, et cette concordance permet d'établir comme suit la liste des rois : Gygès (687), Ardys (652), Sadyatte (615), Alyatte (602), Crésus (561). En ce qui concerne les relations politiques, l'inscription d'Esarhaddon montre que Gygès pendant un certain temps et Ardys après lui ont encore payé tribut à l'Assyrie. Cf. l'ouvrage plus récent de SCHRADER, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 543.

était le foyer de la guerre, on comprend que les provinces lointaines aient eu tout le temps nécessaire pour s'affranchir, et Gygès, pour réaliser ses plans politiques : car, dès le principe, l'objectif des Mermnades avait été l'acquisition de places maritimes heureusement situées.

Ils firent preuve d'une grande habileté en ménageant d'abord les plus puissantes des villes maritimes, celles dont il n'était pas facile d'approcher, et en cherchant à gagner la mer au nord-ouest, par la péninsule de l'Ida, le territoire de l'ancien empire troyen. Là se trouvait une population carienne, comme le prouve le nom des Gergithes qui se rencontre en Éolie, et l'on comptait sur son adhésion. Les villes éoliennes du continent faisaient peu de commerce par mer ; mais, parmi les villes ioniennes, Milet surtout comptait des Cariens dans sa population, et, comme Gygès avait besoin d'une ville maritime florissante pour réaliser ses plans, il eut recours aux adroits Milésiens pour fonder avec leur aide Abydos [1]. Il régnait en maître sur toute la Mysie du nord, jusqu'au Rhyndacos, auprès duquel il fonda Dascylion en mémoire de son père.

C'est ainsi qu'il mit la main sur la Propontide et sur l'Hellespont ; et rien ne peut rendre un meilleur témoignage de l'étendue et de la sûreté de ses vues politiques que l'empressement avec lequel il s'établit tout d'abord sur cet antique chemin des peuples, sur ce détroit important entre tous, et qui assure à qui le tient l'empire de la mer.

En même temps, il poursuivait déjà jusque sur l'autre bord de l'Hellespont l'exécution de ses plans ambitieux. Par exemple, il chercha, comme les tyrans de Corinthe et de Sicyone, à se faire reconnaître par les principaux oracles. Il se tourna vers Delphes et s'efforça de prouver, par la magnificence de ses offrandes, qu'il connaissait, qu'il vénérait le dieu des Hellènes et que cette dévotion lui était familière. Il voulait être reconnu lui-même pour un Hellène et avait à sa cour des rapsodes grecs chargés de répandre dans le monde grec la renommée de ses actions [2]. On ne lui permit pas, il est vrai, de se créer à

[1]) Abydos Μιλησίων κτίσμα ἐπιτρέψαντος Γύγου · ἦν γὰρ ἐπ' ἐκείνῳ τὰ χωρία καὶ ἡ Τρωὰς ἅπασα (STRABON, p. 590).

[2]) On rencontre près de Gygès le poète Magnès de Smyrne (SUID., s. v. Μάγνης).

Delphes un Trésor particulier ; mais on accepta, sans trop de scrupule, ses présents royaux. Cette acceptation impliquait une reconnaissance tacite de la dynastie ; celle-ci pouvait désormais compter sur le dieu de Delphes, en ce sens qu'au moins il n'entraverait pas le développement ultérieur de sa politique. Les vases d'or et les dons en argenterie furent déposés dans le trésor des Cypsélides sous le nom de *Gygadas*, (fils de Gygès)[1] ; le tout formait une masse de métal précieux comme les Grecs n'en avaient jamais vu. Gygès n'aurait pu envoyer à Delphes un négociateur plus persuasif; en outre, la jalousie et les sentiments hostiles que sans doute on y nourrissait contre le sanctuaire des Branchides et les villes d'Ionie, devenues étrangères au dieu de Delphes, devaient plaider sa cause et provoquer des sentiments favorables à la dynastie des Mermnades.

Cependant, entre Grecs et Lydiens, le contact immédiat ne pouvait rester indéfiniment pacifique ; car, depuis que les Lydiens dominaient à la fois en Éolie et sur la côte carienne, ils ne pouvaient supporter aisément que la partie du rivage asiatique comprise entre ces deux points, c'est-à-dire, les meilleurs ports et les embouchures des quatre grands fleuves, demeurassent au pouvoir de cités grecques indépendantes. Si, partant de Sardes et de la vallée de l'Hermos, ils voulaient atteindre la mer, ils rencontraient d'abord Smyrne, qui commandait le golfe Herméen. A l'embouchure du Caystros, c'étaient les Colophoniens, de même race que les Smyrniens, dont la richesse et l'orgueil national les irritaient. Enfin, avec la fière cité de Milet, dont les troupeaux paissaient dans la vallée du Méandre, sur le territoire carien, l'entente ne pouvait non plus longtemps durer.

Ici commence l'âge héroïque de l'Ionie. Toutes les propositions du roi de Sardes, dont le but ne pouvait être d'incorporer à son empire des villes en ruines, furent repoussées. La guerre devint inévitable et fut pour les Hellènes le commencement de la guerre de l'indépendance.

[1]) Herod., I, 14. Sur Γυγάδας, cf. G. Curtius, *Grundzüge der griech. Etymol.*, 1873, p. 628.

Les villes eurent tout d'abord et de beaucoup le désavantage. Elles n'étaient point secourues du dehors. Les relations avec les côtes d'outre-mer étaient rompues; la fête de l'alliance à Délos, qui réunissait jadis les Ioniens des deux rivages, avait perdu depuis longtemps son importance. Les territoires des cités s'étendaient très loin sur le littoral, sans aucune frontière sûre qui les séparât de l'intérieur ; une longue paix en avait amolli les habitants. Ils n'avaient avec les villes doriennes, dont le sanctuaire triopique était établi sur la péninsule cnidienne, aucune espèce d'alliance fédérale. Les villes éoliennes honoraient, il est vrai, comme eux Apollon Didyméen, mais elles étaient impuissantes ; elles s'étaient même divisées en plusieurs groupes, parmi lesquels celui qui occupait la péninsule idæenne formait une confédération à part; et, par surcroît, les envahissements des Mermnades les avaient fait tomber tout d'abord dans un état de dépendance. Enfin, les villes ioniennes elles-mêmes n'avaient plus conservé entre elles depuis longtemps qu'une cohésion très faible [1]. Depuis la chute des familles royales, et c'est là un trait du caractère ionien, elles s'étaient de plus en plus divisées. La jalousie de voisinage entre les cités marchandes, et la rivalité des deux principales villes, Éphèse et Milet, n'avaient laissé s'établir aucune union réelle, aucune constitution collective, à plus forte raison aucune organisation militaire commune. On n'était pas même uni par la communauté des mœurs et de la langue ; car les différences originelles qui séparaient les anciennes populations de la côte étaient encore partout visibles [2]; de sanglantes rivalités n'avaient fait que les accentuer davantage. Enfin, dans chaque ville prise à part, les luttes des partis et le peu d'homogénéité de la population avaient fait naître de dangereuses mésintelligences. Il y avait, dans chaque territoire, des communes rurales, de nationalité carienne et lydienne, qui se résignaient avec peine à subir le gouvernement des Ioniens de la ville.

Tout cela faisait l'affaire des Lydiens. Leurs troupes de

1) Voy. vol. I, p. 288-289.
2) Voy. vol. I, p. 285 sqq.

cavaliers fondaient à l'improviste des régions de l'intérieur, et leurs irruptions successives sur les divers points de la côte tenaient les villes maritimes dans un état permanent d'inquiétude. Mais il n'était pas si facile d'avoir raison des citoyens de ces villes, et, quoique leurs actions héroïques n'aient pas rencontré d'historien, la tradition n'en a pas moins conservé plusieurs traits isolés ; l'on a gardé le souvenir de la bravoure avec laquelle les Smyrniens rejetèrent les Lydiens hors des portes de leur ville déjà conquise [1]. Mimnerme de Colophon, contemporain de Tyrtée, a célébré dans ses élégies leur héroïque valeur [2].

La guerre avait éclaté sur toute la ligne quand mourut le premier Mermnade, qui, pendant son long règne (687-652), avait tracé à l'avance d'une main sûre la politique de sa maison et fondé d'une manière effective et durable l'indépendance de son empire [3]. Ardys lui succéda. Il continua les entreprises contre Milet et, par une attaque soudaine, s'empara de l'acropole fortifiée de Priène ; c'était la ville sur le territoire de laquelle se trouvait le Panionion. La ligne des cités ioniennes était coupée par le centre, et Milet, située en face et à courte distance, se voyait menacée dans son propre golfe. La guerre d'Ionie paraissait devoir aboutir promptement, lorsque des événements survenus d'un autre côté l'interrompirent tout à coup. L'empire conquérant des Lydiens se vit menacé par une attaque inattendue ; il lui fallut lutter pour sa propre existence contre des peuples venus de l'est et du nord.

Déjà, depuis l'an 700 avant J.-C., les populations nomades qui habitaient les bords du Pont-Euxin s'étaient ébranlées et avaient mis en mouvement leurs masses de cavalerie. L'impulsion avait été donnée par les Massagètes ; ceux-ci refoulèrent sans doute vers la mer Noire les Scythes établis sur les

1) Σμυρναίων τρόπος (Aristid., I, p. 373 Dindorf) : Σμυρναίων τολμήματα (Pausan., IV, 21, 3).

2) Pausan., IX, 29, 4. Lane, *Smyrnæorum res gestæ*, p. 19.

3) Sur la mort de Gygès, consulter les renseignements de source assyrienne donnés par G. Smith, ap. Lepsius' *Zeitschrift fur ägypt. Sprache und Alterth.*, 1868, p. 97 sqq.

bords de la mer Caspienne, et les Scythes se rejetèrent sur les Cimmériens. Alors tous les rivages du Pont furent en proie à une agitation dont le contre-coup se fit sentir bientôt dans l'Asie occidentale tout entière. Les Scythes eux-mêmes, venant de la mer Caspienne, pénétrèrent jusque dans l'empire médique, dont les souverains cherchèrent à les rendre inoffensifs en les enrôlant par troupes considérables dans leur armée. Les Cimmériens s'avancèrent en bandes nombreuses (les Trères aussi en faisaient partie) le long de la côte orientale du Pont, dans la direction du sud, et s'emparèrent de la presqu'île rocheuse sur laquelle les Milésiens avaient fondé Sinope [1]. Ils firent de cette ville leur repaire.

Une autre ville où ils firent un long séjour fut Antandros, sur la côte méridionale de la Troade. De ces contrées, ils descendirent dans l'intérieur de l'Asie-Mineure, et inondèrent la Lydie dès l'époque de Gygès. Gygès se défendit contre eux avec le secours de l'Assyrie dont il reconnaissait encore la souveraineté; mais, lorsqu'il se fut affranchi des Assyriens et qu'il eut soutenu contre eux Psammétique, il succomba dans une nouvelle invasion cimmérienne. Les envahisseurs furent vaincus par lui dans une bataille; mais il périt ensuite en combattant, et la partie basse de la ville de Sardes tomba même entre leurs mains [2]. Leurs masses s'accrurent encore en traversant victorieuses l'Asie-Mineure : toutes les populations vagabondes et mécontentes se joignirent à eux, entre autres les Lyciens, et dans le nombre sans doute aussi ce Lygdamis, qui est mentionné comme chef des hordes cimmériennes [3].

Tout d'abord, les Cimmériens durent apparaître aux cités opprimées comme des libérateurs : la puissance des rois de Lydie était paralysée. Cependant, les villes maritimes souffraient depuis longtemps déjà de l'interruption du commerce avec le nord, et les effets de la guerre ne tardèrent pas à se faire sentir jusque sur la côte d'Ionie.

Comme les prophètes de l'Ancien Testament, Callinos éleva

[1]) Voy. vol. I, p. 519.

[2]) Herod., I, 15. Sous Ardys, les Cimmériens pénètrent jusqu'en Ionie (Herod., I, 6).

[3]) Strabon, p. 61.

la voix à Éphèse pour réveiller ses concitoyens de leur fausse sécurité. « Vous laissez faire, disait-il, et croyez pouvoir vous reposer en paix, alors que la guerre couvre la terre entière [1]. » Sa voix retentissait encore que déjà les Cimmériens envahissaient la cité. La richesse du temple les attirait : ils retranchèrent leurs chariots dans les plaines du Caystros et assaillirent, avides de butin, le célèbre sanctuaire d'Artémis. La déesse protégea son temple, c'est-à-dire qu'il ne fut pas pillé ; mais les brandons qu'y lança Lygdamis [2] y mirent le feu, et c'est seulement lorsque la flamme s'éleva que les hordes cimmériennes s'écoulèrent dans la vallée du Méandre où, furieuses du mauvais succès de leur entreprise, elles détruisirent la riche cité des Magnésiens [3]. La chute soudaine de Magnésie était d'un terrible présage. On apprenait avec effroi ce que pouvait faire la force brutale et sans frein de ces Barbares du nord, qui occupaient l'arrière-plan du monde hellénique ; et tous les peuples civilisés des rivages méditerranéens, jusqu'aux plus lointaines de ces cités entre lesquelles les rapports commerciaux avaient établi une espèce d'association, tremblèrent d'angoisse et d'épouvante.

Heureusement, les hordes cimmériennes n'avaient ni les connaissances ni la patience nécessaires pour des siéges de longue durée. Elles s'éloignèrent comme des nuées d'orage que le vent emporte ; elles s'affaiblirent elles-mêmes par des courses sans plan arrêté, sans but autre que le pillage, et furent enfin exterminées dans les montagnes du Taurus [4].

[1] Callin. Ephes., *Fragm.* 1 (ap. Bergk, *Poet. Lyric. græc.* ed. secunda, p. 213).

[2] (Οὗτος ἔκαυσε τὸν ναὸν τῆς Ἀρτέμιδος. Hesych.). Cf. Guhl, *Ephesiaca*, p. 35. O. Muller, *Griech. Liter.*, I, 191.

[3] L'ancienne inimitié qui régnait entre Éphèse et Magnésie porte à croire que les Cimmériens furent poussés contre Magnésie.

[4] Strabon suppose qu'il y a eu deux invasions de Cimmériens. Duncker accepte sa conjecture et place la première invasion au milieu du VIIIe siècle, la seconde, vers 633. Cependant, Hérodote n'en connaît qu'une seule, qui doit avoir eu lieu probablement au commencement du VIIe siècle. Ces Barbares restèrent environ 100 ans en Asie-Mineure. Sur les poésies contemporaines de Callinos, voy. Geiger, *De Callini ætate* (Act. Semin. Erlang. I, p. 39). Une chronologie tout-à-fait différente a été adoptée par Deimling, *Leleger*, p. 51 sqq.

Dès que le trouble où ce fléau avait jeté le pays tout entier eut fait place au calme et à la réflexion, les Mermnades saisirent de nouveau d'une main ferme, vers 623 (Ol. xxxix, 2), les rênes du pouvoir. Sadyatte, fils d'Ardys, soumit la Phrygie et recommença ensuite la guerre contre les villes de la côte. Il s'agissait avant tout de Milet. La confédération ionienne n'existait plus ou à peu près. Milet se trouvait isolée, son orgueil lui ayant, pendant sa prospérité, créé beaucoup d'ennemis. Ses rapports équivoques avec Gygès lui avaient également fait tort. Il en résulta que Chios fut le seul État d'Ionie qui envoyât ses vaisseaux au secours de Milet. Les villes amies, de l'autre côté de la mer, étaient trop loin pour lui venir en aide.

Milet ne s'est jamais montrée plus grande que dans ces temps de continuelles épreuves. Tout d'abord, les citoyens tentèrent de marcher à la rencontre des Lydiens. Mais, dans les plaines basses du Méandre, ils ne purent tenir tête à la cavalerie ennemie. Défaits en deux batailles, ils décidèrent de s'en tenir à la défense de la ville. Du haut de leurs murailles, il leur fallait voir, chaque année, la récolte de leurs champs et les fruits de leurs arbres tomber aux mains de l'ennemi ; leurs troupeaux étaient enlevés, leurs relations avec l'intérieur coupées, la population des campagnes entassée dans la ville. Sans doute, ils gardaient la liberté de leurs mouvements du côté de la mer, et leurs armateurs redoublaient d'efforts ; cependant, il devenait de jour en jour plus difficile de nourrir une ville surpeuplée.

Sadyatte continua la guerre pendant six ans ; son successeur Alyatte, pendant cinq autres [1], sans changer de méthode. Conformément à la politique dont les Mermnades, sans doute sous l'influence de Delphes, ne se sont jamais écartés, ils faisaient la guerre avec de grands ménagements. Ils se bornaient à prendre les récoltes, sans détruire aucune habitation et sans causer de dommage aux lieux sanctifiés par l'exercice du culte. L'incendie des champs ayant gagné, sans qu'ils l'eussent voulu, le temple de l'Athèna d'Assesos [2], Alyatte se

[1]) Sur la durée et les incidents de cette guerre, voy. Herod., I, 17-20.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 54.

fit un devoir de le relever. On devait s'apercevoir que les nouveaux souverains de la Lydie savaient, tout comme les Grecs, respecter les principes du droit des gens ; la guerre ne devait être qu'une lutte pour l'hégémonie, comme il convient entre États du même ordre. Les Mermnades pouvaient espérer que de cette façon ils arriveraient vite à se créer, dans les villes mêmes, un parti aux yeux duquel la plus saine politique serait de préparer l'annexion à la puissance lydienne. Des partis, il n'en manquait pas, à Milet moins qu'ailleurs. Un homme y avait pris le premier rang et y exerçait la tyrannie sous le nom de Thrasybule. Il s'était, avec une impitoyable rigueur, débarrassé des chefs du parti contraire, et il ne reculait devant aucun moyen pour affermir une autorité fondée sur la violence.

Dans la circonstance présente, un despote comme celui-là, qui comprimait d'une main de fer toutes les dissensions et visait à un but déterminé, était un homme précieux. Il avait en outre des rapports personnels avec Périandre de Corinthe, qui le tenait au courant de ce qui se passait de l'autre côté de la mer. Il apprit par lui, à ce que raconte Hérodote, qu'on avait ordonné de Delphes à Alyatte la prompte reconstruction du temple. Comme le roi était dans la nécessité de conclure une trêve pour obéir à cet ordre, Thrasybule, si l'on en croit l'historien, aurait ordonné qu'avant l'arrivée du héraut lydien tout ce qu'il y avait de provisions dans la ville fût rassemblé sur la place du marché, et qu'on y donnât une fête publique des plus joyeuses. Ce spectacle aurait fait son effet, car le rapport que fit le héraut sur l'abondance où vivaient les Milésiens ôta au roi l'espoir de prendre la ville. Alyatte aurait donc pris le parti de traiter et même de conclure une alliance avec Milet : à la place du temple d'Athèna, détruit par les flammes, on éleva deux sanctuaires en souvenir du dénouement pacifique qui avait mis fin à cette longue guerre.

Les conjonctures politiques furent favorables aux Milésiens. Alyatte fut obligé de renoncer à ses entreprises sur le littoral ; car, une fois qu'il eut réussi à expulser complètement les Cimmériens de l'Asie-Mineure [1], il se trouva sous la menace

[1]) Herod., I, 16.

d'un danger bien plus grand, qui venait du centre de l'Asie. Il s'agissait cette fois de défendre l'indépendance de l'empire contre les Mèdes.

Les Mèdes, après s'être détachés de Ninive [1], avaient formé sous Déjocès un État qui, sous son fils Phraorte [2], devint conquérant et s'annexa toute la Haute-Asie. Les vigoureux montagnards de l'Iran, les Perses en première ligne, formaient le noyau des forces militaires avec lesquelles les Mèdes étaient descendus en Mésopotamie. Ils s'étaient ensuite vigoureusement débarrassés du joug des Scythes qui, durant un certain temps, avait entravé leurs progrès. Ils avaient incorporé des troupes scythes aux leurs pour augmenter leur puissance offensive, et, à l'aide d'une armée réorganisée, dans laquelle l'action des armes les plus diverses se trouvait combinée avec un art jusqu'alors inconnu aux tacticiens de l'Orient, Cyaxare, soutenu par le roi de Babylone Nabonassar, avait repris le siége de Ninive, et l'avait terminé victorieusement en l'année 606. La ville des palais, assise sur le Tigre, après avoir été pendant plus de cinq siècles la reine de toute l'Asie occidentale, n'était plus qu'un monceau de ruines. Son trône était à prendre.

Les princes d'Ecbatane ne tardèrent pas à revendiquer dans toute son étendue l'héritage de l'empire assyrien. En Mésopotamie, la puissante Babylone leur barrait le chemin; ils se tournèrent donc vers l'occident, et, partant de l'Arménie qu'ils avaient subjuguée, ils suivirent l'ancienne route des migrations aryennes. Le plateau de Cappadoce appartenait déjà au vaste ensemble des pays vassaux de la Médie. De ces hauteurs les Mèdes s'avancèrent alors vers la Phrygie; ils quittaient les plateaux déserts pour suivre les vallées et leurs fleuves. Parmi les peuples de l'Asie-Mineure, un bon nombre avaient volontairement fait leur soumission à la nouvelle puissance, dont le chef était redouté dans tout l'Orient comme un homme de guerre violent et passionné. On s'attendait à voir les Lydiens prendre le même parti.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 126.

[2]) Sur la succession des rois mèdes, telle qu'elle est donnée par Hérodote, voyez BRANDIS, *Rer. Assyr. tempora emendata*, p. 3, 49.

Mais, si menaçantes que fussent les masses de soldats dirigées par le roi des Mèdes et ses alliés sur les frontières occidentales de l'empire, les Mermnades n'étaient pas disposés à reconnaître la suprématie de la dynastie étrangère. Ils étaient décidés à défendre la ligne de l'Halys, et, dans une guerre de six ans, les Mèdes s'aperçurent qu'ils avaient affaire à un ennemi comme ils n'en avaient pas rencontré dans l'intérieur de l'Asie.

Les armées étaient en présence dans la vallée de l'Halys ; la bataille qu'elles allaient livrer devait décider du sort de toute la péninsule. C'étaient, d'un côté, les peuples belliqueux de l'Iran avec les troupes auxiliaires de l'Asie-Mineure orientale et méridionale ; de l'autre, la puissance lydienne avec les populations guerrières de la Carie, et sans doute aussi cette fois, de l'Ionie, inférieures en nombre, égales à l'ennemi par le courage et l'habitude des combats, supérieures au point de vue de la tactique militaire et de l'intelligence des chefs.

Avant de trancher le différend par les armes, le roi des Mèdes préféra reconnaître l'Halys comme frontière de son empire. Deux de ses alliés eurent une grande part dans cette résolution : le roi de Babylone, que les Grecs nommaient Labynétos, et le prince de Cilicie, Syennésis, qui se trouvait du côté des Mèdes avec les belliqueuses populations du Taurus. L'un et l'autre devaient avoir intérêt à empêcher l'abaissement de la Lydie et l'accroissement excessif du grand empire asiatique.

Les historiens grecs rattachent à cet événement l'apparition d'une éclipse de soleil, dont les Ioniens auraient été prévenus d'avance par Thalès, mais qui aurait tellement surpris les armées belligérantes qu'elles auraient conclu la paix sous l'impression de ce phénomène naturel. C'était d'ailleurs une coutume chez les peuples iraniens de ne combattre qu'à la lumière du soleil. Parmi les éclipses auxquelles on peut songer, étant donné l'époque et la contrée, celle qui eut lieu le 28 mai 585 avant J.-C. dans la région de l'Halys, et qui changea l'aube du jour en nuit, doit être considérée, d'après les calculs les plus exacts, comme celle à laquelle se rapporte le récit. Si l'on détermine par cette date astronomique celle de la bataille, ce n'était plus le conquérant Cyaxare, mais Astyage

qui régnait sur l'empire des Mèdes parvenu alors à l'apogée de sa puissance, et le roi de Babylone ne pouvait être que Nabuchodonosor[1]. Pline lui-même rapportait l'éclipse à la quatrième année de la XLVIII[e] Olympiade (585)[2] : c'était l'année de la mort du tyran de Corinthe Périandre, et à peu près la cinquante-quatrième de la vie de Thalès.

Ce traité de paix trace une division mémorable dans l'histoire de l'Asie occidentale. C'est un acte par lequel l'empire conquérant renonçait à la domination universelle et absolue ; c'est une tentative pour former, par voie de délimitation contractuelle, un système d'États en Asie, tentative tout particulièrement encouragée par les États de second ordre qui voyaient là pour eux-mêmes la plus sûre garantie de leur indépendance. Quant à la Lydie, elle avait désormais, comme la Médie, rang de grande puissance ; la cour de Sardes se trouvait mise sur le même pied que celle d'Ecbatane, et, pour cimenter l'union des deux États, le fils du roi des Mèdes épousa la fille d'Alyatte.

Alyatte avait retrouvé sa liberté d'action ; il se tourna de nouveau du côté de la mer pour y affermir, dans une population divisée, la puissance lydienne, tantôt par la force des armes, tantôt par des moyens pacifiques. Il avait épousé successivement des femmes cariennes et des femmes lydiennes ; il avait marié l'une de ses filles à Mélas, citoyen considérable d'Éphèse, qui appartenait à la famille des Basilides[3]. Lorsque son fils aîné Crésus, qu'il avait eu d'une Carienne, fut en âge d'homme, il l'envoya comme gouverneur en Mysie ; et un autre de ses

[1]) La date précédemment acceptée d'après Oltmanns (ap. *Abhandl. d. Berl. Akad.* 1812-1813) était le 30 septembre 610. Mais Zech (*Astron. Untersuch. über die wichtigsten Finsternisse, welche von den Schriftstellern des klass. Alterth. erwähnt werden*, 1853) a trouvé par le calcul l'année 584, ou, en comptant plus exactement, le 28 mai 585. Zech a pour lui l'opinion conforme de Hansen (ap. *Abhandl. der Sächs. Ges. d. Wiss. Mathemat.-physik. Classe*, 1865, p. 379), de Hind (*Astronomical Register*, n. 117. Sept. 1872) et de Bosanquet (*Transact. of the Society of Bibl. Archæology*, II [1873], p. 147).

[2]) *Rationem defectûs investigavit primus omnium Thales Milesius Olympiadis XLVIII anno quarto, prædicto solis defectu qui Alyatte rege factus est* (Plin., *Hist. Nat.*, II, 12).

[3]) Ælian., *Var. Hist.*, III, 26. Guhl, *Ephes.*, p. 36.

fils, Adramyte, devint le fondateur de la ville d'Adramytion [1], dont la position atteste clairement combien les Lydiens étaient attentifs à se créer en lieu opportun, et malgré les Ioniens, des places de commerce qui fussent bien à eux. Ainsi donc, Alyatte régna encore à peu près vingt-cinq ans après l'année de l'éclipse, et ce fut là, pour la Lydie, une période de prospérité: puis il fut ensuite enseveli auprès de ses aïeux sur les bords du lac de Gygès, en face de Sardes. Ce qui montre à quel point le vieux roi, le véritable fondateur de la Lydie, celui qui lui donna son rang dans le monde, avait, au cours de son long règne, fait corps avec son peuple, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, c'est l'infatigable activité que mit la population de Sardes à exhausser avec les graviers de l'Hermos son tertre tumulaire, jusqu'à ce qu'enfin le tombeau du héros dominât fièrement toutes les autres sépultures princières qui forment, par leur réunion, comme une petite chaîne de montagnes en bordure autour du lac [2].

Vers le temps même où Pisistrate à Athènes saisissait pour la première fois le pouvoir, Crésus, alors dans la force de l'âge, montait sur le trône des Mermnades. Quoiqu'il eût déjà, du vivant même de son père, été investi d'une part de souveraineté [3], ce n'est point sans peine et sans péril qu'il ceignit la couronne. Un parti puissant s'éleva contre lui, groupé autour de Pantaléon, fils d'Alyatte et d'une Ionienne, et décidé à écarter du pouvoir le fils de la Carienne [4]. C'était la vieille querelle qui, malgré le règne pacificateur d'Alyatte, se rallumait toujours. Crésus triompha de son adversaire et punit tous les partisans du vaincu avec la rigueur impitoyable d'un despote oriental. Mais, dès qu'il eut atteint son but, il se hâta d'effacer la trace de ces événements.

[1]) STEPH. BYZ., s. v. Ἀδραμύτειον.

[2]) Sur les tombeaux des princes lydiens, voy. OLFERS (ap. *Abhandl. der Berl. Akad.*, 1858, p. 539 sqq.). E. CURTIUS, *ap. Archäol. Zeitung*, 1853. p. 148 sqq.).

[3]) Crésus était associé à son père (depuis 574 d'après Larcher) en qualité de ἄρχων Ἀδραμυττίου τε καὶ Θήβης πεδίου (NICOL. DAMASC., ap. *Fragm. Hist. græc.*, III, p. 397).

[4]) HEROD., I, 92.

Pour expier le passé, il dépensa le produit des confiscations en présents magnifiques dont il gratifia les principaux sanctuaires du culte grec, ceux d'outre-mer comme ceux d'Asie. A Éphèse, il contribua à redonner une nouvelle splendeur au temple, que l'invasion scythe avait endommagé.

Presque toutes les colonnes et les bœufs en or qui s'y trouvaient venaient de lui. Quant aux deux grands sanctuaires du culte d'Apollon, les présents qu'il leur fit furent répartis avec tant d'exactitude que, pour le poids du métal et pour le travail, ceux qu'il envoya à Delphes et ceux qu'il offrit à Apollon Didyméen étaient de valeur tout à fait pareille ; cette attention inquiète montre combien il cherchait à se montrer équitable, même pour l'oracle de l'Ionie, et à effacer le souvenir du sang versé en Ionie au commencement de son règne. L'Athèna de Delphes fut aussi gratifiée d'un bouclier d'or ; le temple d'Apollon à Thèbes, les oracles de Trophonios et d'Amphiaraos ne furent pas non plus oubliés. Crésus connaissait la puissance de l'or chez les Hellènes : les Tantalides de Lydie s'en étaient servis jadis pour se rendre tout-puissants chez les Achéens [1], et il cherchait à acheter à son tour le droit de cité en Grèce.

Ce qui montre jusqu'à quel point il réussit, ce sont les décrets des autorités de Delphes qui, en considération de l'origine des Mermnades, n'hésitèrent pas à concéder au roi tous les priviléges, par exemple, le droit de cité à Delphes. Désormais, aux jeux sacrés, on vit des Lydiens assis au premier rang et aux places d'honneur.

C'est ainsi qu'il gagna ceux des Hellènes sur qui ses présents seuls pouvaient lui donner prise. Il en agit tout autrement avec les villes d'Asie. Cependant, là encore, il sut allier l'habileté à la vigueur, ce qui lui permit d'atteindre son but sans guerres de longue durée.

Les villes ioniennes devaient, dans la pensée de Crésus, être les perles de son empire ; elles devaient faire de lui un prince hellénique et lui constituer une puissance navale avec laquelle il pourrait pousser plus avant du côté de l'occident. Il commença donc sa politique d'annexion par Éphèse qui, en raison

[1]) Voy. vol. I, p. 110.

de sa position centrale, était le point le plus important de toute l'Asie-Mineure. Nulle part le terrain ne paraissait mieux préparé : il avait là des relations personnelles de toute sorte. Toutes ses opérations financières et tous ses envois étaient confiés à des maisons de commerce d'Éphèse : entre autres, le riche banquier Pamphaès, fils de Théocharidas, avait gagné avec lui des sommes considérables[1]. Le roi de Lydie avait fait son possible pour enricher l'Artémision ; enfin, le fils de sa sœur, Pindaros, qui avait succédé à Mélas dans sa dignité héréditaire, était le gouverneur de la ville.

Et pourtant, Crésus se trompait s'il comptait sur une soumission pacifique : il dut commencer un siége et donner l'assaut au mur d'enceinte. Une tour était prise, la brèche ouverte, et toute résistance inutile, quand Pindaros eut l'idée de mettre à l'épreuve le respect du roi pour la religion hellénique. Il fit tendre du haut des créneaux jusqu'au temple d'Artémis une corde longue de sept stades. Toute la ville devenait ainsi une annexe du sanctuaire ; elle avait le caractère d'une chose consacrée à la déesse. Il réussit de la sorte à désarmer le roi, et, avec l'aide des prêtres, qui s'entremirent pour la négociation, à obtenir des conditions aussi avantageuses que possible[2].

Les Éphésiens durent abandonner la forte position que la ville occupait sur le mont Pion et s'établir en bas, autour du temple, où ils vécurent sous la tutelle des autorités religieuses. Smyrne aussi perdit de la même manière dans la guerre de Lydie son existence de ville libre, et fut divisée en bourgades distinctes[3]. Il semble que, sur les deux points les plus importants de la côte, à l'issue de la vallée du Caystros et de celle de l'Hermos, on ne voulut pas tolérer de cités libres et puissantes aux mains des Grecs. D'ailleurs Crésus n'exigea rien de ces villes, sinon la reconnaissance de sa suzeraineté et le paiement d'un tribut modéré, en signe de dépendance. Il laissa aux citoyens grecs l'administration de leurs affaires in-

[1]) Nicol. Damasc., *ibid.*. Ælian., *Var. Hist.*, IV, 27.

[2]) Ælian., *Var. Hist.*, III, 26.

[3]) Sur le sort identique d'Éphèse et de Smyrne, voy. E. Curtius, *Beiträge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* (Abhandl. d. Pr. Akad. d. Wiss., 1872, p. 17).

térieures ; ces villes devinrent en quelque sorte des villes libres de l'empire lydien, et cette situation leur valut toute espèce de priviléges nouveaux. Aussi se montrèrent-elles disposées à renoncer à l'honneur d'une complète indépendance.

Ainsi s'accomplit rapidement et sans difficulté une des plus grandes révolutions qui soient survenues dans le monde grec. Toutes les villes, l'une après l'autre, tombèrent aux mains du roi et furent incorporées sans résistance à l'empire oriental. Les entraves qui gênaient les relations entre la côte et l'intérieur disparurent ; les trésors de l'Orient et de l'Occident circulèrent librement dans les deux sens. Tous les ports étaient ouverts à Crésus ; il avait dans sa main toute la population maritime ; tout ce qui s'était déployé d'industrie et d'habileté, d'art et de science sur ce littoral était à son service.

Mais jamais conquérant ne s'est tenu pour satisfait de posséder ce rivage et ne s'y est arrêté. Ce n'était un secret pour personne que les villes insulaires, particulièrement Chios et Samos, attiraient les regards de Crésus. Il hésita pourtant à se lancer en avant avec ses plans de conquête ; il n'osait affronter la mer, et ses craintes étaient des mieux fondées, car, en somme, la puissance lydienne n'était encore qu'une puissance continentale. Il se contenta d'organiser son empire et de remplir son trésor qui, outre le produit des mines et du lavage des sables aurifères, se grossissait encore de sommes énormes fournies par les tributs. C'est à ces préoccupations que se rattache la réforme radicale du système monétaire qui eut lieu sous le règne de Crésus [1]. Il abandonna l'ancienne monnaie fabriquée avec l'or blanc (ἤλεκτρον) du Pactole : il frappa des pièces d'or équivalant à $\frac{1}{60}$ et des pièces d'argent équivalant à $\frac{1}{45}$ de la mine babylonienne (poids faible) [2], et en même temps il fit frapper aussi des pièces d'or — c'est-à-dire des statères, des tiers, sixièmes et douzièmes de statères — réglées sur l'étalon d'argent, parce que c'était un moyen plus commode de raccorder le système avec la monnaie d'argent en usage à Éphèse, à Chios, à Lampsaque, à Clazomène et à

1) Consultez sur la question BORREL, *Early lydian money* (ap. Numism. Chron., II, 216) ; BRANDIS, *Münzwesen*, p. 134. 199, etc.

2) Voy. vol. I, p. 292.

Phocée. Une preuve bien remarquable de l'exactitude avec laquelle on s'assimila l'invention grecque, c'est que les monnaies de Sardes frappées sous Crésus imitent tout à fait celles des cités grecques. L'empreinte qu'elles portent n'est point l'emblème de la dynastie, mais celui de la ville : la monnaie conservait son caractère républicain.

Tous les autres arts inventés par les Hellènes, par exemple, le travail des métaux, furent cultivés dans la résidence royale. Sardes devint un centre prospère de commerce et d'industrie, un rendez-vous d'artistes. Tous ceux qui s'étaient fait un nom parmi les Hellènes, Crésus les invitait à sa cour hospitalière : il voulait être à leurs yeux le plus heureux des princes ; il voulait être vanté par eux comme le plus généreux et le plus ami des arts, afin d'attirer sur lui les regards du monde entier.

En fait il était bien, sauf pour Solon et à la mesure de sa morale, un prince heureux. Il avait atteint le but de la politique des Mermnades, but poursuivi avec une rare constance à travers cinq générations ; il l'avait atteint par sa résolution et sa sagesse. Son empire, reconnu partout comme une des grandes puissances asiatiques, venait de s'étendre sous son règne jusqu'à la côte ; pour la première fois, l'opposition du monde grec et du monde barbare semblait avoir disparu. Il unissait à une puissance continentale redoutée dans toute l'Asie, et fondée tant sur la possession d'un vaste et riche territoire que sur la force d'une population résistante doublée d'une bonne organisation militaire, le brillant appoint d'une rangée de villes maritimes en pleine prospérité ; et le Pactole roulait sans interruption son sable d'or devant la porte du château royal de Sardes. Un empire péninsulaire comme on n'en avait pas vu jusqu'alors était fondé ; et, plus les deux mondes grec et lydien se prénétraient l'un l'autre, plus on pouvait espérer de succès nouveaux. Ce qui manquait encore et dont on sentait le plus vivement le besoin, c'était la région riveraine de la mer du côté du sud : la Lycie, avec les ressources de sa population, et la Cilicie, indispensable à qui veut dominer en maître dans la mer de Cypre, restaient à conquérir. Les passages du Taurus devaient être franchis, et

l'Halys lui-même paraissait à l'heureux Crésus une frontière trop voisine.

Mais la fortune du roi de Sardes ne devait pas monter plus haut. Son bonheur domestique s'évanouit le premier ; et, au moment même où il pleurait la mort du seul de ses fils qui ne fût pas infirme[1], son deuil était troublé par l'arrivée de messagers qui lui apportaient la nouvelle alarmante des bouleversements dont l'Asie occidentale venait d'être le théâtre.

§ II

LES HELLÈNES D'ASIE SUJETS DES PERSES.

Parmi les peuples que la dynastie d'Ecbatane avait réunis en un vaste système d'États vassaux, il y en avait un qui s'était placé au premier rang : c'était le peuple des Perses, une des plus nobles branches de la race aryenne, et celui de tous les Iraniens qui était le plus susceptible de culture.

Habitants d'une contrée montagneuse sillonnée de nombreux cours d'eau, à l'abri de toutes les sollicitations voluptueuses de l'Orient, habitués à une vie simple et tout occupés de l'élevage du bétail, de chasse et d'agriculture, les Perses avaient conservé toute leur vigueur et leur énergie native. Divisés en cantons et en tribus, ils vivaient sous un régime de liberté, ayant à leur tête des chefs que chacun pouvait approcher, avec respect sans doute, mais avec son franc-parler. L'amour de la vérité et la bravoure étaient leurs vertus nationales ; une justice consciencieusement rendue d'après les principes légués par les ancètres servait de lien à leurs communes. Les juges du peuple étaient nommés à vie et inamovibles ; ils formaient dans le pays une puissance qui s'opposait à tout arbitraire. Le culte des idoles était, aux yeux des Perses, une folie et un sacrilége. Comme les Pélasges, ils offraient au Dieu du ciel leurs sacrifices sur les cimes les

[1]) Récit de la mort du jeune Atys dans Herod., I, 34-45.

plus élevées de leur pays ; ils adoraient aussi les astres et les éléments. Dans sa prière, le Perse ne devait pas songer à lui-même ; il priait seulement pour le peuple et pour le roi. La domination des Mèdes, par un effet de réaction contre l'étranger, avait développé chez ce peuple le sentiment national, et ils étaient arrivés à l'unité par la subordination volontaire des tribus pastorales à celles qui cultivaient le sol. Parmi ces dernières, la race des Pasargades, la plus noble et la mieux douée de toutes, avait su conquérir une autorité toute royale.

Dans la même mesure où ce peuple arrivait à la conscience de lui-même, les Mèdes s'enfonçaient dans la mollesse et le plaisir. La mort de Cyaxare avait détendu les ressorts de l'empire ; on commencait à trouver insupportable l'état de choses actuel, où les forts payaient un tribut aux faibles. Le refus de cet impôt fit éclater un conflit qui amena une défection ouverte. Non content d'avoir conquis leur indépendance, les Perses marchèrent sur Ecbatane. La dynastie amie des Lydiens fut renversée, et les traités qui garantissaient l'équilibre établi entre les empires de l'Asie occidentale [1] furent anéantis.

Le monde gréco-lydien trembla lorsque l'Achéménide Cyrus, de la famille des Pasargades, en vainqueur sûr de sa force, se dressa un trône dans l'Iran. Des vaisseaux ioniens portèrent aux colonies les plus lointaines le nom du nouveau conquérant qui venait de surgir en Orient, et Crésus dut se résoudre à l'attendre ou à marcher au-devant de lui.

Dans les deux cas, il lui fallait des alliés. Or, comme la poussée se faisait de l'est à l'ouest et qu'il se voyait rejeté par les Barbares du côté des Hellènes, c'était le moment où l'or envoyé à Delphes allait porter intérêt.

Les prêtres de Delphes adressèrent Crésus aux Spartiates. Après ses victoires sur Argos et sur l'Arcadie, Sparte avait une situation qui lui permettait de s'attribuer au delà de l'Archipel le rôle de chef-lieu des petits États de la Grèce, tandis qu'Athènes, après avoir connu l'ordre de choses établi par Solon, était retombée dans le désordre et les luttes intes-

[1]) Voy. ci-dessus, p 137.

tines. Sparte ne manquait pas d'hommes résolus à poursuivre une politique nationale à grandes vues ; elle s'était plusieurs fois déjà risquée sur mer ; l'État dorien avait pris une légitime confiance dans ses forces et pouvait compter sur un avenir plus glorieux encore. L'influence de l'oracle s'ajoutant à cette ardeur secrète, on résolut de ne pas refuser au roi de Lydie, à qui on avait déjà plus d'une obligation, au citoyen honoraire de Delphes, le secours qu'on devait aux membres de la confédération [1]. Dans le même temps, Crésus s'adressait également aux États orientaux qu'il pouvait supposer aussi intéressés que lui à endiguer à temps les envahissements de la puissance perse, c'est-à-dire l'Égypte et Babylone.

En Égypte, après la domination des descendants de Psammétique, qui avait duré un siècle, une nouvelle révolution avait élevé au trône un aventurier du nom d'Amasis, qui appartenait, comme les Mermnades, à la région du littoral envahie par des populations de race grecque. Comme eux aussi il était arrivé au pouvoir avec l'aide de troupes grecques. L'effort de sa politique était de même tourné du côté de la mer : il convoitait la possession de Cyrène [2], comme les Mermnades celle de l'Ionie ; comme eux, il honorait avec une générosité intéressée les dieux de la Grèce : il encourageait, comme eux, de toutes façons le commerce grec et avait fait de Naucratis un port franc à l'usage des Grecs. Ainsi l'Égypte et la Lydie étaient alors deux États tout à fait semblables, et les dangers pareils qui menaçaient de les atteindre tôt ou tard les conviaient naturellement à une action commune.

D'autre part, Crésus s'était tourné vers la dynastie de Babylone, avec laquelle son père avait déjà entretenu des rapports d'amitié. Dans la position dangereuse qu'il occupait entre des voisins puissants et malveillants, cet État avait aussi cherché à s'appuyer sur des mercenaires grecs. Lorsque Nabuchodonosor, aussitôt après la chute de Ninive, avait fait la guerre à l'Égypte et à la Syrie, il avait dans son armée le frère du poète Alcée, Antiménidas, que des luttes de partis avaient chassé de

[1]) Herod., I, 69.
[2]) Voy. vol. I, p. 574.

Mytilène [1]. Nabuchodonosor étant mort en 561, son successeur, que les Grecs désignent sous le nom de Labynétos II [2], était aussi arrivé au trône par une révolution, et probablement, comme Psammétique, Gygès et Amasis, avec le secours de troupes mercenaires (555). C'est avec ce prince que Crésus conclut un traité d'alliance. C'était une alliance offensive et défensive de trois rois [3] contre la puissance de Cyrus qui les menaçait tous également, une grande ligue de Philhellènes et d'Hellènes contre les Barbares d'Orient. Mais, avant que ces alliances pleines de promesses, qui devaient unir les peuples depuis l'Euphrate jusqu'au Nil et jusqu'à l'Eurotas, eussent pu porter leurs fruits pour Crésus, l'orage éclatait sur sa tête et la guerre commençait.

Les événements se précipitèrent, et Crésus ne se montra pas à la hauteur des circonstances. Il flottait indécis entre des résolutions opposées. Il crut bon, tout d'abord, d'aller de sa personne au-devant de l'ennemi. Plein de confiance dans son étoile et dans la fortune de sa dynastie, il pénétra en Cappadoce sans attendre les secours de ses alliés. Il ne voulait pas laisser la puissance de Cyrus se consolider dans ce pays ; il comptait même encore reculer les bornes de son propre empire. Avant tout, son attention s'était portée sur Ptéria, place forte située dans la vallée de l'Halys, à l'endroit où cette vallée s'ouvre dans la direction de Sinope [4] et donne accès dans la partie septentrionale de la Cappadoce. Il ravagea le pays et en expulsa les habitants, sans doute dans le dessein de mettre son royaume à l'abri derrière une large bande de pays dévastés.

Cyrus, qui avait dès lors l'avantage de pouvoir s'annoncer, dans les provinces frontières de l'empire, comme le sauveur et le protecteur des populations sans défense, ne chercha pas à combattre. Il serait même allé, paraît-il, au-devant

1) Voy. vol. I, p. 446.

2) D'après l'inscription de Bisoutoun, il s'appelait Nabounita : Bérose lui donne le nom de Nabonnedos. Cet usurpateur n'était pas un fils de roi, mais un simple parvenu (Beros., ap. *Fragm. Histor. Græc.*, II, p. 508).

3) Alliance avec Amasis (Herod., I, 77) ; avec Labynétos (Herod., I, 183).

4) Πτερίη κατὰ Σινώπην (Herod., I, 76).

du roi de Lydie avec des propositions amicales, et n'aurait exigé autre chose que la reconnaissance de sa suzeraineté. L'attitude menaçante des Babyloniens l'obligeait à la prudence. Cependant on livra bataille, et les Perses, comme autrefois les Mèdes, durent reconnaître le courage et la solidité de l'armée lydienne. La bataille resta indécise.

Néanmoins, Crésus abandonna toute l'expédition. Il revint à Sardes et crut faire assez en convoquant dans cette ville pour la campagne prochaine toutes les troupes de son pays et les contingents de ses alliés. Mais Cyrus n'était pas homme à accorder à son adversaire une trêve qui lui eût permis de doubler ses forces. Après un court repos, les Perses se remirent en mouvement pour pénétrer avec des forces imposantes au cœur de l'empire lydien. Il fallait encore de la prudence, car, dans une vaste plaine sans arbres comme la plaine de l'Hermos, la cavalerie des Lydiens avait une belle occasion pour déployer toutes ses ressources. Sur le conseil d'Harpage, Cyrus fit mettre tout ce qu'il avait de chameaux montés, amenés avec son armée du fond de l'Asie, en face de la cavalerie lydienne et au premier rang. Le stratagème réussit. Surpris par l'aspect et par l'odeur de ces animaux nouveaux pour eux, les chevaux prirent peur ; l'attaque fut paralysée, la bataille perdue.

Crésus fut cerné dans son château, et, sur les pas des messagers qui devaient convoquer pour le printemps les armées auxiliaires, il en envoya d'autres plus rapides chargés d'implorer un secours immédiat pour dégager leur roi. Il était trop tard. Cyrus ne négligea rien pour enflammer l'ardeur de l'armée assiégeante à escalader les remparts, et l'on réussit enfin à pénétrer dans la citadelle de Sardes par le côté qui touche aux flancs du Tmolos (546 : Ol. XVLIII, 3) [1].

L'empire des Mermnades n'existait que par sa dynastie ; il tomba, comme tous les empires orientaux, d'un seul coup, et sa chute fut d'autant plus soudaine que la dynastie n'avait dès

[1]) SOLIN., 7. SOSICRAT. ap. DIOG. LAERT., I, 95. DION. HALIC., *Ep. ad Cn. Pomp.*, p. 773. *De Thuc. jud.*, p. 820. La prise de Sardes était une des dates les plus sûres et les plus connues de l'histoire ancienne : ainsi, par exemple, on datait la mort de Périandre de l'an 40 πρὸ Κροίσου, c'est-à-dire, avant la prise de Sardes (*Rhein. Mus.*, XXXI, p. 20).

le principe fondé dans le pays même sa puissance que sur la force des armes. Le roi était pris, l'armée dissoute ; la Lydie n'existait plus. Crésus, avec une résignation passive, rendit hommage au vainqueur pour qui les dieux s'étaient déclarés. Il fut traité généreusement et conserva une situation honorable auprès de Cyrus, qui sut utiliser les conseils du prince détrôné, conseils précieux à cause de la connaissance qu'avait celui-ci des affaires de l'Asie-Mineure et de ses relations avec les peuples d'Occident. A partir du jour où Crésus s'attacha à la suite du conquérant, il disparut aux yeux des Grecs, sans disparaître pourtant de leur mémoire.

Ils ne se lassaient pas, en effet, de citer sans cesse son histoire comme la série la plus étonnante de péripéties qu'on pût imaginer, et d'y ajouter tout le charme dont les conteurs ioniens avaient le secret. On ne la laissa pas abandonnée simplement à la tradition populaire : les prêtres s'en emparèrent, et elle fut, sous leur influence, accommodée à certains points de vue religieux [1]. Ainsi voyons-nous mettre en relief, d'une part, la piété du roi qui lui a valu la protection particulière du dieu de Delphes ; de l'autre aussi, son orgueil excessif, sa trop grande estime des richesses, qui ont troublé son jugement et amené sa chute soudaine. On fait en même temps remarquer que, depuis Gygès, qui avait conquis le trône par un meurtre, une malédiction pesait sur sa race, et que cette malédiction, selon les lois de l'éternelle justice dont Apollon même ne pouvait arrêter le cours, avait dû s'accomplir. Quand les prêtres parlaient ainsi de malédiction, on pouvait reprocher au dieu de Delphes de n'avoir pas mieux protégé son fidèle serviteur et penser que la piété de celui-ci ne lui avait servi de rien. Mais la gloire d'Apollon devait trouver son compte à la chute même du grand roi.

Le récit ajoute donc que Crésus, après la prise de la ville, s'était réfugié dans le temple du dieu. On le cherche : il est trahi. Le nom du traître Eurybate était passé en proverbe

[1]) Voy. ci-dessus, p. 63 : les légendes concernant Crésus dans Herod., I, 86 92. Ctesias et Nicol. Damasc ap. *Fragm. Histor. Græc.*, III, p. 406. Duncker, *Gesch. d. Alterth.*, II², p. 483.

chez les Grecs pour désigner un homme absolument infâme [1]. Le roi est enchaîné dans le temple, mais les chaînes tombent de ses mains; il est traîné vers la citadelle, mais là encore, son dieu protecteur le préserve de tout mal, jusqu'au moment où Cyrus, contraint par une série de prodiges, se décide à traiter son captif avec déférence et respect.

Il doit avoir existé encore une autre tradition d'après laquelle Crésus n'aurait pas voulu survivre à sa puissance et aurait mieux aimé se brûler avec ses trésors. Ces holocaustes volontaires de princes tombés reviennent souvent dans les légendes et même dans l'histoire de l'Orient; ils se rattachent à l'usage qu'on avait d'honorer le dieu Soleil en mettant le feu à des bûchers chargés de matières précieuses. Ce qui prouve combien cette tradition était répandue, c'est que des peintures antiques représentaient Crésus assis sur le bûcher, dans une attitude solennelle, revêtu de ses habits royaux, le sceptre à la main et la couronne de lauriers sur la tête, versant une libation avec la calme majesté d'un prêtre, tandis que les flammes s'élèvent autour de lui [2].

Lorsque la légende sacerdotale s'empara de cette tradition, elle transforma le bûcher en un échafaud et attribua à Cyrus, l'ennemi de la religion hellénique, une cruauté qui est trop en contradition avec les idées religieuses de la Perse pour mériter quelque créance. Dans cette légende, une pluie soudaine, envoyée par Apollon, éteignait le feu [3]; au lieu qu'Hérodote, qui accueillait de préférence toute version ayant trait à Athènes, fait intervenir le nom de Solon dans la délivrance merveilleuse du dernier roi de Lydie.

La chute de Sardes était, pour le monde grec tout entier, un coup effroyable. L'empire qui avait servi d'intermédiaire avec l'Orient, mais qui avait aussi servi de rempart contre lui, était renversé, et sur ses ruines, une puissance tout à fait étrangère et hostile s'était avancée jusque dans le voisinage de la côte.

[1]) Plat., *Protagoras*, p. 327 d. Εὐρυβατεύεσθαι (*Parœmiogr. Græc.*, ed. Leutsch. I, p. 243).

[2]) « Crésus sur le bûcher. » Cf. Welcker, *Alte Denkmäler*, III, p. 481. Stein, ap. *Archäol. Zeitung*. 1866, p. 126.

[3]) Nicol. Damasc., *fragm*. 68 (ap. *Fr. Histor. Græc.*, p. 409).

Les villes avaient eu à défendre contre les Mermnades leur indépendance politique ; mais leur langue, leurs mœurs, leur religion n'avaient pas été menacées, car elles dominaient jusque dans Sardes. Désormais tout était en péril ; les peuples de l'Iran avaient les mœurs étrangères en horreur et leur religion les conviait à la guerre sainte contre toute idolâtrie. Par la même raison que les Juifs à Babylone attendaient avec joie l'arrivée de Cyrus et voyaient en lui le protecteur du culte de Jéhovah, les Grecs tremblaient pour leurs cités, pour leurs temples et leurs autels.

L'angoisse commune resserra leur union. Les villes éoliennes et ioniennes agirent de concert. Pourtant, cette fois encore, l'entente ne fut pas générale. Les îles, qui ne se sentaient pas menacées, restèrent à l'écart ; Milet même manqua à la nouvelle confédération. Les Milésiens, qui avaient jadis fait cause commune avec les Mermnades, avaient cette fois encore saisi la première occasion pour conclure avec le nouveau potentat un traité particulier [1].

Le parti national avait son centre à Phocée, qui était fort bien située pour communiquer avec les villes d'Éolie. On avait, d'un commun accord, choisi comme ambassadeur de la nouvelle ligue un citoyen de Phocée, Pythermos, qui fut chargé d'exposer la situation aux Hellènes d'outre-mer et de réclamer une assistance énergique. Entouré d'un appareil magnifique qui devait témoigner de la prospérité des Grecs d'Asie, Pythermos aborda à Gytheion. Il se présenta en habit de pourpre devant les magistrats de Sparte et se mit en devoir d'exposer, avec toute l'éloquence dont il était capable, la communauté d'intérêts qui rendait solidaires l'un de l'autre les deux rivages de l'Archipel. Mais sa parole rencontra peu d'écho. Les Spartiates, qui avaient trouvé des équipages et des vaisseaux pour Crésus l'oppresseur des villes grecques, refusèrent à ces mêmes villes tout secours efficace et se bornèrent, pour avoir l'air de payer de retour l'honneur qu'on leur faisait en acceptant leur hégémonie, à envoyer en Asie un ambassadeur chargé d'aller trouver le roi de Perse dans son camp et de

1) Herod., I, 141.

protester, au nom de Lacédémone, contre toute attaque à main armée sur le territoire grec.

Cette impuissante ambassade, qui était la première rencontre officielle entre la Perse et les États de la Grèce d'Europe, dut paraître bien ridicule à Cyrus. Elle ne fit que diminuer encore le cas qu'il faisait de la nation grecque, dont il méprisait l'esprit fanfaron. Il la jugeait d'après la population des villes marchandes d'Ionie et ne pouvait croire capables d'aucune énergie virile des hommes qui passaient la moitié de leur vie à bavarder sur la place publique [1].

En attendant, il avait autre chose en tête que les affaires du littoral asiatique. Depuis la chute de Sardes, il tenait la soumission de l'Asie-Mineure pour achevée ; il reprit donc, avec le gros de ses troupes, le chemin d'Ecbatane, après avoir installé à Sardes, avec une garnison perse, Tabalos comme gouverneur de la nouvelle province. Il laissait à Pactyès, un Lydien, l'administration des impôts et la surveillance des sommes d'argent qui devaient désormais s'acheminer par la route royale de Sardes vers Suse.

Cyrus se faisait illusion s'il croyait avoir par ces mesures assuré la pacification de l'Asie-Mineure. Il laissait tout en fermentation derrière lui. Toute la population des côtes, notamment, était en proie à une surexcitation qui la tenait entre l'anxiété et l'espérance. L'ancienne domination était anéantie : la nouvelle n'était pas fondée encore. L'hommage volontaire que les villes avaient offert sous certaines conditions avait été repoussé par Cyrus avec colère. Avant la chute de Sardes, à l'exception de Milet, toutes avaient rejeté ses propositions, et il ne le leur pardonnait pas. On devait s'attendre à tout de sa part dès qu'il serait libre de son action. On n'avait pas encore vu un soldat de Cyrus sur la côte : on était libre encore ; on n'appartenait ni aux Lydiens ni aux Perses ; et, plus Cyrus mettait de hâte à retirer ses forces militaires de la péninsule pour porter la guerre sur les frontières les plus éloignées de son empire, plus on se sentait tenté d'utiliser ce répit pour s'unir et conquérir à nouveau l'indépendance.

1) Herod., I, 152. 153.

Ces dispositions furent utilisées par Pactyès, dont la fidélité était mise à une trop dure épreuve par les trésors confiés à sa garde. Il se servit de cet argent pour réunir promptement une armée considérable, s'avancer de la côte jusqu'à Sardes et y enfermer Tabalos. Mais il n'était pas homme à mener à bonne fin par son énergie une entreprise aventureuse et difficile. A peine fut-il informé de l'approche des troupes de Mazarès, détaché par Cyrus au secours de Tabalos [1], que le cœur lui manqua ; il laissa son armée se disperser, et se réfugia lui-même à Kyme. L'insurrection n'eut d'autre effet que de hâter le moment fatal, et les Perses n'en étaient que plus irrités lorsqu'ils arrivèrent pour la première fois sur le littoral grec.

Leur premier désir était de punir le traître ; et c'est sur sa tête que s'engagèrent les premières négociations entre l'armée perse et les villes grecques. Les Kyméens, qui n'osaient ni livrer Pactyès ni le protéger [2], le firent passer à Lesbos ; mais il n'était guère plus en sûreté dans les îles. Les habitants de Mytilène n'étaient pas éloignés de livrer le fugitif en échange de l'or des Perses ; aussi les Kyméens le conduisirent-ils à Chios. Les Chiotes crurent devoir saisir l'occasion qui s'offrait de se faire assurer le territoire d'Atarnée et de satisfaire ainsi l'envie, qu'ils avaient depuis longtemps déjà, de posséder un coin de terre sur le continent, en face de leur île. Les Perses y consentirent avec joie, parce qu'ils mettaient ainsi sous leur influence la plus grande île de l'Archipel, et Pactyès fut arraché au sanctuaire d'Athêna, la patronne de la cité, pour être livré à la vengeance de ses ennemis. Ainsi les plus saints devoirs furent sacrifiés aux plus vils calculs d'intérêt, non par des particuliers, mais par un acte officiel engageant l'État tout entier. Il n'y eut que les prêtres pour protester contre la violation de l'asile sacré : ils lancèrent la malédiction sur le territoire acquis au prix d'un tel sacrilége [3]. C'est de cette façon que les Perses apprirent à connaître les populations maritimes de

[1]) Herod., I, 156.

[2]) Les Kyméens consultent l'oracle des Branchides, dont les réponses contradictoires les laissent aussi perplexes (Herod., 158-160).

[3]) Herod., I, 160. Cf. ci-dessus, p. 9.

l'Ionie. Pouvaient-ils faire autrement que de concevoir pour elles le plus profond mépris ?

Mazarès avait atteint son premier but, punir l'instigateur de la révolte ; il se tourna alors contre ceux qui y avaient pris part. Le foyer de l'insurrection avait été Priène, patrie du noble Bias, Priène, qui avait la garde du sanctuaire panionien. Pour faire un exemple, on traîna les citoyens de la ville en esclavage ; puis, l'armée descendit la vallée du Méandre en ravageant tout : Magnésie, qui se relevait à peine de ses ruines, fut détruite pour la seconde fois.

C'est alors que l'exécuteur des vengeances royales mourut subitement, et que Harpage prit la direction de la guerre sur le littoral. Par le choix d'un homme qui lui tenait de si près, Cyrus donnait à entendre l'importance qu'il attachait à l'expédition d'Ionie.

Dans le fait, les Ioniens commençaient à prouver au roi qu'ils étaient autre chose que des bavards de place publique, et qu'ils ne faisaient pas tous aussi bon marché que les Chiotes des choses les plus sacrées. Ces mêmes hommes, qui s'étaient montrés si peu capables de sauver leurs affaires par une action commune, montrèrent, à ce moment où tout espoir de succès avait disparu, un courage héroïque, digne de jours meilleurs. Harpage dut prendre les villes d'assaut les unes après les autres. Une nouvelle guerre l'attendait devant chacune, et pourtant, les Ioniens s'étaient bien vite aperçus qu'ils avaient affaire à de tout autres soldats que n'étaient les Lydiens. Ceux-ci, dans les combats, faisaient donner de préférence la cavalerie : Harpage, au contraire, avait à sa disposition toutes les armes, parfaitement exercées; il avait, par exemple, une masse redoutable d'archers et tous les engins, machines et terrassiers, employés pour des siéges en règle. Il bloquait les villes par terre et par mer ; il savait ouvrir des tranchées souterraines pour faire crouler les murs d'enceinte, et réduire ainsi toutes les villes les unes après les autres. Enfin, avec des ennemis comme ceux-là, il n'y avait point de droit hellénique qu'ils se sentissent obligés de respecter, point de sanctuaire qui pût les intimider, comme il était arrivé avec les Lydiens. Dans cette guerre, deux villes surtout firent preuve d'un courage

héroïque et bien ionien : voyant la résistance inutile sur le continent, elles surent retrouver la liberté sur la mer et se firent de leurs vaisseaux une nouvelle patrie [1].

On comprend aisément que plus la situation de l'Asie-Mineure devenait inquiétante, plus la population des côtes s'expatriait. Ce furent d'abord des individus et des familles qui avaient absolument besoin de la paix pour vivre ; par exemple, des artistes et des artisans qui avaient connu, sous le protectorat de Crésus, l'aisance et le bien-être. C'est ainsi que le sculpteur Bathyclès de Magnésie émigra vers cette époque de Sardes à Sparte, avec ses compagnons [2]. L'émigration, de jour en jour plus forte, se porta vers l'Italie, la Gaule, et surtout vers la mer Noire, sur les côtes de laquelle on vit prospérer les colonies, tandis que la mère-patrie succombait : absolument comme, de nos jours, la destruction de Psara et de Chio a fait naître dans l'Archipel de nouvelles places de commerce, Syra, par exemple. De tout temps les Grecs ont su se tirer d'affaire dans les situations les plus difficiles, remplacer le foyer perdu par une autre patrie et s'y refaire, avec une admirable puissance de vitalité, une prospérité nouvelle. Réduits à fuir leur pays, les émigrants se dirigeaient principalement vers les colonies, suivant l'exemple déjà donné par les Phéniciens. C'est ainsi que le prophète Isaïe exhorte les Tyriens à émigrer à Tartessos et la prospérité de Carthage est due essentiellement aux nombreuses familles qui avaient quitté la métropole opprimée. De même, on vit cette fois des colonies comme Panticapée devenir des villes populeuses.

La meilleure partie de la population s'en alla après avoir fait son devoir ; les lâches seuls restèrent attachés à la glèbe. Mais les cités où la masse des habitants se montra le plus résolue à ne subir à aucun prix le joug de l'étranger furent Téos et Phocée. Les gens de Téos, qui prétendaient descendre des héros minyens [3], choisirent la côte de Thrace qui, peuplée de tribus sauvages, était restée le plus longtemps rebelle à la culture hel-

1) Sur les campagnes et les succès d'Harpage, voy. Herod., 162 sqq. Schultz, *App. ad ann. crit. rer. græc.*, II, p. 29.

2) Cf. Brunn, *Künstlergeschichte*, I. p. 52 sqq.

3) Voy. vol. I, p. 286.

lénique. Un siècle auparavant, les Clazoméniens avaient tenté d'y établir une colonie ; elle avait été complétement détruite par des peuplades descendues de la montagne. Néanmoins, les émigrés de Téos choisirent le même emplacement, non loin de l'embouchure du Nestos, en face de l'île de Thasos. C'est du reste un point où il paraît que les Phéniciens s'étaient déjà établis précédemment. Cette fois, la colonisation aboutit. Une nouvelle Téos refleurit à Abdère [1], et la cité qui vit naître le philosophe Démocrite et qui, de plus, sut l'honorer, a montré que le sentiment élevé qui animait les Téïens ne s'est pas éteint dans leur colonie.

Les Phocéens ne réussirent pas aussi aisément à trouver un nouveau foyer. Ils avaient défendu avec un tel succès contre Harpage les murailles de pierre qu'ils avaient bâties avec l'argent de leur hôte et ami Arganthonios [2], que le général perse se déclara prêt à s'éloigner s'ils voulaient, en signe de soumission, démolir un bastion et concéder au Grand-Roi un emplacement consacré en dedans de l'enceinte [3]. Les Phocéens ne s'y prêtèrent pas davantage ; mais ils employèrent le délai qu'ils avaient demandé pour réfléchir, à mettre à la mer tous leurs vaisseaux, et, tandis que les troupes ennemies se tenaient, comme il était convenu, à distance des murs, ils s'embarquèrent avec leurs femmes, leurs enfants, les objets de leur culte, et tout leur avoir mobilier, laissant aux Perses une ville dépeuplée [4].

Ils auraient bien souhaité ne pas s'éloigner de la mer sur les bords de laquelle ils étaient nés ; mais les Chiotes, par une jalousie de commerçants, ne voulurent à aucun prix leur abandonner les Œnusses ou îles à vignobles. Il leur fallut donc, si pénible que fût ce contre-temps, se résoudre à partir pour une destination plus lointaine avec tout leur chargement. Ils retournèrent encore une fois dans leur patrie déserte, surprirent la garnison perse, coulèrent une masse de fer à l'entrée de

1) Herod., I, 168.
2) Voy. vol. I, p. 568.
3) οἴκημα ἓν κατιρῶσαι (Herod., I, 164), c'est-à-dire, probablement, en faire une propriété royale.
4) Herod., *ibid.* Horat., *Epod.*, xvi, 17.

leur port, maudirent tous ceux qui restaient à terre pour ne pas suivre les autres dans l'exil, et sortirent de l'Archipel, le cap sur les régions lointaines de la mer d'Occident, où ils allèrent rejoindre en Corse (Cyrnos), à Alalia, leurs compatriotes déjà établis dans la contrée. En effet, à Tartessos où ils avaient été auparavant invités à se rendre, leur ami Arganthonios venait de mourir, et, depuis sa mort, des sentiments hostiles s'étaient fait jour à leur endroit. De nouvelles et dures épreuves les attendaient encore. Avant de pouvoir s'établir sur des terres à eux, il leur fallut pourvoir à leur subsistance en faisant le métier de corsaires, ce qui les brouilla avec les États maritimes et commerçants de la mer d'Occident. Les Tyrrhéniens et les Carthaginois firent cause commune pour protéger leur marine marchande contre les nouveaux pirates. Les Phocéens combattirent contre leurs flottes réunies avec le courage du désespoir ; ils ne furent pas vaincus, mais leurs pertes furent si grandes, en vaisseaux et en hommes, qu'il leur fut impossible de se maintenir en Corse. Ils allèrent à Rhégion et le restant de cette population errante et sans foyer finit par se créer à Hyélé, en Lucanie, un établissement stable. Ils y trouvèrent un séjour tranquille, et ce fut cette ville, bâtie sur la limite extrême du monde grec, qui vit naître et grandir dans son sein une école philosophique vouée aux spéculations profondes, l'école des Éléates [1].

Cependant Harpage avait fait tous ses efforts pour mettre fin à cette rude campagne. La prise des villes ne fut suivie d'aucune mesure violente, d'aucune destruction ; les habitants ne furent ni transportés, ni réduits en esclavage. Rien ne fut changé aux institutions des cités. Avec le mépris qu'ils avaient pour toute espèce de constitution à la grecque, les Perses devaient croire les citoyens des villes ioniennes d'autant moins dangereux qu'ils se réuniraient plus souvent et parleraient davantage. C'est pourquoi ils laissèrent subsister jusqu'à la diète fédérale de Mycale [2].

Il se produisit même au sein de cette assemblée des motions

[1]) Les Phocéens à Cyrnos et à Rhégion (Herod., I, 165-166), à Hyélé (I, 167). Cf. Böckh, *Corp. Inscr. Græc.*, II, p. 98.

[2]) Weissenborn, *Hellen*, p. 122. C. Müller, *Fr. Hist. Græc.*, II, p. 217.

et des délibérations qui, dans l'état de surexcitation où étaient les esprits, pouvaient aisément donner lieu à des incidents graves. Les patriotes les plus hardis et les plus clairvoyants élevèrent encore une fois la voix : parmi eux figure Bias de Priène. Il en revint aux propositions de Thalès. Il signala de nouveau la cause du mal, l'absence de toute cohésion politique en Ionie. La dernière guerre ne pouvait laisser de doute à cet égard : si l'héroïsme qui s'était dépensé sans fruit dans des luttes isolées avait été un effort collectif, agissant d'ensemble au moment et au point voulu, le sort des villes ioniennes aurait été bien différent. « Désormais, disait-il, il ne nous est plus possible de nous serrer les uns contre les autres en Ionie. Les plus vaillantes d'entre les cités n'existent plus ; la plus puissante de toutes nous a abandonnés avant le commencement de la lutte ; le sol lui-même sur lequel nous vivons n'est plus à nous, et le peu de liberté d'action qui nous reste est comme une grâce que les Barbares veulent bien nous faire. Ne vous y trompez donc pas : si l'on vous permet aujourd'hui une existence supportable, si le commerce et la navigation suivent leur cours sans encombre, il n'en est pas moins vrai que vous ne vous appartenez plus. S'il plaît au Grand-Roi, il exigera tout ce que vous avez de ressources, votre avoir et vos vaisseaux, et il vous traînera à la suite de son armée pour vous forcer à combattre vos compatriotes. Il est encore temps de fonder une ville commune. Sans doute, ce ne sera plus sur le sol de la patrie ; mais l'Ionie est là où habitent des Ioniens libres ; nos vaisseaux nous donnent le moyen de nous assurer de nouvelles demeures, placées hors de l'atteinte des Barbares. Nos frères de Phocée nous ont montré le chemin ; il y a dans la mer occidentale une île grande et fertile, la Sardaigne. Allons fonder là-bas, avec toutes nos forces réunies, une cité commune à tous les Ioniens, et nous tiendrons tête aux flottes des Tyrrhéniens et des Carthaginois. Aujourd'hui vous avez le choix encore entre ces deux partis : laisser périr la patrie, ou refaire l'honneur et assurer la gloire du nom ionien [1]. »

[1]) Herod., I, 170.

La voix de Bias trouva de l'écho dans bien des cœurs ; mais le plus grand nombre des confédérés ioniens ne put se décider à sacrifier son bien-être présent et acclamer d'enthousiasme des résolutions aussi extraordinaires. La politique habile des Perses travailla de son côté à empêcher que de nouveaux projets d'émigration fussent mis à exécution : il leur suffisait d'avoir brisé la résistance. Les tributs furent payés et les contingents fournis. Le nom perse était si redouté que les îles elles-mêmes apportèrent volontairement leur hommage, entre autres, Chios et Lesbos. Ces deux îles avaient usé dans des luttes intestines leur force de résistance, et toutes deux, à cause de leurs possessions continentales qu'elles ne voulaient pas abandonner, se voyaient obligées à faire leur soumission.

Cependant Harpage réunissait à son armée les contingents des villes d'Ionie et d'Éolie, qui prirent part à l'expédition d'autant plus volontiers qu'elle était dirigée contre les Cariens. Il ne rencontra en Carie de résistance sérieuse ni chez les anciens habitants repoussés dans l'intérieur des terres, ni chez les Grecs de la côte. Cnide seule montra un certain courage. Pendant qu'Harpage était encore aux prises avec les villes ioniennes, les Cnidiens se mirent en devoir de couper par un fossé leur presqu'île, dans sa partie la plus resserrée, et de fortifier la tranchée de telle sorte qu'il fût impossible de les bloquer étroitement. Cependant, ils n'allèrent pas jusqu'au bout : des accidents de toute sorte arrêtèrent ce pénible travail ; on les considéra comme des avertissements des dieux, et finalement l'on se décida d'autant plus vite à subir un sort inévitable que la soumission des villes d'Ionie assurait aux Perses les moyens d'attaquer aussi par mer, le cas échéant [1].

Mais une tâche plus difficile attendait Harpage lorsqu'il remonta de la côte vers l'intérieur. Dans ces contrées, où le terrain offrait aux habitants des défenses naturelles, il livra, tout près d'Halicarnasse, une bataille terrible aux Pédasiens qui s'étaient retranchés dans leur citadelle escarpée de Lida [2] ; et quand ensuite il arriva dans les régions du Taurus, il ren-

[1]) Herod., I, 174.
[2]) Herod., I, 175.

contra une résistance déterminée chez les Lyciens et chez les Cauniens, deux peuples frères qui n'entendaient pas sacrifier aux Perses une liberté qu'ils avaient défendue contre les Lydiens. Les Xanthiens se signalèrent entre tous par leur bravoure. Leur héroïque petite troupe marcha sans crainte au-devant de la grande armée d'Harpage dans la vallée du Xanthos. Ce qui survécut à la bataille se réfugia sur le rocher qui formait l'acropole de Xanthos, et, comme à la longue la résistance devenait là encore impossible, tous les citoyens cherchèrent une mort glorieuse en combattant jusqu'au dernier au milieu des ruines de leurs temples et de leurs maisons. Quatre-vingts familles, absentes alors, échappèrent seules au désastre et revinrent plus tard s'établir sur les ruines du nid d'aigle édifié par leurs aïeux [1]. Les Perses venaient d'éprouver pour la première fois l'héroïsme des montagnards de race hellénique, que l'on pouvait bien vaincre, mais non pas subjuguer. C'était le prélude des Thermopyles.

§ III

LA POLITIQUE ORIENTALE DANS L'ARCHIPEL.

Ces expéditions d'Harpage (depuis 544 : Ol. LIX, 1) avaient transformé toute une moitié du monde grec ; les Hellènes établis des deux côtés de l'Archipel se trouvaient violemment séparés les uns des autres : toute une série de cités grecques, et des plus florissantes, étaient incorporées à un puissant empire barbare et perdaient leur liberté d'action. Tout ce que les Mermnades avaient pu faire n'était que le prélude de ces événements. Maintenant, pour la première fois, l'ancienne opposition entre l'intérieur du continent asiatique et le littoral était supprimée; la puissance royale qui avait pris naissance sur le plateau de la Perse venait, dans sa marche envahissante, de pousser

[1] HEROD., I, 176. Xanthos reste la capitale des Lyciens (OVERBECK, ap. *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1856, p. 289 sqq.).

jusqu'à l'Archipel. Les îles commencèrent à trembler et envoyèrent en hâte leurs hommages à la cour de Suse. Lorsque Cyrus mourut (544 : Ol. LXII, 4), deux ans avant Pisistrate, les rapports des peuples et des États étaient entièrement changés : une nouvelle grande puissance s'était fondée, plus formidable que toutes les anciennes, avec un territoire qui s'étendait de l'Iaxarte à la mer de Rhodes, empire unitaire, belliqueux et envahissant, en face duquel l'impuissance des républiques grecques apparaissait pour la première fois dans son alarmante réalité.

Dans le même temps, une autre puissance continentale de l'Orient avait aussi renversé les barrières qui la séparaient de la Méditerranée et menaçait du côté du sud l'indépendance des États helléniques.

L'Égypte sous les Psammétichides différait autant du vieil empire des Pharaons que la Lydie nouvelle de l'État des Sandonides. La rupture avec le passé était d'autant plus complète qu'il y avait en Égypte plus d'incompatibilité entre les Grecs et le génie propre de la nation. Les rapports de la nouvelle dynastie avec les Grecs avaient été tout à fait bienveillants et amicaux, tant que ceux-ci avaient pu lui servir à protéger le nouveau trône contre la résistance du parti national, et tant que les expéditions au dehors avaient été dirigées contre la Syrie, dans le dessein d'en rattacher le littoral à l'Égypte. Mais cette entreprise avait été arrêtée par le développement rapide et inattendu de la puissance babylonienne. Le roi Hophra, ou, comme les Grecs l'appellent, Apriès, donna alors aux préparatifs de guerre une direction tout autre et, à ce qu'il croyait, beaucoup moins dangereuse ; la détresse de certaines tribus libyennes refoulées par les colons lui servit de prétexte pour entreprendre une campagne contre Cyrène[1].

Non-seulement l'entreprise ne réussit pas, mais elle donna lieu à un soulèvement de mercenaires qui renversa le trône occupé depuis cent ans par les Psammetichides[2]. Il n'est question nulle part d'un mouvement national égyptien ; ce

[1]) Voy. vol. I, p. 573.
[2]) HEROD., II, 161.

fut un aventurier, appartenant à la population bâtarde des mercenaires et jusque-là escroc de profession, qui, sous le nom d'Amasis, monta sur le trône des Pharaons et suivit, d'une façon plus décidée encore, la politique grécophile inaugurée par les Psammétichides. Il avait pour femme une Cyrénéenne, des Grecs pour compagnons de table, des princes grecs pour hôtes et amis ; comme Crésus, il honorait les dieux grecs, particulièrement Athêna, et flattait par ses présents les puissantes corporations sacerdotales. Enfin, il sut reprendre les plans de conquête des Psammétichides, mais avec plus d'adresse et de succès.

L'Égypte était devenue un État riverain de la Méditerranée ; il s'agissait maintenant pour elle d'avoir dans cette mer sa part de domination. Pour atteindre ce but, le nouveau roi ne recourut pas à l'ancien moyen, si dangereux, des expéditions en Syrie : les flottes égyptiennes devaient partir des bouches mêmes du Nil à la conquête de la mer. Mais, pour équiper de fortes escadres, on ne trouvait dans le Delta ni bois de construction ni métaux ; il fallait aussi des stations plus commodes et des ports de guerre meilleurs que le Nil n'en pouvait offrir. Amasis reconnut que, pour réaliser ses desseins, la possession de Cypre lui était indispensable. C'était là que la puissance phénicienne, c'est-à-dire, ce qu'il en restait encore après l'expédition des Babyloniens, pouvait être le plus efficacement attaquée.

Les liens qui unissaient Cypre et la Phénicie sont aussi anciens que le commerce maritime de Byblos et de Sidon [1]. Le joug des villes phéniciennes pesait parfois assez lourdement sur les insulaires, et cette statue de roi qu'on a trouvée à Cition couverte d'inscriptions cunéiformes prouve qu'au huitième siècle des rois de Ninive furent accueillis par les Cypriotes comme des libérateurs qui venaient les affranchir du joug phénicien [2]. Cependant, là encore, les Phéniciens n'ont pas établi leur domination sur l'île d'une manière régulière et complète. Ils en exploitaient les forêts et les mines, ils utilisaient les ports,

[1]) Voy. vol. I, p. 43.
[2]) Voy. vol. I, p. 558.

enrôlaient d'office des matelots et se faisaient payer des redevances; mais la nationalité grecque ne fut pas étouffée. Les villes grecques du littoral septentrional, par exemple, celles qui avaient accès sur la mer de Cilicie, maintinrent leur indépendance.

Déjà Apriès avait battu la flotte cyprio-phénicienne ; Amasis alla plus loin. Il fit passer à Cypre des forces imposantes et soumit toute l'île [1]. Des Grecs de Cypre vinrent en Égypte et des Égyptiens furent transplantés à Cypre. A l'exemple des Mermnades, Amasis fit tout pour se faire regarder comme un Grec. Ce qu'était pour l'Ionie l'Apollon de Milet, l'Aphrodite de Paphos l'était pour les Cypriotes : Amasis lui envoya en hommage des ex-votos magnifiques, et, tout en soumettant au tribut les villes grecques les unes après les autres, il se fit reconnaître par Delphes pour un philhellène. De Cypre, Amasis tournait déjà ses regards vers la côte de Syrie, lorsque Cambyse remplaca Cyrus sur le trône.

Dès que le nouveau roi eut décidé la guerre contre l'Égypte, il envoya secrètement des ambassadeurs aux villes de Phénicie et de Cypre, tout comme Cyrus, avant la guerre lydienne, avait fait proposer aux Ioniens de joindre leurs armes aux siennes. Cette fois, les envoyés perses furent écoutés, et une alliance fut conclue, alliance très importante pour l'avenir, entre Perses et Phéniciens qu'unissait une haine commune contre les Grecs. Même dans les villes cypriotes, en particulier à Salamine, il se formait en face du parti égyptien-grec un parti phénicien-perse. Pour les cités insulaires, le maître le plus acceptable était le plus éloigné : elles obtinrent d'ailleurs, par leur adhésion volontaire, des conditions très favorables La puissance perse gagna par là un immense accroissement : flottes, ports, matelots, chantiers, tout fut à son service ; et l'Égypte était déjà bloquée du côté de la mer et à moitié paralysée avant que ne fût donné le signal de l'attaque ouverte.

Ainsi, le nombre des États grecs libres allait diminuant de jour en jour devant les progrès des États orientaux, qui s'attaquaient déjà à la Méditerranée. Mais l'essor du génie grec ne fut par là ni arrêté ni contenu dans des limites plus étroites.

[1]) Diodor., I, 68.

Il trouva au contraire, dans les relations engagées avec ces États, un stimulant nouveau et un champ d'action incomparablement plus vaste. Les petits rois grecs des villes de Cypre avaient envoyé jusqu'à Ninive des ouvriers à Assarhaddon, pour travailler à ses palais[1]. Nabuchodonosor de Babylone fit ses guerres avec des mercenaires grecs, et la nouvelle Égypte, tout comme l'empire lydien, devait à l'influence grecque tout ce qu'elle était alors. Les mercenaires grecs avaient été l'appui de la dynastie de Psammétique; leur assistance seule avait permis aux rois de réprimer le soulèvement de la caste guerrière et de mener à bonne fin les brillantes entreprises dont des parvenus comme eux avaient besoin, ne fût-ce que pour affermir leur trône. Avec leur aide, ils avaient pu reprendre les plans des grands Ramessides, creuser le canal qui devait relier la Méditerranée à l'Océan indien et porter la guerre en Syrie. De même, lorsque, sous Amasis, la guerre éclata entre la Perse et l'Égypte, toute la conduite et l'issue de la guerre furent de part et d'autre entre les mains des Grecs.

Cambyse, pour livrer à son adversaire un assaut victorieux, comptait principalement sur les troupes auxiliaires et les vaisseaux des Éoliens, des Ioniens et des Cypriotes. Tout l'espoir d'Amasis reposait sur un habile capitaine d'Halicarnasse, qui se nommait Phanès ou, en égyptien, Combaphès [2]. Le malheur du roi voulut qu'il offensât cet homme qui, se sachant indispensable, élevait des prétentions démesurées. Phanès quitta secrètement le service du roi. Amasis dépêcha à sa poursuite un fin voilier; il fut arrêté en Lycie, réussit à s'échapper de nouveau par un coup d'adresse et, pour se venger de son ancien maître, alla offrir ses services à Cambyse, qui l'accueillit avec une confiance illimitée et le chargea de conduire toutes les opérations militaires.

Ce fut lui, par exemple, qui noua les relations indispensables avec les tribus arabes qui apportèrent de l'eau sur diffé-

[1]) Petits potentats cypriotes vassaux des rois d'Assyrie (Rawlinson, *Herodotus*, I, p. 483). Sur les partis à Cypre, voy. Schlottmann, *Eschmunazar*, p. 57. Weissenborn, *Hellen*, p. 112.

[2]) Sur Phanès-Combaphès, voy. Herod., III, 4. Ctesias, *De rebus Pers.*, 9 [p. 47, ed. C. Müller].

rents points du désert; c'était pour la grande armée le seul moyen d'arriver sans danger jusqu'aux frontières du Delta. La victoire de Péluse et la conquête de l'Égypte (529 : Ol. LXIII, 4), furent essentiellement l'œuvre de Phanès.

Parmi les Grecs qui prêtèrent leur concours à Cambyse dans son expédition d'Égypte se trouvaient des Samiens, avec une escadre. Le roi était, à l'égard de ces alliés, dans une situation toute particulière. Samos n'avait jamais été soumise comme Lesbos et Chios ; Samos était le centre d'une puissance indépendante, à laquelle se rattachaient alors une foule de cités insulaires grecques [1]. De son plein gré, comme Milet l'avait fait jadis, cette puissance offrit son concours au roi de Perse, bien que son chef entretînt avec l'Égypte des relations d'amitié très étroites. Celui-ci avait à cœur de conclure au moment opportun une alliance avantageuse avec les Perses ; de plus, le prince samien voulait saisir l'occasion de se débarrasser d'un certain nombre d'hommes dont le voisinage lui paraissait dangereux pour la stabilité de son pouvoir. C'était un pouvoir fondé par la force sur le renversement de l'ancienne constitution politique, et qui mettait l'État tout entier dans la main de Polycrate.

Samos était alors le centre brillant de toute la partie de l'Ionie que les Barbares n'avaient pas encore atteinte. Elle semblait tout particulièrement destinée à cette situation : car nulle part la vie conforme au génie ionien ne s'était déployée avec autant de variété et d'intensité que dans cette île. L'agriculture et le travail des mines, l'élève du bétail et la culture de la vigne, et surtout les constructions navales, le commerce et l'industrie, étaient les sources de sa prospérité. Ces insulaires avaient, inné en eux, un infatigable esprit d'invention, et en même temps une hardiesse virile, une ardeur de découvertes qu'excitait l'attrait des périls lointains et des mers inconnues. C'est dans les chantiers de Samos que l'aménagement du navire grec, destiné à tenir la mer, avait trouvé ses perfectionnements essentiels; c'est là que l'on savait le mieux unir

[1]) Sur la thalassocratie samienne, cf. STRABON, p. 673. BUNSEN, *Ægypten*, V, p. 430, et GUTSCHMIDT, *Beiträge zur Geschichte des alten Orients*, p. 122.

l'ampleur et la capacité requise pour les transports à la mobilité du bâtiment, et Samos était la première ville qui eût importé à Corinthe la construction des trirèmes [1]. Nous voyons Samos mêlée à toutes les guerres des États riverains de la mer. Les marins de Samos étaient au nombre des premiers navigateurs grecs qui devinrent les hôtes familiers de la mer d'Égypte, et personne ne conteste à leur compatriote Colæos l'honneur d'avoir découvert la région lointaine qui fermait la Méditerranée à l'occident et d'avoir annoncé le premier dans les ports d'Ionie les trésors de l'Espagne [2].

Héra, la déesse protectrice de l'île, avait sur le rivage à l'ouest de la ville son sanctuaire, renommé dans le monde entier, et y recevait les vœux des matelots au départ, leurs ex-votos au retour. Il n'y avait pas un point de l'Archipel où affluât une pareille variété de renseignements sur les pays et les peuples, informations attestées par des monuments de toute espèce. A côté du grand bassin de bronze soutenu par trois atlantes, que Colæos avait fait faire avec la dîme prélevée sur ses bénéfices et qu'il avait consacré dans le sanctuaire comme un souvenir durable de son premier voyage à Tartessos, on voyait réunis une foule d'ex-votos analogues, dans lesquels on pouvait retrouver toutes les étapes successives de la navigation dirigée par les Samiens et celles de l'industrie nationale. Les ateliers de Chios, d'Éphèse et de Samos entretenaient des relations étroites ; la fréquence des échanges nourrissait leur activité, et, tandis qu'à Éphèse les travaux ininterrompus de l'Artémision étaient pour divers métiers l'occasion de perfectionnements considérables, le travail des métaux et la statuaire étaient les arts qui, dans les écoles de Samos et de Chios, se signalaient par les plus importantes découvertes [3].

Le mouvement industriel de l'île avait été encouragé de toutes manières sous le gouvernement aristocratique des Géomores ou propriétaires fonciers, qui avait remplacé la royauté : le même fait s'était produit à Corinthe sous les Bacchiades. Cependant, il se forma parmi les matelots et au sein des

[1]) Voy. vol. I, p. 535.
[2]) Voy. vol. I, p. 565-568. Ex-voto de Colæos, cf. ci-dessus, p. 51. 92.
[3]) Voy. ci-dessus, p. 88-91.

classes industrielles un parti puissant, hostile à l'aristocratie, et qui n'attendait qu'une occasion et des chefs pour arracher le pouvoir aux anciennes familles. C'est sur la flotte qu'éclata le soulèvement. Elle revenait justement, après des combats heureux et avec une bande de prisonniers mégariens, de la Propontide, où les Samiens possédaient depuis l'an 600 environ avant J.-C. une colonie, la ville de Périnthe[1]. A cette occasion le chef de la flotte, Syloson fils de Callitélès, réussit à persuader à ses hommes de renverser la constitution. On ôta aux Mégariens leurs chaînes et, pendant la fête de Héra, un jour où pour la célébrer les Samiens s'étaient réunis sur la plage, on exécuta un coup de main à la suite duquel les magistrats furent massacrés, les familles sénatoriales dépouillées de leurs droits, et le triomphe du peuple proclamé.

Naturellement, là non plus, ce ne fut pas le peuple qui mit la main sur le pouvoir ; ses chefs le prirent pour eux.

Le premier de ces tyrans fut Syloson lui-même. Ensuite vint Æaque. Cependant la situation manqua de stabilité jusqu'au jour où les fils d'Æaque, Pantagnotos, Polycrate et Syloson, par un nouveau coup de force exécuté avec l'aide de Lygdamis [2], désarmèrent les cités et soumirent l'île à leur puissance. Ils la gouvernèrent quelque temps en commun, en la divisant en trois cercles administratifs ; mais le second des trois frères, supérieur aux deux autres par le talent et l'ambi-

1) D'après Fischer (*Griech. Zeittafeln* ad ann. 590), Périnthe fut fondée en 600. Gutschmidt (*op. cit.*) place la révolution de Samos vers 590, et il paraît certain que les actes de piraterie mis au compte des Samiens par Hérodote (Her., III, 47) appartiennent à une époque où l'aristocratie ne gouverne plus. Eusèbe met l'avènement de Polycrate en 532 (Ol. LXII, 1), et Bentley en 565 (Ol. LIII, 3). La date de Bentley est acceptée par Panofka (*Res Samiorum*, p. 21) et par Böckh (*Corp. Inscr. Græc.*, I, p. 13). Les relations entre Polycrate et Lygdamis (Duncker, *Gesch. des Alterthums*, IV², p. 321) ne sont pas un argument absolument décisif, car, de même que Lygdamis soutint Pisistrate en simple particulier, il a pu aussi bien secourir Polycrate sans être lui-même tyran. Il n'y a rien là, par conséquent, qui nous oblige à placer en 535 le début du règne de Polycrate ; par contre, il y a bien des raisons de croire que la tyrannie de Polycrate a duré plus de dix ans. En fait de points de repère assurés pour la chronologie, nous n'avons que l'expédition d'Égypte en 525 et la mort de Polycrate en 523. Sur la chronologie de Polycrate, cf. *Rheinisches Museum*, 1871, p. 573.

2) Voy. vol. I, p. 444. 448.

tion, n'était pas satisfait du tiers qui lui était échu. Le frère aîné fut mis à mort ; le plus jeune, Syloson, s'enfuit ; et Polycrate se trouva ainsi maître absolu du pays.

C'était un riche héritage que celui dont venait de s'emparer l'énergique usurpateur ; c'était une hauteur bien capable de donner le vertige que celle où la violence dégagée de scrupules l'avait porté. Une population dense, mêlée, frémissante, plutôt étonnée que soumise ; dans les îles et sur la côte, des voisins jaloux, dont les plus puissants avaient déjà fait cause commune avec les Barbares ; peu d'alliances, ou des alliances lointaines ; au contraire, d'un côté, la puissance perse qui avançait sans interruption, de l'autre, Sparte, puissante réserve de tous les partis opposés aux tyrans ; telle était la situation de Polycrate. Dans ces conditions, il ne pouvait asseoir sa domination que par les moyens les plus violents. Il ne pouvait pas, comme Pisistrate, compter sur une partie du peuple qui vît ses propres intérêts représentés par lui : l'argent et les soldats étaient les seuls appuis de son pouvoir.

Une garde de mille archers étrangers entoura sa personne et tint garnison à son château d'Astypalée [1]. Ses alliés, particulièrement le tyran de Naxos, Lygdamis, lui fournirent des renforts et des armes. On travailla sur tous les chantiers, jusqu'à ce qu'on eût construit et équipé cent vaisseaux de guerre à cinquante rameurs ; pour les monter, il fit lever des hommes en Ionie, en Carie, en Lydie, pays où, par ces temps de trouble et de désordre, il ne manquait pas d'aventuriers vagabonds. En un laps de temps incroyablement court, il se trouva avoir créé une puissance navale qui dominait la mer d'un bout à l'autre. Quelle résistance pouvait-il rencontrer ? L'empire perse n'avait pas encore atteint la côte ; la ligue ionienne était impuissante ; les seules villes du voisinage qui osèrent risquer la lutte avec l'orgueilleux tyran, Milet et Lesbos, furent complètement battues sur mer et désarmées [2]. Dès lors, ses escadres parcoururent sans crainte l'Archipel pour rançonner toutes les côtes, sans distinction de Grecs ni de Barbares, d'amis ou

[1]) Herod., III, 45.
[2]) Herod., III, 39.

d'ennemis. Les amis eux-mêmes, pensait-il, seraient plus sûrs si on commençait par les piller, sauf à les dédommager ensuite, que si on les épargnait purement et simplement. C'est ainsi que Samos devint un nid de pirates, un État de proie parfaitement organisé : aucun navire ne pouvait faire en paix sa route sans avoir payé aux Samiens son droit de circulation. On imagine combien de butin et d'argent dut s'accumuler à Samos. L'opposition contre le tyran en fut plus facile à réduire au silence ou à écraser. Toute cette richesse assurait la domination d'un maître redouté de ses amis comme de ses ennemis, qui avait fait entourer son palais d'Astypalée d'un rempart et d'un fossé profond creusé par les mains des prisonniers faits à la guerre de Lesbos.

Mais Polycrate voulait être quelque chose de plus qu'un flibustier. Quand il eut anéanti toute résistance et assuré à sa flotte la domination de l'Archipel, il songea à fonder quelque chose de nouveau et de durable. Les points de la côte qui n'étaient pas défendus durent acheter leur sûreté au prix d'un tribut régulier ; ils s'unirent sous sa protection en une sorte de ligue dont les intérêts et les affaires finirent par se concentrer à Samos. Samos devint, d'une ville de pirates qu'elle était, la capitale d'un empire fait de côtes et d'îles. Les présents et les tributs des villes dépendantes, les produits variés des Cyclades et des Sporades, les marbres de Paros, les minerais d'or de Siphnos, affluaient dans la capitale de Polycrate. De petits tyrans, comme Lygdamis à Naxos, étaient étroitement associés à sa fortune ; Pisistrate lui-même peut être compté parmi les alliés des Samiens. Au sud, ceux-ci étaient sur le pied d'intimité avec l'Égypte et y trouvaient, entre autres choses, des avantages commerciaux inappréciables. C'est ainsi qu'au moment où l'Ionie d'Asie avait perdu son indépendance, la fortune, l'habileté et l'énergie d'un seul homme avaient formé dans l'Archipel un empire insulaire grec-ionien, maintenu et dominé par une flotte puissante.

Cependant si Samos, avec ses forces maritimes, prétendait jouer un rôle national vis-à-vis des Barbares qui avançaient sans cesse vers la Méditerranée, Polycrate avait besoin de paraître autre chose qu'un homme de guerre redouté ; il lui

fallait les moyens pacifiques pour concilier et pour unir, pour donner un fondement durable à une domination établie tout d'abord uniquement sur la violence. Dans ce dessein, il se rapprocha du vieux sanctuaire nationnal de Délos ; il fit à Apollon un magnifique hommage, en lui vouant l'île de Rhénée, île voisine de Délos, dont il fit une dépendance du temple, et qu'il rattacha par des chaînes à l'île du dieu en signe d'union indissoluble[1]. L'ancienne fête de la ligue ionienne fut à cette occasion rétablie avec un éclat nouveau : c'était l'inauguration religieuse du nouvel empire insulaire, la création d'une amphictyonie apollinienne ; et le tyran, qui ne croyait pas l'empire perse capable de devenir une puissance dans l'Archipel, et qui ne voyait pas non plus d'État grec capable de lui tenir tête, pouvait réellement concevoir l'espérance de repousser les Barbares et d'incorporer à son empire une portion de jour en jour plus considérable des côtes de la mer Égée, à l'est et à l'ouest.

Si Délos était devenue le sanctuaire universel de cet empire, Samos n'en devait pas moins rester le centre brillant, la métropole de l'Ionie, et il fallait lui donner les insignes de son rôle, de façon qu'on pût de moins en moins s'y méprendre. Polycrate savait, aussi bien que les rois de Lydie et que les tyrans des autres cités grecques, combien l'éclat de la richesse, l'étalage d'objets précieux et d'œuvres d'art, les constructions magnifiques, exerçaient sur le peuple grec une fascination puissante et irrésistible.

Aussi tout ce qui, dans les diverses contrées, avait le renom d'être excellent devait se trouver réuni à Samos pour assurer à l'île un éclat digne de son rang. Pour Polycrate, aucune distance n'était trop grande, aucun transport trop délicat et trop coûteux. Chiens de chasse d'Épire et de Laconie, brebis de race milésienne et attique, chèvres de Naxos et de Scyros, toutes ces espèces furent transplantées par troupeaux dans les pâturages de l'île. Des plantes magnifiques, qui jusque-là ne

[1]) Thucyd., I, 13. III, 104, et, d'une manière générale, en ce qui concerne les rapports de Samos avec Délos, cf. Panofka, *Res Samiorum*, p. 29 sqq. Plass, *Tyrannis*. I, p. 234. Duncker, *Geschichte des Alterthums*, IV, p. 504.

s'étaient épanouies que sous le soleil de Lydie, ornèrent les terrasses des jardins de Samos[1]. Il fallait avant tout que Samos devînt le centre du mouvement intellectuel par lequel les Hellènes se distinguaient des autres peuples. Aussi n'épargna-t-on aucun sacrifice pour y attirer les artistes les plus distingués, et pour encourager l'industrie par des faveurs et des libéralités. Les ateliers de Samos devaient être les premiers de la Grèce pour la perfection des procédés artistiques : le luxe et la magnificence dont Polycrate s'entourait leur assurait des commandes de nature à provoquer sans cesse des raffinements d'exécution et des inventions nouvelles, dans les petites choses comme dans les grandes, dans la construction des temples et des palais comme dans la taille des pierres précieuses, industrie originaire de Babylone, qui s'acclimatait alors pour la première fois dans le domaine de l'art hellénique.

L'activité des ateliers samiens fut mise tout d'abord au service particulier du prince. La Vieille-Citadelle (Ἀστυπάλαια), masse ronde et offrant de tous côtés des parois à pic, qui se dresse au-dessus des grèves du rivage et supporte un plateau spacieux, devint la forteresse de Polycrate ; ses murs de pierre, épais de douze pieds et flanqués de puissantes tours rondes, existent encore en partie aujourd'hui[2]. Derrière ces murailles était le palais où, entouré de ses Scythes, le tyran tenait sa cour dans une orgueilleuse sécurité. Ses appartements présentaient à la fois l'exubérante magnificence de l'Orient et les formes expressives de l'art grec. Sur sa table paraissaient les poissons les plus recherchés qu'on pût tirer du sein de la mer ; il avait au doigt l'anneau le plus précieux qui fût sorti de l'atelier de Théodoros[3], un anneau dont le sceau portait, dit-on, pour armoiries une lyre[4], symbole du dieu au nom duquel il régnait sur les Cyclades. Un vin exquis lui était servi par de jeunes garçons qui avaient été en-

1) Athen., *Deipnos.*, p. 540.
2) Ross, *Inselreisen*, p. 139 sqq.
3) Pausan., VIII, 14. 8.
4) Clem. Alex., *Protrept.*, III, p. 247 Sylb. Brunn, *Künstlergeschichte*, II, p. 468.

levés, à cause de leur beauté, sur les rivages les plus divers. Ses artistes se disputaient l'honneur de couler en bronze les traits de ses favoris, et les poètes les plus harmonieux célébraient à l'envi leurs grâces dans des chants immortels. Anacréon de Téos et Ibycos de Rhégion mangeaient à la table de Polycrate [1]. Enivrés de sa fortune, enchaînés par la faveur d'un prince ami des arts, ils se plongeaient dans les jouissances qu'il leur laissait partager ; leurs chants étaient la couronne de ses fêtes. Il fit venir à Samos et s'attacha avec un traitement de deux talents le plus célèbre médecin de la Grèce, Démocède de Crotone, que les Éginètes d'abord, et après eux les Athéniens, avaient pris à leur service comme médecin public [2]. Il eut soin, dans l'intérêt de la culture scientifique, de faire une collection d'écrits où les lettres grecques et les lettres orientales se trouvèrent pour la première fois rapprochées ; ses relations avec Amasis lui ouvrirent les trésors intellectuels de l'Égypte, et les astrologues chaldéens luttèrent d'habileté à sa cour avec l'art divinatoire de la Grèce [3].

Juste au pied de la forteresse royale, qui renfermait dans un étroit espace tant de merveilles, se trouvait le port militaire du tyran ; là se tenaient ses galères, derrière de puissantes digues en pierre qui, assises sur le fond de la mer à une profondeur de vingt brasses, donnaient au port la forme d'un cercle presque complet. Du haut de sa demeure, Polycrate surveillait tous les mouvements de sa marine militaire et marchande; il suivait des fenêtres de son palais les joûtes de ses navires luttant de vitesse et pouvait recevoir de la haute mer, au retour de chaque escadre, la première nouvelle des succès remportés. Les plus agiles bâtiments de course attendaient ses ordres au pied de la forteresse dont le rocher était traversé par un passage secret. Tous les dehors de cette forteresse, vue du côté du rivage, annonçaient le maître de la mer ; elle avait quelque chose de si grandiose que, longtemps après, Caligula, toujours

1) Herod., III, 121. Suidas, s. v. Ἴβυκος. Les poésies d'Anacréon indiquent bien qu'il est resté jusqu'au dernier moment chez Polycrate.

2) Herod., III, 131. Les deux talents équivalent à peu près à 11,788 fr.

3) Sur ces Chaldéens, les maîtres de Pythagore, voy. Porphyr., *Vit. Pythag.* 1.

prêt à imiter l'extraordinaire, comptait parmi ses projets préférés celui de bâtir en Italie une reproduction de la forteresse samienne[1].

Plus magnifiques et plus imposants encore furent les travaux entrepris dans l'intérêt du peuple ; là aussi cependant l'ambition était le mobile du tyran. Au pied de la citadelle se pressait, attirée par l'appât du gain, une population de jour en jour plus dense : il n'était pas facile de pourvoir aux besoins d'une ville qui grandissait à vue d'œil. Ainsi, dans la partie basse de la plage, on manquait d'eau potable, et, en été, l'on songeait avec une convoitise douloureuse aux sources fraîches de l'Ampélos, qui jaillissaient de l'autre côté de la montagne et dont presque personne ne pouvait profiter.

Polycrate saisit avec plaisir l'occasion de faire quelque chose d'extraordinaire. Il y avait à Samos un des plus grands constructeurs de travaux hydrauliques de l'époque, Eupalinos fils de Naustrophos, originaire de Mégare et qui avait fait son apprentissage sous Théagène[2]. D'après ses plans, la montagne qui séparait la ville de la source fut perforée dans toute son épaisseur. Un tunnel, large de huit pieds et d'une hauteur égale à sa largeur, fut percé à travers la montagne sur une longueur de sept stades avec une pente exactement calculée, et on y ménagea une cunette de trois pieds de largeur[3]. C'est par là que l'eau coulait dans les profondeurs obscures du rocher, tout en restant sans cesse au contact de l'air. En été, les gens de la ville pouvaient même se promener le long du courant et chercher la fraîcheur dans ce passage souterrain qui les menait au cœur de la montagne. A l'issue du tunnel, un conduit en maçonnerie recevait l'eau pour la diriger vers le centre de la ville, où elle alimentait des fontaines, des tuyaux de voirie et des bains, nettoyait les égoûts, et enfin chassait les immondices du bassin du port[3].

1) Suet., *Caligula*, 21.
2) Voy. vol. I, p. 346.
3) Herod., III, 60.
4) Cf. mon article sur les travaux hydrauliques des Hellènes (*Archäol. Zeit.*, 1848, p. 30). Les ruines de Séleucie nous renseignent sur la manière dont on utilisait les eaux de source amenées dans la ville pour laver le bassin du port (K. Ritter, *Denkmäler des nördlichen Syriens*, Berlin. 1855, p. 30).

Naturellement, la merveille de Samos, l'Héræon ne fut pas non plus négligé. C'est sous Polycrate et par ses soins qu'il devint le plus grand et le plus riche des sanctuaires grecs que le monde connût encore au temps d'Hérodote. Après chaque succès, une partie du butin y était consacrée comme monument de la victoire. Les cadeaux précieux des alliés étrangers aussi bien que les chefs-d'œuvre de l'art national aboutissaient à l'Héræon. L'Héræon, l'aqueduc et la digue du port, étaient les trois merveilles qui attiraient tant de curieux à Samos. Comme Hérodote en fait mention dans l'histoire de Polycrate, et que d'ailleurs les « travaux de Polycrate[1] » étaient connus de toute l'antiquité, on est en droit de conclure que la tyrannie de Polycrate a été pour une bonne part dans la construction de ces trois ouvrages.

Lorsque Cambyse monta sur le trône de Perse, Polycrate était depuis de longues années tranquille possesseur du pouvoir et de ses splendeurs. N'est-il pas bien pardonnable de s'être habitué à sa fortune comme à la compagne inséparable de sa vie ? Pourtant, la situation n'était pas aussi brillante qu'elle le paraissait et que les hôtes de la cour royale se l'imaginaient dans l'ivresse de leurs jouissances. En dépit de tous les avantages que l'art et la science trouvaient à l'état de choses actuel, l'oppression toujours croissante, le manque de confiance qui troublait toutes les relations, la contagion de mollesse et de luxe que la tyrannie entretenait autour d'elle, finirent, dit-on, par être insupportables aux hommes de caractère plus indépendant. Tel fut surtout le fils du lapidaire Mnésarchos, le sage Pythagore. Il émigra à l'âge de quarante ans, vers la LXIIe olympiade (530)[2], et porta en Italie les germes d'une philosophie qui s'était développée à Samos sous l'influence des rapports avec Babylone et l'Égypte, mais qui avait besoin, pour atteindre son plein épanouissement, d'un air plus libre que l'atmosphère étouffante de la tyrannie samienne.

Les réjouissances bruyantes qui se donnaient à la cour

1) Ἔργα Πολυκράτεια (ARISTOT., *Polit.*, p. 225, 1).

2) ARISTOXEN. ap. PORPHYR, *Vit. Pythag.*, 9. Μετέστη ἀπὸ Σάμου τῇ Πολυκράτους τυραννίδι δυσαρεστήσας (PLUT., *Plac. philos.*, I, 3). De même, STRABON, p. 638.

formaient un contraste criant avec la misère du peuple, avec la colère sourde des anciennes familles, avec le dépit concentré des riches, qui se voyaient obligés de contribuer à l'exécution des travaux ordonnés par le tyran et à l'entretien de sa cour. Personne que lui n'avait le droit d'être riche. De plus, il savait aussi peu que les autres tyrans grecs, qu'il dépassait tous ensemble en éclat et en magnificence, demeurer fidèle aux mœurs nationales. Plus tout s'inclinait devant l'excès de sa fortune, plus la muse grecque elle-même se pliait à la flatterie et au service de cour, plus il s'abandonnait à l'influence contagieuse de l'Orient et donnait cours à ses caprices de despote ; plus il avait de puissance et de trésors, plus il en voulait acquérir encore. Ce défaut d'empire sur lui-même causa sa perte.

La fermentation qui augmentait de jour en jour n'échappait pas à Polycrate ; il crut faire œuvre de politique avisé en offrant son concours à Cambyse [1], espérant former par là avec les Perses une alliance précieuse et se débarrasser une fois pour toutes d'une foule de mécontents. Il vit avec orgueil son escadre de quarante pentécontores faire voile vers l'Égypte. Il se sentait non-seulement l'allié, mais l'égal du Grand-Roi, et il croyait pouvoir désormais respirer plus librement. Il se trompait d'un côté comme de l'autre. Sur sa flotte, qu'il avait imprudemment chargée d'un trop grand nombre d'hommes hostiles à son pouvoir, une révolte éclata. Elle fit défection et, de la mer Carpathique où elle se trouvait, reprit le chemin de Samos. Polycrate dut s'avancer en pleine mer au devant de sa propre flotte, avec un nombre moindre de galères, pour empêcher au moins la sédition de gagner l'île. Ce fut en vain. Après l'avoir battu, les rebelles abordèrent derrière lui, et il ne put se rendre maître de la révolte qu'en recourant aux moyens les plus désespérés, en enfermant les femmes et les enfants dans les arsenaux et en menaçant de les brûler. Les conjurés s'éloignèrent, mais sur sa flotte et pour revenir avec l'appui de l'étranger.

Ils s'adressèrent à Sparte. Là, après quelque hésitation, la

[1]) Voy. ci-dessus, p. 164.

victoire resta au parti avancé, au parti de ceux qui ne voulaient pas laisser échapper cette magnifique occasion d'étendre l'influence lacédémonienne. Ils remontrèrent combien Sparte, dès l'époque de la guerre de Messénie, avait contracté d'obligations envers les Samiens, qui se présentaient aujourd'hui en la personne de leurs délégués et demandaient assistance contre un tyran orgueilleux. On se rappela tout le mal qu'on avait souffert de la part des flibustiers samiens ; on songea au cratère d'airain que Sparte avait envoyé à Crésus, à la cotte de mailles que le roi Amasis avait envoyée à Sparte ; ces deux magnifiques pièces avaient été surprises par les pirates aux aguets[1]. A tout cela vinrent se joindre les sollicitations des Corinthiens qui, au temps de Périandre, avaient eu à se plaindre des Samiens, lorsque ceux-ci avaient protégé les Corcyréens envoyés à la cour de Lydie[2]. Aussi Corinthe aida-t-elle Sparte à réunir une flotte.

Après un heureux trajet, les Péloponnésiens bloquèrent Polycrate et donnèrent l'assaut aux hautes murailles qui défendaient le château du seigneur de Samos. Déjà elles étaient forcées du côté de la mer, au-dessus du faubourg, et il fallut la valeur personnelle du tyran pour repousser les ennemis au moment même où, à la suite d'une attaque simultanée, les Spartiates avaient aussi pénétré dans le fort du côté de la terre. Mais les chefs les plus braves entre les assaillants, Archias et Lycopas, séparés de leurs troupes et cernés, succombèrent. L'assaut fut arrêté ; le combat traîna en longueur, et le tyran fut sauvé par la solidité de ses remparts, par l'inexpérience des Spartiates en fait de siéges, et aussi, à ce qu'il semble, par leur cupidité (425/4 : Ol. LXIII, 4).

Les conjurés, abandonnés par Sparte, ne purent donner suite à leurs plans. Ils rôdèrent dans l'Archipel, cherchèrent à battre en brèche dans ces parages la puissance du tyran, et

[1]) Voyez, sur les pourparlers entre Samos et Sparte, HEROD., III, 46 : passage où les indications chronologiques sont dans un désordre irrémédiable (MÜLLER, *Dorier*, I, p. 173. PANOFKA, *op. cit.*, p. 28. 30. PLASS, *Tyrannis*, I, p. 235. URLICHS, ap. *Rhein. Mus.*, X, p. 18). D'après Plutarque (PLUT., *De malign. Herod.*), les motifs allégués par Hérodote datent de trois générations avant 525.

[2]) HEROD., III, 48. Voy. vol. I, p. 343.

rançonnèrent les plus riches d'entre les îles voisines, par exemple, Siphnos, dont les citoyens étaient occupés à reconstruire, avec l'excédant de recettes fourni par leurs mines d'or et d'argent, l'agora de la ville et à l'entourer de portiques de marbre. Ceux-ci se sentirent assez forts pour refuser aux pirates samiens les dix talents qu'ils demandaient. On en vint aux mains, et les Siphniens vaincus durent se résoudre à payer le décuple [1]. Ensuite les Samiens se dirigèrent vers la côte du Péloponnèse, achetèrent aux Hermioniens avec l'or de Siphnos l'île d'Hydrea, afin d'avoir une station commode pour rançonner le golfe Argolique et le golfe Saronique, aux dépens surtout des Éginètes. Enfin, ils se rendirent en Crète pour chasser les Zacynthiens de Cydonia, probablement à l'instigation des Lacédémoniens, qui étaient en hostilités avec les Zacynthiens. Ils se maintinrent cinq ans à Cydonia, et l'on peut juger de leur puissance par ce fait que la Crète et Égine durent s'unir pour combattre ces flibustiers [2].

Polycrate avait sauvé son trône, mais sa puissance était ébranlée, son empire maritime détruit. Il ne pouvait, avec ses propres ressources, réparer une perte aussi considérable; il lui fallait de l'argent et des alliés. Sa fortune, à laquelle il s'abandonnait avec une confiance de jour en jour plus entière, parut lui offrir à propos l'un et l'autre. Au moment même où il songeait à de nouveaux moyens d'action, les envoyés de la ville royale de Magnésie, qui s'était relevée de ses ruines pour devenir une ville perse et la résidence d'un satrape, frappent à la porte de son palais. Ils lui apportent un message secret d'Orœtès, à qui Cambyse avait confié le gouvernement des régions occidentales de l'Asie-Mineure. Au dire des envoyés, le satrape avait perdu la faveur du Grand-Roi; il devait s'attendre aux derniers traitements, si Cambyse revenait d'Égypte; aussi désirait-il prévenir le moment fatal et chercher un abri hospitalier auprès du puissant tyran de Samos; il était prêt à venir avec tous ses trésors et à les partager avec lui.

Résister à de pareilles séductions était pour Polycrate chose impossible. Après s'être assuré par les yeux de son plus

[1]) Herod., III, 57-58.
[2]) Herod., III, 59.

intime confident, Mæandros, que ces richesses qu'on lui montrait sur la côte d'Asie n'étaient pas une fable, il ne résista plus à son aveugle passion : ni les prières d'une amitié prévoyante, ni les pressentiments de sa fille qui, à bord même de sa galère, cherchait encore à le retenir par ses larmes et ses embrassements, rien ne put l'arrêter. Le cœur plein de joie et d'espérance et hâtant le mouvement précipité de ses rameurs, il passa sur le continent, où il voyait déjà briller les caisses pleines d'or du satrape. Là, des gardes apostés par les soins d'Orœtès se saisirent de lui et le mirent en croix. Ainsi s'accomplit le rêve de sa fille. Le prince de Samos était suspendu sur la plage entre ciel et terre, « baigné par Zeus, oint par le Soleil », et donné en pâture aux oiseaux du ciel. Ainsi finit Polycrate (522 : Ol. LXIV, 3)[1].

Orœtès était chargé de continuer la politique d'Harpage, de fortifier la puissance perse sur la côte d'Asie-Mineure et de l'étendre progressivement. Il y avait bien peu réussi. Tout au contraire, comme pour braver les armes de la Perse, après la soumission de l'Ionie il s'était formé à Samos une nouvelle puissance ionienne comme on n'en avait pas vu encore. Certaines parties de la côte et des îles avaient même été reperdues. Il ne fallait pas songer à la force pour venir à bout d'un tyran aussi puissant ; la ruse n'en réussit que plus sûrement. Les serviteurs de Polycrate furent retenus après la fin terrible de leur maître ; le satrape rendit la liberté aux autres Samiens pour se faciliter dans l'avenir la prise de possession de l'île. Néanmoins, il ne recueillit pas le prix de sa perfidie. Samos demeura indépendante sous Mæandros ; mais son empire maritime avait pris fin, et avec lui disparaissait la dernière puissance ionienne qui aurait pu, à l'occasion, opposer une digue aux envahissements des Perses.

Mæandros avait recueilli l'héritage du tyran sans avoir en lui l'étoffe d'un successeur de Polycrate ; il n'était ni assez hardi pour continuer la politique de Samos dans le sens ou l'avait engagée le tyran, ni capable d'assez de générosité et de désintéressement pour renoncer au pouvoir. Aussi ne sut-

[1]) HEROD., III, 125.

il prendre que des demi-mesures. Après la mort du bienfaiteur à qui il devait tout, il se posa en ami du peuple et éleva un autel à Zeus « Libérateur ; » puis il se retira dans la forteresse du tyran, pour y régner en despote. Les Ioniens d'Asie n'étaient pas, comme les Athéniens, en état de substituer à la tyrannie un gouvernement régulier et légal. Jamais État grec, après avoir donné au monde le spectacle de la tyrannie la plus brillante, n'en subit plus complètement les désastreuses conséquences, l'anarchie permanente, les déchirements, la démoralisation du peuple ; jamais chute plus profonde ne succéda à tant d'apparente grandeur. La belle île s'abîma dans un enchaînement de crimes et de désastres. Mæandros gouverna pendant quelques années ; après quoi, le plus jeune frère de Polycrate, Syloson, qui avait trouvé moyen de conquérir la faveur de Darius, se fit réintégrer à Samos. L'occupation, ou pour mieux dire la dévastation de l'île fut l'un des premiers actes du jeune souverain qui venait de monter sur le trône de Cyrus [1].

§ III

LES PERSES SUR LE CONTINENT EUROPÉEN.

Dans l'intervalle, l'empire perse avait éprouvé lui-même les secousses les plus violentes, et, au moment même où il avait si brillamment agrandi sa puissance au dehors, des événements intérieurs l'avaient mis à deux doigts d'une complète dissolution.

A vrai dire, les entreprises gigantesques des armées perses, qui devaient ajouter aux possessions héréditaires de l'empire asiatique tout une partie du monde, étaient loin d'avoir entièrement réussi. Cambyse, qui se fiait en aveugle à la fortune de ses armes, s'en vit abandonné lorsque, emporté par son orgueil, il ne voulut plus mettre de bornes à son ambition. Il dut redescendre la vallée du Nil avec les débris de son armée épuisée,

[1]) Herod., III, 142-149.

avant d'avoir fait encore la cinquième partie de la route qui devait le mener chez les tribus indépendantes de l'Éthiopie, et, des 50,000 hommes qu'il avait envoyés au sanctuaire d'Ammon, il survécut à peine un messager pour lui apporter la nouvelle des ouragans furieux qui leur avaient fait trouver dans les déserts et les sables de la Libye une mort affreuse [1]. Il dut renoncer même à son entreprise contre Carthage, dont il caressait depuis longtemps le projet, parce que les Phéniciens lui refusaient leurs vaisseaux pour cette expédition [2].

Le Grand-Roi dut donc reconnaître que sa puissance avait des bornes, sur terre et sur mer ; cependant, malgré tous ces insuccès, il avait immensément agrandi l'héritage paternel ; l'empire des Pharaons, cet ennemi séculaire des États de l'Asie occidentale, l'inabordable pays du Nil, qui depuis des milliers d'années se suffisait à lui-même et s'enfermait dans un isolement dédaigneux, était devenu, avec tous ses trésors et ses merveilles, une province de la Perse ; le culte des idoles, que les peuples d'Iran regardaient comme un sacrilége, était tombé dans le mépris devant Aroumazda. Les farouches populations de l'Arabie prêtaient hommage au Grand-Roi; les flottes des Phéniciens et des Grecs étaient à ses ordres ; les Libyens, protégés par leur ceinture de déserts, envoyaient des ambassadeurs à Memphis, et l'on voyait venir de la Syrte les présents des Grecs de Cyrène [3].

Cambyse avait lui-même bien changé au cours de ses campagnes. La bonne fortune lui avait inspiré un orgueil de sultan ; la mauvaise ne fit qu'exciter la violence de ses passions et acheva de compromettre sa situation vis-à-vis des Perses. Déjà, avant l'expédition d'Égypte, il avait secrètement fait disparaître son jeune frère Bartiya, connu des Grecs sous le nom de Smerdis, en qui semblaient revivre les hautes vertus de son père. Depuis lors, harcelé par le cri de sa conscience, il se plongeait chaque année plus avant dans les excès de la cruauté et de l'arbitraire, déshonorant par son ivrognerie et ses extravagances brutales le trône de Cyrus. Les pays qui

[1]) Sur l'expédition de Cambyse en Égypte, voy. Herod., III, 1 sqq.
[2]) Herod., III, 19.
[3]) Herod., III, 13. IV, 165.

formaient le domaine propre de la couronne étaient à l'abandon; la discipline et les mœurs nationales dégénéraient dans le pays d'Iran ; on sentait qu'il manquait le bras d'un maître sachant régner.

Le parti mède, resté puissant dans l'Iran, exploita cet état de choses. Il paraît même que Cambyse, par défiance pour les grandes familles perses, avait confié au mage Patizeithès l'administration de son palais et de ses trésors, avec des pouvoirs extraordinaires. Cet homme le trahit : il déclara le trône de Cyrus vacant, fit passer pour le jeune fils de Cyrus son propre frère Gaumata qui avait avec Bartiya, le prince assassiné, quelque ressemblance[1], et, dans le trouble général de l'empire, le parti des Mages réussit à faire triompher l'imposture. On trouva des partisans dans le pays en parlant à des peuples las de batailles de les délivrer du service militaire et des impôts de guerre : la mort soudaine de Cambyse qui, à son retour d'Égypte, était mort dans un accès de colère sauvage (521 : Ol. LXIV, 4) contribua à affermir le faux Bartiya sur le trône[2]. Ainsi, pendant que les peuples croyaient être gouvernés par un fils du grand Cyrus, les Mages avaient retiré le pouvoir à sa race et reporté en Médie le siège du gouvernement.

Mais les grandes familles de la Perse n'étaient pas décidées à renoncer de si bonne grâce à leurs droits. Leurs chefs, représentants des sept plus nobles maisons, se réunirent pour aviser à la situation. Ils étaient égaux entre eux ; mais il y en avait un que l'antique dignité de sa race et sa proche parenté avec Cyrus mettaient sans contredit au premier rang : c'était Hystaspe, chef de la branche cadette des Achéménides, que Cyrus avait laissé derrière lui en Perse comme son vicaire. C'était un homme déjà avancé en âge. Il avait par conséquent transmis sa charge, avec ses honneurs et ses devoirs, à son fils Darius, qui avait alors vingt-huit ans. Celui-ci eut de suite le prestige du souverain de race[3] ; l'on dit même que déjà Cyrus

[1]) HEROD., III, 61.

[2]) Sur le règne du faux Bartiya, voy. DUNCKER, *Gesch. des Alterthums*, II³, p. 794.

[3]) Darius était déjà roi du vivant de Cambyse (RAWLINSON, *Journal R. Asiat. Society*, vol. X, part. III, p. 272. BOSANQUET, *Transact. of Soc. of Bibl. Archæology*, I, p. 255).

l'avait vu une fois en songe assis sur son trône et couvrant de l'ombre de deux ailes immenses l'Asie et l'Europe.

Avec l'appui de ses pairs, il réussit à fonder la seconde monarchie perse, fondation tout aussi glorieuse qu'avait été la première. La faction des Mages fut surprise et massacrée dans sa citadelle médique, et sa domination fondée sur le mensonge anéantie ; mais il fallut une série de luttes pénibles pour reconstituer de fond en comble l'empire désagrégé, habitué au désordre et comme sorti des gonds, pour briser sur tous les points la résistance et la trahison, et pour reconquérir les satrapies qui s'étaient rendues indépendantes. Au bout de cinq ans environ, le jeune prince put considérer sa victoire comme complète et élever, pour en perpétuer le souvenir, un monument grandiose sur la route militaire qui va de Babylone à Suse. Le monument de Bagistana[1] est, pour l'histoire grecque elle-même, d'une importance capitale : il indique un moment décisif dans l'évolution historique de l'Asie, c'est-à-dire, l'achèvement de l'œuvre commencée par le massacre des Mages, le rétablissement de l'empire perse, du vrai culte d'Aroumazda et de la politique hardie des Achéménides, qui ne voulait pas laisser à moitié chemin l'œuvre entreprise par Cyrus, l'assujettissement des Grecs. Le triomphe de Darius rendait inévitable la lutte entre les Hellènes et les Barbares, ou, comme on peut dire maintenant que la différence est bien tranchée, entre l'Asie et l'Europe.

Le fils d'Hystaspe[2] n'avait le caractère ni d'un ambitieux ni d'un conquérant. Il avait pu constater en Égypte à quels périls entraîne l'appétit démesuré des conquêtes ; il avait fait toute l'expédition, dans l'entourage intime et sous les yeux de Cambyse. Il est certain qu'il avait, pendant ces années de guerre, beaucoup observé et beaucoup appris. Le contraste avec l'empire solidement constitué des Pharaons, à qui toutes les révolutions n'avaient pu faire perdre son unité, avait fait ressortir à ses yeux les côtés faibles de l'organisation du grand empire asiatique. Le trône médique était tombé sans résis-

[1]) Ὄρος τὸ καλούμενον Βαγίστανον [*Béhistoun*] (Ctesias ap. Diodor., II, 13).

[2]) Darius (Dariyavousch) règne 36 ans, d'après le canon d'Hérodote et de Manéthon (Clinton, *Fasti Hellenici*, ed. Krüger, p. 320).

tance parce que l'empire manquait de cohésion ; c'était un agrégat de pays et de peuples d'autant moins unis qu'ils étaient plus éloignés du centre de l'État. Il voyait l'empire perse aller au-devant d'un sort semblable si tous ces pays divers n'arrivaient pas à temps à une fusion intime, et si l'idée de l'unité nationale, telle qu'il l'avait rencontrée en Égypte, n'était pas réalisée à peu près dans les mêmes conditions. Il eut l'esprit de comprendre sa tâche, le courage de l'entreprendre, l'énergie de l'accomplir ; et voilà pourquoi Darius a sa place et son rôle dans l'histoire du monde.

Les États vassaux devinrent des provinces, les provinces des membres d'un empire, et ces membres furent reliés en un tout par une constitution politique commune. En dépit des privilèges de la race perse, tous durent également se reconnaître sujets du trône. Suse ne fut plus seulement la première ville, mais le vrai centre de l'empire et le siége du gouvernement. Il se forma à la cour une nouvelle aristocratie de fonctionnaires ; les rangs hiérarchiques en furent assez régulièrement constitués pour entretenir une ambition que la volonté du Grand-Roi pouvait seule satisfaire ; la Sublime Porte devint l'école où l'État forma ses serviteurs pour la paix et pour la guerre. Les relations intérieures furent facilitées par la création de routes et de canaux, le commerce extérieur par la recherche de nouvelles voies maritimes, et la somme des ressources nationales s'accrut ainsi dans des proportions inattendues. Mais les progrès de la prospérité matérielle ne devaient servir que l'intérêt de l'État. Darius avait appris en Égypte de quelle façon on peut exploiter un pays, comment toutes les forces qu'il contient doivent être portées à la connaissance et mises à la disposition de l'autorité gouvernementale. Dans ce but, il fit dresser un cadastre général de l'empire, mesurer le sol, estimer le revenu, et fixer pour chaque province la part d'impôt foncier qu'elle devait fournir. L'Inde paya son tribut en or, les dix-neuf autres satrapies en talents d'argent ; la somme totale s'éleva à 86 millions de francs environ. On continua de percevoir un supplément important de contributions en nature : le principal produit de chaque pays devait être offert au Grand-Roi en tribut. De plus, il y avait une foule d'impôts

indirects et de redevances particulières, comme celle que l'on payait pour user des aqueducs royaux, et d'autres régales très productives. Enfin, les biens immédiats de la couronne produisaient des revenus considérables qui prenaient aussi le chemin de Suse. Avec tout cela, l'on constitua un trésor royal, et les gouverneurs furent rendus responsables vis-à-vis du Grand-Roi de la rentrée régulière de tous les impôts et de leur versement au Trésor. Ils étaient déjà, rien que de ce chef, obligés de veiller par tous les moyens possibles au maintien de l'ordre et de la discipline, ainsi qu'à la sûreté des communications dans leurs provinces respectives.

Le roi attacha une importance particulière à la question du numéraire et mit son amour-propre de roi à frapper une monnaie qui, par le fini de l'empreinte, la pureté du métal [1] et l'exactitude du poids, fît à jamais honneur à son nom. Pour les espèces d'or et d'argent, il se rallia au système de Crésus [2]. La principale pièce d'or de l'empire, le statère de Darius ou *darique*, comme les Grecs l'appelaient [3], pesait 8 gr. 40, la moitié du statère phocéen [4], et valait plus de vingt-six francs. Le darique était le soixantième de l'ancienne mine babylonienne (poids faible); mais on suivit encore les habitudes des Grecs en ce que l'on compta, non pas 60, mais 50 de ces unités pour une mine, de sorte que le talent valait, non pas 3600, mais 3000 statères. Or, c'était là tout simplement le talent « euboïque », qui devenait désormais l'unité de poids de l'empire perse [5].

Toutes ces institutions reflètent d'une manière frappante les rapports réciproques des anciens peuples civilisés. Le système de poids originaire de l'Orient avait produit chez les populations grecques du littoral la monnaie ; de la côte, celle-ci avait passé dans l'intérieur des terres, d'abord en Lydie,

1) χρυσίον καθαρώτατον (HEROD., IV, 166).
2) Voy. ci-dessus, p. 141.
3) Στατὴρ Δαρεικός.
4) Voy. vol. I, p. 293.
5) D'après BRANDIS, *Münzwesen*, p. 55, ce n'est pas aux Grecs que Darius aurait emprunté ce mode de division de la mine et du talent. Il y avait aussi comme monnaie d'argent le σίγλος μηδικός, du poids de 5 gr. 57. Un darique d'or valait 15 dariques d'argent.

où elle était devenue monnaie royale, mais en conservant son caractère républicain, puis en Perse, où l'on avait imité la monnaie gréco-lydienne. Mais ici l'empreinte de la cité disparaît ; la monnaie porte comme emblème la figure du Grand-Roi, du monarque, dont la volonté est l'âme et le soutien de l'État. On l'y voit, l'arc dans la main gauche, le bâton dans la main droite, parcourant d'un pas rapide les contrées de l'empire [1], symbole vivant de l'unité nationale qui repose sur sa personne et de sa souveraineté partout présente. Ainsi la monnaie devint, dans toute la force du terme, monnaie royale et monnaie d'État ; sous cette forme, elle a contribué plus que tout le reste à relever aux yeux des Grecs le prestige de l'empire : elle devint l'arme la plus dangereuse des Achéménides .

Les monnaies et les frappes locales ne furent point pour cela supprimées : il y eut encore les monnaies des villes du littoral et les monnaies des satrapes, qui conservèrent les armes des villes, de Sinope, de Cyzique, par exemple, ou y substituèrent leurs propres armoiries [3]. Mais les pièces d'or et d'argent marquées à l'effigie du Grand-Seigneur étaient seules acceptées à leur valeur nominale dans les caisses royales. C'était là la seule monnaie proprement dite. On laissa aussi aux satrapes la fabrication de la menue monnaie d'or, à partir du quart de darique.

C'est ainsi que l'État fut transformé de fond en comble. Tous les ressorts en furent plus fortement tendus ; un nouvel esprit administratif prit la place des vieilles habitudes. Qu'il y ait eu des transitions pénibles, donnant lieu bien souvent à des plaintes et à des murmures, c'est ce dont on ne saurait douter. En comparaison de l'ancien régime patriarcal où l'impôt prenait la forme de dons volontaires au Grand-Seigneur, l'organisation nouvelle avait l'air d'une grande spéculation finan-

[1]) En ce qui concerne la figure de roi courant sur les dariques, cf. E. Curtius, *Ueber die knieenden Figuren der altgriechischen Kunst*. Berlin. Winckelmanns-Programm, 1869. p. 7.

[2]) A partir de Darius, le système monétaire de la Perse se répand de plus en plus (Brandis, *op. cit.*, p. 203).

[3]) Brandis, *op. cit.*, p. 240.

cière, et le dicton populaire répéta depuis lors que Cyrus avait gouverné l'empire en père, Cambyse en maître, et Darius en usurier. Cependant le roi sut punir et étouffer toute manifestation de mécontentement ; grâce à ses nombreux agents, il était partout présent et invisible, instruit de tout, et il tenait grands et petits dans un respect mêlé de terreur.

C'est ainsi que s'était organisé, en face des Grecs, un empire qui dépassait en étendue et en puissance tout ce qu'on avait vu jusque-là. Les villes ioniennes de la côte et des îles, au complet désormais depuis l'importante occupation de Samos, formèrent, sous le nom d'Iouna, une province tributaire qui s'étendait de la Lycie à l'Hellespont. Une deuxième comprenait les côtes de la Propontide et du Bosphore, avec Dascylion pour siége de son gouvernement. La Mysie avait pour capitale Sardes ; la Cilicie, avec ses villes grecques de la côte, relevait du satrape de Tarse [1]. Les villes furent laissées à elles-mêmes ; mais on y surveilla le mouvement politique et on s'arrangea de façon que, dans les plus importantes, il y eût toujours au gouvernail des hommes sur qui l'on pût compter, des hommes qui s'étaient fait une haute situation parmi leurs concitoyens comme chefs de partis et qui se maintenaient au pouvoir grâce à l'influence perse, des hommes, par conséquent, qui savaient fort bien que leur domination finirait vite dès que les commandants des troupes impériales cantonnées dans le voisinage leur retireraient leur appui. Au nombre de ces tyrans soutenus par le Grand-Roi se trouvaient Histiée à Milet, Æaque, successeur de Syloson, à Samos, Strattis à Chios, Laodamas à Phocée, Aristagoras à Kyme, un autre du même nom à Cyzique, Daphnis à Abydos, Hippoclos à Lampsaque, et bien d'autres, tous hommes de valeur qui furent de grande utilité à Darius dans le conseil et dans l'action. Comme ils espéraient fonder dans leurs villes des dynasties sous son patronage, il était de leur intérêt d'y maintenir de toutes manières l'ordre et la tranquillité, et de se tenir prêts à rendre à l'empire toute espèce de services.

[1]) Voy. dans Hérodote (Her., III, 90) la liste des satrapies (c'est-à-dire désormais des provinces administrées par des fonctionnaires royaux) ou *nomes* de l'Asie-Mineure.

Quoique l'organisation de l'empire absorbât entièrement les pensées de Darius, il ne pouvait cependant se borner longtemps à ce rôle pacifique. Il lui fallait des exploits guerriers pour prouver qu'il était un digne successeur de Cyrus ; d'autant plus qu'on inclinait à voir dans sa manière de gouverner un certain manque de hardiesse et d'initiative. De plus, il avait, pour l'arracher à son repos et le tirer de son palais, l'ambition de son épouse Atossa, la fille de Cyrus, qui se considérait comme le trait-d'union entre la branche aînée et la branche cadette et se sentait appelée à conserver à la puissance perse l'attitude guerrière que son père lui avait donnée [1].

Cependant, les entreprises de Darius présentent un caractère tout particulier. Instruit par les expériences de ses prédécesseurs, il chercha à éviter et les grandes conquêtes et les entreprises continentales. Son dessein était d'arrondir l'empire et de lui donner, par la découverte de nouvelles routes maritimes, une part toujours plus grande dans les relations internationales. A l'est, son but était d'appuyer l'empire aux Alpes indiennes, d'occuper la vallée de l'Indus jusqu'aux frontières du désert, d'ouvrir l'Inde à ses caravanes et le fleuve à ses vaisseaux. Il reconnut comme limite de son empire, au sud, le désert d'Arabie, au nord, les steppes des peuples touraniens. A l'ouest, au contraire, il n'y avait pas de limites naturelles ; car les bras de mer étroits qu'on rencontrait de ce côté semblaient n'être là que pour inviter à passer sur le continent opposé, dont l'annexion devait paraître le complément naturel des possessions acquises. Les Thraces d'Asie étaient déjà soumis à Darius ; les monnaies d'argent de Thasos étaient un échantillon des trésors de la Thrace d'outre-mer. Mais ce qui l'attirait particulièrement, c'était ce qu'il entendait raconter de l'or des Scythes [2], des grands fleuves navigables qui traversaient leur pays et qui débouchaient, disait-on, dans un vaste bassin maritime. Il espérait ouvrir dans ces pays de nouvelles routes au commerce et il pensait qu'une seule expédition, conduite par terre le long des côtes et soutenue par sa flotte, lui permettrait de réunir à son empire une série de villes importantes. Des bandes

[1]) Herod., III, 134. VII, 3.

[2]) Voy. vol. I, p. 516, 3.

scythes qui servaient dans son armée promettaient de faciliter l'entreprise ; aussi, après avoir fait faire par Ariaramne une reconnaissance préalable des côtes, il résolut de conduire en personne la grande expédition qui allait amener pour la première fois les armées de l'Asie occidentale sur le continent européen (vers 513 avant J.-C. Ol. LXVI, 4).

Les messagers royaux appelèrent pour la première fois aux armes toutes les forces militaires de l'empire réorganisé, et les ports de l'Ionie en particulier déployèrent une activité incroyable. C'est là que se trouvaient les ressources sur lesquelles Darius devait fonder tout l'espoir de sa campagne. C'est de là aussi que lui étaient venues les sollicitations qui l'avaient surtout décidé à agir. En effet, les tyrans des cités ioniennes espéraient trouver là une occasion de se distinguer par des services signalés et d'en obtenir la récompense ; quant aux villes, elles avaient avec le Pont-Euxin des rapports si étroits qu'une interruption de ces rapports eût été pour elles la ruine. Elles espéraient que l'expédition de Darius les rendrait encore plus complètement maîtresses de ces contrées, qu'elles pourraient s'affranchir du tribut payé par elles aux princes scythes, et se délivrer une fois pour toutes de l'inquiétude permanente où les tenait la crainte de leurs incursions. Elles espéraient enfin pouvoir étendre avec plus de sécurité leurs relations commerciales au-delà de l'étroite bande de littoral dont il leur avait fallu jusque-là se contenter. C'est ce qui explique la participation générale de l'Ionie à l'entreprise : on aurait presque dit une expédition nationale ionienne. Les dynastes ioniens formèrent le conseil de guerre du Grand-Roi, et tout ce que l'Ionie possédait de connaissances pratiques, d'art, de procédés techniques, d'expérience et d'aptitude pour la navigation, sembla n'avoir été amassé que pour aider le roi des Perses dans sa grande entreprise. On n'avait pas encore vu s'étaler si complètement au grand jour ce que l'Ionie, prise dans son ensemble, pouvait déployer d'énergie.

On donnait bien du même coup au roi de Perse le moyen de soumettre les villes grecques du rivage opposé ; on l'aidait à réduire et à rétrécir toujours davantage le territoire de la Grèce indépendante : mais on ne s'en inquiéta guère dans

les places de commerce. Au contraire, il n'est pas douteux que les Grecs d'Ionie, les Samiens particulièrement, qui, du reste, avaient déjà été en lutte avec les colonies doriennes [1], n'aient vu avec plaisir les deux colonies de Mégare, Chalcédoine et Byzance, devenir les premiers points de mire visés par l'expédition. C'est ainsi que les premières villes grecques du continent occidental furent livrées aux Barbares par des Grecs. Le chef des ingénieurs samiens, Mandroclès, n'eut pas honte de considérer comme un des hauts faits du génie grec le pont du Bosphore, qui fut construit sous ses ordres pour permettre au despote d'Asie d'attacher aux mains de l'Europe leur première chaîne ; il osa conserver dans le sanctuaire national des Samiens un tableau qui représentait le pont de bateaux et le passage de l'armée devant le trône et sous les yeux du roi [2]. Darius lui-même, lorsqu'il atteignit l'entrée du Bosphore et que, debout à l'endroit où des marins grecs avaient élevé leur autel à Zeus Ourios [3], il porta pour la première fois son regard sur la mer et sur les côtes du Pont, fit élever en souvenir de cet instant mémorable deux colonnes sur lesquelles était gravée, en écriture cunéiforme perse et en langue grecque (tant l'entreprise était à ses yeux perse et grecque à la fois), la liste des peuples qui composaient son armée.

Son premier objectif fut l'Ister. Les vaisseaux des Ioniens s'avancèrent par une route bien connue d'eux jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, pour construire un pont au-dessus du point où il se divise ; l'armée de terre s'avançait en même temps par le territoire des Thraces et des Gètes et, comme une marée montante, s'accroissait en route des contingents de ces peuples, dont les chefs furent forcés de suivre l'expédition. Parmi ces peuplades figurait celle des Dolonces qui, sous le gouvernement de leurs princes issus de la maison athénienne des Cypsélides [4], occupaient la langue de terre baignée par l'Hellespont. Miltiade avait élevé, au point le

1) Voy. ci-dessus, p. 166.
2) Herod., IV, 87.
3) Voy. vol. I, p. 514.
4) Voy. vol. I, p. 438.

plus étroit de l'isthme, un mur transversal pour protéger contre les Barbares du nord son petit empire péninsulaire. Il avait également cherché à prendre pied sur le continent opposé et était entré de la sorte en relation avec Crésus, qui sut apprécier à toute sa valeur le prince athénien. Leurs rapports furent même si intimes que, Miltiade étant tombé un jour entre les mains des habitants de Lampsaque, Crésus menaça de détruire leur ville s'ils ne délivraient immédiatement leur prisonnier[1]. Miltiade, mort sans enfants, eut pour successeurs ses neveux, les fils de ce Cimon qu'avaient mis à mort les Pisistratides[2] : d'abord Stésagoras, sous lequel la lutte contre Lampsaque continua, et ensuite Miltiade, qui s'était entouré d'une garde et avait conçu le plan hardi d'étendre sa domination sur les côtes et sur les îles voisines, lorsque l'expédition de Darius vint le surprendre et l'obligea à servir malgré lui d'instrument à des plans de conquête étrangers.

C'est sur l'Ister que se rejoignirent les deux corps de l'armée perse ; la flotte remonta le fleuve pendant deux jours. Il est très probable que Darius, en homme prudent qu'il était, n'avait d'autre dessein que de faire du Danube la frontière de son empire, comme l'était l'Indus à l'est. Le pont de bateaux ne devait servir qu'à porter au delà du superbe fleuve le témoignage de la puissance du Grand-Roi, et à répandre dans la contrée du Danube la terreur de ses armes. Qu'il n'eût pas l'intention de s'avancer sans mesure et sans but de l'autre côté du fleuve, c'est ce qui ressort déjà de ce fait que son retour au pont était attendu au bout de deux mois au plus tard. Darius songeait plus aux découvertes qu'aux conquêtes ; il voulait reconnaître le pays, et prétendait à la gloire d'égaler son prédécesseur Cyrus en portant le nom du dieu des Perses dans les déserts du Touran, avec une armée perse pour escorte d'honneur.

Dans cette expédition, les troupes s'égarèrent au milieu de steppes sans chemins tracés, à la poursuite des Scythes qui rôdaient çà et là autour de l'armée. Elles se trouvèrent dans une pénurie extrême ; le retour ne put avoir lieu dans le délai

1) Herod., VI, 37.
2) Voy. vol. I, p. 466.

convenu, et les princes ioniens laissés en arrière à la garde du pont, se trouvant sans nouvelles de l'armée, eurent l'idée de couper le susdit pont, d'abandonner le roi, et de saisir l'occasion pour anéantir sans péril toutes ses forces militaires. De toutes les conspirations qui avaient menacé la puissance de Darius, celle-ci était de beaucoup la plus redoutable. Elle avait pris naissance chez les tribus qui avaient été contraintes les dernières à suivre l'armée ; l'Athénien Miltiade, qui voyait tous ses plans anéantis par l'invasion perse, s'en était fait le promoteur, et elle aurait infailliblement abouti avec toutes ses incalculables conséquences si, cette fois encore, on ne se fût trouvé Grecs contre Grecs. Histiée prit la parole parmi les princes d'Asie-Mineure qui régnaient dans les cités grecques sous la suzeraineté de Darius. Il n'eut pas de peine à les convaincre que sa domination à Milet et celle de chacun des autres princes étaient si intimement liée à la puissance du Grand-Roi[1] qu'anéantir celle-ci serait de leur part un véritable suicide. Comme d'ailleurs, en thèse générale, les Ioniens ne pouvaient que tirer gloire et profit de l'expédition, comme ils s'en promettaient en outre pour leur commerce les plus grands avantages, l'avis d'Histiée l'emporta, et, sauvé par lui, Darius repassa heureusement avec le reste de son armée sur la rive droite du Danube.

On ne tenait, dans une expédition perse, aucun compte de la vie des hommes ; en dépit des pertes qu'elle avait coûté, l'expédition chez les Scythes put être célébrée comme un grand exploit du monarque. De fait, l'empire des Achéménides avait été considérablement agrandi : l'Hellespont et le Bosphore avaient cessé d'être des barrières politiques, et l'Ister était devenu la frontière de l'empire.

Mais on avait encore beaucoup à faire pour organiser en satrapies le vaste territoire compris en-deçà de cette limite et y faire reconnaître l'autorité du Grand-Roi. Dans ce dessein, Darius laissa derrière lui Mégabaze, qu'il considérait comme un de ses hommes d'État les plus déliés et de ses généraux les plus habiles et qu'il honorait comme tel d'une confiance toute particulière, avec une armée de 80.000 hommes ; pour lui, il franchit l'Hellespont à Sestos et remonta vers la Haute-Asie,

non sans avoir pris toutes les dispositions pour garantir le rivage asiatique du détroit, dans le cas où les Scythes songeraient à prendre leur revanche par des incursions en Asie. En effet, longtemps encore après l'invasion perse, ils restèrent très agités et fort peu décidés à respecter la frontière du Danube; dans les premières années qui suivirent, leurs bandes pillardes se montrèrent jusque sur le rivage de la mer Égée, au point que Miltiade dut fuir devant eux et abandonner son domaine,

La tâche militaire de Mégabaze était double ; car il avait affaire aux peuplades indigènes et aux villes maritimes grecques [1]. Les dernières seules lui opposèrent une résistance vigoureuse, en particulier Périnthe, la colonie samienne [2] qui s'élevait en larges terrasses sur une péninsule de la Propontide, dans une position excellente pour la défense. Cependant, affaiblie déjà par les attaques des Péoniens, elle dut céder devant les forces supérieures de Mégabaze et se rendre. Après avoir de la sorte assuré ses derrières, celui-ci tourna à l'ouest et pénétra dans la Thrace proprement dite, dont la population était divisée en un si grand nombre de tribus qu'on ne pouvait s'attendre à une sérieuse résistance. La plus puissante de ces tribus était celle des Péoniens, établie sur les bords du Strymon et apparentée aux Phrygiens et aux Troyens. Les Péoniens travaillaient aussi alors — leurs guerres avec Périnthe en témoignent — à accroître leur puissance et à s'emparer de la mer. Ils se trouvèrent violemment arrêtés dans leur développement; non-seulement ils durent rendre hommage à Darius, mais encore une grande partie d'entre eux devinrent ses sujets et se virent transportés dans l'intérieur de l'Asie-Mineure [3].

Ainsi, l'armée de Mégabaze s'était avancée jusqu'au Strymon qui, avec l'énorme volume de ses eaux, le vaste marécage lacustre où il glisse à travers les roseaux et le golfe profond où il se jette après avoir fait brèche dans le massif du Pangée, forme au milieu du littoral de la Thrace une frontière bien

[1]) Sur le caractère et les agissements de Mégabaze, voy. Herod., V, 1 sqq.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 166.

[3]) Herod., V, 13 sqq.

accusée. Il est vrai qu'on ne put soumettre ni les montagnards du Pangée, ni les villages bâtis sur pilotis dans la dépression occupée par le lac du Strymon; cependant des envoyés partirent pour faire reconnaître par les peuples qui habitaient plus loin, au delà des régions baignées par le fleuve, la puissance du roi des Perses. L'empire le plus considérable qu'on rencontrât de ce côté était celui des Macédoniens, alors gouverné par le roi Amyntas [1].

Amyntas appartenait à une branche collatérale des Téménides d'Argolide. Durant les troubles qui interrompirent la succession régulière des rois d'Argos [2], vers le milieu du neuvième siècle avant J.-C., Caranos était venu en Macédoine et y avait acquis chez les tribus alpestres qui la peuplaient une puissance royale, devenue ensuite héréditaire dans sa famille. Ce n'était pas un pouvoir despotique, mais une autorité réglée dès le début par des lois et des conventions réciproques. Toute l'histoire de l'empire se rattache à la race des Téménides et commence avec Perdiccas qui, des hauteurs de sa forteresse d'Ægæ, s'avança dans la basse Macédoine, l'ancienne Æmathie, et fonda par cette conquête l'empire des Téménides. Cependant, il s'était écoulé après la mort de Perdiccas tout un siècle durant lequel des guerres incessantes avec les Illyriens avaient arrêté les progrès de ses successeurs ; en effet, les Illyriens ne se pressaient pas seulement autour des frontières de l'empire, ils formaient encore dans la Macédoine même une grande partie de la population, partie énergiquement réfractaire à la culture grecque.

Amyntas, cinquième successeur de Perdiccas, commença à se sentir les mains plus libres et put s'occuper des affaires extérieures. C'est lui qui noua des relations avec les Pisistratides et qui, lors de l'expulsion d'Hippias, offrit à ce prince le territoire d'Anthémos sur le golfe de Thessalonique, en vue de se servir de lui, comme Gygès s'était servi des Milésiens, pour prendre pied sur la côte. La civilisation grecque régnait dans la maison d'Amyntas, et son fils Alexandre se l'était as-

[1]) Sur la Macédoine, voy. ci-dessous, vol. V [Livre VII, ch. I].
[2]) Voy. vol. I, p. 298.

similée avec une ardeur passionnée : à ses yeux, l'avenir de la Macédoine était tout entier dans l'alliance avec les États helléniques. Aussi, tandis qu'à l'approche de la puissance perse le vieux roi croyait devoir se résigner à l'inéluctable nécessité, la nature bouillante du jeune prince fut tellement révoltée par les prétentions des Achéménides qui voulaient lier sa patrie aux destinées d'un empire asiatique, et par l'insolence tout orientale de leurs envoyés, qu'il fit assassiner ces derniers dans l'appartement des femmes, à la cour de son père ; toute leur maison et leur pompeux équipage tomba aux mains des Macédoniens. Néanmoins, une entente pacifique s'établit ensuite avec les Perses, qui pour le moment n'étaient pas en état d'employer la force. Amyntas prêta hommage à Darius, et l'empire de ce dernier s'étendit nominalement jusqu'aux frontières de la Thessalie. Toute la partie septentrionale des Alpes grecques fut vassale des Achéménides, et de même que les Doriens étaient descendus jadis de la Macédoine vers le sud, les Barbares songeaient à s'avancer un jour comme eux dans la région inférieure, pour étreindre à l'ouest comme à l'est la mer Égée englobée dans leurs possessions.

Les tyrans ambitieux des cités grecques encourageaient ces plans, en particulier Histiée de Milet, qui avait réclamé, pour prix du service rendu le jour où il avait sauvé le roi et son armée, le territoire de Myrcinos sur le Strymon. Cette possession offrait en perspective à l'habile prince une foule de riches bénéfices. Là, il avait des mines d'or et d'argent, une provision abondante de bois de construction et une plage riche en ports. Il s'y croyait assez loin de Suse pour agir à sa guise, sans être dérangé dans ses plans. Il se mit promptement à l'œuvre et il était en train de se construire une solide enceinte de murailles et de fonder sur le Strymon une grande ville destinée à devenir une nouvelle Milet, le rendez-vous des peuplades voisines, une sorte de capitale de la côte de Thrace. De là, il comptait, avec l'aide des vents étésiens du nord, dont l'importance au point de vue de la domination de l'Archipel ne pouvait lui échapper, conquérir les villes du sud. Mais, à ce moment, Mégabaze revenait de sa campagne contre les Péoniens ; il vit les immenses préparatifs d'Histiée et pénétra les

desseins ambitieux de l'Hellène qui, comme tel, lui était odieux. Il ne lui fut pas difficile d'éveiller les soupçons de Darius. La conséquence fut qu'on manda Histiée à Suse, et que, sous prétexte que le Grand-Roi ne pouvait se passer de sa présence, on le retint à la cour.

Le successeur de Mégabaze dans le commandement des troupes royales chargées d'étendre et de consolider la domination perse sur les rivages de la mer hellénique fut Otanès. Il conquit les deux villes du Bosphore, Byzance et Chalcédoine, força les cités éoliennes encore indépendantes à faire leur soumission, et s'allia ensuite avec Coès, à qui Darius avait donné l'île de Lesbos en récompense de sa fidélité dans l'affaire du pont du Danube. Son but était de faire avec lui une expédition à main armée, dirigée contre Lemnos et Imbros. Les Lemniens, après une vaillante résistance, furent mis sous le gouvernement de Lycarétos, frère du Samien Mæandros. Ainsi, la Propontide et les détroits du nord, avec les principales îles situées tout en haut de la mer Égée, par conséquent, les positions les plus importantes dans une attaque contre la Grèce, étaient aux mains des Perses. L'ambition des gouverneurs aussi bien que la politique du Grand-Roi, dont le regard était obstinément fixé sur l'Occident, permettaient de prédire à coup sûr que l'on ne s'en tiendrait pas là. Un concours remarquable de circonstances, d'incidents grands et petits, contribua à précipiter les événements.

Au nombre de ceux qui avaient accompagné le tyran Polycrate dans le voyage qui devait lui coûter la vie, se trouvait son médecin Démocède. Il avait été retenu comme esclave par Orœtès ; et, lorsque ce satrape, qui traitait ses amis comme ses ennemis avec le sans façon le plus outrageant et finit par se révolter contre le Grand-Roi lui-même, eut été mis à mort par ordre de Darius, le Crotoniate dont les premiers États de la Grèce s'étaient disputé la possession resta à Sardes, oublié, enchaîné dans une prison sordide, songeant avec une tristesse poignante au pays natal.

Il advint alors que, Darius s'étant foulé le pied à la chasse, on fit chercher dans toute l'étendue de l'empire des hommes au courant de la médecine ; car les médecins égyptiens, qui à

Suse passaient pour les meilleurs, avaient par des pratiques violentes fait empirer le mal, et le roi se retournait sur sa couche sans pouvoir y trouver le sommeil. C'est alors que l'on songea au Crotoniate. On le tira de sa prison de Sardes. Tout d'abord, il voulut dissimuler son art ; aucune perspective d'honneur ni de profit ne pouvait le consoler de la patrie absente. Mais la feinte ne lui réussit pas. Il devint médecin du roi, riche, honoré et envié, surtout du jour où il eut le bonheur de guérir aussi la fille de Cyrus d'un abcès au sein. Mais il ne songea toujours à profiter de ce nouveau succès que pour se ménager la possibilité du retour. Il ne cessait d'attirer l'attention d'Atossa sur la Grèce ; et plus elle entendait parler de l'adresse et des talents des Grecs, plus elle caressait la pensée de se voir servie par des femmes de Sparte, d'Athènes et de Corinthe. Elle était assez instruite de la situation de la Grèce pour persuader à Darius qu'une expédition contre les petits États de la côte occidentale offrirait peu de risque et beaucoup de profit. Darius consentit à envoyer de ses gens, sous la conduite de Démocède, pour explorer l'Hellade d'outre-mer. Le plan imaginé par le rusé médecin se trouva ainsi mis à exécution.

Ce fut à peu près au temps où Hipparque était assassiné au Céramique d'Athènes et où Mandroclès jetait un pont sur le Bosphore que deux galères royales, somptueusement équipées, sortirent du port de Sidon pour promener le pavillon perse dans les eaux de la Grèce. Elles avaient à bord quinze Perses du plus haut rang, et un vaisseau de transport qui les accompagnait portait, entre autres choses, de nombreux présents pour la famille du médecin. Celui-ci, qui était à la fois le prisonnier et le guide, sut conduire par le plus court chemin l'escadre au terme de ses désirs, c'est-à-dire aux rivages de la Grande-Grèce. Les voyageurs furent retenus à Tarente, et là, Démocède s'échappa pour se rendre à Crotone. Les Perses l'y suivirent et, sur la place publique de sa ville natale, ils réclamèrent encore une fois le serviteur du Grand-Roi en menaçant de sa vengeance ; mais Démocède ne leur fut pas livré. Il se maria à Crotone avec la fille de Milon, dont la renommée avait déjà été portée par lui jusqu'à Suse, et les

Perses errèrent sans guide sur la mer Ionienne jusqu'à ce qu'enfin, après bien des traverses, un Tarentin voulut bien les reconduire dans leur pays [1].

Ainsi, avant même l'expédition de Scythie, Darius s'était trouvé déjà en rapports hostiles avec les villes de la Grèce italique. Mais, pour l'Hellade proprement dite, Sardes restait le point central des relations entre Perses et Grecs. A Sardes, Darius avait établi son propre frère Artapherne ou Artaphrène [2] comme gouverneur, tandis que le fils de Mégabaze, Œbarès, tenait à Dascylion son quartier-général. Ce fut vers Artapherne que se tourna Hippias fugitif, sachant avec quelle sollicitude le gouverneur avait mission de surveiller les affaires de la Grèce. Pour cette raison aussi, les Athéniens avaient commencé par échanger avec lui des ambassades, rapports qui avaient amené bien vite une situation très tendue et finalement hostile [3]. Sparte avait été excitée contre la Perse par des envoyés des Scythes, qui surent gagner le roi Cléomène en lui remplissant sa coupe de vin pur [4]. On forma de vastes plans de guerre, d'après lesquels les Scythes devaient pénétrer en Médie par la mer Noire et les Péloponnésiens partir d'Éphèse pour envahir l'intérieur. L'agitation gagnait tous les États et tous les peuples ; on sentait de toutes parts que de grands événements étaient proches et que, depuis l'avénement de Darius, les deux côtés de l'Archipel étaient engagés dans un mouvement commun qui ne pourrait trouver ultérieurement sa voie qu'à travers de sanglantes guerres de races.

Cependant, le retour du Grand-Roi à Suse fut suivi d'abord d'une accalmie générale qui ne fut troublée qu'au bout de plusieurs années, par des complications toutes nouvelles et inattendues.

1) Herod., III, 135-138.
2) Sur le nom de Ἀρταφέρνης ou Ἀρταφρένης, voy. Stein, *Vindic. Herodot.*, p. 8.
3) Voy. vol. I, p. 497.
4) Herod., VI, 84.

§ IV

RÉVOLTE ET CHATIMENT DE L'IONIE.

Parmi les petites îles de la mer Égée, appelées par les anciens Cyclades ou « îles en cercle », parce qu'elles semblaient entourer comme d'un cercle solennel l'île sainte de Délos, les plus considérables sont Paros et Naxos ; séparées seulement par un étroit bras de mer, elles forment comme un couple uni en tout temps par une étroite solidarité. Aussi les désigne-t-on, aujourd'hui encore, d'un nom collectif : Paronaxia. Paros se découvre à de grandes distances, grâce à ses montagnes dont les formes majestueuses s'élèvent comme pour annoncer le trésor qu'elles recèlent, d'inépuisables carrières du marbre le plus pur. Paros est en outre d'une grande importance pour la navigation, à cause des sources qu'on trouve sur son rivage et de ses anses profondes. Sous ce rapport, cette île est le complément naturel de la grande île sa voisine. Car Naxos sort de la mer, arrondie de tous côtés, sans échancrures profondes ; son étendue et sa masse solide devaient en faire la reine des îles du voisinage, et la nature lui a tellement prodigué les richesses les plus variées que les anciens l'appelaient parfois la petite Sicile. Du haut de la large cime qui la couronne, on domine plus de vingt îles, et le regard s'étend à l'est jusqu'aux massifs des montagnes de l'Asie [1].

L'amphictyonie de Délos s'était dissoute de bonne heure ; les îles avaient formé alors des groupes isolés, et, parmi elles, Paros et Naxos avaient joui d'une prospérité particulière. Les Pariens surent, dans leur île qui avait voué un culte tout spécial à Démêter législatrice, sauvegarder par leur sagesse l'ordre public [2], et les Naxiens conquirent, grâce à l'étendue et aux ressources de leur île, une certaine primauté. Ils prirent une

[1]) Sur Naxos, voy. Grueter. *De Naxo insula*, 1833. E. Curtius, *Naxos*, Berlin. 1846.

[2]) Voy. vol. I, p. 510.

part active à l'essor de l'industrie artistique qui était florissante dans les îles au septième et au sixième siècles. Outre le marbre qu'ils avaient en abondance, les pierres d'émeri de leur île offraient des matériaux de choix pour l'aiguisage des instruments de fer [1]. Aussi est-ce à Naxos qu'au temps d'Alyatte [2] on inventa, dans l'atelier de Byzès, l'art de scier le marbre et que l'on tailla dans le marbre les tuiles des temples, ordinairement faites en terre cuite [3]. Ainsi, Naxos contribua pour sa part aux inventions des Grecs ; cependant, malgré la vie plus tranquille dont ces îles jouissaient, les querelles de partis et les bouleversements politiques ne lui furent pas épargnés.

L'État des Naxiens fut dans le principe dirigé par les familles dont les ancêtres avaient été ses fondateurs, au temps de la migration ionienne. Ces familles habitaient ensemble dans la ville, et possédaient dans les environs les meilleures terres et les meilleurs vignobles. Les gens du commun acceptèrent la position privilégiée de la noblesse urbaine aussi longtemps que leur condition fut peu aisée. Mais, lorsque le commerce du vin et des fruits du Midi, les progrès de l'art et de l'industrie, eurent développé et répandu chez eux le bien-être, ils prirent conscience d'eux-mêmes, et les prétentions des familles nobles leur devinrent insupportables. Un certain Télésagoras s'était acquis un réel prestige aux yeux de la population des campagnes : il était le favori du peuple ; riche, libéral, il tenait pour tous maison ouverte. Son influence indisposa les nobles. L'animosité devint de plus en plus vive : des froissements se produisirent, en particulier au marché aux poissons, point principal où se concentre la vie chez toutes les populations ioniennes.

Quant les jeunes nobles voulaient rabattre sur le prix d'un poisson rare qui leur plaisait, les marchands leur répondaient souvent qu'ils le donneraient à Télésagoras pour rien plutôt que de le leur vendre à eux. Les nobles ainsi surexcités s'oublièrent un jour, ivres de vin et d'insolence, jusqu'à désho-

1) *Naxiæ cotes* (PLIN., XXXVI, 164). PINDAR., *Isthm.*, V, 73. Cf. ROSS, *Inselreisen*, I, p. 41.

2) Voy. ci-dessus, p. 133-137.

3) PAUSAN., X, 5, 3.

norer la maison hospitalière de Télésagoras en outrageant ses filles [1]. Cette violence fut le commencement des guerres civiles, qui troublèrent profondément et pour toujours la paix intérieure dans la belle île de Dionysos. Elle fut entraînée dans un vaste cycle de complications extérieures, et ses troubles politiques furent le brandon qui alluma l'incendie de la guerre depuis longtemps imminente entre l'Asie et l'Europe.

Lorsque Pisistrate rentra pour la troisième fois à Athènes, à ses côtés chevauchait le Naxien Lygdamis qui, dans la lutte contre les familles nobles, s'était élevé au rang d'un puissant chef de parti, avait été chassé plus tard, et enfin avait été réintégré par Athènes comme tyran de Naxos [2]. Il fit cause commune avec Pisistrate comme avec Polycrate ; mais, lorsque les Spartiates firent la guerre à ce dernier, il se vit chassé de nouveau. Toutes ces révolutions violentes ne pouvaient amener aucun résultat durable ; l'animosité des différentes classes était trop grande ; les familles nobles, ramenées par la force des armes et dont les membres étaient appelés les « Gras » par le peuple, étaient haïes à double titre ; il ne fallut pas longtemps pour qu'elles se vissent condamnées de nouveau à errer sans foyer, expulsées de leurs demeures et dépouillées de leurs propriétés. Cette fois, elles cherchèrent un appui moins lointain et plus effectif : elles allèrent à Milet, où l'une des premières familles de Naxos avait des relations d'hospitalité et d'amitié avec la maison d'Histiée. Du reste, l'État milésien était depuis de longues années en relations avec Paros.

Milet avait acquis un nouvel éclat sous le cousin et gendre d'Histiée, Aristagoras, et l'ambitieux tyran brûlait du désir de faire quelque chose de grand. Aussi accueillit-il avec une joie pleine d'espérances la prière des Naxiens fugitifs ; il voyait déjà Milet devenue la nouvelle capitale des Cyclades, et lui-même couronné d'honneurs et de gloire. Mais il ne pouvait rien à lui seul, et il ne fallait pas songer à mettre en mouvement les forces militaires de l'Ionie sans l'aveu du

[1]) Aristot., ap. Athen., p. 348. On écrit d'ordinaire Télestagoras.
[2]) Voy. vol. I, p. 444. 448, et ci-dessus, p. 167.

satrape de Sardes. Il alla donc en toute hâte trouver Artapherne. Il lui exposa les avantages extraordinaires de l'occasion qui s'offrait, la fertilité et la grandeur de l'île, l'importance de sa position, sa richesse en esclaves et en troupeaux, en vaisseaux à rames, en œuvres d'art splendides ; il insista sur la certitude du succès ; il montra enfin le splendide accroissement qu'y gagnerait l'empire des Perses : car, avec Naxos, les îles environnantes, comme Paros et Andros, seraient conquises du même coup. De là, rien de plus aisé que d'atteindre l'Eubée, une île aussi grande et aussi riche que Cypre, et admirablement placée pour permettre d'attaquer Athènes.

Artapherne, l'ennemi des Athéniens, accepta avec empressement ces propositions ; il recommanda le projet à Suse, et, au lieu des cent vaisseaux demandés, on en promit le double à Aristagoras. Cependant, Artapherne n'avait pas l'intention de laisser à l'ambitieux Hellène, qu'il haïssait au fond du cœur et qu'il estimait peu, la gloire de l'entreprise. Il fit en sorte que le roi nommât son cousin Mégabate au commandement de la flotte, avec mission d'exécuter les plans d'Aristagoras. Toute l'affaire fut poussée énergiquement et dans le plus grand secret. La flotte se dirigea au printemps vers Chios, comme si elle eût dû faire un de ces voyages de manœuvres et d'exercices par lesquels les Perses cherchaient à s'acclimater peu à peu dans la mer Égée. De Chios, avec l'aide des vents du nord, elle devait atteindre promptement son objectif. La flotte était dans les meilleures conditions pour faire campagne, et Mégabate eut à cœur de maintenir une discipline sévère, pour que la première entreprise tentée dans les eaux grecques fît honneur aux armes perses.

Ce fut l'occasion d'un conflit entre les deux chefs de la flotte. La détermination peu précise de leurs pouvoirs respectifs était le vice capital de l'entreprise. Aristagoras entra dans une violente colère parce qu'un de ses amis, capitaine de vaisseau de Myndos, avait été puni, pour négligence dans le service, d'une manière qui atteignait son honneur. Le fier Achéménide ne voulut pas se laisser dominer par l'Ionien, et, pour se venger de lui, il fit secrètement informer les Naxiens de ce qui les menaçait. L'avertissement arriva en temps op-

portun; l'imminence d'un danger dont on n'avait aucun pressentiment excita à Naxos une ardeur générale. Troupeaux et provisions de toutes sortes furent accumulés dans la capitale; on répara les fortifications; on ferma le port; on organisa le service de guerre, et la flotte perse-ionienne dut se résigner à un siége.

Elle stationna quatre mois devant les hautes falaises de l'île. Les provisions des assiégeants touchaient à leur fin; les croiseurs grecs leur infligeaient pertes sur pertes : on dut à la fin se contenter de bâtir, pour les Naxiens fugitifs que l'on avait à bord, une forteresse sur un point écarté de l'île. La superbe flotte s'éloigna : l'expédition, naguère si pleine de promesses, avait complétement échoué [1].

Toute la honte en retomba, comme Mégabate l'avait calculé, sur la tête d'Aristagoras. Il lui fallait rendre des comptes au Grand-Roi et payer les frais de la guerre; sa situation, son honneur, sa vie, étaient en jeu; et il n'apercevait dans sa détresse qu'une seule issue. Bien des mécontentements fermentaient en Ionie; les rapports entre Grecs et Perses étaient très tendus, et la mésintelligence qui avait éclaté entre Mégabate et Aristagoras n'était nullement un fait isolé, une rancune particulière.

Depuis l'expédition de Scythie, l'influence grecque inspirait une vive antipathie; des froissements de toute sorte s'étaient produits non-seulement sur la flotte, où les Perses voulaient établir une discipline sévère qui paraissait insupportable aux Ioniens, mais encore dans les villes, qui supportaient un double joug, celui de la tyrannie et celui de la suzeraineté perse. L'aversion générale contre les Perses avait rapproché les éléments divers de la population maritime, par exemple, les Cariens et les Ioniens, qu'une hostilité si profonde divisait encore sous les Mermnades [2]; si bien qu'en cas de soulèvement l'Ionie pouvait compter sur l'appui de la Carie. Le mécontentement croissant fut entretenu par d'ambitieux chefs de partis, surtout par Histiée, qui depuis longtemps détestait les chaînes

[1]) Sur Mégabate et Aristagoras, voy. HEROD., V, 32 sqq.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 129.

dorées dont on l'avait chargé à Suse. Il soupirait après l'air de la mer, après la liberté ionienne. Il aurait voulu conquérir le monde grec, et il lui fallait, entouré de regards envieux, passer ses jours à Suse, sans gloire et sans activité, dans le cérémonial ennuyeux qui réglait la vie du courtisan. Il excita son gendre à soulever sans retard les villes ioniennes ; sans quoi, il n'échapperait pas aux humiliations qui l'attendaient. Pour son compte, Histiée espérait qu'une insurrection de l'Ionie forcerait le Grand-Roi à le laisser revenir dans ses foyers. Il voulait à tout prix reparaître sur le théâtre de l'histoire d'Ionie.

Aristagoras rassembla son parti et travailla, en vue de ses plans, la populace de Milet, toujours avide de nouveautés. Il ne manquait pas d'hommes sensés qui reconnaissaient parfaitement combien une insurrection serait téméraire et cherchaient à enrayer le mouvement populaire ; leur chef et leur porte-parole fut Hécatée, fils d'Hégésandros, un Milésien de vieille souche. Il avait étudié de près toutes les contrées du monde qui étaient alors en relation avec les États méditerranéens, et l'étendue de ses connaissances lui permettait de porter un regard pénétrant et un jugement réfléchi sur la situation politique. Il affronta sans crainte le tumulte de l'agora, et, dans une harangue pleine d'énergie, il exposa l'état des choses, les ressources que le roi des Perses avait à sa disposition et les suites inévitables d'une insurrection avortée. L'empire était plus puissant, plus uni, plus discipliné que jamais ; le roi avait à son service des généraux habiles, et les plus habiles se trouvaient dans l'Asie-Mineure. Ils étaient pleins d'animosité contre les Grecs ; ils n'attendaient qu'une occasion pour les humilier. Tous appartenaient corps et âme à leur maître : les uns étaient ses parents, comme Artapherne et Mégabate, les autres lui étaient alliés par des mariages, comme Daurisès, Otanès et Mardonius. Pleins d'ambition, ils désiraient tous se montrer à Darius comme les soutiens de son trône. Quant à des alliances et des secours effectifs, il ne fallait compter ni sur l'intérieur de l'empire, ni sur ses voisins, ni sur les Grecs, ni sur les Scythes ; au contraire la puissance perse était là, de tous côtés menaçante,

non-seulement sur terre, mais sur mer. Les Phéniciens saisiraient avec joie cette occasion de combattre l'Ionie. Leur haine contre les Grecs faisait la force des Perses.

Lorsque Hécatée reconnut que la voix de la prudence ne pouvait dominer l'entraînement populaire, il cessa de résister, mais non pour se tenir à l'écart comme un homme froissé qui attend avec une joie maligne la justification de ses pressentiments : il fit, au contraire, tous ses efforts pour que ses compatriotes, leur résolution une fois prise, la missent à exécution avec le zèle qui seul pouvait rendre le succès possible. « Vous voulez la guerre, disait-il : eh bien, soit ! Mais alors, agissez en hommes, et faites ce que vous faites, avec toute votre énergie. Ce qu'il vous faut, c'est de l'argent : de l'argent pour avoir des vaisseaux et des soldats, car vous ne pouvez vous maintenir que sur mer. Les sacrifices des citoyens ne suffisent pas ; il vous faut de grosses sommes. Pour les avoir, je n'aperçois qu'un moyen : des masses d'or sont là, inutiles, dans le trésor d'Apollon : avant tout, les présents votifs de Crésus. Vous craignez d'y porter la main ! Est-il moins criminel de les livrer aux Perses qui les pilleront, aux ennemis du dieu, que les employer pour l'honneur de notre dieu national ? Vous n'avez qu'une alternative : vaincre par ces trésors ou être vaincus par eux : choisissez ! [1] »

Les Ioniens surent écouter et admirer leur Hécatée, mais ils s'en tinrent aux demi-mesures. On rompit avec le Grand-Roi de la façon la plus insolente, mais on n'agit jamais qu'au jour le jour : personne ne songeait à donner un point d'appui solide à la révolte. Les événements se précipitèrent ; car, avant que la flotte perse-ionienne se fût séparée, Iatragoras était expédié de Milet pour lui communiquer le mouvement révolutionnaire. Là, on réussit à transformer tout d'un coup la querelle de Milet en une cause nationale, celle de l'Ionie entière ; on réussit aussi, par un hardi coup de main, à s'emparer des tyrans avant qu'ils n'eussent regagné leurs villes, et le rétablissement de la liberté fut proclamé en même temps à Milet même et dans les villes voisines [2]. Le soulèvement, pareil

[1]) Herod., V, 36.
[2]) Herod., V, 37-38.

à un incendie, gagna rapidement d'une place à l'autre ; bientôt toutes les villes d'Ionie et d'Éolie furent en insurrection ouverte et triomphante, le parti perse étant paralysé en tous lieux par la capture de ses chefs. Du côté du sud, le mouvement s'étendait en Carie, en Lycie, et jusqu'à Cypre. Ces événements se passaient l'année même du siége de Naxos (499 : Ol. LXX, 1), à la fin de l'été. Le printemps suivant devait décider si la liberté si facilement conquise dans un élan audacieux pourrait être défendue.

Aristagoras était assez avisé pour employer ce délai à s'assurer des alliés et du secours. Dans l'intérieur de l'Asie, tout ce qu'il put faire fut de décider les Péoniens transplantés en Phrygie, avec lesquels il était en rapport par son beau-père, à se révolter et à décamper. Quant à lui, il fit voile pour Gytheion et remonta l'Eurotas jusqu'à Sparte, où il trouva dans le roi Cléomène un homme qui n'avait pas peur des plans à longue portée. Mais il eut beau exposer éloquemment tous les avantages de la lutte et les exigences de l'honneur national, rabaisser sans scrupules et en dépit de la vérité la valeur des Perses et la puissance de leur empire, s'ingénier à mettre sous les yeux des Spartiates le théâtre de la guerre au moyen de sa table de bronze sur laquelle, pour la première fois, ils voyaient représentées toutes les contrées et toutes les mers connues, il ne réussit pas à trouver audience [1]. L'entreprise manquée à Samos était encore trop présente aux mémoires ; le danger des contacts avec l'Ionie était devenu là-bas trop évident : la résistance vint certainement des éphores. Aristagoras n'était pas d'ailleurs un homme qui pût inspirer la confiance, surtout à Sparte ; le pompeux appareil dans lequel il se présenta, l'étalage orgueilleux de ses trésors, nuisirent beaucoup à sa cause ; ce qui dut la gâter complétement, c'est qu'après avoir conté aux Spartiates tant de mensonges, lorsqu'ils lui demandèrent quelle distance il y avait de la mer jusqu'à Suse, sans y réfléchir il leur dit une fois la vérité. Quand les Spartiates entendirent parler d'une marche de trois mois, les plus résolus d'entre eux jugèrent que ce serait témérité d'engager la lutte avec un empire continental aussi démesurément étendu.

[1]) HEROD., V, 49-50.

Aristagoras fut plus heureux à Athènes et à Érétrie. Les Athéniens étaient déjà avec les Perses sur le pied d'hostilité. Athènes, par ses relations avec la péninsule thrace, était mieux renseignée sur l'ensemble de la situation ; on savait la guerre inévitable, et, avec cette courageuse confiance en soi qui animait tous les citoyens, on était plutôt d'avis d'attaquer que d'attendre. Les vieux souvenirs de l'émigration ionienne furent tirés de l'oubli, et Aristagoras ne manqua pas de flatter l'orgueil des Athéniens en représentant leur patrie comme la mère des riches cités ioniennes, comme le foyer de la liberté civique : c'était vers elle que se tournaient les villes d'Ionie, ses filles, opprimées par les Barbares ; pleines d'espoir et de confiance, elles attendaient son secours[1]. En Eubée, depuis la défaite de Chalcis[2], Érétrie était devenue la ville principale et, depuis la guerre de Lélante, elle se sentait tenue de rendre service à ses alliés les Milésiens. Aussi Athènes équipa-t-elle sans retard vingt galères, et Érétrie, cinq pour suivre Aristagoras.

Dans l'intervalle, les Perses n'étaient pas restés inactifs. Au cours même de la traversée, un combat s'engagea entre les vaisseaux des Érétriens et la flotte phénicienne appelée contre les Ioniens révoltés ; sur terre, les Perses s'étaient avancés contre Milet pour étouffer promptement le foyer de la rébellion. Alors, les insurgés crurent que ce qu'ils pouvaient faire de mieux pour débloquer la ville et soulever les Asiatiques, c'était de marcher aussitôt contre Sardes, afin de montrer à tous les amis encore hésitants de la cause ionienne combien ils prenaient les choses au sérieux. Ils paraissent y avoir été particulièrement poussés par les Athéniens, qui abordaient à Éphèse sur la fin de l'été. Les Éphésiens restèrent entièrement neutres ; mais il se trouva des hommes d'Éphèse disposés à servir de guides, et le corps d'invasion put ainsi descendre du Tmolos[3] et surprendre l'ennemi avant qu'à Sardes on eût songé à la défense. La ville basse fut prise facilement, et Artapherne enfermé dans la citadelle (498 : Ol. LXX, 2).

[1]) Herod., V, 55. 97.
[2]) Voy. vol. I, p. 493.
[3]) Sur la situation d'Éphèse, voy. E. Curtius, *Beiträge zur Topogr. und Geschichte von Kleinasien*, p. 20.

La prise de Sardes fut un moment critique dans l'histoire de la guerre; mais elle ne fut pas à l'avantage des Grecs. Sans doute, à la nouvelle de ce succès si brillant en apparence, des tribus isolées se rallièrent à l'insurrection; mais l'inutile incendie de Sardes et la destruction du temple de Cybèle fut un fanal sinistre qui alarma toutes les contrées voisines : cet acte excita la plus grande indignation chez les Lydiens et détermina une concentration plus prompte des forces ennemies. Déjà, pendant l'incendie de la ville, sur la place du marché au bord du Pactole, les Lydiens avaient combattu avec les Perses et contre les Ioniens comme des désespérés. Ceux-ci s'étaient vu refouler si promptement qu'ils durent battre en retraite vers la mer sans avoir conquis ni gloire ni butin. A Suse, la destruction de Sardes fit naturellement une impression telle qu'on se mit à agir avec d'autant plus de rapidité et d'énergie, au lieu qu'autrement on eût attaché moins d'importance à la révolte et on l'eût négligée plus longtemps.

Cependant les rebelles, dans leur retraite, furent rejoints près d'Éphèse par les troupes qui s'étaient réunies à la hâte dans la contrée et essuyèrent une défaite à la suite de laquelle les Athéniens reprirent la mer à Milet pour retourner chez eux. Le seul résultat de leur intervention dans la guerre fut de blesser le roi des Perses à l'endroit le plus sensible et de provoquer sa juste colère. Quant aux Ioniens, ils se renfermèrent sur leurs vaisseaux, et l'expédition de Sardes, dont l'issue pitoyable ne pouvait être encore bien comprise sur les points éloignés, leur valut l'adhésion à la cause commune de toute la population grecque du littoral, depuis le Bosphore jusqu'à la mer de Cypre. Le nombre des villes insurgées s'accrut dans des proportions considérables. Même les Cauniens [1], qui avaient d'abord refusé leur concours, se joignirent alors aux autres [2].

Après cette tentative malheureuse pour prendre l'offensive et déterminer eux-mêmes le théâtre de la guerre, les Grecs se voyaient réduits à soutenir l'attaque des Perses, qui marchaient

[1]) Voy. vol. I. p. 67.
[2]) Herod., V, 103.

contre le littoral et les îles : tâche d'autant plus difficile que les Perses faisaient avancer en même temps plusieurs corps d'armée dans des directions différentes.

Le théâtre de la guerre fut d'abord Cypre, où la situation était tout à fait la même qu'en Ionie, car l'île était composée des territoires d'un certain nombre de villes dans lesquelles des tyrans gouvernaient sous la suzeraineté de la Perse. A Cypre comme à Milet, l'insurrection fut provoquée par un motif personnel [1] ; là aussi le mouvement vint, non du peuple, mais d'un seul ambitieux, Onésilos, dont le frère Gorgos régnait à Salamine, la plus importante des villes de l'île. Onésilos se rendit maître de Salamine, et souleva ensuite la population de l'île qui se donna à lui volontiers, à l'exception des gens d'Amathonte. Il assiégea cette ville [2], seul obstacle qui l'empêchât d'étendre sa domination sur l'île entière, et appela à son secours les Ioniens, qui étaient encore en Carie. Mais, avant leur arrivée, une armée perse avait déjà passé de la Cilicie dans l'île, et une flotte phénicienne était dans la rade de Salamine.

Lorsque les Ioniens arrivèrent à leur tour, Onésilos leur proposa de changer avec eux de champ de bataille : ils tiendraient tête à l'armée de terre et les Cypriotes monteraient sur les vaisseaux. La raison de cette proposition était le peu de confiance qu'Onésilos avait en ses compatriotes qui, restant à terre, trouveraient plus facilement l'occasion de trahir. Cependant les Ioniens ne voulurent pas abandonner leurs vaisseaux ; ils s'avancèrent à la rencontre des Phéniciens, au moment où ceux-ci contournaient le promontoire qui termine l'île au nord-est, et les défirent. Mais la victoire fut sans résultat : car, sur terre, ce qu'Onésilos avait craint arriva. Stésénor, tyran de Courion, passa à l'ennemi pendant le combat, suivi de ceux des Salaminiens qui combattaient sur des chars [3],

[1]) Sur le soulèvement de Cypre, voy. Herod., V, 104 sqq.

[2]) Le siége d'Amathonte était commencé au moment où la nouvelle de l'incendie de Sardes était en route pour Suse (Herod., V, 108). Cf. Weissenborn, *Hellen*, p. 106.

[3]) πολεμιστήρια ἅρματα, engins empruntés à l'ancienne stratégie héroïque et dont se servaient aussi les Thébains, d'après Wesseling ad Diodor. XII, 70. Bähr ad Herod., V, 113.

c'est-à-dire sans doute des citoyens de la haute classe, car ces derniers étaient opposés à une insurrection populaire qui, les Perses une fois chassés, aurait mis fin aux privilèges des familles nobles. Onésilos périt dans la bataille; Salamine se rendit et reprit son ancien roi, Gorgos. De toutes les villes de l'île, une seule tint bon, Soli, sur la côte septentrionale, Soli, dont la population soutenue par le patriotisme national opposa pendant des mois aux Perses une héroïque résistance, bien que le prince qui la gouvernait, Aristocypros fils de Philocypros [1], fût tombé en combattant aux côtés d'Onésilos. C'étaient des colons athéniens qui s'étaient établis sur cette côte : ainsi s'explique le courage avec lequel cette ville, seule entre toutes, défendit sa liberté.

Mais c'était là une sentinelle perdue au fond de l'Orient. Après un an de combat (498 : Ol. LXX, 2), le projet d'empire insulaire grec était ruiné ; l'île entière retombait sous la domination perse ; la mer de Cypre était pacifiée, et la sécurité des relations rétablies avec la Phénicie permettait aux Perses de tourner désormais contre l'Ionie toute leur puissance offensive.

Dans l'Asie-Mineure, Sardes devint, sous la direction résolue d'Artapherne, la place d'armes de l'empire. On y forma trois corps d'armée. Artapherne en garda un sous sa main pour couvrir Sardes et exécuter en temps opportun, au dernier moment, des opérations décisives contre les principales places. Deux corps moins importants furent confiés à Daurisès et à Hymæas, avec mission de secourir en toute hâte les plus menacées des villes du littoral. La partie la plus vulnérable de l'Asie-Mineure était le nord-ouest ; car il était à craindre que les Scythes ne fissent cause commune avec les Ioniens. Avec une étonnante rapidité, Daurisès se porta sur l'Hellespont et, en peu de jours, Dardanos, Abydos, Lampsaque furent conquises ; sur l'ordre du roi, les villes furent détruites, les habitants emmenés, leurs vaisseaux anéantis. Toute la côte asiatique du détroit n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes.

Pendant qu'Hymæas marchait de la Propontide sur l'Éolie

[1]) Voy. vol. I, p. 431.

pour soumettre la péninsule troyenne, Daurisès s'avançait en toute hâte vers le sud, où les montagnards cariens s'agitaient. Les Cariens furent battus au confluent du Marsyas et du Méandre; mais ils se retirèrent de la vallée du Marsyas vers le mont Latmos, se massèrent sur le versant sud autour de leur sanctuaire national de Zeus Stratios, à Labranda, et réussirent à surprendre dans ces régions alpestres Daurisès avec toute son armée, qu'ils anéantirent. Ce furent les batailles les plus sérieuses qui aient été livrées dans tout le cours de l'insurrection. Cependant, ces succès et d'autres analogues demeurèrent isolés et sans rapport avec un plan d'ensemble, tandis que les Perses faisaient avancer sans cesse de l'intérieur du pays des forces nouvelles. La résistance une fois brisée au nord et au sud, l'armée principale qui tenait le centre marcha en avant sous les ordres d'Artapherne et d'Otanès. Clazomène et Kyme furent investies; on voulait de la sorte cerner de plus en plus étroitement le foyer de la révolte et couper ses communications avec l'intérieur; mais les siéges durèrent de longs mois, malgré l'habileté des Perses dans ce genre d'opérations [1], et Artapherne était revenu à Sardes découragé par la lenteur des résultats qu'il obtenait, lorsque Histiée se présenta devant lui avec les dernières instructions du Grand-Roi.

Dans la troisième année de la guerre, Histiée avait enfin obtenu ce qu'il voulait. Il avait réussi à persuader à Darius qu'il était le seul homme capable de mettre promptement fin à la révolte. Il s'agissait, disait-il, de frapper le coup décisif sur Milet avant que de nouveaux secours ne lui fussent arrivés du rivage opposé; il avait tourné principalement la colère de Darius contre les Grecs d'Europe. Mais il n'y avait pas, aux yeux d'Artapherne, de figure plus déplaisante que celle d'Histiée, et, si humble que se fît celui-ci lorsqu'il s'entretint au quartier général de Sardes avec le gouverneur royal de la situation présente et des causes de la révolte, Artapherne pénétra parfaitement son calcul et lui dit en face : « Tu as cousu le soulier, et Aristagoras l'a chaussé! [2] ».

[1]) Herod., I, 162. 169. Cf. ci-dessus, p. 153.
[2]) Herod., VI, 1 sqq.

Histiée ne pouvait garder plus longtemps son double rôle ; il était décidé à redevenir tout à fait Ionien et à grouper autour de sa personne toutes les forces de l'insurrection. Il s'échappa et gagna Chios, où se trouvaient les ressources les plus considérables et où régnait le plus grand zèle pour la cause nationale. Il chercha par toute sorte de mensonges à aigrir encore davantage les esprits, affirmant que le Grand-Roi était résolu à arracher en masse les Ioniens à leurs demeures pour les traîner dans l'intérieur du continent, et se rendit ensuite de Chios à Milet pour se mettre à la tête du mouvement. Un nouvel acte du drame allait commencer.

A Milet, tout avait bien changé dans l'intervalle. Aristagoras avait depuis longtemps laissé échapper la direction des affaires; il avait pu voir combien il était plus facile de soulever la population remuante d'une ville que de défendre, dans une lutte prolongée, le sol et l'indépendance de la patrie contre les forces d'un grand empire. Il parut de nouveau devant l'assemblée du peuple ; mais quelle différence entre la situation actuelle et ce qu'elle était trois ans auparavant, lorsque le fils d'Hégésandros [1] était tourné en dérision comme un vieillard morose et pessimiste ! Maintenant il n'y avait plus à l'ordre du jour d'autre question que celle-ci : de quel côté se tournerait-on quand les armées réunies marcheraient sur Milet ? Vers la Sardaigne, comme l'avait déjà proposé Bias, ou vers Myrcinos, fortifiée par Histiée [2] ? Hécatée n'avait pas abandonné ses concitoyens. Il était toujours encore l'homme le plus sensé qu'il y eût parmi eux, et, à cette heure, il résistait au désespoir comme il avait tenu tête autrefois à l'enivrement prématuré de la liberté. Il ne voulait pas que l'on abandonnât la ville des aïeux; son avis était de profiter du voisinage de l'île de Léros et d'y préparer un établissement. C'est là qu'au pis-aller on devait se transporter, pour revenir à Milet en temps favorable, avec le secours des Grecs d'Europe. Mais Aristagoras abandonna la cause : à la fin de l'insurrection comme au début il ne pensa qu'à lui-même, et, comme il ne faisait en tout point

[1]) Voy. ci-dessus, p. 202-203.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 193.

qu'imiter son beau-père, il voulut reprendre pour son propre compte les anciens projets d'Histiée sur la Thrace. Il laissa à ses embarras l'Ionie, qu'il avait mise lui-même en ce péril extrême, et se dirigea vers les bouches du Strymon pour s'installer comme tyran à Myrcinos. Là, il eut affaire aux Thraces et périt obscurément en luttant contre eux [1].

Après le départ d'Aristagoras, Pythagoras s'était trouvé à la tête de la cité qui ressemblait à un camp tumultueux et ne connaissait plus que la loi martiale. Alors arriva Histiée, insistant impérieusement pour entrer, comme s'il avait encore le droit de commander Milet. Cet homme aigri, violent, ne plaisait à personne : les Perses le haïssaient comme traître, et il était suspect aux Grecs comme confident du roi. Il fut éconduit de force, et ne put franchir la porte de cette ville dans laquelle il espérait jouer enfin le rôle qui convenait à son ambition. Furieux, il revint en toute hâte à Chios ; là encore il fut repoussé. A Lesbos, il réussit par de fallacieuses promesses à obtenir des vaisseaux, avec lesquels il fit voile vers Byzance. Enfin, n'ayant plus ni parti ni foyer, il se fit pirate et rançonna les navires marchands à l'entrée du Pont, tandis que les Ioniens faisaient un suprême effort pour sauver leur liberté. En effet, les forces militaires de l'Asie occidentale avançaient peu à peu et commençaient déjà à entourer Milet : les troupes de Cypre descendaient par le sud dans la vallée du Méandre ; les autres corps arrivaient de Sardes et de l'Éolie : en même temps, toutes les forces navales disponibles de l'Égypte, de la Cilicie et de la Phénicie se massaient de plus en plus nombreuses à l'embouchure du Méandre, avides de butin et de vengeance, épiant la chute de la grande cité maritime dans laquelle s'étaient accumulés depuis des siècles les trésors de toutes les contrées du monde.

Dans le large golfe de Milet, en face de la ville, s'élevait une petite île nommée Ladé. Autour de cette île se rassemblaient les gens de mer auxquels le conseil fédéral, siégeant au Panionion, avait fait appel pour le combat décisif. Toutes les villes restées fidèles réunirent encore une fois ce qu'elles

1) Herod., V, 126.

avaient de forces pour conserver à Milet le libre accès de la mer et pour défendre le sanctuaire commun d'Apollon. Milet fournit quatre-vingts vaisseaux qui prirent l'aile droite ; Chios forma le centre avec cent vaisseaux ; les Samiens prirent la gauche avec soixante ; Lesbos en joignit soixante-dix, Téos dix-sept, Priène douze, Érythræ huit, Phocée et Myonte, chacune trois. C'était une population de marins bien mêlée ; tous gens habitués à la mer, excellents pour des coups de main hardis, mais sans véritable cohésion, sans discipline et sans méthode ; car la proclamation de la liberté ionienne n'avait été pour les marins qu'un signal les invitant à se débarrasser de la discipline perse. Ce qui manquait le plus, on le sentait, c'était un commandement supérieur énergique. On finit, il est vrai, par trouver au dernier moment l'homme dont on avait besoin, Dionysios de Phocée. Il avait au suprême degré le courage héroïque qui distinguait sa patrie entre les villes voisines, et il savait ce qu'il fallait faire. Quand les marins commencèrent, en dépit de leur légèreté, à se montrer soucieux à l'approche des masses ennemies, il leur promit de les tirer d'affaire s'ils voulaient lui obéir. Ils s'y montrèrent disposés : alors il organisa des exercices quotidiens pour leur apprendre à ramer en cadence, à évoluer rapidement et à attaquer d'un élan brusque : pendant huit jours, Ladé fut le centre de grandes manœuvres navales ; mais la patience était à bout. « Qu'avons-nous donc fait aux dieux, gémissaient les marins, pour faire ainsi pénitence suivant le bon plaisir d'un capitaine de Phocée qui nous a amené trois bateaux de transport, et qui maintenant nous maltraite de telle sorte que nous en sommes tout épuisés et malades ? Après tout, il ne peut nous arriver rien de pire qu'un pareil métier ! » Toutes les exhortations furent vaines. Les matelots se remirent à s'étendre, sans rien faire, sur la plage, et le jour de la catastrophe approchait.

A ce moment arrivèrent des messagers du camp ennemi. Les anciens tyrans travaillaient à entrer en négociations avec les contingents de leurs villes respectives, et leur faisaient de belles promesses pour le cas où ils reviendraient au pouvoir. Ces insinuations achevèrent de désagréger la dernière force de résistance des Ioniens. Les Samiens les premiers se rendirent

aux promesses d'Æaque. Onze exceptés, tous leurs vaisseaux quittèrent leur poste. Leur exemple fut suivi par les Lesbiens et par la plupart des autres États ; les deux tiers de la flotte étaient dispersés lorsqu'enfin la bataille commença. Le combat n'en fut soutenu qu'avec plus d'héroïsme par ceux qui étaient restés en position à Ladé : les plus admirables de tous furent les citoyens de Chios, qui coulèrent dans le golfe de Milet un grand nombre de vaisseaux ennemis, et ne se retirèrent à Mycale que lorsque leurs propres vaisseaux menacèrent de sombrer[1] ; de là, ils longèrent la côte pour revenir dans leurs foyers. Un nouveau malheur les attendait : dans les eaux d'Éphèse, dont les habitants ne se souciaient aucunement de toutes ces luttes engagées pour l'indépendance, ils furent assaillis comme pirates et massacrés dans un combat de nuit. Quant à Dionysios, le hardi et héroïque marin avec ses trois vaisseaux en avait pris trois autres ; il fit voile avec son escadre pour la mer d'Occident, où il comptait guerroyer contre les Carthaginois et les Tyrrhéniens.

Le même chemin fut suivi par les onze vaisseaux de Samos, sur l'invitation de Scythès, qui s'était emparé de Zancle dans le détroit de Sicile[2], et qui cherchait des Grecs connaissant bien la mer, pour fonder avec leur aide de nouveaux établissements sur la côte septentrionale de la Sicile. Les Samiens débarquèrent à Locres, où régnait l'astucieux rival de Scythès, Anaxilaos. Celui-ci leur persuada, au lieu de se faire les instruments du tyran et de se soumettre au pénible travail d'une nouvelle colonisation, de s'emparer de Zancle même, pendant que Scythès était occupé avec ses troupes à une expédition contre les Sicules. Scythès, trahi par tous ses alliés, se vit tout à coup sans foyer et se rendit en fugitif auprès de Darius, qui sut apprécier la valeur de cet homme et lui donna l'île de Cos à gouverner sous sa suzeraineté.

Ainsi, avant et après la bataille, la dernière flotte que pouvait équiper l'Ionie s'était dispersée à tous les vents. Milet restait sans défense ; mais elle ne se rendit pas, n'ayant pas de

[1]) Sur la bataille de Ladé, voy. WEISSENBORN, *Hellen*, p. 128 [*Der Aufstand der Ionier*].

[2]) Voy. vol. I, p. 545. 546.

grâce à espérer et le sachant bien. Elle fut bloquée par des forces immenses sur mer et sur terre; il fallut renverser avec des machines de siége le mur d'enceinte et prendre d'assaut la ville.

Les Perses tenaient enfin l'occasion de tirer des Ioniens pleine et entière vengeance. La ville fut réduite en cendres, en représailles de l'incendie de Sardes. La population en état de porter les armes fut mise à mort, le reste conduit à Suse et ensuite, sur l'ordre du Grand-Roi, établi à Ampé, à l'embouchure du Tigre[1]. Le territoire dévasté de la ville resta entre les mains et sous l'immédiate surveillance des Perses; les terres dans la montagne furent données aux Cariens, à qui les ancêtres des Milésiens les avaient autrefois prises de force. Le sanctuaire d'Apollon à Didymes fut livré aux flammes, après que les Perses se furent, comme Hécatée l'avait prédit, indemnisés avec les trésors qu'il contenait[2].

Tout ce pays a bien changé depuis lors. Le Méandre a comblé peu à peu de son limon le port abandonné; à la place de cette mer où jadis se pressaient les navires chargés des marchandises du Nil, de la mer Noire et de l'Italie, s'étend aujourd'hui un pâturage monotone, au milieu duquel s'élève une humble éminence qui fut l'île de Ladé. Entre cette éminence et la place où se trouvait jadis Milet, le Méandre mène à la mer son onde paresseuse.

Après la chute de Milet, l'armée de terre acheva la soumission de la Carie ; les Phéniciens réparèrent leurs vaisseaux et parcoururent en triomphe, sans y rencontrer désormais de flotte, cette mer d'Ionie d'où, pendant des siècles, ils s'étaient vus écartés. Au nord, Histiée se maintenait encore; il surprit les habitants de Chios pour se venger d'eux, puis, retournant à

[1]) Μίλητος Μιλησίων ἠρήμωτο (Herod., VI, 20). Hérodote n'est point pour cela en contradiction avec lui-même parce que, plus tard, il mentionne encore des Milésiens dans l'armée des Perses. D'après Brunn (*Die Kunst bei Homer*, ap. Abhandl. d. Bayr. Akad. IX, Abth., 3), il n'y aurait eu qu'une « prise de possession du gouvernement au moyen d'une garnison et de fonctionnaires perses ». C'est à peu près l'avis d'Overbeck (*Ber. d. Sächs. Ges. d. W.*, 1868, p. 72) et de Gelzer (*De Branchidis*, p. 17). Pour nous, nous ne pouvons ici que suivre Hérodote.

[2]) C'est alors que l'Apollon de Canachos fut transporté à Ecbatane (Pausan., VIII, 46, 3. Cf. Urlichs, *Rhein. Mus.*, X).

ses projets de domination sur la Thrace, il assiégea Thasos. Enfin, il fut pris dans une de ses incursions et amené devant le tribunal de son plus mortel ennemi. Artapherne le fit immédiatement mettre en croix et envoya sa tête à Darius : ce prince, par un sentiment touchant, prit soin d'honorer ses restes des marques de sa reconnaissance [1].

Les représailles n'atteignirent pas Milet seulement : l'île de Chios, si éprouvée et qui, par son héroïsme à Ladé, avait effacé les taches de son histoire antérieure, la magnifique île de Lesbos, celle de Ténédos, furent non-seulement soumises mais maltraitées affreusement et dépeuplées par une véritable chasse à l'homme [2]. Les jeunes garçons les mieux faits furent envoyés par troupeaux à Suse pour faire le service d'eunuques ; on enleva les plus belles filles pour le harem du roi et de ses seigneurs. Ainsi, l'Ionie était pour la troisième fois tombée en servitude. Les propriétés furent arpentées de nouveau et l'on fit une nouvelle répartition des redevances[3]. On déposa les tyrans dont l'ambition et les trahisons avaient causé de si affreux malheurs ; les villes furent, en ce qui concernait leur administration communale, laissées à elles-mêmes. Le ciel clément de l'Ionie contribua pour sa part à guérir les blessures; les places désertes se rebâtirent peu à peu ; des villes comme Éphèse continuèrent à jouir tranquillement de leur prospérité ; mais l'histoire de l'Ionie avait pris fin pour toujours.

Artapherne avait rendu à son maître de grands services, dans la guerre et dans la paix. Il avait brisé toute résistance dans l'Asie-Mineure, et les mesures financières qu'il avait prises étaient si opportunes qu'elles continuèrent à faire loi dans les temps suivants. Cependant, il ne récolta pas de reconnaissance. Un parti adverse lui enleva la confiance de son royal frère : il avait, disait-on, agi trop lentement, obtenu trop peu de résultats. Toute la conduite de la guerre fut critiquée. La conséquence fut que tous les commandants supérieurs dans les

[1]) Herod., VI, 28. Kirchhoff (*Studien zur Geschichte des griechischen Alphabets*, 3e éd., p. 16) rapporte à Histiée — au temps où il était encore tyran de Milet — le piédestal avec inscription qui provient du Didymæon.

[2]) Sur cette chasse à l'homme (σαγηνεία) voy. Herod., VI, 31.

[3]) Herod., VI, 42.

provinces maritimes furent révoqués, et qu'on infligea à un homme d'État et à un général éprouvé l'humiliation de lui donner pour successeur un tout jeune homme, le fils de Gobryas, Mardonius, à qui le roi venait de donner en mariage sa fille Artazostra. Il le mit avec pleins pouvoirs à la tête de toutes ses forces de terre et de mer, se promettant de son ardeur juvénile les plus grands succès.

Mardonius s'écarta en tout point des vues de son prédécesseur. Il ne voulut ni localiser la guerre en Asie ni faire dépendre de circonstances favorables l'agrandissement de l'empire. Au lieu d'avoir pour les Grecs la haine d'Artapherne, il voulait, en adoptant leurs mœurs et leurs institutions, gagner ce peuple et lui faire dans l'empire même une place en rapport avec ses aptitudes spéciales. Aussi, lorsqu'au printemps de 493 (Ol. LXXI, 3) il monta à bord de la grande flotte de Cilicie et longea les côtes ioniennes, prit-il le temps, malgré sa belliqueuse impatience, de changer complètement les dispositions si mûrement pesées d'Artapherne. Il laissa subsister les anciennes circonscriptions financières ; mais les gouverneurs qu'Artapherne avait mis dans les villes furent éloignés sans délai, et le soin des affaires publiques fut rendu aux assemblées populaires. Il voulait se présenter comme ami et comme protecteur de la liberté du peuple grec, espérant par là se rendre populaire dans les provinces maritimes. Il appartenait à un parti que l'on peut appeler philhellène [1]. On le voyait emmener des devins grecs dans ses expéditions, et mettre son honneur à se faire connaître comme un homme d'État à vues libérales et à larges conceptions. En général, l'arrivée des Achéménides au pouvoir avait fait pénétrer dans les conseils de la Perse des idées politiques qui n'y avaient pas trouvé accès jusqu'alors. Ce mouvement s'était déjà manifesté, après la chute des Mages, dans le conseil des seigneurs perses, et Hérodote n'hésite pas à rapprocher les idées libérales d'Otanès des mesures démocratiques de Mardonius [2].

[1]) J'ai cherché à mettre en évidence l'attitude prise par Mardonius et le parti qu'il représentait dans mon article sur le « vase de Darius » (ap. Gerhards *Archäol. Zeitung*, 1857, p. 111).

[2]) Herod., VI, 43. Cf. ci-dessous, p. 224.

Après ces préliminaires en Ionie, Mardonius remonta vers l'Hellespont avec son armée de terre et sa flotte, pour s'avancer de nouveau, sur le chemin que les Perses s'étaient déjà frayé vers l'ouest, à travers la Thrace et la Macédoine. Les États grecs qui montreraient des dispositions pacifiques devaient trouver place, avec l'ensemble de leurs institutions nationales, dans le vaste organisme de l'empire ; les récalcitrants seraient domptés par la force, et tout d'abord les complices criminels de l'incendie de Sardes, Athènes et Érétrie. Ce n'était qu'après leur châtiment, semblait-il, que la guerre d'Ionie pourrait véritablement être considérée comme finie.

Cette fois, l'Athos protégea les Hellènes d'Occident. Les tempêtes d'automne et les froids de l'hiver [1], qui en l'année 492 (Ol. LXXI, 4) furent plus hâtifs et plus intenses que de coutume, mirent un terme à l'expédition de Mardonius dans la Thrace. Lorsqu'il voulut pousser la conquête du pays au delà du point où Mégabaze s'était arrêté dix-huit ans auparavant [2], et que, dans ce but, il fit doubler à sa flotte le mont Athos, celle-ci essuya un ouragan terrible qui coula trois cents bâtiments et couvrit d'innombrables cadavres le rivage du golfe Strymonique. Comme l'armée de terre avait dans le même temps beaucoup à souffrir des dispositions hostiles que les Thraces témoignaient et des rudesses de la nature dans un pays sauvage, Mardonius n'osa pas aller plus loin et, pour cette fois, Athènes fut sauvée.

Mais l'incendie de Milet était, pour elle aussi, d'un menaçant augure. Ce ne fut pas sans raison que les citoyens punirent leur poète Phrynichos lorsque, dans l'année qui suivit la bataille de Ladé, il leur mit sous les yeux aux fêtes de Dionysos la prise de Milet [3]. Il était contre la tradition de l'art grec de porter sur la scène les malheurs du présent. Mais ce qui faisait de la peine aux Athéniens en cette occasion, c'était moins la faute de goût commise par le poète que la voix de leur conscience

[1]) La saison où eut lieu la catastrophe de l'Athos est indiquée par le passage où Hérodote rapporte que bon nombre de naufragés périrent de froid (HEROD., VI, 44. Cf. WEISSENBORN, *Hellen*, p. 135).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 191-192.

[3]) Μιλήτου ἅλωσις (HEROD., VI, 21).

qui leur reprochait d'être pour quelque chose dans la ruine de leur colonie, de la reine des mers. Le sort de Milet les menaçait désormais eux-mêmes. Ils étaient devenus les voisins immédiats des Perses, et les Perses étaient le seul peuple de l'Orient qui eût conquis le littoral et asservi les Grecs sans perdre à cette conquête son indépendance nationale, sa force de résistance et son caractère à lui, comme il était arrivé aux Égyptiens et aux Lydiens. Le développement ultérieur du commerce international sur la Méditerranée dépendait désormais complétement des rapports entre la Perse et la Grèce.

Dans le principe, on n'avait considéré le peuple grec que comme une des nombreuses populations dont le sort était de se voir incorporer dans le nouvel empire universel ; mais il fallut bientôt reconnaître qu'on mettait la main cette fois à une tâche d'un genre nouveau et tout spécial, dont les difficultés auraient leur contre-coup immédiat dans l'empire des Perses et contribueraient à ébranler les principes de sa politique, par l'impossibilité où l'on serait de s'entendre sur la manière d'en user avec les Grecs. Ils étaient le premier peuple en face duquel on dût reconnaître qu'il ne pouvait être vaincu que par lui-même ; aussi les uns voulaient-ils que les Grecs soumis fussent traités avec douceur et respectés dans leur génie national et leur civilisation, tandis que les autres, n'écoutant que la haine dont les Perses étaient animés contre les Grecs depuis le temps de Cyrus, ne voulaient voir en eux, comme dans toutes les autres races, que des matériaux à utiliser dans la construction de l'empire. Cette vieille haine nationale avait été ravivée par la révolte de l'Ionie ; le sort lamentable de Milet, celui de Chios et de bien des villes en sont la preuve. Il faut ajouter que le défaut complet d'union et de constance dont les Ioniens d'Asie avaient fait preuve fortifiait la conviction qu'ils n'étaient pas faits pour se diriger eux-mêmes, ni dans la paix, ni dans la guerre. Naturellement, on croyait devoir porter le même jugement sur les hommes de même race qui habitaient le rivage opposé. Les deux partis étaient donc parfaitement d'accord sur un point : c'est qu'il fallait au plus vite rendre le peuple grec tributaire des Achéménides.

C'est ainsi que Darius, malgré son caractère pacifique et l'intelligence incontestable qu'il avait personnellement de la civilisation grecque, fut entraîné dans la lutte contre les Hellènes, devenue désormais l'idée maîtresse de la politique des Achéménides. Cette lutte fut poursuivie dans les contrées les plus diverses. On attaqua par l'Égypte les Grecs installés en Libye, et, peu de temps après l'expédition contre les Scythes, les habitants de Barca se virent transplantés en Bactriane [1]. On engagea même dès cette époque des négociations avec Carthage, en vue d'attaquer avec sa flotte les Hellènes de la Sicile et de l'Italie méridionale, qui avaient insulté l'étendard perse [2]. Mais le juste courroux du Grand-Roi se tourna d'abord et avant tout contre les complices de la révolte ionienne ; ce n'était pas en vain que son esclave lui criait trois fois pendant chaque repas : « Maître, souviens-toi des Athéniens ! [3] »

La guerre contre Athènes n'était que la continuation de la lutte commencée en Ionie ; mais, de l'autre côté de la mer, elle prit un caractère tout différent. La guerre d'Ionie transplantée sur le sol de l'Europe fut le point de départ d'une série de faits absolument nouveaux et l'un des moments les plus décisifs dans l'histoire de la Perse, de la Grèce, ou, pour mieux dire, de tous les États méditerranéens.

En donnant à l'empire des Achéménides l'occasion de déployer son maximum d'énergie, elle l'obligea à reconnaître pour la première fois qu'il y avait des barrières insurmontables même pour sa puissance : il apprit qu'il existait dans une poignée de petits États une force morale dont tout son or et ses armées immenses n'auraient pas raison. Cette découverte lui ôta sa confiance en lui-même et sa cohésion intime ; il subit là des défaites dont il ne se releva jamais.

Ce fut le contraire du côté de la Grèce. L'agression des Achéménides donna pour la première fois à l'énergie native de ce peuple l'occasion de se déployer complètement ; elle éveilla dans toute sa force l'amour de la patrie, fit ressortir le contraste entre Hellènes et Barbares et mit en pleine lumière les

1) Herod., III, 13. Sur les Barcéens, voy. vol. I, p. 579.
2) Voy. ci-dessus, p. 195.
3) Δέσποτα, μέμνεο τῶν Ἀθηναίων (Herod., V, 105).

ressources propres de la race, le mérite des institutions politiques, en un mot, la richesse du fond national. En même temps, l'horizon des Grecs s'élargit; leur force reçut sa trempe; leur civilisation prit son essor dans toutes les directions et leur confiance en eux-mêmes s'éleva jusqu'à un héroïsme qui provoqua la plus magnifique floraison dans tous les domaines de la vie intellectuelle.

Mais ce ne fut pas seulement la situation respective des Grecs et des Barbares que ces luttes déterminèrent, en faisant paraître enfin, dans tout son jour et dans toute sa réalité, l'opposition qui se marquait sans cesse davantage entre la culture asiatique et la culture européenne ; elles réglèrent aussi définitivement les rapports entre les États grecs. Pour la première fois, le contraste entre la mère-patrie et ses colonies se dessina nettement ; l'Hellade, que ses colonies avaient dépassée sur bien des points, redevint, dans la guerre contre les Barbares, le centre de l'histoire grecque. Puis, dans la mère-patrie, on vit arriver au premier rang, par suite de cette même guerre, les États qui avaient le plus complétement réalisé en eux les qualités de la race. Le génie athénien, mûri dans le silence, devint la force motrice qui mena l'histoire du peuple entier ; il y eut désormais, grâce à lui, une politique grecque nationale. Cette politique fut à la fois claire, consciente d'elle-même, parfaitement indépendante de toutes les influences sacerdotales : car l'oracle de Delphes avait perdu, par son attitude dans les guerres médiques, le peu de prestige dont il jouissait encore auprès de la nation.

Ainsi ce double mouvement, de l'empire oriental qui recule et de l'histoire nationale des Hellènes qui marche en avant, se rattache entièrement à la guerre offensive entreprise par le Grand-Roi, guerre dont le récit fait l'objet du livre suivant.

LIVRE TROISIÈME

DU DÉBUT DES GUERRES MÉDIQUES A LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

CHAPITRE PREMIER

LES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE

§ I. — La première guerre médique. — Politique et projets de Mardonius. — Nouveau plan d'attaque. — Châtiment des Thasiens (491). — Puissance maritime des Éginètes. — Égine et Athènes. — Les messagers de Darius en Grèce. — Athènes se rapproche de Sparte. — Cléomène et Démarate. — Mort de Cléomène (491 ?). — Expédition de Datis et Artapherne (490). — Les Perses en Eubée. — Athènes et ses hommes d'État. — Aristide et Thémistocle. — Les partis et coteries politiques à Athènes. — Thémistocle archonte (493) : fondation du Pirée. — Miltiade et Thémistocle. — Départ de l'armée athénienne pour Marathon : le conseil de guerre : l'ordre de bataille. — La journée de Marathon (12 sept. 490). — Les Perses devant Phalère. — Les Spartiates à Athènes. — Miltiade devant Paros. — Procès et mort de Miltiade.

§ II. — Préparatifs de la grande guerre. — La guerre maritime d'après les plans de Thémistocle. — Les mines d'argent du Laurion. — Coup de main des Athéniens sur Égine. — Loi concernant le produit des mines. — Conflit entre les chefs de partis : bannissement d'Aristide. — Athènes sous la direction de Thémistocle. — Signes avant-coureurs d'une nouvelle guerre : armements en Asie. — Mort de Darius et avénement de Xerxès (485). — Politique des Aleuades de Thessalie. — L'armée de l'empire perse : la flotte : les magasins d'approvisionnement. — Le pont jeté sur le détroit. — L'armée perse en Europe. — Xerxès au pied de l'Olympe.

§ III. — La défense nationale. — État prospère de la Grèce. — La cité grecque. — Unité idéale et désunion politique de la Grèce. — Prééminence de Sparte. — Attitude de Sparte. — Antagonisme et points de vue divers des partis. — Dispositions anti-patriotiques de certaines classes. — Formation d'un parti national. — Thémistocle et Chiléos de Tégée : la confédération Isthmique (481). — Soulèvement national.

§ IV. — Campagne de Xerxès. — Départ de l'armée fédérale pour Tempé. — — Retraite précipitée des Hellènes — Deuxième mouvement en avant (480). — Léonidas aux Thermopyles : mort de Léonidas (juillet 480). — Les flottes au promontoire Artémision. — Triple combat naval (juillet 480). Retraite de la flotte grecque. — Les Perses à Delphes et en Béotie. — Évacuation de l'Attique. — Xerxès en Attique : séance du conseil royal. — Le conseil de guerre des Grecs. — Mnésiphilos et Thémistocle. — — Ruse de Thémistocle. — Arrivée d'Aristide. — Bataille de Salamine (20 sept. 480). — Conséquences de la bataille. — Les Perses poursuivis par les vainqueurs. — Retour de Xerxès en Asie.

§ I

LA PREMIÈRE GUERRE MÉDIQUE.

Le désastre naval du mont Athos ne pouvait avoir d'autres conséquences qu'un temps d'arrêt très court dans la grande lutte nationale. La flotte avait été victime de la mauvaise saison, et toute la part de responsabilité qui revenait aux hommes dans ce malheur retombait sur la tête de Mardonius. C'était avec une confiance sans bornes que le Grand-Roi avait placé cet homme jeune et sans expérience à la tête de ses forces navales, et destitué en même temps pour lui les officiers supérieurs qui jusque-là avaient commandé sur les côtes de la mer Égée [1]. Mardonius avait débuté, dès son entrée en fonctions, par des réformes téméraires : il avait annulé les dispositions d'Artapherne, éloigné les tyrans qui, sous la suzeraineté du roi de Perse, exerçaient le pouvoir dans les villes grecques et rendu aux assemblées populaires la connaissance de toutes les affaires publiques. On reconnaît en lui l'homme qui, novateur hardi et plein de lui-même, se mettait au-dessus des principes traditionnels de la politique perse, afin de se faire passer pour un homme d'État de jugement plus ouvert et capable de vues plus larges. Dans le plan de guerre qu'il allait suivre, il n'entendait pas perdre le temps à châtier quelques villes une à une, et à y ramener quelques familles d'émigrés : c'est sur l'Occi-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 216.

dent entier, sur l'Europe entière et ses cités florissantes qu'il attachait son regard. Dans l'ardeur d'une ambition juvénile, il poursuivait le dessein de gouverner comme lieutenant des Achéménides un empire grec au-delà de la mer Égée. Aussi s'était-il avancé en toute hâte, pour pouvoir prendre ses quartiers d'hiver dans la Grèce du nord et annoncer à son beau-père la conquête de nouveaux territoires sur l'autre rivage de la mer, l'année même où il avait quitté la Haute-Asie[1].

Lorsque tous ses projets eurent échoué au mont Athos, la faveur du roi revint aux hommes qui avaient déconseillé cette façon impétueuse de faire la guerre et ces grandes visées. Sous l'influence des Pisistratides qui, accompagnés de leurs anciens courtisans, déployaient à Sardes comme à Suse une activité infatigable, on arrêta un nouveau plan de campagne qui n'eut d'abord pour objet que la Grèce moyenne. La première chose à faire, la tâche indispensable, était de châtier Érétrie et Athènes : l'execution en serait facilitée par bien des circonstances. La Grèce moyenne était fractionnée en tout petits États, chez qui il ne pouvait être question d'une résistance suivie de succès. Tout le pays était sourdement agité par la rivalité des villes les plus importantes, d'Athènes avec Sparte, d'Égine et de Thèbes avec Athènes; dans chacune de ces cités même, on trouverait des partisans. On ne pouvait avoir dans une expédition contre Athènes de meilleur guide qu'Hippias ; et par lui on aurait le grand avantage d'attirer à soi son ancien parti. Les Spartiates ne demanderaient pas mieux que de voir Hippias, qu'ils n'avaient pu ramener eux-mêmes, rétabli par les troupes perses et dominant en despote la cité indocile dont la suffisance insolente croissait d'année en année. On trouverait à travers des groupes d'îles sans défense un chemin rapide et sûr pour s'avancer au cœur même de la Grèce, et Athènes elle-même, avec ses cinquante vaisseaux de guerre, serait hors d'état d'empêcher la descente des Perses.

Après l'échec de Mardonius, il n'était pas difficile d'obtenir

[1]) Sur le caractère de Mardonius, cf. Herod., VI, 43 et ci-dessus, p. 216. Dans un autre passage (VII, 6), Hérodote signale chez Mardonius le goût des innovations et indique comme but visé par son ambition le gouvernement de l'Hellade.

le consentement du Grand-Roi à ce nouveau plan de campagne. C'était un plan qui écartait toute exagération et ne visait qu'à l'indispensable. C'était essentiellement une expédition contre l'Attique, telle que l'exigeaient l'honneur des Achéménides et les vœux personnels du Grand-Roi. Aussitôt, on ordonna de nouvelles levées et, sur toute la côte, les chantiers maritimes furent mis en activité. On ordonna surtout la construction de bâtiments de transport pour la cavalerie. On connaissait, en effet, par Hippias le point faible de l'armée athénienne : c'était avec le secours de cavaliers étrangers que les Pisistratides avaient soutenu leur tyrannie.

En même temps, on avait l'œil sur les frontières de l'empire, et l'on se servait des rivalités de voisinage entre les villes grecques pour se mettre au courant des mouvements dangereux auxquels on devait s'attendre après le malheur qu'on venait d'éprouver.

Cette prudence ne fut pas inutile. La même année ou au commencement de l'année suivante, il y eut une dénonciation contre les habitants de Thasos que, depuis longtemps, les cités des environs regardaient d'un œil d'envie. Du temps du roi Gygès (720 : Ol. xv, 1), des colons venus de Paros s'étaient établis dans cette île et y avaient fondé, après bien des revers et de rudes combats, un État qui s'étendit sur la partie voisine du continent, soumit ou repoussa les tribus sauvages des Thraces, et trouva dans les mines d'or et d'argent ouvertes au temps des Phéniciens une source d'inépuisables richesses. Les mines de Thrace et celles de l'île elle-même donnèrent de si grands bénéfices que le petit État, sans imposer les biens-fonds des citoyens, avait, en y comprenant la douane et d'autres taxes, un revenu qui s'élevait dans les bonnes années jusqu'à 300 talents (1,770,000 fr.)[1]. Il y a encore aujourd'hui une foule de monnaies antiques en argent qui appartiennent à Thasos ou à ses colonies[2]. C'est une preuve visible de la richesse des Thasiens à cette époque, et de l'extension de leur domaine commercial sur le continent thrace. Avec cela, ils avaient

[1]) Herod., VI, 46.

[2]) Sur les monnaies de Thasos et leur circulation sur le continent, cf. G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos*, p. 21 sqq.

assez d'activité et de patriotisme pour employer à de dignes objets ces ressources extraordinaires. Déjà, au moment où Histiée assiégeait l'île [1], ils s'étaient créé une marine de guerre, et, bien placés pour voir de près le désastre de la grande Armada orientale, ils avaient conçu le dessein hardi de se détacher de l'empire perse, auquel ils avaient été incorporés par Mardonius, et de se constituer en cité libre.

L'envie de leurs voisins rendit vains leurs efforts. Ce furent apparemment des villes thraces de la côte qui, par jalousie ou par souci de leur propre indépendance, trahirent les projets des Thasiens et appelèrent les Perses, dont les forces maritimes furent encore suffisantes pour désarmer sans peine les insulaires pris au dépourvu. Ils durent raser leurs murailles et remettre leurs vaisseaux qu'on emmena à Abdère [2]. Abdère était le point d'appui de la puissance perse au nord de la mer Égée, admirablement placée pour maintenir dans l'obéissance, avec le concours des places fortes de l'Hellespont, les territoires thraco-macédoniens que Mardonius avait de nouveau soumis, pour exploiter le bassin métallurgique du Nestos, pour observer le littoral avoisinant, tandis que, de l'autre côté de la mer, au pied du Taurus, on préparait une nouvelle attaque contre l'Hellade.

Des mesures pacifiques précédèrent les premières hostilités. Des hommes habiles, qui avaient la confiance du roi, furent envoyés avec une suite d'interprètes aux villes grecques. Ils devaient, en avertissant que la flotte les suivait, exiger d'elles la terre et l'eau, en signe de soumission. Ils trouvèrent dans la population des îles une docilite presque générale ; car les petites villes de l'Archipel n'avaient pas le choix, livrées comme elles l'étaient sans défense à un ennemi supérieur en forces. Mais on se préoccupa tout particulièrement d'Égine, dont on connaissait l'importance par les Pisistratides. Situé en face et très près des ports d'Athènes, cet État insulaire pouvait être singulièrement utile aux desseins des Perses. Aussi la mission des ambassadeurs royaux y détermina-t-elle des événements très importants.

1) Voy. ci-dessus, p. 215.
2) HEROD., VI, 47.

Les Éginètes arrivèrent à l'apogée de leur puissance et de leur prospérité après avoir vaincu en 519 (Ol. LXV, 2) les pirates samiens et occupé Cydonia[1] ; ils revinrent de la mer de Crète avec un riche butin. Ils étaient désormais la première puissance navale de l'Archipel. Ils avaient des comptoirs en Ombrie et sur les côtes de la mer Noire ; ils étaient établis en Égypte bien avant l'époque d'Amasis, et leurs armateurs, Sostratos par exemple, passaient pour les plus riches commerçants du monde grec. Ils ne méprisaient aucun genre de profit. Partout on trouvait des Éginètes colportant des ustensiles en bronze, des poteries d'argile, des onguents et autres produits qui provenaient des grandes fabriques de l'île. En temps de guerre, ils suivaient les armées, pour faire encore des affaires et pour acheter aux soldats ignorants les objets précieux recueillis dans le butin[2]. La condition fondamentale de leur prospérité, c'était une grande liberté de relations : aussi leur île était-elle connue pour ses mœurs hospitalières et ouverte à tous les étrangers. Avec cela, les aspirations les plus élevées de l'esprit hellénique n'étaient nullement reléguées à l'arrière-plan. Dans l'île des Æacides fleurissait toujours l'amour des Achéens pour le chant ; la gymnastique était un art qui atteignait dans les classes nobles une perfection en quelque sorte héréditaire. Elle avait ce sens élevé que Pindare, l'ami inspiré d'Égine, a célébré dans ses hymnes. Nulle part les fondeurs n'étaient plus habiles à donner des vainqueurs une représentation pleine de vie et de vérité, et nous pouvons voir encore, sur les hauteurs qui font face à l'Attique, un monument mémorable de l'architecture éginète : ce sont les restes du temple d'Athèna, sans doute le même temple auquel les Éginètes suspendirent les éperons de navires pris à l'ennemi, lorsque, vainqueurs des Samiens, ils revinrent de la mer de Crète[3].

Puis, ils s'avancèrent toujours plus hardiment dans le golfe

[1]) Voy. ci-dessus, p. 176.

[2]) Herod., IX, 80. L'historien attribue à ces marchés l'opulence des Éginètes.

[3]) Herod., III, 59. La leçon traditionnelle de ce passage a été mise en doute, sans motif suffisant, dans le *Neues Schweizerisches Museum*, III, [1863], p. 96.

Saronique, et leurs rapports avec Athènes devinrent de plus en plus tendus. Les premières hostilités que nous connaissions sont du temps de Pisistrate ; une fille du tyran fut prise par des corsaires d'Égine[1]. L'agression n'était pas dirigée contre la famille du tyran, mais contre la ville d'Athènes ; on voyait avec inquiétude le développement croissant des constructions navales à Phalère, et les alliances d'Athènes avec les cités d'outre-mer, Délos, Naxos, Sigeion. Lorsque, après la chute du régime tyrannique, les villes grecques se séparèrent en deux partis, Égine conclut avec Thèbes une étroite alliance que Delphes favorisa. Les familles qui à Égine étaient à la tête du gouvernement avaient d'autant plus de raisons d'être hostiles à la démocratie athénienne qu'il y avait, dans l'île même, un parti démocratique dirigé par Nicodromos, et que ce parti était en relations secrètes avec les Ateéniens et en lutte avec les priviléges des familles nobles. Athènes pouvait défendre contre Thèbes les défilés des montagnes; mais, comme il était plus malaisé de protéger contre les surprises des insulaires la ligne si étendue du littoral! Ni d'un côté, ni de l'autre, on n'avait les moyens de trancher à fond le débat.

Tel était l'état d'hostilité, d'irritation toujours en éveil des cités de la Grèce centrale, lorsque les envoyés du roi Darius arrivèrent dans l'Hellade. Faut-il s'étonner après cela que les intérêts généraux fussent sacrifiés à l'esprit de parti des États rivaux? Égine comme Thèbes cherchaient du secours contre Athènes, qui faisait cause commune avec Platée et Corinthe, et c'est en un pareil moment que se présentait un nouvel allié auquel on n'avait pas songé, le plus acharné et le plus puissant des ennemis d'Athènes, ce Roi dont les Athéniens eux-mêmes, peu de temps auparavant[2], avaient réclamé le secours contre leurs ennemis, allié d'autant plus précieux qu'il offrait les plus grands avantages sans demander le moindre sacrifice. La flotte perse-phénicienne commandait la mer. Si l'on traitait les Éginètes en ennemis, on barrerait à leurs vaisseaux l'accès de l'Asie-Mineure, du Pont-Euxin, de Tyr et de l'Égypte, et l'île surpeuplée serait menacée de voir tomber sa prospérité avant

1) Polyæn., V, 14.
2) Voy. vol. I, p. 489.

même d'avoir été atteinte directement par les maux de la guerre. Ces considérations l'emportèrent, et, malgré leur culte de Zeus Panhellénique, malgré les souvenirs glorieux du temps où les héros de la race d'Éaque, Télamon et Achille, avaient été les champions des Grecs contre les Barbares, comme les artistes d'Égine l'avaient représenté sur les frontons du temple d'Athêna, les Éginètes firent hommage au roi de Perse.

A peine les Athéniens surent-ils d'une façon certaine cette décision qu'ils se hâtèrent d'envoyer des députés à Sparte, pour mettre les Spartiates au courant de la situation et pour les inviter à prendre d'un commun accord les mesures opportunes. C'était une démarche d'une grande importance. Depuis qu'Athènes avait repoussé victorieusement toute immixtion de Sparte dans ses affaires, depuis qu'elle avait suivi dans la question ionienne une politique tout à fait personnelle et indépendante, il y avait en Grèce deux grands États dont aucune convention, aucune décision juridique ne réglait les rapports mutuels. Mais, à ce moment, Athènes reconnut la nécessité de se rapprocher de Sparte et d'arriver à une alliance capable d'acquérir une importance nationale. Pour atteindre ce but, elle fit des concessions. Elle reconnut sans réserve à Sparte la qualité de chef-lieu; et, pour donner au besoin qu'elle avait d'alliance et de secours un prétexte autre que son propre danger, elle réveilla les souvenirs de l'antique fraternité établie entre tous les Hellènes et des devoirs qu'elle créait. Athènes accusa donc les Éginètes de trahir la patrie et demanda aux Spartiates, au nom de la communauté hellnique, de prévenir, en punissant aussitôt cette défection, les désertions nouvelles qui pourraient se produire. Cette ambassade devenait ainsi le commencement d'une ligue nationale contre les Perses et les peuples de l'Hellade qui leur seraient favorables.

Le roi de Sparte était encore ce Cléomène qui, malgré toutes ses méprises et ses mésaventures, avait cependant conservé plus d'influence personnelle qu'on n'en accordait d'ordinaire aux Héraclides. Le projet d'une guerre contre les Perses sous la conduite d'un roi de Sparte ouvrait à son ambition de brillantes perspectives. Lorsque les députés scythes avaient demandé des secours à Sparte contre Darius, il avait fait avec eux dans

une orgie les plans les plus audacieux [1]. Étendre la domination de Sparte sur la Grèce centrale, tel était depuis longtemps l'objet des efforts passionnés de cet homme ; et voilà que les Athéniens venaient eux-mêmes au-devant de Sparte. Il est hors de doute que Cléomène appuya les députés de toute manière. Grâce à lui, ils purent réaliser la première partie de leur programme. Il fallait décider Sparte à prendre parti si nettement qu'il lui fût impossible de reculer [2]. A Sparte comme à Athènes, les envoyés du Grand-Roi furent mis à mort ; et il n'y a guère qu'une manière d'expliquer cette mesure, c'est d'admettre qu'ils furent surpris essayant de corrompre les citoyens. On était donc déjà disposé à prêter l'oreille aux accusations dirigées par les Athéniens contre Égine. Malgré la décision avec laquelle les modérés et leur chef, Démarate fils d'Ariston, s'opposaient aux projets insensés de Cléomène, celui-ci, appuyé sur un parti puissant, sut triompher de cette opposition. Il avait conquis à Argos une nouvelle gloire militaire [3] : il avait victorieusement repoussé toutes les attaques qui avaient suivi la campagne. L'abaissement des Éginètes, qui ne lui avaient fourni qu'à regret des soldats contre Argos, devait lui sembler comme l'achèvement de ses derniers exploits.

Il alla en personne à Égine, comptant sur l'impression que devaient faire sa personne et sa dignité. Mais les Éginètes furent assez fins pour ne pas même laisser poser la question. Ils discutèrent ses pleins pouvoirs, et, connaissant parfaitement le désordre qui régnait à Sparte, ils réclamèrent, pour une ambassade de cette importance, la présence des deux rois. Cléomène n'avait pas, pour le moment, le moyen d'user d'autorité. Il revint à Sparte, mais avec le dessein bien arrêté d'exécuter n'importe à quel prix ses volontés : il y avait à cela une condition nécessaire, la chute de son collègue. Il s'allia alors à Léotychide, le parent et l'ennemi le plus acharné de Démarate, et ils parvinrent à jeter des doutes sur les droits

1) Voy. ci-dessus, p. 196.

2) Herod., VII, 133. Cf. Kirchhoff, *Ueber die Abfassungszeit des Herodot. Geschichtswerks*, p. 24.

3) Voy. vol. I, p. 470.

de ce roi à la couronne. Les prêtres de Delphes furent gagnés par l'or de Cléomène ; la Pythie déclara que Démarate n'était pas le fils d'Ariston. Démarate fut déposé [1] : après avoir été appelé encore à une charge publique [2] par le peuple qui lui restait attaché, le prince si cruellement offensé finit par quitter sa patrie secrètement, et, fuyant les poursuites ordonnées contre lui, il alla d'Élis à Zacynthe et de Zacynthe en Asie, dans le camp ennemi (492/1 : Ol. LXX, 1/2) [3]. A Sparte, Léotychide, chef de la branche cadette des Proclides, lui succéda.

Cléomène croyait toucher au but si ardemment souhaité, car son nouveau collègue était naturellement tout à sa dévotion. Il retourna alors triomphant chez les Éginètes, accompagné de Léotychide, pour les punir, au nom de la capitale de la confédération péloponnésienne, de leur défection. Dix hommes des familles les plus riches et les plus nobles furent emmenés comme otages, non pas à Sparte, mais à Athènes, et donnés en caution aux Athéniens [4]. C'était un nouveau coup de force du roi. C'était aussi la vengeance la plus sensible qu'il pût tirer personnellement des Éginètes. Cependant, il n'eut pas longtemps à se réjouir de la satisfaction qu'il s'était accordée. On sut quels moyens il avait employés pour parvenir à ses fins intéressées. Cléomène s'enfuit. Il alla en Thessalie, pour y susciter de nouveaux troubles au milieu desquels il eût pu satisfaire son ambition. Puis, nous le retrouvons en Arcadie. Dans les montagnes Aroaniennes, là où le Styx tombe d'une paroi de roche abrupte, à Nonacris, lieu consacré où se réunissaient les assemblées fédérales, il appelle les autorités des communes voisines, leur dépeint l'humiliante situation où ils sont vis-à-vis de Sparte, et cherche à se créer une puissance qui lui permette de se venger de sa patrie. A Sparte, ces intrigues causèrent les plus grandes inquiétudes ; car, après la rupture officielle avec les Perses, il ne pouvait rien arriver de plus dangereux qu'une défection des cantons arcadiens. Cléomène est donc rappelé : on le rétablit

1) HEROD., VI, 61-66.
2) Μετὰ τῆς βασιληίης τὴν κατάπαυσιν ὁ Δημάρητος ἦρχε αἱρεθεὶς ἀρχήν (*Ib.*, 67).
3) *Ibid.*, 70.
4) HEROD., VI, 73.

dans tous ses honneurs : mais comment revient-il? Assauvagi par sa vie errante, déchiré par les emportements de la passion et les tortures d'une ambition inassouvie, courbé sous le poids de ses fautes, épuisé au physique et au moral par ses excès. Cette surexcitation tourna en folie furieuse. Le roi de Sparte dut être lié et surveillé par ses hilotes, et il mourut enfin d'une mort effroyable qu'il se donna de sa propre main [1].

Voilà comment Hérodote raconte la fin de cet homme remarquable, dont les grandes qualités naturelles avaient dégénéré en un égoïsme criminel et en une grossièreté effrénée. Les circonstances de sa mort ne furent révoquées en doute par personne, et tout le monde y vit un effet de la justice divine. Les Athéniens motivaient même cet arrêt par la dévastation du domaine sacré d'Éleusis, attentat dont il s'était rendu coupable dans son expédition contre Athènes ; les Argiens, par le massacre de leurs compatriotes qui avaient cherché asile auprès de Héra. Pour les autres Hellènes, son plus grand crime était d'avoir corrompu la Pythie : on voyait là la véritable cause de cette exécution divine, qui jeta la terreur dans tout le monde grec.

Après la mort de Cléomène, Sparte voulut changer de méthode et se faire pardonner ses procédés violents par des mesures de conciliation. Elle reconnut publiquement l'injustice faite aux Eginètes. Le roi Léotychide leur fut livré comme complice de Cléomène. Les Éginètes l'envoyèrent à Athènes, pour obtenir la remise des otages. Mais les Athéniens se gardèrent bien d'accepter leurs propositions, et de sacrifier de gaieté de cœur l'avantage qu'un rare bonheur avait mis à leur disposition. Tant que les citoyens d'Égine, qui étaient précisément les chefs du parti des Perses, seraient sous bonne garde, les Éginètes verraient leurs desseins politiques entravés et seraient hors d'état de fournir, d'une façon officielle et énergique, aux ennemis d'Athènes un secours sur lequel ils avaient sans doute compté [2].

[1]) Herod., VI, 74-75.

[2]) Hérodote raconte tout d'une haleine l'ensemble des faits qui se sont passés depuis la réception des ambassadeurs mèdes à Égine (VI, 49) jusqu'aux combats livrés sur mer entre Éginètes et Athéniens (VI, 92 sqq.) :

Cependant les préparatifs des Perses, poussés avec une grande énergie pendant l'année 491 (Ol. LXXII, 2), étaient achevés. Six cents trirèmes se réunirent sur la côte de Cilicie, et les gros vaisseaux de transport étaient prêts à recevoir chevaux et cavaliers. Artapherne, le fils du gouverneur de Sardes, et Datis le Mède, qui avaient rassemblé, l'un dans l'Asie-Mineure, l'autre dans la Haute-Asie, une magnifique armée, reçurent en commun le commandement de l'expédition. Datis était le plus âgé et le plus considérable. Après avoir reçu à Suse les dernières recommandations du Grand-Roi, qui leur donna avant tout mission de punir Érétrie et Athènes pour leur participation à la révolte d'Ionie, de soumettre les îles

il n'y a que les pilleries des Éginètes installés au cap Sounion qu'il cite comme un incident postérieur, inséré accidentellement dans le récit (VI, 90). Partant de là, Clinton, O. Müller et K. F. Hermann ont fait remonter la mort de Cléomène à l'année 491 (Ol. LXXII, 2), et O. Müller (*Aeginet.* p. 118) admet que les combats racontés § 92-93 ont été interrompus par l'expédition de Datis et Artapherne. Il rapporte également à cette guerre le Ἀθηναίων τάφος, οἵ πρὶν ἢ στρατεῦσαι τὸν Μῆδον ἐπολέμησαν πρὸς Αἰγινήτας (Pausan., I, 29, 5), et il pense que les otages des Éginètes ont été rendus en échange de l'équipage de la galère sacrée. Cependant, il est difficile d'entasser la quantité de faits narrés par Hérodote dans le court espace de temps qui sépare l'ambassade médique de la bataille de Marathon : il est clair aussi que, au temps où fut votée la loi sur les mines (ci-dessous, p. 260), les hostilités duraient encore. Répartir avec précision les événements un à un dans le temps qui précède et qui suit la bataille de Marathon est chose impossible. Parmi les faits exposés par Hérodote, le seul que l'on puisse déterminer d'après d'autres témoignages est l'avènement de Léotychide, qui est resté en fonctions 22 ans (Diod., IX, 48). Le successeur de Léotychide est Archidamos, auquel on attribue 42 ans de règne (Diod., IX, 48 : XII, 35). Or, comme Archidamos commande encore l'armée en 428 (Thuc., III, 1) et qu'en 426 Agis occupe sa place (Thuc., III, 89), Archidamos doit être mort en 427 ou au commencement de 426. Son avènement remonte, par conséquent, à 469 ou 468, et celui de Léotychide à 491 ou 490. Donc, de toute manière, le commencement de la guerre avec Égine est antérieur à la bataille de Marathon. Pourtant, Grote (VI, p. 335, trad. Sadous) ne fait commencer les hostilités entre Athènes et Égine qu'en 488, et Duncker (*Gesch. des Alterth.*, IV, 694) place en cette même année la mort de Cléomène. Ce calcul, comme aussi l'opinion que Cléomène n'est pas mort de mort naturelle, me paraissent reposer sur des raisons insuffisantes. D'après Kaegi (ap. *Jahrbb. für Philol.* Supplem. VI, 471), qui se rallie à la chronologie de Grote, Sparte n'aurait eu, au moment de la bataille de Marathon, qu'un seul roi, Léotychide : seulement, d'après Hérodote (VI, 75), Cléomène est resté jusqu'à la fin de sa vie en possession de la dignité royale. L'ordonnance chronologique adoptée ici pour la guerre entre Egine et Athènes est approuvée par Fr. Rühl, *Die Quellen Plutarchs im Leben des Kimon*, 1867, p. 42.

rebelles et de rétablir les Pisistratides, ils s'embarquèrent au printemps de 490 (Ol. LXXII, 3). Quant à l'effectif total des troupes qui s'embarquèrent, l'évaluation la plus modérée donne le chiffre de 100,000 fantassins et de 10,000 cavaliers [1]. Les rameurs et matelots pouvaient servir de troupes légères.

La flotte se dirigea du golfe d'Issus vers le couchant, puis remonta le long des côtes de Carie et d'Ionie, comme pour prendre encore la direction de l'Hellespont. Mais, à la hauteur de Samos, elle tourna brusquement et cingla vers Naxos, où devait commencer l'œuvre de vengeance. Les hardis insulaires avaient en effet dédaigné d'éviter la guerre en faisant leur soumission.

La ville fut brûlée avec tous ses sanctuaires, et tous les habitants qui ne s'étaient pas sauvés dans la montagne furent réduits en esclavage. Après avoir expédié de là à Suse un premier messager de victoire, la flotte poursuivit sa route et jeta l'ancre dans la rade de Délos. Mais là, les Perses ne se présentèrent pas en ennemis ; bien au contraire, on rendit aux divinités de l'île un hommage imposant en leur offrant un magnifique sacrifice. Tout le monde devait voir que le roi de Perse ne voulait pas priver les dieux nationaux de la Grèce des honneurs qui leur étaient dûs. Les antiques fêtes qui unissaient les deux rivages devaient être restaurées avec un nouvel éclat. Ainsi les Perses marquèrent par un double exemple de sévérité et de douceur leur entrée dans la mer des Cyclades, et ils reçurent en même temps de toutes les îles voisines des transports, des troupes, des otages et des vivres. Ils mirent alors le cap sur les deux hautes cimes de l'Ocha en Eubée. Carystos, située juste au pied de la montagne, avec son port abrité par des récifs, dut être emportée de force, pour que la flotte pût, sans laisser d'ennemis derrière elle, pénétrer dans l'Euripe et approcher du but principal de sa route [2].

Érétrie et Athènes avaient formé entre elles une alliance

[1]) Hérodote est assez prudent pour ne pas donner de chiffres. L'écart considérable des données fournies par les autres auteurs montre qu'il n'y avait point de tradition bien assise. Les chiffres adoptés ici sont ceux de Cornélius Népos (*Miltiad.*, 5), qui paraît avoir suivi Éphore.

[2]) HEROD., VI, 99.

offensive et défensive. Les Érétriens avaient confié aux Athéniens la garde de leurs trésors, et les citoyens d'Athènes qui habitaient à Chalcis[1] ne faisaient qu'un avec ceux d'Érétrie. Mais, lorsque l'armée perse se développa sur le rivage, on reconnut impossible de lui résister en pleine campagne. Les alliés venus d'Athènes se retirèrent, tandis que les Érétriens eux-mêmes se mettaient à l'abri derrière leurs remparts. Six jours durant, l'assaut fut donné sans succès; une foule de cadavres entourait la vaillante cité, quand un expédient plus simple s'offrit aux assiégeants. Les Perses trouvèrent des alliés dans les cercles aristocratiques de la ville. La trahison leur ouvrit les portes; et ainsi, en peu de temps, la seconde ville que les amiraux perses avaient été chargés de châtier fut changée en un monceau de ruines et les habitants réduits en esclavage[2]. Pourquoi n'aurait-on pas le même succès avec la troisième ville dont le territoire était là en face, de l'autre côté du détroit?

Il était naturel que les Perses recherchassent l'endroit le plus proche pour aborder, et qu'ils n'eussent pas la moindre envie, avec leurs transports lourdement chargés, de faire le tour des côtes découpées et pleines d'écueils de la péninsule attique. Là, il était facile et peu dangereux d'aborder, et surtout la cavalerie débarquerait à l'aise. Enfin, on voyait de ce côté de vertes prairies où l'on pourrait faire paître les chevaux. Sans doute, on pouvait soutenir qu'il serait plus raisonnable de marcher droit sur Athènes, car la première rencontre serait ainsi une rencontre décisive : cependant, personne ne songeait à une bataille rangée loin d'Athènes; on était persuadé que les Athéniens inquiets se tiendraient à distance et se borneraient à la défense de leurs murailles. Toute hésitation disparut quand on apprit d'Hippias qu'il n'y avait pas dans toute l'Attique un lieu où l'on pût tirer meilleur parti de la cavalerie que la plaine qui fait face à l'Eubée. De là, l'armée pourrait, en suivant le bord de la mer, gagner la capitale de l'Attique par des chemins faciles : là, on arriverait de suite au milieu du domaine des Diacriens qui, de tout temps, avaient

1) Voy. vol. I, p. 493.
2) Herod., VI, 100 sqq.

été dévoués à la maison de Pisistrate [1]; on ne manquerait ni de renforts ni d'appui de toute sorte, tandis qu'on couperait aux Athéniens les arrivages de l'Eubée. Ces considérations furent décisives; les Perses quittèrent les ruines fumantes d'Érétrie, et, battant de leurs rames ce tranquille bras de mer, ils abordèrent en quelques heures sur l'autre rive du détroit où la grande et verte plaine de Marathon s'ouvrit à eux et les reçut dans sa baie circulaire [2].

Pays et côtes, rien n'avait changé, il est vrai, depuis le jour où Hippias avait quitté Athènes; et cependant, Athènes était devenue dans l'intervalle une tout autre ville. Il n'y avait plus ni Paraliens ni Diacriens, comme le croyait le fils de Pisistrate. Pendant les années de combats livrés pour l'indépendance et de résistance acharnée aux entreprises malveillantes des États voisins, la ville et la campagne s'étaient fondues en un tout qui n'avait plus d'autre centre que le marché et l'hôtel-de-ville d'Athènes. Il ne manquait pas de partis; mais la pensée de trahir le pays ne pouvait plus s'exprimer tout haut, car les aspirations de tous les bons citoyens s'unissaient dans un patriotisme élevé. On savait surtout à merveille ce qu'on ne voulait pas: point de pas en arrière, point de joug étranger, point de lâches concessions; on était prêt à tous les sacrifices, à tous les efforts; on sentait qu'il ne s'agissait pas là d'un événement ordinaire, et, précisément à cause de cela, on était disposé à accorder aux hommes qui avaient montré leur supériorité dans la vie publique une entière confiance. Pour le bonheur d'Athènes, il ne manquait pas de ces citoyens qui méritaient, en face d'un danger imminent, la confiance de la cité.

Pendant les dernières années de la tyrannie, deux enfants, raconte Plutarque, avaient grandi côte à côte à Athènes, les fils de Lysimaque et de Néoclès; tous deux de bonne heure avaient été, par les promesses de leur heureux naturel, l'objet de l'attention publique; et l'attention s'était de plus en plus

[1]) Voy. vol. I, p. 435. 444.

[2]) Les motifs qui ont déterminé les Perses à débarquer à Marathon ont été analysés, après Leake et Finlay, par Victor Campe, *De pugna Marathonia*, 1867, p. 23. Sur la localité, voy. H. Lolling, *Mittheilungen des deutschen archäolog. Instit. in Athen*, I, p. 67 sqq.

attachée à eux à mesure que, d'année en année, on remarquait entre eux plus de différence[1]. Le fils de Lysimaque s'appelait Aristide. Ce qui le distinguait, c'était un vif sentiment de l'ordre et de la justice, une conscience ferme, une crainte profondément morale de l'illégalité, une haine innée contre tout ce qui sentait le mensonge et la déloyauté. Il grandit pendant la belle jeunesse de la démocratie athénienne, et il prit même, comme ami de Clisthène, une part active à son établissement. Personne n'a conçu d'une façon plus vive et plus profonde la mission d'Athènes, qui était d'associer le libre mouvement des esprits et la discipline de la loi. Simple, ouvert, franc comme il était, il acquit de bonne heure, sans la rechercher, l'autorité que donne la confiance. On vit et on se prit à aimer en lui le modèle d'un jeune Athénien; on savait qu'il ne désirait rien pour lui, tout pour sa patrie.

Thémistocle, le fils de Néoclès, était de quelques années plus jeune. Il avait une nature passionnée qui n'eût point permis un développement paisible et harmonieux de ses facultés : impétueux et volontaire, il résistait à toute direction ; on ne savait si on devait concevoir de lui plus de craintes que d'espérances. Par son père, il appartenait à la vieille famille attique des Lycomides; il n'était cependant pas d'un sang tout à fait pur, sa mère étant une étrangère, thrace ou

[1]) D'après les témoignages auxquels se réfère Plutarque (*Aristid.*, 2), Aristide et Thémistocle ont été élevés et instruits ensemble : d'après Élien (*Var. Hist.*, III, 2), Thémistocle n'était encore qu'un écolier quand il refusa de se déranger pour laisser passer le tyran Pisistrate. Suivant ces indications, Thémistocle serait né au plus tard en 535 (Ol. LXI, 2). Mais, s'il est vrai que Thémistocle a vécu 65 ans (Plut., *Themist.*, 31), et si, comme nous le verrons plus loin, l'année de sa mort doit être placée après 465 (Ol. LXXIX, 1), il n'y a qu'un moyen d'accorder ces informations diverses ; c'est de supposer que l'incident dont Thémistocle enfant est le héros se rapporte non pas à Pisistrate lui-même, mais aux fils du tyran. Il y a là simplement une confusion qui se reproduit souvent entre les divers membres de la dynastie. Ceci admis, la date de la naissance de Thémistocle coïnciderait à peu près avec l'année de la mort de Pisistrate (527). Pour Aristide, la seule chose que nous sachions, c'est qu'au temps des réformes de Clisthène, c'était un jeune homme maître de ses actions. Il n'y a donc aucune raison de reculer la date de sa naissance beaucoup plus haut que la mort de Pisistrate. Cf. Kleinert, ap. *Beiträge zu den theologischen Wissenschaften von den Prof. der Theol. zu Dorpat.* Bd. III [Hamburg, 1866], p. 213.

carienne[1]. Il n'était pas admis, même dans les gymnases de l'Académie ou du Lycée, à prendre part aux exercices de la jeunesse[2]. Cette tache, empreinte sur sa naissance, ne contribua qu'à lui donner plus de fierté ; il eut d'autant plus arrêtée la prétention de tout devoir à sa distinction personnelle. La nature l'avait singulièrement doué pour ce rôle : par la vivacité de son esprit, la perspicacité, la promptitude et la justesse de son jugement, il était bien supérieur à tous ses contemporains. Dès l'enfance, il eut une maturité, une possession de lui-même tout à fait au-dessus de son âge ; il s'habitua de bonne heure à diriger toutes ses facultés vers des objets bien déterminés, et, tandis que ses camarades ne songeaient qu'à jouer, il cherchait l'occasion de discuter les sujets de querelles qui se présentaient avec le sérieux d'un homme d'affaires ou d'un orateur populaire. Il montrait dans ses études peu de zèle pour la poésie et la musique, et d'autant plus de goût pour tous les arts qui lui permettraient d'exercer une influence personnelle sur ses concitoyens. Convaincu de sa supériorité, il s'habitua bien vite à se présenter avec hardiesse et suffisance, et des entreprises dont la difficulté eût effrayé tout autre que lui n'en avaient que plus d'attraits pour son intelligence inépuisable en projets et en inventions de toute sorte.

La jeune génération athénienne à laquelle appartenaient Aristide et Thémistocle voyait s'ouvrir devant elle une vaste carrière, un champ libre où elle pourrait déployer au profit du bien général toute son activité. Car, depuis qu'il n'y avait plus de familles qui eussent des droits héréditaires au pouvoir et à l'influence politique, c'était à la bourgeoisie elle-même de fournir les hommes dont Athènes avait besoin pour accomplir sa grande et rude tâche, des hommes d'une intelligence assez haute pour comprendre l'état des choses et signaler les véritables points de vue qui devaient diriger la gestion des affaires publiques, capables enfin d'achever au dedans l'édifice de la constitution, d'assurer au dehors l'indépendance et la puissance de la

1) Plut., *Themist.*, 1. Phanias soutenait, contre l'opinion commune, qu'elle était carienne ; Néanthès ajoutait : d'Halicarnasse (*ibid.*).

2) Il allait au Cynosarge ou γυμνάσιον Ἡρακλέους, Héraclès étant lui-même un νόθος parmi les dieux (Plut., *ibid.*).

cité. Il ne manquait pas d'occasions de se signaler. La parole était libre. Tout Athénien pouvait paraître à l'assemblée du peuple, y faire valoir son opinion et acquérir une influence décisive. La chose était cependant impossible, du moins d'une façon durable, pour les orateurs les mieux doués et les plus éloquents, s'ils restaient isolés. Ils devaient s'allier avec tous ceux qu'ils trouvaient disposés à adopter leurs idées. Il se forma ainsi des sociétés d'abord restreintes, puis plus étendues, dont les membres s'engagaient à défendre certaines tendances politiques, à se soutenir dans l'exécution d'un plan commun, et à diriger les votes des citoyens. Ce furent les sociétés politiques ou «hétæries», dont l'action fut décisive sur l'histoire de l'État athénien une fois que les anciens partis, qui avaient leur raison d'être dans la différence des domiciles et des habitudes, eurent perdu toute leur importance. Aristide avait une aversion naturelle contre de pareilles associations : par l'effet même de son caractère, il sentait trop le besoin d'agir en toute occasion avec toute sa liberté, sans chercher ses motifs ailleurs qu'en lui-même ; il craignait le désaccord qui pouvait s'établir entre les obligations contractées vis-à-vis de ses amis et la voix de sa conscience. Thémistocle n'avait pas tant de scrupules : tout moyen lui était bon pour arriver au pouvoir. Il était l'âme du parti dont la devise était « guerre aux Perses », de ce parti qui avait fait voter du secours à Aristagoras et qui tenait pour une honte d'avoir abandonné Milet au moment du danger[1]. Il reconnaissait d'ailleurs mieux que tout autre qu'Athènes était encore trop faible pour le grand rôle qui lui incombait, et qu'il lui manquait surtout deux choses, une flotte et un port.

D'après une vieille tradition, on considérait la baie de Phalère, où la mer pénètre le plus profondément le territoire de l'Attique, comme le port naturel de toute cette région. On pouvait le surveiller aisément des hauteurs de la ville, et sa large rade était bien faite pour la pacifique circulation des marchandises. Mais, si Athènes songeait à devenir une puis-

[1]) Sur la puissance des hétæries dans la vie politique à Athènes, cf. vol. I, p. 382. 387. 402. 432. H. Büttner, *Geschichte der politischen Hetärien in Athen*, p. 21.

sance, ne voulût-elle dominer que dans ses propres eaux et sur le littoral circonvoisin, cette rade ouverte ne suffisait plus. Il fallait des stations où l'on pût, à l'abri de toute surprise de l'ennemi, construire et retirer des vaisseaux, des ports, en un mot, que l'on pût fermer du côté de la mer. Thémistocle montra aux Athéniens comment la nature était allée d'elle-même au devant de ce besoin.

A l'ouest de Phalère se projette en effet une presqu'île, reliée au continent par une langue de terre formée d'alluvions marécageuses. Le centre de la presqu'île est formé par la hauteur de Munychie, taillée à pic de tous côtés, dont le sommet aplati était occupé par un vieux sanctuaire d'Artémis. De ce bloc rayonnent, en forme d'une grande feuille dentelée, des masses rocheuses qui s'étendent dans la mer et forment trois ports naturels, où l'on ne peut accéder du dehors que par d'étroites ouvertures. Ainsi, ce que les Corinthiens, les Samiens et les Éginètes avaient été forcés d'établir artificiellement à grand' peine, à grands frais, ce qu'il leur fallait sans cesse retoucher à nouveau, la nature l'avait donné à Athènes dans une mesure incomparablement plus large : un ensemble de trois ports de guerre fermés, au pied d'une hauteur qui les dominait et ouvrait sur la mer une libre perspective. Prise dans son ensemble, la presqu'île portait le nom de Pirée [1].

C'est le mérite de Thémistocle d'avoir le premier découvert

[1]) Le passage classique de Thucydide (I, 93) sur la construction du port d'Athènes avait été généralement interprété jusqu'ici dans ce sens que, par les trois ports, il fallait entendre trois subdivisions intérieures du port appelé Pirée (Πειραιεύς). On oubliait que, dans un sens général, le nom de Pirée désigne aussi la presqu'île tout entière, comme on le voit clairement par les expressions de Pausanias (I, 1, 2) et de Strabon (p. 58). Une fois que j'eus démontré le fait dans mon étude *De portubus Athenarum*, 1842, p. 44, il ne restait plus de place pour Phalère dans la région où l'on plaçait jusqu'ici cette bourgade qui, si elle a fait jadis partie de l'ancien groupe des douze villes, doit cependant avoir eu son acropole. Aussi Ulrichs a-t-il transporté Phalère là où l'on mettait auparavant le cap Colias. En supprimant ainsi complètement l'idée fausse d'un Pirée ou port à trois bassins, il a remis en ordre la topographie des ports de l'Attique, bien qu'il reste encore à élucider quelques points difficiles. Du reste, la rade de Phalère était certainement plus rapprochée autrefois de la ville ; ce qui n'empêche pas que le chiffre de 20 stades donné par Pausanias (VIII, 10, 4) ne soit inexact ou corrompu.

cette disposition naturelle que chacun cependant pouvait voir tous les jours, c'est-à-dire, d'en avoir reconnu l'importance pour Athènes. Mais cela ne suffisait pas. Pour devenir le fondement d'une puissance maritime, la presqu'île avait besoin d'une enceinte fortifiée. Thémistocle aurait bien transporté tout Athènes au Pirée, l'acropole à Munychie : la chose étant impossible, il fallait fonder une seconde ville, une Athènes maritime. C'était une entreprise immense, mais indispensable si Athènes voulait devenir une puissance maritime.

Une fois que Thémistocle eut fait accepter ses projets par ses concitoyens, il se mit à l'œuvre, en dépit de tous les obstacles. Il brigua pour 493 (Ol. LXXI, 4) la charge de premier archonte, et, favorisé par le sort, il se servit de sa situation officielle pour mettre son plan à exécution. Le sénat et l'assemblée du peuple décidèrent sur sa proposition la construction d'un port et d'un faubourg au Pirée. C'était l'année même où l'ami et l'allié politique de Thémistocle[1], le hardi poète Phrynichos, montra aux Athéniens sur le théâtre la prise de Milet, pour reprocher à ses concitoyens la faute dont leur lâche indécision les avait rendus coupables. Dans le cours de la même année, les préparatifs de cette œuvre gigantesque furent achevés, les mesures prises, les matériaux amassés, et les travailleurs enrôlés au nombre nécessaire.

La construction commença l'année suivante. Les nouveaux archontes élevèrent, en attaquant le mur d'enceinte, une statue d'Hermès, avec une inscription dont nous avons encore le texte. C'était l'Hermès dit « à la petite porte; » il se trouvait, à ce que l'on suppose, à une des issues qui s'ouvraient sur la mer[2].

[1]) Bernhardy, *Grundriss der griech. Litteratur*, II³, 2, p. 18 Sur le πίναξ τῆς νίκης que consacre Thémistocle après les Φοινίσσαι, voy. Plut., *Themistocl.*, 5. O. Müller, *De Phrynichi Phœnissis*, 1835. Welcker, *Allgem. Litterat. -Zeitung*, 1863, p. 229.

[2]) D'après la correction apportée par Böckh (*Abhand. der Berlin. Akad. der Wiss.*, 1827, p. 131) au passage de Philochore que cite Hésychius (s.v. Ἀγοραῖος), l'Hermès Agoræos a été consacré sous l'archontat d'Hybrilide (491/0), l'année qui suivit le commencement des travaux du port (493/2 : Ol. LXXII, 1), deux ans après que le décret eut été rendu et les premiers préparatifs faits sous l'archontat de Thémistocle (494/3 : Ol. LXXI, 4). Sur le πρὸς τῇ πυλίδι Ἑρμῆς, voy. Wachsmuth (*Stadt Athen*, p. 208. 519) qui est tenté d'en placer l'érection à l'époque qui suit les guerres médiques.

On dut, en effet, chercher avant tout à fortifier le côté de la mer, pour se protéger d'une façon efficace contre les descentes des insulaires. Une œuvre de géant comme la construction d'un mur d'enceinte de 60 stades ou plus de 11 kilomètres de longueur, n'a pas dû être entreprise sans qu'on ait spécifié l'usage qu'on comptait faire des différentes rades pour les besoins de la guerre et du commerce et décidé l'établissement de chantiers de construction. Ainsi les travaux du Pirée eurent pour conséquence immédiate une impulsion donnée aux constructions navales en Attique ; et nous voyons déjà, dans l'espace des trois années qui suivent, le nombre des vaisseaux de guerre s'élever de 50 à 70. Il n'est même pas invraisemblable que, dès cette époque, on ait proposé à l'assemblée du peuple les mesures financières qui étaient nécessaires pour mener à bonne fin une entreprise aussi extraordinaire, aussi grandiose que la création d'un port et d'une marine militaire. Mais l'exécution des décrets votés pendant l'archontat de Thémistocle fut tout à coup arrêtée par les nouveaux armements des Perses : toutes les pensées se tournèrent vers le danger du moment.

Là encore, Thémistocle exerça une influence décisive. Ce fut lui surtout qui éveilla le sentiment national et qui sut faire, d'un péril dont Athènes seule était d'abord menacée, une affaire nationale intéressant tous les Hellènes. Aussi proposa-t-il de condamner à mort l'interprète qui accompagnait les messagers de Darius, sous prétexte qu'il avait fait servir la langue grecque à sa trahison. Aussi travailla-t-il à un rapprochement entre Athènes et Sparte ; et l'humiliation des Éginètes qui, au moment même où ils avaient envie de passer à l'ennemi avec leurs vaisseaux, se voyaient les mains liées par leurs otages détenus à Athènes, fut certainement un effet de ses intrigues et de son adresse : car la rancune personnelle que les otages transportés à Athènes gardaient à Thémistocle[1] indique assez qu'il avait dû être le principal instigateur

[1]) Hérodote (VIII, 92) raconte comment, pendant la bataille de Salamine, Polycritos fils de Crios, qui avait été livré en otage aux Athéniens (VI, 73), cria à Thémistocle d'un ton ironique : « N'est-il pas vrai, Thémistocle, que nous sommes bien des gens dévoués au Mède ? »

de l'accusation dirigée contre leur patrie. Grâce à lui et à son parti, Athènes devint le quartier général de la résistance nationale ; et, plus les Perses s'avançaient du côté de l'Europe, plus Athènes servit de refuge à des hommes courageux et de caractère indépendant qui, délaissant les places menacées, venaient accroître d'autant les forces de la ville.

Parmi ces réfugiés, le personnage le plus considérable était assurément Miltiade, le fils de Cimon, qui avait dû, après la ruine de l'Ionie, s'échapper de la Chersonèse de Thrace [1]. Ce n'était pas pour lui chose facile que de se créer à Athènes une situation. Il avait abandonné sa patrie au temps des tyrans et n'avait pas vécu avec ses concitoyens durant ces années de progrès intérieur, au cours desquelles Aristide et Thémistocle étaient devenus des hommes faits. Il rentrait à un âge déjà avancé dans la cité métamorphosée, et il y rentrait comme un étranger. Chez lui, l'orgueil de la vieille famille des Philaïdes n'avait rien perdu de son énergie : c'était en prince qu'il était revenu, avec des vaisseaux de guerre à lui, des soldats, de riches trésors : c'était bien là le gendre d'un roi thrace. Les façons autoritaires et rudes de cet homme habitué depuis vingt ans à commander sans contrôle, devaient froisser la susceptibilité des citoyens d'Athènes. De plus, les Grecs qui avaient habité la Chersonèse répandaient sur son compte toute sorte de bruits de nature à exciter au plus haut point le mécontentement; et, quelques efforts qu'il fît pour s'accommoder aux circonstances nouvelles, pour vivre comme un citoyen parmi des citoyens, il ne put échapper à ses ennemis qui ne voulaient pas laisser remonter à son rang la famille des Philaïdes. Après avoir disputé sa vie aux Scythes et aux Phéniciens, il se voyait encore dans sa propre patrie menacé d'un nouveau danger : il fut mis en accusation pour la tyrannie qu'il avait exercée en Thrace et cité devant un tribunal populaire.

Miltiade, pour justifier sa conduite, exposa l'état du pays d'où il venait et fit valoir les services qu'il avait rendus à Athènes. Cette péninsule riveraine de l'Hellespont, terre fertile et peuplée de villes florissantes, où son père et son oncle

[1]) Voy. ci-dessus, p. 191.

avaient fondé un pouvoir indépendant, au lieu de la considérer comme son patrimoine, il en avait fait la propriété du peuple. Puis, au temps de la révolte de l'Ionie, il avait conquis pour le compte d'Athènes la grande et importante île de Lemnos ; il pouvait en outre prouver qu'il avait été le premier de tous les Hellènes à se déclarer ouvertement contre Darius, et que déjà au bord du Danube il avait mis l'ennemi national de la Grèce à deux doigts de sa perte. Les actes de Miltiade parlaient assez haut ; le peuple sentait qu'il avait affaire à un homme de valeur. Tout tremblait encore en Grèce lorsqu'on prononçait seulement le nom des Perses. Comment se priver. en un pareil moment, d'un homme qui était un général éprouvé, qui connaissait parfaitement l'armée perse, et dont tout le passé répondait qu'il ne penserait jamais à négocier sous mains avec les Pisistrades ou avec les Perses ! Il fut acquitté : ses ennemis rentrèrent dans l'ombre : ils eurent même le dépit de voir que, lorsqu'on procéda à l'élection des stratèges pour la troisième année de la LXXIIe olympiade, l'année qui commençait avec la nouvelle lune après le solstice d'été, le 27 juillet 490, les citoyens nommèrent dans les dix stratèges Miltiade à côté d'Aristide.

A peine les stratèges étaient-ils entrés en charge que déjà les citoyens athéniens installés à Chalcis accouraient, fuyant leurs demeures. Derrière eux flamboyait l'incendie d'Érétrie : les événements se précipitaient. On envoya un message officiel à Sparte pour obtenir un prompt secours ; mais on n'attendit pas la réponse, car, dès les premiers jours du mois suivant (fin août), le peuple décidait, sur la proposition de ses stratèges, la levée en masse des citoyens. Naturellement, en un moment pareil, la ville ne pouvait pas être tout à fait dégarnie. Il n'y eut donc que 9,000 citoyens complètement équipés[1] pour suivre les stratèges; ils étaient accompagnés

[1]) Le chiffre le plus exact paraît être celui-là : 900 de chaque tribu (SUIDAS, s. v. Ἱππίας). Pausanias (IV, 25, 5) dit « pas tout à fait 10,000, » et ailleurs (X, 20, 2), il abaisse même le chiffre à 9000, en y comprenant les vieillards et les esclaves. Cornélius Nepos (*Miltiad.*, 5) compte 10,000 hommes, y compris les Platéens. Cf. BÖCKH, *Staatshaushaltung der Athener*, I, 360. Justin (II, 9) dit qu'il y avait 10,000 hommes sans compter les Platéens.

de leurs esclaves, qui leur servaient de valets d'armes et pouvaient prendre part au combat comme troupes légères [1].

Ils se dirigèrent vers la partie menacée du territoire, sans plan bien arrêté : on se réservait de prendre dans le camp même les mesures ultérieures, et d'agir suivant les nécessités du moment. Mais là, les avis furent des plus partagés. Miltiade était sorti pour se battre ; rien ne lui paraissait plus périlleux que de se replier sur la ville. L'armée était en excellente disposition, les contingents des dix tribus animés d'un même esprit : il n'en était pas de même de la population urbaine, et on pouvait prévoir que, à Athènes comme à Érétrie, les souffrances d'un siége donneraient au parti des traîtres l'occasion de ressaisir quelque influence. Aussi Miltiade demandait-il qu'on se battît à Marathon. Jusque dans le conseil des stratèges on flottait indécis. Il y eut quatre voix pour Miltiade et cinq voix contre. Mais il manquait la voix prépondérante, celle du polémarque, c'est-à-dire du troisième entre les neuf archontes, de celui qui avait été autrefois le véritable général en chef et qui n'avait plus alors qu'une voix au conseil des stratèges élus, avec l'honneur de conduire l'aile droite à la place autrefois occupée par le roi. Le polémarque de l'année était Callimachos d'Aphidna, homme de cœur et d'énergie. Sa voix se rallia enfin aux suffrages de ceux qui voulaient combattre, et tous virent dans Miltiade le seul homme qui fût à la hauteur des circonstances. Sur la proposition d'Aristide, les stratèges lui cédèrent tous leur droit au commandement supérieur, qui d'ordinaire passait chaque jour de l'un à l'autre. Miltiade, habitué à commander, était bien à sa place ; une volonté énergique dirigeait l'armée, et, moins on espérait de secours du dehors, plus on montra de joie en voyant arriver 1,000 Platéens qu'on n'attendait pas et qui, de leur plein gré, venaient,

[1]) Sur la part prise par les esclaves à l'expédition, cf. HERBST, *Die Schlacht bei den Arginussen*, 1855, p. 20. L'auteur arrive difficilement à prouver, même avec le secours de Pausanias (VII, 15, 7), que des esclaves ont combattu dans les rangs des hoplites athéniens. Voy. là-dessus BÖCKH, *op. cit.*, I, p. 365.

à l'heure du péril suprême, se montrer dignes de leur union avec Athènes [1].

En parcourant la plaine du regard, Miltiade reconnut facilement qu'elle était loin d'être aussi favorable aux Perses qu'elle le paraissait. Sans doute, c'est une surface considérable, qui s'étend sur une longueur de deux bonnes lieues sans interruption du sud au nord-est, le long de la mer, et qui est séparée en deux moitiés par un torrent descendu du Pentélique. La partie méridionale est limitée par les contreforts du Brilessos (Pentélique), qui s'avancent fort près de la mer; entre la mer et l'extrémité de la chaîne, un large chemin conduit droit au sud à Athènes. C'était la route qu'Hippias voulait faire suivre aux Perses. L'autre partie de la plaine, la plus éloignée d'Athènes, est entourée par les hauteurs escarpées de la Diacria, hauteurs qui s'étendent jusqu'à la côte et, continuées par un promontoire allongé, appelé Cynosoura, abritent une rade circulaire. D'autre part, la large esplanade qui avait séduit les Perses n'est pas dans toute son étendue formée d'un sol résistant; sur la lisière, là où les eaux restent stagnantes, surtout au nord-est, s'étendent des marais considérables dont la surface verdoyante fait illusion à l'œil.

Miltiade n'avait pas à hésiter sur le choix du lieu où il allait asseoir son camp. Il devait couvrir la grande route d'Athènes. Il se tint sur les hauteurs du Pentélique, au-dessus de l'Héracléon dont il protégeait l'enceinte sacrée, découvrant toute l'étendue de la plaine dans le sens de sa longueur, surveillant les mouvements de l'ennemi, d'ailleurs suffisamment garanti contre ses attaques par les soubassements escarpés des rochers et une ligne de retranchements, et approvisionné d'eau par les ruisseaux voisins qui vont se jeter dans les marais près de l'Héracléon. Durant plusieurs journées, les armées restèrent tranquillement en face l'une de l'autre. Les Athéniens s'habituaient ainsi à la vue des Perses, et de leur côté, ceux-ci, se confirmant de plus en plus dans l'idée que l'armée athénienne ne voulait que couvrir le défilé près du rivage, se sentaient parfaitement en sûreté, maîtres comme ils l'étaient de la plaine et du littoral.

[1]) Voy. vol. I, p. 488-489.

Le 17 du mois Métagitnion (12 sept.) au matin[1], lorsque le commandement en chef échut à Miltiade suivant l'ordre primitivement établi, il fit ranger son armée par groupes correspondant aux dix tribus. La tribu Æantis, à laquelle appartenait Callimachos, eut le premier rang, c'est-à-dire l'extrémité de l'aile droite tournée du côté de la mer; puis, les neuf autres suivaient, dans un ordre fixé par le sort[2] ; à l'extrémité de l'aile gauche prirent place les Platéens qui, venant de Céphisia, avaient opéré de ce côté leur jonction. Le front de bataille fut étendu jusqu'à ce qu'il fût égal à la largeur des lignes ennemies, afin de parer au danger d'être enveloppé, et aussi afin de faire paraître l'armée athénienne aussi nombreuse que possible aux yeux des Perses. Miltiade renforça les deux ailes, sur lesquelles il comptait principalement pour décider la lutte, au lieu que le centre, où se trouvaient les tribus Léontis et Antiochis, fut probablement déployé sur trois rangs de profondeur seulement : les esclaves suppléaient jusqu'à un certain point les colonnes absentes.

[1]) La date de la bataille se trouve déterminée par les recherches chronologiques de Böckh (*Zur Geschichte der Mondcyclen*, p. 65) dont les résultats, en dépit des objections de Grote, ne laissent subsister de doutes que sur quelques points accessoires. La date donnée par Plutarque (6 Boédromion) s'explique par la confusion qu'on rencontre fréquemment entre le jour de la fête d'actions de grâces et celui de la bataille : la fête fut célébrée en pleine tranquillité, après réunion de plusieurs assemblées populaires. La bataille eut lieu aussitôt après la pleine lune qui précéda immédiatement le 6 Boédromion, par conséquent dans le mois Métagitnion, qui commença avec la nouvelle lune du 26 août. Le courrier envoyé à Sparte, Phidippide, y arriva le neuvième jour de la lune (Her., VI, 106) : les Spartiates se mettent en marche après la pleine lune du mois courant (c'est-à-dire, chez eux, du mois Carneios), et la fête de la pleine lune à Sparte tombe le 9 septembre. Ils partent donc le 10 ; le 13, ils arrivent à Athènes, un jour après la bataille (Plut., *Legg.*, p. 698); le jour de la bataille est donc le 12 septembre (17 Métagitnion). Les discordances possibles entre le calendrier d'Athènes et celui de Sparte déplaceraient peut-être la date de quelques jours, mais il n'y a pas lieu d'admettre un écart considérable.

[2]) La place assignée à la tribu Æantis ne tient pas, comme le pense Grote (VI, p. 210, trad. Sadous), à ce que Marathon faisait partie de cette tribu, mais, comme Grote lui-même l'a soupçonné à bon droit (*ibid.*), à ce que Callimachos en était membre. Là où était le polémarque, là était aussi sa tribu ; or, le polémarque avait le commandement de l'aile droite. C'est aussi l'avis de Sauppe, *De creatione archont. atticorum.* Göttingen, 1864, p. 26. L'ordre des neuf autres tribus fut réglé par le sort : c'est ainsi que les tribus Léontis et Antiochis se rencontrèrent au centre.

Les troupes avaient franchi les fossés et les abatis qui protégeaient leur camp et s'avançaient avec un calme parfait, comme elles l'avaient sans doute déjà fait plus d'un fois. Mais, lorsqu'elles furent à quinze cents mètres de l'ennemi, elles poussèrent le cri de guerre et s'élancèrent au pas accéléré qui prit peu à peu la vitesse de la charge à fond. Les Perses, voyant les soldats se précipiter ainsi des hauteurs, crurent avoir affaire à des fous : ils se mirent rapidement en ordre de bataille; mais, avant qu'il eussent eu le temps d'envoyer à bonne distance une volée de flèches, les Athéniens étaient là, bouillants d'ardeur, et entamaient aussitôt la lutte corps à corps, homme contre homme, une mêlée compacte où la valeur personnelle, la souplesse due à la gymnastique, le poids des lourdes armures, le choc des lances et le tranchant de l'épée décida du succès. Grâce à cette attaque habile autant que hardie, on était parvenu à faire produire à l'énergie belliqueuse qui était du côté des Athéniens tout son effet.

Le succès ne fut cependant pas le même sur toute la ligne. Le centre ennemi résista : c'est là que se trouvaient les troupes d'élite, Perses et Sakes réunis, là que le combat fut le plus sanglant et le péril plus grand : il arriva même que les minces rangées des citoyens d'Athènes, au milieu desquels combattaient Aristide et Thémistocle, sans cesse refoulées avec leur arrière-garde d'esclaves par des forces supérieures, furent rejetées de la côte assez loin dans la plaine. Mais, pendant ce temps, les deux ailes avaient culbuté l'ennemi, et une fois que dans leur mouvement offensif elles se furent avancées, l'une sur la route de Rhamnonte, l'autre jusqu'à la côte, Miltiade, qui était resté complètement maître de la direction du combat, donna au moment opportun aux ailes l'ordre de cesser la poursuite, de se rabattre l'une vers l'autre et d'attaquer ensemble par derrière le centre de l'armée perse. Bientôt la débandade y fut générale, et la fuite ne fit qu'aggraver le désastre des Perses, car il leur manquait, comme Miltiade l'avait prévu, une base de retraite où ils auraient pu se réunir et se rallier : ils furent acculés au marais et passés en masse au fil de l'épée. Les plus heureux furent ceux qui purent gagner la côte et monter, à l'aide des passerelles, à bord de

leurs navires. On avait déjà vu s'éloigner, durant la mêlée, ceux qui étaient à l'ancre à quelque distance ; et même les vaisseaux qui accostaient de plus près le rivage furent si vite mis à flot et si énergiquement défendus par les archers, que les Grecs ne purent saisir et capturer plus de sept navires dans l'assaut qu'ils donnèrent au bord de la mer. Dans ce combat qui se livra moitié sur terre, moitié dans l'eau, où l'on employa la torche, l'épée et le poing, tombèrent aux premiers rangs les hommes les plus vaillants, entre autres Callimachos, qui jouit d'une renommée immortelle pour avoir donné avec son suffrage le signal du combat, et Cynégire, le frère d'Eschyle, qui, au moment où il escaladait le bord d'un navire, eut la main coupée et retomba dans la mer [1].

Quand on parcourt les descriptions sommaires que les anciens nous ont laissées du combat de Marathon, il y a deux choses qui surprennent tout d'abord. Où était donc, se demande-t-on, la cavalerie sur laquelle, dès le commencement de leurs préparatifs, les Perses avaient fondé l'espoir du succès, pour laquelle on avait abordé à Marathon, qui seule eût été capable de faire échouer toute la tactique de Miltiade ? Il n'en est fait mention dans aucun récit ; il est même dit expressément qu'elle était absente lorsque le combat s'engagea. Un second motif d'étonnement, c'est la rapidité avec laquelle s'est opéré l'embarquement des troupes perses. Il est absolument impossible de comprendre qu'il ait pu commencer durant le combat et s'effectuer après avec tant de bonheur et si peu d'obstacles, si la flotte de guerre et les bâtiments de transport n'étaient pas déjà prêts à partir avant la bataille. Il est par conséquent très probable que les Perses, voyant la forte position et les retranchements des Athéniens, abandonnèrent le projet de marcher sur Athènes par le défilé de Marathon. Aussi bien, ils n'avaient débarqué à Marathon que parce qu'ils supposaient pouvoir s'avancer sans obstacle dans la plaine qui avoisine la capitale. Il n'entrait certainement pas dans leurs plans de forcer, par un assaut sanglant, un pas-

[1]) Sur les représentations figurées de la bataille de Marathon, voy. O. Jahn, ap. Gerhards *Archäol. Zeitung*, 1866, p. 222.

sage bien défendu. Ceci posé, il valait bien mieux, une fois que la cavalerie eut trouvé dans la plaine le repos et le réconfort nécessaire, aborder en un point de l'Attique où il n'y aurait point de défilés sur la route et où le parti qu'avaient les Perses dans la capitale serait plus en état de leur rendre des services. Je crois, en conséquence, que le matin du jour où se livra la bataille, la flotte était déjà montée par ses équipages et que la cavalerie notamment était déjà à bord. Miltiade effectua donc son attaque au moment où l'armée perse était partagée et où l'arme la plus dangereuse était éloignée du théâtre de la lutte : il assaillit le reste de troupes qui se trouvait encore à terre et protégeait l'embarquement. Pourquoi, en effet, aurait-il attendu le jour qui était à l'origine son jour de commandement, alors qu'on avait renoncé une fois pour toutes au système du commandement à tour de rôle ? On comprend très bien, au contraire, que dans la scène du combat de Marathon, telle qu'on s'habitua peu à peu à la raconter à Athènes, tout ce qui, dans la réalité des faits, paraissait faire tort à la gloire des Athéniens ait été relégué dans l'ombre [1].

La flotte longea la côte dans la direction de Sounion. On

[1]) Je persiste aujourd'hui encore à penser que c'est là la seule manière d'expliquer l'allure de la bataille de Marathon, comme j'ai cherché à le démontrer dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen*, 1859, p. 1013. L'absence de la cavalerie est un fait dont le souvenir s'est conservé sous une forme précise dans Suidas (s. v. Χωρὶς ἱππεῖς). Finlay (*Transactions of the Royal Society of Literat.*, III, p. 373. 385) pense que la cavalerie était si peu considérable qu'elle n'aurait pu jouer un rôle décisif (alors, pourquoi les Perses l'ont-ils amenée ?), et que cette cavalerie se trouvait précisément à faire du fourrage à l'extrémité nord de la plaine (comment a-t-elle fait ensuite pour se trouver à bord des vaisseaux ?). Un passage de Théopompe (*Fragm. Hist. græc.*, I, p. 306) atteste qu'il y avait une manière moins ambitieuse d'expliquer la journée de Marathon. Cf. N. Wecklein, *Sitzungsber. der Bair. Akad.*, 1876, p. 275 sqq. Sur la façon dont s'obscurcit de bonne heure la notion de la réalité vraie, cf. V. Campe, *De pugna Marathonia*, 1867, p. 7. Campe convient que les difficultés les plus graves se trouvent écartées par mon hypothèse ; mais demander qu'on explique encore par surcroît les lenteurs et l'indécision des Perses, c'est être trop exigeant. L'orgueil des Perses ne leur permettait pas de se mettre à l'abri derrière les marais : et les marais n'étaient pas non plus aussi étendus qu'ils le sont aujourd'hui. Sur la valeur du butin fait dans le camp, il n'y a pas de tradition constante, et le fait qu'il y avait encore à terre quelques trésors ne me paraît pas tirer à conséquence.

dit qu'un bouclier fut hissé sur le mont Pentélique, et que c'était un signal convenu pour faire savoir aux Perses que le moment était venu de se jeter sur Athènes. C'était une démonstration des Athéniens amis de la Perse qui, après le départ des généraux et de l'armée, avaient les coudées plus franches. Le fond de l'intrigue n'a jamais été éclairci. C'était surtout aux Alcméonides qu'on reprochait d'avoir entretenu avec l'ennemi des accointances secrètes. Quels qu'aient été les auteurs du signal donné avec le bouclier, il est difficile de croire que le fait se soit produit pendant la bataille, qui s'engagea tellement à l'improviste et dura si peu, ou pendant la fuite des Perses : suivant toutes les vraisemblances, c'est plutôt avant le combat décisif que le signal fut fait; et alors, nous sommes en droit d'y voir la cause qui détermina les Perses à s'embarquer. En ce cas, les traîtres auraient contribué malgré eux au succès de l'attaque ordonnée par Miltiade [1].

Les vainqueurs de Marathon ne purent, après une si chaude journée, s'accorder le moindre repos. Aristide, l'homme dont personne ne suspectait la loyauté, fut laissé sur le champ de bataille avec le contingent de sa tribu, qui avait été le plus éprouvé, pour garder le butin et s'occuper des morts. Les autres corps, après une courte halte, se replièrent sur Athènes, et, le soir même du jour de la bataille, ils campaient près de la ville, au nord-est, sur la hauteur où se trouve le gymnase de Cynosarge. Quand les Perses, faisant force de rames, eurent atteint la baie de Phalère et que le jour se leva, ils virent en face d'eux les héros de Marathon, prêts à recommencer la lutte. Quelle fut la raison qui décida les Perses à s'abstenir de toute tentative de débarquement? C'est ce qu'il est difficile de deviner. Peut-être le motif principal a-t-il été l'attitude d'Hippias.

Hippias n'était plus qu'un vieillard décrépit quand il remit le pied sur le sol de sa patrie. Jusque-là, il était resté obstinément attaché à l'idée de restaurer sa dynastie; mais, après

[1]) Le signal du bouclier sur le Pentélique est un fait indubitable : mais Hérodote (VI, 121. 123) repousse comme une calomnie l'accusation portée contre les Alcméonides. Cf. Kirchhoff, *Abhandl. der Berlin. Akad.*, 1871, p. 57 sqq. et Nitzsch, ap. *Rhein. Mus.*, XXVII. p. 243 sqq.

la journée de Marathon, il avait perdu tout espoir et le découragement s'était emparé de lui. Hippias renonçant à ses projets, les généraux étaient au bout de leurs instructions : ils n'avaient nulle envie d'agir de leur propre autorité, d'autant plus que le parti sur l'appui duquel on avait compté était également découragé par l'issue du combat livré à Marathon. On s'explique que, dans de pareilles circonstances, les généraux, même sans avoir éprouvé de pertes sérieuses (on estime à 6,400 le nombre de leurs morts), se soient décidés à rentrer chez eux avant les mauvais temps de la saison d'automne, à se contenter pour cette fois du châtiment infligé à Naxos et à Érétrie et de la soumission des Cyclades. Le chemin d'Athènes était ouvert ; ils pouvaient revenir au printemps de n'importe quelle année pour achever l'œuvre commencée.

Les Spartiates, qui avaient promis des renforts dès que serait passé le jour de la pleine lune, jour où tous les citoyens devaient assister au sacrifice en l'honneur d'Apollon Carneios, arrivèrent à Athènes le jour qui suivit la bataille, et, au lieu d'une ville menacée et anxieuse, ils trouvèrent une cité toute à la joie de sa victoire, pleine de reconnaissance envers les dieux et d'une noble fierté. Les Spartiates poussèrent jusqu'à Marathon, admirèrent sur place l'exploit des Athéniens et retournèrent chez eux. Le témoignage que rendirent alors les guerriers de Sparte peut avoir été loyal et sincère : la politique de Sparte ne l'était pas. La nouvelle alliance n'avait pas supprimé l'ancienne jalousie ; car, si les Spartiates avaient envisagé le péril où se trouvait la cité-sœur sans arrière-pensée et en se plaçant à un point de vue national, ils n'auraient pas pris la fête Carnéenne pour prétexte à leurs temporisations, pas plus qu'ils n'auraient différé à cause d'une fête d'opposer la résistance la plus énergique à qui aurait attaqué leur propre territoire [1]. Du reste, ils n'envoyèrent que 2,000 citoyens, et ce n'était pas un roi qui les commandait. Ils reçurent la juste punition de leur duplicité : ils n'eurent point de place dans la

[1]) Les exemples énumérés par Kaegi (ap. *Jahrbb. für Philol.*, Suppl., VI, p. 450) ne prouvent pas que les Spartiates fussent retenus par la fête Carnéenne, mais seulement que cette solennité a dû leur servir souvent de prétexte pour faire la guerre sans énergie.

journée qui fit le plus d'honneur aux armes helléniques, et il fut à jamais constaté que les Spartiates avaient laissé aux Athéniens, les Doriens aux Ioniens, la gloire de la première victoire remportée sur les Perses.

Le danger une fois passé, les Athéniens songèrent avant tout à s'acquitter de leurs vœux et à honorer la mémoire de leurs morts. Ceux-ci, au nombre de 192, furent ensevelis rangés par tribus, au lieu même où ils avaient succombé pour la patrie : sur leurs tombes furent érigées des stèles où étaient gravés leurs noms. Un second tertre funéraire couvrait les Platéens qui étaient tombés en alliés fidèles, ainsi que les esclaves qui avaient combattu avec les citoyens et avaient acquis par le sacrifice de leur vie le droit d'être honorés comme eux. Le champ de bataille devint un sanctuaire national[1] et un sacrifice annuel fut institué en l'honneur des morts, assimilés ainsi aux héros. La dîme du riche butin fut consacrée aux divinités secourables, Athèna, Apollon et Artémis. A Delphes aussi on dédia un ex-voto ; quant au dieu Pan, qui avait apparu au messager athénien sur le chemin de Sparte, on lui voua, en reconnaissance de l'amitié dont il avait fait preuve, une grotte sur le flanc de l'acropole et on fonda du même coup à son intention une fête annuelle avec course aux flambeaux. La grande fète triomphale fut célébrée, dix-huit jours après la bataille, à Agræ, sur les bords de l'Ilissos, le jour d'une fète d'Artémis, le 6 du mois Boédromion[2], qui était en même temps consacré à Apollon. Ce dieu portait en effet lui-même, par allusion au cri de guerre poussé lors de l'attaque, le nom de « Boédromios, » et c'était à l'instar de leur dieu que les Athéniens s'étaient jetés au pas de charge sur les rangs ennemis.

Pour le moment, Miltiade était tout-puissant. Il sentait sa force, et il la crut plus grande encore qu'elle n'était. Pour lui, la journée de Marathon ne devait être que le début d'une série de brillants faits d'armes ; il prétendit garder à l'avenir le commandement absolu qui avait été remis entre ses mains ; et, comme il n'avait guère envie de soumettre ses projets à une

1) Il y avait là un τρόπαιον λίθου λευκοῦ (PAUSAN., I, 32, 5); mais on ne saurait dire de quelle époque.

2) HERMANN, *Gottesdienstliche Alterthümer*, § 56, 3.

discussion publique au sein de l'assemblée du peuple, il demanda qu'on mît à sa disposition des vaisseaux de guerre et de l'argent, afin qu'il pût utiliser pour de nouvelles victoires, pendant qu'elle était toute fraîche, l'impression produite sur les Athéniens aussi bien que sur leurs ennemis par la victoire de Marathon. Un magnifique butin devait, selon lui, justifier sa demande. Ces façons mystérieuses d'agir étaient absolument contraires à l'esprit de la constitution athénienne ; mais on venait justement d'éprouver les heureux effets d'un commandement militaire absolu : on avait dans le bonheur de Miltiade une confiance aveugle ; on lui céda, par conséquent, et l'on conçut les plus orgueilleuses espérances en voyant la flotte, forte de soixante-dix vaisseaux, prendre la mer sous sa conduite. C'était, abstraction faite de la folle équipée de Sardes, la première expédition guerrière partie de l'Hellade pour attaquer le Grand-Roi ; et Miltiade ayant déjà, au pont du Danube, signalé la délivrance de l'Ionie comme le but nécessaire vers lequel devait être dirigé l'effort des armes helléniques, on s'attendait à entendre bientôt parler de succès éclatants et à voir rentrer les vaisseaux chargés d'un riche butin.

Au lieu des exploits rêvés, on apprit que la flotte stationnait inactive devant Paros. C'est que Miltiade voulait rançonner les alliés du Grand-Roi, et que les riches Pariens devaient expier les premiers le tort qu'ils avaient eu de fournir aux Perses une trirème et de combattre contre Athènes : ils devaient se soumettre et payer un fort impôt de guerre. Mais, chose à laquelle on ne s'attendait pas, les Pariens, se fiant à leurs remparts, osèrent refuser l'un et l'autre et mirent ainsi Miltiade dans le plus fâcheux embarras. En effet, il n'était pas organisé pour un siége, et cependant, il ne pouvait se résoudre à quitter la place sans avoir poussé l'affaire jusqu'au bout. Ce fut du temps et de l'argent perdu : avec ses descentes et ses courses dévastatrices à travers l'île, il n'aboutit à rien. A la fin, la passion s'exaspérant chez lui, il eut recours à des moyens superstitieux. Il essaya, à ce que l'on racontait à Paros, de se glisser dans le sanctuaire de Démêter, la patronne de l'île, pour y obtenir un gage de la victoire, soit par un sacrifice secret, soit par l'enlèvement de la statue, le tout suivant

§ II

PRÉPARATIFS DE LA GRANDE GUERRE.

Une fois qu'eut disparu l'homme qui se rattachait immédiatement par ses origines aux familles dynastiques du passé et qui avait été lui-même tyran, on vit se produire au premier plan les hommes qui avaient assisté à Athènes au développement de l'État constitutionnel et appartenaient à l'âge nouveau. Parmi eux figurait Xanthippos, fils d'Ariphron, le principal accusateur de Miltiade, qui, comme champion de l'égalité et de la liberté civique, marchait sur les traces de Clisthène, l'oncle de sa femme. Mais le citoyen le plus influent était Aristide; car il avait, après le général victorieux, la plus grosse part de l'honneur conquis à la journée de Marathon. L'année qui suivit la bataille, il fut investi de la dignité de premier archonte, dignité qui lui fut décernée à titre d'hommage et avec une distinction rare, car tous les concurrents se retirèrent devant lui [1]. De cette façon, le hasard du tirage au sort fut converti en une élection des plus honorifiques. Sérieux et doux, Aristide conservait son inébranlable égalité d'âme au milieu de la foule agitée qui tournait ses regards vers lui avec une entière confiance.

A côté de lui se pressait, affairé et impatient, Thémistocle, dont l'influence avait été reléguée à l'arrière-plan par les derniers événements. La gloire de Miltiade avait avivé son ambition : il voulait maintenant continuer et achever à tout prix l'œuvre interrompue de son devancier. En effet, le bonheur avec lequel on avait détourné les premières atteintes de la guerre n'avaient point ébranlé sa conviction ; et, pendant que la foule était toute à la joie de la délivrance, il fixait déjà son regard sur les champs de bataille de l'avenir. Il voyait que les Perses reviendraient, et avec des forces telles qu'une résistance

[1]) Voy. vol. I, p. 482.

en rase campagne serait impossible. Les murailles d'enceinte elles-mêmes ne serviraient de rien lorsque le territoire tout entier serait inondé d'ennemis. Il ne restait donc qu'un endroit où l'on pût lutter, c'était la mer. Sur mer, les Barbares ne pourraient jamais mettre en ligne que des masses restreintes ; là, leurs troupes d'élite, Perses, Mèdes et Sakes, se trouveraient aussi dépaysées que possible et, en face des Hellènes habitués à la mer, auraient tout le désavantage. Il fallait donc avoir une flotte, non pas une escadre calculée en vue de la défense des côtes, mais une flotte assez grande pour prendre à bord tous les citoyens. Pour cela, il fallait reprendre, dans de bien autres proportions, les travaux déjà commencés pour la construction des trirèmes ; il fallait, pour rendre Athènes invincible, une flotte de 200 vaisseaux de guerre.

Mais où trouver des moyens à la hauteur d'entreprises aussi gigantesques ? Un regard jeté sur ce pauvre petit pays semblait confondre tous les plans de cette nature. Mais Thémistocle démontra une fois de plus à ses concitoyens qu'il suffisait d'employer avec intelligence les ressources dont on disposait pour obtenir des résultats magnifiques.

Le prolongement étroit de la péninsule attique qui s'avance le plus loin dans l'Archipel est formé par les montagnes du Laurion. Ce ne sont point des montagnes imposantes comme celles qui entourent l'horizon d'Athènes, mais des rochers peu élevés qui s'allongent en traînées parallèles du côté de la mer, stériles d'ailleurs et couverts pour toute végétation de bouquets de pins clair-semés. Cette région, toute en collines, enfermait dans son sein de riches filons d'argent, qui s'étendaient au-dessous du sol sur un espace de 82 kilomètres carrés et se ramifiaient jusque dans les îles adjacentes. L'exploitation de ces mines, qui doit avoir commencé de très bonne heure, était alors en fort bonne voie. On avait pénétré dans la montagne au moyen de puits et de galeries, et l'on savait ventiler par des courants d'air les percées profondes où travaillaient des milliers d'esclaves. L'État était le propriétaire, mais il n'exploitait pas lui-même ; il abandonnait les divers districts ou fosses, moyennant un prix d'achat proportionné, à des capitalistes entrepreneurs qui se chargaient de l'exploitation et

payaient en sus, chaque année, une redevance d'environ 4 0/0 du produit à l'État, dont ils étaient les fermiers héréditaires. Mais, depuis la chute des tyrans, les domaines de l'État furent de nouveau considérés comme étant la propriété des citoyens, et, en conséquence, les citoyens avaient droit, comme propriétaires des domaines, de toucher le revenu net des mines. Pour ce faire, on s'y prenait de la manière suivante : tous les ans, lorsque, les besoins de l'État étant satisfaits, il restait dans les caisses publiques un reliquat considérable d'argent comptant et que personne ne proposait de l'employer à d'autres dépenses d'utilité publique, cet excédant était réparti entre les citoyens.

Au moment donc où l'on avait justement à répartir une somme importante, qui devait donner dix drachmes par tête, Thémistocle parut et proposa d'abolir une fois pour toutes, par décret du peuple, le partage de l'argent provenant des mines. C'était, d'après lui, un gaspillage déraisonnable et irresponsable de la fortune publique, un abus particulièrement inconvenant dans un État qui, de près et de loin, était entouré d'ennemis. On devrait plutôt constituer avec tous les excédants un fonds de guerre et n'employer l'argent à aucun autre usage qu'à construire des vaisseaux de guerre ; car, si l'on continuait à pratiquer le système adopté jusque-là, les années les plus précieuses passeraient sans qu'on arrivât à se créer aucune ressource particulière.

Pour disposer les citoyens à faire au bien public un pareil sacrifice, il fallait qu'il se gardât de dévoiler tout de suite ses véritables projets. S'il avait parlé actuellement de créer une flotte capable de tenir tête aux forces maritimes des Perses et Phéniciens réunis, on l'aurait bafoué comme un insensé. La grande majorité des citoyens n'était pas encore habituée à peser sérieusement d'autres problèmes que les questions du jour, celles que l'on avait à portée ; et elle n'entendait pas, en prévision de dangers et de guerres qui n'existaient que dans l'imagination de Thémistocle, renoncer de son plein gré à des revenus commodes et sans cesse grossissants, comme étaient ces rentes en métal.

Par bonheur, il y avait d'autres périls et d'autres besoins,

que les vues les plus courtes pouvaient apercevoir clairement, et qui, par conséquent, pouvaient servir à donner à la proposition de Thémistocle le poids nécessaire.

Les Éginètes n'avaient pu, comme nous l'avons vu [1], recouvrer leurs otages par un arrangement à l'amiable : il leur fallait donc essayer d'une autre manière. Ils équipèrent leurs bâtiments de course et guettèrent une bonne prise; les fêtes célébrées sur les côtes de l'Attique devaient leur fournir pour cela d'excellentes occasions. C'est ainsi que, pendant la fête de Poseidon à Sounion, ils réussirent à emmener le vaisseau sacré des Athéniens et à s'emparer d'un certain nombre de citoyens de marque. Ils atteignirent bien ainsi leur premier but, la restitution des otages; mais la querelle elle-même ne se trouva point terminée par là : au contraire, elle se ralluma d'autant plus violente et devint de jour en jour plus animée et plus sanglante. Les Athéniens, en effet, s'entendirent avec le parti démocratique à Égine pour s'emparer de l'île par trahison, et en même temps ils cherchaient à accroître les faibles forces qu'ils pouvaient mettre en ligne avec un secours des Corinthiens. Mais les Corinthiens ne voulaient pas prendre part à la querelle comme partie belligérante : aussi se contentèrent-ils de louer aux Athéniens vingt vaisseaux de guerre à cinq drachmes l'un. Les Athéniens se portèrent donc en toute hâte avec 70 vaisseaux sur Égine, et cependant ils arrivèrent trop tard pour surprendre la ville de la manière convenue, trop tard aussi pour sauver leurs partisans qui, comptant sur l'arrivée des Athéniens à l'heure dite, s'étaient révoltés contre l'aristocratie régnante et avaient occupé la Vieille-Ville. Sept cents de ces infortunés furent mis à mort comme traîtres. Sans doute, après cela, la flotte des insulaires fut battue : mais les Athéniens ne réussirent pas à se préserver de pertes nouvelles, et ils durent se contenter de recueillir chez eux les Éginètes qui avaient échappé au massacre, entre autres Nicodromos, le chef du parti attique, et de leur assigner une résidence à Sounion.

Comment faut-il répartir les événements survenus au cours

[1]) Voy. ci-dessus, p. 233.

de cette querelle féconde en vicissitudes dans les années qui précèdent et qui suivent la bataille de Marathon, c'est ce qu'il est difficile de déterminer avec quelque certitude. Il en est de même de la date de la loi sur le revenu des mines d'argent. Un homme d'État comme Thémistocle devait, au moment où il commençait la construction des murailles et des chantiers du port, avoir déjà une idée nette de la façon dont on s'y prendrait pour se procurer les moyens de fonder une marine. Pour une pareille œuvre, une rente annuelle était d'autant plus indispensable que les navires construits en bois neuf ne restaient guère plus de dix ans, en général, capables de tenir la mer. Or, comme la flotte athénienne comptait déjà plus de 200 vaisseaux en 480 (Ol. LXXV, 1), on en a conclu que la loi de Thémistocle sur les mines devait être placée immédiatement après son année d'archontat. La seule chose dont on en soit sûr, c'est que les hostilités avec Égine duraient encore lorsque Thémistocle formula la proposition définitive et que, faisant valoir cette situation intolérable, l'insécurité de la mer et des côtes de l'Attique, l'insuffisance des ressources militaires d'Athènes comparées à celles de ses plus proches voisins, il décida les citoyens à accepter son projet de loi et à renoncer, pour accroître les forces défensives du pays, à la jouissance du revenu des mines. L'exaltation populaire lui vint en aide : on sentait qu'on venait d'entrer dans une ère nouvelle, qu'Athènes devait devenir une puissance maritime, et que cette transformation était impossible sans sacrifices de la part des citoyens. De plus, il se trouvait que, peu de temps auparavant, on avait partagé un butin inopinément conquis, et que la proposition de Thémistocle faisait entrevoir aux pauvres gens bien des moyens de gagner en tout temps leur vie.

Le vote favorable de l'assemblée des citoyens était un événement décisif : c'était la continuation de ce que Thémistocle avait commencé en construisant le Pirée ; on posait ainsi la première pierre de la grandeur d'Athènes.

Thémistocle avait en vue une flotte de 200 vaisseaux. Cependant, il n'est pas probable qu'il ait tout d'abord exprimé cette intention : d'ailleurs, quelque effort que l'on fît, on ne pouvait avancer que pas à pas. Ce que l'on fit, selon toute

apparence, ce fut de fixer dans la loi un plus grand nombre de navires à construire chaque année[1] : on dut aussi charger de la construction des vaisseaux de guerre les plus riches citoyens, en leur allouant pour la coque du navire une indemnité d'un talent (5,894 fr.) payée par l'État et en comptant pour le reste sur le patriotisme des citoyens. Une fois qu'on eut exécuté les travaux nécessaires pour protéger la côte contre les incursions des ennemis, on put mettre aussitôt la main à l'œuvre. On importa des bois de construction ; de nouveaux chantiers furent établis ; une vie nouvelle anima les baies tranquilles du Pirée. L'émulation des citoyens redoubla l'activité générale, et les pauvres se consolèrent d'autant plus facilement de la perte subie qu'ils voyaient les riches y ajouter du leur. En même temps, le travail des mines était poussé avec une nouvelle ardeur. C'était faire œuvre de patriote que d'avoir des fosses en exploitation, depuis que de la quantité d'argent ainsi extraite dépendait directement la grandeur croissante de la ville natale.

Quand on songe à l'influence que ces décrets et ces mesures allaient exercer sur toute la vie à Athènes, on comprend pourquoi tout les citoyens n'étaient pas d'accord sur ce point. Ces constructions navales entreprises en masse exigèrent tout d'un coup tant de bras que la population du pays n'y suffit pas. De tous côtés affluèrent des étrangers, et, parmi les gens du pays, beaucoup délaissèrent leur travail accoutumé pour gagner davantage. Le prix des journées augmenta ; la vie de-

[1]) Athènes avait 50 vaisseaux dans la guerre avec Égine (Herod., VI, 89), et 70 dans l'année de la bataille de Marathon (Herod., VI, 132). Si donc, en 487 (Ol. LXXIII, 2), un décret inscrivit parmi les dépenses annuelles régulières la construction de 20 trirèmes (loi que Diodore ne mentionne qu'à la date de 477 = Ol. LXXV, 4 ; cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 351), on pouvait avoir pour l'automne de 481 une flotte de 200 trirèmes. Cf. Duncker, *Gesch. d. Alt.*, IV, p. 704. Stein ad Herod., VII, 144. Gitschmann, *De Aristidis cum Themistocle contentione*, 1874. p. 16 sqq. Il ne s'agissait pas, par conséquent, de construire d'un seul coup 200 navires, comme le ferait croire Hérodote (VII, 144), ou 100, comme on pourrait le conclure d'un passage de Plutarque (*Themist.*, 4). Thémistocle s'y prit habilement, κατὰ μικρὸν ὑπάγων καὶ καταβιβάζων τὴν πόλιν πρὸς τὴν θάλασσαν (Plut., *ibid.*). Cependant, Aristide comprit très bien qu'il s'agissait d'une évolution dans l'histoire attique. Avec un pareil développement de ses forces maritimes, Athènes ne pouvait pas conserver intacte sa puissance continentale.

vint plus chère; on sentait comme une agitation universelle, et bien des hommes prudents secouaient la tête d'un air pensif en voyant le changement qui se produisait dans toutes les habitudes de la cité. Ceux-là tournaient leurs regards vers Aristide.

Personne ne désirait plus qu'Aristide la grandeur de la patrie ; mais une conviction dominait sa vie, c'est que la grandeur de la cité devait reposer sur le même fondement qui lui avait valu de croître et de prospérer sous la protection des dieux. Cette base, que l'on n'ébranlerait pas impunément, c'était avant tout le goût du peuple pour les travaux des champs et l'attachement au sol de la patrie. Construire une flotte telle que Thémistocle voulait l'entreprendre, une flotte sur laquelle on pût, en cas de nécessité, transporter l'État lui-même, c'était, à ses yeux, renier la protection des dieux du pays, c'était faire abandon du sol sanctifié par eux, c'était déjà fuir à demi.

Il était effrayé par l'exemple des villes d'Ionie. Les Ioniens n'avaient jamais eu plus de vaisseaux qu'au temps de Cyrus, et cependant ils avaient été honteusement battus ou s'étaient expatriés. Qu'étaient devenues les orgueilleuses flottes de Milet et de Chios? A quoi avaient servi aux Thasiens leur argent et leurs vaisseaux? Combien éphémère avait été la prospérité de l'empire maritime des Samiens! Aristide craignait la préoccupation exclusive de la mer, du métier de marin et des luttes sur mer, au point de vue de l'influence qu'elle exercerait sur les mœurs du peuple : il craignait que la bravoure du citoyen pesamment armé et pourvu d'un patrimoine, cette bravoure qui avait si glorieusement fait ses preuves à Marathon, ne perdît de sa considération et de son importance à côté du travail servile des rameurs. De ces valets dépendrait désormais le salut de l'État, et l'envahissement des aventuriers venus du dehors désunirait et transformerait chaque jour davantage l'honorable élite qui était comme le cœur de la cité. Si Athènes devenait principalement une puissance maritime, le sol se déroberait sous ses pas, et elle serait entraînée à des entreprises sans but et sans mesure, incompatibles avec une administration économe et une politique circonspecte.

Tel était à peu près le point de vue d'Aristide. Entre lui et Thémistocle, la différence naturelle des caractères, qui s'était déjà montrée dans leur enfance, était devenue avec le temps un antagonisme complet. C'était une lutte entre des principes inconciliables, une lutte de la vieille et de la jeune Athènes, du parti conservateur et du parti progressiste.

Aristide était devenu, sans y songer, le chef des citoyens de sens rassis. Il se montrait toujours le même, exempt d'ambition et désintéressé. Il aimait sa patrie sans arrière-pensée, et il le prouvait à l'occasion en retirant ses propres motions dès que les débats publics lui montraient que l'opposition de ses adversaires était fondée. Mais, quelque scrupule qu'il mît à se tenir en dehors de tout esprit de parti, l'antagonisme des principes dégénéra de plus en plus en rivalité personnelle. Du moment qu'Aristide estimait pernicieuse l'influence de son adversaire, il devait chercher par tous les moyens à le briser; et il en vint ainsi à s'élever même contre des propositions qui n'offraient point de danger et étaient d'une utilité incontestable, mais qui émanaient de Thémistocle, tandis que lui-même faisait présenter les siennes au peuple par d'autres personnes, de peur que son nom n'engageât son rival à les combattre. Il doit y avoir eu des froissements analogues dans les questions d'administration, car Aristide, une fois qu'on l'eût appelé à diriger les finances, censura avec une impitoyable sévérité les plus petites indélicatesses des fonctionnaires : il ne craignit même pas de dénoncer, pour leur faire rendre des comptes, ses prédécésseurs dans l'emploi et, parmi eux, Thémistocle lui-même [1].

Il résultait de là que Thémistocle, tout en ayant pour lui la majorité des citoyens et en dominant par sa parole l'assemblée du peuple, ne parvenait cependant pas à saisir d'une main ferme la direction de la cité tant qu'Aristide était là en face de lui pour jeter dans la balance le poids de son prestige. On était trop habitué à écouter Aristide, à tenir compte de ses conseils : il était même à tel point pour tout le monde l'homme de confiance que, comme ses adversaires le lui reprochaient

[1]) Plut., *Aristid.*, 4.

avec aigreur, il rendait les tribunaux publics inutiles par l'habitude qu'il avait d'accommoder à l'amiable les différends, en intervenant comme arbitre choisi par la confiance des deux parties. Voilà comment la cité, en un temps où l'approche d'un formidable danger exigeait plus que jamais un accord unanime, se trouvait tiraillée en deux sens opposés. La situation devint intolérable : à la fin, l'assemblée du peuple, pressée par le parti de Thémistocle, réclama l'application de l'ostracisme, afin que la sentence populaire décidât nettement quel était le parti dominant. On dressa sur l'agora les estrades destinées aux dix tribus ; le peuple accourut avec plus d'empressement que jamais de toutes les bourgades, et ce fut sans nul doute une idée juste qui guida les citoyens lors de ce vote décisif. Ils reconnaissaient en Thémistocle le seul homme qui fût à la hauteur des circonstances, le seul qui pût achever ce qu'il avait commencé : ils sentaient la nécessité de lui accorder leur confiance pleine et entière. Le bannissement d'Aristide est, selon toute apparence, de l'année 484 ou 483 (Ol. LXXIV, 1 ou 2) [1].

[1]) Pour la chronologie de la carrière politique de Thémistocle, j'ai suivi l'opinion de Böckh (*De archontibus pseudeponymis* ap. Berlin. Abhandl., 1827). Comme il ressort d'autres considérations (cf. ci-dessus, p. 242) que Thémistocle était déjà avant la bataille de Marathon un personnage extrêmement influent, il n'y a aucune raison de penser que l'archonte de 494/3 (Ol. LXXI, 4), mentionné par Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.*, VI, 34), soit un autre Thémistocle, et de chercher une autre année pour l'archontat attribué par Thucydide (I, 93) à Thémistocle. Les remarques de Droysen (*Kieler Studien*, I, p. 79) confirment l'opinion de Böckh. Voy. aussi Wachsmuth, *Stadt Athen*, I, p. 513. Il y a plus de doute sur la loi concernant les mines. Il est certain que des lois conçues en des termes analogues ont été portées à plusieurs reprises (un exemple dans Diod., XI, 43), et l'histoire de la flotte athénienne (ci-dessus, p. 261, 1) porte à croire que la première loi décisive fut votée dès 491 (Gitschmann, *De Arist. cum Themist. contentione*, p. 20 sqq.). Cependant, je ne vois aucune raison de douter qu'avant cette première loi les revenus des mines aient été partagés suivant le système régulier expressément indiqué par Hérodote, c'est-à-dire tous les ans et entre tous les citoyens. C'était là, en effet, un revenu domanial et non une largesse dans le genre d'une distribution de blé, à laquelle renonçaient pour leur part les gens aisés. Aussi, cette rente ne fournissait pas tous les ans 10 drachmes par tête : c'était là un cas tout à fait extraordinaire, dû à ce que sans doute le produit de ventes considérables s'était ajouté à la rente habituelle. C'est de cette façon que le revenu avait pu monter jusqu'à un total d'environ 10 fois 30,000 drachmes, autrement dit 50 talents (294,700 fr.),

Enfin, après une longue attente et un effort continu, Thémistocle avait le chemin libre et pouvait maintenant accomplir sans opposition son œuvre tant de fois interrompue. Les mécontents se retirèrent à l'écart; les adversaires n'avaient plus de chef, et la majorité des citoyens s'abandonnait, en caressant les plus belles espérances, à la direction de l'homme énergique qui allait pouvoir montrer que, s'il n'avait pas un talent particulier pour chanter et jouer de la lyre, il s'entendait, en revanche, à faire d'un petit État une grande puissance.

Et comme on sentait maintenant la cité grandir! Pour réparer le temps perdu, on redoublait d'activité, et les trirèmes sortaient l'une après l'autre des chantiers prêtes au combat. Pour faire bénéficier Athènes de toutes les inventions qui, dans les villes depuis plus longtemps familiarisées avec la mer, avaient perfectionné l'art des constructions navales, on attira par des faveurs de toute espèce des ingénieurs et des artisans étrangers. Bien qu'on n'eût pas encore de ressources suffisantes pour poursuivre simultanément la construction des murailles, on n'en vit pas moins se rassembler en dedans de l'enceinte commencée une masse d'habitants industrieux, qui vivaient là en qualité de métèques ou protégés de l'État, et qui imprimèrent un nouvel élan à la fabrication de tous les objets ayant rapport à la navigation. De riches bourgeois, comme Clinias, s'empressaient de construire et d'équiper à leurs frais pour l'État des vaisseaux de guerre. Toute la jeunesse s'exerçait à la manœuvre de la rame et de la voile : on eût dit que les Athéniens venaient de découvrir leur vocation naturelle, dont ils n'avaient pas conscience avant que Thémistocle leur eût montré non-seulement le véritable emploi des trésors cachés dans le sein de leurs montagnes, mais encore

et Thémistocle utilisa pour ses projets cette circonstance favorable. D'après Polyænos (*Strateg.*, I, 6), les Athéniens étaient justement sur le point de partager 100 talents (par conséquent la rente de plusieurs années) et ils décidèrent de donner un talent par tête à 100 citoyens qui se chargeraient de construire des navires. Cette tradition n'est pas indigne de créance si l'on admet que, pour un talent, on n'avait à construire que la coque du navire (Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 156). Si les constructeurs y ajoutaient du leur, cette générosité ne pouvait que déterminer plus facilement les pauvres à faire le sacrifice de leur rente.

ces autres trésors étalés au grand jour, les ports de la côte avoisinante, pour les convaincre que la nature les avait destinés à être un peuple de marins et même à prendre l'empire de la mer. Les moments de détresse par lesquels avait passé la cité durant la guerre avec Égine étaient devenus, grâce à cet homme, une leçon salutaire et le point de départ d'une nouvelle expansion de force vive. A coup sûr, en voyant fleurir ainsi le Pirée, Thémistocle mûrissait déjà le dessein de réunir un jour la ville haute et la ville basse en une grande forteresse à deux corps, pour faire d'Athènes une sorte d'île inabordable à toutes les armées de terre. Mais c'était là une tâche exigeant de longues années. Le premier point et le plus important était, grâce à l'énergie admirable avec laquelle il menait l'œuvre de sa vie, une chose acquise : on avait sous la main une flotte de 100 trirèmes lorsqu'éclata l'orage de la nouvelle guerre, c'est-à-dire, un danger inévitable, que Thémistocle prévoyait déjà sur le champ de bataille de Marathon.

On peut être assuré en effet que Datis et Artapherne, lors de leur retour à Suse, n'avaient rien négligé pour accréditer l'opinion que le résultat de leur expédition était, en somme, considérable. Ils avaient ramené leur flotte à peu près intacte de parages que l'on venait de traverser pour la première fois ; ils pouvaient énumérer tout une série d'îles et de villes qui rendaient l'hommage aux Achéménides ; l'arrogance des Naxiens et des Carystiens était punie ; les citoyens d'Érétrie comparaissaient en personne à l'état de captifs : les insulaires reconnaissaient le Grand-Roi pour le seigneur et maître de l'Archipel, et c'était la foi en sa puissance qui avait encouragé les Pariens à résister victorieusement aux Athéniens.

Néanmoins, Darius ne pouvait se faire illusion sur un point : c'est que le but principal de l'entreprise était manqué, non pas cette fois par l'effet des vents et tempêtes, mais par la bravoure de cette même petite cité dont il avait voulu avant tout le châtiment, par l'audace d'un général qui avait été un de ses sujets et qui, quelques années auparavant, s'était dérobé à grand'peine à sa vengeance. Il se devait donc à lui-même, à son honneur de roi, de ne pas abandonner ses plans de campagne, même après la mort d'Hippias : il ne pouvait laisser

exposés à l'ardeur conquérante des Athéniens les cités insulaires qui s'étaient données à son empire; et, eût-il voulu personnellement rester en repos, il avait à côté de lui Atossa qui ravivait à chaque instant chez lui le ressentiment et le désir de la vengeance.

Le parti le plus naturel et le plus raisonnable était de compléter les équipages par de nouvelles levées, de se maintenir dans le domaine maritime récemment conquis et d'occuper des postes à proximité de l'ennemi, pour le harceler et le fatiguer avant qu'il eût le temps de se préparer à une résistance sérieuse. Mais on ne fit rien de pareil. La flotte perse disparaît de la mer Égée : on entre dans une période de repos complet. Pour expliquer le fait, on est forcé d'admettre que le mécontentement du Grand-Roi n'atteignit pas seulement les chefs de la dernière expédition, mais s'étendit au plan de campagne qu'ils avaient fait accepter. L'ancien plan, celui qui n'avait échoué que par la hâte excessive de Mardonius, fut remis en honneur. On trouva plus digne des Achéménides de ne pas se contenter d'une campagne de représailles contre Athènes, d'une combinaison où l'effectif des troupes était limité par le nombre et la grandeur des navires ; il fallait faire une levée de toutes les forces de l'empire, pour soumettre d'un seul coup, avec les armées de terre et de mer réunies, tout le pays d'Occident, du nord au sud. L'ardeur qu'on mit à exécuter ce nouveau plan fit négliger d'assurer ou d'étendre les résultats de la dernière expédition : on laissa tranquillement les Hellènes d'outre-mer livrés à eux-mêmes, avec la ferme conviction que toutes les mesures qu'ils pourraient prendre dans l'intervalle seraient par trop mesquines pour entrer en ligne de compte vis-à-vis des armements de la Perse. Toutes les déceptions antérieures furent oubliées ; on s'enivrait de l'idée qu'on était tout-puissant ; et pourtant, ce manque de suite, ces oscillations entre des plans de campagne tout à fait opposés, montraient bien le côté faible du gouvernement perse : c'était là une politique qui ne s'explique que par l'antagonisme de coteries de cour, dont l'une cherche à défaire l'œuvre de l'autre.

Cependant, l'Asie tout entière fut mise en mouvement. Les troupes d'élite de tous les peuples sujets de l'empire

devaient, en se réunissant, former une masse qui rendît toute résistance impossible. Trois ans durant, on fit les préparatifs : le cliquetis des armes retentissait des rivages de l'Ionie aux bords de l'Indus. Déjà les corps de troupes se mettaient en marche pour se rejoindre en Asie-Mineure, et l'armée de l'empire asiatique menaçait de franchir l'Hellespont avant qu'Athènes eût construit une portion notable de sa flotte de guerre (487 : Ol. LXXIII, 2). Heureusement, à cet instant même l'attention du roi fut soudain attirée d'un tout autre côté. La nouvelle arriva subitement à Suse que l'Égypte était en insurrection, événement d'autant plus inattendu que le gouvernement de Darius avait traité avec douceur le pays conquis. Il fallut donc affecter à cette guerre une partie des forces disponibles. Néanmoins, l'expédition contre l'Hellade ne devait pas être pour cela arrêtée ; on redoubla d'ardeur pour mener de front les deux guerres, et Darius voulait se mettre lui-même en campagne. Mais il avait besoin, en ce cas, d'un vicaire qui tînt sa place dans l'empire ; et cette circonstance provoqua dans son propre palais un conflit qui préparait à sa vieillesse de cruels chagrins et qui lui fit ajourner de nouveau ses projets belliqueux.

La cause de ces disputes était le double mariage du roi. La fille de Gobryas, de l'homme à qui il était plus qu'à tout autre redevable de l'empire, lui avait donné Artobazane et deux autres fils ; il avait eu d'Atossa, la fille de Cyrus, quatre fils dont l'aîné était Xerxès. La loi de l'État médo-perse destinait la souveraineté au premier-né des fils du roi ; mais Atossa prétendait que ses enfants à elle étaient seuls de race royale, au lieu que les enfants du premier lit n'avaient aucun droit au trône. Une lutte éclata pour et contre l'absolutisme d'une princesse qui avait la prétention d'avoir élevé, en sa personne, la branche cadette au rang de la branche aînée.

Au moment où la succession au trône venait d'être enfin réglée d'après la volonté d'Atossa et où l'expédition allait avoir lieu, le roi mourut à l'âge de 64 ans, dans la trente-sixième année de son règne. Il avait relevé l'empire perse d'un profond abaissement ; il en avait reculé les frontières jusqu'à l'Indus et l'Iaxarte ; il avait porté ses armes au nord jusqu'au

Caucase, en Afrique jusqu'aux Syrtes, et de l'autre côté de l'Hellespont jusqu'à l'Ister : il s'en était fallu de peu que, cette fois, il ne fît du Pont-Euxin une mer intérieure de la Perse. C'était lui aussi qui avait organisé en un tout cohérent l'empire ainsi agrandi ; ses vaisseaux avaient exploré les mers les plus lointaines ; il avait à sa disposition les richesses des trois parties du monde, la vaillance des peuples d'élite de la Haute-Asie, les connaissances nautiques des Phéniciens, la sagacité et l'adresse des Babyloniens, des Égyptiens et des Ioniens : et pourtant, il ne lui était pas accordé de jouir d'une gloire si bien acquise ; il lui fallait mourir avant que l'Égypte ne fût domptée et l'Hellade punie. Il fut torturé jusqu'à sa dernière heure par le chagrin que lui causaient l'insuccès de ses projets de prédilection, la basse ingratitude de ses favoris, les rivalités des coteries formées à sa cour, le caractère impérieux et l'ambition effrénée de son épouse.

Une contradiction bien tranchée court d'un bout à l'autre de la vie de ce prince. Lui qui, par caractère, n'était rien moins qu'un conquérant, il se vit entraîné contre son gré dans une série d'expéditions lointaines ; il lui était même réservé de commencer les guerres helléniques qui devaient amener la ruine de la monarchie perse, et cela, bien qu'aucun prince de l'Orient n'ait montré plus de goût pour la sagesse hellénique et plus de respect pour la véritable civilisation. Il faisait travailler à ses palais des artistes grecs [1] ; on dit même qu'il appela à sa cour Héraclite d'Éphèse [2], un homme qui, brouillé comme il l'était avec le parti démocratique de sa ville natale, devait lui être d'un grand secours par la connaissance approfondie qu'il avait de l'état de l'Ionie. Mais c'est surtout dans son inébranlable attachement à Histiée et à Démocède, dans

[1]) [*Telephanes Phocæus*] *se regum Xerxis atque Darii officinis dedidit* (Plin., XXXIV, § 68). Dans les ruines de Pasargade, on reconnaît déjà parfaitement une corruption des formes ionico-helléniques (Bötticher, *Tektonik*, I[2], p. 27).

[2]) Sur les relations d'Héraclite avec la cour de Perse, voy. Zeller, *Philos. der Griechen*, I[4], p. 566 (II, p. 99 trad. Boutroux). Bernays, *Die Heraklitischen Briefe*, p. 13 sqq., défend l'authenticité des lettres par lesquelles le roi invite le philosophe, opinion combattue par Diels, ap. *Rhein. Mus.*, XXXI, p. 33.

sa générosité à l'égard de Métiochos, le fils aîné de Miltiade, qui, étant son prisonnier, reçut de lui une maison et une propriété[1], dans sa douceur envers les Érétriens qu'il transplanta à Ardericca, dans le pays des Cissiens[2], que se révèle une noblesse de sentiments digne de tout notre respect.

Xerxès lui succéda, Xerxès, l'héritier né dans la pourpre, un prince d'une beauté admirable et d'un extérieur imposant. Il n'avait pas passé par les mêmes épreuves que son père, qui avait conquis lui-même son trône. Il avait grandi dans le luxe du palais, et n'avait point personnellement d'envie belliqueuse qui le poussât à quitter les jardins de Suse. Cependant, il avait à un haut degré le sentiment de la dignité de l'empire, et il n'entendait pas en rien sacrifier. En outre, il avait pour l'exciter sa mère, qui était au palais plus souveraine que jamais. Enfin, il se laissait aussi pousser par l'ambition des généraux, notamment de Mardonius qui n'avait pas le moins du monde abandonné le plan favori de sa jeunesse, celui de fonder au delà de la mer une satrapie gréco-perse.

Il faut dire que, maintenant encore, ces desseins rencontraient une forte opposition, et que le parti adverse résista ouvertement, avec beaucoup d'énergie. Il était dirigé par Artabane, le frère de Darius, le même qui avait déjà déconseillé l'expédition de Scythie. Artabane était encore à la cour le chef des hommes de sens qui ne se promettaient rien de bon d'une campagne contre les Grecs. Le Grand-Roi flotta longtemps irrésolu ; des ordres furent donnés et retirés : à la fin, le parti de la guerre l'emporta, le parti des ambitieux qui appelaient le repos actuel une honte intolérable et cherchaient à gagner le roi en faisant miroiter devant ses yeux la perspective de succès faciles et brillants. A ces suggestions s'en ajoutaient d'autres venant de la Grèce elle-même, qui était représentée à Suse par des personnages considérables, par les descendants de Pisistrate, par leur courtisan, le docte Onomacrite[3], qui lut au roi des oracles conçus en termes sonores, où le pont de l'Hellespont et les exploits du Grand-Roi se

[1]) Herod., VI, 41.
[2]) Herod., VI, 119. Cf. H. Heinze, *De rebus Eretr.*, Gotting., 1869, p. 34.
[3]) Voy. vol. I, p. 462. 464.

trouvaient annoncés, par le roi banni Démarate qui, dit-on, avait déjà exercé une influence dans le débat relatif à la succession au trône entre les fils de Darius et contribué à faire trancher la question en faveur de Xerxès, enfin, par les ambassadeurs des Aleuades de Thessalie.

Ces Aleuades étaient une opulente famille de princes qui, comme les rois de Sparte, faisait remonter jusqu'à Héraclès son arbre généalogique et s'était fixée sur les bords du Pénée. La Thessalie leur devait des institutions communes au pays tout entier, notamment une organisation militaire : ils pouvaient se considérer comme les chefs de la nation : ils avaient étendu leur puissance jusqu'aux Thermopyles, et Hérodote leur donne, précisément pour cette raison, le nom de « rois » de la contrée. Ils tenaient à Larisa une cour splendide ; ils brillaient par la quantité de leurs serfs, le grand nombre de leurs chevaux victorieux aux courses et la masse de leurs troupeaux. Ils avaient en même temps grand soin de grouper autour d'eux les hommes les plus intelligents de la Grèce, ceux qui pouvaient répandre chez tous les Hellènes la gloire de leur maison. C'est ainsi que Simonide de Céos notamment célébra l'hospitalité des princes Antiochos et Aleuas.

Mais toute cette prospérité ne suffisait pas aux Aleuades : ils n'étaient, en somme, qu'une famille noble comme bien d'autres qui, à côté d'eux, se sentaient leurs égales ; et de plus, il se produisait, en Thessalie aussi, des mouvements populaires qui contrecarraient l'influence exercée jusque-là par les familles de magnats. Ces dangers décidèrent de la politique actuelle des Aleuades. Ils visaient à se créer dans le pays une souveraineté absolue et héréditaire, et ils entamèrent des négociations avec les Perses, afin d'exécuter ce projet avec leur concours. Voilà comment il advint que Thoras, fils d'Aleuas, l'ami de Pindare, fut le premier de tous les Hellènes qui offrit spontanément son hommage à Xerxès ; et il le fit, sans y être autorisé, au nom du peuple thessalien. Il promit au roi de l'assister de toutes manières s'il voulait mettre à exécution les plans de Mardonius ; de sorte que le Grand-Roi, avant d'avoir fait un pas, voyait déjà à ses pieds la plus vaste contrée de la Grèce.

L'Égypte ayant été soumise de nouveau, la deuxième année du règne de Xerxès, on s'occupa aussitôt sérieusement de l'expédition contre l'Hellade ; on reprit les préparatifs commencés par Darius, mais sur une plus grande échelle, et même dans un tout autre esprit. C'est que ce ne devait plus être une campagne ordinaire, mais bien une marche triomphale, une exhibition des inépuisables ressources de l'Asie. En vain, les gens sensés élevèrent la voix et firent remarquer que la force d'une armée ne s'accroît que jusqu'à un certain point avec le nombre des combattants, si bien qu'à la fin des armements excessifs compromettent le succès. L'excessif était précisément ce qui souriait à l'esprit de Xerxès : il voulait réunir une armée comme le monde n'en avait jamais vu. Ses plans dépassaient même de bien loin l'Hellade ; ce qui chatouillait le plus la vanité de ce prince frivole, c'était de se voir au milieu de tant de milliers d'hommes et de se dire qu'il était le plus beau et le plus noble de tous.

Ainsi donc, les messagers royaux partirent de Suse à toute vitesse dans toutes les directions, vers le Danube comme vers l'Indus, vers l'Iaxarte comme vers le Haut-Nil, longeant les côtes de l'Archipel, du Pont-Euxin, des golfes Arabique et Persique, des mers de Syrie et de Libye. Les manufactures d'armes et les chantiers maritimes furent mis en activité ; ponts, routes, tous les moyens de communication à l'intérieur furent établis ou restaurés ; dans toutes les parties de l'empire, on fit des levées d'hommes. Les préparatifs prirent deux années ; la troisième vit commencer comme une débâcle de nations, qui confondit pêle-mêle les langues et les coutumes des races les plus diverses, accourues du fond de l'extrême Orient.

Vêtus de robes de coton et armés de javelots en roseau, les habitants des bords de l'Indus entrèrent dans le domaine des peuples iraniens. Tout l'Iran, dans le sens le plus étendu de ce nom géographique, se mit sous les armes. Le mouvement commença par les régions lointaines du nord-est, séparées du reste de l'empire par de larges déserts. Là, des flancs de l'Hindou-Kousch descendirent les Bactriens qui, opérant leur jonction dans la vallée de l'Oxus avec les Sakes venus d'au-delà de l'Iaxarte, constituèrent un corps d'armée sous le

commandement d'Hystaspe, fils de Darius et d'Atossa. Des bassins inférieurs de l'Oxus et de l'Iaxarte, des bords de la mer d'Aral, vinrent les Chorasmiens et les Sogdiens, chez lesquels Cyrus avait assis la forteresse la plus reculée de son empire.

Puis, ce fut le tour des peuples qui entouraient de plus près, au sud et au nord, le cœur de l'Asie occidentale, le pays des Mèdes : au nord, les puissantes races de montagnards voisines de la mer Caspienne, les Hyrcaniens et leurs voisins, les Parthes, chez lesquels passe, en franchissant les défilés des montagnes, la grande route militaire venant de l'est ; au sud, les peuples qui habitaient les talus de l'Iran tournés vers la Mésopotamie et la mer Érythrée et qui, en ce moment, étaient d'autant plus enchantés de la guerre qu'ils se trouvaient à la tête des nations de l'Asie. Ceux-là formaient l'élite de la gigantesque armée ; c'étaient les Cissiens et les Perses, qui portaient le même accoutrement que les Mèdes, c'est-à-dire l'arc, le javelot et des poignards à courte lame suspendus à leur ceinture du côté droit, avec des boucliers tressés, des robes à manches et des chapeaux de feutre mou. Les Perses, en leur qualité de race dominante, se distinguaient entre tous les autres peuples : ils resplendissaient d'or ; ils emmenaient avec eux des voitures, des femmes, quantité de domestiques, et avaient leurs bagages à part. Suse, située dans le pays des Cissiens, à égale distance de l'Hellespont, des bouches de l'Indus et de la courbe que dessine l'Iaxarte à l'extrême nord, était bien choisie comme centre de tous ces apprêts. Aux Perses se joignirent, venant de l'est, les peuples qui forment l'anneau intermédiaire entre l'Afrique et l'Asie orientale, les races basanées de la Gédrosie, les insulaires du golfe Persique, les Éthiopiens d'Asie, armés à la mode de leurs voisins les Hindous, mais portant sur leurs têtes des peaux de fronts de chevaux, dont les crinières pendantes flottaient comme des aigrettes de casque.

Les tribus réunies de l'Iran, du Touran et de l'Inde, en descendant par les défilés de Zagreus dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, trouvèrent tout le pays complétement équipé. On reconnaissait à leurs casques d'airain et à leurs massues garnies de fer les troupes de l'ancienne Ninive. On vit débou-

cher par le sud en Mésopotamie les peuplades auxiliaires de l'Arabie qui, sans être tributaires de l'empire, envoyaient cependant du fond de leurs déserts des bandes nombreuses d'archers. Du pays des palmiers vinrent les Éthiopiens d'Afrique, couverts de peaux de léopard et de lion et brandissant des javelines armées au bout de cornes de gazelles ; et de l'extrême Occident accoururent les Libyens en pourpoint de cuir, avec des javelots de bois durcis au feu.

De l'Euphrate, ces multitudes armées remontèrent au nord-ouest, dans les plateaux et les rochers de la Cappadoce. Là elles s'adjoignirent, d'un côté, les peuples de l'Arménie et les tribus sauvages du Caucase, de l'autre, les nombreuses nations de l'Asie-Mineure, dont les unes, comme les Paphlagoniens, les Cappadociens et notamment les Phrygiens, ressemblaient pour l'armement au contingent de l'Arménie, tandis que les autres, surtout les Lydiens, avaient à peu de chose près l'aspect de guerriers helléniques.

Critalla en Cappadoce était le rendez-vous général de tous les corps d'armée. Là, Xerxès parut en personne, pour se mettre, avec les princes de sa maison, sa suite et ses phalanges d'élite, à la tête des troupes et conduire l'expédition à travers la Phrygie et la Lydie jusqu'à Sardes, où il prit ses quartiers d'hiver dans l'automne de 481 (Ol. LXXIV, 4). Il était là sur la frontière du monde grec ; c'est de là que la grandeur de ses armements allait frapper l'attention des peuples d'outre-mer, de là aussi que furent expédiés les courriers chargés d'exiger hommage et soumission. La masse totale de l'armée asiatique réunie en ce lieu peut être évaluée, d'après le rapport de Ctésias, à environ 800,000 hommes. A ce chiffre il faut ajouter une cavalerie de 80,000 chevaux venus de Perse, de Médie, de Cissie, de l'Inde, de la Bactriane et de la Libye; une quantité de chars de guerre attelés en partie avec des chevaux, en partie avec des ânes sauvages tirés de l'Inde; et enfin, des chameaux montés.

A l'outillage de l'armée de terre correspondait la masse des vaisseaux. Le noyau de la flotte était formé par les Phéniciens et les Syriens : puis venaient les Égyptiens, les Cypriotes, les peuples du littoral de l'Asie-Mineure, depuis la Cilicie jusqu'à

l'Éolide, les habitants du Pont et les insulaires; soit, un total de plus de 1,200 trirèmes ou vaisseaux à trois ponts. Avec les bâtiments de transport et les bateaux moins considérables, le chiffre s'élevait à trois ou quatre mille voiles, qui se réunirent devant Kyme et Phocée. Chaque trirème avait à bord 150 rameurs et, pour plus de sûreté, un état-major perse en sus de son propre équipage.

Pendant qu'avaient lieu sur le continent asiatique ces préparatifs et ces mouvements de troupes, on prenait hors d'Asie trois espèces de mesures, calculées dans des proportions grandioses. La première mesure était l'établissement de magasins, qui étaient indispensables à l'armée si l'on voulait être assuré d'avoir sur la route des approvisionnements suffisants. On crut surtout ces précautions nécessaires sur la côte de Thrace, où l'on pouvait le moins compter sur les ressources du pays et sur la bonne volonté des habitants. Dans ce but, on donna ordre à un grand nombre de vaisseaux marchands, phéniciens et égyptiens, de transporter en Thrace des quantités énormes de farine et de fourrage qui avaient été rassemblées, par commandement exprès du roi, dans la vallée du Nil et en Asie. Le dépôt le plus considérable était à Leuké-Acté sur l'Hellespont; d'autres magasins furent établis sur le même modèle à Tyrodiza sur la Propontide, à l'embouchure de l'Hèbre près de Doriscos, à Eïon sur l'embouchure du Strymon, et en Macédoine, probablement sur les bords de l'Axios.

La seconde mesure que l'on prit fut de jeter un pont sur l'Hellespont, afin de pouvoir faire passer l'armée à pied sec, en pleine sécurité, sans être à la merci du vent et des intempéries, sur le continent européen et d'enchaîner, pour ainsi dire, ce continent d'outre-mer, devenu le vestibule de l'Asie, à la maîtresse partie du monde. Ce n'est pas devant les châteaux des Dardanelles, où s'effectue d'ordinaire aujourd'hui la traversée que fut établi le pont, mais plus haut du côté de la Propontide, là où les hauteurs d'Abydos n'étaient qu'à sept stades de la plage de Sestos (la largeur actuelle est partout plus considérable), et où des deux côtés, même sur la bordure plus escarpée du rivage européen, s'ouvrent des vallées bien placées pour faciliter la marche des troupes. On fit non pas un,

mais deux ponts de bateaux, afin que le défilé des masses de troupes s'effectuât plus vite et sans encombre. En même temps, on perçait l'isthme qui joint la presqu'île de l'Athos au continent, pour préserver la flotte du malheur qui, douze ans auparavant, avait surpris Mardonius [1].

Lorsque l'on eut annoncé au quartier-général l'achèvement de ces trois grands travaux, le Grand-Roi donna l'ordre de partir de Sardes. Il semblait qu'on avait paré aux plus grosses difficultés : mais, avant même qu'on ne se fût mis en marche, arriva un message malencontreux qui confondit cette joyeuse assurance. Un coup de mer s'était engouffré soudain dans l'Hellespont et avait détruit en quelques heures les ponts qui avaient coûté tant de peine à établir. Cette nouvelle mit le roi hors de lui-même : il n'entendait pas qu'il y eût chose au monde capable de traverser ses plans : dans chaque insuccès, il voyait une rébellion criminelle contre sa toute-puissance, une faute qui méritait un châtiment épouvantable. Les architectes furent décapités, et les éléments eux-mêmes durent porter la peine de leur indocilité. Du moins, le bruit courut partout chez les Hellènes que Xerxès avait fait fouetter l'Hellespont, qu'il avait fait jeter des chaînes dans ses eaux, pour lui signifier qu'il était, lui aussi, l'esclave du Grand-Roi et devait le servir malgré qu'il en eût : on allait jusqu'à dire que, dans sa rage sacrilége, il avait blasphémé la sainteté du « fleuve salé [2] ».

On chargea alors d'autres ingénieurs de refaire les ponts. Les câbles que l'on avait tendus d'un rivage à l'autre ayant été, à ce que l'on supposait, trop faibles, on tressa ensemble

[1]) D'après Démétrios de Scepsis (ap. Strab., p. 331), on peut se demander si ce canal, qui d'ailleurs est aussi mentionné par Thucydide (IV, 109) a jamais été achevé : en tous cas, il a été bientôt hors de service. Sur les restes du canal, cf. Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, II, p. 153.

[2]) L'exagération croissante que l'on remarque dans la version grecque (Herod., VII, 35), depuis le fouet donné jusqu'au fer rouge appliqué à l'Hellespont, rend toute cette histoire fort suspecte ; et les analogies invoquées par Grote (VI, p. 298, trad. Sadous) expliquent bien la façon dont se forment ces récits, mais n'en garantissent pas la véracité. Comme jeter un pont sur la mer était déjà, en soi, un acte équivalent à une imposition de chaînes, il a bien pu arriver que cette violence despotique faite à la nature, qui blessait les habitudes d'esprit des Hellènes, ait été dépeinte sous des couleurs de plus en plus criardes. Cf. O. Müller, *Kleine Schriften*, II, p. 77.

deux espèces de cordages, les uns fabriqués par les Égyptiens avec les fibres du papyrus, les autres, plus solides, confectionnés avec du chanvre par des ouvriers phéniciens. A l'aide de grands cabestans établis sur les deux rives, on tendit les câbles au-dessus des bateaux qui, affermis par des ancres puissantes, étaient rangés côte à côte sur deux lignes parallèles. La plus longue, celle d'amont, du côté de la Propontide, comptait 360 bateaux, celle d'aval, 314. Sur les bateaux fut placé un plancher qui, une fois recouvert de terre bien battue, ressembla à une route ordinaire. Enfin, des deux côtés de la voie, on dressa des palissades en bois, afin que les animaux ne fussent pas effrayés au passage par la vue de l'eau. De plus, les deux ponts avaient des ouvertures par où pouvaient passer au moins les petits navires marchands, précaution d'autant plus utile qu'on avait l'intention de laisser longtemps les ponts en place [1].

Le gigantesque ouvrage se trouvait donc ainsi rétabli, plus solide et plus durable que la première fois : mais, avant même que le Grand-Roi eût quitté l'Asie, d'autres contre-temps survinrent dont on ne pouvait rendre personne responsable. Pendant que l'armée traversait la Troade, des orages fondirent sur elle des hauteurs de l'Ida, et le Scamandre, dont l'eau fut absorbée jusqu'à la dernière goutte, fut un présage significatif de la disette à laquelle il fallait s'attendre dans des pays arides. Enfin, on atteignit l'Hellespont, et l'on vit en même temps la flotte venant de l'Ionie s'approcher et couvrir le détroit de ses voiles.

Après que Xerxès, assis sur un siége de marbre, eut des hauteurs d'Abydos contemplé les courses et les combats simulés de ses navires, il congédia son oncle Artabaze, qu'il avait institué gouverneur de sa maison et régent de son empire, et le défilé commença. Il fallut sept jours pour faire passer les peuples d'Asie en Europe. La flotte redescendit par l'Hellespont, et rejoignit ensuite l'armée de terre à Doriscos, lieu situé dans le large bassin de l'Hèbre, où il y avait une forteresse avec une garnison perse. Là, sur la frontière

[1]) La construction n'en reste pas moins toujours une énigme.

de son empire, Xerxès eut la fantaisie de se montrer encore une fois dans toute sa splendeur. Les vaisseaux furent tirés sur la plage, et l'on procéda à un dénombrement général des troupes. Puis, l'armée et la flotte s'avancèrent parallèlement jusqu'au massif de l'Athos. Les navires traversèrent lentement le canal et contournèrent ensuite les deux autres presqu'îles chalcidiennes, tandis que l'armée de terre franchissait en ligne droite les croupes de la Chalcidique, se dirigeant vers l'angle du golfe Thermaïque. C'est dans cet angle que les deux corps d'armée se rencontrèrent de nouveau. On avait heureusement franchi la partie la plus dangereuse de la route sans avoir été attaqué par les montagnards. Les énormes frais d'entretien avaient été volontairement supportés par les localités situées sur la côte, et, aux étapes marquées pour les haltes, on avait trouvé des provisions de blé et de farine, des bestiaux et des volailles grasses, des logements et des tentes, le tout préparé à l'avance. Enfin, l'armée de terre avait reçu des renforts des Péoniens et des Thraces, et la flotte avait considérablement accru son effectif en y incorporant des vaisseaux fournis par les villes maritimes de la Thrace.

Du golfe de Therma l'on découvre les montagnes de la Grèce. Là, Xerxès vit pour la première fois devant lui le pays ennemi comme un enclos fermé de tous côtés par des remparts naturels : il vit le profil majestueux de l'Olympe s'avancer jusqu'à la mer, barrant le chemin des régions du sud, et, pendant qu'on travaillait au haut des montagnes à frayer les voies à son armée, il prit les devants en toute hâte, monté sur un léger navire sidonien, curieux de voir de ses yeux le défilé de Tempé par où le Pénée, le seul collecteur des eaux de la grande plaine de Thessalie, se glisse entre l'Olympe et l'Ossa, en suivant les sinuosités des rochers à pic qui enferment son lit. Il était devant la porte de l'Hellade. Là campaient encore, quelques semaines auparavant, 10,000 hommes bardés d'airain, venus pour arrêter les envahisseurs au seuil du domaine amphictyonique : maintenant, tout était vide, le défilé ouvert, les villages abandonnés, les troupeaux disparus. Où étaient les Hellènes ? Comment s'étaient-ils préparés à recevoir les masses armées qui s'avançaient par

terre et par mer, cette invasion qui représentait la totalité des forces de l'Asie et qui, par surcroît, à mesure qu'elle s'approchait, se servait des forces du peuple grec lui-même pour dompter la Grèce ? Cette fois, en effet, l'expédition ne visait pas seulement les Athéniens, comme dix ans auparavant, mais toutes les tribus et tous les États de l'Hellade.

§ III

LA DÉFENSE NATIONALE.

A bien des égards on peut dire que la Grèce était plus que jamais en état de résister à une agression; car à aucune époque de l'histoire ce pays n'a été plus peuplé et la population elle-même plus robuste, plus vaillante et plus saine qu'au commencement du ve siècle avant J.-C. Le puissant mouvement de colonisation qui s'était produit en Grèce pendant les siècles précédents n'avait en aucune façon affaibli la mère-patrie ; il lui avait au contraire procuré le bien-être et la prospérité. En effet, le sentiment de sa supériorité matérielle et intellectuelle sur tous les autres peuples, parmi lesquels elle n'avait pas trouvé d'adversaire à sa taille, avait grandement accru la confiance qu'avait la nation en elle-même. Toutes les forces et toutes les aptitudes étaient dans leur plein développement ; le courage et la présence d'esprit s'étaient exercés aux difficultés de problèmes nouveaux et variés. Les relations avec des colonies florissantes avaient partout élevé le niveau de la classe moyenne et ouvert de nouvelles sources d'activité commerciale et industrielle. Au sein du bien-être général, l'appoint des générations nouvelles, nombreuses et robustes, avait bientôt comblé les vides faits par l'émigration. La mère-patrie ne pouvait plus subsister sans les colonies, car l'importation des blés venus des bords du Pont-Euxin, d'Afrique, de Sicile et d'Italie, permettait seule de nourrir une population aussi dense que celle qui remplissait les villes et les campagnes de l'Hellade.

Le territoire de l'Argolide était le seul dont la population eût subi une diminution notable. Pendant la guerre contre Sparte [1], Cléomène avait, avec des vaisseaux d'Égine et de Sicyone, opéré une descente, surpris les Argiens et fait périr par le feu ceux qui s'étaient réfugiés dans le bois sacré du héros Argos. Six mille citoyens y perdirent, dit-on, la vie. C'est la catastrophe la plus terrible qui eût, de mémoire d'homme, frappé une ville de la mère-patrie.

A part cela, nul dommage n'avait éprouvé le pays et les habitants. La Laconie comptait 8,000 Spartiates : et chaque Spartiate pouvait prendre avec lui sept hilotes. En outre, cette contrée nourrissait une classe énergique et très nombreuse de campagnards libres ; de sorte que, sans se priver de défenseurs, elle pouvait mettre en campagne 50,000 hommes [2]. L'Arcadie était une contrée très peuplée, dont on peut estimer les forces à près de 30,000 hommes. Pour la population totale du Péloponnèse, on arrive au chiffre de deux millions d'habitants environ [3]. Si l'on en croit Hérodote, dont le témoignage n'est pas suspect, Athènes comptait en ce temps-là 30,000 citoyens ; et il est prouvé qu'elle put encore, dans le cours du siècle inauguré par les guerres médiques, mettre sur pied 13,000 hoplites et 16,000 hommes de troupes tenant garnison, sans compter les équipages de la flotte et la cavalerie [4]. L'énergie de la résistance que les villes béotiennes opposèrent à Thèbes montre qu'elles

1) Voy. ci-dessus, p. 231.

2) Dans les 50,000 soldats laconiens, il ne faut compter, d'après Hérodote, (IX, 28, cf. VII, 234) que 5.000 Spartiates avec 35,000 hilotes, plus 5,000 Lacédémoniens pesamment armés et autant d'autres armés à la légère.

3) Sur le nombre total des Péloponnésiens, voyez mon livre sur le Péloponnèse (*Peloponnesos*, I, p. 175) ; il faut seulement, au passage indiqué, substituer 3.000 à 1,440 pour Mantinée.

4) Le chiffre de 30.000 citoyens pour Athènes n'est pas contestable, comme le remarque très justement Bähr (ad Herod., V, 97). Le recensement de 441 (Ol. LXXXIII, 4) a trait à ceux qui demandaient à avoir part aux distributions gratuites de blé (Böckh, *Staatshaushaltung*, I, 50). Cette opinion est combattue par Fränkel, *Attische Geschwornengerichte*, p. 3. Pour unir toutes les forces de la cité en vue de la défense nationale, on rendit à Athènes un décret d'amnistie générale (Andocid., *De Mysteriis*, § 107. Cf. Scheibe, ap. *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, 1842, p. 210). C'est probablement ce décret qui a occasionné le retour d'Aristide (Plut., *Themist.*, 11. Cf. ci-dessous, p. 319).

étaient des cités considérables. Nous pouvons nous faire une idée de la population de l'Archipel d'après ce que nous savons de Naxos[1] et de Céos. Cette dernière île, une des plus petites de la mer Égée, dont la surface toute en montagnes est à peine de 110 kilomètres carrés, ne renfermait pas moins de quatre villes ayant chacune son port, ses lois et sa monnaie particulière.

C'est de cette époque, où l'état de la population en Grèce était le plus florissant, que datent les travaux de culture si soignés, dont les restes font encore aujourd'hui l'étonnement du voyageur émerveillé de voir quel parti on a su tirer du moindre espace, comment tous les obstacles que la nature opposait au premier établissement et aux communications avaient été surmontés, et à quel point la terre était partout comme saturée de vie humaine. Sur des rochers où, de nos jours, des troupeaux de chèvres réussissent seuls à trouver une maigre nourriture, on rencontre des traces de villes qui avaient leur ceinture de murailles, leurs réservoirs et leurs aqueducs, tandis que les hauteurs environnantes, transformées en terrasses artificielles échelonnées jusqu'à leur sommet, fournissaient l'espace nécessaire à la culture du blé et des arbres fruitiers.

Les villes grecques n'étaient pas de grandes villes comme les cités commerçantes ou les résidences royales de l'Orient; mais elles étaient par là même préservées des maux de tout genre qu'entraîne inévitablement une agglomération excessive de population. On n'y voyait point de contraste aussi tranché entre l'opulence et la misère qui sont, chacune à leur manière, une cause d'affaiblissement pour les populations : la pauvreté n'y était pas de l'indigence ; la foule n'était pas de la populace. L'opposition entre la vie du citadin et celle du campagnard n'était pas non plus aussi marquée; car, en Grèce, ville et campagne ne formaient pas antithèse. Les cités étaient des communautés qu'on pouvait embrasser d'un coup-d'œil, et où toute infraction aux mœurs traditionnelles était d'autant plus facilement signalée et punie. La cohésion était maintenue au sein

1) Voy. ci-dessus, p. 107 sqq.

de la société par une loi commune, mais cette loi était considérée comme l'expression vivante de la volonté de tous : aussi, la soumission qu'elle imposait n'avait rien de servile ; chaque particulier avait le sentiment d'être un membre du corps social, et cette vie en commun, au grand jour, était l'atmosphère vivifiante dans laquelle se développaient les citoyens. Dans toutes les villes subsistaient encore d'anciennes familles, pleines d'énergie et de talent, qui étaient comme l'incarnation vivante de la tradition des ancêtres, et autour d'elles s'élevait la classe des travailleurs, prête à réclamer sa part dans le gouvernement de la cité.

A côté de la société des citoyens, nous trouvons une population d'esclaves qui, dans les villes commerçantes et manufacturières comme Corinthe et Égine, était très considérable. Là, les esclaves doivent avoir été dix fois plus nombreux que les hommes libres. Pour l'Attique, le minimum doit être fixé à la proportion de quatre esclaves pour un citoyen [1].

Au premier abord, on pourrait supposer qu'une si grande multitude d'esclaves devait être un instrument utile dans la main de l'ennemi ; surtout quand ces esclaves retrouvaient des compatriotes dans les rangs ennemis, comme c'était le cas pour les Phrygiens, les Syriens et autres esclaves d'origine asiatique. Cependant, on ne rencontre au cours des guerres médiques aucun exemple de trahison ou de désertion. Les esclaves étaient trop étroitement liés à la cité : entre les familles et leurs serviteurs existaient des relations cordiales qu'entretenaient la coutume et la religion. Les esclaves appar-

[1]) Les 460,000 esclaves des Corinthiens et les 470.000 des Éginètes sont attestés par des témoignages sérieux (Böckh, *Staatshaushaltung*, I, 57). Seulement, il ne faut pas s'imaginer que de pareilles masses d'esclaves fussent agglomérées dans les villes ; ils étaient disséminés sur les vaisseaux et dans les factoreries d'outre-mer. Sur les différentes supputations du nombre des esclaves dans les cités antiques, voy. Büchsenschütz, *Besitz und Erwerb im griech. Alterthum*, p. 141. En ce qui concerne la position sociale des esclaves, elle était différente suivant les lieux et les temps. Dans les cités aristocratiques, on maintenait dans toute sa rigueur les différences de classes ; l'esprit démocratique d'Athènes, au contraire, profitait même aux gens de condition servile et faisait naître, au grand scandale des aristocrates (Ps. Xenoph., *De rep. Athen.*, 1), entre maîtres et esclaves des rapports empreints d'un sentiment d'humanité et de bienveillance.

tenaient à des races très inférieures aux Grecs en intelligence, et qui notamment n'avaient pour la vie en commun, telle qu'on la pratiquait dans la cité, ni goût ni aptitude. C'est pourquoi leur condition dépendante n'apparaissait pas comme une oppression. La situation respective des deux parties était considérée comme avantageuse pour toutes deux, et conforme à l'ordre naturel des choses. Du reste, il était impossible de concevoir la cité grecque sans cette base indispensable. Les esclaves étaient chargés de tous les travaux subalternes. Ils cultivaient les champs, s'occupaient de la cuisine et prenaient soin du bétail ; ils étaient les manœuvres et les ouvriers de la maison. Grâce à eux, leurs maîtres pouvaient mener une vie plus facile, sans tomber pour cela dans la paresse, l'énervement et la mollesse.

Les Grecs furent préservés de cette influence corruptrice de l'esclavage par l'énergie naturelle de leur tempérament, la puissance de la coutume et la loi. Car, dans les États bien policés, l'oisiveté et le désœuvrement étaient punis comme des crimes. D'autre part, les citoyens, habitués à constater chaque jour la distance que mettaient entre eux et les esclaves les dons de nature et la culture de l'intelligence, devaient nécessairement se considérer comme une race privilégiée et destinée à régner : le sentiment de cette supériorité contribuait à les remplir de fierté et de courage. Depuis que les Perses s'étaient avancés jusqu'à la mer, on regardait le continent asiatique comme un pays barbare ; on s'habituait à voir dans la guerre de Troie le premier acte d'une guerre nationale entre l'Asie et l'Europe, et la génération actuelle se croyait appelée à la continuer. Les poèmes d'Homère, qui avaient été réunis à Athènes, commençaient à revivre dans tous les cœurs, et on se rendait compte, avec un orgueil croissant, de tous les trésors que renfermait cette civilisation nationale, qu'aucun autre peuple n'était parvenu à égaler.

De plus, le citoyen grec était maintenu dans une sphère d'activité supérieure, car il était bien rare qu'il se trouvât dans la nécessité de remplir auprès d'un autre citoyen des fonctions humiliantes ; même le plus pauvre pouvait se faire des loisirs et suivre son penchant pour les affaires publiques et les choses

de l'intelligence. Aux yeux des anciens, en effet, une position indépendante et le loisir assuré étaient indispensables au développement de la vertu civique, vertu qui différait essentiellement de celle qu'on pouvait s'attendre à trouver chez un esclave ou un manœuvre. Le développement du corps par la gymnastique était également un privilège auquel les esclaves n'avaient point de part. C'était la condition première d'une position élevée dans la société civile ; dans certaines villes, la loi défendait même d'inscrire sur les listes des citoyens quiconque n'aurait pas parcouru le cycle complet des exercices dans les gymnases publics. La discipline méthodique de l'école était devenue pour les jeunes gens comme une seconde nature ; ils avaient appris à déployer, le cas échéant, une force double et, par dessus tout, à craindre de mériter le soupçon de lâcheté.

La paix et le bien-être n'avaient donc pas amolli la population de la Grèce comme celle de l'Ionie. La palestre avait été la préparation au combat sérieux ; dans les bois sacrés de Delphes et d'Olympie, on apprenait à goûter la joie des victoires chèrement achetées. Le soir même de son triomphe, le vainqueur était salué par des chants. Ensuite on composait, spécialement pour lui, des hymnes de victoire. Il se créa ainsi un genre littéraire qui prit, à partir de Simonide, une place importante dans la littérature grecque.

Simonide de Céos et Pindare de Thèbes qui, à l'époque de l'invasion persique, se trouvaient tous deux en pleine verve, nous donnent une idée, non seulement des fêtes grecques à l'apogée de leur éclat et de l'art qui leur était consacré, mais encore de la force héroïque qui animait leurs contemporains, de la vigueur de corps et d'esprit qui se transmettait dans les grandes maisons, et de la solennité avec laquelle on célébrait les jeux ou concours nationaux. Ces poètes parcouraient le pays, accompagnés de l'estime de tous et comblés de riches présents ; exerçant leur art au sein du peuple, ils travaillaient à resserrer les liens qui unissaient entre elles les cités et les grandes familles, et à les maintenir en communion avec la nation tout entière. Leur rôle était de remettre en mémoire les traditions communes léguées par les vieux âges, et d'exalter

la magnificence des fêtes panhelléniques; ils célébraient dans leurs chants la gloire de ces vainqueurs, qui appartenaient à la patrie tout entière et qui étaient comme une incarnation vivante de l'hellénisme. C'est ainsi que nous voyons l'influence de Simonide s'étendre sur les colonies aussi bien que sur la mère-patrie ; il met en relation les mondes les plus divers, fonde partout des amitiés et apaise des différends.

Pindare exerça, avec plus d'autorité encore, ce rôle bienfaisant d'intermédiaire. Thébain de naissance, attaché de tout cœur à sa patrie, il était allé à Athènes et y avait appris auprès de Lasos [1] le grand art. Il était initié aux mystères d'Éleusis ; il assistait avec prédilection aux jeux nationaux et se trouvait comme chez lui à Delphes, ce centre religieux du pays. Descendant des Ægides, famille dont les nombreux représentants avaient pris une part si importante à l'organisation de l'État spartiate et à la fondation de Théra et de Cyrène [2], cette origine même le prédisposait à juger les affaires de la Grèce d'un point de vue plus élevé et plus large. Voyageur par goût, comme ses ancêtres, il parcourait les villes de l'Hellade. Sa mission était de réveiller chez les habitants des contrées les plus distantes le sentiment de la nationalité et des mœurs communes : « Heureuse Lacédémone, » chantait-il déjà dans sa première jeunesse, avant même que la révolte des villes d'Ionie eût engagé ce grand duel entre la Perse et la Grèce, « heureuse Lacédémone, bienheureuse Thessalie, des deux côtés règne, issue d'un même père, la race d'Héraclès, le héros vaillant dans les combats [3]». C'est ainsi qu'il exploitait le trésor des antiques légendes et savait les appliquer avec un art ingénieux, pour fondre dans une grande unité nationale Sparte et les dynastes de la Thessalie, aussi bien que Thèbes, Égine, et les villes arcadiennes.

Mais, si l'on fait abstraction de cette unité idéale, dont le sentiment s'exprimait par la bouche des poètes populaires et réchauffait tous les nobles cœurs, il n'y avait aucun lien

[1]) Voy. vol. I, p. 463.
[2]) Voy. vol. I, p. 211. 252. 570.
[3]) Ὀλβία Λακεδαίμων, μάκαιρα Θεσσαλία · πατρὸς δ' ἀμφοτέραις ἐξ ἑνὸς ἀριστομάχου γένος Ἡρακλεῦς βασιλεύει (Pind., *Pyth.*, X, 1-3).

national qui pût garantir une résistance durable contre les attaques d'une puissance ennemie conduite par la main d'un despote.

Depuis la dernière génération, la puissance de Delphes était brisée [1]. La domination de ses prêtres était tombée sans lutte, parce qu'elle n'avait pour appui que des moyens spirituels qui s'étaient usés peu à peu ; il n'était plus vrai de dire que Delphes était le centre de la Grèce : cependant, rien ne l'avait remplacée, mais, à mesure que les institutions communes des anciens temps disparaissaient, les États s'étaient développés, chacun pour son compte, avec une indépendance de jour en jour plus complète. Chaque république vivait de sa vie propre et formait comme une famille absolument fermée aux autres. Les citoyens des États voisins étaient des étrangers, des gens du dehors. Les mariages contractés entre membres de différents États étaient nuls de droit, s'il n'existait pas entre eux de convention spéciale à ce sujet. Ajoutons que partout se produisaient des froissements entre voisins, des contestations au sujet de la ligne des frontières, de l'étendue des territoires sacrés, du refuge accordé à des esclaves fugitifs. Et ce n'était que dans des cas très rares que les parties croyaient devoir recourir à une sentence arbitrale pour régler leurs différends. Il n'existait nulle part de tribunal fédéral dont la compétence fût reconnue par tous les États. De là vient qu'Hérodote, racontant la délibération des princes grecs convoqués par Xerxès avant le commencement de la guerre, met dans la bouche de Mardonius la question suivante : Comment le roi des Perses pourrait-il craindre un peuple chez qui les États, au lieu de régler leurs querelles par le moyen de hérauts et d'ambassadeurs, ainsi qu'il convient entre gens parlant la même langue, courent aux armes avec une précipitation insensée, pour se déchirer entre eux [2] ?

Les États eux-mêmes appartenaient à deux catégories distinctes. C'étaient ou bien de petites communes rurales qui vivaient paisibles et inaperçues, comme les cantons de l'Arcadie, se contentant de suivre un voisin puissant, sans

[1]) Voy. ci-dessus, p. 117-118.
[2]) Herod., VII, 9.

songer à se faire une politique à elles ; ou bien c'étaient des États plus grands, plus actifs, prenant part aux affaires du monde, et dont les prétentions ambitieuses se heurtaient entre elles.

Cette situation était celle des deux principaux États. Sparte se maintenait encore au premier rang. Ses citoyens passaient pour les plus beaux et les plus vaillants des Hellènes, pour les chefs naturels des autres, pour leurs maîtres dans l'art de la guerre ; ils pouvaient avec un légitime orgueil se considérer comme supérieurs aux Grecs de sang ionien. Bien que la politique malheureuse et sans dignité suivie par Sparte durant les vingt dernières années ne fût pas faite pour inspirer la confiance et le respect, les circonstances étaient cependant favorables à la durée de son prestige. En effet, la terreur générale causée par l'extension de la puissance des Perses, le sentiment toujours croissant de l'insécurité générale dans le monde grec, devaient plus que jamais, à cause de ses moyens de défense naturelle, faire considérer le Péloponnèse comme la forteresse de l'Hellade. La constitution de Sparte et la confédération du Péloponnèse étaient encore ce que les Hellènes avaient produit de plus durable en fait d'organisation politique. Sparte était aussi regardée en Asie-Mineure comme un État puissant et bien organisé ; et lorsque, après la chute de Sardes, les circonstances devinrent de plus en plus inquiétantes pour les habitants de cette contrée, beaucoup d'entre eux émigrèrent dans le Péloponnèse pour échapper aux conséquences d'un bouleversement violent. C'est ainsi que Bathyclès de Magnésie s'était transporté à Sparte avec son école d'artistes [1], et que les marchands d'Ionie y plaçaient leur argent. Hérodote parle d'un riche habitant de Milet, qui avait confié la moitié de sa fortune au Spartiate Glaucos en réfléchissant que, dans son pays, en Ionie, rien n'était stable ni assuré, et que le Péloponnèse était le seul pays qu'on pût encore considérer comme un lieu sûr [2].

Cependant, dans ce moment où le monde grec sentait s'ap-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 154.

[2]) Herod., VI, 86.

pesantir sur lui le joug de l'oppression, Sparte n'eut ni le courage, ni la force de profiter des circonstances pour se poser en capitale des Hellènes et prendre en main la défense de leurs intérêts communs. Ce n'était certes pas faute de convoitises ambitieuses. Avant que la puissance des Perses se fût affermie, les Spartiates avaient manifesté l'intention de venir en personne au secours du roi de Lydie ; mais plus tard, ils n'eurent pas même le courage de protéger leurs propres frères d'Asie, et, par deux fois, ils repoussèrent les Ioniens venus pour implorer leur secours [1].

Dans la Grèce proprement dite, ils maintenaient opiniâtrément leurs prétentions ; mais ils vivaient sur leur réputation et ne faisaient rien pour conquérir de nouveaux titres à l'hégémonie. Ils n'avaient pas osé recevoir Platée dans leur confédération, mais ils avaient profité de la demande des Platéens, comme de toutes les autres occasions, pour exciter la mésintelligence entre les États situés au nord de l'isthme [2] : ce qu'ils ne pouvaient atteindre par leur propre force, la faiblesse des autres devait le leur procurer. Ainsi donc, Sparte n'avait guère soit le pouvoir, soit la volonté de réunir les forces du peuple grec. Sans doute, ses citoyens formaient une armée incomparable ; mais ce qui manquait, c'était le souffle vivifiant et le sens des grandes choses : l'État ne savait pas tirer parti de ses propres forces ; il se traînait, paresseux et lourd, dans l'ornière accoutumée. Parfois, dans ses Héraclides revivait encore quelque chose de la flamme des héros achéens ; mais alors, l'esprit hardi et entreprenant qui se manifestait en eux se tournait avec un égoïsme sauvage contre leur propre pays, comme le montre l'exemple de Cléomène ; ou bien il se dépensait dans des aventures sans but, comme chez Dorieus, son frère cadet, à qui la vie dans sa patrie devint si insupportable qu'il s'en alla par le monde, en Libye d'abord, puis en Sicile, à la conquête d'un nouveau royaume [3].

Ainsi se dissipait sans profit ce qui restait encore de l'énergie des anciens héros ; et, tandis que les Perses s'approchaient

1) Voy. ci-dessus, p. 150. 204.
2) Voy. vol. I, p. 488.
3) Herod., V, 41 sqq.

chaque jour davantage, Sparte, dans son égoïsme étroit, ne songeait qu'à ses propres intérêts. Elle désolait le territoire d'Argos par une guerre sanglante; elle continuait à favoriser toutes les divisions dont elle pensait retirer quelque avantage; et, bien qu'elle eût contracté une alliance défensive avec Athènes, elle avait cependant fait en sorte d'arriver trop tard à Marathon. Dépourvue de plans politiques et d'idées propres, Sparte n'avait au fond qu'une préoccupation; ne pas laisser grandir Athènes. Mais celle-ci, tant par son développement intérieur que par son action au dehors, était déjà entrée dans une voie qu'elle ne pouvait plus abandonner; elle était devenue une grande puissance; elle ne pouvait plus que marcher en avant avec honneur, ou reculer honteusement.

En outre, des inimitiés de toute sorte régnaient entre les différents États. Au moment où Crésus était assiégé dans Sardes (548 : Ol. LVIII, 1), Argos et Sparte se trouvaient de nouveau engagées dans une lutte sanglante au sujet des cantons de la Thyréatide, que les Argiens avaient perdue pour la seconde fois après la chute de Phidon [1]. Égine et Corinthe se poursuivaient d'une jalousie réciproque; souvent, dans la même contrée, les petites villes étaient en discorde avec les grandes, qui voulaient s'ériger en capitales et prendre le pas sur les autres, comme Thèbes, par exemple, sur Thespies et Platée. Le plus souvent, ces guerres entre villes affectaient le caractère de tournois; elles n'étaient pour ainsi dire qu'une perversion du goût inné des Hellènes pour les luttes et les concours. Des phalanges d'élite venaient se mesurer comme en champ clos, et l'érection du trophée sur le champ de bataille était le but qu'on voulait surtout atteindre. Aussi, il arrivait parfois qu'après la mêlée la plus sanglante la victoire restait indécise. A Thyréa, par exemple, les Lacédémoniens se considérèrent comme vainqueurs parce que le dernier survivant de leurs trois cents guerriers, Othryade, avait passé la nuit sur le lieu du combat et réuni en trophée les armes des ennemis, tandis que, de leur côté, les derniers Argiens rentraient en

[1]) Cf. vol. I, p. 470.

hâte dans leur ville, pour annoncer leur propre victoire [1]. C'est ce qui explique aussi que, dans ces luttes de ville à ville, on ne songeât pas à s'assurer des positions les plus avantageuses. Au contraire, les guerriers s'avançaient les uns contre les autres en rase campagne, comme pour un combat singulier dans lequel ils venaient déployer leur bravoure [2]. Cependant, ce genre de combats, relativement inoffensifs, tendait à disparaître, à mesure que les passions politiques, de plus en plus envenimées, produisaient une opposition plus violente des partis.

Un antagonisme profond séparait la Grèce en deux camps, car il y avait encore dans toutes les villes des familles chevaleresques, héritières de grands biens et d'une vieille renommée, qui se croyaient prédestinées à donner des chefs au peuple et à diriger les cités. Partout où ces familles étaient encore au pouvoir, on haïssait Athènes comme le foyer de la démocratie, dont l'action, semblable à un venin malfaisant, s'étendait de proche en proche, ruinant le régime auquel les sociétés helléniques avaient dû leur santé. On ne pouvait pardonner aux Athéniens d'avoir fait cause commune avec les Ioniens et d'avoir ainsi attiré sur la Grèce tous les maux présents.

Ces mêmes partis se retrouvaient en présence au sein de toutes les cités d'une certaine importance, et leur opposition s'affirmait d'une manière toujours plus tranchée à mesure que grandissait le mouvement qui agitait cette époque. Les uns suivaient ce mouvement avec enthousiasme ; les autres lui opposaient la méfiance ou lui résistaient ouvertement. C'est pourquoi le brillant essor qu'avait pris la jeune Athènes devait

[1]) Lutte pour la possession de la Thyréatide (Her., I, 82. Paus., II, 20, 7). Cf. Kohlmann, *Othryades* (Rhein. Mus., XXIX, p. 462 sqq.). et vol. I, p. 470.

[2]) Mardonius, dans le discours que lui prête Hérodote, a un mot très juste pour caractériser le combat entre Hellènes : il l'appelle ἅμιλλα · ἐπεὰν γὰρ ἀλλήλοισι πόλεμον προσείπωσι, ἐξευρόντες τὸ κάλλιστον χωρίον καὶ λειότατον, ἐς τοῦτο κατιόντες μάχονται (Herod., VII, 9). Il n'est pas question ici, comme le croit H. Stein, de πεδία περιμάχητα déterminées, comme la plaine de Lélante et autres semblables ; l'orateur veut dire qu'ils considèrent le champ de bataille comme une palestre, où ils mesurent leurs forces en luttant les uns contre les autres, sans chercher les avantages naturels d'une position habilement choisie.

être un sujet de dépit, non seulement pour les Spartiates et les Thébains, mais aussi pour tous ceux qui ne voyaient de salut pour l'État que dans la sage direction imprimée aux affaires par les anciennes familles ; pour ceux qui détestaient par dessus tout un renversement de l'ordre établi, ayant pour conséquence d'amener la multitude au pouvoir et de livrer les destinées de l'État aux décisions de tumultueuses assemblées populaires. Dans ce monde nouveau, qui déployait avec une incroyable célérité ses forces naissantes, on ne voulait plus avoir à compter avec des classes privilégiées ; tout devait y être accessible à tous. Les anciennes familles sentaient que cette libre concurrence de toutes les énergies menaçait leur prestige ; leur chute était considérée par les partisans de l'ancien ordre de choses comme la décadence des institutions helléniques et la fin des nobles traditions. Ils ne voyaient dans l'élan actuel qu'une effervescence passagère.

Mais les guerres avec la Perse étaient imminentes. S'il y avait pour la Grèce quelque chance d'en sortir victorieuse, ce ne pouvait être que par l'élan d'un enthousiasme général, c'est-à-dire, par un grand soulèvement national. Personne ne pouvait s'y méprendre. Dans ces conditions, chaque succès deviendrait une victoire du parti populaire, un progrès de la démocratie ; et voilà pourquoi les anciennes familles et leurs partisans n'éprouvaient aucune sympathie pour les guerres de l'indépendance. Déjà, la souveraineté populaire établie dans les villes ioniennes leur avait inspiré une véritable horreur ; et, de même qu'au fond du cœur ils bénissaient sans doute les Perses d'avoir mis fin à ce qu'ils regardaient comme une monstruosité, de même, dans leur propre pays, ils aimaient mieux voir triompher les Perses que les démocrates.

C'est pourquoi, dans toute la Grèce, les sympathies des aristocrates étaient pour les Mèdes ; on les voyait, soit, comme en Thessalie ou à Thèbes, diriger dans ce sens l'État tout entier, soit, lorsqu'ils n'étaient pas maîtres de le faire, comme à Érétrie et à Athènes, témoigner leurs préférences par des menées occultes. Ils s'ingéniaient même à découvrir toutes sortes de liens de parenté entre Perses et Grecs, afin de déguiser, sous un prétexte honorable, un secret penchant pour la

cause de l'ennemi. A Argos, on affectait de voir en Persée le père commun des Achéménides et des Argiens. L'érudition mythologique des Grecs travaillait à tirer parti du Phrygien Pélops pour établir les droits des Achéménides sur l'héritage des Pélopides; de même, on faisait croire à Datis que, comme descendant de Médos, fils de Médée et d'Égée, il pouvait élever des prétentions sur l'Attique [1].

Toutes les raisons que nous venons d'indiquer font comprendre que l'oracle de Delphes était loin de représenter, en face des Perses, la cause de la nation. Les sanctuaires vénérés du monde hellénique avaient un rôle international. Leurs prêtres y trouvaient un immense avantage; c'est qu'ils se voyaient honorés et comblés de présents, non seulement par les Hellènes, mais aussi par les rois étrangers. Ils devaient désirer par conséquent que la paix continuât à unir les deux rivages de la mer Égée, et rien ne pouvait leur faire plus de tort que l'opposition croissante entre Grecs et Barbares. Aussi n'avaient-ils aucune sympathie pour le mouvement national. Les riches et puissantes corporations sacerdotales de Milet et d'Éphèse y étaient ouvertement opposées. Quant aux prêtres de Delphes, ils avaient encore un motif de plus à jeter dans la balance ; ils comprenaient bien que l'arrivée des démocrates au pouvoir ferait évanouir jusqu'au dernier vestige de leur influence. La démocratie était en effet l'opposé de ce que Delphes avait proclamé de tout temps comme la forme normale d'un bon gouvernement [2].

Ceux des Hellènes qui étaient étroitement liés avec Delphes et qui représentaient ses principes devant le peuple se rangeaient à son opinion. Un homme comme Pindare, descendant d'une famille antique et noble, et dont la seule ambition était de faire revivre dans ses chants la gloire des anciennes maisons, « comme la rosée réconforte et embellit les plantes, » Pindare, qui voyait dans la transmission héréditaire des vertus paternelles la seule garantie durable du beau et du bon, et qui avait autant d'éloignement pour la démocratie que pour la

[1]) Herod., VII, 61. 150. Schol. Aristoph., *Pac.* 289. Le scoliaste donne des détails curieux sur le philhellénisme de Datis.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 111 sqq.

tyrannie, Pindare ne pouvait partager en aucune façon l'enthousiasme qu'excitaient ces luttes pour l'indépendance. Il était capable de chanter les louanges d'un Athénien, peu de temps après la bataille de Marathon, sans consacrer un seul mot au souvenir de cette grande journée[1].

Mais les aristocrates n'étaient pas seuls opposés à la guerre. Il ne manquait pas de gens en Grèce qui conseillaient la soumission et penchaient pour les Mèdes. C'étaient des Grecs aussi bien que des étrangers, et particulièrement les gens qui avaient intérêt à ne pas voir troubler une vie de faciles jouissances et les libres communications entre les deux rivages de la mer Égée. Aussi, dans le nombre des étrangers nous citerons, comme ayant exercé dans ce sens une action spéciale, les courtisanes venues des villes d'Ionie. Ces personnes, par le charme de leur commerce et leurs liaisons avec des hommes en vue, acquéraient une grande influence, et avaient souvent l'occasion de propager dans leur entourage des dispositions pacifiques favorables aux Perses. La belle Thargélie de Milet, en particulier, par les quatorze liaisons qu'elle eut successivement, exerça une influence très considérable sur la politique. En Thessalie, par exemple, elle avait réussi à gagner un des plus puissants dynastes de la contrée, Antiochos, parent des Aleuades ; et elle conserva, même après la mort de celui-ci, un pouvoir souverain. C'est l'exemple le plus connu de ces femmes qui faisaient tourner leur ascendant au profit des Perses[2].

Tel était en Grèce, d'une manière générale, l'état des choses et des esprits. Si l'on ajoute à toutes ces considérations la puissance de l'argent, que les Perses avaient à leur disposition, si l'on se rappelle combien étaient rares chez les Grecs les ver-

[1]) Voy. la septième ode pythique à l'Alcméonide Mégaclès, vainqueur à la course des chars. Cf. Tycho Mommsen, *Pindaros*, p. 40 sqq. Böckh (*Berlin. Monatsber.*, 1864, p. 129) rapporte l'éloge d'Athènes à la victoire de Marathon. Les jeux pythiques tombent en Métagitnion, le mois de la bataille. Il est possible, à la rigueur, que le morceau ait été composé entre la fête delphique et la bataille (L. Schmidt, *Pindars Leben*, p. 85) ; mais la chose n'en est pas moins fort invraisemblable. Cf. l'apologie du poète par A. Croiset, *La poésie de Pindare*, Paris, 1880, p. 263-273.

[2]) Plutarch., *Pericles*, 24. Athen., p. 608. Buttmann, *Mythologus*, II, p. 281.

tus incorruptibles et combien de fois les Perses furent secondés dans leurs desseins par les Grecs eux-mêmes, soit ouvertement, soit secrètement, par libre adhésion ou par le moyen de transfuges et de traîtres, on comprendra que Xerxès pût tenir pour insensé son hôte Démarate, lorsque celui-ci prédit aux Perses une guerre sérieuse.

Le succès dépendait avant tout de Sparte et d'Athènes. Xerxès n'avait pas envoyé d'ambassadeurs dans ces villes : après ce qui s'était passé, elles furent traitées en villes ennemies, qui devaient être châtiées. Toutes deux se trouvaient dans la même situation ; elles devaient donc agir de concert. Mais l'alliance qu'elles avaient formée dix ans auparavant s'était relâchée. Athènes, après avoir lutté et vaincu seule, s'était concentrée en elle-même et avait cherché à développer ses ressources propres, sans consulter davantage les Spartiates. Les modifications qu'avaient subies les plans des Perses, puis, les événements qui avaient suivi, la révolte de l'Égypte, les luttes des prétendants à Suse, la mort de Darius, les hésitations de Xerxès, et enfin les armements nouveaux qui avaient pris à ce prince beaucoup de temps, tout cela devait favoriser l'exécution des plans de Thémistocle [1]. Sans que personne l'inquiétât et la troublât, Athènes était devenue une puissance maritime de premier ordre ; en possession de ses 200 trirèmes bien équipées, de son port militaire bien défendu, elle se sentait appelée désormais à poursuivre une politique énergique et indépendante.

Cependant, même dans cette situation favorable, Athènes ne pouvait rester isolée. Thémistocle, après avoir pendant de longues années travaillé exclusivement pour Athènes, entreprit la tâche plus difficile encore de grouper les forces de résistance qui se trouvaient en dehors d'elle, et de réunir dans une action commune les États décidés à se défendre. Mais, pour exécuter son dessein, il fallait attendre que le danger fût assez proche pour frapper les plus aveugles, et que la terreur commune fît taire tous les autres sentiments. Le centre naturel du parti national était Sparte, le chef-lieu de la pénin-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 242. 257 sqq. 265.

sule, la citadelle de l'Hellade. Mais, dans les circonstances actuelles, cette ville, située dans la vallée écartée de l'Eurotas, n'était pas un lieu favorable à la réunion d'un conseil fédéral qui, sous peine de voir ses décisions retarder toujours sur les événements, devait siéger au centre de l'Hellade et près de la côte. Aucun endroit ne répondait mieux à ces exigences que l'isthme de Corinthe, ce point d'intersection de toutes les voies de terre et de mer; c'était de plus pour les Hellènes un centre de réunion plein d'antiques souvenirs, un lieu sanctifié par les tombeaux des héros Sisyphe et Nélée, ainsi que par le sanctuaire de Poseidon et cet adyton de Palémon où l'on venait faire les serments les plus solennels[1]. Transporter à l'isthme le conseil des Hellènes, c'était lui permettre d'exercer plus librement son action et lui ouvrir des horizons plus vastes.

Ce fut un jour important pour la Grèce que celui où, dans l'automne de l'année 481 (Ol. LXXIX, 4), les députés se réunirent à l'isthme de Corinthe. Ce fut comme l'inauguration d'une nouvelle Union d'États sous la présidence de Sparte. Mais Sparte se montra, comme toujours, à court d'idées. Au lieu de marcher en avant, elle se laissa pousser. C'est d'Athènes que vinrent les idées créatrices et fécondes ; parmi les Péloponnésiens, un seul homme, un Arcadien, Chiléos de Tégée, se montra à la hauteur des circonstances et, par ses qualités personnelles, sut acquérir une grande influence, même à Sparte. Thémistocle et Chiléos furent les principaux fondateurs de la nouvelle confédération, dans laquelle on vit revivre l'esprit des anciennes amphictyonies. Mais cette nouvelle Ligue hellénique était indépendante de toute influence sacerdotale ; c'était une libre association de tous les États qui étaient résolus à donner leur argent et leur sang pour défendre l'indépendance de la patrie [2].

Thémistocle se montra, là aussi, un véritable homme d'État, sachant unir en temps opportun une sage condescendance à

[1]) Sur les sanctuaires de l'isthme, cf. E. CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 541.

[2]) ἡ γενομένη ἐπὶ τῷ Μήδῳ ξυμμαχία (THUC., I, 102 : ὁμαιχμίη πρὸς τὸν Πέρσην (HEROD., VII, 145. VIII, 140. 1). Cf. ULLRICH, *Hellen. Kriege*, p. 30.

une activité énergique. Lorsqu'il fut question de savoir qui se mettrait à la tête de la Ligue, il persuada à ses concitoyens de renoncer pour le moment à leurs prétentions, si bien fondées qu'elles fussent. Ce n'était pas le moment de disputer sur des questions de forme : Sparte conserva l'hégémonie, sans la partager avec personne ; mais, en fait, Athènes prit place à côté de Sparte, et les ambassades qui furent expédiées de l'isthme furent, pour cette raison, composées de membres des deux États.

On décida tout d'abord que tous les députés promettraient, au nom de leurs États respectifs, de faire trêve à toutes les querelles intestines, afin de se présenter devant l'ennemi dans une entière concorde. La conséquence la plus importante de cette décision fut la réconciliation entre Athènes et Égine. On résolut, en second lieu, d'envoyer des ambassadeurs chargés d'engager les États encore indécis et les frères établis dans les contrées lointaines à prendre part à la Ligue. Cette mesure avait pour but de faciliter à Argos son adhésion et d'obtenir le concours des villes de Crète et de Sicile. En troisième lieu, on s'entendit sur un plan de campagne. Tandis que les décisions du conseil fédéral s'exécutaient, les députés restèrent réunis à l'isthme en conseil de guerre permanent. C'était le quartier général de tous les Hellènes qui étaient résolus à défendre leur pays ; là, le sentiment national se fortifiait et s'épurait dans la flamme d'un enthousiasme commun, et l'imminence du danger exaltait l'amour de la liberté aussi bien que l'ardeur au combat.

On ne se laissa donc point intimider par les rapports des espions qui revenaient de Sardes, et à qui Xerxès avait fait parcourir son camp, ni par les lamentations de la Pythie qui, au lieu d'enflammer les courages, les abattait, pas plus que par le refus des Argiens, qui mettaient en avant une sentence de la Pythie pour justifier leur fausse neutralité [1], ou par l'insuccès des ambassadeurs qui revinrent de Crète et de Sicile sans avoir pu aboutir. On ne comptait ni les ennemis, ni les amis ; on était uni dans le sentiment d'une impérieuse nécessité. On

[1]) Herod., VII, 148.

pouvait à bon droit se regarder comme l'élite des Hellènes de la mère-patrie et se nommer le parti des patriotes, les « bien pensants [1]. »

Mais, si les confédérés ne faisaient là que leur devoir, les autres méritaient le reproche de manquer au leur. Il fallait que cela fût dit bien haut. Toute adhésion volontaire aux Perses, aussi bien que tout service rendu par un Hellène à l'ennemi, soit en paroles, soit en actions, était un crime de haute trahison : le conseil fédéral siégeant à l'isthme était le tribunal appelé à en connaître, et il proscrivit des hommes comme Arthmios de Zélée, qui avait apporté en Grèce de l'or perse. Tous ceux qui n'étaient pas partisans de la liberté furent exclus des jeux nationaux : on ne pouvait mériter l'honneur d'être un véritable Hellène que par un patriotisme prêt à tous les sacrifices. On alla même jusqu'à reconnaître formellement qu'il était du devoir des confédérés de venger les dieux nationaux sur ceux qui les auraient combattus et trahis ; on s'engagea, lorsque l'invasion aurait été repoussée, à déclarer la guerre d'un commun accord aux partisans des Perses et à consacrer, suivant l'antique usage de la nation, la dîme du butin au dieu de Delphes. Cette manifestation d'une politique résolue et hardie avait son importance : elle encourageait les confédérés et portait leurs regards au delà du danger présent ; elle intimidait les villes hésitantes et éveillait, dès ce moment, cette pensée féconde que, de même que l'abstention volontaire serait châtiée, de même, les villes que les Perses auraient subjuguées par la force devraient être délivrées.

C'est ainsi que, dans ce temps de profonde détresse, où l'on ne savait pas même comment on couvrirait les frontières les plus rapprochées, naissait et se développait la notion d'une grande patrie au sein plus large, qui se dresserait dans toute sa splendeur en face des Barbares. De son côté, la Muse grecque ne manqua pas d'alimenter l'enthousiasme du peuple. Ce

[1]) L'expression officielle, donnée par Hérodote, est : οἱ περὶ τὴν Ἑλλάδα Ἕλληνες (c'est-à-dire les Grecs de la mère-patrie) οἱ τὰ ἀμείνω φρονέοντες (Herod., VII, 145). Τὰ ἀμείνω φρονεῖν était certainement une ancienne expression, empruntée aux formules en usage à Delphes dans les affaires amphictyoniques.

fut principalement Simonide de Céos, l'ami influent de Thémistocle, qui, malgré ses soixante-dix ans, s'assimila, avec une ardeur de jeune homme, les passions de cette grande époque : après avoir autrefois joué le rôle de poète courtisan auprès d'Hipparque et, plus tard, des Scopades de Thessalie, il devint le chantre des guerres de l'indépendance et entraîna le peuple au combat contre les ennemis de la patrie. Chacun comprenait quel était l'enjeu de cette redoutable partie et sentait d'autant plus vivement la valeur des biens dont jouissaient les habitants de l'Hellade. L'antique contraste entre Hellènes et Barbares apparut alors dans toute son évidence à la conscience grecque : il est impossible en effet de se figurer des éléments plus hétérogènes que ceux qui allaient entrer en lutte. D'un côté, nous voyons un monarque, aux volontés absolues, se placer avec les princes de sa maison à la tête de multitudes formées par les peuples de l'Asie, qui obéissent aveuglément à ses ordres et qu'il pousse devant lui à coups de fouet, comme des troupeaux, jusqu'au delà de l'Hellespont; de l'autre côté, un petit groupe de cités libres, qui ne se sont unies qu'au dernier moment pour la défense commune.

Mais, le lien qui les réunissait, c'était d'abord le sentiment d'une obligation morale : donner sa vie pour la patrie et pour ses dieux; puis, le sentiment de l'orgueil national, car elles ne pouvaient supporter la pensée de subir le joug de nations qu'elles méprisaient comme étant des peuples d'esclaves.

§ IV

CAMPAGNE DE XERXÈS.

Il s'agissait désormais avant tout, pour les Hellènes confédérés, d'organiser leurs forces militaires et de prendre une décision relativement à la défense du pays. Les États représentés à l'isthme par leurs députés étaient, après Sparte : l'Arcadie, Élis, Corinthe, Sicyone, Épidaure, Phlionte, Trœzène, Mycènes, Tirynthe et Hermione; puis Athènes, peut-être aussi

Mégare, Platée et Thespies. Égine aussi faisait alors cause commune avec eux. Toutes les tentatives d'entraîner d'autres États dans leur alliance avaient échoué. Les soixante trirèmes des Corcyréens, dont le concours avait été promis, demeurèrent sous de vains prétextes dans la mer occidentale [1]; et les tyrans de Syracuse, qui auraient pu fournir aux confédérés le contingent le plus considérable, avaient trop d'orgueil pour prendre part à une guerre dont Sparte avait la direction [2]. D'ailleurs, ils étaient obligés de ne pas disperser leurs troupes pour tenir en respect les Carthaginois. En Grèce, Argos et Thèbes s'étaient exclues elles-mêmes de la Ligue : Argos attendant avec une joie maligne l'humiliation qui allait être infligée à Sparte, Thèbes épiant la chute d'Athènes. Dans ces deux villes, le gouvernement mettait tout son zèle à comprimer les tendances nationales.

Mais, dans aucun pays, les esprits n'étaient plus partagés et les rapports plus tendus qu'en Thessalie. Les Aleuades agissaient en apparence au nom de tout le pays, mais ils n'étaient rien moins que les organes du peuple ; leur dessein était, bien au contraire, d'étouffer avec l'aide des Perses le mouvement démocratique qu'ils ne pouvaient maîtriser seul. Ceux qui, parmi les Thessaliens, aspiraient à la liberté étaient donc intéressés à la guerre de la manière la plus immédiate. Ils envoyèrent des députés à l'isthme, déclarèrent entrer dans la confédération, et demandèrent qu'on les aidât à défendre leurs frontières.

Il était impossible d'éconduire ces hommes ; défendre les portes de l'Hellade était un devoir sacré et amphictyonique. Le défilé de Tempé était d'ailleurs le lieu où l'on pouvait le plus facilement résister avec succès à une armée supérieure en nombre. Mais, traverser la Béotie n'était pas sans danger. C'est pourquoi l'on fit pour la première fois usage de la flotte athénienne. Dix mille guerriers qui se trouvaient réunis à l'isthme furent embarqués sous le commandement en chef du général spartiate Evænétos et de Thémistocle : ils furent conduits par l'Euripe dans la Thessalie méridionale ; de là, réunis aux

1) Herod., VII, 168.
2) Herod., VII, 157.

auxiliaires thessaliens, ils se rendirent à leur poste dans la vallée de Tempé [1].

Mais la joyeuse ardeur avec laquelle cette vaillante armée avait occupé la vallée, et l'espoir qui l'animait de voir de nouveau la Grèce s'étendre libre et unie jusqu'au sommet de l'Olympe, ne se maintinrent pas longtemps. On apprit qu'un défilé supérieur était praticable en été, et un message secret d'Alexandre de Macédoine [2] informa le général qu'on y faisait déjà les préparatifs nécessaires pour le passage des Perses. L'occupation de Tempé devenait dès lors inutile. On se convainquit aussi qu'il serait très facile aux Perses de débarquer des troupes au sud de Tempé et d'attaquer les Grecs par derrière. Enfin, tout le pays qui s'étendait derrière eux était peu sûr. Déjà, les États de la Grèce centrale entamaient des négociations avec les Perses, et le parti dynastique en Thessalie prenait une attitude plus insolente à mesure que les Perses se rapprochaient. Dans ces circonstances, il aurait été insensé de sacrifier inutilement, et pour des alliés douteux, l'élite des troupes helléniques sur ces lointaines frontières. Les Grecs se replièrent donc sur l'isthme par le même chemin, et la conséquence immédiate de cette retraite fut la défection ouverte de toute la Thessalie. Bientôt les habitants des montagnes, les Perrhèbes, les Dolopes, les Ænianes et les Magnètes, ainsi que les Maliens et les Achéens de la Phthiotide, et même les Locriens, dont le territoire venait après, envoyèrent la terre et l'eau au Grand-Roi, qui campait encore dans le sud de la Macédoine.

Ainsi se réduisaient les forces des Grecs. Une prompte retraite avait suivi la première sortie, et ceux même qui restaient fidèles sentaient leur courage défaillir. Thémistocle se montra d'autant plus infatigable, à Athènes aussi bien qu'à l'isthme, payant de sa personne ou faisant agir ses partisans. Parmi ceux-ci, on comptait Timon à Delphes. Lorsque les prédictions funestes de la Pythie eurent augmenté le découragement général, Timon retint les théores qui allaient retourner désespérés à Athènes, et réussit à leur procurer un nouvel oracle, dans lequel brillait au moins une lueur d'espérance. « Si tout

[1]) HEROD., VII, 173.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 192-193.

tombe, avait dit en dernier lieu la Pythie, du moins, les murailles de bois des Cécropides ne tomberont pas [1] ». Lorsque les députés rapportèrent cet oracle à Athènes, Thémistocle s'en empara pour prouver à ses concitoyens que les dieux eux-mêmes approuvaient son plan, et que ces murailles inexpugnables ne désignaient pas autre chose que la flotte. Une circonstance nous montre quelles luttes incessantes il avait à soutenir dans sa ville natale. Lors de l'élection des généraux, qui eut lieu dans l'année la plus décisive de la guerre, Épicyde, orateur populaire d'un caractère pusillanime, osa se porter candidat à côté de Thémistocle ; sans doute il était soutenu par le parti qui, même en ce moment-là, ne voulait pas qu'on en vînt aux mesures extrêmes. En pareil cas, un homme comme Aristide, fort de la conscience du devoir accompli, eût attendu tranquillement l'issue du vote ; Thémistocle, qui voyait tout l'avenir en jeu, ne se fit aucun scrupule d'acheter à prix d'or le désistement volontaire de son concurrent [2].

Dans le conseil, Thémistocle insista pour qu'on fît une seconde campagne contre l'ennemi, afin de lui fermer l'intérieur du pays. Le choix du poste à occuper ne pouvait être douteux, car il n'y avait qu'un seul chemin qui de la Thessalie conduisît en Grèce, celui qui longeait le golfe Maliaque. Au sud du Sperchios, la côte de ce golfe est resserrée de plus en plus par les contreforts de l'Œta, d'abord par les montagnes trachiniennes, puis par le Callidromos, de sorte qu'à la fin il ne reste plus qu'un étroit chemin entre la montagne et la mer. Du pied du Callidromos jaillissent en abondance des sources chaudes qui ont recouvert le rocher d'une croûte sulfureuse. C'est ce qu'on appelait les « Portes-Chaudes » de la Grèce, les Thermopyles ; en effet, comme une porte resserrée, ce passage conduit du territoire des Maliens dans celui des Locriens, et de là dans la Grèce centrale.

Les ennemis ne pouvaient éviter ce passage, si l'armée de terre voulait rester dans le voisinage de la flotte. Tout près du défilé se trouvait l'antique sanctuaire fédéral de Déméter, où les députés des Amphictyons venaient, deux fois par an, faire

1) Herod., VII, 141.
2) Plutarch., *Themistocl.*, 6.

des sacrifices solennels au nom de tout le peuple [1]; la religion faisait donc aussi aux Grecs une obligation de défendre ce lieu sacré. D'ailleurs, on ne pouvait trouver une position plus favorable à la défense : car on avait, pour s'appuyer à gauche, des pentes inaccessibles, couvertes d'une épaisse végétation de chênes et de sapins, à droite, le rivage de la mer. De plus, la mer à cet endroit n'est pas une mer ouverte, mais un étroit chenal entre le continent et l'Eubée, une passe qui conduit dans les eaux méridionales. La flotte grecque pouvait donc, tout en barrant à la flotte perse l'entrée du canal, protéger aussi le flanc de l'armée de terre et empêcher une descente de l'ennemi. Enfin, les Thermopyles étaient encore fortifiées par des murailles que les Phocidiens avaient élevées en travers de la plaine. Ceux-ci, en effet, habitant le Callidromos, s'étaient trouvés souvent dans la nécessité de défendre ces passages contre leurs ennemis héréditaires, les Thessaliens [2] ; depuis la défection de ces derniers, ils s'étaient ralliés avec plus d'ardeur encore à la cause nationale. Il ne fallait pas laisser refroidir ce zèle sans en profiter. Si l'on ne défendait pas les Thermopyles, tout le pays situé au nord de l'isthme devenait la proie des ennemis.

C'était le cas où jamais pour les Spartiates de se mettre avec énergie à la tête de l'Hellade. Mais, cette fois encore, ils se montrèrent lents et insouciants. On consentit à envoyer aux Thermopyles Léonidas, qui, après la mort de Dorieus, avait succédé à Cléomène sur le trône de Sparte ; mais il n'emmenait avec lui que 300 Spartiates. Le gros de l'armée resta dans ses foyers ; et, tandis que la religion de leurs pères ne connaissait pas de devoir plus saint que de défendre la patrie et ses temples contre les envahisseurs, ils se retranchèrent de nouveau derrière des scrupules religieux, et déclarèrent qu'il ne leur était pas permis d'envoyer leur armée hors du pays pendant la fête Carnéenne. Les Péloponnésiens étaient d'accord pour approuver ce délai, car la fête d'Olympie devait commencer à la pleine lune suivante [3]. Il ne se trouva pour se

1) Voy. vol. I, p. 132.
2) Herod., VII, 175.
3) Herod., VII, 206.

joindre aux Spartiates que 1000 hoplites de Tégée et de Mantinée; le reste de l'Arcadie, à l'exception d'Orchoménos qui voulut fournir à elle seule un contingent de 120 hommes, en envoya 1000 aussi; 400 hommes vinrent de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes ; 700 hoplites de Thespies et 400 Thébains les rejoignirent. Ces derniers étaient des otages qu'on s'était fait livrer par Thèbes, pour être sûr que cet État, dont le penchant à la défection n'était un secret pour personne, ne tenterait aucun acte hostile sur les derrières de l'armée [1].

L'expédition de Léonidas, sa personne, son attitude énergique, firent la meilleure impression. Les Locriens reprirent confiance, les Phocidiens fournirent des renforts ; on fit annoncer que ce n'était là que l'avant-garde de l'armée du Péloponnèse. On voyait donc enfin un roi de Lacédémone se mettre au premier rang des guerriers de l'Hellade, pour défendre, entouré des plus vaillants de la nation, le seuil sacré de la patrie. Léonidas prit ses mesures avec circonspection; en bas, le mur fut restauré, et il fit occuper par les Phocidiens un sentier escarpé qui coupait la montagne appelée Anopæa. Il espérait aussi réussir à fermer le passage. Dans la pleine conscience de sa grande responsabilité, il attendit l'arrivée des Perses, qui avaient traversé sans accident le riche bassin du Pénée et qui, partis de Pagase, s'avançaient le long de la côte.

Xerxès, ayant passé le Sperchios, se dirigea vers le défilé et vint camper près de l'ancienne Trachis, à l'endroit où l'Asopos s'échappe des rochers trachiniens qui entourent de leur majestueux hémicycle le côté sud du golfe. Les deux camps n'étaient qu'à une heure de distance l'un de l'autre ; entre eux coulaient les sources thermales. Xerxès, ne voulant pas verser de sang inutilement, attendait que les Grecs se retirassent, ainsi qu'ils l'avaient fait à Tempé. Mais ils n'en firent rien ; ils s'avançaient même en dehors du rempart, se prépa-

[1]) Cox (*History of Greece*, I, p. 501) a des doutes sur l'authenticité de la tradition suivie par Hérodote, parce qu'on ne trouve pas d'Athéniens mentionnés parmi les Grecs campés aux Thermopyles : mais on rencontre au même moment, dans la flotte mouillée à l'Artémision, 127 et même 180 vaisseaux athéniens.

rant au combat par des exercices de gymnastique et parant leur longue chevelure comme pour une fête.

Le cinquième jour enfin, Xerxès fit avancer des troupes pour punir ces hommes de leurs bravades insolentes. Deux jours durant on combattit du matin au soir sur cette petite plage. Toujours remplacés par de nouveaux combattants, les Mèdes, dont les premiers rangs étaient poussés en avant par les masses qui se pressaient derrière eux, venaient successivement chercher une mort certaine. On eût dit des assaillants devant la porte d'une forteresse; car ils étaient sans défense contre les lances grecques dont tous les coups portaient, tandis que leurs traits rebondissaient sur les armures d'airain. Les troupes furent repoussées à plusieurs reprises, et Xerxès, qui de la hauteur assistait au combat, voyait le sang de ses meilleurs guerriers couler à flots sur le chemin. C'est en vain qu'on aurait lancé des masses nouvelles : il fallait songer à tourner le passage, et il ne manquait pour cela ni de chemins ni de guides.

Le Malien Éphialte s'offrit à conduire un détachement de Perses à travers les hauteurs qui dominent le défilé. Vers le soir, ils quittèrent le ravin de l'Asopos et montèrent à travers les forêts de chênes; au point du jour, ils atteignaient le sommet. Le calme de l'heure matinale favorisait leur marche : les Phocidiens dormaient; ils ne s'éveillèrent qu'au bruit des pas de l'ennemi. Hors d'état d'improviser une résistance vigoureuse, ils vidèrent la place et se retirèrent sur le sommet du Callidromos, croyant l'attaque dirigée contre eux : mais les Perses ne songèrent pas à s'arrêter pour les combattre; ils se hâtèrent de redescendre pour tomber sur les derrières des Spartiates.

Ceux-ci ne tardèrent pas à apprendre ce qui se passait. La position était perdue, et cela par la faute des Phocidiens, qui avaient négligé de placer des sentinelles. Hydarnès était encore dans la montagne; la retraite était possible encore. Mais Léonidas ne pouvait hésiter sur ce qu'il avait à faire, car il avait été envoyé là non pas comme général, ayant droit de modifier son plan de campagne d'après les circonstances et selon son propre jugement, mais simplement pour garder le

défilé [1]. Si justes que fussent ses motifs d'en vouloir aux Spartiates qui l'abandonnaient ainsi, rester à son poste n'était pour lui que l'accomplissement de son devoir de citoyen, devoir qui pour tout vrai Spartiate était devenu une seconde nature.

Pour éviter une inutile effusion de sang, il congédia les autres contingents. Les Thespiens et les Thébains demeurèrent ; les premiers unis par un héroïsme unanimement apprécié et d'autant plus admirable qu'aucune obligation extérieure ne les enchaînait à cette place ; les autres, d'après Hérodote, furent retenus par Léonidas. Il savait que, s'ils survivaient à cette journée, ils ne serviraient qu'à grossir les rangs des Perses.

Aussitôt après le départ des alliés, la retraite fut coupée et des deux côtés s'avançaient menaçantes des multitudes innombrables. Vers dix heures du matin, la petite troupe des Grecs se rangea pour le combat suprême. Léonidas les conduisit d'abord au milieu de l'ennemi, pour leur donner l'occasion de vendre chèrement leur vie ; puis, lorsqu'ils furent fatigués de combattre et que leurs lances commencèrent à se briser l'une après l'autre, ils se replièrent sur une petite colline qui s'élève à quelque trente pieds de hauteur, tout près des sources, du côté du midi. C'est là qu'ils tombèrent l'un après l'autre, unis comme des frères, sous les traits des Mèdes. Leur sacrifice ne fut point inutile ; ce fut pour les Hellènes un modèle à suivre, pour les Spartiates un stimulant à la vengeance, pour les Perses un exemple de la valeur hellénique, exemple dont l'impression ne s'effaça plus. Leur tombe devint un monument impérissable du civisme héroïque qui se voue à une mort certaine

[1]) On ne peut guère expliquer la mission de Léonidas autrement qu'en admettant que le roi a insisté, contre le gré des autorités, pour marcher, et a fini par prendre les devants avec une troupe d'élite, pour obliger ainsi les autres à sortir enfin de derrière leurs retranchements. Une preuve que les hommes de Léonidas étaient, dès le commencement, prêts à sacrifier leur vie, c'est qu'on choisit, pour composer le bataillon des 300, des hommes qui laissaient chez eux des héritiers (Herod., VII, 205). Il ne saurait donc être question des « chevaliers » de Sparte, et on ne peut pas non plus traduire avec Bähr οἱ καθεστεῶτες par *justæ ætatis viri*. Il est probable que le nombre de 300 était de tradition pour ces sortes d'entreprises, et que le roi choisit librement ses hommes, en tenant compte peut-être des demandes de ceux qui s'offraient comme volontaires (*Literat. Centralblatt*, 1867, p. 1167).

plutôt que de manquer au serment ou au devoir [1], un champ d'honneur pour Sparte, mais en même temps un reproche sanglant pour ses magistrats, qui réussissaient, il est vrai, à élever des citoyens, mais qui ne savaient pas tirer parti de leur énergie pour vaincre.

Dans l'intervalle, les premières rencontres des Perses et des Grecs avaient aussi eu lieu sur mer. Onze jours après le départ de Xerxès, la flotte des Perses était sortie du golfe Thermaïque pour appuyer les opérations de l'armée de terre. Mais sa route offrait plus de dangers que celle que suivaient les troupes à travers les belles campagnes de la Thessalie. Elle devait longer la base du Pélion, une côte semée d'écueils et exposée au nord-est ; aussi, avant d'avoir pu atteindre les eaux plus tranquilles de l'Eubée, elle fut rudement assaillie par les tempêtes de l'Hellespont. Les petites baies formées par les rochers de la presqu'île de Magnésia ne pouvaient fournir un abri à un si grand nombre de navires. Après avoir subi de grandes pertes en vaisseaux et en hommes, la flotte réussit enfin à doubler la pointe méridionale de la presqu'île et atteignit, quatre jours après, l'entrée du golfe de Pagase [2], la rade d'Aphètes, d'où elle vit se dérouler en face d'elle la large côte septentrionale de l'Eubée, appelée, à cause d'un sanctuaire d'Artémis élevé dans ces parages, l'Artémision [3] : ce fut là aussi qu'elle aperçut les premiers vaisseaux grecs. C'étaient les 271 trirèmes qui, sous le commandement du Spartiate Eurybiade, gardaient l'Artémision, ce poste avancé de la Grèce centrale, et le canal de l'Euripe. Pour établir les communications avec l'armée de terre, ils avaient placé un vaisseau en sentinelle au promontoire Artémision et un autre aux Thermopyles. Un partisan de Thémistocle, l'Athénien Abronichos, commandait ce dernier.

Les commandants des vaisseaux grecs flottaient dans de déplorables indécisions, et Thémistocle avait une peine infinie à maintenir réunie la flotte de l'Euripe. Lorsque des nouvelles

1) Sur les monuments des Thermopyles, voy. *Monatsber.*, 1879, p. 3.

2) Aujourd'hui le golfe de Volo.

3) ὑπ' Εὐβοίας ἱερῷ πάγῳ, ἔνθα καλεῖται ἁγνᾶς 'Αρτέμιδος τοξοφόρου τέμενος (Kaibel, *Epigraph.*, 46).

favorables arrivaient de la côte de Thessalie, on hasardait des sorties audacieuses ; puis, tout le monde revenait en hâte se réfugier dans le détroit et, l'angoisse au cœur, poussait à la retraite. L'Eubée elle-même courait un danger immédiat. C'est pourquoi les cités de l'île s'adressèrent à Thémistocle : elles envoyèrent trente talents, et, par un emploi habile de cette somme, le général athénien réussit à retenir les Spartiates et les Corinthiens, qui étaient les plus ardents à prêcher le retour dans la patrie. Il sut même profiter de l'impression que la nouvelle du désastre éprouvé sur mer par les Perses avait produite pour encourager la flotte à faire des sorties ; elle resta ferme à son poste lorsque les Perses vinrent prendre position en face d'elle, à une distance de trois lieues. Le courage qu'il avait fallu aux Grecs pour faire aussi bonne contenance fut immédiatement récompensé ; car une escadre de quinze vaisseaux, que la tempête avait rejetés vers le sud, tomba entre leurs mains sans coup férir. Ces premiers prisonniers furent envoyés à l'isthme.

Pendant ce temps, la flotte perse avait réparé ses avaries ; elle se préparait à exécuter son plan et à forcer, malgré les Grecs qui en défendaient l'accès, le passage de l'Euripe, ce détroit qui sépare l'Eubée du continent et qu'on pourrait appeler les Thermopyles maritimes de la Grèce. Là aussi, les Perses songèrent à tirer parti de leur supériorité numérique pour tourner la position. Dans ce but, 200 vaisseaux furent détachés pour faire le tour de l'Eubée et aller occuper l'entrée du canal du côté du sud, de manière à enfermer les Grecs dans l'Euripe. Afin de masquer ce dessein, les vaisseaux reçurent l'ordre de faire un grand détour et de passer en dehors de Sciathos, comme s'ils voulaient reprendre la route de l'Hellespont. Mais les Grecs furent instruits de cette manœuvre, et, pensant avoir là l'occasion de tenter le combat avec un détachement qui n'aurait pas sur eux une grande supériorité numérique, ils décidèrent que, la nuit suivante, ils poursuivraient les vaisseaux du côté de Sciathos. Mais, comme pendant toute la journée l'ennemi ne tenta aucune attaque, ils s'enhardirent et, à la nuit tombante, ils s'élancèrent sur le gros de la flotte. Les Perses cinglèrent vers la haute mer pour cerner l'audacieuse

escadre; mais les vaisseaux grecs surent si habilement se former en cercle d'abord, puis assaillir l'ennemi d'un brusque élan, qu'ils capturèrent trente bâtiments. Ce fut Lycomède d'Athènes qui s'empara du premier vaisseau perse ; un vaisseau de Lemnos passa aux confédérés.

Les dieux eux-mêmes se montrèrent amis des braves, car la nuit suivante fut une nuit de tempête et de pluie comme on n'en voit que rarement à cette époque de l'année. Le désordre se mit de nouveau dans la flotte ralliée à Aphètes ; quant aux deux cents navires envoyés en pleine mer, ils furent complétement anéantis dans cette même nuit, au moment où ils s'apprêtaient à contourner l'Eubée. Les Grecs, par contre, reçurent un renfort de 53 trirèmes attiques ; ils recommencèrent l'attaque le lendemain, également à une heure avancée, parce qu'ils ne voulaient pas livrer une bataille proprement dite. Ils eurent affaire cette fois aux vaisseaux ciliciens, et, après avoir vaillamment combattu, ils regagnèrent la côte d'Artémision.

Les Perses comprirent qu'il ne fallait pas permettre aux Grecs de prendre une troisième fois l'offensive. Au milieu du jour ils s'avancèrent donc, formés en croissant, pour enfermer les Grecs entre eux et la côte. Cette disposition n'était pas heureuse, car, au centre de la ligne d'attaque, les vaisseaux, gênés dans leurs mouvements, s'embarrassaient et s'endommageaient les uns les autres. Les Grecs, et particulièrement les Athéniens, qui étaient toujours au premier rang, purent d'autant plus facilement, en leur portant des coups droits, leur causer de grandes avaries. La nuit mit fin à ce troisième combat qu'on peut déjà appeler une bataille navale.

Si les Grecs n'étaient pas vaincus, ils avaient néanmoins éprouvé des pertes sérieuses. Dix-neuf vaisseaux athéniens étaient hors de combat ; cinq autres, qui s'étaient avancés imprudemment, avaient été pris par les Égyptiens. Fallait-il continuer à combattre dans les mêmes conditions ? Thémistocle lui-même ne le jugeait pas prudent, car les Grecs avaient encore trop peu de chances de leur côté pour risquer en pleine mer une bataille décisive. Mais ces trois journées de combat ne furent pas perdues. On avait fait là des expériences d'une valeur incalculable ; la première frayeur avait été surmontée ;

on avait exécuté avec plein succès, au milieu d'un combat sérieux, les mouvements stratégiques auxquels on s'était exercé pendant des années; la flotte nationale avait reçu le baptême du sang; elle préludait ainsi aux batailles navales qui allaient être pour les Hellènes autant de triomphes.

Pendant que les chefs de la flotte étaient encore à délibérer ensemble, arriva la fatale nouvelle des Thermopyles ; elle mit fin à toute hésitation. Il n'y avait plus de temps à perdre ; il fallait protéger les côtes de la Grèce. Les Corinthiens formant la tête, les Athéniens l'arrière-garde, la petite flotte longea les rivages de l'Euripe. Ce qui put être emmené des troupeaux de l'Eubée fut embarqué sur les vaisseaux. Quant aux malheureux habitants, qui voyaient leur île perdue malgré les sacrifices pécuniaires qu'ils avaient faits pour elle, on en prit à bord le plus possible. Afin de gagner à la cause nationale les Grecs qui se trouvaient dans la flotte ennemie, Thémistocle fit placer à tous les endroits où les Perses devaient faire de l'eau un avis en grec, destiné à rappeler ses compatriotes à leur devoir envers la mère-patrie [1].

La mort de Léonidas eut les conséquences les plus importantes. En effet, le deuxième plan de campagne n'avait pas eu plus de succès que le premier. Les lieux les plus sacrés du pays, les Thermopyles et Delphes, étaient abandonnés à l'ennemi. Les villes de la Doride, de la Phocide, de la Locride et de l'Eubée étaient perdues, celles qui hésitaient aussi bien que celles qui étaient demeurées fidèles, et Thèbes allait devenir le quartier-général des Barbares. L'Attique était sans défense, et s'il est vrai qu'au fond le plus ardent désir des Spartiates fût d'arriver à faire considérer le Péloponnèse comme le seul reste de la Grèce libre, ils touchaient au but de leur déloyale politique.

Le combat des Thermopyles n'eut d'autre effet sur Xerxès que d'exaspérer l'irritation qu'il éprouvait. Arrivé si près du but, il pressa ses troupes avec plus d'acharnement encore. Les pertes qu'elles avaient subies furent compensées et au-delà par les auxiliaires grecs qui vinrent les joindre. Les

1) Sur les combats d'Artémision, voy. Herod., VIII, 1-22.

Thessaliens étaient enchantés de pouvoir tirer vengeance des Phocidiens qu'ils détestaient et qui, dans un élan de noble fierté, avaient refusé d'acheter leur médiation. Lorsque l'armée ennemie pénétra dans les défilés de Hyampolis et d'Élatée et inonda la Phocide, les habitants se refugièrent avec tout leur avoir sur les sommets et dans les cavernes du Parnasse, tandis que les Perses, conduits par les Thessaliens, dévastaient la vallée du Céphise [1]. Un détachement marcha sur Delphes; mais le sanctuaire ne fut ni détruit ni pillé. Les dieux eux-mêmes étaient intervenus et avaient épouvanté les ennemis par des intempéries et des éboulements de rochers [2] : c'est là du moins ce que racontaient les prêtres ; mais il est probable qu'ils avaient réussi à sauver leur temple par d'habiles négociations avec les Perses. Alexandre de Macédoine occupa les petites villes de la Béotie pour le compte du Grand-Roi [3]. L'anxiété et la terreur marchaient devant les Perses, qui se concentraient en masse compacte sur les frontières de l'Attique.

Il n'était plus temps d'occuper les défilés de l'Attique : défendre l'acropole eût été une tentative puérile. Le moment était donc venu d'exécuter le plan que Thémistocle ne perdait pas de vue depuis dix ans. La flotte devait, comme une arche de salut, servir de refuge aux citoyens. Il fallait livrer la ville et le pays pour sauver l'État.

Pour diriger l'exécution de pareilles mesures, il fallait une autorité officielle investie de pouvoirs extraordinaires; car il ne pouvait plus être question d'assemblées du peuple pour délibérer ou rendre des décrets. L'Aréopage reçut les pouvoirs nécessaires. Il ordonna et dirigea l'évacuation du pays, l'embarquement et l'approvisionnement du peuple ; afin qu'aucun des habitants valides ne fût tenté de chercher son salut ailleurs, il fit distribuer un présent de huit drachmes (7 fr. 85) à tous

1) Herod., VIII, 27-32.

2) Herod., VIII, 35-39. Ctesias, *De rebus Persarum*, 27. Ctésias croit savoir que cette expédition a réussi, ce qu'on peut réfuter tout d'abord par un passage d'Hérodote (IX, 42). Wecklein (*Sitzungsber. der Bair. Akad.*, 1876, p. 263-268) pense que les Perses ont suivi docilement leurs guides thessaliens et que ceux-ci ne les ont pas conduits à Delphes.

3) Herod., VIII, 34.

les citoyens pauvres qui montèrent à bord des trirèmes [1]. Les prêtres, de leur côté, firent tous leurs efforts pour persuader au peuple que, même hors d'Athènes, ses dieux ne l'abandonnaient pas. D'accord avec Thémistocle, ils annoncèrent que le serpent sacré de l'acropole avait disparu de la citadelle et qu'Athêna elle-même, avec Érichthonios qui était comme le gage de sa protection, s'était transportée sur les navires ; les citoyens pouvaient donc se rassurer et la suivre avec confiance [2].

Malgré tous ces encouragements, ce fut un jour de lamentations et de terreur que celui où, chargés de tout ce qu'ils pouvaient transporter de leurs biens, les Athéniens se dirigèrent vers le rivage, disant adieu à leurs foyers, incertains s'ils reverraient jamais leur patrie. Beaucoup d'entre eux se rendirent à Salamine, qu'un bac reliait avec l'Attique, d'autres à Égine, d'autres encore dans le Péloponnèse, principalement à Trœzène. Salamine devint donc l'acropole de l'Attique ; c'est là qu'était le siége de l'Aréopage, là que fut rendu le décret qui rouvrait les portes de la patrie à tous les bannis. Aucun Athénien ne devait être empêché dans un pareil moment de prouver sa fidélité à sa ville natale. Cette décision fut prise surtout en vue d'Aristide. On voulait montrer par là qu'il ne pouvait plus être question de partis dans l'État. L'union et la fraternité se manifestèrent plus vivantes que jamais en dehors même des limites de la cité. Les habitants de Trœzène donnèrent l'hospitalité aux vieillards et aux femmes d'Athènes ; ils accordèrent à tous les indigents l'entretien aux frais de l'État, permirent aux enfants de récolter les fruits des champs et des jardins, et se chargèrent de payer des maîtres pour instruire les jeunes garçons.

La mer de Salamine fut le point de ralliement de la flotte qui avait tenu tête à l'ennemi devant Artémision. C'est là que se dirigèrent les Athéniens pour protéger leurs côtes, les Éginètes pour être à portée de leur île, les Péloponnésiens pour appuyer les troupes qui défendaient les défilés de l'isthme.

[1]) Cf. Aristot., *Polit.*, p. 1204 (p. 201. 5 edit. 1855). Plut., *Themist.* 10. Schöll ad Herod., IX, 5, Wachsmuth, p. 543.

[2]) Herod., VIII, 41.

Dans l'intervalle, une nouvelle flotte s'était rassemblée dans la rade de Trœzène ; elle vint aussi les rejoindre. D'après Hérodote, le nombre des trirèmes réunies était de 378. Les Athéniens formaient le noyau de cette armée navale ; leurs vaisseaux étaient aussi nombreux que ceux de tous les autres ensemble ; sans eux, il n'y avait pas de bataille possible.

Les Perses avaient suivi les vaisseaux grecs par le canal de l'Euripe ; au moment où l'armée de terre pénétrait dans l'Attique, leur flotte jetait l'ancre devant la plage de Phalère; après toutes les pertes qu'elle avait essuyées, elle comptait encore plus de mille voiles. Les deux flottes se trouvaient donc pour la seconde fois en présence, et tout dépendait des décisions qui allaient être prises dans les deux quartiers-généraux.

Xerxès réunit son conseil en séance solennelle sur les grèves de la baie de Phalère. Au premier rang siégeait le roi de Sidon, puis celui de Tyr, puis, rangés d'après l'étiquette la plus sévère, les princes de l'empire et les autres chefs de l'armée et de la flotte [1]. Rempli d'orgueil à la vue des forces qu'il avait su réunir au cœur du pays ennnemi, s'attendant à chaque instant à la prise de l'acropole, le Grand-Roi mit en discussion le plan de campagne à suivre, et envoya Mardonius recueillir les avis à la ronde. Tous savaient que le roi comptait sur une victoire certaine, et personne n'osa déconseiller une bataille navale. Seule, Artémise, la prudente reine d'Halicarnasse, déclara avec franchise qu'il n'y avait qu'un plan de campagne raisonnable : c'était de marcher sur l'isthme par la route de terre; de cette façon, la flotte ennemie se disperserait sans combat, et on en aurait fini, une fois pour toutes, avec la résistance. Cette opinion était d'une justesse si incontestable qu'il est difficile de s'expliquer l'aveuglement des Perses : en effet, ils allaient s'engager de leur plein gré, avec une flotte si lourde à manœuvrer, dans les eaux les plus dangereuses que pût leur offrir la mer Égée. Mais Xerxès ne pensait même pas avoir à combattre la flotte ennemie : il comptait l'anéantir au premier choc ; et peut-être le bassin resserré de la mer de Salamine, que le regard embrasse aisément, lui paraissait-il

[1]) Herod., VIII, 67.

un théâtre admirablement choisi pour assister en personne à ce spectale.

L'île de Salamine est un rocher de forme allongée, au contour merveilleusement découpé ; du côté du sud, elle s'étend sur une bonne longueur dans la mer d'Égine, tandis que sa partie septentrionale s'engage si avant entre les côtes montagneuses de l'Attique et de la Mégaride qu'elle fait du golfe d'Éleusis une sorte de mer intérieure ; deux détroits resserrés donnent accès dans cette baie ; l'un longe la côte de la Mégaride, l'autre, qui commence au Pirée, est tellement rétréci par des promontoires, des écueils et des îlots qu'il n'offre guère à son entrée que sept stades de largeur. Grâce à cette disposition, ce golfe abrité forme une excellente rade aux eaux profondes. En face des montagnes de l'Attique se creuse sur le rivage de l'île une baie semi-circulaire, bordée d'une plage unie et basse, au-dessous de la ville de Salamine bâtie sur l'isthme qui relie les deux moitiés de l'île. C'est là que s'étaient arrêtés les vaisseaux grecs. C'est là qu'allait être décidé dans quels lieux et par quels moyens on défendrait ce qui restait encore de la Grèce libre. Son sort dépendait d'une résolution prompte et unanime ; et cependant, jamais le conseil de guerre des confédérés ne fut plus divisé et plus indécis.

Aucun de ses membres ne se trouvait dans une position plus fâcheuse qu'Eurybiade, le général en chef des alliés. Sparte le laissait sans instructions d'aucune sorte ; de plus, c'était un homme d'un caractère faible et incapable d'avoir sur la situation une opinion personnelle. A côté de lui, il y avait d'une part Thémistocle, dont l'irrésistible ascendant lui était antipathique et dont l'insistance l'inquiétait ; de l'autre, Adimantos de Corinthe.

La position des Corinthiens vis-à-vis d'Athènes avait complétement changé. Avant la bataille de Marathon, ils avaient été ses alliés les plus actifs, parce qu'ils voyaient en elle un contre-poids à la puissance de Sparte, une garantie d'indépendance pour les États moyens, et qu'elle avait puissamment coopéré à l'abaissement d'Égine [1]. Mais lorsqu'Athènes, sous l'habile

[1]) Voy. ci-dessus, p. 259.

direction de Thémistocle, fut devenue en peu d'années la première puissance maritime, les choses changèrent tout à fait. Athènes devint pour Corinthe l'État le plus redoutable, et Thémistocle, l'homme le plus détesté. Aussi Adimantos était-il son adversaire déclaré, et, bien qu'il dût reconnaître mieux que personne les chances de succès qu'offrait un combat naval à Salamine, il se mit à la tête du parti qui opinait pour la retraite. La frayeur des Péloponnésiens, l'imprévoyance et l'égoïsme de Sparte, secondèrent ses desseins ; il leur représenta le cas où la bataille aurait une issue fâcheuse : ils seraient tous perdus infailliblement, et, serrés de près de tous les côtés, ils n'auraient plus qu'à attendre une mort certaine. Déjà le ban et l'arrière-ban des Péloponnésiens, qui s'étaient mis en route à la nouvelle de la mort de Léonidas, était réuni à l'isthme. On travaillait jour et nuit à y élever une muraille, tandis qu'un autre détachement s'occupait à combler le passage des roches scironiennes [1]. C'était donc à l'isthme qu'était la porte de l'Hellade proprement dite.

Pendant la délibération, on annonça la prise de l'acropole d'Athènes. Les Perses, placés sur la colline de l'Aréopage, avaient d'abord fait pleuvoir sur elle des traits enflammés, puis ils l'avaient escaladée du côté du nord par un sentier secret. La vaillante troupe qui n'avait pas voulu livrer les sanctuaires de ses pères fut massacrée au pied des autels et dans les temples, et toute l'acropole dévastée par le fer et le feu [2]. C'étaient là des actes d'un fanatisme sauvage et tels que ne les eût pas soufferts le cœur plus noble de Darius.

Bien que ce désastre inévitable ne pût exercer une influence décisive sur la marche des événements, il n'en produisit pas moins un grand effet. Une partie des triérarques coururent en hâte pour préparer le départ, ceux qui restèrent votèrent avec Corinthe. L'assemblée se sépara à la nuit, et Thémistocle regagna son vaisseau, découragé et lassé par tant de vains efforts. A ce moment entra chez lui Mnésiphilos, son vieil ami, qui l'aimait d'une tendresse paternelle. C'est dans la société de Solon que s'étaient formées les vues politiques du vieillard

[1]) Herod., VIII, 71.
[2]) Herod., VIII, 53.

et qu'il avait puisé sa foi dans la grandeur future d'Athènes [1]. Esprit philosophique, dénué d'ambition, il n'avait pas, à ce qu'il semble, recherché une situation éminente dans l'État ; mais, par ses conseils et son enseignement, il avait acquis une grande autorité sur la jeunesse et en particulier sur Thémistocle. Il maintenait vivantes autour de lui les idées de Solon sur le développement de sa ville natale, et formait ainsi le lien entre la vieille génération et la nouvelle. A cette heure décisive, il intervint directement dans le cours des événements. Il s'informa de ce qui s'était passé au conseil, et, lorsqu'il apprit que la retraite était décidée, il dit à Thémistocle : « S'il en est ainsi, tu ne combattras plus pour une patrie [2]. »

Cette parole porta coup. L'irrévocable opportunité du moment présent s'imposa avec une évidence nouvelle à l'esprit de Thémistocle et ne lui laissa plus de répit ; sans tarder davantage, il sauta de nouveau dans sa barque et se fit conduire au vaisseau du général spartiate. Il se trouvait cette fois seul en présence d'Eurybiade ; il lui démontra que c'était renoncer à toute espèce de combat naval. Les Éginètes et les Mégariens, pas plus que les Athéniens, n'iraient reprendre position derrière Salamine. Pouvait-il, lui, le général en chef, laisser se disperser sans gloire l'imposante escadre qui lui était confiée?

Eurybiade rappelle les généraux au conseil, et Thémistocle prend pour leur exposer son avis le ton le plus doux et le plus insinuant : Mégare et Égine l'approuvent. L'irritation d'Adimantos redouble : « Thémistocle, » dit-il d'un ton méprisant, « n'a pas même le droit de prendre ici la parole, lui, un homme qui n'a plus ni patrie, ni cité ». « Voici Athènes, » lui répondit Thémistocle en montrant les 200 trirèmes ; « et, bien qu'elle n'ait plus ni maisons ni territoire, elle est encore plus puissante que vous tous ». Il dévoile alors sans ménagement la malveillance de Corinthe, la joie maligne qu'elle éprouve d'assister au désastre d'une ville confédérée ; puis, s'adressant en termes brefs et résolus à Eurybiade, il le somme de choisir entre l'honneur et la honte. « Nous autres Athéniens, » dit-il en terminant, « nous ne retournerons pas à l'isthme. Si vous ne voulez pas

[1]) Voy. vol. I, p. 440.
[2]) Herod., VIII, 57.

combattre, eh bien ! nous partirons avec tous nos vaisseaux, et nous irons en Italie fonder une nouvelle Athènes. Quant à vous, vous verrez si vous pourrez défendre votre pays sans nous ! »

L'attitude énergique de Thémistocle ne manqua pas son effet ; car, si les Athéniens faisaient défection, toute résistance devenait impossible. Vers le matin, il fut donc décidé qu'on tiendrait bon. Au point du jour, on vit la flotte ennemie quitter la rade de Phalère pour venir se ranger le long de la côte d'Éleusis en face des Grecs. En même temps les fantassins, les cavaliers et les chariots des Perses descendirent vers le rivage. De quelque côté que le regard se portât, la terre et la mer étaient couvertes à perte de vue d'ennemis qui s'avançaient comme des nuées d'orage autour du petit groupe formé par les Grecs. Bientôt il n'y eut plus de retraite possible, et plus d'autre refuge que les rochers nus de l'île encombrée déjà de fugitifs désolés.

Encore une fois, les Grecs perdirent courage. Les Péloponnésiens voyaient déjà l'ennemi marchant sur l'isthme [1], et prêt à attaquer leur patrie qu'ils avaient abandonnée ; ils se sentaient sacrifiés inutilement, et cela pour les Athéniens qui étaient eux-mêmes déjà perdus. Le découragement dégénéra bientôt en murmures et en résistance ouverte, et Thémistocle ne vit désormais qu'une chance de salut : contraindre les Grecs à se défendre. Il résolut donc d'entrer en négociations avec le roi de Perse. Il lui fit savoir — et ceci était conforme à la vérité — que les Hellènes avaient l'intention de fuir, qu'il ne devait pas négliger une aussi bonne occasion de s'emparer de toute la flotte, mais se hâter d'occuper les issues de l'un et de l'autre côté. Xerxès n'hésita pas à suivre cet avis ; tourner et envelopper l'ennemi, n'était-ce pas le programme constant de la tactique peu inventive du roi des Perses ? A l'entrée de la nuit, on avança l'aile occidentale vers Salamine ; à l'est, on barra la mer vers Munychie, et Psyttalie fut occupée [2].

Telle était la situation pendant que dans le conseil de guerre

[1]) Herod., VIII, 71.

[2] Un détachement de la flotte perse contourne Salamine par le sud pour prendre position au détroit de Mégare (Diod., XI, 17. Cf. Æschyl., *Pers.* 368).

on discutait toujours, comme si l'on avait encore le choix entre la bataille et la retraite, et que Thémistocle pressait en vain les alliés de se préparer au combat. En ce moment, on vint l'appeler ; Aristide était devant lui. Il était accouru d'Égine, car, dans cette détresse, il ne voulait pas rester éloigné de sa patrie. Il tendit la main à Thémistocle, lui disant que désormais ils ne devaient plus rivaliser que de zèle pour le bien de la patrie. Il lui confia ensuite qu'il n'avait pu arriver qu'à grand'peine jusqu'à la flotte et que tous les abords étaient gardés. Sans s'en douter, il annonçait ainsi à son rival le succès de sa ruse. Thémistocle ravi l'introduit dans le conseil ; il l'invite à faire son rapport. Des transfuges de Ténos sont amenés qui mettent hors de doute le fait d'un blocus complet. On comprit alors qu'il n'y avait plus de choix.

On se hâta de profiter du reste de la nuit pour ranger les vaisseaux en bataille. On plaça les Athéniens à l'ouest, en face des Phéniciens et des Cypriotes, les Péloponnésiens à l'est, en face des Ioniens : au centre étaient les vaisseaux d'Eubée et d'Égine, vis-à-vis des Ciliciens et des Pamphyliens. Les alliés furent rejoints par le vaisseau de Phayllos de Crotone, que ce dernier avait équipé à ses frais : deux vaisseaux de Ténos et de Lemnos, qui avaient déserté la flotte ennemie, vinrent encore s'y ajouter. La position de la flotte était extrêmement favorable, parce que les promontoires du rivage de Salamine la garantissaient du péril d'être tournée et enveloppée.

Tel était l'état des choses lorsque se leva le jour décisif, le 20 septembre (19 Boédromion). C'était pour les Athéniens un jour sacré, car au soir de ce jour commençait la fête d'Iacchos, où l'on portait en grande pompe l'image du dieu à Éleusis, et où toute la baie sainte brillait de l'éclat des flambeaux. Pendant que Thémistocle enflammait les siens pour la lutte décisive, le navire portant les images saintes des Æacides revenait d'Égine. La flamme du sacrifice monta vers le ciel, présage de bonheur : justement, on amenait trois prisonniers : l'armée, docile au conseil du voyant Euphrantide, demanda qu'ils fussent sacrifiés aux dieux [1]. L'ardeur guerrière s'exalta jusqu'à la fureur

[1]) D'après Phanias d'Érésos (ap. PLUT., *Themist.*, 13. *Aristid.*, 9). Euphrantide réclame des sacrifices humains pour Dionysos Omestès.

sauvage, et, lorsque les Perses aperçurent leurs adversaires, ils constatèrent, contrairement à leur attente, qu'ils avaient devant eux une armée prête à combattre : les échos de l'île retentissaient du son des trompettes et des chants de guerre.

Des deux côtés on était prêt pour le combat le plus acharné, car les Hellènes n'avaient d'espoir que dans la destruction de l'ennemi, et derrière eux, sur les hauteurs de Salamine, ils pouvaient voir leurs femmes et leurs enfants qu'attendait l'esclavage, s'ils ne remportaient pas une victoire complète. Derrière la flotte des Perses s'élevait, sur la saillie formée par le mont Ægaléos, le trône aux pieds d'argent du Grand-Roi. C'est là qu'il était assis au milieu de son armée, entouré de ses conseillers et de ses scribes, pouvant parcourir de son regard ces eaux, dans le domaine étroit desquelles se pressaient des centaines de milliers de combattants, prêt à accorder sur-le-champ les récompenses les plus brillantes comme à prononcer les peines les plus terribles [1]. Chaque capitaine de vaisseau croyait voir fixé sur lui l'œil du roi : leur amour-propre en était exalté, particulièrement parmi les Ioniens, dont un petit nombre seulement restait de propos délibéré en arrière. Aussi les Perses commencèrent-ils l'attaque sur toute la ligne avec une violence extrême, et les Hellènes battirent en retraite vers Salamine, toutefois dans le plus grand ordre, laissant les proues tournées vers l'ennemi. Peu après, ils avancèrent lentement, les Athéniens et les Éginètes en tête.

Comme dans les batailles homériques, le combat commença par des attaques partielles : les capitaines les plus téméraires se hasardèrent les premiers à avancer et entraînèrent les autres dans la mêlée. Peu à peu la lutte devint générale, et le succès des Grecs se dessina de plus en plus. Car les Barbares, qui se fiaient à leur nombre, combattaient sans ordre et sans plan, tandis que les Hellènes, surtout les Éginètes et les Athéniens, se groupaient en escadres compactes. Les vaisseaux des Barbares étaient des maisons flottantes remplies de troupes ; pour les Grecs, le vaisseau était lui-même une arme qu'ils savaient lancer contre l'ennemi avec une force irrésistible. Leur courage

[1]) Herod., VIII, 90.

croissait à chaque coup qui coulait un navire ennemi, à chaque mouvement rasant qui mettait en pièces les rames des adversaires. Vers midi, le vent fraîchit et la mer s'agita, ce qui augmenta la détresse de l'ennemi. Rangés sur trois lignes, leurs lourds bâtiments n'avaient pas le jeu libre; les navires avariés ne pouvaient reculer pour faire place à d'autres. En outre, les équipages de nationalités diverses se regardaient d'un œil jaloux et défiant. Les Phéniciens accusaient les Ioniens de trahison : les uns faisaient chavirer les autres pour se sauver eux-mêmes. La terreur des Asiatiques était d'autant plus grande qu'ils regardaient les flots comme leur tombe assurée, tandis que les Grecs, agiles et dispos, tiraient d'autant plus de parti de leur adresse à la lutte corps à corps, au saut, à la nage, que la mêlée était plus compacte. L'amiral Ariabignès, frère du roi, et d'autres hommes considérables, périrent dans la lutte. La flotte perdit sa cohésion, et les vaisseaux, pour échapper à la déroute générale, commencèrent à reculer vers Phalère. Le vent d'ouest favorisait ce mouvement : mais dans leur retraite les attendait un nouveau malheur. Car, pendant que les Athéniens poursuivaient les fuyards, une croisière d'Éginètes, postée au dehors, les attaqua de front et leur fit éprouver de grands dommages [1].

Dans un tel désarroi, on n'eut pas le temps de recueillir les troupes qu'on avait débarquées à Psyttalie pour empêcher les Grecs de sortir du golfe. Aristide profita de cette circonstance pour prendre une part active à la journée. Il réunit à la hâte une troupe de citoyens armés, qui assistaient de Salamine à la bataille; il débarqua avec eux dans l'île, dont les broussailles à ras de terre ne pouvaient servir d'abri aux ennemis effrayés. Ainsi tout le détachement, composé de Perses d'élite, tomba sous le glaive des Athéniens [2]. Deux

[1]) Le combat resta limité à la partie orientale du détroit de Salamine : le passage resta libre du côté de Skaramanga. C'est par là que, dit-on, Adimantos s'enfuit avec les Corinthiens jusqu'au Sciradion et, une fois là, revint sur le lieu du combat (Herod., VIII, 94. H. Lolling, *Mittheil. des Deutschen Archäol. Instit. in Athen*, I, p. 135 sqq.). Cf. Löschke, ap. *Jahrbb. für Philol.*, 1877, p. 25 sqq. A. Du Sein, *Histoire de la marine*, Paris, 1879, I, p. 112.

[2]) Herod., VIII, 76. Æschyl., *Pers.*, 453.

heures après le coucher du soleil, la lune se leva : sa lumière favorisa la fin de la poursuite et montra aux Grecs le golfe libre d'ennemis, couvert de débris et de cadavres flottants. En reconnaissance de ses services, la déesse de la lune, Artémis Munychia, eut sa fête associée avec l'anniversaire de la victoire [1].

Quelque brillante et incontestable que fût la victoire des Grecs, elle n'avait pas, au fond, été décisive. La marine ennemie n'était rien moins qu'anéantie. En tout, elle n'avait peut-être pas perdu le quart de ses vaisseaux, et la perte des Grecs n'était pas beaucoup moindre. La proportion des forces respectives n'était pas essentiellement modifiée ; l'armée de terre des ennemis était intacte. Les Grecs devaient donc s'attendre à une reprise des hostilités. Heureusement, leur adversaire n'était pas de ceux qu'une défaite enflamme pour de nouveaux efforts : ce fut, au contraire, la lâcheté personnelle du Grand-Roi qui rendit leur victoire complète. Son orgueil fanfaron, son assurance reposant sur un aveuglement vaniteux, étaient brisés ; il n'avait jamais songé qu'à célébrer des victoires et non à les remporter. Maintenant, sa confiance en ses troupes avait disparu : il craignait la lâcheté des unes, la trahison des autres et, lui qui naguère songeait à fonder un empire sans limites, il se vit tout à coup réduit à trembler pour sa propre sûreté. La pensée d'être enfermé en pays ennemi l'épouvantait, et la crainte d'apprendre la destruction du pont jeté sur l'Hellespont fut chez lui si grande qu'il se décida à un prompt retour [2]. Il désirait pourtant sauvegarder, autant que possible, la dignité royale.

Mardonius lui vint en aide sur ce point. Celui-ci avait tout

[1]) C'est la raison pour laquelle Plutarque, à deux reprises, assigne à la bataille elle-même la date du 16 Munychion. Il y a là une induction fausse, tirée de la date de la fête d'action de grâces. La procession d'Iacchos commençait le 19 Boédromion : à la tombée du jour commençait la nuit sainte sur le rivage d'Eleusis. La bataille eut lieu περὶ τὰς εἰκάδας, selon l'expression prudente de Plutarque (*Camill.*, 19), par conséquent vers le 20 septembre ; deux jours après la pleine lune (Böckh, *Mondcyklen*, p. 74). C'est en ce sens qu'on peut accepter ce que dit ailleurs Plutarque : ἐπέλαμψεν ἡ θεὸς πανσέληνος (Plut., *De glor. Athen.*, 7).

[2]) Herod., VIII, 97.

à craindre pour sa personne, si toutes les forces des Perses reprenaient immédiatement le chemin de l'Asie. C'eût été avouer ouvertement la défaite, et ses adversaires l'eussent rendu responsable de toutes les conséquences d'une guerre malheureuse. Du reste, il n'avait pas encore renoncé à tous les plans de son ambition ; il espérait, s'il restait seul chef de l'armée, atteindre plus sûrement son but, la création d'une satrapie grecque d'Europe. Il conseilla donc au roi de considérer la campagne actuelle comme terminée par la conquête de l'Attique, de retourner en Asie avec la flotte et une partie de ses troupes, mais de le laisser lui-même en Grèce avec le gros de l'armée, afin qu'il pût achever la soumission du continent et l'organisation de sa nouvelle satrapie. De cette façon, disait-il, la personne du Grand-Roi échappait à tout danger [1]. Mais, pour que le départ du roi ne fût pas considéré comme la conséquence immédiate de la bataille de Salamine, on résolut de garder la position qu'on avait prise sur le rivage de l'Attique, et de construire une digue dans la direction de Salamine, comme si l'on voulait s'emparer de cette île à tout prix [2]. Cependant on préparait tout pour le départ, et la flotte reçut l'ordre de partir pour l'Hellespont.

Les Hellènes la suivirent jusqu'à Andros, où l'on tint un nouveau conseil de guerre. Thémistocle voulait aller droit à l'Hellespont, pour attaquer la flotte en retraite et détruire le pont de bateaux. Il lui semblait que c'était ainsi qu'on devait tirer parti de la victoire de Salamine : c'était, au fond, le même plan que celui de Miltiade, qui avait proposé autrefois de détruire le pont du Danube ; on couperait ainsi la retraite au Grand-Roi, on détruirait toute son armée en pays ennemi, et l'on pourrait dès lors procéder à la délivrance de l'Ionie, qui ne présenterait plus aucune difficulté. Les marins athéniens brûlaient du désir de tirer de Xerxès une éclatante vengeance, et poussaient avec impatience vers l'Hellespont. Cependant, les autres capitaines étaient absolument décidés à ne pas suivre le vol hardi des plans de Thémistocle. Ils trouvèrent

1) Herod., VIII, 100.

2) Herod., VIII, 97. D'autres auteurs (Strab., p. 395. Ctesias, *Pers.*, 26) mettent la construction de cette digue avant la bataille.

que l'entreprise était téméraire et que le succès en était plus que douteux, eu égard aux immenses ressources des pays du nord et aux partisans que Xerxès y comptait. Ils trouvaient absurde de retenir dans leur patrie l'armée fugitive, et de la forcer à une lutte désespérée. Thémistocle dut se rendre : il fit même son possible pour calmer les Athéniens qui voulaient aller seuls en avant. Il les engagea à se contenter pour le moment du châtiment céleste qui avait frappé la criminelle témérité des ennemis ; au printemps, disait-il, on irait à l'Hellespont et en Ionie. En attendant, on se contenta de rançonner les îles qui s'étaient soumises aux Perses [1]. Sous le prétexte d'exécuter les résolutions prises à l'isthme, Thémistocle donnait déjà clairement à entendre qu'il n'avait pas créé la flotte athénienne seulement pour se défendre contre l'ennemi, mais aussi pour assurer la prépondérance de sa patrie.

Cependant, en Thessalie, l'armée ennemie se divisa. Mardonius, qui en sa qualité de lieutenant de Xerxès avait reçu la tente du roi avec tout son ameublement, garda les dix mille « Immortels, » le noyau des milices iraniennes, et les meilleurs guerriers des autres corps. Avec le reste de l'armée, Xerxès continua son chemin, sous la conduite de Thorax, et se dirigea en toute hâte vers le pont : Artabaze, à la tête de 50,000 hommes, lui servit d'escorte jusqu'à l'Hellespont. Les difficultés augmentaient de jour en jour : la mauvaise saison survint prématurément, avec des neiges et des froids ; les rivières de la Thrace étaient couvertes d'une glace trompeuse : les populations, voyant que la fortune avait tourné, se montraient peu sûres. Les vivres manquaient souvent, les dispositions les plus nécessaires au salut de l'armée étaient prises avec négligence. La faim et les maladies enlevaient les hommes et les bêtes. C'est ainsi que Xerxès ne put franchir l'Hellespont qu'avec les misérables débris d'une armée en dissolution. Du reste, la tempête avait rompu les ponts, et, même au delà du détroit, beaucoup d'hommes périrent par suite de la fatigue et des privations [2].

1) Herod., VIII, 108-109.

2) Sur le retour de Xerxès et les anecdotes qui couraient à ce sujet λόγοι περὶ τοῦ Ξέρξεω νόστου (voy. Herod., VIII, 117-120).

La retraite de Xerxès donnait aux Grecs le droit de célébrer vraiment la fête de la Victoire. Les premières trirèmes qui avaient été capturées furent consacrées aux dieux à l'Isthme, à Sounion, à Salamine ; on voua des offrandes à frais communs aux dieux sauveurs à Olympie et à Delphes ; puis, on procéda à la distribution des prix. On devine quel était alors l'état des esprits et quelles susceptibilités étaient en jeu, en voyant que le prix des généraux ne fut pas décerné, quoique jamais le mérite de l'un d'entre eux n'eût été plus incontestable. Le second prix même, que tous les chefs étaient d'accord pour donner à Thémistocle, ne lui fut pas accordé. Le prix de la valeur fut donné aux Éginètes et, après eux seulement, à deux Athéniens [1].

L'envie qui poursuivait Thémistocle était entretenue à Delphes. Un fait fera comprendre l'esprit qui y régnait. Lorsqu'il s'agit plus tard de placer à Delphes les offrandes des vainqueurs, on demanda aux Éginètes une offrande particulière, pour bien les désigner par là comme les vrais vainqueurs de Salamine : on la plaça (c'était un mât de vaisseau en bronze, avec trois étoiles d'or [2]) dans le vestibule du temple, à côté du cratère de Crésus. Quant aux dons que Thémistocle avait choisis dans sa part du butin, ils furent outrageusement refusés [3]. Sparte ne lui en rendit que plus d'honneurs. Elle le couronna publiquement avec Eurybiade, lui fit don d'un char magnifique, et le fit accompagner par ses trois cents chevaliers jusqu'à la frontière [4]. De tels honneurs n'avaient jamais été rendus à un étranger. Si ces honneurs étaient propres à consoler Thémistocle de l'humiliation éprouvée à l'Isthme, ils ne pouvaient faire une bonne impression sur les Athéniens. Du moins vit-on tout de suite, après la victoire de Salamine, l'influence d'Aristide devenir prédominante. Au printemps, il fut élu général en chef de l'armée avec des pouvoirs extraordinaires, tandis que Xanthippos recevait le commandement supérieur de la flotte [5].

1) Herod., VIII, 124.
2) Il n'y avait que deux étoiles d'après Bötticher, *Tektonik*, II, p. 44.
3) Herod., VIII, 122. Cf. Ælian., *Var. Hist.*, XII, 10, Diodor., XI, 27.
4) Herod., VIII, 124. Plut., *Themist.*, 17.
5) Plut., *Aristid.*, 11. Herod., VIII, 131.

§ V

CAMPAGNE DE MARDONIUS.

On ne pouvait se faire illusion à Athènes sur les dangers de guerre qui étaient toujours menaçants. La supériorité de l'ennemi était encore assez marquée. Les pertes qu'il avait subies lui étaient, au fond, plus avantageuses que préjudicables. L'entretien de l'armée et sa conduite n'en devenaient que plus faciles. Il ne lui restait plus que des troupes choisies, commandées par un général résolu, qui connaissait parfaitement le pays et ses habitants, et dont l'honneur personnel comme la situation officielle dépendait absolument de l'issue de la campagne. Elle était au cœur de la Grèce, entourée d'alliés fidèles qui lui donnaient toute l'assistance possible. Il est vrai que l'armée perse ne pouvait plus avoir sa confiance antérieure, qui avait été ébranlée par les tristes expériences des derniers temps et surtout par la retraite précipitée du Grand-Roi. Elle avait de funestes pressentiments. Des Perses de distinction, chefs des troupes, avouaient publiquement qu'ils se sentaient comme poussés à leur perte par une sombre fatalité. Il y avait même des généraux, comme Artabaze, qui montraient peu de goût pour la guerre et n'inspiraient qu'une médiocre confiance [1].

Aussi Mardonius procéda-t-il d'abord avec beaucoup de prudence et de douceur. Il n'avait plus évidemment l'intention de faire dépendre d'une seule bataille l'issue de la nouvelle campagne. Aussi utilisa-t-il ses quartiers d'hiver en Thessalie pour se mettre en relation avec les États et les sanctuaires de la Grèce : il chercha à obtenir des oracles une sorte de légitimation pour ses plans [2]; il convint avec les Argiens que ces derniers, par une attaque hostile, empêcheraient les Spartiates d'entrer en campagne. Mais, ce qui l'occupa le plus,

[1]) Herod., IX, 41. 66.

[2]) Mardonius et les oracles (Herod., VIII, 133-135).

ce furent les négociations avec Athènes. Sur ce terrain, il trouva un médiateur parfaitement qualifié dans la personne d'Alexandre de Macédoine [1]. En effet, ce dernier était un vassal du Grand-Roi, allié aux premières familles de la noblesse de l'empire. Il était en même temps un Héraclide de sang grec, initié dès sa jeunesse à la culture hellénique ; il avait été reconnu comme Hellène à Olympie [2] : c'était un vieil ami de la cause grecque ; il avait rendu de tels services aux Athéniens qu'ils l'avaient proclamé le bienfaiteur et l'hôte de leur cité. C'est par lui que Mardonius fit exprimer aux Athéniens ses dispositions conciliantes. On devait oublier le passé : il ne voulait pas la perte de la république ; bien plus, il proposait de relever lui-même leur ville et leurs sanctuaires et d'agrandir leur territoire. Il ne leur demandait que de sortir de l'alliance hellénique et de s'attacher à lui, sans pour cela renoncer à leur indépendance [3].

On voit qu'il avait, à l'instigation peut-être des oracles, la pensée d'organiser une confédération grecque sous le protectorat de la Perse. Malgré l'hostilité d'Athènes, il espérait gagner plus facilement à ses plans cette cité ionienne que l'altière population dorienne ; son but final était de s'emparer du Péloponnèse avec l'aide de la flotte athénienne. Ce plan était adroit, et la tentation n'était pas petite pour les Athéniens. Que l'on considère qu'après avoir couru l'Archipel ils venaient de rentrer chez eux, ne trouvant ni maisons ni moissons dans leur pays dévasté, qu'ils étaient occupés à s'y réinstaller péniblement, et que dans leur détresse ils ne recevaient de Sparte que des témoignages de haine et d'envie ! On comprenait bien à Sparte la gravité de la situation. On se hâta d'envoyer à Athènes des ambassadeurs, qui promirent l'assistance la plus fidèle pour la guerre prochaine et tous les adoucissements possibles à la détresse causée par la guerre actuelle. C'est avec angoisse qu'ils attendaient la décision du peuple athénien, de qui dépendait la sort de la Grèce.

C'est dans de telles occasions qu'Aristide se trouvait à son

[1]) Voy. ci-dessus, p. 302.
[2]) Victoire d'Alexandre à Olympie (Herod., V, 22).
[3]) Herod., VIII, 136. 140. Cf. Demosth., VI, 11.

poste, prêt à faire comprendre aux citoyens, qui hésitaient peut-être, ce que la patrie demandait d'eux. Sur sa proposition, le peuple, réuni pour prendre une résolution définitive, fit aux ambassadeurs lacédémoniens, comme aux ambassadeurs perses appuyés par Alexandre, cette réponse qui restera à jamais mémorable, aussi longtemps que l'histoire gardera sur terre le souvenir du passé. Les Athéniens déclarèrent publiquement qu'ils ne vendraient pas leur liberté pour tous les trésors du monde ; qu'ils étaient les ennemis des Perses, destructeurs de leurs sanctuaires, et qu'ils le resteraient tant que le soleil suivrait son cours. Et pour se lier eux-mêmes à leur parole de la manière la plus solennelle, ils firent prononcer par les prêtres de l'État les malédictions les plus terribles contre tous les citoyens qui deviendraient infidèles à l'alliance hellénique.

Dès que, par cette conduite magnanime des Athéniens, les Spartiates se virent débarrassés de leurs craintes, ils redevinrent les alliés paresseux et égoïstes d'autrefois et ne pensèrent plus à tenir leurs promesses. Aussi, lorsque les ambassadeurs athéniens accoururent à Sparte pour annoncer que Mardonius quittait la Thessalie et pour réclamer l'accomplissement immédiat des devoirs d'alliés, furent-ils retenus par les autorités pendant des semaines, sous toutes sortes de prétextes. On ne pouvait plus douter que les Spartiates ne voulussent éviter de sauver Athènes d'une nouvelle humiliation. Enfin, ils firent partir des troupes la nuit, en secret, afin de pouvoir le lendemain, quand les Athéniens se présentèrent avec les Platéens et les Mégariens devant le peuple pour le menacer de rompre les négociations, leur crier d'un ton ironique : « Pourquoi vous échauffez-vous tant? L'armée spartiate est déjà en route pour l'isthme. »

Ils avaient, dans l'intervalle, atteint complètement leur but. Lorsque Mardonius, qu'avaient rallié les troupes d'Artabaze, se mit en marche vers le sud, les Athéniens, dépourvus de toute assistance de la part de leurs alliés, n'étaient pas en état de défendre leur frontière. Après neuf mois passés dans leur pays, ils durent de nouveau l'évacuer et supporter derechef toutes les misères de l'émigration, pendant qu'à Sparte

on célébrait paisiblement la fête des Hyacinthies. Vers le milieu de juillet, Mardonius fit connaître à Sardes, par le moyen de signaux de feu, la deuxième occupation d'Athènes : mais il ménagea le pays. Il espérait encore un revirement d'opinion chez les Athéniens ; il ne pouvait s'empêcher de croire que la conduite déloyale de Sparte agirait d'une manière favorable sur les esprits. Aussi envoya-t-il d'Athènes un nouvel ambassadeur à Salamine. C'était un Hellespontien du nom de Murychide, porteur de propositions tellement acceptables que Lycide lui-même, un Aréopagite athénien, à ce qu'il semble, se déclara pour leur adoption et demanda que l'on proposât un décret dans ce sens aux citoyens. Mais à peine ce vote fut-il connu de la foule qui attendait au dehors, qu'elle entoura le malheureux et le fit périr à coups de pierres : les femmes envahirent même la maison de Lycide et lapidèrent sa femme et ses enfants [1]. Tel était le fanatique amour de la liberté que gardait cette cité chassée de ses foyers ; la pensée même de négociations était châtiée comme une trahison infâme envers la patrie.

Mardonius, ayant ainsi reconnu la vanité de son désir de conciliation, ravagea sans pitié, sous les yeux des Athéniens émigrés, tout leur territoire ; puis, après qu'il eut fait avancer une colonne mobile jusqu'à Mégare, il franchit le Cithéron et rétrograda en Béotie, afin de livrer la bataille décisive sur un terrain favorable à la cavalerie et parfaitement connu de lui. Il éleva un camp carré bien fortifié dans les prairies de la vallée de l'Asopos, à la limite du territoire de Platée. Appuyé sur Thèbes, où étaient ses approvisionnements en grandes quantités, il avait devant lui les passages qui conduisaient en Attique et dans l'isthme. A l'exception des Phocidiens, qui s'étaient maintenus indépendants sur le Parnasse et qui poussaient des pointes hardies dans la plaine, toute la Grèce moyenne lui était soumise. Thèbes surtout s'était étroitement alliée avec lui. Les familles régnantes y cherchaient à établir les rapports les plus intimes avec les grands de la Perse ; elles étaient très fières de posséder chez elles le quartier-général de l'armée

[1]) Herod., IX, 5.

perse : le riche Attaginos invitait à sa table les généraux étrangers. Perses et Thébains vivaient côte à côte ; la vieille antipathie entre Hellènes et Barbares semblait avoir disparu, et Mardonius devait se sentir chez lui, comme s'il était déjà le satrape d'un pays incorporé à l'empire.

Pendant ce temps, les Péloponnésiens avaient opéré à Éleusis leur jonction avec les Athéniens. Le général commun était Pausanias qui, en sa qualité de régent sous la minorité de Plistarchos, fils de Léonidas, avait le commandement de l'armée. C'était un homme à grandes visées, intelligent et adroit. Il avait amené 5,000 Spartiates, dont chacun était accompagné de 7 hilotes, et 5,000 Lacédémoniens, qui étaient aussi pesamment armés. En outre, il était venu du Péloponnèse 1,500 Tégéates, 5,000 Corinthiens avec 300 Potidéates, 600 Orchoméniens, 3,000 Sicyoniens, 800 Épidauriens, 1,000 Trœzéniens, 200 Lépréates, 400 Achéens de Mycènes et de Tirynthe, 1,000 Phliasiens, 300 Hermioniens ; plus 1,000 guerriers venus de l'Eubée, 1,500 des îles et des côtes occidentales (Ambracie, Leucade, Anactorion, Céphallénie), 500 Éginètes, 3,000 Mégariens, 600 Platéens, et enfin 8,000 Athéniens; en tout, 38,700 fantassins pesamment armés, et 69,500 d'infanterie légère, sans compter 1,800 soldats légèrement armés de Thespies. C'était une magnifique armée, comme la Grèce n'en a jamais réuni une seconde, mais sans cavalerie ; car tous les peuples possédant des cavaliers étaient du côté des Perses. L'armée des alliés ne pouvait donc se risquer dans la plaine : elle prit position sur le penchant d'une ligne de hauteurs qui relie le Cithéron et le Parnès, d'Hysiæ à Érythræ, en face du camp des Perses, et attendit l'attaque de l'ennemi.

Mardonius ne tarda pas à montrer la force de son armée dans tout son éclat. Il fit passer l'Asopos à toute sa cavalerie sous Macistios, pour attaquer les alliés dans leurs positions inférieures. Les Mégariens reçurent particulièrement le choc : ils tinrent tête avec calme, tout en prévenant le général en chef que, si on ne les relevait pas, ils ne tarderaient pas à être détruits. Pausanias fit demander quel contingent voudrait accepter ce poste périlleux. Tous se turent : seuls les Athéniens se déclarèrent prêts à marcher en volontaires. Olympiodore

conduisit 300 hommes d'élite au poste en danger, en les appuyant d'une troupe d'archers.

La fortune se déclara pour ces hommes de cœur. Au moment où les fiers escadrons les chargeaient avec des airs insolents, ils furent reçus par des traits si bien lancés, que le coursier caparaçonné d'or de Macistios tomba avec son cavalier; après un vif combat, son cadavre resta aux mains des Grecs. Saisis de terreur, les ennemis s'enfuirent en grand désordre, et le courage des Hellènes ne fut pas peu exalté par ce succès.

Pendant que, dans le camp des Perses, on pleurait avec de sauvages explosions de douleur le général tombé, un des hommes les plus considérables de l'armée, les alliés résolurent de changer de position. Ils passèrent devant Hysiæ, se dirigeant à l'ouest, et entrèrent sur le territoire des Platéens, vers la source de Gargaphia. Ils y trouvèrent de l'eau en abondance ; les fortifications de Platée leur donnaient un point d'appui, et devant eux s'étendait un large terrain, sur lequel ils déployèrent leur front tourné vers l'est, depuis la Gargaphia, où se tenait Pausanias avec l'aile droite, jusqu'à la plaine de l'Asopos, où campaient les Athéniens. En face de l'aile droite étaient les Perses ; en face de la gauche, leurs auxiliaires grecs ; au centre, les contingents du Péloponnèse et de l'Eubée avaient devant eux les Mèdes, les Bactriens et les Indiens.

Les armées restèrent ainsi en présence pendant dix jours. Du côté des Perses, on ne cessait de faire des tentatives pour obtenir la désertion de détachements isolés des alliés. Les amis que Mardonius avait à Thèbes, et parmi les conseillers perses avant tout le sage Artabaze, fils de Pharnace, croyaient toujours qu'il fallait, à prix d'argent, décider les cités à rappeler leurs contingents. On faisait de petites reconnaissances ; on envoyait des colonnes à cheval, sous la conduite des Thébains, pour attaquer les convois de vivres qui venaient du Péloponnèse en franchissant le Cithéron. On n'osait risquer une bataille ; chaque matin Mardonius, anxieux, interrogeait les devins grecs qu'il avait dans sa suite. Enfin, les circonstances devenaient pressantes. L'armée des alliés se renforçait tous les jours ; les Perses commençaient à souffrir de la disette, et Mardonius, impatienté, résolut, malgré l'opposition d'Arta-

baze, de franchir l'Asopos et d'attaquer. La nuit précédente, Alexandre de Macédoine avait informé les Athéniens de l'attaque qui se préparait.

Cette nouvelle produisit une grande agitation dans l'armée grecque. Les Spartiates demandèrent que les Athéniens prissent l'aile droite, parce qu'ils s'étaient déjà mesurés avec les Perses. Les Athéniens cédèrent sans faire d'objections ; mais, les ennemis ayant fait un changement semblable dans leur disposition, les troupes reprirent leurs anciens postes. Les Perses, encouragés par ces signes de timidité et d'irrésolution, attaquèrent avec plus de confiance, firent beaucoup de mal aux Grecs sur toute la ligne, et réussirent même à combler la source de Gargaphia. Pausanias reconnut qu'il était impossible de garder ses positions. Il donna l'ordre de s'avancer à l'entrée de la nuit vers l'ouest, et de prendre position entre les petits ruisseaux qui se jettent au-dessous de Platée dans la petite rivière d'Oëroë : l'armée y trouvait une eau abondante, et le sol glissant promettait de la protéger contre la cavalerie. Mais cet ordre ne fut pas obéi. Il trouva chez les Spartiates eux-mêmes la plus vive opposition. Amomphарétos resta avec les Pitanates près de la Gargaphia, pendant que les troupes du centre, au lieu d'aller gagner en ordre les positions indiquées sur leurs derrières, s'enfuirent en tumulte deux fois plus loin et, de cette façon, sortirent tout à fait de la ligne de bataille. Les Athéniens étaient restés calmes à leur poste, attendant que le désordre général prît fin.

On voit que jamais jour de bataille ne s'était annoncé dans des conditions plus défavorables. Les trois corps d'armée étaient sans cohésion entre eux, et l'union n'était guère plus grande dans chacun d'eux. Ce n'est que vers le matin que Pausanias réussit à reconstituer l'aile droite. Elle était encore en marche lorsque les Perses attaquèrent avec impétuosité. En définitive, le trouble et l'irrésolution des alliés avaient eu l'heureux effet que les Perses, voyant au matin le mouvement de retraite, le regardèrent comme une fuite, et crurent devoir poursuivre les Grecs, pour les empêcher de se sauver au delà des montagnes. Il s'ensuivit une attaque désordonnée, à laquelle toute l'armée ne put prendre part. Tout le poids de l'attaque portait

a ce moment sur les Spartiates qui, vu la retraite du centre, ne pouvaient attendre de secours que des Athéniens. Mais ceux-ci, prêts à accourir, furent attaqués du côté de l'Asopos par les Béotiens et les autres Grecs dissidents (ils étaient 50,000, dit-on): ils eurent à soutenir un rude combat; les Spartiates et les Tégéates durent donc se tirer d'affaire tout seuls. Ils restèrent quelque temps sur la défensive et se laissèrent couvrir de traits par les Perses qui, avec leurs boucliers tressés, s'étaient fait une sorte de claie par-dessus laquelle ils lançaient leurs projectiles. Beaucoup de braves périrent ainsi sans pouvoir combattre. Enfin, les signes devinrent favorables; les guerriers irrités poussèrent des cris de joie en entendant donner l'ordre d'avancer la lance en arrêt. La barrière de boucliers fut renversée; les Perses se précipitèrent au-devant des lances : ils combattirent corps à corps dans une mêlée épaisse, et des flots de sang coulèrent autour du sanctuaire de Déméter. Le combat durant longtemps, les lourdes armures et le courage calme des Spartiates leur donnèrent la victoire ; les Perses cédèrent, et, lorsque Mardonius lui-même tomba atteint à la tête d'une pierre lancée par Aïmnestos, la débandade commença. Les fuyards en désordre descendirent pêle-mêle les pentes glissantes qui conduisaient à l'Asopos, pour gagner aussi vite que possible la porte du camp. En bas se tenaient des masses de guerriers qui n'avaient pas pu être engagés. Artabaze, qui avait accompagné Xerxès à l'Hellespont, était là avec 40,000 hommes de troupes fraîches. Mais, au lieu de livrer sur l'Asopos une nouvelle bataille, il commença la retraite vers le nord dès qu'il vit la déroute. Il voulait précéder la nouvelle de la défaite des Perses, et prévenir le mauvais effet qu'elle devait avoir sur les Grecs soumis, qui se hâteraient de faire défection.

Lorsque les Spartiates atteignirent le camp, les Athéniens étaient au plus chaud de la bataille. Car les Béotiens combattaient sous le commandement des aristocrates de Thèbes, dont l'avenir était en jeu : c'était une lutte désespérée, comme on en voit quand se déchaîne la fureur des partis. Enfin Aristide réussit à culbuter les rangs ennemis, et c'est devant la porte du camp que se rejoignirent les deux valeureuses ailes, dont chacune avait gagné sa bataille. La lâcheté du centre fut

punie : car, lorsque les troupes de Mégare et de Phlionte, informées de la victoire, reparurent sur le champ de bataille, elles furent attaquées et fort malmenées par les cavaliers thébains. Lorsque les Athéniens eurent opéré leur jonction avec les Spartiates, qui s'étaient arrêtés irrésolus devant les retranchements du camp, l'assaut fut donné, les portes ouvertes, et le massacre des Perses pressés dans leur enceinte fut la conclusion de cette chaude journée [1].

Cette fois, Athènes et Sparte s'étaient montrées toutes deux au premier rang des champions de l'Hellade. Les Athéniens, au commencement comme à la fin de la lutte, dans le combat de cavalerie comme dans l'assaut de la forteresse, avaient porté les coups décisifs : ils avaient été toujours prêts à occuper le poste le plus dangereux et, parmi les autres contingents, ils avaient seuls, du commencement à la fin, gardé leurs rangs. Les Spartiates, de leur côté, prétendaient au prix d'honneur, parce qu'ils avaient remporté la victoire sur l'élite des ennemis. Les sacrifices extraordinaires qu'ils s'étaient imposés pour entrer en campagne, et les services éminents rendus par quelques-uns d'entre eux, disposaient l'armée des alliés en leur faveur. Aussi la joie de cette grande victoire, et la reconnaissance pour le salut miraculeux de la patrie fut-elle troublée par la discorde des alliés : on allait voir éclater les dissensions les plus fatales, si Aristide ne s'était montré, une fois de plus, le

[1]) La date de la bataille n'est pas susceptible d'une détermination précise : nous ne connaissons que les fêtes destinées à en consacrer le souvenir, et ce sont ces jours de fête que Plutarque (*Aristid.*, 19), cette fois comme pour Marathon, rapporte à la bataille elle-même. Celle-ci précédait, par conséquent, de quelques jours la date indiquée, c'est-à-dire le quatrième jour avant la fin de Panémos dans le calendrier béotien. De leur côté, les Athéniens mettent la fête encore plus tard, le 4 Boédromion, de manière que cette fête triomphale se trouvait rapprochée de l'autre anniversaire qui se célébrait immédiatement après (le 6, voy. ci-dessus, p. 254) à Agræ. Cf. Böckh, *Zur Geschichte der Mondcyclen*, p. 67. Il ne faut pas davantage confondre — comme l'ont fait K. Fr. Hermann, *Gottesdienstl. Alterth.*, § 63, 9. Schömann, *Griech. Alterth.*, II[3], 9, et d'autres — la fête des morts célébrée en Mæmactérion (Alalcoménios, correspondant à Nov.-Déc.) avec la fête triomphale et panhellénique des Ἐλευθέρια. Il n'y a de jeux qu'aux *Eleutheria*. Cf. Sauppe, ap. *Götting. Nachrichten*, 1864. p. 205. L'inscription consignée dans Keil, *Sylloge inscript. Bœotic.*, p. 127, atteste la persistance prolongée ou plutôt la rénovation de cette fête sous l'empire.

bon génie des Athéniens et des Hellènes ; ce fut encore lui qui sut faire écouter la voix du patriotisme désintéressé, du devoir dicté par une morale supérieure. C'est grâce à lui que ses ambitieux collègues, en particulier Léocrate et Myronide, acceptèrent la proposition conciliatrice de Cléocritos de Corinthe, qui demanda que le prix d'honneur fut décerné, non pas à Athènes ni à Sparte, mais aux Platéens [1]. Et certes, personne ne pouvait envier cet honneur mérité à la petite république qui avait montré un dévouement aussi inébranlable à la cause de la liberté. Les Platéens avaient combattu à Marathon ; quoiqu'ils ne fussent pas marins, ils avaient assisté au combat d'Artémision sur les navires athéniens, et maintenant on venait de livrer sur leur sol, sous la protection de leurs héros indigènes, ce combat suprême qui leur avait imposé les plus lourds sacrifices.

Après une sanglante bataille, en avait donc remporté, dans le propre camp des alliés, une victoire encore plus difficile. Il y eut entente parfaite pour mettre en commun le riche butin de guerre, et pour le répartir, dans les proportions voulues, entre les dieux, les généraux et les soldats. Pour la première fois, les Grecs virent étalés sous leur yeux toute la magnificence et tout le luxe de l'Orient : Xerxès avait laissé à son lieutenant tout l'appareil d'une cour royale ; un harem avec des femmes et des eunuques, des cuisines, des écuries, des tentes avec un mobilier splendide, des masses d'or monnayé, des esclaves, hommes et femmes, étaient tombés au pouvoir des vainqueurs. Pausanias avait bien raison de rire de la folie d'hommes qui, libres de jouir de pareilles splendeurs, avaient préféré se mettre en campagne pour attaquer dans leurs montagnes les Hellènes habitués à vivre de si peu.

Ensuite, on procéda à la sépulture solennelle des guerriers tombés et à la purification du pays. On alla chercher à Delphes, au foyer commun de la nation, un feu nouveau et pur pour les sacrifices [2]. Puis, on prit des mesures plus importantes et d'un intérêt permanent.

Les Platéens s'étaient entièrement jetés dans les bras des

1) Plut., *Aristid.*, 20.
2) Plut., *ibid*, N. Wecklein, ap. *Hermes*, VII, p. 446.

Athéniens. On raconte que, sur la proposition d'Arimnestos, ils avaient résolu d'incorporer leur territoire à celui de l'Attique, alléguant pour raison qu'Aristide avait reçu de Delphes un oracle promettant la victoire aux Athéniens, mais seulement sur leur propre territoire. Mais ce suicide d'une libre cité hellénique, et l'agrandissement qu'il procurait au territoire de l'Attique, devait exciter des susceptibilités, et Aristide ne pouvait permettre que, par là, l'œuvre de paix à laquelle il s'était consacré tout entier courût le risque d'échouer. D'un autre côté, on ne pouvait livrer de fidèles alliés aux rancunes des Thébains, leurs voisins irréconciliables. Il fallait prendre des mesures pour leur assurer la sécurité du lendemain. On trouva un expédient excellent, en décidant que le territoire d'une ville qui avait été le théâtre d'une victoire glorieuse serait déclaré sacré et inviolable, et qu'on ne pourrait l'attaquer sans se mettre en guerre avec toute la Grèce, laquelle considérerait sa défense comme un devoir sacré pour tous les Hellènes.

Ce territoire devint donc pour les Hellènes un nouveau centre national : tous les États de la confédération devaient le protéger contre toute attaque ; de sorte qu'il n'était plus possible de limiter la défense du pays à celle de la péninsule méridionale, et qu'en même temps l'Attique y gagnait une nouvelle garantie de sécurité pour ses frontières. Platée conserva son entière indépendance : la ville fut reconstruite ; à sa porte on éleva un sanctuaire national à Zeus libérateur, à l'autel duquel on célébrerait chaque année l'anniversaire de la victoire ; et, tous les quatre ans, la fête devait être entourée d'une solennité particulière, comportant des jeux et des distributions de prix. Tous les États alliés devaient y prendre part en y envoyant des députés et des théories ; quant aux Platéens, on leur confiait une mission d'honneur, celle de veiller sur les sépultures des guerriers, et d'honorer tous les ans leur mémoire par des sacrifices et des prières. Enfin, on établit une nouvelle organisation des forces défensives de la confédération : on décida qu'on entretiendrait une armée fédérale de 10,000 hommes d'infanterie, 1,000 cavaliers et 100 navires de guerre, toujours prête à défendre la patrie. Sans doute, on prit des mesures pour répartir les frais d'entretien et

pour régler la question du commandement des forces fédérales.

Toutes ces institutions, qui renouvelaient la confédération fondée par le congrès de l'Isthme, furent votées par les contingents réunis en assemblée nationale au nom du peuple hellénique tout entier. Aristide, l'objet de la confiance universelle, fut l'homme qui rendit cette union possible : c'est sur sa proposition que furent prises ces résolutions qui donnaient à la sanglante victoire sa consécration [1].

Le dernier acte de l'armée collective fut l'expédition contre Thèbes : il fallait s'acquitter du devoir de châtier l'allié le plus opiniâtre de l'ennemi national. Onze jours après la bataille, Pausanias parut devant la ville et demanda qu'on lui livrât les chefs de parti qui étaient responsables de la politique thébaine. Ce n'est qu'après un siège de vingt jours qu'il obtint leur extradition. Attaginos avait réussi à fuir : mais Pausanias, après avoir licencié l'armée fédérale, fit exécuter comme traîtres Timagénidas et les autres chefs de la bourgeoisie [2].

§ VI

LA GRÈCE SAUVÉE.

La victoire de Platée était le premier succès décisif de toute la guerre : car, à Marathon et à Salamine, on n'avait brisé que le courage des ennemis ; à Platée, leur puissance et celle de leurs alliés était anéantie. Aussi le jour de Platée est-il le vrai jour de la délivrance de l'Hellade ; le danger est passé, et c'est avec cette date que se termine un *decennium*

[1]) Plut., *Aristid.*, 21.

[2]) Herod., IX, 86-88. Cette exécution eut lieu en vertu du même principe qui fut invoqué après la guerre d'affranchissement de l'Allemagne, et qui fut alors principalement soutenu par Niebuhr, à savoir, qu'un peuple ayant conscience de son unité peut châtier comme félon quiconque a abandonné la cause nationale, encore que le traître n'ait violé aucun droit écrit. Cf. von Treitschke, *Deutsche Geschichte*, I, p. 648.

de l'histoire grecque qui surpasse toutes les périodes précédentes en événements extraordinaires et de grande conséquence. Le peuple grec, qui avait vécu jusqu'alors dans l'obscurité de la vie cantonale, a été brusquement introduit dans la politique du monde.

Aucun écrivain contemporain n'a écrit l'histoire de ces événements. Ils restèrent pendant presqu'une génération confiés à la tradition orale : à chaque champ de bataille, aux dons consacrés dans les temples, aux tombes, s'attachaient des récits qui devinrent peu à peu populaires; les poètes s'ingénièrent non seulement à orner les monuments d'inscriptions mémorables, mais encore à exalter les exploits des guerres de l'indépendance[1]. Les différentes cités se disputaient les chants d'un Simonide, afin de les invoquer en témoignage de leur participation à ces luttes glorieuses. Il existait donc de nombreuses traditions lorsqu'Hérodote, environ quarante ans après Marathon, commença à écrire l'histoire des guerres médiques. Mais ces traditions offraient des lacunes; elles n'étaient pas toujours impartiales et dignes de foi. En effet, dans toutes les guerres qui interrompent d'une manière aussi extraordinaire le cours naturel de la vie d'un peuple et qui forcent toute la nation à y prendre part, la légende se forme immédiatement après les événements : et ce n'est pas chez un peuple d'imagination vive comme les Grecs qu'il faut nous attendre à rencontrer cette sage réserve qui s'en tient consciencieusement à la réalité des faits. Du reste, le calme ne se rétablit nulle part après les guerres de l'indépendance, et

[1]) Sur les descriptions poétiques des guerres médiques (τὰ Περσικά, τὸ Μηδικὸν ἔργον) comme celles de Simonide (cf. SUIDAS, s. v. Σιμωνίδης), nous ne savons malheureusement rien. Nous mentionnerons plus loin des ouvrages analogues, mais plus récents. Sur les représentations figurées, cf. les interprètes d'Euripide (*Ion*, 1159. BÖCKH, *Græc. Trag. Princ.*, p. 192). Le seul ouvrage qui nous donne une idée du style grandiose que les Grecs savaient donner aux sujets empruntés à l'histoire des guerres de l'indépendance est le célèbre vase de Darius (*Monum. dell' Instit.*, IX, tav. 50-52), dont j'ai cherché à déterminer de plus près le contenu historique (ap. *Archäol. Zeitung*, 1857, p. 109). Cf. O. JAHN, *Tod der Sophoniba*, 1859, p. 15. Sur la bataille avec les Perses qui faisait partie de l'ex-voto d'Attale (PAUSAN., I, 25, 2) et dont on possède encore quelques figures, voy. BRUNN, *Annal. dell' Instit.*, 1870, p. 292.

l'excitation qui ne cessa de régner ne portait guère à juger et à raconter les faits simplement, sans hyperbole. Enorgueillis par la victoire, les Grecs s'en tenaient uniquement à ce qui était brillant et grandiose : ils transformaient l'extraordinaire en merveilleux, et dénaturaient ainsi le caractère historique des événements. La poésie, de son côté, fit son œuvre : elle inonda de lumière certaines journées et certains exploits, pour élever les cœurs par leur glorieux souvenir.

C'est dans ces traditions que puisa Hérodote, dont le récit est la principale source de ce que nous savons sur les guerres médiques [1]. Nous nous garderons de lui accorder une confiance absolue, surtout quand il s'agira de faits où un récit fidèle n'était pas possible en l'absence de documents écrits, ou bien quand nous trouverons que la tentation de défigurer la vérité était trop grande. C'était le cas pour le dénombrement des forces ennemies. Au début, les Grecs ne savaient rien de précis sur ce point; et, comme en grossissant le nombre des ennemis ils ajoutaient à leur propre gloire, les chiffres s'enflèrent démesurément dans la bouche du peuple [2]. L'historien ne pouvait consulter des renseignements exacts, émanant de la partie adverse, pour rectifier les exagérations de ses concitoyens. Du temps d'Hérodote, la tradition populaire était déjà tellement identifiée avec l'histoire des guerres de l'indépendance qu'il était impossible de faire le départ exact entre la vérité et la fiction. Ajoutons à cela que l'historien avait une nature poétique, qui n'écartait qu'à regret les traits caractéristiques fournis par la tradition. Ainsi, pour citer un exemple, il admet de bonne

[1]) Comme, dans les parties antérieures de l'ouvrage d'Hérodote, on peut reconnaître un certain nombre de traditions distinctes, ayant chacune leur forme précise, Nitzsch (ap. *Rhein. Mus.*, XXVII, p. 226 sqq.) cherche à distinguer aussi dans la narration des guerres médiques des parties isolées dont les unes, à ce qu'il suppose, proviennent de traditions officielles oralement conservées par les Spartiates (*ibid.*, p. 250), et les autres, de traditions locales empruntées à l'Attique. Si ces dernières appartenaient réellement aux familles des Philaïdes et des Alcméonides, on s'expliquerait par là la défaveur visible avec laquelle sont appréciés les actes de Thémistocle (*ibid.*, p. 243 sqq.).

[2]) Sur les exagérations de convention chez les Grecs en fait de chiffres, voy. Arnold, ad *Thucyd.*, I, 74.

foi le fait que le soleil s'obscurcit lors du passage de Xerxès sur l'Hellespont : en effet, cette coïncidence d'un phénomène naturel avec un événement historique flattait son esprit disposé à porter la poésie dans l'histoire du monde : pourtant, des calculs exacts ont établi que cette éclipse n'eut lieu que deux ans plus tard [1].

Quant à sa narration des événements proprement dits, on peut dire que la confiance en cet historien a grandi à mesure que l'on a pu pénétrer plus profondément et d'une manière plus complète dans l'histoire de l'antiquité. Car, quoiqu'Hérodote montre pour le merveilleux dans les destinées humaines une prédilection plus grande que ne le comporte une science historique libre de préjugés, il n'en est pas moins vrai qu'un amour incorruptible de la vérité et un zèle passionné pour la

[1]) Sur Hérodote considéré comme source historique, voy. NIEBUHR, *Vorlesungen über alte Geschichte*, I, p. 387. 400 sqq., 408, avec les objections de VISCHER (ap. *Zeitschrift für Alterthumswiss.* 1850, p. 349). En ce qui concerne les défauts d'Hérodote, le reproche le plus justifié qu'on lui fasse est de ne pas tenir à l'ordre chronologique et d'être un garant peu sûr dans les questions de chiffres (BÖCKH, *Staatshaushaltung*, I, p. 362. METROPOULOS, *Geschichtliche Untersuchungen über das laked. Heerwesen*, p. 51). Son récit des campagnes de Scythie est l'exemple le plus frappant de la façon dont des faits historiques peuvent être grossis en un laps de temps très court ; on peut le comparer sous ce rapport aux légendes poétiques qui se greffent immédiatement sur la première croisade (NIEBUHR, *Alte Gesch.*, I, p. 189). Les légendes sur le pont de l'Hellespont sont de cette espèce. L'éclipse de soleil de février 478 (sur laquelle se fondait Zech pour retarder de deux ans l'invasion de Xerxès en Europe) est devenue, dans la tradition orale, un signe avant-coureur des événements de l'an 480. Cf. A. SCHÄFER, *De rerum post bellum Persicum in Græcia gestarum temporibus*, 1865, p. 5. Quant aux questions intéressant le patriotisme, les attaques les plus multipliées et les plus malveillantes n'ont pu ébranler la confiance que mérite Hérodote. Plutarque qui, en sa qualité de Béotien, est mécontent de lui, l'incrimine sans succès. Il atteste lui-même l'impartialité de celui qu'il attaque, en lui reprochant d'avoir trop peu loué les Hellènes. En dépit de son affection pour les Athéniens, Hérodote défend Corinthe contre Athènes. La chaleur avec laquelle il partage les sentiments de ses personnages, ses idées théologiques (NITZSCH, *op. cit.*, p. 237), son sens artistique, ne nuisent pas à la sincérité de ses recherches, parce qu'il n'en arrive pas à accommoder les faits à ses vues. Il n'en va pas de même, naturellement, avec les discours insérés dans l'ouvrage : Hérodote profite de l'occasion pour y mêler des considérations générales appropriées aux idées de son temps. Il ne faut pas prendre pour des faits historiques des colloques comme celui qui ouvre le septième livre (VII, 8-12).

recherche des faits sont le trait fondamental de son caractère. Bien que son ouvrage ait eu de bonne heure une grande publicité et que les attaques des écrivains de l'antiquité ne lui aient pas manqué, on ne peut pas dire cependant qu'on ait reconnu chez lui des erreurs graves ou une altération voulue de la vérité. Abstraction faite des défauts de l'historien, qui frappent facilement le lecteur, son œuvre porte le caractère indéniable d'une pleine véracité; les divers événements sont présentés par lui dans une connexion si naturelle que nous pouvons prendre Hérodote pour un garant irrécusable, même alors qu'il ne nous est pas possible de contrôler son récit des guerres persiques par le rapport d'autres contemporains.

L'histoire d'Hérodote n'est pas un panégyrique : il est bien éloigné de ne nous représenter l'époque des guerres médiques que comme un temps de gloire et de bonheur. Bien plus, il considère le tremblement de terre qui secoua l'île de Délos immédiatement avant la bataille de Marathon comme une manifestation divine annonçant le commencement d'une période qui, en peu de générations, apporterait à l'Hellade plus de fléaux et de misères que les vingt générations précédentes n'en avaient vu. Hérodote n'est pas non plus aveugle pour les mérites de l'ennemi, ni pour les défauts de ses compatriotes. Sans doute, il est enthousiaste des mœurs helléniques, là où elles brillent dans toute leur pureté, de l'amour des Hellènes pour la liberté et la patrie : il sent dans toute son étendue la distance qui sépare les Grecs des Barbares : il met sur le compte de ces derniers des actions qui, par leur déraison, nous semblent tou à fait incroyables. Mais nous trouvons pourtant dans son œuvre la preuve que la gloire des Grecs était loin d'être universelle et pure de toute tache. C'est par la corruption que la flotte avait été maintenue réunie à Artémision : c'est par nécessité qu'à Salamine les navires tinrent devant l'ennemi ; et, à Platée, ce fut à une succession de circonstances fortuites que l'armée disloquée par les dissensions intestines dut, en fin de compte, une victoire décisive. Platon pouvait donc dire avec raison que, dans ces guerres tant célébrées, il y eut bien des faits qui faisaient bien peu

d'honneur aux Grecs. C'était le cas moins que jamais, à l'entendre, de parler d'un succès national, puisque, en définitive, l'union des deux grands États avait seule pu sauver la Grèce de l'esclavage dont elle était menacée [1].

De l'aveu des Grecs eux-mêmes, les guerres médiques, examinées de près et avec un esprit dégagé d'illusions, perdent beaucoup de leur prestige. Il n'en est pas moins vrai que la victoire fut complète, et qu'elle n'en est que plus surprenante si nous considérons combien il y eut, du côté des Grecs, peu d'union, de résolution, de sagesse. Les Perses n'avaient-ils pas tout ce qui pouvait leur garantir la victoire : une supériorité numérique imposante, des moyens pécuniaires inépuisables, les troupes les plus braves et les plus dévouées à leur roi ? Leur intelligence et leur expérience militaire ne le cédaient en rien à celles des Grecs. S'ils avaient suivi les conseils d'Artémise ou ceux de Démarate, qui recommandait un débarquement à Cythère, ou encore celui que les Thébains donnaient à Mardonius, à savoir, de jeter la désunion parmi les alliés en corrompant les chefs de partis, les Grecs étaient irrémédiablement perdus. Mais les Perses sont comme frappés d'aveuglement [2]: ils savent aussi peu tirer parti de leur force que de la faiblesse de leurs adversaires, faiblesse qui, comme cela était inévitable dans un groupe de petites républiques, résultait surtout de leur défaut de patience et de ténacité. Au lieu d'attendre tranquillement que leurs ennemis fussent fatigués de leurs immenses efforts, au lieu de les attaquer sur divers points et de les obliger à diviser leurs forces, les Perses firent dépendre tout le résultat de la guerre de quelques batailles, dans lesquelles le courage du moment et le choix bien entendu du terrain devaient tout décider.

Même dans les combats, ce ne fut pas une victoire de la bravoure sur la lâcheté : l'avantage fut à l'agilité de troupes exercées sur des masses maladroites, aux armures de fer et aux longues lances sur les armes des Asiatiques, insuffisantes pour l'attaque comme pour la défense. Mentionnons enfin deux circonstsnces qui tournèrent aux détriment des Perses,

1) Plat., *Legg.*. p. 692.
2) ὁ βάρβαρος αὐτὸς περὶ αὑτῷ τὰ πλείω σφαλείς (Thuc., I, 69).

sous Xerxès et sous Mardonius : en premier lieu, le fanatisme qui les entraîna à détruire les sanctuaires helléniques et à pousser la fureur des ennemis au plus haut degré ; par là, ils firent d'une guerre contre un peuple une guerre contre ses dieux et exaltèrent le courage des Grecs, qui se trouvaient dès lors assurés de l'assistance de leurs dieux et de la justice de leur cause [1]. Ce qui paralysa ensuite l'effort des armes perses, c'est que les Perses avaient eux-mêmes perdu toute confiance, et marchaient d'un air abattu au-devant de leur destinée. Un témoin digne de foi a raconté à Hérodote qu'au festin d'Attaginos [2], il avait eu à côté de lui un Perse qui, le visage inondé de larmes, lui avait confié qu'il voyait clairement devant ses yeux la perte irrémédiable des siens, dont bien peu devaient en réchapper. Ainsi pensaient, disait-il, beaucoup de ses compatriotes, qui suivaient par force leurs princes ; et il ajoutait que c'était pour un homme le plus triste des sorts que de voir la situation sous son vrai jour et de ne pouvoir y porter remède [3]. Les chefs comme les troupes reconnaissaient la supériorité de la tactique grecque, de sorte qu'ils ne pouvaient plus combattre avec leur ancienne confiance dans la victoire.

La victoire des Grecs sur les Perses fut en même temps la victoire du régime constitutionnel sur le despotisme. On avait retrouvé sur les champs de bataille la bravoure et la vertu telles que les cités libres de la Grèce pouvaient seules les développer. Des hordes qui n'avaient d'autre lien que la soumission au même empire avaient succombé sous les coups d'armées civiques, réunies sous une loi commune. Et dans ces armées qui n'avaient point de maître, où personne n'avait droit de vie et de mort sur les soldats, il s'était trouvé plus de subordination, de discipline et d'énergie que chez les Barbares commandés despotiquement.

[1]) L'incendie des temples (conseillé par les Mages, suivant Cic., *Legg.*, II, 10) donna à la guerre le caractère d'une guerre de religion, pareille à celle qu'avait faite Cambyse en Égypte (Herod., VIII, 143).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 329.

[3]) Herod., IX, 16. Les raisons alléguées par Cox (*History of Greece*, I, p. 511) contre le récit de Thersandros sont peu convaincantes.

Mais toutes les constitutions ne montrèrent pas une valeur égale : tout l'honneur fut pour les républiques proprement dites. Pour les oligarchies, qui n'avaient pas pris part au mouvement national, la victoire des Grecs fut une défaite et une profonde humiliation. Sparte elle-même n'avait pas donné ce qu'on attendait de l'État le plus guerrier de la Grèce. Elle était toujours restée en arrière ; elle avait été de mauvaise foi, égoïste, peu patriotique, même en face des dispositions plus généreuses de ses alliés péloponnésiens, telles qu'elles s'exprimèrent par la bouche de Chiléos. Les Spartiates avaient été capables de sacrifier leur propre roi à leur politique imprévoyante et déloyale qui ne voulait pas voir plus loin que l'isthme ; et ce qui les avait enfin décidés à franchir les défilés de l'isthme, ce ne fut pas un véritable patriotisme, mais plutôt la crainte toujours renaissante d'une réconciliation entre les Athéniens et les Perses. Quant aux Athéniens, qui dès le commencement avaient été seuls à viser sans défaillance un but élevé, leur constitution avait affirmé dans toute sa plénitude sa valeur intrinsèque, comme élément de victoire. Elle se trouva du même coup consolidée à Athènes même, et la victoire sur les Perses fut en même temps celle de la démocratie sur l'aristocratie, d'Athènes sur Sparte. Les adversaires les plus systématiques de la souveraineté populaire furent obligés de reconnaître la grandeur de la démocratique Athènes : Pindare lui-même ne put faire autrement ; il dut rendre hommage à la vérité, appeler Athènes la « colonne de l'Hellade, » et dire des combats d'Artémision que « les fils des Athéniens y avaient jeté les assises brillantes de la liberté [1]. »

La défaite des Perses a été le salut de la Grèce et de toute sa civilisation. Car il ne s'agissait pas ici d'une issue plus ou moins glorieuse de la lutte, ni de puissance accrue ou diminuée pour les parties belligérantes : c'était une question de vie ou de mort pour l'hellénisme. Les Perses ne se seraient pas contentés d'une simple reconnaissance de leur souveraineté, la destruction des sanctuaires le prouve suffisamment ; et s'ils

[1]) ὅθι παῖδες Ἀθαναίων ἔβαλοντο φαεννὰν κρηπῖδ' ἐλευθερίας (Pind., ap. Plut. *Themist.*, 8. *Fragm.*, p. 580 Böckh).

avaient laissé subsister quelques cités grecques, des tyrans, amis des Perses, les auraient dominées et auraient étouffé chez elles toute liberté de la pensée. Sans cette liberté, point d'État grec possible, point de religion grecque, d'art grec, de science grecque ; en un mot, rien de ce qui constitue le génie de la Grèce. Les expéditions des Perses ont donc, en fin de compte, produit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Les Grecs sentirent, avec plus de fierté que jamais, la différence qu'il y avait entre eux et les Barbares : l'idée d'une patrie commune s'était réveillée avec une force nouvelle, et, bien loin d'avoir été châtiée et humiliée, l'Hellade n'a jamais été plus forte, plus unie et plus sûre de la victoire que sur le champ de bataille de Platée.

CHAPITRE DEUXIÈME

LA PUISSANCE CROISSANTE D'ATHÈNES.

§ I. — ATHÈNES ET LE MOUVEMENT NATIONAL. — Thémistocle dans l'Archipel. Conquête de Samos et bataille de Mycale (479). — Délibération sur le sort de l'Ionie. — Campagne d'hiver ; prise de Sestos (478). — Reconstruction d'Athènes (478). — Obstacles apportés à la construction des murs.— Thémistocle à Sparte (478). — Services rendus par Thémistocle. — Le Pirée. — Innovations administratives. — La constitution modifiée sur la proposition d'Aristide (vers 478).

§ II. — L'HÉGÉMONIE ATHÉNIENNE. — La flotte fédérale devant Cypre et devant Byzance (476). — Trahison et rappel de Pausanias (476). — Scission dans la flotte fédérale. — L'hégémonie transférée aux Athéniens (476-475). — La nouvelle confédération organisée dans l'Archipel. — Athènes préside la ligue maritime de Délos — Les Perses en Thrace. — Expédition dans la mer de Thrace.— Cimon généralissime de la Ligue.— Prise d'Eïon et de Scyros (470-469). — Dissensions dans la Ligue : révolte et soumission de Carystos et de Naxos.

§ III. — SCANDALES ET DÉFECTIONS. — Timocréon et Thémistocle. — Orgueil et impopularité de Thémistocle. — Thémistocle banni par l'ostracisme (470). — Procès et mort de Pausanias (467). — Condamnation de Thémistocle. — Aventures de Thémistocle fugitif (467-466). — Bataille de l'Eurymédon (465). — Avénement d'Artaxerxès (464). — Thémistocle à Suse. — Thémistocle à Magnésie. — Mort de Thémistocle (vers 460). — Les Athéniens sur le Strymon (465). — Défection de Thasos (464). — Tremblement de terre à Sparte (464). — Prise de Thasos (462).

§ IV. — LES PARTIS A ATHÈNES. — Rôle et influence de Cimon à Athènes. — Mort d'Aristide (vers 467/6). — Les adversaires de Cimon. — Tactique du parti des réformes. — Périclès accusateur de Cimon. — Sparte implore le secours d'Athènes (461). — Régénération d'Argos. — Rupture avec Sparte : alliance avec Argos (461). — Rôle de l'Aréopage. — Expédition en Égypte (460). — La loi d'Éphialte (460). — Bannissement de Cimon (459). — Limitation des pouvoirs de l'Aréopage. — Achèvement de la constitution démocratique.

§ V. — LA LIGUE ATHÉNIENNE ET LES PÉLOPONNÉSIENS. — État de la Ligue maritime. — Transfert de la caisse fédérale à Athènes (vers 460). — Mouvements dans le Péloponnèse. — Corinthe et Égine contre Athènes : guerre corinthienne (450-457). — Les Spartiates en Phocide et en Béotie. — Conspirations à Athènes. — Bataille de Tanagra (457) et d'OEnophyta (456).

§ VI. — Dernières luttes et apaisement général. — Prise d'Égine par les Athéniens et d'Ithome par les Spartiates (456). — Les Messéniens à Naupactos (456). — Expéditions des Athéniens sur terre et sur mer. — Retour de Cimon (vers 454). — Armistice avec Sparte (451/0). — Dernière campagne et mort de Cimon (449). — Troubles en Phocide et en Béotie. — Bataille de Coronée (447). — Athènes sauvée par Périclès (446). — Colonisation de l'Eubée. — La Paix de trente ans (445). — Négociations avec la Perse : ambassade de Callias (vers 445). — La paix dite de Cimon. — Le parti de Cimon dirigé par Thucydide, fils de Mélésias. — Thucydide banni par l'ostracisme (444).

§ I

ATHÈNES ET LE MOUVEMENT NATIONAL.

Pendant les vicissitudes de la guerre en Attique et en Béotie, vicissitudes auxquelles mit fin la bataille de Platée, la lutte entre les Hellènes et les Perses s'était déjà depuis longtemps transportée sur un autre théâtre. Car Thémistocle avait, au lendemain de la fuite de Xerxès, conduit les navires athéniens dans l'Archipel; il lui tardait de voir la puissance qu'il avait créée déployer tous ses moyens. La flotte ne devait pas être seulement un bouclier, mais une arme tranchante, destinée à châtier et à conquérir. Aussi, sans consulter les autres généraux, il avait aussitôt résolu, à ses risques et périls, de demander compte de leur conduite aux petits États maritimes qui avaient donné leur concours aux Perses.

C'est avec l'orgueil d'un maître qu'il alla réclamer aux insulaires des amendes pécuniaires. Ils n'avaient pas à hésiter, car il avait à bord deux puissantes divinités, la persuasion et la contrainte : il fallait choisir l'une ou l'autre.

Andros osa résister et fut assiégée, tandis que Paros, Carystos, et d'autres cités insulaires, payaient sans retard les amendes exigées, pour ne pas subir le sort des Andriens. La terreur se répandit dans le monde des îles, pour qui le jour de Salamine fut le début d'une nouvelle oppression : quant à Thémistocle, successeur de Miltiade, mais plus heureux que lui, il revint à Athènes avec ses navires chargés d'or. Les citoyens sentirent combien leur puissance avait grandi ; malgré leurs

maisons, leurs fermes, leurs remparts en ruines, quoiqu'ils eussent à peine le droit de se dire maîtres du sol qu'ils foulaient, il se sentaient grands et puissants. Au lieu de concentrer leurs forces, par un sentiment d'inquiétude et de pusillanimité, ils résolurent, quoi qu'il pût arriver, de faire avec leur flotte une nouvelle expédition l'année suivante.

Les autres États ne voulurent pas laisser Athènes aller seule de l'avant. Au commencement du printemps, tandis que Mardonius était encore en Thessalie, Égine vit se réunir une flotte de 110 vaisseaux commandée par Léotychide et Xanthippos[1]. A peine était-elle rassemblée que des messagers d'Asie vinrent annoncer que la flotte perse, forte de 300 voiles, était mouillée à Samos pour surveiller l'Ionie; qu'une armée de terre se réunissait dans le même but à Mycale, et que Xerxès attendait lui-même à Sardes l'issue des opérations engagées en Grèce; mais que, malgré cela, une grande effervescence régnait partout, et qu'une insurrection avait éclaté à Chios. La flotte n'aurait qu'à se montrer dans les eaux ioniennes pour décider toutes les villes de l'Asie à se déclarer ouvertement pour les Grecs.

La flotte s'avança jusqu'à Délos : elle y reçut de nouveaux messages. Samos elle-même, le quartier-général de la puissance ennemie, avait envoyé des députés qui conjurèrent les généraux de délivrer leur île de la domination des Barbares et des tyrans institués par eux. Les Athéniens triomphèrent des lenteurs des Péloponnésiens. Samos fut incorporée à la confédération hellénique, sous les yeux de la flotte perse, qui se trouvait de nouveau en face des Grecs. Elle n'osa pas résister, et, bien que trois fois supérieure en nombre, elle alla se réfugier au promontoire de Mycale, sous la protection de l'armée de terre. Là, on tira les navires sur le rivage et on les entoura de solides retranchements. De cette façon, on se croyait complètement en sûreté, et l'on comptait regagner facilement plus tard ce qu'on abandonnait pour le moment.

Mais les Grecs n'entendaient pas laisser leur œuvre inachevée. Léotychide, qui s'était une fois pour toutes abandonné à la di-

[1]) Herod., VIII, 130.

rection active et énergique de l'esprit ionien, résolut de suivre les ennemis. C'est avec stupéfaction que les Perses, retranchés à Mycale, virent les Grecs débarquer leurs troupes et marcher, sous une grêle de traits, contre le camp où s'abritaient les vaisseaux. Les Athéniens avec les Corinthiens, les Sicyoniens et les Trœzéniens, ayant moins d'espace à parcourir, en vinrent les premiers aux mains avec l'ennemi. Ils repoussèrent les Perses et pénétrèrent avec eux dans le camp. La défection des auxiliaires grecs, particulièrement des Milésiens, qui devaient couvrir la retraite dans la montagne et qui, au lieu de le faire, égarèrent à dessein les troupes obligées de battre en retraite, contribua à rendre la défaite complète : les Perses avaient pourtant combattu avec une grande valeur et avaient eu pour eux l'avantage du nombre et du terrain. Les deux généraux, Tigrane et Mardontès, restèrent sur le champ de bataille [1]. Ce qui restait de l'armée se réfugia, dans l'état le plus misérable, à Sardes, où Xerxès avait établi sa cour et attendait les bulletins de victoire promis par Mardonius. Au moment où il se croyait le maître de la Grèce, il était attaqué et vaincu sur son propre territoire : sa puissance était si complètement abattue qu'il était hors d'état d'empêcher la défection ouverte des côtes voisines. D'après la légende accréditée par les Grecs, la téméraire et brillante victoire de Mycale fut remportée le soir même du jour où leurs frères combattaient à Platée : on va jusqu'à prétendre que, par une sorte de miracle, le bruit de la victoire remportée au même moment en Europe avait circulé dans l'armée, et l'avait encouragée au plus chaud de la bataille.

Les succès que les Hellènes venaient de remporter étaient tellement inattendus que, peu préparés à leur bonheur, ils furent embarrassés de leur propre victoire. Qu'allait-on faire de l'Ionie, qui avait secoué pour la seconde fois le joug des Perses avec l'aide des Éoliens, au moins de ceux de Lesbos [2]?

[1]) Herod., IX, 90, 103.

[2]) τὸ δεύτερον Ἰωνίη ἀπὸ Περσέων ἀπέστη (Herod., IX, 104). Éphore (ap. Diod., XI, 34-37), entraîné par son patriotisme local d'Éolien, prétend que les villes éoliennes prirent part à cette défection. Hérodote (IX, 106) n'a entendu parler que des Lesbiens.

Devait-on l'admettre tout entière dans la confédération hellénique ? Les Péloponnésiens pensaient que la responsabilité serait par trop lourde ; il faudrait alors avoir constamment une flotte occupée à protéger les innombrables points de la côte, dès que les Perses, revenant de l'intérieur avec des forces nouvelles, reprendraient l'offensive. Ne valait-il pas mieux abandonner le pays, transporter les habitants dans d'autres parties de la Grèce, et les installer aux dépens des complices du Mède, c'est-à-dire des Argiens, des Béotiens, des Locriens et des Thessaliens ? De cette façon, on pourrait constituer une Grèce continentale ramassée sur elle-même, compacte et forte.

Les Athéniens prirent en main la cause des villes. Ils contestèrent aux Péloponnésiens le droit de se mêler des affaires des colonies athéniennes (car on regardait maintenant comme telles toutes les cités ioniennes), et s'opposèrent énergiquement à des mesures qui livreraient aux Perses les meilleurs points d'attaque contre l'Hellade. Il fallait, au contraire, que l'Ionie devînt un boulevard contre les Barbares ; les Grecs devaient en être les maîtres, s'ils voulaient garantir la sécurité de la mer et de leurs propres côtes. L'opinion des Athéniens était soutenue par les Ioniens qui, naturellement, répugnaient à une déportation violente. On admit donc, pour commencer, Samos, Lesbos, Chios et un certain nombre d'autres villes insulaires dans la confédération [1]. Chose étrange ! hier encore, les Hellènes avaient regardé leurs propres cités comme perdues; ils disputaient à l'ennemi, au prix de mille dangers, le sol si exigu de leur patrie; aujourd'hui, un nombre considérable de populations sujettes des Perses passait de leur côté, et il se formait une nouvelle Hellade, un empire grec embrassant les deux rivages de la mer.

La prudence commandait qu'on s'assurât avant tout contre une nouvelle invasion des armées asiatiques en Europe. On croyait en effet que le pont de l'Hellespont existait encore,

[1]) La délibération sur l'Ionie est dans Hérodote (IX, 106). Diodore (XI, 37) parle aussi des projets d'émigration. Lemnos et Imbros appartiennent au φόρος νησιωτικός et non pas Ἑλλησποντιακός : KIRCHHOFF (ap. *Hermes*, XI, p. 15) en conclut que ces îles ont été comprises des premières dans la confédération athénienne.

ou avait été rétabli. Lorsqu'on en eut constaté la destruction, les Péloponnésiens insistèrent pour que l'on considérât comme terminée une expédition dont le succès inespéré les avait déjà entraînés plus loin qu'ils ne voulaient aller. Mais les Athéniens se déclarèrent résolus à rester, malgré la saison avancée, et à ne pas laisser incomplète l'entreprise commencée. Sestos, la citadelle de l'Hellespont, ne pouvait rester dans les mains de l'ennemi, et il fallait tenter tout de suite l'attaque, avant que la ville ne se fût organisée par la défense. Ils laissèrent les Péloponnésiens rentrer chez eux, et, sous le commandement de Xanthippos, ils s'associèrent avec la marine des Ioniens et des Hellespontiens pour la nouvelle entreprise [1].

Ils trouvèrent une défense plus énergique qu'ils ne s'y étaient attendu. Artaycte, le gouverneur de la Chersonèse, était enfermé dans Sestos, avec tous les trésors qu'il avait amassés. Il se préparait à une défense désespérée, avec l'idée que des troupes perses ne pouvaient manquer de venir au secours de cette importante forteresse. L'hiver vint [2], et les Athéniens commençaient déjà à être las des efforts inaccoutumés qu'ils avaient dû faire. Mais les généraux surent relever le moral de leurs soldats, et leurs promesses ne tardèrent pas à se réaliser. Les Perses furent obligés par la famine de quitter la ville, et Artaycte tomba aux mains des Grecs, qui châtièrent sévèrement ce violateur de leurs sanctuaires [3]. C'était un brillant succès : la Chersonèse était délivrée, et l'on rapportait en triomphe un riche butin où figuraient aussi les câbles tressés en Égypte pour le pont. Mais le principal résultat était que les Athéniens avaient tenu seuls la campagne, qu'ils avaient formé avec les Ioniens une seule puissance maritime et qu'ils avaient gagné à de pareils succès une assurance qui ne devait reculer dorénavant ni devant les distances, ni devant les diffi-

[1]) Thucydide (I, 89) passe sous silence l'expédition collective dirigée sur Abydos et fait partir pour l'Hellespont les Athéniens seuls avec leurs nouveaux alliés.

[2]) Σηστὸν ἐπιχειμάσαντες εἷλον (Thuc., I, 89).

[3]) Herod., IX, 118 sqq. D'après Kirchhoff (*Abhandl. der Berl. Akad.*, 1873, p. 24, id. *Hermes*, XI, p. 8), Sestos n'aurait été alors occupée que temporairement, et aurait été reconquise à nouveau par Cimon (Plut., *Cimon*, 9).

cultés. Ils voyaient déjà dans leur ville la capitale des pays maritimes de la Grèce.

Mais cette Athènes, dans quel état elle était! Il ne restait debout que quelques pans de mur de l'ancienne enceinte, quelques maisons isolées qu'avaient habitées les chefs de l'armée des Perses : partout, des ruines et des décombres. Après la bataille de Platée, les habitants étaient revenus de Salamine, de Trœzène, d'Égine : ils n'avaient pas même eu la flotte et ses équipages pour les aider au retour et les assister dans le pénible labeur de la réinstallation. Dans un pays comme l'Attique, la prospérité dépendait entièrement de la culture du sol, d'une culture soignée et ininterrompue. Les terres dévastées étaient devenues pour la plupart improductives. On s'arrangea pour passer l'hiver comme on pourrait. Au retour du printemps on put commencer la reconstruction [1]. Tout le monde se mit à l'œuvre avec une joyeuse émulation. Ni l'argent ni les esclaves ne manquaient : on apporta des matériaux de partout. On comprend le besoin qu'éprouvaient les citoyens, après les soucis de l'exil et la misère des dernières années, de se retrouver enfin dans une ville à eux et de s'asseoir à leur foyer. Pourtant, on ne songea pas cette fois encore à la commodité de l'installation privée ; on pensa avant tout à la ville prise dans son ensemble et à sa sécurité.

Thémistocle, le fondateur du Pirée, fut avec raison, dans cette conjoncture, l'homme de la confiance publique. Il eût volontiers transplanté les habitants au Pirée : mais, ne fût-ce qu'en raison des motifs religieux, la chose était impraticable. On ne pouvait pas songer non plus, sous la pression des circonstances, à rebâtir la ville d'après un plan nouveau et régulier : seulement, on résolut de reculer dans tous les sens l'enceinte au delà de l'ancienne muraille, qui datait du temps des Pisistratides et de Clisthène, afin de pouvoir, en cas de nouveau siège, offrir un asile aux campagnards dans l'intérieur de la ville. Au nord, la muraille fut reculée dans la

[1]) Sur l'époque de la reconstruction d'Athènes, voy. ULLRICH, *Ueber die hellenischen Kriege* (Programm 1868).

plaine ; à l'est, c'est probablement à cette époque qu'on fit rentrer dans la ville le téménos de Zeus Olympios ; vers le sud-ouest, on construisit les murs sur la crête des rochers qui s'étendent dans cette direction et qui étaient très habités dès les temps les plus anciens. Le rempart devait former vers la mer un grand ouvrage avancé en pointe [1]. Thémistocle, avec sa vigueur d'esprit et sa perspicacité accoutumée, voulut qu'en dépit des nécessités et du moment et de l'urgence qui obligeait à précipiter les travaux, on ne songeât pas seulement aux besoins présents, mais qu'on fît renaître dès maintenant de ses ruines une Athènes bien plus grande et plus forte, pour que la ville, et avec elle le pays entier, fût en état de braver à l'avenir les dangers de la guerre en conservant toute son indépendance et toute sa force de résistance.

Mais on ne voulut pas même permettre aux Athéniens d'exécuter leurs ouvrages définitifs conformément à leurs propres idées. Leurs entreprises grandioses réveillèrent les vieilles jalousies et la malveillance sourde d'autrefois. Ce furent surtout les États maritimes voisins qui, s'étant laissé surpasser en si peu de temps, virent avec une véritable anxiété la puissance des Athéniens s'établir au nord et à l'est de l'Archipel. Comment s'y prendrait-on pour s'opposer par la suite aux progrès ultérieurs de leur puissance !

Aussi les États du Péloponnèse, avant tout Égine et Corinthe, se hâtèrent-ils d'attirer sur la situation l'attention de Sparte [2]. Les Spartiates, disaient-ils, ne devaient pas se laisser tromper par la condescendance qu'Athènes avait montrée jusqu'alors. Elle avait accepté l'hégémonie de Sparte aussi longtemps que son propre intérêt le demandait. Mais bientôt, on la verrait s'élever au-dessus de tous, répudier toute

[1]) Sur le tracé des murailles élevées par Thémistocle, voy. E. CURTIUS und KAUPERT, *Atlas von Athen*, 1. 2. 3 et E. CURTIUS, *Attische Studien*, I, p. 60 sqq. (Abh. der K. Ges. d. Wiss. zu Göttingen. 1860). Sur le bastion triangulaire au S. O., cf. *ibid.*, p. 61-65. KAUPERT (*Monatsber. der Berl. Akad.*, 1879, p. 618 sqq.) évalue le périmètre de l'enceinte d'Athènes à 7912 mètres, celui des murs du Pirée à 12,665 mètres.

[2]) Observations faites par Sparte ἐξοτρυνόντων τῶν ξυμμάχων (THUC., I, 89). Plutarque (*Themist.*, 19) cite parmi les plaignants les Éginètes.

apparence de subordination, et rompre le pacte fédéral conclu entre les Hellènes. En ce moment Athènes, sans défense, était hors d'état encore de repousser les exigences de Sparte : mais, une fois ses murailles achevées, elle échapperait pour toujours à toute influence de sa rivale. C'était donc le moment d'agir : on était encore maître de l'avenir de la Grèce.

A leur point de vue, les ennemis des Athéniens avaient complètement raison : comme Sparte, fidèle à l'esprit de sa législation, ne voulait d'enceinte fortifiée nulle part et ne se faisait pas illusion, sachant bien qu'une ville entourée de bonnes murailles serait imprenable pour des armées péloponnésiennes, elle résolut en effet d'empêcher à tout prix l'achèvement des remparts d'Athènes. Mais il n'était pas facile d'exposer ouvertement les véritables raisons : aussi les Péloponnésiens cherchèrent-ils à établir, naturellement dans l'intérêt bien compris de la patrie, que leur péninsule pouvait seule être défendue avec succès et que, instruits par l'expérience des dernières campagnes, les Grecs devaient une fois pour toutes arrêter et décider en conséquence un système de défense bien déterminé. On avait pu se convaincre qu'il était impossible de se maintenir dans la Grèce centrale; que, dans une nouvelle guerre, toute place forte au nord de l'isthme ne pouvait devenir, comme Thèbes l'avait été, qu'un point d'appui redoutable pour les forces de l'ennemi. On ne rougit pas, en opposition flagrante avec les résolutions prises à Platée, d'exprimer ouvertement ces lâches frayeurs; on alla jusqu'à inviter les Athéniens eux-mêmes à prendre part à la démolition de toutes les fortifications dans la Grèce centrale. Sparte se fit donner la mission de veiller à l'exécution de cette mesure, et de réclamer énergiquement tout d'abord la suspension des travaux commencés à Athènes pour la construction des murs.

Les ennemis d'Athènes avaient bien choisi leur moment. La ville ne pouvait résister à une armée péloponnésienne envahissant l'Attique pour exécuter la décision de la majorité du conseil fédéral : car il ne fallait pas songer à se mesurer en rase campagne avec les forces de Sparte. Voilà donc Athènes qui, après avoir par son abnégation et son énergie rendu les

services les plus éminents à la patrie commune, se voyait réduite, par la proposition perfide de ses voisins jaloux, au plus cruel embarras : elle était en danger de perdre toute indépendance.

La ruse seule pouvait la sauver. Lorsque les Spartiates vinrent porter à Athènes leurs impérieuses sommations, Thémistocle fit aussitôt arrêter les travaux; il promit, avec une condescendance admirablement simulée, de se rendre à Sparte, pour y discuter en personne ce qui restait à faire. Une fois à Sparte, il laissa passer les jours après les jours, prétextant qu'il attendait ses collègues, pendant qu'à Athènes, suivant ses instructions, tous les bras disponibles, citadins et campagnards, hommes et femmes, enfants et esclaves, tous travaillaient sans relâche au mur d'enceinte et y employaient tous les matériaux qu'ils avaient sous la main. On n'épargna pas même les stèles funéraires en marbre : elles servirent à consolider les fondations [1].

Dès que la muraille eut atteint une hauteur qui permettait de la défendre en cas de besoin, les autres ambassadeurs partirent pour Sparte. Thémistocle continua à nier effrontément tout ce que l'on disait des travaux, et, après de longues discussions sur ce sujet, après maints renseignements contradictoires, il invita enfin les Spartiates à envoyer à Athènes des hommes sûrs, qui, sans s'arrêter aux dires des voyageurs, prendraient officiellement connaissance de l'état des choses. Il s'offrait à rester à Sparte avec ses collègues, comme garant de la vérité de sa déclaration.

Il fut fait ainsi. Lorsque les ambassadeurs spartiates arrivèrent à Athènes, on les retint comme il avait été convenu ; ils répondaient ainsi de la sécurité de Thémistocle. En effet, dès que celui-ci eut été informé du succès de son plan, il jeta le masque et déclara sans ambages que les Athéniens avaient deux fois, dans un moment de détresse et abandonnés de tous,

[1]) πολλαὶ στῆλαι ἀπὸ σημάτων καὶ λίθοι εἰργασμένοι ἐγκατελέγησαν (THUC., I, 93). On a des inscriptions funéraires qui étaient incorporées dans la maçonnerie des murs bâtis par Thémistocle (C. I. ATTIC., I, 479. 483. 477 b) ainsi que le relief du discophore provenant du Dipylon (*Abhandl. der Berl. Akad.*, 1873, p. 153 sqq.).

sacrifié leur ville et leur pays; qu'aujourd'hui aussi ils avaient, de leur propre initiative, entouré leur ville de murailles; que c'était le parti le plus sage et pour eux et pour toute la Grèce, attendu que la confédération hellénique avait pour principe fondamental l'indépendance égale de tous ses membres. Les ennemis d'Athènes, voyant leurs projets déjoués, durent faire bonne mine à mauvais jeu. Ils prétendirent n'avoir voulu donner qu'un bon conseil, et, en fin de compte, il ne resta plus qu'à faire rentrer de part et d'autre les ambassadeurs chez eux.

Cette ruse assez grossière n'aurait pu réussir si les magistrats de Sparte n'avaient pas été favorables à Thémistocle: ils avaient cédé à la pression des confédérés, sans vouloir sérieusement aboutir. Il est probable que Thémistocle avait à Sparte un parti important qu'il s'était attaché lors de son dernier séjour. Mais, quels qu'aient été les moyens qu'il employa pour faire réussir ses plans, ils étaient commandés par la nécessité et par la déloyauté des adversaires, à tel point qu'Aristide lui-même n'avait pas hésité à faire partie de l'ambassade. L'heureux succès de Thémistocle fit de lui le second fondateur d'Athènes, le restaurateur de son indépendance. L'avenir était maintenant assuré; désormais on n'avait plus qu'à suivre des chemins frayés, soit pour l'organisation intérieure de la cité, soit pour le développement de sa puissance au dehors.

Deux ans après la bataille de Platée, la ville haute et la ville basse étaient entourées de murs. En effet, la construction des murailles du Pirée, interrompue par la guerre, avait été reprise à nouveau: les carrières de la presqu'île fournissaient des matériaux en abondance, et, tandis que les remparts de la ville portaient les traces manifestes de la hâte avec laquelle on les avait bâtis, les constructions du port furent exécutées avec beaucoup plus de soin et sans regarder à la dépense.

Les murailles, offrant un développement de plus de 11 kilomètres, faisaient tout le tour de la presqu'île, suivant le bord sinueux des rochers et enfermant dans son enceinte les trois ports. A l'entrée des ports s'élevaient deux tours vis-à-vis l'une de l'autre, et si près qu'elles pouvaient être reliées par des chaînes: c'étaient les portes du Pirée du côté de la

mer. Les murailles étaient épaisses d'environ 16 pieds, construites partout sans mortier, en pierres de taille rectangulaires. Thémistocle qui, dit-on, voulait les élever à 60 pieds, s'arrêta à 30 [1]. Cet ouvrage défensif, qui renfermait les trésors les plus précieux d'Athènes, ses navires, ses chantiers, ses arsenaux et ses magasins, devait être un chef-d'œuvre, capable de défendre le Pirée avec une petite garnison, en dépit du voisinage d'États maritimes jaloux.

La création du Pirée était l'orgueil de Thémistocle. C'était, après la flotte, la deuxième œuvre qui faisait d'Athènes une grande ville. Thémistocle fit son possible pour hâter la croissance de la jeune cité, pour peupler les espaces vides d'habitants utiles. Sur sa proposition, on favorisa l'immigration d'artisans, d'industriels, d'artistes étrangers : les plus pauvres d'entre eux furent, pendant quelque temps, exemptés des impôts que payaient à l'État les étrangers domiciliés [2].

Peu d'années auparavant, on avait vu tout ravagé et Athènes elle-même complètement rasée ; maintenant il y avait, comme par enchantement, deux grandes villes situées à peine à une heure et demie l'une de l'autre, deux acropoles entourées de vastes enceintes, deux agglomérations de citoyens rivalisant d'activité, d'industrie. Naturellement, les anciennes autorités administratives ne suffisaient plus ; car la ville maritime, qui s'était promptement accrue d'éléments étrangers et très divers, exigeait une police énergique. Le personnel des fonctionnaires fut donc augmenté ; on nomma des chefs particuliers de la police (ἀστυνόμοι), des inspecteurs du marché (ἀγορανόμοι) pour le Pirée ; on y institua de même des fonctions spéciales pour l'inspection des mesures et des poids (μετρονόμοι), comme pour celle du commerce des grains (σιτοφύλακες).

Après cela, il fallait aussi créer pour la marine de nouvelles

[1]) ὕψος ἥμισυ μάλιστα ἐτελέσθη οὗ διενοεῖτο (THUC., I, 93). Appien (*B. Mithrid.*, 30) donne la hauteur de 40 coudées ou 18m50. Or, comme on ne pouvait songer à élever le mur jusqu'à 37 mètres, le chiffre d'Appien représente probablement la hauteur projetée, mais qui ne paraît pas avoir jamais été atteinte. Ross (*Archäol. Aufsätze*, I, p. 293) corrige le passage et lit 14 coudées ou 6m47.

[2]) DIOD., XI, 43. BÖCKH (*Staatshaushaltung*, I, p. 448) croit à une méprise de l'historien. Cependant, voy. *Philologus*, XXVIII [1869], p. 48.

autorités compétentes qui surveilleraient le port marchand, l'Emporion, et d'autres encore pour les ports de guerre ; il fallait notamment une autorité qui eût tout le matériel de guerre sous sa direction, et cette autorité avait besoin à son tour, pour tenir au courant ses minutieux inventaires, de tout un personnel de scribes. Comme la flotte de guerre devait être complétée, on institua à cet effet des commissions particulières, choisies parmi les citoyens, et on leur adjoignit d'autres fonctionnaires chargés de la comptabilité. Depuis que la nouvelle ville s'était élevée à côté de l'ancienne, le cercle des affaires publiques s'était ainsi considérablement étendu dans toutes les directions.

Athènes avait également besoin, après les victoires de Salamine et de Platée, d'une transformation de sa constitution politique. Les craintes de l'un des partis et les espérances de l'autre s'étaient réalisées. Grâce à l'élan patriotique de toute la population, grâce à la bravoure et au dévouement de toutes les classes, la ville avait été sauvée. Pauvres et riches avaient rivalisé dans la pratique de ces vertus, et les peines supportées en commun avaient cimenté le nouveau lien fraternel qui unissait tous les citoyens entre eux. Il était donc juste d'accorder à tous une part égale aux honneurs et aux droits civiques, et d'abroger l'article de la constitution d'après lequel les membres inscrits dans la première classe du système timocratique de Solon, les « pentacosiomédimnes [1], » pouvaient seuls arriver aux charges honorifiques de l'État. C'était là désormais un privilège blessant pour le sentiment que les classes inférieures avaient, à juste titre, de leur valeur. N'étaient-ce pas précisément les pauvres, l'équipage de la flotte, qui avaient le plus contribué à la victoire? En outre, bon nombre de citoyens aisés avaient été réduits à la pauvreté par les événements de la guerre ; les propriétaires fonciers, dont les fermes avaient été incendiées, avaient souffert plus que tous les autres. Ces hommes, au nombre desquels se trouvait Aristide, devaient-ils, par surcroît de malheur, perdre encore leur situation civile ? Ce danger les menaçait cependant, et c'est

[1]) Voy. vol. I, p. 411.

pour cette raison que déjà, dans le camp de Platée, les propriétaires fonciers ruinés s'étaient laissé aller à des menées déloyales et à des complots contre la constitution; la présence d'esprit d'Aristide avait seule réussi à en écarter le danger [1].

En général aussi, la fortune mobilière avait pris peu à peu dans l'Attique une importance telle que la propriété foncière ne pouvait plus être considérée à elle seule, ainsi que l'avait décidé Solon, comme la mesure de l'aisance et comme une garantie de patriotisme. Aristide, qui était bien le « Juste » dans toute l'acception du mot, parce qu'il ne s'attachait pas à des formules immuables, mais qu'il faisait consister la vraie justice à maintenir les lois de l'État dans un rapport exact avec l'évolution progressive de la société, Aristide comprit la nécessité d'une réforme de la constitution, et il en prit lui-même l'initiative : il proposa au peuple de décréter qu'à l'exception de certaines dignités exigeant des garanties particulières, les fonctions publiques seraient désormais accessibles aux citoyens des quatre classes. Il pouvait d'autant mieux le faire sans déroger à ses idées politiques, qu'il avait la conviction de ne pas agir contre l'esprit de la législation de Solon; il croyait fermement que le grand législateur n'avait pas entendu élever ces barrières pour toujours, mais que, dans son esprit, le progrès des aptitudes politiques devait amener, une fois la maturité venue, l'égalité des droits civiques. C'était la tâche d'une sage législation de prévenir les exigences inévitables des classes inférieures, et Aristide agissait prudemment en ne laissant pas à Thémistocle et à ses partisans l'initiative de cette démarche, qui avait pour objet l'achèvement de la constitution. Il montrait par là que les citoyens sages, dont il passait pour être le chef, étaient de leur temps et reconnaissaient à tous les citoyens le droit de participer, au même titre, sans restriction d'aucune sorte, à l'exercice de la souveraineté [2].

C'est ainsi que s'étaient passées les premières années qui suivirent les batailles de Platée et de Mycale. Le règlement des affaires intérieures, la restauration des villes détruites, mais,

[1]) Intrigues des oligarques à Platée (Plut., *Aristid.*, 13).

[2]) ψήφισμα κοινὴν εἶναι τὴν πολιτείαν καὶ τοὺς ἄρχοντας ἐξ Ἀθηναίων πάντων αἱρεῖσθαι (Plut., *Aristid.*, 22).

par-dessus tout, les querelles qui avaient de nouveau divisé la Ligue hellénique à peine reconstituée en deux partis hostiles, tout prêts à se faire ouvertement la guerre, tout cela avait si complètement absorbé l'attention des Grecs qu'on n'avait pu songer à des entreprises communes au dehors. Il était heureux que les Perses se fussent tenus tranquilles et qu'ils n'eussent pas osé profiter de ce temps pour marcher de nouveau en avant. Enfin, les affaires de la Ligue étaient remises en ordre, au moins extérieurement. Lorsque les Péloponnésiens eurent échoué dans leur tentative d'élever Sparte au rang de grande puissance unique, celle-ci dut chercher à conserver à côté d'Athènes son prestige et sa préséance de chef-lieu; et cette tâche n'était pas aisée, ainsi que l'avait clairement prouvé l'énergie supérieure et la hardiesse résolue des Athéniens à Sestos[1].

Néanmoins, la situation de Sparte n'était pas défavorable. Elle avait commandé, avec gloire et avec succès, les forces de terre et de mer de la nation grecque ; c'était une situation que Sparte n'avait jamais eue auparavant et qui précisément l'avait amenée à élever ses prétentions excessives. Son hégémonie sur terre et sur mer avait été confirmée solennellement dans le nouveau pacte fédéral ; deux Héraclides pleins d'énergie se trouvaient à sa tête, les vainqueurs de Platée et de Mycale, et ils paraissaient être les hommes qu'il fallait pour maintenir intact l'honneur de Sparte. Pausanias surtout nourrissait de vastes projets et, plus il trouvait insupportables les entraves que dans sa patrie les éphores imposaient à son ambition, plus était grande l'impatience avec laquelle il cherchait l'occasion de gagner sur les champs de bataille une gloire et une influence nouvelles.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 111.

§ II

L'HÉGÉMONIE ATHÉNIENNE.

Enfin, on était en mesure d'exécuter d'un commun accord les résolutions de Platée et de poursuivre la délivrance des villes helléniques. Les Péloponnésiens fournirent à cet effet vingt vaisseaux, les Athéniens, trente, placés sous le commandement d'Aristide et de Cimon. Il vint de l'Ionie d'autres bâtiments en nombre considérable, de sorte qu'il pouvait ainsi y avoir en tout environ cent vaisseaux, le chiffre indiqué par les décrets de Platée. La flotte fédérale tout entière était commandée par Pausanias ; elle prit la mer probablement au printemps de 476 (Ol. LXXV, 4) [1], à peu près au moment où l'autre roi, Léotychide, poursuivait ses opérations en Thessalie, afin de briser la puissance des Aleuades qui avaient, jusqu'à la fin, fait cause commune avec l'ennemi national [2].

Cette fois, les Grecs n'allaient pas à la rencontre d'une flotte

[1]) La fin du règne de Léotychide et l'avènement d'Archidamos se trouvent placés à tort par Diodore (XI, 48) l'année de l'archontat de Phædon (476 : Ol. LXXVI, 1). C'est une erreur que l'on peut rectifier d'après Diodore lui-même (voy. CLINTON, *Fasti Hellenici*, II. Append. 3). Léotychide a régné 22 ans; Archidamos meurt, après 42 ans de règne, en 427 : par conséquent, le bannissement de Léotychide est de l'année 469 (Ol. LXXVII, 4), l'année de l'archontat d'Apséphion. L'erreur de Diodore paraît provenir ici d'une confusion entre les noms de 'Αψεφίων et Φαίδων. Cf. KRÜGER, *Histor.-philol. Studien*, p. 150.

[2]) Ce qui a été dit ici, dans des éditions précédentes, de la présence de Pausanias en Thessalie et des restes de Léonidas rapportés à Sparte, se fonde sur une correction d'un texte de Pausanias (III, 14, 1) où O. MÜLLER (*Dorier*, II, p. 488) écrit τέσσαρσι au lieu de τεσσαράκοντα. Ce n'est point l'avis de SCHUBART (Pausan. ed. Teubner, *Præf.*, p. XIII) qui admet une lacune et la comble ainsi [Παυσανίου τοῦ Πλειστοάνακτος] τοῦ Παυσανίου. L'opinion de Schubart est adoptée par A. SCHÄFER, *De rerum post bell. Pers. gest. temporibus*, 1865, p. 7. En ce cas, le fait se passe vers 440, c'est-à-dire au temps où Pausanias n'était encore, durant l'exil de son père, qu'un roi mineur ; il faut donc que le tuteur de Pausanias ait fait pour lui l'expédition aux Thermopyles, ce qui s'accorde mal avec l'expression de notre auteur. Cependant, il n'y a pas de raison de mettre en doute le fait et le laps de temps indiqué. Cf. KIRCHHOFF, *Monatsber. der Berl. Akad.*, 1879, p. 6.

qui leur disputât l'empire de la mer ; ils avaient l'avantage de pouvoir choisir leurs champs de bataille, et les mouvements rapides de la flotte prouvent que leurs généraux, et principalement le commandant en chef, ne trouvaient ni trop hardie, ni trop lointaine toute entreprise qui promettait le succès. On ne se contentait pas d'avoir l'Archipel libre ; on voulait de plus prévenir le retour des Barbares et leur barrer à jamais les routes de terre et de mer par lesquelles ils avaient jadis pénétré en Europe. Pour cette raison, on jeta les yeux en même temps sur le Bosphore au nord et, au sud, sur Cypre.

Cypre a été considérée de tout temps, à cause de sa situation centrale, à cause aussi de sa richesse en bois de construction et en cuivre, comme une possession indispensable par les puissances de l'Orient qui prétendaient à l'empire de la Méditerranée. Si les Grecs réussissaient à s'y établir solidement, ils n'y trouveraient pas seulement des avantages incalculables pour leurs propres armateurs et pour leur commerce, mais ils interceptaient du même coup les relations par mer entre la Perse et l'Égypte et pouvaient de là empêcher tout nouvel armement tenté sur la côte syro-phénicienne. Les Perses avaient de fortes garnisons dans les villes de l'île, et les princes qui y régnaient cherchaient, dans un intérêt dynastique, à étouffer les dispositions favorables aux Hellènes. Cependant, les alliés réussirent, grâce au mouvement national qui était pour eux, à arracher en peu de mois aux Perses la plus grande partie de l'île. Mais les moyens dont ils disposaient n'étaient pas suffisants pour la délivrer complètement, et l'on résolut en conséquence, avant que le vent du nord qui souffle vers la fin de l'été n'y mît obstacle, de faire voile vers les parages du Pont-Euxin, afin d'attaquer là les Perses dans leurs importantes possessions, pendant que leur attention était encore concentrée sur la mer de Cypre.

Par la conquête de Sestos, le chemin qui passe par l'Hellespont était sans doute barré aux Perses ; mais, sur le détroit septentrional, Byzance, avec son port de guerre incomparable, était encore en leur pouvoir. Byzance était plus forte que Sestos, et la possession de cette place inspirait aux Perses une sécurité telle que non seulement ils y avaient transporté de

grands trésors, mais qu'ils en avaient fait aussi le quartier général de leurs troupes, et que beaucoup de Perses du plus haut rang y résidaient. Les Grecs trouvèrent la garnison prise absolument au dépourvu : les murs furent escaladés avant que les trésors eussent pu être mis en lieu sûr et que les parents du Grand-Roi eussent eu le temps de prendre la fuite ; un butin immense tomba aux mains des vainqueurs.

Un tel bonheur était trop grand pour que Pausanias fût capable de le supporter. C'était un homme d'une ambition démesurée, et cet appétit de pouvoir absolu, qui reparaît sans cesse dans la race des Héraclides, était le mobile de sa conduite. Son caractère s'était révélé sur le champ de bataille de Platée. En effet, lorsqu'avec la dîme du butin on consacra le trépied d'or porté par le serpent à trois têtes[1], ex-voto destiné à être érigé devant le temple à côté du grand autel, Pausanias ne craignit pas de désigner le trépied comme son propre don votif, comme un monument qu'il avait élevé au dieu de Delphes en sa qualité de général des Hellènes. Comme châtiment de sa criminelle outrecuidance, il avait dû subir l'humiliation de voir sa dédicace en vers, composée par Simonide, effacée par les autorités et remplacée par les noms de tous les États qui avaient pris part au combat[2]. Son caractère autoritaire s'était également manifesté lors de la condamnation des chefs populaires de Thèbes[3] ; en général, il s'était fait beaucoup d'ennemis par toute sa conduite, et les éphores le surveillaient avec défiance.

Mais toutes les résistances et toutes les défiances ne faisaient qu'irriter davantage son égoïsme. Le spectacle des splendeurs d'une vie princière orientale, cet appareil qui avait pour la première fois frappé ses regards dans le camp des Perses sur l'Asopos, avait fait germer dans son cœur des convoitises malsaines, et lorsque, après sa victoire glorieuse en Grèce, il

1) THUCYD., I, 132. Le distique est de Simonide, d'après PAUSAN., III, 8, 2.

2) On croit posséder, dans les serpents de bronze enroulés que l'on a exhumés en 1856 sur l'Ameidan de Constantinople, l'original de l'ex-voto consacré après Platée (O. FRICK, *Das platäische Weihgeschenk zu Constantinopel*. Leipzig, 1859). J'ai exprimé mes doutes sur cette identité dans l'*Archäol. Zeitung*, 1867, p. 137* : *Jenäer Literaturzeitung*, 1874, p. 156.

3) Voy. ci-dessus, p. 337.

eut encore traversé en vainqueur, comme commandant de la flotte, toute la mer Égée de la Syrie au Pont-Euxin, il perdit toute mesure ; la pensée de devoir de nouveau se soumettre dans sa patrie au contrôle des éphores lui devint de plus en plus insupportable, et il résolut de mettre fin, à tout prix, à cette situation. Mais il ne voulait pas seulement être seigneur et maître absolu à Sparte ; il voulait l'être dans toute l'Hellade. Il lui fallait pour cela l'appui d'une puissance étrangère à la Grèce, et, plus il se persuadait que le groupement actuel des États de la Grèce ne pouvait durer, moins il se faisait un cas de conscience de se mettre d'accord avec l'ennemi national, pour atteindre le but visé par son égoïsme.

Byzance était le lieu le plus propre à faire mûrir ces plans. Pausanias prit pour confident un certain Gongylos d'Érétrie, lui confia le commandement dans la ville conquise et lui remit les prisonniers de marque, en le chargeant secrètement de les laisser échapper sains et saufs. Ceci fait, il écrivit à Xerxès qu'il ne souhaitait rien tant que de lui être agréable et d'agir de façon à placer la Grèce sous sa domination. Le Grand-Roi lui témoigna la plus vive reconnaissance pour le salut de ses proches et entra avec ardeur dans les plans de Pausanias. Afin de poursuivre les négociations, Artabaze fut nommé satrape de Mysie; c'était le même général qui, à Platée, avait conseillé en vain de ne pas livrer bataille ; son système, qui consistait à vaincre les Grecs par des Grecs, c'est-à-dire par des négociations et par la corruption, était plus que jamais en faveur depuis le malheur de Mardonius, et il se trouvait à ce moment en pleine faveur auprès du roi [1].

Artabaze ainsi chargé des négociations, avec des pouvoirs très étendus, c'était une nouvelle attaque qui commençait contre l'indépendance de la Grèce, une guerre où l'on employait la plus dangereuse de toutes les armes ; les affaires de la Grèce auraient pris indubitablement la tournure la plus fâcheuse si Pausanias avait été, pour exécuter ses projets, plus maître de lui-même. Mais, lorsqu'il eut entre les mains les lettres revêtues du sceau royal et qu'il vit le plus puissant po-

[1]) Thucyd., I, 128. Diod., XI, 44.

tentat du monde traiter avec lui comme avec son égal, il oublia toute prudence. On aurait dit qu'il était déjà le gendre du Grand-Roi et son représentant dans les provinces européennes. Il étalait ses projets avec une légèreté criminelle, imitant dans son costume et dans le service de sa table le luxe des Perses, se faisant accompagner dans ses tournées en Thrace de gardes du corps égyptiens et mèdes, traitant ses guerriers avec une arrogance de despote et s'abandonnant aux caprices les plus révoltants. La conséquence fut que dans l'armée se manifesta un mécontentement qui se changea bientôt en une irritation des plus vives, surtout chez ceux qui avaient un sentiment plus profond de la liberté et de l'égalité civique, chez les Ioniens et chez les Athéniens.

Dès le principe, les Ioniens n'éprouvaient déjà aucune sympathie pour les Spartiates, dont les manières rogues leur étaient aussi désagréables que sonnait mal à leurs oreilles le rude et inintelligible dialecte lacédémonien. Ils regardaient les Athéniens comme leurs chefs naturels, et le penchant qu'ils sentaient pour un peuple de même race qu'eux fut encore fortifié par les qualités personnelles des généraux athéniens. Combien, en effet, l'orgueil du Spartiate faisait ressortir le caractère d'Aristide, en qui l'on trouvait un simple particulier, d'humeur toujours égale, doux, tranquille, impartial, préoccupé uniquement des grands intérêts de la lutte patriotique! Et à côté de lui, Cimon, libéral et chevaleresque, gracieux et affable envers tous. L'amabilité de ces hommes était d'autant plus appréciée qu'à leur expérience et à leur énergie étaient principalement dus tous les succès des campagnes maritimes.

C'est auprès d'eux que, cette fois encore, les Ioniens cherchèrent un refuge contre les injures du nouveau tyran, et les Athéniens furent assez avisés pour ne pas les repousser, mais pour les aider de leurs conseils et de leur appui; ils se croyaient d'autant plus appelés à ce rôle qu'ils regardaient les villes d'Ionie comme des colonies athéniennes, dont la métropole avait le devoir sacré de défendre les intérêts. Mais ils devaient veiller avant tout à ce que les Ioniens, mobiles comme ils l'étaient, ne fussent pas entraînés par leur mauvaise

humeur à se séparer de la cause commune. Il se produisit donc une scission dans l'armée grecque; il se forma deux flottes, celle des Ioniens et Athéniens et celle des Spartiates et Péloponnésiens, de sorte que Pausanias n'était plus général en chef que de nom [1].

Sur ces entrefaites, les allures inconvenantes et fastueuses de Pausanias avaient fait du bruit à Sparte. Les éphores le rappelèrent pour se justifier et, comme il n'avait pas encore en main les moyens de résister ouvertement, il dut obéir. Mais l'escadre péloponnésienne s'en retourna aussi avec lui; il est donc probable que les éphores crurent prudent, dans l'intérêt de Sparte, de terminer en même temps la campagne, qu'ils prirent leurs mesures en conséquence, et qu'ils s'attendaient au licenciement de la flotte [2]. Mais cette mesure eut un résultat tout différent et d'une portée considérable. La scission latente éclata alors au grand jour: les Athéniens et les Ioniens, par suite de l'entente qui existait entre eux, restèrent réunis, et Athènes prit officiellement, après le départ de Pausanias, le commandement suprême des vaisseaux qui étaient restés.

Les éphores surpris voulurent réparer leur imprudence; au printemps suivant, ils renvoyèrent à la flotte le successeur de Pausanias, avec des vaisseaux et des troupes. Mais lorsque celui-ci — il s'appelait Dorcis — arriva, la situation s'était dans l'intervalle si bien régularisée que la défection des alliés et la perte du commandement de la flotte pour Sparte étaient un fait accompli. Avec la meilleure volonté du monde, Aristide et Cimon auraient été dans l'impossibilité de modifier l'état des choses. Il ne restait donc à Dorcis d'autre alternative que de se soumettre au commandement d'Athènes ou de s'en retourner. Il prit naturellement ce dernier parti.

Le retour ignominieux du général en chef et les événements

[1]) Sur les motifs de la défection et la façon dont elle eut lieu, voy. THUCYD., I, 94-95. Plutarque nomme Cimon à côté d'Aristide et parle d'une attaque des Chiotes, Samiens et Lesbiens, contre le vaisseau amiral spartiate (PLUT., *Aristid.*, 23).

[2]) L'option des alliés pour Athènes eut lieu en même temps que le rappel de Pausanias (THUCYD., I, 95). Si l'on n'avait rappelé que Pausanias, on lui eût nommé un successeur. C'est parce que Pausanias était rentré avec la flotte qu'on expédia Dorcis avec une nouvelle armée.

inattendus qui en furent la conséquence provoquèrent à Sparte la plus vive indignation. Les traités étaient rompus, le pacte fédéral hellénique détruit, et la dignité hégémonique de Sparte, qui dans les dernières années avait été si brillamment restaurée, était offensée de la manière la plus sensible. Elle devait, de toute nécessité, être promptement rétablie ou abandonnée à jamais.

Il ne manquait pas à ce moment d'hommes à Sparte qui auraient voulu qu'on marchât sur Athènes avec les troupes du Péloponnèse, afin de demander satisfaction et d'obtenir par la force le rétablissement de l'ancienne organisation fédérale. Cependant, une autre opinion ne tarda pas à se faire jour; c'était l'opinion des Spartiates âgés et de sens rassis, dont l'organe fut Hétœmaridas, membre du conseil des Anciens et issu de la famille des Héraclides. Lui-même et ceux qui partagaient ses sentiments avaient toujours été d'avis qu'il n'y avait rien de plus dangereux pour leur ville que de s'associer à des entreprises ambitieuses dans des contrées lointaines, où les citoyens étaient complètement soustraits à la surveillance des autorités et exposés à toutes les tentations par suite de leurs rapports avec les Ioniens, toujours avides de nouveautés. Ils pensaient que le commandement de la flotte était un honneur auquel Sparte avait infiniment plus à perdre qu'à gagner; la gloire militaire, quelle qu'elle fût d'ailleurs, était selon eux payée trop cher, si elle faisait sortir l'État de sa voie et si elle corrompait les citoyens. L'exemple de Pausanias parlait assez haut. L'injure qu'on avait essuyée était, à les entendre, un châtiment qu'on avait mérité pour s'être départi de la modération prudente et de la réserve érigée en principe à Sparte.

C'est sur l'armée de terre qu'il fallait faire reposer la grandeur de Sparte, à mesure qu'Athènes se jetait plus délibérément du côté de la mer. On n'avait pas maintenant de ressources suffisantes pour se venger d'Athènes. Toute tentative violente ne devait servir qu'à rendre irrémédiable la rupture du pacte fédéral; on pouvait, au contraire, par des négociations pacifiques, obtenir que Sparte, en renonçant à la direction de la guerre maritime, ne cédât rien de son droit [1].

[1]) Diod., XI, 50 (d'après Éphore. Cf. *Philologus*, XXVIII [1869], p. 51).

Le parti de la paix l'emporta. On se tranquillisa sans doute aussi en se disant que l'hégémonie n'avait pas, à proprement parler, passé de Sparte à d'Athènes, mais qu'Athènes s'était chargée, sur le désir et au nom de Sparte, de la continuation de la guerre et du commandement des alliés ioniens [1].

A Athènes, on avait attendu avec une grande inquiétude le dénouement de la crise, et la solution pacifique qu'elle avait reçue, solution à laquelle Aristide et ses amis avaient certainement contribué, était un triomphe pour le parti des gens sages, pour ceux dont la politique consistait à porter la puissance d'Athènes à son plein développement, sans rompre pour cela avec Sparte. Ce qui naguère n'aurait pu aboutir que par un coup de force avait été amené en quelque sorte de soi-même par la marche tranquille des événements, sans crime et sans guerre civile. Cette transition s'était effectuée dans l'été de 476, et l'année 476/5 avant J.-C. (Ol. LXXVI, 1) peut être considérée, suivant le calcul le plus probable [2], comme la première où Athènes exerça l'hégémonie sur mer, honneur bien mérité par ceux qui avaient combattu aux premiers rangs à l'Artémision et à Salamine et sauvé l'indépendance de la Grèce.

Mais le plus difficile restait à faire. Il s'agissait maintenant de donner à la nouvelle Ligue une organisation régulière et de former, avec un grand nombre de villes maritimes sans homogénéité et disséminées au loin, une puissance maritime qui fût en état de s'opposer à toutes les velléités de conquête des Perses et de protéger une vaste étendue de mer.

La décision avec laquelle les Athéniens se chargèrent de cette grande tâche prouve qu'ils ne l'abordaient pas sans préparation ; et nous pouvons tenir pour certain que, dès l'é-

[1]) THUCYD., I, 95.

[2]) CLINTON, *Fasti Hellenici*, II, append. 6. SCHÄFER, *op. cit.*, p. 14. Les chiffres donnés par les orateurs comme représentant la durée de l'hégémonie athénienne sont bien incertains. Le plus exact est celui qu'on trouve dans Démosthène (III, 24 : IX, 23). Il compte 45 ans, en défalquant du nombre total d'années écoulées entre le départ des Perses et le début de la guerre du Péloponnèse, nombre ordinairement évalué à 50 ans, les cinq ans durant lesquels les Lacédémoniens étaient encore en possession de l'hégémonie. Sur les calculs chronologiques relatifs à l'hégémonie attique, voy. BÖCKH, *Staatshaushaltung*, I, p. 584. Andocide comptait 85 ans à partir de Marathon. Cf. KIRCHNER, *De Andocidea quæ fertur tertia oratione*, p. 55.

poque de Solon, tous les hommes d'État capables de vues un peu larges reconnaissaient que la mission d'Athènes était de réunir un jour sous sa direction toutes les îles de la mer Égée. Mais les opinions n'étaient plus d'accord sur la manière dont Athènes devait exercer sa domination. Les uns, tels que Miltiade et Thémistocle, pensaient que le droit du plus fort devait seul décider; on ne pouvait aboutir à un résultat durable, d'après eux, que par le désarmement et la soumission des îles. Mais cette manière de voir devait se heurter à l'opposition décidée de tous les hommes modérés, et Thémistocle ne put, pour cette raison, faire prévaloir sa politique de violence. Elle devint absolument impossible après l'adhésion spontanée, aussi rapide qu'inattendue, des villes asiatiques. De ces villes, les unes, comme Éphèse, étaient restées riches et populeuses; d'autres s'étaient relevées de leur décadence et repeuplées sous la domination des Perses. Il ne pouvait donc pas être question là de domination absolue exercée par Athènes. En outre, la situation tendue dans laquelle on se trouvait vis-à-vis de Sparte obligeait à la prudence et à la circonspection : il fallait éviter les fautes qui avaient fait perdre à Sparte le commandement suprême ; il fallait essayer d'habituer par des moyens plus doux les nouveaux alliés à accepter la direction du nouveau chef-lieu. Ce fut le système que préconisa Aristide. Athènes eut le bonheur insigne de posséder en lui l'homme que sa sagesse politique et son intégrité universellement reconnue en Grèce qualifiaient entre tous pour être l'homme de confiance du peuple tout entier, pour résoudre les problèmes les plus difficiles et pour organiser la nouvelle confédération de telle sorte que, tout en ménageant autant que possible les droits des petits États, on eût pourtant une constitution capable de donner à cette Ligue militaire l'unité et la force, et en même temps d'assurer aux Athéniens une influence prépondérante.

La constitution la plus populaire et la plus libérale qu'on pût donner à une confédération de ce genre était la forme amphictyonique [1]. Il fallait pour cela, d'après la coutume grec-

[1]) Le caractère amphictyonique de la confédération fut cause que l'on put dans certains cas accorder dispense du tribut, mais non pas de la quote-

que, un centre religieux; et ce dernier ne pouvait être autre que Délos, l'île sainte, située à égale distance de l'un et de l'autre littoral, la Delphes de l'Archipel, qui déjà, avant les temps homériques, avait été le théâtre de fêtes consacrées à Apollon et le rendez-vous des peuples de race ionienne établis des deux côtés de la mer. Athènes était tout particulièrement unie à Délos ; Érysichthon le Cécropide passait pour avoir institué la solennité annuelle : et, de même que déjà Polycrate et Pisistrate avaient rattaché à Délos leurs plans de domination maritime[1], elle devint maintenant le centre d'une nouvelle confédération, dont les représentants s'y réunirent à l'époque de l'ancienne panégyrie fédérale (probablement au commencement de mai). L'ancienne fête populaire devait ressusciter avec un nouvel éclat ; aussi les prêtres de Délos favorisèrent-ils l'entreprise des Athéniens, et les prophètes d'Apollon Délien leur promirent l'empire de la mer[2].

La défense contre les Perses et la sécurité durable de la mer grecque étaient le but reconnu de tous, et, pour l'atteindre, il fallait une force militaire soumise à une direction unique. L'alliance qui fut conclue à cet effet ressemblait donc à peu près à l'organisation militaire du Péloponnèse ; celle-ci aussi était une ligue armée, offensive et défensive, et une institution nationale dirigée contre l'étranger, comme l'indique le nom d'Hellénion que portait à Sparte la place où se réunissait l'armée fédérale. Les Athéniens, imitant ce que Sparte avait fait dans le Péloponnèse, devaient aussi, par des traités, créer une organisation militaire commune. Mais c'était une chose absolument nouvelle que de transporter une organisation de ce genre sur mer. Les Corinthiens avaient bien fait acte de puissance maritime, mais ils se prévalaient surtout du droit de la métropole sur ses colonies, principe inappliquable dans le cas présent, quelque insistance que l'on mît à représenter Athènes comme la métropole de l'Ionie.

Dans une Ligue maritime, la question d'argent avait une

part destinée à la divinité : c'est ce qui arriva pour Méthone en Macédoine (C. I. Attic., I, 40) et Neapolis en Thrace (C. I. Attic., I. 51).

1) Voy. vol. I, p. 448-9, et ci-dessus, p. 169.

2) Athen., p. 331 sqq. (d'après la Δηλιάς de Sémos).

tout autre importance que dans les associations de ce genre formées sur le continent. C'est là qu'Aristide était l'homme de la situation : il était plus capable que personne de persuader aux députés des villes combien il était nécessaire de régler les contributions d'après des principes fixes, parce que, sans trésor et sans budget régulier, il était impossible d'entretenir une flotte prête à entrer en campagne. Il fut chargé lui-même de faire une enquête exacte sur les ressources des différents États et d'établir en conséquence la matricule fédérale. Les États confédérés s'engagèrent à verser régulièrement le montant de leurs contributions; et ils s'y résignèrent d'autant plus volontiers qu'ils étaient obligés de reconnaître la nécessité d'une flotte permanente, ne fût-ce que pour protéger le commerce contre les pirates. Du reste, des tributs de ce genre n'étaient pas pour eux chose nouvelle; car les Spartiates, pendant leur courte hégémonie maritime, avaient levé sur eux des taxes arbitraires, et le Grand-Roi en avait fait autant avant eux, d'après l'estimation ordonnée par Artapherne, en sa qualité de satrape de Sardes. Ce n'étaient au fond que des contributions destinées à la caisse de l'armée, telles que Sparte en réclamait aux Péloponnésiens eux-mêmes; seulement elles devaient être payées régulièrement, parce qu'il s'agissait ici non pas de levées accidentelles, mais d'une armée permanente ; c'étaient enfin des contributions consenties par les cités elles-mêmes, et dont l'emploi dépendait des décisions prises en commun par les membres de la Ligue.

On ne prélevait d'impôt proprement dit que sur les petites villes qui n'avaient ni ne voulaient avoir de vaisseaux de guerre à elles ; leurs contributions étaient destinées à l'entretien d'un nombre de vaisseaux proportionné à leur population. Les grandes villes, au contraire, ne fournissaient pas de contributions en argent ; mais elles s'engageaient à fournir elles-mêmes le nombre de vaisseaux et d'hommes porté au rôle par Aristide, qui s'acquitta de sa tâche difficile à la satisfaction générale. Tels furent les commencements de la Ligue maritime athénienne, dont l'établissement pacifique et solide fut l'honneur d'Aristide. Nous ne pouvons suivre dans le détail l'extension progressive de la Ligue ; car nous ne la connaissons qu'à

partir du moment où elle avait pris une certaine ampleur et reçu une constitution durable, c'est-à-dire au moment où, par suite des victoires de Cimon, non seulement les îles, mais encore les villes du littoral de l'Asie-Mineure, ainsi que les îles et les villes de la Thrace, s'y étaient rattachées. C'est à cette époque que se rapporte le premier chiffre qui nous soit donné comme le montant total des paiements annuels, la somme de 460 talents (2,587,500 fr.)[1]. La caisse fédérale se trouvait dans le sanctuaire d'Apollon, à Délos, et l'administration en était confiée aux Hellénotames. Ce nom indique le caractère amphictyonique de la confédération, qui devait être une puissance hellénique nationale; mais on reconnut aux Athéniens le privilège important de recruter parmi eux les Hellénotames. Cependant, l'extension de la Ligue n'eut pas lieu seulement à l'instigation d'Athènes; les anciennes relations qui existaient entre les villes maritimes contribuèrent à y attirer des villes plus éloignées et qui d'abord s'étaient montrées récalcitrantes. C'est ainsi que Chios notamment rendit des services signalés, en se chargeant, par exemple, à l'époque de la bataille de l'Eurymédon, de négocier avec Phasélis en Pamphylie, pour faire entrer cette ville dans la Ligue[2]. Il y

[1]) Παραλαβόντες δὲ οἱ Ἀθηναῖοι τὴν ἡγεμονίαν ἑκόντων τῶν ξυμμάχων διὰ τὸ Παυσανίου μῖσος, ἔταξαν ἅς τε ἔδει παρέχειν τῶν πόλεων χρήματα πρὸς τὸν βάρβαρον καὶ ἃς ναῦς· πρόσχημα γὰρ ἦν ἀμύνασθαι ὧν ἔπαθον δῃοῦντας τὴν βασιλέως χώραν. Καὶ Ἑλληνοταμίαι τότε πρῶτον Ἀθηναίοις κατέστη ἀρχή, οἳ ἐδέχοντο τὸν φόρον· οὕτω γὰρ ὠνομάσθη τῶν χρημάτων ἡ φορά. Ἦν δὲ ὁ πρῶτος φόρος ταχθεὶς τετρακόσια τάλαντα καὶ ἑξήκοντα, ταμιεῖόν τε Δῆλος ἦν αὐτοῖς καὶ αἱ ξύνοδοι ἐς τὸ ἱερὸν ἐγίγνοντο. Ἡγουμένων δὲ αὐτονόμων τὸ πρῶτον τῶν ξυμμάχων καὶ ἀπὸ κοινῶν ξυνόδων βουλευόντων κτλ... (Thuc., I, 96). Thucydide ne nomme pas Aristide qui, d'après Diodore (XI, 47), dut à cette organisation son nom de Δίκαιος comme οὐ μόνον καθαρῶς καὶ δικαιῶς, ἀλλὰ καὶ προσφιλῶς πᾶσι καὶ ἁρμοδιῶς τὴν ἐπιγραφὴν τῶν χρημάτων ποιησάμενος (Plut., *Aristid.*, 24). Plutarque parle même d'impôts payés antérieurement, au temps de l'hégémonie spartiate. Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 521. Köhler, *Urkunden und Untersuchungen zur Geschichte des delisch-attischen Bundes* (Abh. d. Berl. Akad., 1869), p. 88 sqq. D'après Kirchhoff (ap. *Hermes*, XI, p. 37), Thucydide (*loc. cit.*) décrit par anticipation l'état de la ligue maritime, telle qu'elle subsista, sans changements notables, après la bataille de l'Eurymédon, et fait ensuite l'histoire de son développement. C'est pour avoir mal compris Thucydide qu'Éphore établit un rapport immédiat entre Aristide et les 460 talents. La répartition (διαμερισμός), telle que la décrit Éphore (ap. Diod., XI, 47), repose sur une idée fausse.

[2]) Köhler, ap. *Hermes*, VII, p. 163. C. I. Attic., II, 11.

avait aussi des groupes de petites communes qui maintenaient leur solidarité antérieure, qui payaient leurs contributions en commun et disposaient ensemble d'une voix [1]. Le principe généralement accepté, c'est que tous les États conservaient leur indépendance, telle qu'ils l'avaient auparavant; ils envoyaient leurs représentants aux assemblées, qui se réunissaient périodiquement et formaient un conseil fédéral, chargé de décider les questions relatives aux opérations militaires, à l'emploi de l'argent, en un mot, de régler toutes les affaires communes.

Cependant, avec l'extension que prit la confédération, les assemblées des députés étaient si nombreuses et en même temps si divisées d'intérêts et d'opinions qu'elles étaient absolument incapables de se mettre d'accord pour agir. En outre, depuis les temps les plus anciens, il existait entre les îles et les villes du littoral, par suite de leur différence d'origine et de la concurrence de leurs intérêts commerciaux, bien des sujets de jalousie et de discorde. Le rôle d'Athènes n'en fut que plus actif et son influence plus considérable ; supérieure à toutes les autres villes en puissance et en perspicacité politique, elle avait la présidence de la confédération, convoquait et dirigeait les assemblées, percevait les contributions, gérait la caisse, surveillait les intérêts communs au dedans comme au dehors, nommait les généraux et décidait, en somme, toutes les entreprises militaires. La puissance des Athéniens s'accrut, sans qu'ils fissent rien pour cela, par le fait des villes confédérées elles-mêmes; car celles-ci, une fois le danger immédiat écarté et la sécurité de la mer rétablie, furent bientôt lasses de l'effort qu'exigeait d'elles le service militaire. Aussi, le nombre des villes qui préférèrent se libérer à prix d'argent, afin de se livrer tranquillement au commerce, à l'agriculture et à la pêche, grossit à vue d'œil; il arriva ainsi qu'elles accrurent à leurs frais, et de plus en plus, la puissance militaire d'Athènes.

Sparte et le Péloponnèse étaient restés complètement étrangers à la formation de cette nouvelle puissance hellénique. Ils

[1]) Köhler, *Urkunden des del.-att. Bundes*, p. 90.

jetaient des regards de haine et d'envie sur Athènes qui accomplissait avec tant de rapidité et de bonheur cette grande œuvre, le rétablissement de l'union entre les Hellènes de l'un et de l'autre littoral qui, en dépit de leurs affinités naturelles, avaient été violemment séparés.

Pendant qu'on prenait à Délos ces importantes mesures, les forces des Perses et des Grecs étaient en présence au nord de la mer Égée, prêtes à en venir aux mains. La nouvelle Ligue maritime n'avait pas, en effet, de tâche plus pressante à remplir que de chasser les Perses des fortes positions qu'ils occupaient encore en Europe et de rendre ainsi la mer libre. Byzance, la clef des routes maritimes du Nord, resta le quartier général des vaisseaux grecs et le point de mire constant des Perses. Ceux-ci, en effet, n'avaient pas le moins du monde abandonné leurs possessions européennes ; ils avaient tout une série de garnisons autour de l'Hellespont [1], et c'était pour eux une question d'honneur de ne pas sacrifier les conquêtes de Darius. Aussi les deux hommes les plus braves que connût Xerxès étaient-ils chargés de garder les possessions de la Thrace, Mascamès à Doriscos et Bogès à Eïon. Ils étaient en relation avec les Thraces qui leur amenaient du blé ; ils pouvaient aussi compter sur la Macédoine ; car l'extension de la nouvelle puissance maritime grecque dans ces parages et l'entrée des villes de la Chalcidique dans la confédération maritime de Délos ne pouvaient être indifférentes aux princes du Nord. On s'appliquait, par conséquent, du côté des Perses, à entretenir des relations avec les anciens alliés de Macédoine et de Thessalie, et l'on espérait toujours, dans des circonstances plus favorables, pouvoir s'avancer de nouveau sur le continent européen.

D'autres questions surgirent encore qui dirigèrent du côté des mers du Nord l'attention et l'activité des Athéniens. Il s'était conservé dans les îles qui bornent au sud la mer de Thrace, surtout à Scyros, des tribus pélasgiques aux mœurs grossières, qui troublaient la sécurité de la mer en se livrant à la piraterie, et qui inquiétaient le com-

1) Herod., VII, 106 sqq. Grote (VII, p. 271, trad. Sadous).

merce sur les côtes de la Thessalie. Les Amphictyons de Delphes avaient réclamé des dommages-intérêts pour un acte de piraterie commis sur des marchands thessaliens; les Scyriens refusèrent l'indemnité, en se moquant de l'impuissance de la diète de Delphes. On chercha alors à décider Athènes à intervenir. Un oracle arriva de Delphes à Athènes, recommandant au peuple de songer aux ossements de Thésée, qui reposaient dans la lointaine Scyros, et de ramener les saintes reliques dans leur patrie [1]. Ce fut une raison de plus, quand les domaines les plus voisins de la confédération eurent été mis à l'abri de tout danger, de diriger les premières grandes entreprises du côté du Nord, où l'on comprenait qu'on devait trouver un terrain exceptionnellement favorable pour des opérations militaires et des entreprises coloniales.

Le chef qu'il fallait se rencontra à point. Les Athéniens le trouvèrent dans la personne de Cimon, fils de Miltiade, dont les talents stratégiques et le patriotisme leur furent très chaudement recommandés par Aristide [2]. La première irritation contre le héros de Marathon avait fait place à une appréciation plus impartiale de ses services. On fut d'autant plus heureux de reconnaître dans son fils l'homme appelé à faire revivre, pour le salut de la ville, la gloire de l'antique race des Philaïdes.

Fils d'un prince opulent et d'Hégésipyle, la fille d'un prince thrace, il avait grandi au milieu du luxe, exempt de soucis, se livrant, à la façon de ses ancêtres, à des exercices chevaleresques, menant au jour le jour une existence frivole et con-

[1]) Sur la date de l'oracle, voy. Schäfer (*op. cit.*, p. 10). D'après Plutarque (*Theseus*, 36), l'oracle fut rendu Φαίδωνος ἄρχοντος, c'est-à-dire en 476 (Ol. LXXVI, 1) : mais le transfert des reliques eut lieu sous Apséphion, en 469 (Ol. LXXVII, 4). Un si long intervalle est d'autant plus invraisemblable que l'oracle cadrait mieux avec les vues politiques de Cimon. Aussi est-il permis de croire que, dans Plutarque, le nom de l'archonte se trouve altéré, comme aussi dans le scoliaste d'Eschine (II, 31, p. 502, Didot). Déjà Bentley était d'avis que l'oracle de la Pythie, la prise de Scyros, la victoire de Sophocle et le transfert des reliques de Thésée, devaient tomber dans la même année, celle de l'archontat d'Apséphion.

[2]) Plut., *Aristid.*, 25. Sur Cimon, voy. W. Vischer, *Kimon*. Basel, 1847.

sacrée au plaisir; puis, la fin malheureuse de son père l'avait précipité du faîte de la fortune, et il avait appris à connaître, par une dure expérience, les côtés sérieux de la vie. Hors d'état de payer l'amende à laquelle son père avait été condamné, il dut se résigner à être traité avec toute la rigueur des lois athéniennes relatives aux dettes; il était privé de tous ses droits civils, et, comme sa propre personne répondait de sa dette, il fut même peut-être, pendant quelque temps, privé de sa liberté. Il vivait dans la retraite la plus absolue avec sa sœur Elpinice, issue d'un autre mariage; et il en avait fait, dit-on, sa femme, ce qui n'était pas interdit d'après les idées des anciens et ce qui s'explique aussi, dans ce cas particulier, par le fait que l'extrême pauvreté d'Elpinice ne lui offrait aucune occasion de faire un mariage assorti à son rang [1].

A ce moment, une péripétie singulière vint changer du tout au tout la vie du frère et de la sœur. Un des plus riches citoyens d'Athènes, Callias, conçut une violente passion pour Elpinice. Il obtint sa main, paya les 50 talents, et par là, non seulement il délivra le fils de Miltiade de la misère et de l'opprobre, mais il le rendit à sa patrie [2]. Celle-ci eut depuis lors en Cimon un serviteur dévoué.

La rude école de la vie avait mûri et ennobli son caractère. Aussi ne montra-t-il ni susceptibilité personnelle ni bas désir de vengeance; il sut également s'affranchir des traditions un peu étroites de sa maison, qui avait mis son orgueil à dresser des chevaux de course. Il se rallia, en effet, sans réserve à la politique maritime de Thémistocle. Dans un temps où la bourgeoisie était encore hésitante et où les familles nobles se montraient dédaigneuses, on le vit monter à l'acropole, pour consacrer à la déesse protectrice de la ville une bride de cheval, et descendre ensuite au port avec son bouclier. C'était une manière de témoigner qu'il comprenait son temps et que, à son sens, la force et l'avenir d'Athènes n'étaient pas dans ses chevaux, mais bien dans ses vaisseaux.

[1]) Plut., *Cimon*, 4. Corn. Nepos, *Cimon*, 1. Le frère et la sœur calomniés sur la scène comique (Schol. Aristoph., p. 515 Dindorf).

[2]) Corn. Nepos, *Cimon*, 1. Dio Chrys., LXXIX, 6. Meier, *De bonis damnatorum*, p. 5, 16.

Bientôt, servant sur la flotte à côté d'Aristide, il montra les qualités d'un vrai général ; il contribua beaucoup pour sa part à faire passer si facilement et si heureusement le commandement maritime aux marins d'Athènes ; on ne faisait donc que reconnaître ses services en lui confiant la direction des premières entreprises importantes de la flotte attico-ionienne.

Le fils de Miltiade paraissait tout particulièrement appelé à faire la guerre sur ce terrain, c'est-à-dire à combattre les Perses et les tribus sauvages de la Thrace sur le littoral et dans les îles de la mer de Thrace, comme avait fait son père. Cette fois, il s'agissait d'ouvrir aux navires de la nouvelle puissance maritime la route du Pont-Euxin, et de faire entrer dans la confédération les places qui commandaient le nord de l'Archipel. C'est pourquoi on commença par assiéger et prendre Byzance, où Pausanias s'était de nouveau installé et où il jouait un rôle très suspect [1]. Ensuite on s'avança vers l'Hellespont, auquel les Perses s'attachaient avec ténacité afin de s'assurer les moyens de passer librement en Europe. C'est pour cette raison qu'ils avaient établi leurs plus braves généraux comme gouverneurs dans les places de la côte et qu'ils invitaient les tribus thraces à leur prêter main-forte. Tout d'abord, ils dédaignèrent la petite escadre ; mais ils s'aperçurent bientôt, non sans effroi, qu'elle s'avançait sous la conduite de Cimon avec une énergie singulière et d'après un plan bien concerté ; ils virent bientôt leur ligne de retraite coupée, et, attaqués dans toutes leurs positions importantes, ils furent partout obligés de céder [2]. Doriscos seule, ville située sur la côte, à l'ouest de l'Hèbre (Maritza), ne put être prise, grâce à l'héroïsme du général perse Mascamès, que le Grand-Roi honorait comme le brave des braves [3].

Enfin, on s'attaqua à Eïon, place située à l'embouchure du Strymon, la plus considérable et la mieux fortifiée qui fût encore aux mains des Perses. Bien pénétré de la difficulté de sa tâche, Cimon avait noué des relations avec la Thessalie, où le parti

[1]) [Παυσανίαν] οἱ σύμμαχοι μετὰ τοῦ Κίμωνος ἐξεπολιόρκησαν (Plut., *Cimon*, 6).
[2]) Plut., *Cimon*, 14. Schäfer, *op. cit.*, p. 10. Plutarque ne fait commencer ce balayage de l'Hellespont qu'après la révolte de Thasos.
[3]) Herod., VII, 106.

national reprenait vigueur ; il reçut de Pharsale des secours d'argent et de troupes, et fut ainsi en état d'envelopper Eïon. Mais les murs furent défendus avec la plus grande bravoure, sous le commandement supérieur de Bogès. Cimon dut renoncer à donner l'assaut et attendre que les provisions de la place, encombrée de monde, fussent épuisées. Il barra en même temps par une digue le cours inférieur du Strymon, de sorte que l'eau s'éleva le long des murs et amollit les briques crues dont ils étaient construits. Lorsque Bogès vit tomber les murs, il jeta à l'eau ses trésors et se tua enfin, lui et les siens. Ce fut un monceau informe de décombres qui tomba entre les mains des Athéniens (470-69 : Ol. LXXVII, 3 ou 4) [1].

Cette campagne valut à la confédération la possession d'un territoire tout nouveau, situé le long de la mer ; tout une série de villes maritimes de la Thrace, telles que Acanthe, Olynthe, Stagire, peut-être aussi Potidée, entrèrent dans la Ligue [2]. Une colonie fut établie à Eïon. Le butin de la campagne de Thrace fut partagé à Chios, et les Athéniens retirèrent de grands bénéfices de la rançon que les nobles Perses payèrent pour leurs parents prisonniers [3].

Une tâche plus facile fut le châtiment des habitants de Scyros, qui suivit immédiatement la campagne du Strymon. Cimon l'entreprit avec un plaisir tout particulier; rien, en effet, ne répondait mieux à ses goûts que de représenter dans ces parages les intérêts communs des Hellènes, et d'assurer à la jeune flotte la gloire de rétablir l'ordre dans la mer hellénique. Il témoigna du même coup sa reconnaissance à ses alliés thessaliens en pourvoyant à la sécurité de leur littoral, et il étendit considérablement la puissance d'Athènes. L'île devint, en effet, une terre athénienne, et des citoyens athéniens furent établis sur le sol qui avait été habité jusque-là par les Dolopes. L'entreprise de Cimon reçut enfin une consécration particulière; car le tombeau de Thésée, dont la place avait

1) HEROD., VII, 107. PLUT., *Cimon*, 7. ÆSCHIN., *In Ctesiph.*, § 183, PAUSAN., VIII, 8, 9.

2) Sur toute cette expédition de Thrace, voy. KIRCHHOFF, ap. *Hermes*, XI, p. 17 sqq.

3) D'après Ion (ap. PLUT., *Cimon*, 9), le butin fut partagé à Chios.

sans doute été tenue secrète, parce qu'on attribuait à la présence du héros une vertu protectrice, fut heureusement retrouvé, et ses ossements furent transportés solennellement à Athènes, sous l'archontat d'Apséphion (469 : Ol. LXXVII, 4)[1]. Cette tâche, dont Cimon s'acquitta avec tant de bonheur, s'offrit à lui si à propos, sous tous les rapports, qu'on est tenté de voir dans ces deux occasions survenues juste au moment opportun, c'est-à-dire l'injonction de l'oracle et les plaintes des Thessaliens, le fruit d'une combinaison et le résultat d'une entente préalable ; nous devrions alors reconnaître en Cimon non seulement un général énergique, mais encore un homme d'État avisé et prévoyant, qui utilisait ses relations pour étendre au loin son action.

Ce furent là les premières entreprises dans lesquelles la confédération maritime de Délos se manifesta comme une puissance qui, dès cette époque, était en mesure d'unifier et de dominer l'Archipel divisé en un grand nombre d'États particuliers. Toute la puissance du peuple ionien se trouvait concentrée pour la première fois sous une direction énergique, en vue de projets considérables et nettement conçus. Quelle résistance pouvait rencontrer une flotte où se trouvaient réunis les meilleurs marins du monde ?

Pendant une série d'années, la situation fut bonne : elle le resta tant que dura le danger commun et qu'on vit régner, d'un côté, la sympathie et la confiance, de l'autre, une sage modération. Cependant, les côtés faibles de la confédération ne tardèrent pas à se montrer. Le vice radical était l'inconstance du caractère ionien ; on sentait l'aversion qu'éprouvaient les habitants des îles à se soumettre à des règlements communs ; et cette aversion innée s'accrut naturellement dans une forte mesure, lorsqu'on s'aperçut que l'indépendance des membres de la confédération n'était pas respectée comme on se l'était figuré. Athènes devait, de toute nécessité, veiller avec une grande rigueur à l'accomplissement des devoirs qu'imposait le pacte fédéral ; mais, comme les avantages de l'union étaient tous pour les Athéniens, que les Athéniens se servaient de la flotte

1) THUCYD., I, 98. KIRCHHOFF, ap. *Abhand. der Berl. Akad.*, 1873, p. 13.

confédérée pour conquérir et des îles et différentes parties du littoral, la mauvaise humeur et la défiance des alliés s'éveillèrent quand ils se virent réduits à servir d'instruments à l'extension de la puissance d'Athènes [1].

C'est ainsi que la flotte, avant même que les dix premières années de l'hégémonie d'Athènes fussent écoulées, dut être employée à faire rentrer des villes rebelles dans le devoir, ou bien à incorporer de force dans la Ligue, sous prétexte qu'elles se trouvaient dans son domaine maritime, des villes qui entendaient rester à l'écart. Tel paraît avoir été le cas de Carystos, située à la pointe méridionale de l'Eubée ; elle opposa une résistance sérieuse, même sans l'appui des autres villes de l'île, et entra ensuite dans la confédération par un traité [2]. Bientôt, le premier exemple d'un soulèvement contre le chef-lieu de la confédération fut donné par la puissante Naxos, dont la résistance ne fut brisée qu'à la suite d'un long siège.

Ce fut avec une joie secrète que les Perses, d'un côté, les Spartiates, de l'autre, virent les forces de la nouvelle Ligue s'user en luttes intestines. Pour le moment, cependant, ces luttes ne firent qu'accroître la puissance d'Athènes. On vit alors, pour la première fois, une ville confédérée exclue du nombre des États insulaires indépendants ; il fut reconnu, de par la confédération, que les Naxiens, en se révoltant contre l'ordre fédéral, avaient perdu leurs droits ; de membres de la Ligue, ils en devinrent les sujets et furent, comme tels, soumis à une contribution plus forte et à une surveillance plus rigoureuse de la part du chef-lieu [3]. C'est ainsi qu'Athènes obtint, au milieu de la mer des Cyclades, une situation plus forte et qu'elle maintenait uni par la crainte le faisceau de la confédération.

1) αἰτίαι δὲ ἄλλαι τε ἦσαν τῶν ἀποστάσεων καὶ μέγισται αἱ τῶν φόρων καὶ νεῶν ἔκδειαι καὶ λειποστράτιον, εἴ τῳ ἐγένετο · οἱ γὰρ Ἀθηναῖοι ἀκριβῶς ἔπρασσον καὶ λυπηροὶ ἦσαν οὐκ εἰωθόσιν οὐδὲ βουλομένοις ταλαιπωρεῖν προσάγοντες τὰς ἀνάγκας. Ἦσαν δέ πως καὶ ἄλλως οἱ Ἀθηναῖοι οὐκέτι ὁμοίως ἐν ἡδονῇ ἄρχοντες, καὶ οὔτε ξυνεστράτευον ἀπὸ τοῦ ἴσου (THUCYD., I, 99).

2) THUCYD., I, 98. HEROD., IX, 105.

3) THUCYD., *ibid.* PLUT., *Cimon*, 10.

§ III

SCANDALES ET DÉFECTIONS.

Pendant que la flotte stationnait devant Naxos, un vaisseau croisait à la hauteur de l'île. On voyait que, malgré la violence du vent du nord, il se tenait à distance des vaisseaux athéniens et évitait le port. Ce vaisseau portait le vainqueur de Salamine qui, proscrit comme traître au pays, poursuivi par Athènes et par Sparte, était en train de s'enfuir en Perse.

L'année qui suit la bataille de Platée, on voit disparaître toute trace d'activité publique de la part de Thémistocle. Il était dans son droit en se comparant à un arbre qui servait de refuge à tout le monde pendant l'orage, mais qui était dédaigné et livré à tous les outrages dès que la tempête était heureusement dissipée. Il faut dire, cependant, que les torts les plus sérieux étaient de son côté. La nature avait fait de lui un personnage tantôt indispensable, tantôt impossible ou même insupportable. admirablement doué pour sauver la patrie dans les grands dangers, mais absolument incapable, la crise une fois surmontée, de diriger la ville dans des circonstances plus calmes. Il lui manquait pour cela le sens de l'ordre légal, le respect du droit d'autrui, la condescendance en face des opinions adverses, et l'intégrité du caractère, qui seule pouvait inspirer une confiance générale et durable.

La défaite des Perses avait produit dans tout le monde insulaire une agitation fébrile : on s'attendait à une transformation soudaine et générale. Dans toutes les villes maritimes, en effet, les amis des Perses avaient en face d'eux un parti national ; et tous ceux qui, à cause de leurs sympathies grecques, avaient été chassés par le parti opposé, espéraient pouvoir rentrer aussitôt dans leur patrie et tirer vengeance de leurs adversaires. Thémistocle était, aux yeux du peuple, l'homme tout-puissant, et on le rendait responsable de tout ce qui se faisait et de tout ce qui ne se faisait pas. C'est sa personne que

visaient toutes les accusations relatives à la partialité, à la corruption, à tous les actes répréhensibles qui s'étaient produits, disait-on, dans l'Archipel à la première apparition de la flotte fédérale.

Parmi tous ceux qui avaient compté sur Thémistocle et se voyaient déçus, aucun n'était plus irrité que Timocréon de Rhodes. C'était un athlète renommé et un poète ; partageant les opinions de Thémistocle, et de plus son hôte, il s'était attendu à être ramené par lui dans sa patrie. L'expédition de Rhodes n'ayant pas eu lieu, il ne se lassa plus depuis lors d'accumuler sur la tête de Thémistocle toutes sortes de sarcasmes et d'injures. Il railla la maigre chère que le général parcimonieux avait fait faire à ses hôtes à la fête triomphale organisée par lui sur l'isthme, et, quand la nouvelle confédération maritime eut reçu ses statuts, il passa en revue comme il suit les différents généraux et hommes d'État qui avaient successivement fait leur apparition dans le monde insulaire.

Tel vante Pausanias, et tel autre, Xanthippos
Ou encore Léotychide : moi, c'est Aristide que je loue,
Le citoyen d'Athènes la sainte,
Le meilleur qui en soit sorti : car Thémistocle, Lêto le déteste,
Lui, le menteur, le prévaricateur, le traître qui, ayant Timocréon
Pour hôte, gagné par un argent ordurier, ne l'a pas ramené
Dans Ialysos sa patrie, mais, après avoir accepté
Trois talents d'argent, s'en est allé à la malheure,
Ramenant injustement ceux-ci, expulsant ceux-là ou les tuant[1].

Nous ne pouvons plus contrôler ce qu'il y a de fondé dans ces vers injurieux; nous ne savons quelles promesses Thémistocle, s'exagérant peut-être son influence, a pu faire à l'émigré ; mais nous comprenons parfaitement qu'à l'époque où la flotte confédérée était à l'ancre devant Andros, sans venir à bout de soumettre même cette île [2], tous autres projets de guerre, tels qu'une intervention à Ialysos, aient été rejetés comme aventureux, sans que Thémistocle puisse être accusé pour cela d'avoir manqué de parole à son hôte. On ne saurait nier, d'un

1) PLUT., *Themist.*, 21. ATHEN., p. 415. KIRCHHOFF, ap. *Hermes*, XI, p. 38.
2) Voy. ci-dessus, p. 323.

autre côté, qu'à cette époque et plus tard, quand il fut à la mode de faire ressortir dans des parallèles aux tons criards le contraste des deux hommes d'État, on ait commis bien des exagérations et même bien des mensonges au préjudice de Thémistocle. Mais il est certain qu'il ne voulait entendre parler d'égards d'aucune sorte, que la conduite circonspecte et les allures calmes et discrètes d'Aristide lui étaient antipathiques. Il voulait voir la toute-puissance maritime d'Athènes établie sans retard, et, pour atteindre ce but, tous les moyens lui paraissaient bons. On alla même jusqu'à dire qu'il avait formé le projet d'incendier les vaisseaux des Péloponnésiens, juste au moment où ils se trouvaient réunis dans le golfe de Pagase[1]. Il doit avoir souhaité, en effet, qu'il n'y eût au monde d'autre puissance maritime que celle qu'il avait créée : c'est à celle-là, et à celle-là seule, que la mer devait obéir.

Sur le continent même, il ne voulait pas supporter non plus de formes fédérales restrictives. Lors donc que les Spartiates proposèrent, conformément aux résolutions délibérées à l'isthme, de réorganiser l'ancien conseil des Amphictyons à Delphes, et cela, de façon que tous les États qui n'avaient pas pris part à la guerre contre les Perses en fussent exclus, Thémistocle combattit de toutes ses forces cette proposition[2]; et certainement, il avait pour cela de bonnes raisons. En effet, si Argos, ainsi que les tribus de la Grèce centrale et septentrionale, avaient perdu leur droit de suffrage, Sparte, avec ses alliés du Péloponnèse, aurait eu, comme c'était du reste son intention, la majorité absolue des voix. Thémistocle préférait donc laisser la vieille diète poursuivre son existence obscure, plutôt que de la voir, avec sa nouvelle organisation, gêner Athènes et lui enlever la liberté de ses mouvements.

L'attitude de Thémistocle eut pour conséquence de pousser

1) Plut., *Aristid.*, 22. *Themist.*, 20. Cic., *Offic.*, III, 11. La tradition qui impute à Thémistocle le projet de brûler la flotte est rejetée d'une manière absolue par Niebuhr (*Vorles. über alte Geschichte*, I, p. 425), Grote (VII, p. 157, 1, trad. Sadous) et autres. W. Vischer (*Kimon*, p. 47) s'élève contre cette fin de non-recevoir. L'historien ne peut que constater que c'était un bruit répandu dans le monde antique.

2) Plut., *Themist.*, 20.

les Spartiates à miner sans relâche son influence. Ils réussirent sans trop de peine à perdre un homme qui avait froissé tant de gens, et la chose fut d'autant plus aisée que son ancien adversaire était placé plus haut que jamais dans l'estime publique. Car depuis qu'Aristide s'était montré l'ami du peuple par sa loi de réforme, le parti libéral était aussi pour lui ; ses anciens coreligionnaires politiques, à leur tour, regardaient comme un grand avantage que l'homme qui dans sa patrie était entouré de la plus grande confiance fût également bien vu à Sparte. En somme, c'était une saine appréciation de leur intérêt qui empêchait les citoyens de se livrer à Thémistocle ; sa politique, en effet, aurait amené prématurément une rupture avec Sparte et une guerre dans le sein de la confédération. Ils sentaient combien il est avantageux, même pour un État, d'avoir une bonne réputation, et ils s'abandonnaient volontiers à la direction d'un homme ayant pour principe que tout ce qui est contraire au droit et aux bonnes mœurs ne peut pas non plus être vraiment utile. C'est ainsi que Thémistocle fut insensiblement rejeté à l'arrière-plan et que la force la plus puissante que possédât Athènes fut condamnée à l'inaction. Il dut, par conséquent, vivre sur sa gloire passée et s'appliquer à ne pas laisser du moins ses services antérieurs tomber dans l'oubli.

Les occasions de les rappeler ne lui manquèrent ni à Athènes ni ailleurs. Lorsque, sous l'archontat d'Adimantos, il eut à organiser, au nom de sa tribu, le chœur solennel pour les fêtes de Dionysos, au printemps de 476 (Ol. LXXV, 4), ce fut la tragédie de son ami, le poète Phrynichos, qu'il fit représenter devant ses concitoyens avec un éclat inaccoutumé. Cette tragédie, d'après les suppositions les mieux fondées, n'est autre que les *Phéniciennes,* drame qui avait pour sujet la guerre faite sur mer par les Hellènes, le retour misérable de Xerxès, par conséquent, la gloire de Thémistocle. L'une des années suivantes, probablement en 472 (Ol. LXXVII, 1), il visita les jeux olympiques, et il eut la satisfaction de voir, dès que sa présence fut connue, tous les yeux se détourner des luttes et chercher le héros de Salamine. Mais, là encore, son attitude fut brutale et despotique. Il vit avec dépit le luxe que dé-

ployait à Olympie Hiéron, le tyran de Syracuse, et les hommages qui lui étaient rendus. Il somma, en conséquence, les autorités de jeter à terre la tente du tyran et d'exclure des concours ses chevaux de course, parce que sa dynastie avait refusé de prendre part à la guerre contre les Perses [1].

A Athènes, Thémistocle construisit à côté de sa maison un sanctuaire consacré à Artémis Aristoboulè, c'est-à-dire à la déesse du « meilleur conseil », afin de conserver vivant au milieu de ses concitoyens, au moyen d'une fondation religieuse, le souvenir de sa sagacité prévoyante ; et il fit ériger dans le sanctuaire sa propre statue, de proportions modestes sans doute, mais rappelant par son caractère les images des héros [2]. Cette façon d'utiliser des fondations religieuses dans l'intérêt de sa vanité personnelle blessa vivement les Athéniens. En général, les éloges qu'il ne cessait de se prodiguer à lui-même finirent par les lasser ; ils leur parurent plus insupportables à mesure que l'éclat des nouveaux triomphes éclipsait celui des anciennes victoires ; l'opposition qu'ils soulevèrent se montra dans les *Perses* d'Eschyle, qui furent représentés en 472 (Ol. LXXVI, 4) et où, même dans la bataille de Salamine, la personne de Thémistocle est rejetée à l'arrière-plan. L'appréciation de ses mérites était devenue une affaire de parti. On aurait certainement passé à ce grand homme les faiblesses de sa vanité, ses allures hautaines, son goût pour le faste et l'ostentation, et on l'aurait laissé vivre tranquillement à Athènes, s'il lui avait été possible de sup-

[1]) Les objections qu'oppose A. SCHÄFER (ap. *Philologus*, XVIII, p. 187) à cette anecdote ne parviennent pas à me convaincre tout à fait ; car l'argument qu'il invoque, l'éclat dont brillaient les tyrans dans l'Hellade et particulièrement à Olympie, tendrait à prouver simplement qu'il ne fut donné aucune suite à la proposition de Thémistocle, ce qui est en effet très vraisemblable. Que le cas se soit représenté (avec Denys l'Ancien), il n'y a rien là qui infirme le témoignage de Thémistocle. L'admissibilité aux jeux a dû être certainement plus d'une fois dans l'ancien temps un sujet de réclamations, et il est fort naturel que, çà et là, les mêmes incidents se soient reproduits. Ici donc, les cas analogues se confirment réciproquement et montrent quelles raisons l'on faisait valoir dans l'examen de l'admissibilité.

[2]) Ἀρτέμιδος Ἀριστοβούλης ἐν Μελίτῃ ἱερόν (PLUT., *Themist.*, 22). Cf. E. CURTIUS, *Attische Studien*, I, p. 10 sqq. Le sanctuaire contenait un εἰκόνιον Θεμιστοκλέους (PLUT., *ibid.*). Cf. C. I. GRÆC., I, p. 19, 872.

porter avec calme l'influence prépondérante d'autres hommes politiques et si son influence personnelle avait été moindre. Mais il avait encore aux yeux de la nation un prestige que ne possédait au même degré aucun autre de ses contemporains, et, à Athènes, un parti composé d'hommes qui lui étaient absolument dévoués. Aussi faisait-il à la politique d'Aristide une opposition souvent couronnée de succès, provoquant sans cesse de nouveaux troubles et une fermentation perpétuelle, compromettant par ses motions les bons rapports avec Sparte, si bien qu'à la fin, Sparte aidant, Cimon, Alcméon et les hommes du parti de Cimon (car Aristide s'abstint de toute participation à cette affaire) provoquèrent à Athènes l'application de l'ostracisme [1].

Le résultat fut que Thémistocle dut partir pour l'exil (470 : Ol. LXXVII, 2) [2] et que Cimon put prendre, sans avoir désormais de rival, la direction des affaires publiques.

Thémistocle se rendit à Argos ; persécuté par la haine de Sparte, il pouvait s'attendre à y trouver le meilleur accueil, d'autant plus que, récemment encore, il avait déjoué la tentative faite pour exlure les Argiens de l'amphictyonie. Mais, là non plus, son esprit inquiet ne trouva pas le repos. Les humiliations qu'il avait subies n'avaient fait qu'accroître son ambition ; il brûlait du désir de se venger de ses ennemis, et surtout de Sparte. Les occasions ne manquaient pas. Il se convainquit, au cours de ses voyages à travers la péninsule, que partout se trouvaient accumulés des ferments prêts à s'échauffer ; il vit combien les derniers événements avaient ébranlé le prestige et la primauté de Sparte ; enfin, il trouva l'attention universelle absorbée par le procès de Pausanias.

Pausanias, en effet, n'avait nullement renoncé à ses projets après avoir été rappelé de Byzance [3]. Il réussit, à force d'astuce

1) Plut., *Aristid.*, 25. Meier voulait substituer dans ce texte Léobote à Alcméon. Cf. Vischer, *Kimon*, p. 49. *Kleine Schriften*, I, p. 24.

2) Diod., XI, 54. Cic., *Amic.*, 12, 42. Cicéron et Eusèbe ne distinguent pas entre l'exil de Thémistocle et sa fuite chez les Perses. La date de 471 (Ol. LXXVII, 2) est donnée par Diodore : Cornélius Népos place le fait quatre ans avant la mort d'Aristide.

3) Voy. ci-dessus, p. 364-366.

et par la corruption, à affaiblir toutes les preuves produites par ses accusateurs; il représenta sans doute ses pourparlers avec le Grand-Roi comme des ruses de guerre par lesquelles il avait voulu, à la façon de Thémistocle, pousser l'ennemi à sa perte. En un mot, après de longues auditions de témoins et une enquête qui remplit à peu près l'année (474 : Ol. LXXVI, 2/3), il fut acquitté du chef de haute trahison. On voit par là combien était grande son influence, combien était nombreux son parti à Sparte. Il resta le tuteur de son cousin mineur, Plistarchos, et régent. Il demanda à être rétabli dans son ancienne dignité, afin de retourner à Byzance avec pleins pouvoirs. Mais il ne put faire accepter cette prétention, car son retour aurait eu pour conséquence une guerre déclarée, dont on ne voulait pas à Sparte pour le moment. Les pourparlers durèrent des années; à la fin, il se rendit cependant à Byzance (vers 470), non comme gouverneur ou comme général, mais sans mandat officiel, sur un vaisseau d'Hermione. Il avait de l'argent (qui lui venait problablement des Perses), et il leva des troupes en Thrace; il réussit même à s'établir avec elles à Byzance, probablement avec l'intention de livrer la place aux Perses. Mais, tandis qu'il comptait sur des secours de l'Asie, il fut prévenu par les Athéniens, qui gardaient le Bosphore avec une escadre. On en vint aux mains à Byzance[1]. Ce furent les Athéniens qui, pour la seconde fois, sauvèrent cette ville importante au moment le plus critique, et qui forcèrent Pausanias et ses mercenaires à quitter la place.

Pausanias passa dans la Troade, où il séjourna à Colonæ, afin d'exécuter ses projets d'une autre façon. Mais, pendant qu'il y attendait une occasion favorable (car il ne voulait pas se présenter au Grand-Roi en fugitif), il fut rejoint par les émissaires des éphores, qui le sommèrent de venir rendre compte de sa conduite, à propos des derniers événements. Pausanias les suivit. Il croyait apparemment que, muni de l'argent des Perses, non seulement il échapperait une seconde fois à une condamnation, mais encore qu'il lui serait plus

[1]) Voy. ci-dessus, p. 377.

facile de poursuivre ses projets dans sa patrie. En effet, il vint à bout, malgré un nouveau procès pour haute trahison, de garder à Sparte toute la liberté de ses mouvements et de continuer sans obstacle sa correspondance avec Artabaze ; il put même se livrer en Laconie à des menées qui n'avaient manifestement d'autre but que de renverser la constitution de Lycurgue à l'aide des hilotes alléchés par la promesse de droits civiques, d'abolir l'éphorat, et d'investir les rois d'une autorité plus grande ; tous projets qui pouvaient se concilier avec la reconnaissance nominale de la suzeraineté de la Perse.

L'instruction traîna pendant plusieurs mois, et en même temps les menées de Pausanias allaient leur train, jusqu'au jour où enfin le courrier qui devait remettre à Artabaze la dernière lettre, la lettre décisive, trahit son maître et livra la lettre aux éphores. Ceux-ci, désirant entendre de la bouche même de l'accusé l'aveu de son crime, épièrent une conversation qu'il eut avec son courrier dans le sanctuaire de Poseidon, au Ténare. Alors seulement ils procédèrent à son arrestation. De la rue, Pausanias se réfugia dans l'enclos consacré à Athêna dite « à la maison d'airain (Χαλκίοικος), » sur l'acropole de Sparte. Comme il n'était pas permis de mettre la main sur lui, on l'y enferma, et ce n'est que mourant qu'on le porta hors de la cour du temple, afin qu'il ne souillât pas par sa mort le sol sacré [1]. Le temps qui s'écoula depuis le commencement du second procès jusqu'à la fin de Pausanias n'est indiqué nulle part d'une manière précise.

Pendant la dernière partie de l'instruction, des preuves de la complicité de Thémistocle étaient tombées entre les mains des éphores. Que, dans ses projets révolutionnaires, Pausanias ait compté sur Thémistocle, il n'y a rien là que de fort naturel ; il pouvait supposer chez celui-ci un mécontentement égal au sien et la même haine des autorités de Sparte. Thémistocle ne trouvait pas dans la situation actuelle de champ libre pour son ambition et il avait lui-même songé une fois à s'assurer l'appui du roi de Perse. Il est certain que Pausanias lui fit

[1]) Sur les dernières aventures de Pausanias, voy. Thucyd., I, 95. 128 sqq.

part de ses projets, et il se peut que, dans ses lettres à Artabaze, le conspirateur ait présenté la participation de Thémistocle comme certaine, quoiqu'on n'ait jamais pu prouver la complicité effective de ce dernier dans les menées criminelles de Pausanias. Il est, du reste, tout à fait invraisemblable que Thémistocle se soit déclaré prêt à coopérer à l'exécution des projets du Spartiate, dont il connaissait la faiblesse de caractère. Seulement, il en avait eu connaissance et il avait gardé le silence. Les éphores ne négligèrent rien pour tirer parti, avec un acharnement venimeux, des preuves qu'ils avaient entre les mains, afin de rejeter sur Athènes au moins une partie de l'infamie que toute cette affaire faisait peser sur Sparte. Mais leur principal mobile, c'est qu'ils ne pouvaient tolérer dans la péninsule la présence d'un homme tel que Thémistocle. Les Éléens y avaient fondé (vers 479) un État unifié, destiné à limiter l'influence de Sparte ; les Arcadiens étaient insoumis et hostiles, par suite des excitations continuelles dont ils étaient l'objet de la part d'Argos [1]. Quel n'était pas le danger, si un homme entreprenant réussissait à grouper en faisceau ces forces ennemies!

Thémistocle fut donc accusé à Athènes d'être complice d'un crime de haute trahison. Les Athéniens n'étaient nullement disposés à prendre la chose au sérieux, et un noble sentiment paraît avoir décidé le peuple à écarter l'accusation. Thémistocle envoya, pour appuyer les efforts de ses amis, des déclarations écrites. Mais ses adversaires ne se découragèrent pas. Une seconde fois, les Spartiates s'unirent aux ennemis que l'exilé avait dans sa patrie, et Léobote fils d'Alcméon, soutenu par le parti de Cimon, réussit enfin à faire prendre en considération la plainte [2]. Thémistocle fut cité, conformément au procédé imaginé par l'astuce spartiate, à comparaître devant un tribunal hellénique, à Sparte, pour crime de haute trahi-

[1]) Sur les dispositions dangereuses manifestées dans le Péloponnèse, voy. SCHÄFER, *De rerum post bellum Pers. gest. temporibus*, p. 15.

[2]) Suivant Meier et Cobet, l'indication concernant les agissements de Léobote provient de Cratéros. Cf. SCHÄFER, ap. *Jahrbb. für kl. Philol.*, 1865, p. 622. Grote (VII, p. 252, 1, trad. Sadous) rapporte l'accusation de Léobote au premier procès de Thémistocle. La vérité est du côté de KOUTORGA, *Le Parti persan*, 1860, p. 22 sqq.

son envers la patrie commune. Comme il ne se présenta pas, il fut condamné, et Sparte et Athènes se chargèrent en commun de le poursuivre, attendu que son arrestation était une mesure d'intérêt général.

Alors l'Hellade assista à un spectacle indigne. Le sauveur de son indépendance, le plus grand homme d'État qu'Athènes eût possédé depuis Solon, le libérateur de la mer hellénique, l'homme le mieux doué et le plus vanté de son temps, fut, comme un criminel vulgaire, poursuivi par des sbires et traqué de retraite en retraite, sur terre et sur mer[1]. Jamais ces deux cités n'ont montré, pour atteindre un but élevé, un accord si parfait et une énergie aussi obstinée.

Thémistocle n'avait aucune envie de quitter l'Hellade : il ne voulait rien faire qui pût confirmer les calomnies de ses ennemis. Il se rendit d'Argos à Corcyre, et, quand il eut été relancé dans cette ville, en Épire. Il semble que ceux qui le poursuivaient aient perdu sa trace ; le bruit se répandit qu'il était allé en Sicile, tandis qu'il avait trouvé un accueil au foyer d'Admète, roi des Molosses. Il pensait pouvoir y rester et être à l'abri de nouvelles poursuites. Mais il s'était trompé. Bientôt ses irréconciliables ennemis l'y découvrirent encore, et il dut continuer à fuir, son noble hôte ne pouvant s'opposer plus longtemps aux réclamations des envoyés helléniques qui demandaient son extradition. Il n'y avait plus d'asile pour lui en deçà de l'Hellespont, et il lui fallut ainsi quitter son pays sans espoir d'y revenir jamais. Il se fit conduire, par des sentiers solitaires, directement en Macédoine et atteignit, sans être reconnu, le port de Pydna. Là, il monta à bord d'un navire qui était prêt à mettre à la voile pour l'Ionie. La tempête le poussa dans le voisinage de la flotte athénienne qui stationnait devant Naxos[2]. Le moindre contact avec elle eût entraîné sa perte. Il se fit connaître au capitaine de son vaisseau et obtint, à force de prières et de menaces, que celui-ci maintînt

[1]) Fuite de Thémistocle (Thucyd., I, 135-138. Plut., *Themist.*, 25. Diod., XI, 56). Le récit des aventures de Thémistocle s'est embelli avec le temps d'additions de toute sorte.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 381.

son navire au large malgré le vent et l'orage. C'est ainsi qu'il parvint enfin à Éphèse.

Mais, en Asie même, sa vie n'était nulle part en sûreté. Les Grecs comme les Perses l'épiaient; le Grand-Roi avait mis sa tête à prix pour une forte somme; la situation de l'Ionie était telle, à cette époque, que les influences perses et grecques se contrecarraient partout, et il se voyait en tous lieux environné de dangers qui le menaçaient des deux côtés à la fois [1]. Il errait de place en place, sans se fixer nulle part, lorsqu'enfin il trouva en Mysie aide et conseil auprès de son hôte Nicogène, qui lui indiqua le moyen de sortir de cette situation errante et misérable [2]. Il était clair qu'il ne pouvait trouver un asile sûr qu'à Suse, à la cour du roi. Personne au monde n'avait assurément de meilleures raisons de le maudire que le Grand-Roi; mais Thémistocle savait aussi que nulle part ses services ne seraient plus appréciés, et que de tout temps les Achéménides s'étaient montrés généreux envers les Hellènes proscrits. Nicogène avait des relations étroites avec la cour de Perse. Il se procura une voiture couverte, comme les nobles Perses en avaient généralement pour leur harem, et c'est dans un carrosse pour femmes, et caché derrière d'épais rideaux, que Thémistocle arriva d'Ægæ à Suse, en passant par Sardes.

Le moment était favorable. Le courage des Perses était abattu par suite de nouveaux échecs, et l'on sentait plus douloureusement que jamais le manque de généraux capables de tenir tête aux Athéniens.

Bien que la mort de Pausanias eût détruit les espérances que ses tentatives de trahison avaient fait naître, on n'en avait pas moins fait de nouveaux préparatifs contre l'Hellade. Des troupes de terre et de mer se rassemblaient sur la côte méridionale de l'Asie-Mineure, là où les Perses étaient encore les maîtres. A Cypre, les dynastes amis des Perses relevaient la tête; une flotte phénicienne était prête à entrer en campagne. On voulait du moins soumettre de nouveau la

[1]) Sur l'état de l'Ionie entre la bataille de Mycale et celle de l'Eurymédon, nous avons des renseignements importants dans le C. I. Græc., II, 3044.

[2]) Diodore (XI, 56) appelle cet hôte Lysithide.

bordure de côtes dont les villes étaient encore dans une condition indécise, et dont les tributs figuraient encore sur les registres des contributions de la Perse; car les satrapes étaient tenus, comme par le passé, de verser les sommes prescrites. Il fallait donc chercher à mettre fin à la situation révolutionnaire où elles se trouvaient. Mais, avant que les forces destinées à soutenir la lutte eussent pu se réunir, les Athéniens prévinrent l'attaque avec une activité incomparable.

La flotte avait recouvré sa liberté d'action après l'humiliation infligée à Naxos. On résolut de mettre fin à la situation toujours critique de l'Ionie et d'arracher aux Perses la Carie, dont la possession était indispensable à qui voulait dominer la mer Égée. Cimon fit voile pour l'Asie, à la tête de 200 vaisseaux ; il chercha l'ennemi et le trouva dans la mer de Pamphylie. Malgré sa supériorité, la flotte perse voulut éviter le combat et se retira à l'embouchure de l'Eurymédon. Mais Cimon l'atteignit et l'obligea à livrer bataille. La flotte, resserrée dans un étroit espace, fut complètement battue; les équipages, qui se réfugièrent sur le rivage et se joignirent à l'armée de terre, furent aussitôt attaqués et vaincus après une vive résistance; le camp, qui regorgeait de richesses, tomba aux mains des Athéniens, et la flotte phénicienne, qui arrivait, fut à son tour attaquée en pleine mer et dispersée avant d'avoir eu connaissance de la défaite des Perses [1].

Xerxès vécut assez pour assister à cette honte : mais il fut impuissant à la venger; ou plutôt, il la sentit à peine. Indolent et hébété, il restait dans son palais et se laissait gouverner, sans plus avoir de volonté, par sa femme Amestris, par des eunuques et les fonctionnaires de sa cour. D'année en année, il était tombé toujours plus bas, et les aspirations plus

[1]) Thucyd., I, 100. Diod., XI, 61. Plut., *Cimon*, 12. D'après Kirchhoff (ap. *Hermes*, XI, p. 33), les villes ioniennes et éoliennes ne sont entrées, elles aussi, dans la Ligue maritime que l'année de la bataille de l'Eurymédon. Cette opinion va à l'encontre d'Éphore (ap. Diod., XI, 60) qui place le fait immédiatement après la bataille de Mycale. Qu'il y ait eu dans les villes d'Ionie un parti puissant qui tenait pour la Perse et dont les chefs allèrent en exil (chez les Perses) après les victoires de Cimon, c'est ce qui résulte du traité avec Érythræ (C. I. Attic., I, 9).

nobles qui jadis s'étaient manifestées chez lui s'étaient complètement éteintes dans de honteux débordements. Même avant son retour de sa campagne en Grèce, il avait essayé de séduire la femme de son frère Masistès; éconduit par elle, il courtisa la fille de cette dernière et de Masistès, Artaynte, qu'il avait mariée à Darius, son héritier présomptif. La fougueuse Amestris en conçut une vive jalousie, et la femme de Masistès, quoique innocente, fut la victime de sa fureur. Masistès indigné se révolte contre Xerxès, et, après une lutte sanglante, il est exterminé avec toute sa maison. En un mot, toutes les horreurs, tous les crimes et toutes les hontes s'accumulèrent dans les dernières années de l'existence de Xerxès, et les Grecs y virent le juste châtiment des malheurs qu'il avait causés à leur patrie. Impuissant et méprisé dans sa propre cour, Xerxès fut enfin assassiné par le commandant de ses gardes du corps, l'Hyrcanien Artabane; Darius, l'héritier du trône, succomba également dans cette révolution de palais. Elle était terminée quand Thémistocle arriva à Suse. Il trouva encore, à la tête des troupes du palais, Artabane qui sut conserver quelque temps sa situation importante, et c'est par lui qu'il fut présenté au nouveau Grand-Roi, le jeune Artaxerxès. Quelques mois plus tard, les crimes de l'Hyrcanien furent dévoilés, ainsi que son projet de détruire toute la race des Achéménides; et il périt, frappé de la main même d'Artaxerxès (464 : Ol. LXXVIII, 4) [1].

Lorsqu'Artaxerxès prit en main les rênes du gouvernement, toute la Perse était encore sous le coup de la terreur causée par la bataille de l'Eurymédon; l'armée, saisie de

[1]) Xerxès meurt en 465 (Ol. LXXVIII, 4) d'après Diodore (XI, 69) et le canon de Ptolémée (Clinton, *Fast. Hellen.*, II, p. 318. Schäfer, *op. cit.*, p. 5). C'est après la mort de Xerxès que Thémistocle vient en Perse (Thuc., I, 137. Charon ap. Plut., *Themist.*, 27). L'assertion contraire d'Éphore, de Dinon, de Clitarque, d'Héraclide et autres, s'explique par le fait que les sept mois d'Artabane (Maneth. ap. Syncell., p. 75 d) sont comptés tantôt à Xerxès et tantôt à Artaxerxès. C'est ce qui fait que les données concernant le règne de Xerxès oscillent entre 20 et 21 ans (Clinton, ad ann. 465 et p. 314). Suivant Aristote (*Polit.*, p. 1312 b. [220, 13]), Artabane (Ἀρταπάνης) aurait tué Darius d'abord et son père ensuite, φοβούμενος τὴν διαβολὴν τὴν περὶ Δαρεῖον. Cf. Schneider, *Comment.*, p. 343.

crainte, se tenait sur la défensive dans l'intérieur du pays; la mer et le littoral étaient laissés à la discrétion de la flotte athénienne, et les tributs des villes s'en allaient à Délos. Artaxerxès avait le cœur haut placé : tout jeune qu'il fût au moment où il recueillit l'héritage paternel, un empire détraqué et couvert de honte, il avait pris la ferme résolution de faire son possible pour relever la patrie. Ne devait-il pas regarder comme un événement de bon augure de voir arriver à Suse, juste au moment où il prenait possession du trône, le plus héroïque marin de son temps, qui, chassé par ses compatriotes ingrats, venait lui offrir ses services? Pouvait-on souhaiter un meilleur instrument, pour restaurer dans la mer Égée l'honneur des armes des Achéménides? Thémistocle n'était pas le seul de son espèce en Perse. Son ancien ennemi Timocréon [1], après avoir été, lui aussi, l'adversaire fanatique de l'empire perse, en était devenu le partisan et le protégé : après les vicissitudes aventureuses de sa vie, le poète put encore écrire ces vers ironiques :

Timocréon n'est donc pas seul
A faire un pacte avec les Mèdes,
Mais il y a encore d'autres criminels :
Et je ne suis pas seul à avoir la queue coupée :
Il y a encore d'autres renards [2].

Thémistocle sut tirer parti de ces conjonctures favorables et des avances que lui fit le jeune prince. Tant qu'il fut obligé de se servir d'interprètes pour se faire entendre, il ne put faire valoir toute l'influence attachée à sa personne. Il demanda donc la permission de passer quelque temps dans une retraite absolue, afin de s'initier à la langue et aux mœurs du pays. Quoique sexagénaire, il possédait encore la fraîcheur d'esprit, la mémoire et la souplesse d'un jeune homme, et il parvint ainsi, au bout d'une année, assez près de son but pour qu'il pût se mouvoir à l'aise et en toute sécurité à la cour de Perse. Dès lors, il réussit à Suse, comme jadis à Athènes, à dominer son entourage; il fut le commensal du

[1]) Voy. ci-dessus, p.382.
[2]) Οὐκ ἄρα Τιμοκρέων μοῦνος Μήδοισιν ὁρκιατομεῖ (Plut., *Themist.*, 21).

roi et son compagnon de chasse, un homme enfin d'une influence irrésistible; et, avant qu'il pùt encore prétendre à la reconnaissance du roi, la faveur de ce dernier lui créa en Ionie une nouvelle patrie.

La ville de Magnésie sur le Méandre, qui rapportait une somme annuelle de cinquante talents (281,250 fr.), lui fut donnée à titre de principauté : il reçut en outre Myonte en Carie, Lampsaque et Percote sur l'Hellespont, et Scepsis en Éolide, avec leurs revenus; et chacune de ces possessions était affectée en particulier, selon l'usage des Perses, au pain, au vin, aux légumes, à la garde-robe et au logement du maître. Mais ces villes avaient été évidemment choisies dans le but de mettre Thémistocle à même d'exercer une action aussi étendue que pénétrante sur les provinces frontières les plus menacées, de l'intéresser personnellement à ne rien négliger pour reconquérir le plus tôt possible les portions qui avaient été détachées de l'empire : car, à l'exception de Magnésie, les villes qui lui furent assignées sur le littoral devaient appartenir déjà à la confédération maritime athénienne. Magnésie devint sa résidence. Il y vécut assez longtemps en qualité de satrape perse, et nous possédons encore des monnaies d'argent, portant son nom en caractères grecs et des emblèmes grecs, qu'il fit frapper d'après le poids attique, comme seigneur de Magnésie [1].

Pourtant son sort, même dans ces conditions, n'était ni heureux ni tranquille. Il demeurait un objet de défiance et d'envie, et son audace imprévoyante mit souvent sa vie en danger. Ainsi, lors d'un séjour qu'il fit à Sardes, il exprima, dit-on, le désir qu'une statue en bronze représentant une porteuse d'eau, statue qu'il avait autrefois offerte aux Athéniens en sa qualité d'inspecteur des aqueducs de la ville, fût renvoyée à Athènes. Il excita par là la colère du satrape de Sardes, au point qu'il dut se réfugier auprès des femmes du harem, afin de conjurer par leur entremise les suites funestes de son imprudence.

Ce qui rendait sa position bien plus fâcheuse encore, c'est

[1]) Statère portant le nom de Thémistocle (WADDINGTON, *Rev. num. franç.*, 1856, II, n° 2). Cf. J. BRANDIS, *Geschichte des Mass- Gewichts- und Münzwesens in Vorderasien bis auf Alex. d. Gr.*, p. 238 sqq. 459.

qu'il avait pris des engagements et qu'il lui était difficile ou plutôt impossible de les remplir. Sans doute, on se montra patient au commencement ; il semble qu'on lui ait épargné les suggestions indiscrètes, et cela d'autant plus que le roi, pendant les premières années de son règne, avait fort à faire dans l'intérieur de l'empire. Mais, ne fût-ce qu'à cause de la situation de son gouvernement, Thémistocle ne pouvait manquer d'entrer en conflit avec Athènes et les alliés ; et ceux-ci ont certainement fait tout ce qui était en leur pouvoir pour contrecarrer son influence sur les villes du littoral. On rapporte que Cimon marcha un jour contre les Perses qui s'avançaient vers la côte sous les ordres de Thémistocle [1] ; mais nos renseignements ne nous permettent pas de discerner au juste ce qui se passa alors.

Sur ces entrefaites, une nouvelle complication se présenta. Les Égyptiens avaient repris courage par suite des troubles qui ne cessaient d'agiter l'empire perse depuis la mort de Xerxès, et ils essayèrent de recouvrer leur indépendance ; ils chassèrent du pays les employés du fisc perse et firent défection. Ces événements, survenus au moment où le Grand-Roi venait d'étouffer le soulèvement de la Bactriane, rappelèrent son attention vers l'ouest et vers la mer ; et, plus on pouvait craindre de ce côté l'union des Grecs et des Égyptiens, plus on se croyait en droit d'attendre de Thémistocle et même d'exiger de lui des services effectifs.

Les bruits les plus divers ont couru, dès l'antiquité, sur la fin de Thémistocle, comme sur tout l'ensemble de sa vie aventureuse. Au moment où, sur ses vieux jours [2], il se voyait obligé d'entreprendre la tâche la plus ingrate de toute sa vie, où il devait se mettre à la tête de marins étrangers sans pouvoir compter ni sur leur valeur ni sur leur fidélité, et lutter avec eux contre les trirèmes de ses compatriotes commandés par un général accoutumé à vaincre, à ce moment même, il mourut subitement ; et la mort vint si à propos le tirer de la position la plus pénible, qu'on a été unanime à croire à un

1) SUIDAS, s. v. Κίμων. ARISTODEMOS, ap. *Fragm. Hist. Græc.*, V, p. 13.

2) Les 65 ans de vie que lui assigne Plutarque (*Themist.*, 31), rapprochés des traditions ci-dessus mentionnées (p. 233, 2), nous donnent une date antérieure à 461 (Ol. LXXIX, 4).

suicide [1]. Cependant Thucydide oppose à ces bruits une assurance formelle, c'est que Thémistocle est mort de maladie. Le doute ne peut donc porter que sur la question de savoir si cette maladie a été accidentelle ou si elle n'a pas de rapport avec la lutte intérieure que se livraient chez lui le patriotisme et les engagements personnels auxquels l'avait entraîné sa malheureuse situation; car l'idée qu'il ne pourrait se tirer à son honneur de cette complication était une torture insupportable, qui dut à la fin user les forces intellectuelles et physiques de cet homme, si énergique qu'il fût.

On lui éleva un superbe mausolée sur la place du marché de Magnésie, et ses fils, une fois revenus de l'exil, consacrèrent son souvenir en lui élevant une statue dans le Parthénon. Ses ossements aussi furent, dit-on, sur son ordre, transportés secrètement dans l'Attique par ses proches ; cependant, le fait paraissait douteux à Thucydide [2]. On montrait au Pirée un monument en forme d'autel, qui avait été élevé en l'honneur de Thémistocle comme au fondateur du port et de la puissance maritime d'Athènes, lorsque plus tard on fut à même de juger avec plus d'impartialité ses impérissables services.

Tandis que les dangers que Thémistocle menaçait d'attirer sur les Athéniens se trouvaient ainsi écartés, des divisions très graves s'étaient produites au sein même de la Ligue maritime, et cela, immédiatement après la brillante victoire de l'Eurymédon, à la suite de laquelle la confédération délienne, absorbant les villes de Lycie, avait reculé sa frontière à l'est jusqu'à la Pamphylie et se voyait délivrée de tous ennemis extérieurs. En effet, au nord de la mer de Thrace, où les Perses, résolus à garder la Chersonèse, s'étaient alliés avec les peuplades du pays, Cimon, à la tête d'une petite escadre, réussit à anéantir la puissance ennemie qui cherchait à se former dans la région ; il reconquit pour les Athéniens l'antique domaine de ses ancêtres, toute la presqu'île qui commande l'Hellespont [3].

1) Mort par le sang d'un taureau offert en sacrifice (Cic., *Brutus*, 11. Plut., *ibid.*). Un passage d'Aristophane (*Equit.* 84) montre combien était répandue la version du suicide par empoisonnement.

2) Thucyd., I, 138.

3) Ἐπεὶ τῶν Περσῶν τινες οὐκ ἐβούλοντο τὴν Χερρονήσον ἐκλιπεῖν, ἀλλὰ καὶ τοὺς

Mais cet important progrès aboutit à des complications nouvelles. Car, tandis que les Athéniens cherchaient à s'étendre sur les côtes de Thrace, une des îles les plus importantes de la confédération, Thasos, se déclarait contre eux ; elle ne voulait toujours pas renoncer à sa propre domination maritime, et l'établissement des Athéniens sur le Strymon [1] était une cause de jalousie qui tôt ou tard devait amener des relations hostiles ; les habitants de l'île s'aperçurent bientôt qu'Athènes n'était pas disposée à se contenter de la possession d'une ville de la côte telle qu'Eïon, et que c'était seulement un point de départ pour une conquête progressive de la Thrace.

Immédiatement après la chute d'Eïon, un détachement de l'armée remonta le Strymon pour s'établir à une lieue de l'embouchure, aux Neuf-Chemins (Ἐννέα ὁδοί), carrefour important pour le commerce, où déjà Aristagoras avait eu le projet de fonder une colonie. L'entreprise échoua si bien que peu de soldats parvinrent à se sauver [2].

Les Athéniens ne se laissèrent cependant pas décourager, et, environ trois ans plus tard, ils entreprirent une nouvelle expédition avec des forces beaucoup plus considérables, pour s'ouvrir de haute lutte l'intérieur du pays. Dix mille colons armés, citoyens d'Athènes ou des villes alliées, enrôlés par l'État et séduits par l'espoir de s'enrichir dans ce pays abondant en mines d'or, se réunirent à Eïon, s'emparèrent heureusement des Neuf-Chemins, puis, sous la conduite de Léagros, poussèrent plus avant vers le nord dans le pays des Édoniens, pour occuper des stations dans le voisinage des mines. Mais les tribus thraces se réunirent contre les envahisseurs étrangers et surprirent l'armée près de Drabescos ; les Athéniens essuyèrent une défaite si sanglante qu'elle eut pour effet

Θρᾷκας ἄνωθεν ἐπεκαλοῦντο καταφρονοῦντες τοῦ Κίμωνος — ὁρμήσας ἐπ' αὐτοὺς τέσσαρσι μὲν ναυσὶ τρισκαίδεκα τὰς ἐκείνων ἔλαβεν, ἐξελάσας δὲ τοὺς Πέρσας καὶ κρατήσας τῶν Θρᾳκῶν πᾶσαν ᾠκειώσατο τῇ πόλει τὴν Χερρόνησον (PLUT., *Cimon*, 14).

[1]) Voy. ci-dessus, p. 378.

[2]) La première expédition à Ennéahodoi (d'après SCHOL. ÆSCHIN., II, 31, p. 29 Baiter) eut lieu sous Phædon (lisez : Apséphion), par conséquent en 469 (Ol. LXXVII, 4) ; la seconde (d'après THUC., IV, 102), 29 ans avant la fondation d'Amphipolis, par conséquent en 465 (Ol. LXXVIII, 4), sous Lysithéos (le scoliaste écrit : Lysicrate. *ibid.*). Cf. SCHÄFER, *op. cit.*, p. 16.

immédiat de mettre fin à leurs tentatives d'établissement dans l'intérieur du bassin du Strymon [1].

Les Thasiens crurent devoir profiter de ces circonstances ; car ils voulaient s'emparer des immenses richesses du continent qui fait face à leur île, et surtout des mines d'or du Pangée, à mi-distance entre Eïon et la partie du littoral qui regarde Thasos. Si elles étaient perdues pour eux, ils devaient renoncer à avoir jamais sur mer l'action et la puissance qu'ils ambitionnaient. Il leur fallait mettre le temps à profit, utiliser le découragement des Athéniens et la grande animosité des Thraces à leur égard. Ils conclurent donc alliance avec ceux-ci ainsi qu'avec les Macédoniens, qui regardaient déjà les Athéniens comme des voisins importuns; puis, comme on n'avait donné à Athènes aucune satisfaction à leurs griefs, ils déclarèrent ouvertement qu'ils se retiraient de la confédération. Ceci se passait la quatrième année de la LXXVIIIe Olympiade (464), peu après la bataille de l'Eurymédon [2].

Athènes fut obligée d'entreprendre une lutte pénible pour humilier l'île orgueilleuse qui depuis longtemps s'était préparée en silence ; il s'agissait à la fois de l'hégémonie dans la mer de Thrace et de la possession des mines d'or. Les Athéniens réunirent toutes leurs forces, et les Thasiens purent se convaincre que, malgré les secours fournis secrètement par les Macédoniens, il ne résisteraient pas, à la longue, à la flotte de Cimon; ils cherchèrent d'autres alliances et envoyèreut des ambassadeurs à Sparte, où leurs propositions reçurent un accueil très favorable.

A Sparte, on sentait qu'il fallait faire quelque chose pour arrêter l'essor d'Athènes. Personne, sans doute, n'avait songé que la cession du commandement de la flotte dût amener de pareilles conséquences. Tandis qu'Athènes volait de victoire en victoire et que sa puissance s'accroissait chaque jour, celle de

[1]) La défaite des Athéniens commandés par Léagros, fils de Glaucon, et par Sophane (HEROD., IX, 75), à Drabescos coïncide avec le début de la guerre contre Thasos, d'après Thucydide (I, 100 sqq.) qui est ici plus complet que les autres sources.

[2]) La défection de Thasos est du commencement de 464 (THUC., *ibid.* Cf. PAUSAN., IV, 24, 5).

Sparte non seulement était restée stationnaire, mais avait même diminué depuis cette époque. Le procès de Pausanias avait fait une mauvaise impression ; de plus, le bruit courut, vers le même temps, que Léotychide s'était laissé corrompre par les Aleuades ; c'était, disait-on, pour ce motif qu'il avait abandonné tout à coup la Thessalie[1], bien qu'elle fût déjà tout entière entre ses mains. Au milieu même du camp, on avait surpris le roi avec son or. Il s'était enfui à Tégée ; sa maison avait été abattue et sa mémoire maudite[2]. Ainsi se succédaient les crimes dans la famille des Héraclides. En même temps, les alliances dans le Péloponnèse se relâchaient d'une manière inquiétante ; à l'intérieur comme sur les côtes, le parti hostile aux Spartiates prenait des forces. L'ancienne ennemie héréditaire, Argos, avait réuni toutes ses ressources afin de pouvoir rentrer en scène avec des prétentions nouvelles.

Dans une situation aussi menaçante, Sparte devait tenter de se relever et chercher de nouvelles alliances pour recouvrer son honneur et sa considération. L'alliance avec Thasos était bien séduisante; car les Thasiens possédaient encore leurs mines d'or, et Sparte pouvait espérer qu'elle trouverait là le moyen de s'opposer de nouveau à la domination maritime d'Athènes. On voit combien était grande l'exaspération des Spartiates à l'empressement avec lequel ils promirent aux ambassadeurs des Thasiens leur médiation et leur appui; ils annoncèrent même l'intention d'attaquer immédiatement Athènes, pour dégager l'île par cette diversion.

Toutefois, ils avaient fait plus de promesses qu'ils n'en purent tenir; car, au moment où on allait se mettre en campagne, une catastrophe naturelle vint interrompre tous les préparatifs. Un effroyable tremblement de terre eut lieu, tel qu'on n'en avait jamais ressenti dans la vallée de l'Eurotas. Des gouffres s'ouvrirent; des rochers se détachèrent des cimes escarpées du Taygète; maisons et temples s'écroulèrent : Sparte n'existait plus ; il ne restait debout que quelques constructions. Tout ordre social disparut du même coup ; car

1) Voy. ci-dessus, p. 361.

2) Herod., VI, 72. Pausan., III, 7, 9.

la crainte seule pouvait, dans un État comme l'État spartiate, maintenir l'union. Les hilotes, toujours disposés à la révolte, s'y trouvaient plus particulièrement excités depuis que la découverte des menées révolutionnaires de Pausanias[1] avait entraîné pour eux les plus cruels traitements. On avait même arraché les malheureux du sanctuaire de Poseidon sur le Ténare pour les mettre à mort, et il semblait que le terrible phénomène de la nature fût une preuve de la colère du dieu « qui ébranle la terre » et le signal de légitimes vengeances. Avec les hilotes les Messéniens se soulevèrent. Thuria, Anthéia furent les foyers de l'insurrection, et le roi Archidamos, successeur de Léotychide (le tremblement de terre eut lieu la quatrième année de son règne[2]), dut, avec les troupes qu'il avait pu rassembler, partir en toute hâte pour reconquérir le pays révolté.

Dans de pareilles conjonctures, il ne pouvait être question de secourir les Thasiens. Ceux-ci soutinrent pendant trois ans la guerre avec une inflexible opiniâtreté; mais leurs ressources étaient épuisées. La fière Thasos dut livrer tous ses vaisseaux, raser ses murailles, payer les frais de la guerre, abandonner le continent avec les immenses revenus de ses mines, et consentir à payer régulièrement un tribut[3]. C'était pour les Athéniens un brillant succès, un exemple terrifiant pour les membres indécis de la confédération, un pas important dans la conquête de l'hégémonie sur la mer de Thrace.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 388.

[2]) L'insurrection de la Messénie éclata en 464 (Ol. LXXIX, 1), sous l'archontat d'Archidémide, Ἀρχιδάμου τοῦ Ζευξιδάμου τέταρτον ἔτος ἐν Σπάρτῃ βασιλεύοντος (Plut., *Cimon*, 16). Sur cette insurrection, voy. Thuc., I, 101. Pausan., IV. 25, 5. Diod., XI, 63, 64.

[3]) Capitulation de Thasos (Thuc., I, 101, 3). Les 33 vaisseaux dont parle Plutarque (*Cimon*, 14) sont ceux qui ont été pris dans la bataille navale livrée avant le siège (Thuc., I, 100, 2), et non, comme le pense Grote (VII, p. 289, trad. Sadous), le total des vaisseaux de ligne enlevés aux Thasiens par le traité de paix. Vu les superbes revenus de l'île (ci-dessus, p. 226), ce nombre doit avoir été beaucoup plus considérable.

§ IV

LES PARTIS A ATHÈNES.

Cimon était dans tout l'éclat de sa renommée, plus glorieux qu'aucun général athénien n'avait été avant lui; depuis 470, il avait commandé presque sans interruption une flotte partout victorieuse, et n'avait cessé d'étendre la puissance de la confédération. Mais il était plus encore qu'un illustre général; il jouissait dans toutes les affaires publiques de la plus grande influence; il était l'idole du peuple, sous les yeux duquel son génie s'était développé de la manière la plus heureuse. Au début de sa carrière, en effet, on ne fondait pas sur lui de grandes espérances. On l'avait même trouvé peu intelligent, lourd d'esprit, grossier et cavalier dans ses procédés; ses mœurs avaient été fréquemment l'occasion de scandales. Mais, grâce à la discipline d'une vie austère, le jeune homme dissolu était devenu un homme selon le cœur d'Aristide; le fils du tyran et d'une princesse royale de Thrace s'était fait un véritable citoyen d'Athènes qui, pour la culture de l'intelligence, était supérieur à Thémistocle et qui était capable de parler dans l'assemblée du peuple. De cette rude enveloppe s'était dégagé un caractère plein de noblesse, doué d'une énergie saine et vaillante qui obtenait d'autant plus qu'elle ne s'opposait pas opiniâtrément aux exigences du temps. Il avait joyeusement renoncé aux penchants innés de la jeunesse et, ouvertement, loyalement, s'était rallié à la nouvelle évolution de la vie attique, inaugurée par Thémistocle, bien qu'il ne pût ignorer que les temps nouveaux n'étaient rien moins que favorables au prestige des anciennes familles et à leurs intérêts. Jamais il n'y eut d'exemple plus éclatant d'abnégation patriotique.

La nature de Cimon était si droite que le bonheur ne pouvait l'altérer. Il conserva son caractère franc et ouvert, son esprit loyal qui détestait les intrigues; il sut, sans feindre une affabilité de commande, être le compagnon le plus aimable, l'homme le plus accessible d'Athènes, et réunir, pour

ainsi dire, dans sa personne le type de l'ancienne et de la nouvelle société. Avant tout, il pratiqua les vertus qui avaient toujours fait la gloire de la maison des Cypsélides, la libéralité et l'hospitalité; et cela, sans calcul, sans jactance blessante. Tout ce qui lui revenait du patrimoine de sa famille ou ce qu'il y avait ajouté par sa quote-part de butin, il ne semblait pas le posséder pour lui-même, mais pour ses concitoyens. Ses terres, ses jardins, sa table, tout était ouvert aux voyageurs aussi bien qu'à ses voisins.

Et quel zèle ne montrait-il pas pour les travaux d'utilité publique! Les citoyens lui devaient une grande reconnaissance pour avoir fait entourer de portiques et planter de platanes le marché du Céramique. Il eut soin de doter les faubourgs de l'ouest, qui descendaient du Dipylon aux bords du Céphise, d'embellissements qui sous une forme gracieuse enfermaient un sens profond. Dans le Céramique extérieur furent élevés des tombeaux à ceux qui étaient tombés dans le combat; rangés par ordre de bataille, ils formaient un monument grandiose de la gloire athénienne[1]. Au Céramique touchait l'Académie, dont Cimon avait fait tracer les allées ombragées. Il avait ramené, au milieu de brillantes fêtes populaires, les restes de Thésée et rendu, pour ainsi dire, au peuple d'Athènes le héros qu'il se plaisait à regarder comme le fondateur de sa liberté. Il passe enfin pour avoir continué la grande œuvre entreprise par Thémistocle, la construction des murs destinés à relier Athènes au Pirée[2].

Mais bien que Cimon, libre de tout préjugé, se fût rallié à la politique nouvelle, bien qu'il eût contribué essentiellement à l'exécution du plan de guerre conçu par Thémistocle et qu'il eût consolidé l'hégémonie maritime fondée par lui, il était cependant bien éloigné de partager toutes ses idées sur la mission d'Athènes. Il était son successeur dans l'accomplissement de la même œuvre, mais ses efforts étaient dirigés dans

[1]) Fragments d'inscription provenant d'un des tombeaux érigés aux frais de l'État, avec des noms d'Athéniens et d'alliés qui ont succombé ἐν Θάσῳ (C. I. Attic., I, 432).

[2]) La construction de murailles par Cimon inspire déjà des doutes à O. Müller (*De munim. Athen.*, p. 20), doutes reproduits récemment par Oncken (*Athen und Hellas*, I, p. 72) et A. Schäfer (*op. cit.*).

un tout autre sens. Il voulait conserver à la société nouvelle les qualités de l'ancienne, la circonspection et la mesure, la discipline et des mœurs honnêtes. Plein de foi dans les traditions du passé, il proposait Sparte comme exemple à ses concitoyens avides de nouveautés; il regardait l'alliance de cet État comme un salutaire contrepoids opposé à la tendance qu'avaient les Athéniens à se lancer dans des entreprises inconsidérées. Il ne fallait pas, comme l'avait voulu Thémistocle, que l'on conclût des traités avec les villes confédérées dans l'intention de les rejeter plus tard comme des entraves incommodes; ces traités devaient subsister et subir les modifications exigées par les circonstances, sans empêcher Athènes de faire des progrès et de tenir le premier rang. Aussi regardait-il comme le plus grand bonhenr de sa vie d'avoir réussi, en collaboration avec Aristide, à établir par des voies pacifiques l'hégémonie maritime d'Athènes. Il voulait qu'Athènes, par sa prudence et sa modération, acquît la confiance des autres États, exerçât une influence morale et dissipât de cette façon les dissentiments qui existaient encore. Aussi repoussait-il énergiquement toute politique qui voulait rendre Athènes grande aux dépens des autres États de la confédération et par l'abaissement de Sparte. Sa maison devait être vraiment une maison hellénique, et c'est pour cela qu'il attachait une grande importance à l'entretien de liens d'hospitalité avec les États les plus considérables de la Grèce et à la défense de leurs intérêts à Athènes. C'est aussi pour ce motif qu'il avait nommé ses fils Thessalos, Lacédæmonios et Eleios; ce fait montre avec quelle décision et quelle franchise il défendait ses principes.

Les Spartiates savaient bien quelle était la valeur d'un homme tel que Cimon, qu'ils avaient déjà connu lorsqu'on l'avait envoyé comme ambassadeur auprès d'eux avant la bataille de Platée; ils se servaient par conséquent de leurs relations à Athènes pour affermir son influence, et ils se montraient conciliants dans toutes les négociations auxquelles il prenait part. C'est ainsi qu'il était arrivé à écarter peu à peu Thémistocle du pouvoir; après le bannissement de celui-ci, il avait été pendant quatre ans environ étroitement lié avec Aristide et s'était attaché à lui avec pleine conviction.

Les brillants exploits des généraux ont relégué dans l'ombre le travail plus modeste de l'homme d'État organisateur: il y a là une des lacunes les plus regrettables de l'histoire de ce temps ; nous ignorons quelle fut l'action d'Aristide pendant les dix années qui suivirent la formation de la confédération. Sa fin est encore moins connue que celle de Thémistocle. Nous savons seulement qu'au printemps de l'année 467, quand on représenta les *Sept devant Thèbes* d'Eschyle, Aristide était au théâtre, et que tous les yeux se tournèrent vers lui quand on prononça ces paroles, qui dépeignaient le devin Amphiaraos, mais qui, dans la pensée du poète, s'appliquaient aussi bien à Aristide :

> Celui-là ne cherche pas à paraître excellent, mais veut l'être :
> Il moissonne le profond sillon de sa pensée,
> Le sillon où germent les prudents conseils [1].

Peu de temps après, il mourut, suivant la tradition la plus digne de foi, dans une expédition d'intérêt public dirigée vers la région de la mer Noire que Cimon avait ouverte et qui, depuis lors, entretint d'importantes relations avec la Ligue athénienne[2].

La mort d'Aristide (467/6 : Ol. LXXVIII, 2) [3] fit époque dans la vie de Cimon. Il se trouvait maintenant seul à la tête de l'État; sa situation était plus difficile, exigeait plus de travail et présentait aussi plus de dangers. C'était le seul chef du parti que nous pouvons nommer le grand parti grec et dont le programme se résumait ainsi : guerre contre l'ennemi national sous la direction d'Athènes, maintien loyal de l'alliance avec Sparte, direction énergique de l'amphictyonie délienne, mais

¹) Plut., *Aristid.*, 3.

²) Des trois versions accréditées sur la mort d'Aristide (Plut., *Arist.*, 26), l'une, celle qui le fait mourir à Athènes, est formulée en termes si généraux qu'elle ne peut faire autorité : la seconde (celle de Cratéros) est une diffamation dirigée contre le caractère athénien. Reste donc la troisième : τελευτῆσαι Ἀριστείδην οἱ μὲν ἐν Πόντῳ φασὶν ἐκπλεύσαντα πράξεων ἕνεκα δημοσίων. Cf. Köhler, *Urkunden des delisch-attischen Bundes*, p. 113 sqq.

³) *Decessit autem fere post annum quartum quam Themistocles Athenis erat expulsus* (Corn. Nep. *Aristid.*, 3). La représentation de l'*Œdipodie* est de l'année 467 (Ol. LXXVIII, 1).

avec tous les ménagements possibles pour les États confédérés.

Les victoires de Cimon avaient été si brillantes que pendant longtemps on ne lui fit aucune opposition. Mais il se trompait s'il pensait que le bannissement de son rival avait détruit l'influence de celui-ci. Les idées de Thémistocle vivaient toujours et reparaissaient avec une énergie nouvelle au milieu de la jeune génération, qui pensait que cette politique, si souvent décriée comme étroite et brutale, était la seule fondée sur des vues judicieuses. L'homme qui voulait qu'en toutes choses on tînt compte de Sparte ne pouvait vouloir sincèrement la grandeur d'Athènes ; c'était une politique lâche qui ne pouvait aboutir qu'à des demi-mesures ; d'autant plus que l'on n'avait jamais pu compter sur la sincérité de Sparte ni sur ses sentiments d'amitié. Aussi devait-on s'affranchir de pareilles considérations ; on devait hardiment et résolument aller de l'avant, pour affranchir les citoyens de toute entrave à l'intérieur, pour rendre à l'extérieur l'État aussi puissant que possible.

Cimon, qui tenait pour funestes les tendances de ce parti, avait repris, à la place d'Aristide, la lutte contre Thémistocle ; aussi avait-il poussé de toutes ses forces au bannissement du vieux patriote et avait-il depuis continué le combat contre ses partisans, qui demeuraient toujours en relations avec l'exilé et profitaient des fréquentes absences de Cimon pour grouper leurs moyens d'action. On a fait un reproche à Cimon d'avoir provoqué la condamnation à mort d'Épicrate, coupable d'avoir amené à Thémistocle sa femme et ses enfants[1]. Mais, de quelque façon que les choses se soient passées, assurément Cimon n'a pas cherché là l'occasion d'une vengeance vulgaire ; nous devons plutôt penser que, sous ce service rendu par l'amitié, se cachaient des intrigues politiques que l'on jugea, en fin de compte, criminelles et dangereuses pour l'État. Il est certain néanmoins qu'il n'a pas été donné à Cimon d'être aussi indépendant qu'Aristide et de dominer de si haut les passions de l'époque ; et c'eût été merveille en effet que, pre-

1) Plut., *Them.*, 24. Cf. Vischer, *Kimon*, p. 22 [*Kl. Schriften*, I, p. 25].

nant part à la lutte des partis, il ne fût pas devenu plus âpre et plus exclusif que s'il s'était tenu en dehors de tout entraînement de coterie.

Le parti adverse avait tous les avantages d'un parti de progrès, mais il manquait encore d'hommes qu'il pût opposer à Cimon. Au nombre de ses chefs était Éphialte, fils de Sophonide, homme à qui un juge aussi sévère que l'était Aristote a reconnu de l'énergie et du caractère ; un républicain qui avait toujours le bien de l'État devant les yeux et qui, avec une ardeur infatigable, usait du droit d'accusation appartenant à chaque citoyen lorsqu'il croyait les intérêts publics lésés ; et avec cela non seulement homme de tribune, mais capable de rendre aussi des services comme général. Éphialte avait pour adhérents Démonide d'Œa, Lampon, Charinos, etc. [1]. Mais le parti ne prit son caractère propre et n'eut d'action que lorsque Périclès, fils de Xanthippos, s'y attacha et parvint en peu de temps, par l'ascendant de son esprit supérieur, à en prendre la direction.

Xanthippos avait été le principal ennemi du père de Cimon [2]. Mais on ferait injure à Périclès en croyant qne des relations personnelles et des considérations de famille aient eu chez lui une influence déterminante sur le choix d'un parti. C'était au moyen de l'expérience personnelle que Périclès s'était fait ses idées sur la mission d'Athènes. Il comprenait que sa génération était destinée non seulement à vaincre sur les champs de bataille, mais aussi à recueillir des fruits durables de ses victoires, et qu'elle devait donner à Athènes la place méritée par ses hauts faits et ses sacrifices. S'il honorait le caractère et appréciait les services de Cimon, il ne pouvait cependant méconnaître l'étroitesse de ses vues politiques et les suites graves de sa tendance à « laconiser ». Si belle que fût la devise

[1]) Éphialte comparé pour sa droiture à Aristide (PLUT., *Cimon*, 10. Cf. ÆLIAN., *Var. Hist.*, XI, 9 ; XIII, 39). Citation suspecte d'Aristote dans l'Argument de l' Ἀρεοπαγιτικός d'Isocrate. Jugement sévère d'Éphore (ap. DIOD., XI, 77), plus favorable de Théopompe (?). Cf. SAUPPE, *Quellen Plutarchs*, p. 22. Sur Éphialte considéré comme général, voy. CALLISTH. ap. PLUT., *Cimon*, 13. ONCKEN (*Athen und Hellas*, I, p. 187), fait ressortir l'indépendance gardée par Éphialte vis-à-vis de Périclès.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 256.

de Cimon : « Paix entre les frères, guerre contre les Barbares, » elle ne pouvait suffire cependant à donner à la politique athénienne un but et un programme ; une pareille ligne de conduite dépendait de conditions extérieures dont on n'était pas maître : elle imposait des obligations auxquelles les circonstances pouvaient apporter des empêchements insurmontables : on eût entravé ainsi les mouvements de la cité ; on l'eût empêchée de suivre les inspirations de son propre génie.

Périclès revint donc aux idées de Thémistocle. Il pensait qu'Athènes, qui était devenue malgré Sparte une cité indépendante, devait aussi, malgré Sparte, atteindre la plénitude de sa grandeur. L'idée qu'il s'était faite de l'avenir d'Athènes ne pouvait par conséquent être réalisée que si l'influence de Cimon était ébranlée : c'est pour cette raison qu'il s'était rallié au parti qui visait à ce but. Il se montra très réservé de sa personne, pour ne pas s'user avant le temps ; il n'y avait même qu'un petit nombre de ses partisans qui eussent une idée de ce qu'il voulait faire d'Athènes. Mais ils étaient tous d'accord sur ce point : qu'il fallait acquérir de l'influence au prix d'efforts communs et présenter leur parti comme celui des vrais amis du peuple, afin de s'opposer avec succès à la brillante renommée militaire, à la personnalité imposante de Cimon et à l'influence que lui assurait sa libéralité.

Le moyen employé pour atteindre ce but se montra des plus efficaces. On se servit de l'amour de la multitude pour les fêtes et de son attachement au bien-être, qui grandissait chaque jour avec l'affluence des richesses et le développement des relations commerciales avec l'Asie. Les fêtes, disait-on, sont destinées à réjouir vieux et jeunes, riches et pauvres, et à faire disparaître toutes les différences de condition. Mais il en avait été jusque-là bien autrement, même à Athènes, la ville si renommée pourtant pour l'égalité qui y existait entre les citoyens. Même aux fêtes données dans le théâtre de Dionysos, où les chœurs tragiques jouaient leurs pièces pour l'édification et le plaisir de tous, les citoyens pauvres ne pouvaient assister au spectacle depuis qu'on avait fait pour le théâtre de nouveaux règlements et que, chaque jour de fête, il fallait acheter sa place deux oboles. Était-il juste et convenable que

des hommes qui partageaient avec les autres les alarmes et les dangers fussent exclus des fêtes joyeuses de la cité, des jours de repos et de délassement? Tous les citoyens, demandait-on, n'ont-ils pas le droit d'avoir leur part du trésor public, qui est la propriété du peuple? Convient-il d'y laisser de l'argent amoncelé, quand les citoyens auxquels il appartient sont privés des plaisirs les plus nobles qui puissent embellir leur existence, des plaisirs destinés à tous? On proposa donc de donner aux citoyens pauvres, sur les excédents du trésor public, la somme qu'ils devaient payer à l'entrée du nouveau théâtre. L'argent passait entre les mains de l'architecte du théâtre, qui de son côté devait maintenir l'édifice en bon état et payait en outre au trésor un fermage déterminé. De cette façon, l'argent dépensé par l'État rentrait indirectement dans ses caisses.

Ainsi fut instituée la distribution des deux oboles (0, 31 c.), la « diobolie, » aux fêtes de Dionysos. Cet exemple une fois donné, on fit encore des distributions d'argent à d'autres fêtes, afin que personne ne fût privé, par son indigence, de passer une bonne journée et de s'offrir un repas plus somptueux. Les pauvres — et c'était là le point capital — ne devaient plus être à la discrétion des citoyens riches qui, à l'exemple de Cimon, se faisaient des amis et des partisans en tenant table ouverte. Tel fut le commencement des *Theorika* ou gratifications des jours de fête [1].

Quand par ces moyens le parti des réformes se fut donné un point d'appui, il trouva bientôt l'occasion d'attaquer ouvertement Cimon en soumettant à un contrôle minutieux sa politique étrangère. On lui reprocha d'avoir fait trop et trop peu; trop en dépassant les limites de ses pouvoirs, trop peu en ne tenant pas compte des instructions qu'il avait reçues. C'est ainsi que, dans une cité vaincue, il avait changé la constitution existante sans attendre les ordres d'Athènes. Comme l'attaque venait du parti démocratique, ce changement incriminé devait avoir été fait en faveur de l'aristocratie. Vraisemblablement

[1]) Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 306. Le passage capital sur le θεωρικόν est dans Schol. Lucian., *Timon*, 49.

la cité dont il s'agissait n'était autre que Thasos [1] : on conçoit que, dans un État adonné au commerce et jaloux de posséder une belle flotte, il y ait eu un instinct démocratique que Cimon n'entendait en aucune façon favoriser. Il est à croire qu'on vit là très clairement un acte arbitraire, inspiré par l'esprit de parti ; car Cimon n'échappa qu'avec peine à une condamnation à mort et fut frappé d'une forte amende.

L'autre affaire est moins obscure et se rattache certainement à la guerre de Thasos. Cimon avait reçu mission de marcher contre les Macédoniens et de s'emparer, pour le compte d'Athènes, de la côte de Macédoine, sans doute, avant tout, des districts miniers qu'exploitait Alexandre. Le roi, afin de ne pas avoir les Athéniens pour voisins, s'était montré favorable aux Thasiens. Si donc, contre la volonté du peuple, Cimon avait laissé échapper l'occasion de le châtier, on ne pouvait l'expliquer que d'une façon : c'est qu'il avait été corrompu par les présents du roi. Les Athéniens étaient suffisamment préparés au procès, et Périclès fut choisi comme accusateur public pour traduire Cimon devant le tribunal du peuple, comme coupable de haute trahison. Mais Périclès se borna à l'indispensable. Il comprit qu'il n'était pas encore temps de renverser son adversaire ; l'accusé démontra son innocence [2], et il semblait que l'affaire ne dût pas avoir de conséquences.

Et cependant, ce n'était pas le cas. Les partis, pour la première fois, s'étaient ouvertement opposés l'un à l'autre. La lutte était engagée ; Cimon se voyait obligé à son tour de s'unir à ceux qui partageaient ses idées plus étroitement que, avec son caractère digne et indépendant, il n'avait cru jusque-là nécessaire de le faire. Voyant devant lui une opposition dont les plans étaient bien arrêtés, il fut contraint par là même

[1]) Dans le passage de Démosthène (*In Aristocr.*, § 205), il est probable qu'il faut lire avec Oncken (*op. cit.*, p. 133) : ὅτι τὴν Θασίων [au lieu de πάτριον ou Παρίων] μετεκίνησε πολιτείαν ἐφ' ἑαυτοῦ. Cf. Schäfer, *Jahrbb. f. Phil.* 1865, p. 626 ; cependant, le taux de l'amende (50 talents) fait supposer qu'il y a là une confusion avec le cas de Miltiade. Cf. Vischer, *Kimon*, p. 56. Philippi, *Der Areopag und die Epheten* (Berlin, 1874), p. 250.

[2]) Plut., *Cimon*, 14. Cf. Schäfer, *ibid.*, p. 627.

de devenir plus homme de parti et de donner à ses opinions une expression plus tranchante. Il vanta avec moins de ménagements l'attachement des citoyens de Sparte à la loi et à la constitution ; il s'emporta plus violemment contre l'esprit de la nouvelle Athènes, ennemie de toutes les traditions ; il affirma avec une énergie croissante son principe fondamental : à savoir que Athènes et Sparte étaient les membres d'un même corps, un attelage assorti par les dieux, dans lequel le pas tranquille de l'un des coursiers et l'allure plus vive de l'autre devaient s'harmoniser pour le plus grand bien des deux. Les noms imaginés pour désigner les partis politiques aigrirent encore les esprits. Quiconque prenait la parole en faveur de Sparte, louait les mœurs spartiates ou les imitait pour son compte, était par le fait même un ennemi du progrès, un ennemi de la liberté du peuple : le « laconisme » fut qualifié plus ouvertement chaque jour de trahison envers les intérêts de la patrie.

Tandis que les partis se combattaient ainsi à armes acérées, avait lieu en Laconie le tremblement de terre et la révolution qui en fut la conséquence [1]. Sparte ne pouvait se rendre maîtresse des masses révoltées qui s'étaient établies dans Ithome ; elle envoya des ambassadeurs à Athènes pour réclamer le secours de son alliée. Le fait arriva, semble-t-il, aussitôt après la fin de la guerre de Thasos (461 : Ol. LXXIX, 3).

Alors les partis recommencèrent une seconde fois la lutte. Éphialte exerçait sa fougueuse éloquence sur un thème très favorable, quand il représentait au peuple quelle folie il y aurait à envoyer du secours aux Spartiates pour leur permettre de maintenir leur despotisme dans le Péloponnèse. Avaient-ils jamais rendu service à Athènes? Aux moments les plus graves, pendant la guerre contre les Perses, n'étaient-ils pas toujours arrivés trop tard? Ils avaient dévoilé dernièrement leurs véritables sentiments ; car les promesses faites aux Thasiens n'étaient plus un mystère. Par suite, les traités d'alliance renouvelés sur le champ de bataille de Platée étaient rompus en fait; et, si l'on envoyait maintenant des

[1]) Voy. ci-dessus, p. 400.

troupes à un ennemi des plus acharnés, pour le tirer d'affaire et rétablir sa puissance, il profiterait de la première circonstance pour causer préjudice et dommage aux Athéniens victimes de leur obligeance.

C'est un fait tout à l'honneur des citoyens d'Athènes qu'ils n'aient pas écouté sans réserve un discours bien fait pour enflammer toutes les passions, et qu'ils se soient à la fin ralliés à Cimon; à Cimon qui leur demandait de renoncer à leur légitime ressentiment, de réprimer la joie maligne causée par le malheur d'autrui, et, sans considérer leur intérêt propre, de remplir loyalement leurs devoirs d'alliés. Quatre mille hoplites, le tiers du contingent de la cité, franchirent l'isthme sous la conduite de Cimon pour porter secours à Sparte. C'était une brillante victoire pour son parti, et Sparte avait bien sujet de lui montrer de la reconnaissance pour ses efforts.

Mais qu'arriva-t-il? Les troupes réunies campaient devant les murs d'Ithome; comme les opérations du siège n'avançaient pas aussi rapidement qu'on l'eût souhaité, les magistrats de Sparte conçurent des soupçons et de la défiance; ils pensèrent — et non sans raison — que, dans le malaise général auquel étaient en proie les différentes classes de la population laconienne, la présence des Athéniens pouvait être pour eux un danger. Plus le lien fédéral se relâchait, plus on était alarmé à l'idée que les Athéniens allaient apprendre à connaître de près les côtés faibles de Sparte, et que les citoyens doriens pouvaient prendre, au contact de leurs compagnons d'armes, le goût d'une vie et d'un gouvernement plus libre. Ce souci prima toute autre considération. Les Athéniens furent congédiés; on s'efforça d'excuser ce procédé surprenant par le vain prétexte qu'on n'avait plus besoin de leur secours [1].

Les citoyens d'Athènes se montrèrent profondément offensés de cette impertinence; le parti des réformes prit le dessus et s'empressa de profiter de cette disposition des esprits pour faire des propositions de la plus grande conséquence. On

1) Plut., *Cimon*, 16-17.

décida de rompre l'alliance avec les ingrats Spartiates, et en même temps de se rapprocher plus étroitement des ennemis de Sparte, principalement d'Argos.

Les Argiens, durant près de trente années de repos, s'étaient remis des suites de la guerre de Cléomène; une nouvelle génération avait grandi qui se sentait assez de cœur pour penser très sérieusement à relever l'influence politique de la cité. La population urbaine s'était accrue en absorbant les communes rurales; puis, les villes environnantes peuplées d'Achéens, villes qui avaient profité de l'affaiblissement momentané d'Argos pour entrer dans la ligue hellénique et qui avaient même, comme Mycènes, Tirynthe et Hermione, envoyé leurs contingents contre les Perses, furent attaquées et soumises l'une après l'autre. Mycènes avait fait une courageuse résistance derrière ses murailles cyclopéennes ; Tirynthe, Hysiæ, Midia, etc., s'étaient rendues plus vite [1]. Argos, après s'être incorporé les habitants de toutes les communes supprimées, était devenue une ville nouvelle, une grande ville et, pour la première fois, la véritable capitale de l'Argolide [2].

Le commencement de cette régénération d'Argos datait des années précédentes, et il est très vraisemblable que Thémistocle, qui ne pouvait nulle part rester inactif, avait profité de son séjour à Argos [3] pour exciter les Argiens et les avait soutenus de ses conseils et de son appui; il n'est pas moins vraisemblable qu'il avait déjà conçu le projet de former une alliance étroite entre Athènes et Argos. On ne s'en explique que mieux l'acharnement avec lequel Sparte le poursuivit; car la régénération d'Argos était le coup le plus terrible porté à l'hégémonie spartiate. L'exécution de ces projets, et spécialement l'annexion violente des villes voisines, eut lieu probablement en 463 et 462 (Ol. LXXIX, 3), en un temps où Sparte,

1) Destruction de Mycènes et de Tirynthe (E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 388. Bursian, *Geogr. Griech.*, II, p. 45). Mycéniens transplantés, les uns en Macédoine, les autres à Keryneia et à Cléonæ (Pausan., VII, 25, 6). Sur le sort d'Hermione, cf. *Peloponnesos*, II, p. 455.

2) Herod., VII, 146. Aristot., *Polit.*, 1303a 7 [198, 10]. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 348.

3) Voy. ci-dessus, p. 386.

par suite de ses guerres intérieures, était hors d'état d'entraver les progrès de la puissance argienne et d'empêcher la destruction de Mycènes et de Tirynthe.

Mais, si heureux qu'eussent été les Argiens au début de leur régénération politique, ils avaient besoin, pour leur sécurité, d'une alliance étrangère. Aussi, avec quelle ardeur ne souhaitaient-ils pas une rupture entre Athènes et Sparte ! De plus, Argos, par l'adjonction d'une nombreuse population ionio-achéenne, avait perdu de plus en plus le caractère d'une ville dorienne ; elle s'était donné une constitution libre et était d'autant mieux préparée à se rapprocher d'Athènes. Enfin, en 461 (Ol. LXXIX, 4) fut conclue une alliance entre Athènes et Argos, la première alliance particulière qui ait rompu l'unité du peuple hellénique.

La scission de la nation eut aussi son contre-coup dans la Grèce du nord. Comme les Macédoniens, par malveillance à l'égard d'Athènes, s'étaient tournés vers les Spartiates et avaient fourni aux Mycéniens fugitifs une nouvelle patrie, la Thessalie à son tour adhéra à la ligue séparatiste, et on espéra, en l'étendant, affaiblir de plus en plus l'ancienne confédération des États grecs [1].

Ainsi Sparte, après avoir abandonné si mal à propos son parti à Athènes, voyait triompher ses ennemis ; c'était pour eux un avantage inappréciable que l'on n'eût plus le droit de prétexter l'existence d'obligations légales vis-à-vis de Sparte pour entraver Athènes dans la liberté de ses mouvements.

Cependant, la jeune Athènes ne pouvait pas encore aller de l'avant comme elle l'eût voulu. Dans l'assemblée du peuple et dans le conseil des Cinq-Cents, une majorité de plus en plus grande se ralliait aux orateurs du parti des réformes ; mais les plus âgés parmi les citoyens, ceux qui ne voulaient pas entendre parler d'une participation encore plus large du peuple aux affaires publiques et de toutes les mesures qui tendaient à ce but, formaient encore une puissance dans l'État ; ils avaient leur point d'appui dans le conseil supérieur de l'Aréopage, qui ne comprenait que des citoyens tout à fait inaccessibles à l'in-

1) THUCYD., I, 102.

fluence de l'opinion publique, à cause de leur âge avancé, de leur grande expérience de la vie et de leur sagesse. Là siégeaient des hommes appartenant aux classes les plus riches ; tandis que tous les autres magistrats étaient annuels et responsables, ils formaient une corporation composée de membres nommés à vie et irresponsables; aussi pouvaient-ils, avec beaucoup de suite et d'ensemble, faire prévaloir leurs idées dans l'État. Ils étaient appelés, en vertu du souverain droit de contrôle qu'ils exerçaient, à surveiller la vie sociale, à maintenir l'ancienne discipline et les anciennes mœurs et à s'opposer à la recherche frivole des nouveautés. Puissant par la considération dont il jouissait dans toute l'Hellade, plus puissant encore par le respect dont tout Athénien était rempli dès sa jeunesse pour le Conseil supérieur, l'Aréopage avait acquis encore plus d'influence pendant la guerre contre les Perses, où son énergie et son patriotisme avaient efficacement contribué au salut d'Athènes [1]. Il était là comme une digue solide opposée à toutes les tentatives ayant pour objet de réformer la constitution de Solon; plus ses adversaires redoublaient d'efforts, moins ils employaient de ménagements, et plus l'Aréopage défendait sa position avec raideur et opiniâtreté.

L'Aréopage n'était pas une sorte de Chambre haute chargée par la constitution de sanctionner tous les actes du pouvoir législatif; mais il suivait toutes les discussions au Conseil et à l'assemblée du peuple où il était, suivant toute apparence, représenté par quelques membres ayant pour mission de s'opposer à toute innovation qui leur semblerait téméraire. Cette opposition équivalait au droit de *veto;* en tout cas, jusqu'à nouvel ordre, l'exécution des mesures proposées ne pouvait avoir lieu.

Dans un État où tout était ordonné d'après des règles fixes, la puissance de l'Aréopage n'avait pas de limite et était par suite d'autant plus considérable ; elle dominait dans le sénat, sur le Pnyx et jusqu'au sein du foyer domestique. Chacun pouvait être appelé à comparaître devant lui, et une simple

[1]) Voy. ci-dessus, p. 312.

réprimande de sa part imprimait à une réputation une tache ineffaçable. Le nombre des aréopagites n'était pas déterminé; mais ils se recrutaient chaque année parmi les archontes sortis de charge[1]. Cela ne veut pas dire cependant que tout archonte ayant exercé ses fonctions conformément à la loi devînt de droit membre du haut Conseil. L'admission au sein de l'Aréopage était précédée d'une enquête, et cette enquête avait pour objet d'écarter les archontes dont les mœurs ou la conduite politique avaient déplu[2]. On s'explique ainsi que l'Aréopage soit devenu de plus en plus une assemblée attachée à un parti, et qu'il se soit opposé au mouvement intellectuel qui entraînait la jeune Athènes. Voilà comment, au moment où la Grèce était divisée en deux moitiés, une ligue et une contre-ligue, Athènes était aussi séparée en deux camps politiques dont l'animosité ne faisait que s'accroître.

Au milieu de ces graves préoccupations se produisit un événement qui reporta pour quelque temps l'attention vers le dehors. L'Égypte, ce pays continuellement agité, s'était de nouveau détaché des Perses; et le Libyen Inaros, fils de Psammétichos, voulut profiter du désordre qui régnait dans leur empire pour reconstituer, avec son indépendance d'autrefois, le royaume des Pharaons. Mais, lorsque les Perses se jetèrent avec toutes leurs forces sur l'Égypte, ses propres ressources ne lui suffirent plus ; il demanda l'appui des Athéniens, en leur promettant sans doute de nombreux avantages commerciaux.

On ne pouvait laisser échapper l'occasion de porter un nouveau coup à la puissance des Perses. Dans la région de l'Archipel, elle était paralysée ; les Perses ne se montraient plus

[1]) Voy. vol. I, p. 415.

[2]) On n'entrait dans l'Aréopage qu'après avoir subi un examen (δοκιμασθέντες ἀνέβαινον. Plut., *Pericl.*, 9). Si cette *docimasie* était pratiquée, comme il est vraisemblable, par l'Aréopage lui-même, le recrutement du collège se faisait par une sorte de cooptation. Sintenis (ad Plut. *Pericl.*, Lips. 1835, p. 106) admet qu'Éphialte a été refusé à la suite d'un examen de cette espèce et en a gardé rancune au collège. Le passage de Plutarque est corrompu. Sauppe (*Quellen von Plutarchs Perikles*) soupçonne, d'après le passage des Δικῶν ὀνόματα ap. Bekker, *Anecd.*, p. 188, 12, qu'il faut lire : ὑβρισθεὶς ὑπὸ τῆς βουλῆς ἀπεστέρησε τὰς κρίσεις αὐτήν. Cf. Philippi, *Areopag*, p. 288. (Sur la *docimasie*, *ibid.*, p. 167).

nulle part et n'avaient plus le moyen de former une nouvelle flotte. De leur côté, les Athéniens n'étaient pas assez forts pour attaquer les Perses sur le continent, où les villes cariennes et lyciennes de l'intérieur n'ont jamais été réunies que temporairement à la confédération de Délos. Le bassin du Nil semblait au contraire un terrain propre à de nouvelles entreprises. Les relations avec l'Égypte étaient de la plus haute importance pour l'Attique pauvre en blés ; c'était aussi la seule province de la monarchie perse où une puissance maritime pût obtenir de brillants et durables succès sans le concours d'une armée de terre. Sans la possession, et la possession tranquille de l'Égypte, le Grand-Roi se trouvait paralysé dans toutes ses opérations contre la Grèce [1]. C'était un motif suffisant pour aller au secours d'Inaros, et il semble que Cimon lui-même ait conduit, de Cypre où elle se trouvait, vers l'Égypte la flotte, qui comprenait deux cents vaisseaux ; car, malgré l'échec qu'avait essuyé sa politique, il n'avait rien perdu de sa considération personnelle, et ses adversaires n'osaient pas risquer de coups décisifs tant qu'il était à Athènes. On sait formellement par la tradition qu'Éphialte profita de l'absence de Cimon, mis à la tête de cette expédition maritime, pour proposer au peuple la loi dès longtemps méditée contre l'Aréopage [2].

Éphialte passa encore une fois en revue tous les arguments capables de convaincre ses concitoyens que la toute-puissance de l'Aréopage ne pouvait se concilier avec les principes de la démocratie [3]. On ne pouvait endurer qu'un collège d'hommes âgés, qui ne comprenaient pas leur époque et ses exigences, s'opposassent avec l'opiniâtreté de l'esprit de caste à toutes les réformes salutaires et nécessaires ; un tel Aréopage n'était

[1]) D'après Aristote (*Rhetor.*, II, 20), soutenir l'Égypte contre la Perse était pour Athènes une nécessité politique. Suivant A. Schmidt, c'est Cimon qui a été le promoteur de l'alliance avec Inaros. Cf. A. Schäfer ap. v. Sybels *Histor. Zeitschrift*, IV, p. 215.

[2]) ὡς πάλιν ἐπὶ στρατείαν ἐξέπλευσε (Plut., *Cimon*, 15). D'après Philippi (*op. cit.*, p. 256), il y a là une interprétation erronée de Théopompe.

[3]) τὴν ἐν Ἀρείῳ πάγῳ βουλὴν Ἐφίαλτης ἐκόλουσε καὶ Περικλῆς (Aristot., *Polit.*, 1274a 7 [56, 21]). Sur la connivence des deux personnages, voy. les passages rassemblés par Sintenis (*op. cit.*, p. 104 sqq).

plus, comme Solon l'avait voulu, une des deux ancres destinées à maintenir le vaisseau agité de l'État sur le terrain de la constitution, mais un frein incommode, une chaîne insupportable pour une société qui aspirait à un libre développement et qui y avait droit; c'était la citadelle d'un parti hostile au peuple, d'un parti qu'il fallait détruire pour rendre possible le développement complet de la puissance athénienne.

C'est en vain que protestèrent les vieux pères de famille qui ne pouvaient concevoir une Athènes sans le haut conseil de l'Aréopage : c'est en vain que parlèrent prêtres et devins. La loi qui enlevait à l'Aréopage toute influence politique et judiciaire passa. Mais on se garda bien d'attaquer ceux des privilèges de l'Aréopage que la religion avait consacrés et rendus inaliénables. Il conserva, comme auparavant, la juridiction criminelle, le droit de juger l'homicide commis de propos délibéré sur la personne d'un citoyen. Dans ce cas, en effet, l'expiation ne pouvait être accomplie qu'au moyen de rites mystérieux appartenant au culte des Érinyes, déesses vengeresses du sang versé. Or les Aréopagites étaient, depuis l'époque la plus reculée, les serviteurs de ces augustes divinités dont le sanctuaire se trouvait sur la colline d'Arès, celle où siégeaient les juges. Ainsi, l'Aréopage cessait d'être le Conseil supérieur de la société athénienne, une cour de haute surveillance jouissant d'un pouvoir censorial et indéterminé; il demeurait un tribunal, dont les attributions étaient bien définies.

Cette réforme radicale de la constitution de Solon aboutit plus vite que l'on ne s'y serait attendu. Le parti conservateur se voyait désarmé et privé du moyen le plus puissant qu'il aurait pu opposer au mouvement passionné de l'opinion. Toutefois, il ne se laissa pas décourager. Cimon revint. L'Aréopage, à cause de la considération dont il jouissait dans la Grèce entière, lui tenait particulièrement au cœur. Il était décidé à sauver ce qui pouvait l'être encore; il croyait même possible de revenir sur la modification apportée à l'organisation de l'État; car la légalité d'une semblable réforme pouvait être contestée, puisqu'on n'avait tenu aucun compte du *veto* constitutionnel opposé par l'Aréopage. Cimon regardait la réforme comme une révolution dont la ruine de l'État devait être la

conséquence fatale : qu'arriverait-il, en effet, si le peuple n'avait plus aucun frein et devenait tout-puissant; si, exalté par l'idée que tout lui était possible, il voulait gouverner suivant ses caprices?

Ainsi, même après la loi d'Éphialte, il y eut encore une lutte violente au sujet de l'Aréopage. Ce fut une lutte ouverte entre deux partis qui étaient puissants l'un et l'autre et décidés à en venir aux dernières extrémités. Dans une telle situation, il n'y avait que l'ostracisme qui pût sauver l'État des plus dangereuses dissensions. La cité, écoutant les suggestions des orateurs, se détourna de l'homme que, pendant dix années, elle avait fêté comme son héros et son favori, et Cimon fut banni [1]. On dut certainement invoquer contre lui bien des considérations personnelles, et notamment ses relations antérieures avec Elpinice. Mais le grief capital était que Cimon n'avait pas voulu se plier au nouvel ordre de choses qu'avait établi le parti de Périclès sur l'initiative de son soldat d'avant-garde, Éphialte.

Des dissensions et des luttes passionnées de cette époque naquit l'*Orestie* d'Eschyle, représentée en 458 (Ol. LXXX, 2), qui est comme l'expression transfigurée des agitations soulevées par les partis. Eschyle appartenait à l'ancienne génération athénienne qui avait été élevée dans le respect de l'Aréopage, et qui voyait avec une profonde douleur son abaissement. Aussi chercha-t-il à le faire revivre sous les yeux des Athéniens dans toute la gloire dont l'entouraient les anciennes légendes. Oreste, le meurtrier égaré de sa mère, vient de Delphes chercher un refuge auprès de la divinité protectrice d'Athènes. Rejoint et entouré par les Érinyes, il l'appelle à son secours. Athêna paraît. Elle interroge l'une après l'autre les parties; et, pour que ce conflit passionné reçoive une solution régulière, elle institue un tribunal composé des plus nobles citoyens d'Athènes. Elle dirige elle-même les débats, dans lesquels Apollon est le défenseur de l'accusé, et, par sa voix, elle entraîne son acquittement [2]. Elle ordonne enfin que le Conseil

[1]) Sur l'exil de Cimon et les traditions qui s'y rapportent, voy. VISCHER, *Kimon*, p. 5. 60 sqq. *Kleine Schriften*, I, p. 46.

[2]) Sur le suffrage d'Athêna, voy. KIRCHHOFF, *Monatsbericht.*, 1874, p. 105.

qu'elle vient de convoquer pour la première fois siège à tout jamais sur la colline d'Arès.

Ainsi le poète représentait l'Aréopage comme une institution d'origine divine, comme un sanctuaire inviolable de la ville, et cela, pour le protéger, dans la mesure de ses forces, contre de nouvelles attaques; sa tragédie nous apparaît ainsi comme la solution conciliante d'une des plus âpres luttes politiques qu'Athènes ait traversées.

Toutefois cette lutte n'avait pas été engagée à la légère; elle était inévitable. Car, si respectables que fussent les raisons qui poussaient les Athéniens de l'ancienne génération à se serrer autour de l'Aréopage, considéré par eux comme le boulevard des anciennes mœurs et de l'ancienne constitution, il faut reconnaître que ce corps entravait le développement d'une constitution démocratique et devait être l'occasion d'une suite ininterrompue de conflits, sans être en état de prévenir d'une manière efficace les dangers qui pouvaient menacer la vie politique d'Athènes. C'est seulement depuis la réforme d'Éphialte que purent être appliqués dans toute leur rigueur les principes de la démocratie, surtout le principe de la responsabilité pour tous. Il n'y avait plus dans l'État de corporation dont les membres, nommés à vie, eussent une puissance indépendante de l'opinion publique et ne fussent responsables que devant leur conscience de l'usage qu'ils en avaient fait. Maintenant, pour la première fois, la cité était libre de toute tutelle, appelée à se gouverner elle-même et à trouver en elle la juste mesure de son mouvement progressif. Elle est devenue complètement maîtresse de ses destinées. Ce qu'elle décide est la loi : en dehors des lois écrites, il n'y a point pour la vie publique d'autre règle valable. L'État, c'est maintenant « le Conseil et le peuple; » mais le Conseil se compose de membres qui se renouvellent tous les ans, de sorte qu'il ne forme pas un parti dans l'État et ne peut opposer sa propre autorité à celle de l'assemblée du peuple. En réalité, il n'était qu'une délégation de celle-ci, délégation chargée de l'expédition des affaires administratives, de même que les magistrats annuels n'étaient que les exécuteurs de la volonté du peuple.

Mais, pour enlever ainsi tout d'un coup à un corps aussi im-

portant que l'Aréopage son influence modératrice, il fallait songer à la remplacer par autre chose, afin qu'aucun désordre ne se produisît et qu'un mouvement trop rapide ne conduisît pas l'État, privé de tout frein, à une catastrophe. On devait principalement se préoccuper de la stabilité des habitudes constitutionnelles et de la concordance des anciennes et des nouvelles lois; il fallait, même dans la situation actuelle, un contrôle; et ce contrôle ne pouvait être exercé par l'assemblée populaire elle-même.

Aussi établit-on que chaque année une commission serait tirée au sort parmi les citoyens; les « gardiens des lois » (*Nomophylakes*) formeraient un collège de sept membres qui auraient des places d'honneur réservées dans toutes les séances du Conseil et de l'assemblée du peuple ; leur devoir professionnel serait d'examiner les propositions des orateurs et de s'opposer à toutes les mesures dangereuses pour l'État ou contraires à la constitution [1]. De cette manière, le *veto* des Aréopagites était conservé par l'État; mais le nouveau contrôle ne s'appliquait en réalité qu'à la forme des propositions, à leur conformité extérieure avec les lois et à la conservation de l'ordre établi.

Quant à la surveillance de la vie publique et spécialement de l'instruction donnée à la jeunesse, surveillance qui constituait une partie importante des attributions de l'Aréopage, on y pourvut aussi; il est vraisemblable que les *Sophronistes* [2] et les *Gynæconomes* [3], fonctionnaires chargés de veiller, les premiers à l'éducation des enfants, les autres à la moralité du sexe féminin, ont été institués à cette époque ou du moins devinrent alors des magistrats indépendants.

Mais le point capital était que désormais tous les citoyens

[1]) Philochore (*fr.* 141 [b] ap. *Fragm. Hist. Græc.*, I, p. 407) atteste la solidarité qu'il y a entre la limitation des pouvoirs de l'Aréopage et la création des Νομοφύλακες. Cf. Schömann, *Verfassungsgeschichte Athens*, p. 77. Scheibe, *Oligarch. Umwälzung*, p. 151. Philippi, *Areopag*, p. 192.

[2]) Sur les σωφρονισταί, voy. Philippi (*op. cit.* p. 162), qui a reconnu dans un passage de Démosthène (*Fals. leg.* § 286) une allusion à ces fonctionnaires.

[3]) Philoch., *fr.* 143. Timocles et Menander ap. Athen., p. 245. Philippi, *op. cit.*, p. 308.

se sentaient appelés à se préoccuper du maintien de l'ordre légal et à repousser toute tentative contraire à la constitution. Il était par conséquent d'autant plus nécessaire de rendre générale la connaissance du droit en vigueur ; et c'est pour cela que les tables où étaient gravées les lois de Solon furent enlevées de l'acropole et, en vue de leur donner une plus grande publicité, exposées sous les portiques de l'agora [1].

De même que la garde des anciennes lois avait appartenu à l'Aréopage, de même, pour les nouvelles, on décida que, lorsqu'elles auraient été revêtues du visa constitutionnel, elles seraient annuellement enregistrées et conservées sous la surveillance des Nomophylaques. On les gardait dans le sanctuaire de la Mère des dieux, appelée le *Mètroon*, car on ne voulait pas enlever aux textes législatifs la sanction religieuse que lui donnait auparavant l'Aréopage. Le Mêtroon devint donc le nouveau dépôt des archives de l'État [2] : c'est là que les Nomophylaques avec leurs surbordonnés exercèrent leurs fonctions administratives ; ils avaient eux-mêmes un caractère sacerdotal, comme l'indiquait le bandeau blanc qu'ils portaient autour de la tête.

Outre l'enregistrement dans les archives de l'État, il étaient aussi chargés de la publication des décrets : ils devaient, à cet effet, les faire graver sur des stèles de pierre et les exposer en plein air ; les traités d'alliance et les contrats, sur l'acropole, auprès des sanctuaires des dieux ; les lois, devant les édifices publics. On fit ainsi des actes authentiques du pouvoir des monuments qu'on s'habitua de plus en plus à faire entrer dans la décoration extérieure de la ville.

[1]) E. Curtius, *Attische Studien*, II, p. 66. A. Schäfer, *Archäol. Zeitung*, 1867, p. 118. D'après Harpocration (s. v. κάτωθεν νόμοι) le transfert a été opéré par Éphialte et Anaximène. Köhler (ap. *Hermes*, VI, p. 98) y voit une méprise sur le sens d'un passage de Démosthène (*In Aristocr.* § 28).

[2]) C. Curtius, *Das Metroon in Athen als Staatsarchiv*, 1868. Wachsmuth, *Stadt Athen*, p. 535.

§ V

LA LIGUE ATHÉNIENNE ET LES PÉLOPONNÉSIENS.

Tandis qu'à l'intérieur on réorganisait l'État et qu'on appliquait pleinement les principes de la démocratie et de la souveraineté du peuple, en écartant d'anciennes institutions aristocratiques, en mettant le droit à la portée du public, en favorisant les pauvres et en appelant tous les citoyens à prendre part aux affaires de l'État, on cherchait à accroître de toutes les manières la puissance de l'État, et c'est ainsi que les changements opérés dans la constitution inaugurèrent aussi pour la politique extérieure une ère nouvelle.

La confédération de Délos avait été constituée sur la base de l'égalité des droits; mais ce principe n'était pas réalisable. Si l'on voulait constituer dans l'Archipel une puissance maritime imposante, on ne pouvait abandonner au bon vouloir de chacun des membres l'accomplissement de leurs obligations; il était également impossible de réunir à tout moment les alliés en assemblée générale pour expédier le détail des affaires. Cimon lui-même avait été obligé d'en convenir, si porté qu'il fût d'ailleurs à ménager, suivant les idées d'Aristide, les droits des alliés. Athènes fut amenée ainsi à user de procédés de plus en plus arbitraires; l'indifférence des petites localités, de celles qui étaient hors d'état d'exercer une influence, rendit cette conduite nécessaire. Plus les membres de la confédération cherchaient à se soustraire au service militaire, plus ils trouvaient leur compte à ne fournir que de l'argent et des vaisseaux vides, plus la flotte alliée se transformait en une flotte athénienne [1]; la diète de Délos n'existait plus que pour la forme. C'est à Athènes que se décidaient les questions de

[1]) διὰ τὴν ἀπόκνησιν τῶν στρατειῶν οἱ πλείους αὐτῶν (τῶν ξυμμάχων), ἵνα μὴ ἀπ' οἴκου ὦσι, χρήματα ἐτάξαντο ἀντὶ τῶν νεῶν τὸ ἱκνούμενον ἀνάλωμα φέρειν, καὶ τοῖς μὲν Ἀθηναίοις ηὔξετο τὸ ναυτικὸν ἀπὸ τῆς δαπάνης ἣς ἐκεῖνοι ξυμφέροιεν, αὐτοὶ δὲ, ὁπότε ἀποσταῖεν, ἀπαράσκευοι καὶ ἄπειροι ἐς τὸν πόλεμον καθίσταντο (THUCYD., I, 99).

politique fédérale. Les Athéniens s'entendaient avec les États insulaires les plus importants pour toutes les affaires graves; on se bornait à communiquer aux autres les décisions prises, et ainsi la prééminence du chef-lieu se transformait de plus en plus en souveraineté.

A cet égard aussi, le parti de Périclès voulait qu'on eût le courage de ne pas déguiser l'état réel des choses. Si Athènes était la seule ville de la confédération qui suivît une politique à elle; si elle avait la direction des opérations militaires et la surveillance du matériel de guerre ; si l'administration du trésor était entre ses mains ; si les Athéniens formaient avec leurs vaisseaux le contingent le plus important et comme le noyau de la flotte alliée; si en même temps ils étaient les seuls qui fussent toujours prêts à combattre pour empêcher que les Barbares, chassés par eux, ne reparussent dans la mer Égée; alors, Athènes devait être en réalité le centre de cet empire formé d'îles et de côtes groupées par son initiative : c'est à Athènes qu'appartenait le droit de l'administrer, et surtout de gérer le trésor de la ligue.

Le transfert du trésor doit avoir été une question déjà agitée du vivant d'Aristide ; au point de vue athénien, personne ne pouvait contester la nécessité d'une pareille mesure; mais on hésitait à la mettre à exécution. On n'osait pas toucher à un trésor qui avait été déposé avec le cérémonial le plus solennel dans le sanctuaire d'Apollon. On redoutait le mécontentement qu'exciterait cette démarche au point de vue politique, l'impression qu'elle produirait sur les amis et les ennemis de la cité : car il était clair qu'ainsi s'évanouissait la dernière apparence d'égalité entre les membres de la confédération, et que les subsides fournis par les alliés à la caisse commune devaient être considérés comme un tribut payé à Athènes.

La preuve que les Athéniens y regardèrent à deux fois, c'est que, même après avoir résolu de faire ce pas décisif, ils cherchèrent à atteindre le but par des voies détournées. Il ne fallait pas que la translation du trésor parût une mesure dictée par l'intérêt particulier de la politique athénienne ; aussi eut-on soin que la proposition vînt des confédérés eux-mêmes. Assurément, dans l'intérêt même des alliés, on pouvait

appuyer de raisons concluantes le projet d'éloigner de Délos le trésor de la confédération. La petite île, pouvait-on dire, était située au milieu de la mer, sans défense du côté de l'Orient comme du côté de l'Occident. Les Lacédémoniens, dans la guerre de Thasos, avaient déjà clairement montré qu'ils étaient prêts à saisir la première occasion pour détruire l'hégémonie attico-ionienne sur mer; depuis la dissolution de la confédération hellénique, l'insécurité générale avait considérablement augmenté; les États maritimes du Péloponnèse étaient postés autour de l'Archipel comme des ennemis aux aguets; dans une pareille situation, le trésor de Délos ne pouvait plus paraître aussi en sûreté que l'exigeait l'intérêt de tous les membres de la confédération. Il eût fallu qu'une flotte demeurât toujours dans le voisinage de l'île pour la protéger; mais, avec une pareille obligation, on ne pouvait plus disposer librement des forces militaires de la confédération. Voulait-on une place d'une sécurité inattaquable, on ne pouvait la trouver que dans l'intérieur des murs d'Athènes. Puisque l'administration du trésor était confiée à des fonctionnaires athéniens, il était tout naturel et il importait à la sécurité de la Ligue qu'Athènes devînt le lieu de dépôt des fonds et que ses citoyens en fussent les gardiens.

Tels étaient les motifs que pouvaient faire valoir les partisans d'Athènes.

Si donc il est vrai qu'un des États confédérés ait fait la proposition et que ç'ait été l'État insulaire de Samos [1], le plus puissant après Athènes, on ne peut expliquer le fait que de deux manières. Ou les Samiens avaient réellement une confiance absolue et virent la translation du trésor d'un œil aussi tranquille que si rien n'eût été changé dans la condition des alliés, ou, lorsqu'ils émirent cette proposition, ils agissaient par suite d'une entente préalable avec les Athéniens. La première supposition paraît inadmissible. La jalousie était trop

[1]) Theophr. ap. Plut., *Aristid.*, 25. L'intimité que fait supposer entre Samos et Athènes la proposition des Samiens est attestée encore par des monnaies qui portent la suscription ΣΑ et ΑΘΕΝ (Borrell, *Numism. Chron.*, 1844, p. 74. Le tétradrachme mentionné par Beulé (*Monnaies d'Athènes*, p. 37) a aussi, comme empreinte accessoire, l'écusson samien.

éveillée, et l'affaire dont il s'agissait, aussitôt qu'elle fut en perspective, dut apparaître comme une crise décisive dans les rapports mutuels des membres de la Ligue. On est donc amené à penser que le gouvernement samien fut poussé par les hommes d'État athéniens à prendre l'initiative de la proposition. Ceux-ci ne durent pas être avares de promesses : ils pouvaient d'autant plus aisément faire briller aux yeux des Samiens des avantages de toute sorte que la translation du trésor fédéral entraînait la dissolution de l'ancien conseil fédéral, réduit depuis longtemps à un rôle effacé. Si donc on considérait comme inévitable cette double mesure, il était d'une politique sensée de se concilier, par des prévenances opportunes, le pouvoir régulateur de la confédération.

L'époque de la translation du trésor n'est pas connue avec certitude [1]. Elle est postérieure à la rupture avec Sparte ; car c'est seulement à partir de cette époque que l'on dut s'attendre à des attaques de la part des États maritimes du Péloponnèse, et même à des alliances entre eux et la Perse ; ce fut par conséquent après 460 (Ol. LXXX, 1). Six ans plus tard, la translation

[1]) On manque de témoignages contemporains sur le transfert du Trésor. Justin (c'est-à-dire probablement Éphore) le place immédiatement après l'exil de Cimon (Just., III, 6). En conséquence, Dodwell (*Ann. Thucyd.*, p. 83) lui assigne la date de 461 (Ol. LXXIX, 3/4). Böckh (*Staatshaushaltung*, II, p. 587) penche pour une date antérieure (cependant on ne peut se guider sur l'allusion vague faite à Aristide par Plut., *Aristid.*, 25). En se fondant sur la proposition des Samiens, Oncken (*op. cit.* I, p. 74, 293) conclut, comme Grote, que le transfert a eu lieu en un temps où l'autonomie des confédérés n'était pas encore menacée par Athènes, c'est-à-dire au temps de Cimon, ou, plus précisément, à l'époque de la guerre de Naxos. Schäfer (*De rerum etc.*, p. 16) veut que ce soit à l'époque de la guerre d'Égine. Sauppe (ap. *Göttinger Nachrichten*, 1865, p. 248) adopte la date de 454/3 (Ol. LXXXI, 3) ainsi que Koehler (*op. cit.*, p. 102) et Kirchhoff (ap. *Hermes*, XI, p. 25). D'après ce dernier, la première idée du transfert aurait déjà été suggérée avant la bataille de l'Eurymédon, mais n'aurait été mise à exécution qu'en 454. Sans doute, cette année est pour l'administration du Trésor une date initiale ; le fait est démontré : mais il est fort possible que cette organisation définitive n'ait été inaugurée que quelques années après le transfert. L'occasion la plus naturelle de ce déplacement, auquel Périclès a pris une part personnelle (d'après Plut., *Pericl.*, 12. Diod., XII, 38), a dû être la rupture des traités, comme le dit Justin (d'après Éphore) : *ne [pecunia] deficientibus a fide societatis Lacedæmoniis prædæ ac rapinæ esset.* Un autre motif fut la crainte d'une alliance entre Sparte et la Perse (Plut., *Pericl.*, 12. Cf. Thucyd., I, 109).

du trésor fédéral était déjà un fait accompli. Car, en 454/3 (Ol. LXXXI, 3), les inventaires de la caisse et les pièces relatives au maniement des fonds sont déjà installés à Athènes : c'est de cette année que datent les premières listes des sommes prélevées sur les recettes versées au compte de la patronne d'Athènes.

C'est donc à cette époque qu'on enleva du sanctuaire d'Apollon Délien la réserve en espèces, qui montait à 1,800 talents (10,609,320 fr.), pour la placer dans celui de la déesse de la ville et de l'acropole. C'est là que furent versées les contributions annuelles des villes confédérées. Athènes, qui depuis si longtemps déjà était le centre de gravité de la confédération maritime, devenait maintenant, d'une manière officielle, la capitale de la mer Égée ; la déesse de l'acropole était désormais la déesse protectrice de la Ligue, et l'acropole elle-même, le Trésor, le centre religieux de tout cet empire formé d'îles et de côtes.

Dans cette situation, à la tête de si grandes ressources, Athènes allait maintenant songer avant tout à acquérir une position plus forte vis-à-vis des États qui l'entouraient de plus près. C'était, en effet, une étrange contradiction qu'avec sa flotte elle dominât jusque dans les eaux du Pont et de la Phénicie, tandis que, dans la mer qui baignait les côtes de l'Attique, elle était toujours paralysée par le voisinage d'États ennemis. Il était nécessaire qu'elle eût de ce côté les mains libres ; elle ne pouvait pas souffrir plus longtemps qu'il y eût en vue de ses ports militaires des États maritimes animés d'intentions hostiles et ne cherchant qu'une occasion de lui nuire.

L'alliance avec Argos avait inauguré une politique nouvelle, susceptible de prendre d'importants développements; mais c'était un essai qui ne pouvait présenter ni sécurité, ni avenir, aussi longtemps qu'Athènes se trouverait séparée de ses alliés du Péloponnèse par des cités hostiles et ne pourrait avoir la liberté de ses mouvements sur ses propres frontières. Il était impossible que l'antique fédération péloponnésienne et la ligue séparatiste attico-argienne subsistassent en paix côte à côte : l'une devait nécessairement chercher à s'étendre au détriment de l'autre.

A ce point de vue aussi, les circonstances favorisaient Athènes : car on voyait bien que, depuis le procès de Pausanias, le Péloponnèse allait se désagrégeant de jour en jour. Argos, non contente d'avoir accru ses propres forces, cherchait déjà depuis longtemps à soulever les villes et les cantons de l'Arcadie contre Sparte, et elle avait réussi, quoique non en même temps, auprès des deux principales villes de la région, Tégée et Mantinée. Les Tégéates étaient déjà brouillés avec Sparte quand Léotychide avait été poursuivi pour crime de haute trahison[1]; il avait trouvé auprès d'eux asile et protection. Deux fois les Spartiates avaient dû envahir l'Arcadie pour rétablir leur prépondérance ébranlée; ils avaient combattu la première fois contre les Argiens et les Tégéates réunis [2], la seconde, contre une armée formée des contingents de tous les Arcadiens réunis, à l'exception des Mantinéens, et qui rencontra les Spartiates à Dipæa, dans les défilés du Ménale [3]. Dans les deux expéditions, les Spartiates étaient restés vainqueurs; mais les relations avec les confédérés n'avaient plus le caractère confiant d'autrefois, et ceux-ci s'étaient déshabitués d'une soumission sans réserve. Les Mantinéens aussi, sous l'influence et à l'imitation d'Argos, avaient formé avec des bourgades dispersées une cité unifiée et forte, capable de tenir tête à Sparte et de mieux protéger son indépendance. Si l'ancien esprit de parti et les jalousies de cantons n'avaient entravé l'union des forces, il eût été difficile à Sparte de maintenir son hégémonie dans cette région. Le pays le plus éloigné d'elle, l'Achaïe, était depuis longtemps antispartiate et acquis à la démocratie.

Enfin l'Élide elle-même, l'État le plus fidèle de la confédération, avait commencé à s'affranchir de l'influence laconienne ; il s'y était produit des soulèvements populaires qui avaient compromis l'influence de Sparte. Jusque-là, en effet,

[1]) Voy. ci-dessus, p. 400.

[2]) Herod., IX, 35. On tire une date approximative d'un texte de Strabon : Ἀργεῖοι μετὰ Κλεωναίων καὶ Τεγεατῶν ἐπελθόντες ἄρδην τὰς Μυκήνας ἀνεῖλον καὶ τὴν χώραν διενείμαντο (Strab., p. 377).

[3]) Herod., IX, 35. Pausan., VIII, 8, 6 : 45, 2. E. Curtius, *Peloponnesos*, I, p. 315. Schöll ap. *Philologus*, IX, p. 107. Urlichs, ap. *Verhandl. d. Hall. Philologenversammlung*, p. 75.

le pays avait été gouverné par des familles nobles qui s'appuyaient entièrement sur Lacédémone. Elles résidaient dans la ville d'Élis sur le Pénéios; le plat pays comprenait des bourgades ouvertes, des villages, des fermes, dont les habitants venaient rarement à la ville et laissaient les familles aristocratiques gouverner tranquillement. Cet état patriarcal s'était perpétué sans trouble d'aucune sorte durant des siècles, au milieu d'une population chez laquelle ni le commerce ni les relations maritimes ne venaient rompre l'uniformité de l'existence, et les familles privilégiées avaient réussi, grâce à leur extrême prudence, à conserver la direction du gouvernement. Mais, dans ce pays aussi, l'esprit du temps finit par se faire sentir. La population des campagnes s'agita; elle demanda le plein droit de cité : tout le pays fut divisé à nouveau en circonscriptions territoriales; et, en attirant à elle la population des communes rurales dispersées au loin, Élis, de petite ville qu'elle avait été jusque-là, devint une ville peuplée, capitale et centre commun du pays tout entier. Ceci arriva en 471 (Ol. LXXVII, 2) ou quelques années plus tard [1]. La chute des anciennes maisons privilégiées, l'introduction d'un régime démocratique et la construction de la Nouvelle-Élis, tout cela paralysa l'influence de Sparte et enleva à sa puissance un de ses plus solides points d'appui dans le Péloponnèse.

De plus, pour faire tomber Sparte plus bas encore, survint le tremblement de terre de 464, occasionnant une grande perte d'hommes, et ensuite la guerre de Messénie, qui pendant dix années lia les mains aux Lacédémoniens. Dans cette situation, Sparte ne pouvait rien faire pour s'opposer avec succès à la consolidation et à l'extension de la ligue séparatiste d'Athènes et d'Argos; aussi les États du nord du Péloponnèse se préparèrent-ils spontanément à lutter contre Athènes, voulant atteindre par la force le but auquel ils tendaient depuis longtemps par de mystérieuses intrigues et sous le couvert de Sparte. Arrêter l'essor de la puissance athénienne était pour eux une question de vie ou de mort; et ainsi

[1]) CLINTON, *Fast. Hellen.*, II, p. 428 (d'après DIOD., XI, 54). E. CURTIUS, *Peloponnesos*, II, p. 25, 99.

se forma parmi les membres de la confédération dissoute un nouveau groupe d'États plein d'idées belliqueuses.

Les Corinthiens s'allièrent secrètement avec Égine et Épidaure; ils cherchaient à étendre leur territoire de l'autre côté de l'isthme aux dépens de Mégare, et à s'y établir dans des positions solides. Ils y tenaient d'autant plus que les Mégariens, dont le petit domaine était situé entre les deux confédérations ennemies, n'étaient pour eux, ils le savaient, que des alliés très incertains. Les Mégariens étaient liés sans doute par d'anciens traités à la péninsule dorienne, mais leurs relations de commerce et d'intérêts les attiraient du côté de l'Attique; car la plus grande partie de la population mégarienne vivait du produit des denrées, viande, légumes et autres objets de consommation, dont elle approvisionnait le marché d'Athènes. Des rapports hostiles avec Athènes auraient, par conséquent, compromis la prospérité de la petite république. De plus, on y avait aussi des sympathies démocratiques, accrues de toute l'aversion qu'inspirait Corinthe.

Ce qui préoccupait les Corinthiens arriva plus vite qu'ils ne s'y attendaient. Les Mégariens, serrés de près, rompirent l'alliance avec Sparte et accédèrent à la ligue séparatiste. C'était là, si petit que fût leur pays, un événement de grande conséquence, non seulement à cause de l'exemple donné, mais surtout parce que Mégare occupait une position de la plus haute importance au point de vue des opérations militaires. Les défilés de la Gérania, c'est-à-dire l'entrée et la sortie de la péninsule dorienne, tombaient ainsi aux mains des Athéniens: la Mégaride devint un poste avancé d'Athènes; des troupes athéniennes campèrent dans ses villes, des vaisseaux athéniens croisèrent dans la mer de Corinthe et trouvèrent là des ports ouverts, à Pegæ et Ægosthena. Les Athéniens s'empressèrent de s'attacher Mégare aussi étroitement que possible; aussi élevèrent-ils sur-le-champ deux lignes de murs réunissant la ville avec son port, Nisæa, éloigné de huit stades, de façon à rendre ces deux places inaccessibles aux attaques des Péloponnésiens (459 : Ol. LXXX, 2).

Cet accroissement de la puissance ennemie jusqu'aux limites de l'isthme et dans les eaux du golfe occidental ne

laissait plus de repos aux villes maritimes du Péloponnèse. Corinthe, Épidaure et Égine prirent les armes contre les Athéniens ; la guerre s'engagea sans déclaration, et Athènes n'hésita pas à relever la provocation qui résultait assez clairement des préparatifs de ses adversaires.

Myronide, général et homme d'État éprouvé, qui déjà, dix-neuf ans auparavant, avait été envoyé comme ambassadeur à Sparte avec le père de Périclès, débarqua avec un corps de troupes athéniennes à Haliées, où se rencontrent les frontières des Épidauriens et des Argiens; il trouva là une armée composée de Corinthiens et d'Épidauriens réunis. Myronide eut le dessous dans ce combat. Quelques mois plus tard, les flottes se rencontrèrent près de l'île de Kékryphaleia, entre Égine et la côte d'Épidaure. Les Athéniens furent vainqueurs, et la lutte se concentra autour d'Égine. Une seconde grande bataille navale eut lieu juste en face de l'île. Soixante-dix vaisseaux ennemis tombèrent entre les mains des Athéniens qui, avec leur flotte victorieuse, firent immédiatement le blocus de l'île.

Les Péloponnésiens sentaient quelle partie se jouait à Égine. Trois cents hoplites vinrent au secours de l'île; les Corinthiens traversèrent la Gérania et envahirent la Mégaride pour dégager Égine. Il semblait impossible que les Athéniens, qui avaient une flotte dans la région du Nil et une autre devant Égine, eussent encore sous la main une troisième armée pour secourir Mégare. Mais il y avait dans le tempérament athénien des ressources dont les Péloponnésiens n'avaient aucune idée. Sans doute, toute la milice était hors du territoire et on n'avait gardé dans Athènes que les forces nécessaires pour protéger les murs. Mais, d'autre part, il était clair que l'on ne devait ni lâcher Égine, ni abandonner à eux-mêmes les nouveaux membres de la ligue.

Myronide courut, avec les hommes qui avaient déjà dépassé l'âge du service militaire ou qui ne l'avaient pas encore atteint, au-devant des Corinthiens. Dans une première rencontre, il resta maître du champ de bataille; quand les ennemis revinrent à la charge, ils essuyèrent une seconde défaite qui leur coûta des pertes énormes ; Mégare était sauvée et les Athéniens

avaient donné de leur énergie une preuve éclatante [1]. Pour en perpétuer le souvenir, ils élevèrent dans le Céramique des stèles funéraires portant les noms des guerriers athéniens tombés dans une seule année (458/7 : Ol. LXXX, 3) à Cypre, en Égypte, en Phénicie, à Haliées, à Égine et à Mégare. Nous possédons encore aujourd'hui un fragment de ce remarquable document [2].

Tandis que, comme une étincelle tombée sur des matières inflammables depuis longtemps accumulées, la guerre éclatait tout à coup avec violence dans la Grèce centrale, de nouvelles complications se préparaient au nord.

Les Thébains, si profondément humiliés, croyaient le temps venu où ils pourraient faire oublier le passé et reprendre leur rang dans le monde. Mais ils avaient pour adversaires les Phocidiens, que les progrès de la puissance athénienne enhardissaient et qui voulaient faire échec à l'influence dorienne jusque dans leurs montagnes; car leurs voisins, les cantons doriens situés derrière le Parnasse, n'étaient plus soutenus que par Sparte. Après la dissolution de la confédération hellénique et les revers de toute sorte éprouvés par les Spartiates, les Phocidiens crurent pouvoir hasarder une attaque contre la tétrapole dorienne, pour agrandir de ce côté leur territoire. La sympathie dont ces villes avaient fait preuve pour la cause des Mèdes pouvait servir de prétexte.

C'était pour Sparte un point d'honneur de ne pas abandonner les communes doriennes qui étaient comme le berceau de la race. Elle fit un effort énergique, et, en dépit de toutes ses pertes, malgré la guerre qui durait toujours en Messénie, elle réunit 11,500 hommes, parmi lesquels 1,500 hoplites seulement étaient laconiens ; les autres étaient des alliés. Ces troupes furent commandées par Nicomède, fils de Cléombrote, qui eut la direction de l'armée à la place du roi Plistoanax, fils de Pausanias, encore mineur. Ils franchirent l'isthme avant que les Athéniens pussent leur barrer le chemin et obligèrent les Phoci-

[1]) THUCYD., I, 105.

[2]) Ἐρεχθηΐδος οἵδε ἐν τῷ πολέμῳ ἀπέθανον ἐν Κύπρῳ, ἐν Αἰγύπτῳ, ἐν Φοινίκῃ, ἐν Ἁλιεῦσιν, ἐν Αἰγίνῃ, Μεγαροῖ τοῦ αὐτοῦ ἐνιαυτοῦ (C. I. GRÆC., I, nº 165. C. I. ATTIC., I, nº 433).

diens à abandonner leurs conquêtes. Mais, quand ils voulurent revenir par l'isthme, les Athéniens en avaient occupé les passages, et le golfe de Corinthe, où croisaient des vaisseaux ennemis, n'était pas plus sûr. Il ne restait plus aux Lacédémoniens qu'à se retirer en Béotie, où Thèbes vit d'un bon œil leur présence ; ils entrèrent dans la vallée de l'Asopos et campèrent sur le territoire de Tanagra, non loin des frontières de l'Attique. Ainsi les Athéniens, sans prévoir les conséquences de leur conduite, s'étaient mis dans une situation grave. Habitués, comme ils l'étaient depuis longues années, à tourner toute leur attention du côté de la mer, ils se voyaient tout d'un coup menacés sur leurs derrières par une armée de terre des plus dangereuses.

Leur détresse augmenta encore lorsqu'en même temps, à l'intérieur de la ville, commencèrent à apparaître des indices fâcheux d'intrigues et de trahisons. En effet, depuis que le parti conservateur était dépouillé des moyens constitutionnels que l'Aréopage lui offrait jadis, les plus passionnés d'entre ses membres avaient recours à des manœuvres secrètes pour miner la démocratie qu'ils détestaient.

Un symptôme effrayant de l'exaltation de l'esprit de parti, qui ne recule devant aucun moyen, fut le meurtre d'Éphialte, de cet homme généreux qui consacrait à poursuivre toutes les illégalités un zèle infatigable et inaccessible à toute influence personnelle. On le trouva un matin mort dans son lit. Les instigateurs du crime cherchèrent à en faire retomber la responsabilité sur Périclès, comme s'il eût pu être jaloux du champion de sa politique et bien que l'on connût l'assassin payé par les oligarques, Aristodicos de Tanagra[1].

Les ennemis les plus acharnés de la souveraineté du peuple se serraient les uns contre les autres : impuissants dans leur patrie, ils cherchaient un appui au dehors; ils redoublèrent d'efforts quand la construction du mur commencé par Cimon fut reprise à nouveau. Jusqu'alors Athènes et le Pirée formaient encore deux villes distinctes. Mais, une fois les murail-

[1]) Aristot., ap. Plut., *Pericl.*, 10. Diod., XI, 77. Antiphon, *De cæde Herod.*, § 68. Philippi, *Areopag*, p. 263. Vischer (*Kimon*, p. 61) compare à cet assassinat celui du démagogue lucernois Leu.

les de jonction achevées, Sparte, avec la meilleure volonté du monde, ne pourrait plus les protéger : le parti spartiate se voyait donc complètement enfermé, hors de la portée de tout secours étranger. Aussi avait-il noué des intelligences avec Sparte, et déterminé par des avis secrets l'armée péloponnésienne à s'avancer jusqu'aux frontières de l'Attique [1].

Sur ces entrefaites surgirent en Béotie les complications les plus singulières. A Thèbes, le parti qui était au pouvoir travaillait de toutes ses forces à unifier la Béotie sous une hégémonie thébaine. Ce n'était plus l'ancien parti oligarchique qui avait traité avec les Perses et qui, après la bataille de Platée, avait perdu toute son influence, mais un parti nouveau, un parti qui, poussé suivant toute apparence par des émigrés eubéens, affichait des principes démocratiques [2] et voulait, en agrandissant Thèbes, faire de cette ville la capitale du pays, afin de s'opposer avec des forces unies aux progrès de la puissance athénienne dans la Grèce centrale. Il en résulta que le gouvernement démocratique se rangeait du côté de Sparte, tandis que le parti opposé, qui s'appuyait sur les vieilles familles des villes béotiennes, comptait sur Athènes. Les négociations avec Sparte eurent le meilleur résultat (457 : Ol. LXXX, 4). Un camp établi à Tanagra prévint l'immixtion d'Athènes, et les Thébains bâtirent, sous la protection des armes lacédémoniennes, le nouveau mur d'enceinte qui devait faire de Thèbes une grande ville et une place d'armes destinée à tenir Athènes en respect [3].

La situation était donc pour Athènes aussi menaçante que possible. Aussi toute l'armée de la cité se mit-elle en campagne; avec les Argiens et les autres alliés, elle comptait 14,000 hommes, plus un corps de cavalerie thessalienne. Les deux armées se rencontrèrent dans la vallée de l'Asopos, au-dessous

1) τὸ δέ τι καὶ ἄνδρες τῶν Ἀθηναίων ἐπῆγον αὐτοὺς κρύφα ἐλπίσαντες δῆμόν τε καταπαύσειν καὶ τὰ μακρὰ τείχη οἰκοδομούμενα (THUCYD., I, 107).

2) KIRCHHOFF, *Abfassungszeit der Schrift vom Staat der Athener* (Abh. d. Akad. d. Wiss., 1878, p. 6).

3) Λακεδαιμόνιοι — νομιζόντες τὰς Θήβας, ἐὰν αὐξήσωσιν, ἔσεσθαι τῇ τῶν Ἀθηναίων ὥσπερ ἀντίπολίν τινα· διόπερ ἔχοντες τότε περὶ Τάναγραν ἕτοιμον καὶ μέγα στρατόπεδον, τῆς μὲν τῶν Θηβαίων πόλεως μείζονα τὸν περίβολον κατεσκεύασαν τὰς δ'ἐν Βοιωτίᾳ πόλεις ἠνάγκασαν ὑποτάττεσθαι τοῖς Θηβαίοις (DIOD., XI, 81).

de Tanagra. Il y eut un long et sanglant combat, dans lequel Athènes et Sparte essayèrent, pour la première fois, l'une contre l'autre leurs forces en bataille rangée. Le succès fut longtemps douteux; car, au milieu de la lutte, la cavalerie thessalienne fit défection, probablement à l'instigation du parti laconien d'Athènes. Cette trahison donna la victoire à Sparte, bien que les patriotes athéniens n'aient jamais voulu regarder cette bataille comme une bataille perdue [1].

Mais les Spartiates furent bien loin de remplir l'attente du gouvernement thébain. Ils conclurent un armistice de quatre mois [2], et, sachant que le passage de l'isthme était libre, ils revinrent par Mégare, en punissant ce petit pays de sa défection par le ravage de son territoire. Ceci se passait à la fin de l'année 457. Les Spartiates étaient satisfaits d'avoir rétabli leur prestige dans la Grèce centrale, et, en souvenir de leur victoire, ils suspendirent un bouclier d'or au fronton du temple de Zeus à Olympie. Ils comptaient que Thèbes, avec ses propres ressources, serait assez forte pour se défendre en attendant contre ses voisins; Tanagra devait servir de point d'appui pour des opérations ultérieures contre Athènes.

Le plan était bon, la situation favorable. Mais les Spartiates ne faisaient jamais rien qu'à demi. Ils avaient battu en retraite au moment où ils pouvaient utiliser leurs avantages et demeurer dans la place. Les Athéniens, de leur côté, n'étaient pas disposés à laisser s'établir sur leur frontière une puissance menaçante pour eux. Sans attendre le retour de la bonne saison, ils traversèrent le Parnès, soixante-deux jours après la bataille, avant que les Béotiens eussent pu songer à une nouvelle lutte. Myronide était à leur tête; il battit auprès d'Œnophyta l'armée thébaine, qui voulait défendre la vallée de l'Asopos [3].

1) Thucyd., I, 107. Diod., XI, 81. Épitaphe des Cléonæens (C. I., Græc., I, n. 166. C. I. Attic., I, n. 441). Sur le bouclier votif de Tanagra (Paus., V, 10, 4): cf. E. Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 110. Urlichs (ap. *Verhandl. d. Hall. Philologenvers.*, p. 74) adjuge la Nikè et le bassin à l'ex-voto de Tanagra, en dépit du texte même de l'épigramme. Opinion des Athéniens sur la bataille (Poppo ad Thucyd., I, 108).

2) Diod., XI, 80.

3) Böckh (ad Pindar. *Isthm.*, VI, p. 532) admet d'après Platon (*Menexen.*, p. 242) une bataille de trois jours à OEnophyta. Clinton émet une opinion différente.

Cette journée anéantit d'un seul coup tous les plans de Thèbes ; les murs de Tanagra furent rasés et Myronide alla librement de ville en ville, proclamant partout au nom d'Athènes la liberté, c'est-à-dire l'affranchissement d'une centralisation imposée par force. Thèbes était complètement isolée, et, au lieu de se réunir sous la direction de Thèbes contre Athènes, les villes béotiennes se liguèrent avec Athènes contre Thèbes [1].

Après une humiliation de courte durée, Athènes était redevenue plus puissante que jamais ; elle avait étendu sa domination jusqu'aux Thermopyles. Non seulement, en effet, Myronide avait gagné à Athènes les Phocidiens ; mais les Locriens Opontiens, qui au nord de la Béotie habitaient les plaines fertiles situées sur le bord de l'Euripe, se rallièrent à lui et envoyèrent cent otages choisis parmi les premières familles du pays, celles qui avaient jusqu'alors conservé le pouvoir à Oponte.

§ VI

DERNIÈRES LUTTES ET APAISEMENT GÉNÉRAL.

Cependant la résistance des Éginètes touchait à sa fin. Pendant neuf mois, ils avaient bravé l'escadre athénienne qui, sous le commandement de Léocrate, était à l'ancre devant leur ville ; c'était en vain que, pendant ce temps, ils s'étaient adressés à Sparte, à qui ils avaient prêté dans la guerre messénienne un si fidèle appui, en vain qu'ils s'étaient adressés à leurs alliés du Péloponnèse. Maintenant leurs forces étaient à bout, et la fière île des Æacides, célébrée par Pindare comme la mère des hommes qui brillaient au premier rang parmi tous les Hellènes dans les luttes splendides des concours [2],

[1]) On rencontre des πρόξενοι athéniens en Béotie vers le milieu du ve siècle (Sauppe, *De Proxenia* ap. Ind. lect., 1877-1878, p. 4).

[2]) La prise d'Égine a eu lieu trois ans après que Pindare (*Olymp.*, VIII, 26) eut encore vanté en elle une παντοδαποῖσιν ξένοις κίονα δαιμονίαν. Je considère le vers 52 comme une allusion à l'étroite union de Corinthe et d'Égine.

dut s'incliner devant la fortune irrésistible d'Athènes ; il lui fallut abattre ses murailles, livrer ses vaisseaux de guerre et se soumettre à un tribut (456 : Ol. LXXX, 4).

En même temps, on achevait les longs murs entre la ville haute et la ville basse. Athènes était ainsi inattaquable. Ses propres eaux étaient libres de tout ennemi ; à l'immense étendue de côtes et aux îles sur lesquelles elle exerçait son empire, elle avait ajouté une confédération continentale qui s'étendait sans interruption d'Argos et de Mégare jusqu'à Delphes et aux Thermopyles. La ligue péloponnésienne était ébranlée jusque dans ses fondements et Sparte entravée par la révolte de la Messénie, tandis qu'Athènes avait la libre disposition de ses forces militaires.

La lutte entre les confédérations se poursuivit sur un nouveau terrain. Pour la première fois, Sparte vit sa sécurité menacée sur son propre territoire. Des vaisseaux de guerre athéniens, commandés par Tolmidès, parurent sur les côtes de Laconie, et l'on fit alors ce que Thémistocle avait souhaité bien longtemps auparavant pour assurer à la flotte athénienne la domination exclusive de la mer : les chantiers maritimes de Gytheion furent livrés aux flammes [1]. Tolmidès, sans rencontrer de résistance, fit le tour de toute la Péninsule, probablement avec l'intention d'empêcher aussi les Spartiates d'étouffer la révolte de Messénie et de venir indirectement en aide aux héroïques défenseurs d'Ithome qui, depuis dix ans déjà, luttaient contre Sparte [2].

Mais les Messéniens étaient hors d'état de tenir plus longtemps ; et comme Sparte, dans les circonstances où elle se trouvait, désirait à tout prix terminer la guerre, on permit aux assiégés de se retirer librement avec leurs femmes et leurs

[1]) THUCYD., I, 108. DIOD., XI, 84.

[2]) La durée de dix ans, attribuée à la troisième guerre de Messénie par Thucydide (I, 103) et Diodore (XI, 64), présupposée par Justin et parfaitement en harmonie avec la marche des événements, a été contestée sans motifs suffisants par KRÜGER (*Studien*, I, p. 156), suivi en cela par RAUCHENSTEIN (ap. *Philologus*, II, p. 201) et CLASSEN (ad Thucyd., *loc. cit.*). La parenthèse où Thucydide insère par anticipation le résultat n'a rien d'étonnant. Cf. F. RITTER, *Jenäer Literaturzeitung*, 1842, p. 358, et surtout, aujourd'hui, A. SCHÄFER, *op. cit.*, p. 18.

enfants (456 : Ol. LXXXI, 1)[1]. Les Athéniens s'attendaient à cet événement, et ils s'occupèrent non seulement de donner un asile à ces émigrés, mais de les établir de telle sorte qu'ils pussent rendre des services importants aux intérêts de la politique athénienne.

Il s'agissait cette fois du golfe de Corinthe, sur les bords duquel s'était étendue la puissance des Athéniens depuis que les ports mégariens étaient entre leurs mains. Un conflit avec Corinthe était inévitable de ce côté ; car les Corinthiens ne pouvaient pas supporter tranquillement d'être menacés dans leur propre golfe par des places d'armes ennemies et coupés de leurs communications avec leurs colonies. Ils devaient par conséquent employer toute leur influence pour donner à leur domination dans le golfe un nouveau point d'appui ; ils se servirent à cet effet des tribus du rivage septentrional et surtout des Locriens qui, séparés depuis un temps immémorial en groupes établis dans des régions différentes, n'avaient pu arriver à vivre de leur vie propre et, par suite, se laissaient facilement décider à servir les vues d'une politique étrangère.

Le temps nous a conservé un remarquable document sur bronze qui, d'après la forme des caractères, appartient à la première moitié du cinquième siècle avant J.-C. ; il fait mention de l'établissement en commun à Naupacte de Locriens habitant les bords de la mer d'Eubée et de la mer de Corinthe[2]. Une entreprise aussi énergique ne peut avoir été le fait des Locriens ; ils doivent y avoir été poussés par les Corinthiens qui, après la défection de Mégare, voulurent établir un point de ralliement pour leurs fidèles alliés dans l'ancien port et chantier maritime de Naupacte[3], à l'endroit le mieux situé de la côte, sur le goulet étroit en forme de canal qui conduit de l'intérieur du golfe à la mer.

[1]) Inscription de la statue de Zeus érigée par les Lacédémoniens à Olympie à l'occasion de la troisième guerre de Messénie (PAUSAN., V, 24, 3, *Archäol. Zeitung*, 1876, p. 40 sqq). Cf. KIRCHHOFF, *Studien* [3e ed.], p. 140.

[2]) VISCHER, *Locrische Inschrift von Naupaktos* (ap. Rh Mus. 1871). Sur les documents relatifs à la colonisation locrienne. cf. E. CURTIUS, *Studien zur Geschichte von Korinth* (ap. *Hermes*, X, p. 237).

[3]) Voy. vol. I, p. 140.

L'établissement se fonda au gré des Corinthiens qui en étaient les promoteurs ; mais les Athéniens ne restèrent pas tranquilles spectateurs de cette tentative. Ils utilisèrent aussitôt les stations récemment acquises sur les côtes de la mer occidentale. Tolmidès chassa en 458 (Ol. LXXX, 3) la garnison locrienne de Naupacte, et, après la bataille d'Œnophyta, les Locriens Opontiens, qui s'étaient laissés entraîner à une entreprise dirigée contre Athènes, furent humiliés et châtiés. C'est alors que Tolmidès fit le tour de la Péninsule, recueillit les Messéniens et les établit dans la ville de Naupacte devenue vide[1]. Ainsi, un boulevard élevé contre Athènes devint une place d'armes athénienne, et la conquête de la ville voisine de Chalcis assura complètement aux Athéniens la domination sur le golfe de Corinthe.

Les Athéniens ne cessaient d'aller en avant. Les revers même qu'ils éprouvèrent en Égypte[2] où, pendant la quatrième année de la guerre, Mégabyze attaqua les rebelles avec des forces supérieures ; où, l'année suivante, il enferma les Athéniens et les Égyptiens dans une île du Nil et les anéantit[3], ne découragèrent pas la vaillante cité. On fit encore la même année, en Thessalie, une expédition dans laquelle furent réunies pour la première fois, sous le commandement d'Athènes, les troupes béotiennes et phocidiennes de la Ligue. L'expédition avait pour but de ramener à Pharsale le dynaste Oreste, de renverser la domination de l'aristocratie thessalienne et d'étendre l'influence d'Athènes jusque sur la frontière nord du pays grec ; mais elle demeura sans résultat, parce que les alliés n'étaient pas de force à lutter dans ces immenses plaines contre la cavalerie thessalienne (454/3 : Ol. LXXXI, 3).

La flotte, que Périclès commandait cette année, fut plus heureuse. Son but était d'affermir la suprématie athénienne dans la mer de Corinthe, où Pegæ était devenue le port de

[1]) Occupation de Naupacte Λοκρῶν τῶν Ὀζολῶν ἐχόντων (THUC., I, 103). Fragment de bas-relief avec une inscription concernant les Messéniens de Naupacte (A. MICHAELIS, ap. *Archäol. Zeitung*, 1876, p. 104. C. I. ATTIC., IV, n. 22 g).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 416-417.

[3]) THUCYD., I, 109 sqq.

guerre d'Athènes. De là, Périclès fit une descente à Sicyone et défit les citoyens qui avaient marché à sa rencontre. Les villes achéennes entrèrent dans la confédération athénienne; puis, on ravagea les côtes de l'Acarnanie et on s'empara d'un butin considérable, surtout sur le territoire d'Œniadæ[1].

Après ces immenses efforts et ces sacrifices, après ces expéditions sur terre et sur mer qui s'étaient suivies d'année en année, il y eut un intervalle de repos. Le calme s'était aussi rétabli à l'intérieur de la cité; l'exaspération des partis avait diminué; depuis la bataille de Tanagra, la grande majorité des Athéniens était réunie dans le même désir, le désir de rappeler Cimon, l'impatience de revoir leur héros. Périclès lui-même n'était, par nature, rien moins qu'un sectaire de parti extrême comme Éphialte; il souhaitait dans son propre intérêt le rappel de Cimon. S'il parvenait à s'entendre avec lui, sa situation et son crédit n'en devaient être que plus assurés; ensuite, il lui importait beaucoup que l'on pût négocier avec Sparte, car il ne voulait pas que l'état de guerre se perpétuât. Il ne pouvait le faire lui même; ce rôle conviendrait d'autant mieux à Cimon, dont le rappel serait considéré à lui seul comme un pas fait vers Sparte.

Ce qui favorisa son dessein, c'est que les intrigues et trahisons essayées avant la bataille de Tanagra avaient provoqué une scission dans le parti conservateur. Cimon et ses amis les plus intimes abhorraient un esprit de parti qui pouvait faire oublier le sentiment patriotique au point de traiter avec les ennemis de la cité. Pour montrer clairement qu'il n'avait rien de commun avec de tels hommes, Cimon s'était trouvé en personne à Tanagra et avait demandé comme une faveur de pouvoir combattre, bien que banni, au milieu des rangs de ses concitoyens. On ne le lui avait pas permis; mais ses partisans, au nombre de cent, avaient cherché volontairement la mort en combattant corps à corps contre les Spartiates, pour témoigner de la pureté de leurs sentiments. A la suite de ces événements, les partis s'étaient rapprochés, et Périclès de-

[1]) Thucyd., I, 111. Diod., XI, 85.

manda lui-même au peuple le rappel de Cimon, qui avait vécu près de cinq ans dans l'exil[1].

Avant d'en arriver là, les deux hommes d'État avaient déjà engagé des pourparlers sérieux, dans lesquels Elpinice, la sœur de Cimon, joua, dit-on, le rôle d'intermédiaire. Il devenait nécessaire de s'entendre sur la direction ultérieure de l'État, si l'on ne voulait pas qu'il se divisât immédiatement, comme par le passé, en deux partis hostiles ; l'entente fut d'autant plus facile que le parti de Cimon n'était plus composé comme autrefois. On peut conjecturer quels furent les points essentiels de cet accord, d'après ce qui arriva et ce qui n'arriva pas après le retour de Cimon. Car si, à l'intérieur, Cimon ne combattit plus la politique de Périclès, c'est qu'il avait dû renoncer de lui-même à attaquer les réformes déjà accomplies. Périclès, en revanche, doit s'être engagé à appuyer, en matière de politique extérieure, les vues de Cimon, à lui donner le commandement de la flotte contre les Perses et à cesser d'irriter Sparte par de nouvelles attaques. Ce ne peut être par un effet du hasard qu'après la réconciliation des deux hommes d'État les descentes sur les côtes du Péloponnèse cessèrent immédiatement. Pour remplacer ces expéditions, on comptait diriger de nouveau vers des pays étrangers l'activité des citoyens, exercer leur valeur sur des territoires neutres, et, par l'établissement de colonies, pourvoir aux besoins des classes pauvres de la population urbaine, en même temps qu'on affermirait par là, sur les points les plus importants, l'hégémonie maritime.

Ainsi, Périclès lui-même conduisit une flotte dans l'Hellespont, où les alliés d'Athènes étaient en butte à des vexations incessantes de la part des Thraces. Il semble qu'il ait voulu montrer de la prévenance à l'égard de Cimon en continuant l'œuvre que les ancêtres de celui-ci avaient commencée, c'est-à-dire en relevant le mur de défense bâti par Miltiade et en transformant, par l'installation de mille colons citoyens, la

[1]) Le rappel de Cimon était raconté par Théopompe (*fr.* 92. Müller, tiré de Schol., Aristid., III, p. 528, Dindorf), et c'est son récit que suit Plutarque (*Pericl.*, 10 : version différente de celle adoptée ailleurs, *Cimon*, 17 sqq.), d'après Sauppe, *Quellen des Plutarchs*, p. 19.

presqu'île de l'Hellespont en une possession athénienne. Tolmidès opérait dans le même sens; il établissait en Eubée et à Naxos des citoyens athéniens.

Pendant ce temps Cimon s'efforçait, d'après le plan convenu, de replacer Athènes et Sparte dans une situation régulière vis-à-vis l'une de l'autre. Car, depuis la dissolution de l'ancienne confédération, il s'en était formé deux tout à fait hostiles. C'était, à l'intérieur de l'Hellade, un état de guerre ouverte, en opposition flagrante avec les statuts amphictyoniques qui, en droit, existaient toujours. Mais Cimon ne put parvenir à conclure une paix telle qu'il la souhaitait et que Périclès aussi la désirait. Sparte, en effet, ne pouvait consentir à se laisser lier les mains pour de longues années dans des circonstances aussi défavorables que celles où elle se trouvait : les Corinthiens, qui par les progrès d'Athènes se voyaient resserrés d'une manière si intolérable dans leur propre golfe, ne le pouvaient non plus souffrir ; aussi ne conclut-on qu'une trêve de cinq ans. C'était toutefois un point d'arrêt important au milieu des discordes croissantes des Hellènes; c'était le terme d'une guerre de neuf ans que nous pouvons nommer la première guerre du Péloponnèse [1], et le commencement d'un nouveau droit hellénique; car les deux principaux États avec leurs alliés venaient de se reconnaître mutuellement pour la première fois et de s'entendre l'un avec l'autre par voie de traité. Mais les bases de cette nouvelle alliance étaient d'une solidité très problématique, et personne de ceux qui connaissaient les rancunes existant au fond des cœurs dans l'Hellade ne pouvait s'y tromper. C'est pour cela que Cimon tenait tant à détourner du côté de l'étranger l'attention de ses concitoyens.

La révolte de l'Égypte n'était pas encore terminée. Après la défaite d'Inaros, Amyrtæos s'était maintenu dans les marais du Delta et avait conclu avec Athènes une nouvelle alliance. C'était pour elle une affaire d'honneur de venger la mort de ses enfants et la défaite de la flotte envoyée ensuite. De même, à

[1]) La guerre de neuf ans (460-451) est celle que la scoliaste de Pindare appelle la « guerre du Péloponnèse » (Ulrich, *Hellen. Kriege*, p. 50).

Cypre, île qui, après le départ de Pausanias [1] avait été perdue pour la cause nationale, on avait en même temps renouvelé la lutte sans aboutir à des résultats durables [2]. Il s'agissait de ne pas laisser cette place d'armes aux ennemis, de fortifier en Carie le parti national et de mettre fin à la domination perse sur la mer qui s'étend entre la Phénicie et Cypre [3].

Cimon poussa les préparatifs de guerre avec un zèle extrême et eut la satisfaction de se voir de nouveau, au printemps de l'année 449 (Ol. LXXXII, 3), à la tête d'une flotte de 200 vaisseaux qu'il devait conduire du Pirée contre l'ennemi national. Il se sentait enfin remis à sa vraie place ; il était encore dans toute la force de l'âge et voyait une nouvelle carrière de gloire s'ouvrir devant lui. Soixante vaisseaux furent détachés au secours d'Amyrtæos ; Cimon cingla en personne vers Cypre, et, après avoir battu les escadres ennemies qui s'étaient avancées à sa rencontre, il s'empara de Cition, afin d'avoir sur la côte une forte place d'armes contre la Phénicie et l'Égypte. Mais Cimon tomba malade devant Cition et sentit bientôt qu'il approchait du terme de ses exploits. Il fit preuve jusqu'au bout d'une énergie héroïque, en utilisant les derniers jours et les dernières heures de sa vie pour la gloire de sa ville natale. Il recommanda que l'on cachât sa mort, afin de ne pas compromettre le succès de l'expédition. Sur son conseil, on abandonna la position de Cition, on se mit à la recherche de la flotte phénico-cilicienne, on la défit à la hauteur de la ville de Salamine et, en dernier lieu, on vainquit encore sur terre les troupes ennemies [4]. On ne put pousser plus loin ces succès. Une disette survint et contraignit les Athéniens à retirer leurs troupes [5]. L'occupation de Cition dut être aban-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 362.

[2]) Combats livrés à Cypre en 465, d'après la liste des morts de la tribu Erechthéis (C. I. ATTIC., I, n. 433).

[3]) Ἑλληνικοῦ πολέμου ἔσχον (THUCYD., I, 112) signifie, comme je l'ai expliqué dans le *Rheinisches Museum* (1869, p. 307), que la guerre nationale recommence.

[4]) PLUT., *Cimon*. 19. THUCYD., I, 112. D'après Diodore (XII, 3), Cimon remporte lui-même la victoire.

[5]) Disette coïncidant avec des pertes sur le recouvrement des tributs des alliés (KÖHLER, *op. cit.*, p. 120. 130).

donnée : dès que les vaisseaux envoyés en Égypte eurent rejoint la flotte, celle-ci rentra à Athènes, et le général victorieux encore dans la mort fut placé auprès de ses ancêtres devant la porte Mélitis.

La mort, en enlevant si brusquement Cimon, lui épargna la douleur de constater qu'il était impossible d'assurer à son pays une paix durable : car, si les deux grandes cités restaient fidèles aux termes du traité, leurs alliés ne pouvaient se tenir en repos. Dans la Grèce du nord surtout, la violente et rapide extension de la domination athénienne avait amené une situation absolument intenable. Dans la Béotie tout entière se manifestait la plus grande effervescence ; les gouvernements démocratiques ne pouvaient se maintenir qu'avec peine ; en Locride aussi et en Eubée, l'opposition contre l'hégémonie d'Athènes allait croissant.

D'autre part, le bonheur ininterrompu d'Athènes avait excité chez les Phocidiens de nouvelles espérances ; ils voulaient arrondir leur domaine et incorporer à leur État tout ce qui se trouvait dans leur territoire ou confinait à ses frontières. C'est ainsi qu'ils se tournèrent contre Delphes, dont ils considéraient depuis longtemps d'un œil jaloux l'autonomie sacerdotale. Comme l'ancienne diète fédérale qui garantissait l'indépendance du sanctuaire était pour ainsi dire dissoute, ils regardèrent aussi les anciens traités comme rompus. Ils voulurent placer le sanctuaire sous leur dépendance, et ils étaient assurés de l'appui bienveillant d'Athènes ; car, à Delphes, les familles qui avaient le pouvoir étaient hostiles aux Athéniens. Sparte, appelée à la défense du sanctuaire, leva une armée pour rendre à Delphes son indépendance. Les Athéniens évitèrent d'entrer en lice contre les Spartiates ; mais, aussitôt que ceux-ci se furent retirés, ils intervinrent en faveur des Phocidiens et leur restituèrent la suzeraineté sur le pays [1]. Périclès dirigeait l'expédition ; et, comme les Spartiates, en souvenir de leur campagne, avaient fait graver la liste des privilèges honorifiques qu'on leur avait octroyés à Delphes sur le flanc gauche du loup de bronze, près du grand autel des

[1]) Thucyd., I, 112. Philochor., *fr.* 88.

holocaustes, les Athéniens, pour se railler d'eux, se firent graver une inscription toute pareille sur le côté droit de la complaisante statue [1].

Pendant ce temps, le désordre augmentait en Béotie où toutes les villes, sauf Thèbes, étaient devenues dépendantes d'Athènes [2]. Jamais plus brillant succès remporté par les armes athéniennes ne s'était évanoui plus vite, et cela, parce que la situation établie à la suite de la victoire d'Œnophyta n'était pas tolérable. Les ennemis de Thèbes avaient accepté avec bonheur le secours d'Athènes; mais ils ne pouvaient supporter d'alliance avec cet État. Une fois que le gouvernement démocratique de Thèbes fut complètement tombé en discrédit [3], il s'ensuivit un soulèvement général contre Athènes, pour rompre cette alliance imposée ; des corps de volontaires se formèrent et occupèrent Chéronée et Orchomène. Les Athéniens s'empressèrent de faire sentir leur autorité en Béotie; ils y envoyèrent une armée sous Tolmidès : mais, gâtés par l'habitude du succès, ils ne prirent pas l'affaire assez au sérieux, malgré les avertissements de Périclès [4].

Tolmidès n'avait que mille hoplites, plus un certain nombre d'alliés d'une fidélité douteuse. Le général lui-même ne comprit pas le danger de la position et négligea de prendre les précautions nécessaires. Aussi, s'il put reprendre Chéronée, n'eut-il pas les moyens de forcer la haute acropole d'Orchomène : il dut se retirer en laissant derrière lui des ennemis

[1]) Plut., *Pericl.*, 21. Des Delphiens partisans des Spartiates gravent le nom des Lacédémoniens jusque sur le cratère de Crésus (Herod., I, 51). Cf. Kirchhoff, *Entstehungszeit des Herod. Geschichtswerkes*, p. 32. L'expédition de Périclès en Phocide avait été précédée du renouvellement d'un traité d'alliance ou *symmachie* conclu probablement en 454 (Ol. LXXXI, 3) entre Athènes et la Phocide. On a un fragment de ce document (C. I. Attic., IV, 22 b) où il est aussi question des droits des Amphictyons.

[2]) Voy. ci-dessus, p 436.

[3]) ἐν Θήβαις μετὰ τὴν ἐν Οἰνοφύτοις μάχην κακῶς πολιτευομένων ἡ δημοκρατία διεφθάρη (Arist., *Polit.*, 1402b 29 [197, 25]). La véritable explication du passage a été donnée par Kirchhoff (ap. *Abh. d. Akad. d. Wiss.*, 1878, p. 6) qui en rapproche un texte de Xénophon : ὁποσάκις δ' ἐπεχείρησαν (οἱ Ἀθηναῖοι) αἱρεῖσθαι τοὺς βελτίστους, οὐ συνήνεγκεν αὐτοῖς *** ἀλλ' ἐντὸς ὀλίγου χρόνου ὁ δῆμος ἐδούλευσεν ὁ ἐν Βοιωτοῖς (Xen., *De rep. Athen.*, III, 10, 11). Pindare (*Isthm.*, VI, 31) fait allusion au temps qui suit la bataille d'Œnophyta.

[4]) Plut., *Pericl.*, 18.

qui n'étaient pas des vaincus. Puis, au moment où il revenait à Athènes en suivant la rive méridionale du lac de Béotie, sans plus de méfiance que s'il avait été en pays ami, il fut attaqué par les ennemis entre Coronée et Haliarte. Après une lutte terrible, les Athéniens essuyèrent une défaite complète. Tolmidès lui-même tomba avec beaucoup des siens, jeunes gens appartenant aux plus nobles familles, qui s'étaient enrôlés volontairement, confiants en sa bonne fortune; il y eut un grand nombre de prisonniers [1].

Ce seul coup suffit à anéantir la domination d'Athènes en Béotie, parce que nulle part elle n'avait pris racine, parce que toute cette intervention était en contradiction avec l'histoire du pays comme avec la politique athénienne. On s'était, en effet, lié avec un parti aristocratique, qui avait fait défection à la première occasion. Les Athéniens durent faire la paix pour libérer leurs prisonniers. Ils ne pouvaient songer à la vengeance; car le mouvement insurrectionnel était en train de gagner, avec une terrible rapidité, les pays voisins qui avaient été obligés de se soumettre aux volontés d'Athènes.

Les villes d'Eubée suivirent l'exemple de la Béotie. Des émigrés eubéens avaient pris part à l'insurrection béotienne [2] avec le dessein d'appeler ensuite aux armes les villes de l'île; et, quand Périclès s'y fut rendu en toute diligence pour comprimer le soulèvement, il reçut la nouvelle que la garnison athénienne de Mégare avait été surprise et massacrée [3]. C'étaient certainement les Corinthiens qui, de concert avec les deux villes voisines les plus jalouses de la grandeur d'Athènes, Épidaure et Sicyone, avaient entraîné les Mégariens à la défection et avaient ainsi réussi à couper de nouveau les communications entre Athènes et la mer de Corinthe. Il ne restait plus pour le moment entre les mains des Athéniens que Nisæa.

Ce qui donna à tous ces événements leur plein effet, c'est qu'au même moment expirait la trêve de cinq ans conclue avec Sparte. Les Spartiates, qui déjà auparavant avaient

[1]) Thucyd., I, 113. Diod., XII. 6.
[2]) Φύγαδες eubéens en Béotie (Thuc., *ibid*).
[3]) Thucyd., I. 114.

favorisé de tout leur pouvoir les soulèvements excités contre Athènes, se préparaient cette fois ouvertement à revenir sur les concessions consenties par eux dans le dernier traité. Ils envoyèrent immédiatement leur roi Plistoanax avec une forte armée dans l'Attique, dont les frontières étaient découvertes par la défection de Mégare ; et en même temps, comme s'il eût existé une conspiration générale, les partis oligarchiques se levèrent partout à la fois pour renverser l'hégémonie d'Athènes [1].

Ainsi, de tous côtés, Athènes voyait l'insurrection et la guerre former autour d'elle un cercle menaçant. Il s'agissait de sauver ce qui pouvait l'être. Il ne fallait pas faire dépendre le salut de l'issue d'une bataille en Attique, encore moins d'un siège; car, pendant ce temps, l'Eubée et les colonies de citoyens qui y étaient établies eussent été perdues. Il ne restait par conséquent qu'un seul moyen, qui, promptement mis à exécution par Périclès, sauva la patrie. Périclès sut, dans d'habiles négociations, tirer parti de l'inexpérience de Plistoanax et de la cupidité de Cléandridas, que les éphores avaient mis comme conseiller auprès du jeune roi; il obtint ainsi que l'armée péloponnésienne, qui n'avait jamais envahi le territoire de l'Attique dans des conditions plus favorables, se retirât sans avoir engagé d'hostilités sérieuses et fût licenciée une fois de l'autre côté de l'isthme [2].

Le principal danger une fois écarté, Périclès se hâta de partir pour l'Eubée avec 50 vaisseaux et 5,000 hoplites : car de la possession de cette île dépendait absolument la prospérité d'Athènes. Là aussi, il obtint les succès les plus prompts, moitié par négociations, moitié par la force. L'île fut même encore plus complètement que par le passé dans la main des vainqueurs et rattachée plus étroitement à l'Attique; car la ville d'Histiæa, qui avait attaqué un vaisseau athénien, fut prise d'assaut et son territoire fut partagé entre des citoyens athéniens. Deux cents Athéniens s'établirent, avec d'autres Eubéens, dans la ville dévastée, qui porta désormais le nom

1) Köhler, *op. cit.*, p. 140.
2) Plut., *Pericl.*, 22.

d'Oréos[1] : ainsi Athènes posséda au nord de l'île, dans le voisinage de l'Artémision, à l'entrée des golfes Maliaque et Pagasétique aussi bien que de l'Euripe, un solide et sûr point d'appui pour sa domination. Des citoyens d'Athènes furent aussi établis à Érétrie[2].

Le point le plus important était toujours Chalcis. Un décret du peuple y régla à nouveau l'état de la propriété, et nous pouvons supposer que les biens-fonds des familles équestres, des « Hippobotes » qui, en Béotie et en Eubée, avaient provoqué la défection, furent confisqués en grande partie et partagés entre des colons athéniens[3]. Dans un document qui nous a été conservé, il est notifié aux généraux, c'est-à-dire à Périclès et à ses collègues, que le nouveau traité doit être signé à Athènes et juré par les parties contractantes, que la conclusion en sera accompagnée des sacrifices prescrits par l'oracle, et que l'île tout entière doit être surveillée de près. La teneur du traité est la soumission sans condition des Chalcidiens, qui jurent d'obéir à la cité athénienne : la forme légale de cette vassalité demeure l'alliance fédérale et le paiement d'un tribut annuel qu'Athènes a établi après avoir entendu les représentants des communes tributaires[4]. En mémoire de ce grand succès, il semble qu'on ait alors restauré sur l'acropole d'Athènes[5] le monument élevé en souvenir de la première conquête de l'Eubée, à l'époque qui suivit la chute des Pisistratides[6].

Ainsi, grâce à l'énergie de Périclès, on avait étouffé cette seconde guerre, et on avait fait ce qui était indispensable pour le salut de la cité ; mais le danger n'était pas encore passé. A Sparte, en effet, la conduite de Plistoanax et de Cléandridas avait excité la plus vive indignation : on voulait réparer cette

[1]) Thucyd., I, 114. Diod., XII, 7. 22. Plut., *Pericl.*, 23. Baumeister, *Skizze der Insel Euboia* [Lübeck. 1855], p. 17, 58.

[2]) C. I. Attic., I, n. 339. Kirchhoff, *Kleruchien* (ap. Abhandl. d. Berl. Akad., 1873, p. 20).

[3]) Plut., *Pericl.*, 23.

[4]) Le document contenant le traité avec Chalcis a été publié par Köhler, *Mittheil. d. D. Arch. Instit.*, I, p. 184. C. I. Attic., I, 27 a.

[5]) C. I. Attic., I, n. 334.

[6]) Voy. vol. I, p. 493.

négligence ignominieuse, pour ne pas laisser à Athènes le temps de se relever de son humiliation. A Athènes, au contraire, l'opinion générale des gens sérieux était qu'on devait se préoccuper avant tout de rétablir à nouveau sur ses véritables bases la domination ébranlée de la cité ; on avait donc besoin de tranquillité, fallût-il l'acheter au prix de durs sacrifices.

Périclès était le partisan le plus décidé de cette opinion, et il ne négligeait aucun moyen pour convertir aux idées pacifiques les citoyens les plus influents de Sparte. Ses efforts réussirent à faire conclure une nouvelle trêve ; dix ambassadeurs munis de pleins pouvoirs, parmi lesquels se trouvaient Andocide et Callias, allèrent la signer à Sparte. Comme dans la dernière trêve [1], les deux parties réglèrent leurs possessions réciproques sur le pied du *statu quo* : mais, combien le territoire actuel de la Ligue différait de celui que Cimon avait fait jadis reconnaître par Sparte !

De la Béotie, il ne restait que Platée. Toutes les conquêtes faites dans le Péloponnèse furent restituées, entre autres Trœzène, où les Athéniens avaient mis une garnison pour faciliter leurs relations avec Argos et tenir Épidaure en échec ; de plus, toutes les villes d'Achaïe durent sortir de la confédération [2], ainsi que Mégare, dont l'abandon dut être pour les Athéniens le sacrifice le plus douloureux ; Nisæa et Pegæ furent évacuées. Les villes maritimes du Péloponnèse, Corinthe, Épidaure et Sicyone, étaient par conséquent celles qui retiraient du traité les avantages les plus immédiats et les plus considérables. Des deux côtés fut solennellement jurée une trêve de trente ans ; toutes les contestations survenant dans l'intervalle devaient être tranchées à l'amiable ; seulement, pas plus que la première fois, on ne décidait rien sur la nature et la forme de la procédure à suivre. Les deux confédérations se reconnaissaient de nouveau comme formant deux groupes d'États :

[1]) Voy. ci-dessus, p. 435.

[2]) Dans le texte de Thucydide (I, 115. IV, 21), il ne faut pas changer Ἀχαΐαν en Ἁλιάδα avec Krüger, ou en Ἁλιᾶς avec Cobet : ἀποδόντες est opposé à παραλαβόντες (I, 111); de ces deux termes, l'un indique la conclusion, l'autre la dissolution d'un pacte fédéral. Cf. E. Curtius, *Peloponn.*, I, p. 422.

chacune d'elles constituait un tout fermé, un empire indépendant, et il lui était interdit de s'agrandir aux dépens de l'autre. Dans l'intérieur de chaque confédération, l'État dirigeant avait droit absolu de châtier les défections. Athènes vit ainsi son hégémonie sur l'Archipel formellement reconnue, et Sparte s'engagea à n'accueillir aucune plainte venant des alliés d'Athènes.

C'est aussi vers cette époque qu'on entra en négociations avec la Perse, et il semble qu'on ait conclu aussitôt après la mort de Cimon les traités qui mirent fin à la guerre. On comprend aisément, étant donné l'état des choses à ce moment, que les deux parties eussent envie d'en finir. La Perse n'avait plus le moindre espoir de rétablir son ancienne domination dans la mer Égée. Chaque nouvelle bataille ne faisait qu'affaiblir son prestige et décourager davantage ses troupes ; plus elle avait fait de pertes, plus elle devait penser sérieusement à poser enfin un terme aux progrès de la confédération athénienne, au moins pour demeurer maîtresse dans la mer de Cypre et empêcher les Athéniens de donner la main aux Égyptiens révoltés. D'autre part, il était important pour les Athéniens d'arriver à un accord pacifique sur la base des succès obtenus. Ils ne pouvaient pas faire la guerre sans but, ni toujours entreprendre des expéditions nouvelles. L'expérience qu'on avait faite en Égypte engageait à user de prudence ; à Cypre, on n'avait pas non plus atteint le résultat souhaité.

Il était donc d'une politique sage d'abandonner le plus loin, pour être d'autant plus sûr de garder le plus près. Il était à prévoir qu'à la longue les forces de l'État ne suffiraient plus à protéger sans relâche une ligne de côtes aussi étendue contre les Perses, qui, si la guerre traînait en longueur, finiraient par avoir tout l'avantage ; car, libres de se porter à chaque instant des régions du centre vers la côte, ils pouvaient choisir pour attaquer les villes incorporées à la Ligue athénienne le moment des échéances et leur extorquer les sommes destinées à payer le tribut. Mais c'était avant tout dans l'intérêt du commerce qu'il fallait mettre fin à l'état de guerre dans l'Archipel, pour que les vaisseaux d'Athènes et de ses alliés eussent libre accès dans tous les ports de l'empire perse.

Si désirable que fût la paix pour les deux parties, elle ne pouvait cependant être conclue du vivant de Cimon. Il s'était trop identifié, pour ainsi dire, avec la guerre contre les Perses; il voyait dans cette guerre une dérivation indispensable à l'esprit batailleur des Hellènes et la seule garantie de la paix intérieure; il regardait la direction de la lutte nationale comme la tâche de sa vie. Périclès lui avait sans doute promis d'user de son influence pour qu'on ne lui créât pas de difficultés sur ce point. La mort du héros affranchit Périclès de cette obligation; il put suivre sans obstacle sa propre politique, qui était absolument opposée à la prolongation d'une lutte sans résultat; il est donc vraisemblable que les chefs de la flotte reçurent aussitôt que possible des instructions dans ce sens, et qu'un accord s'établit entre les parties belligérantes. En effet, dès que Cimon disparaît, on n'entend plus parler de luttes ultérieures : Amyrtæos en Égypte ne reçoit plus de secours; Cypre est abandonnée.

Alors partit une ambassade solennelle qui se rendit à Suse pour y conclure une paix durable avec le Grand-Roi. On mit à sa tête le riche Callias, fils d'Hipponicos, petit-fils de ce Callias qui avait été l'adversaire le plus acharné des Pisistratides [1]; d'après le récit d'Hérodote, il se rencontra à la cour du Grand-Roi avec une ambassade des Argiens, qui désiraient renouveler leur ancienne alliance avec les Perses [2]. Le voyage de Callias eut lieu, comme nous pouvons le supposer d'après la seule donnée chronologique qui nous ait été conservée, à l'époque où Plistoanax faisait invasion en Attique [3]. A coup sûr, le besoin de la paix ne se fit jamais plus vivement sentir que dans ces conjonctures. Du reste, abstraction faite de cette circonstance, il est très probable que, aussitôt après la mort de Cimon, des négociations provisoires furent entamées avec les satrapes perses avec lesquels on était en guerre et que, la trêve une fois expi-

[1]) Voy, vol. I, p. 442. 443.

[2]) Herod., VII, 151 (avec les remarques ajoutées par Schöll à sa traduction et son *Introduction*, p. 15). L'expression d'Hérodote : λέγουσι, ne se rapporte pas au fait même de l'ambassade, fait sur lequel, au moment où il écrivait à Athènes (vers 430), il n'y avait pas de doute possible, mais bien aux circonstances concomitantes et à la rencontre avec les Argiens.

[3]) Suidas, s. v. Καλλίας : c'est-à-dire, en 445 (Cf. ci-dessus, p. 447).

rée, Callias fut chargé de conclure sur les mêmes bases une paix définitive avec le Grand-Roi lui-même.

L'ambassade n'eut pas le résultat désiré; car, si le Grand-Roi se montra bienveillant à l'égard des Argiens et prêt à continuer les relations amicales que son père Xerxès avait eues avec eux, il ne parut nullement disposé à accorder aux Athéniens les concessions qu'ils attendaient, à reconnaître leur hégémonie actuelle comme juste et légitime.

Que Callias ait été un négociateur malheureux et soit resté loin du but, on s'en aperçoit déjà à la façon plus que brève dont Hérodote mentionne sa mission : on en a une preuve plus claire encore dans ce qui se passa à Athènes après le retour de l'ambassadeur. On l'accusa d'avoir reçu des présents, et Périclès ne put qu'à grand'peine le sauver d'un procès de haute trahison. Ses accusateurs étaient sans doute les adversaires de la politique de Périclès : car il y avait toujours un parti puissant, qui voyait avec horreur l'envoi d'une ambassade à Suse, qui considérait la lutte incessante comme un devoir sacré pour le peuple et voulait qu'on la continuât sans relâche. Peut-être aussi dans cette circonstance, comme l'existence de l'État était en jeu, avait-on été plus loin que ne le semblait comporter l'honneur d'Athènes; qu'on se souvienne du traité conclu précédemment à l'époque de Clisthène [1]. Ce qui est certain, c'est que Callias, déjà très âgé, échappa avec peine à la mort et fut condamné à une amende de cinquante talents.

Malheureusement, tout détail précis sur cette mémorable ambassade échappe à notre connaissance; les historiens contemporains ne nous donnent aucun renseignement, et il se répandit au sujet de cette paix dans les générations suivantes une telle quantité de traditions vagues, qu'il est aujourd'hui impossible de connaître le fond des choses. Lorsque, cinquante ans plus tard, les Spartiates eurent conclu avec les Perses le traité par lequel ils livraient les Ioniens au Grand-Roi, on rappela alors les traités d'Athènes, et les orateurs attiques s'empressèrent de les représenter comme la

[1]) Voy. vol. I, p. 489-490.

gloire de l'âge de Cimon et comme le plus grand triomphe de la politique athénienne [1]. Ils se persuadèrent à eux-mêmes et persuadèrent aux autres que le Grand-Roi avait solennellement juré de ne plus envoyer un seul vaisseau de guerre dans la mer Égée; on aurait alors marqué comme limites de l'empire maritime hellénique, au nord, les îles Cyanées, à l'entrée de la mer Noire, et au sud, les îles Chélidoniennes ou îles des Hirondelles, qui, avec la saillie formée par les monts des Solymes, le cap Chélidoni actuel, constituent une séparation naturelle entre la mer de Rhodes et de Lycie et la mer de Pamphylie. En Asie-Mineure même, le Grand-Roi se serait engagé à ne pas s'approcher des côtes avec ses troupes à plus d'une journée de marche, calculée d'après les étapes de la cavalerie; suivant d'autres versions, il aurait même reconnu la ligne de l'Halys pour limite de son empire. Ce traité est placé par les uns après la bataille de l'Eurymédon, par les autres après la victoire remportée à Cypre.

De ces renseignements confus ressort une conclusion parfaitement claire, c'est que la paix dite de Cimon [2] n'a rien à faire avec Cimon, puisqu'aussi bien toute négociation pour la conclusion de la paix eût été essentiellement contraire à ses

[1]) Une fois que la θρυλουμένη εἰρήνη eut été posée comme un fait historique par les orateurs d'Athènes, on doit en avoir fait graver le texte (après l'archontat d'Euclide), pour remplacer un document original disparu. Ce texte fut généralement considéré comme l'original lui-même : de là, la critique de Théopompe et de Callisthène. Cf. BEMMANN, *Recognitio quæstion. de pace Cimon*, 1864, p. 6. C. CURTIUS, *De act. public. cura apud Græcos*, p. 33.

[2]) En ce qui concerne le nom bizarre de « Paix de Cimon, » E. MÜLLER (ap. *Rhein. Museum*, 1859, p. 153) a parfaitement raison : mais il m'est impossible de trouver, dans quelques mots obscurs et vraisemblablement altérés d'Isocrate (τῶν φόρων ἐνίους τάττοντες. *Panegyr.* § 120), l'indice de ce fait que, pour certaines villes abandonnées aux Perses, Athènes aurait fixé un tarif d'imposition que le gouvernement perse s'engageait à ne pas dépasser. Cf. EM. MÜLLER, *Ueber den kimonischen Frieden* [Freiberger Programm, 1866] p. 20. H. HIECKE (*De pace Cimonica*, Greifswald, 1863) donne une critique faite avec soin des dissertations parues jusqu'ici sur le sujet; mais je ne crois pas qu'il ait réussi, lui non plus, à éliminer les *argumenta a silentio*. Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est qu'Hérodote, si une paix aussi glorieuse pour Athènes et qui mettait fin aux luttes entre Hellènes et Barbares, avait été conclue en 449, ne l'ait mentionnée qu'en termes si brefs et d'une obscurité voulue. La notice de Suidas, où Hiecke (p. 45) admet une confusion ou une lacune, provient en tout cas d'une bonne source.

principes politiques. Il est certain de plus que, si peut-être quelques satrapes du Grand-Roi, pressés par la nécessité, se déterminèrent à accepter des conditions de paix honteuses, le Grand-Roi lui-même n'a jamais entendu par là reconnaître l'indépendance des pays de la côte qui avaient fait défection, et renoncer au tribut pour lequel ils étaient inscrits sur le budget de l'empire perse. Il n'y a donc pas eu entre Athènes et la Perse de traité formel, tel que Périclès le désirait sans doute. Mais en fait, après la mort de Cimon, il arriva que, d'un côté, les Athéniens abandonnèrent leurs entreprises hostiles et que, de l'autre, les Perses se tinrent loin du domaine de la confédération attique [1]. La paix régna dans la mer Égée; la situation respective des deux puissances, telle que l'avaient faite les victoires de Cimon, fut tacitement reconnue, et le profit le plus important qu'Athènes recueillit du rétablissement de la paix sur mer fut la liberté du commerce entre l'Europe et l'Asie.

C'est ainsi que furent réglées, sous l'influence de Périclès, les relations extérieures. La guerre contre les Perses était provisoirement terminée, et des traités solides avaient été conclus avec Sparte. Assurément, il savait mieux que personne qu'une paix définitive avec Sparte était impossible; mais une paix de plusieurs années lui était nécessaire pour exécuter ses plans à Athènes. C'est pour ce motif qu'il s'était, par une trêve, assuré au dehors sa liberté d'action ; il devait faire la même chose à l'intérieur.

Le parti de Cimon n'avait pas disparu. Il vivait toujours dans les nombreux amis du héros, mais il s'était désagrégé : il commençait à se décomposer et à se perdre dans la foule. Cependant, il s'unit encore une fois et redevint une puissance dans l'État sous la conduite de Thucydide, fils de Mélésias, du dème et faubourg d'Alopèce. Il était parent de Cimon [2]; mais ce

[1]) Les arrangements internationaux qui, en fait, se sont produits sur le littoral asiatique à la suite des victoires de Cimon, sont attestés aussi par les monnaies des villes maritimes. Celles qui étaient situées à l'E. des îles Chelidoniennes sont restées attachées de très près au système monétaire de la Perse (J. Brandis, *Mass- Gewicht- und Münzwesen Vorderasiens*, p. 220).

[2]) Θουκυδίδης ὁ Ἀλωπεκῆθεν — κηδεστὴς Κίμωνος (Plut., *Pericl.*, 11). Cf. Sintenis, *op. cit.*, p. 117. Il avait commencé avant 449 à prendre part aux affaires publiques : cf. Sauppe, *Quellen Plutarchs*, p. 25 : et Hoffmann, *De Thucydide Melesiæ filio*, Hamburg, 1867.

ne furent pas des vues personnelles qui firent de lui un chef de parti, ce furent des convictions intimes ; il ne pouvait approuver qu'Athènes portât tout son effort d'un côté et ne songeât qu'à devenir une grande puissance ; il ne pouvait abandonner cette idée que la lutte en commun contre les Perses était, après comme avant, la condition du développement normal pour le peuple hellénique. Mais, ce qu'il pouvait le moins accorder, c'était que l'argent amassé pour soutenir la lutte nationale contre les Barbares, au lieu de servir à soulager les alliés, fût dépensé en temps de paix et pour n'importe quel motif. Il regardait comme injuste, au sens du parti conservateur, cette exploitation des membres d'une confédération hellénique ; il y voyait un procédé emprunté à la politique sans scrupules et égoïste des grandes puissances, politique qui tenait au développement démesuré de la démocratie. Aussi réunit-il autour de lui les membres des vieilles familles, les partisans des mœurs d'autrefois, ceux qui, à l'exemple de Cimon, avaient en grande estime la discipline de Lycurgue et ne voulaient pas rompre avec les Péloponnésiens.

Thucydide s'entendit très bien à réorganiser le parti divisé. C'était un homme qui jouissait d'une haute considération dans toute l'Hellade, un homme d'un désintéressement éprouvé, loyal et attaché aux intérêts de l'État ; il n'avait pas les talents militaires de Cimon, mais il était plus puissant que lui par la parole et ne craignait pas, à l'occasion, de combattre Périclès lui-même devant le peuple. Il manifesta ouvertement ses regrets de ce qu'Athènes eût perdu sa bonne renommée ; l'Etat qui parlait toujours de liberté était détesté comme un tyran, partout où il avait étendu sa puissance. On s'était approprié, contrairement à tout droit, un bien étranger, en transférant à Athènes le trésor de la confédération ; avec les contributions destinées à la guerre contre les Perses, on parait la ville comme une femme coquette, tandis qu'à Suse on faisait la cour au Grand-Roi.

Périclès avait pu s'unir à Cimon pour des efforts communs ; avec Thucydide, c'était impossible. Celui-ci était lui-même trop démagogue ; il tenait avant tout à faire prévaloir ses idées : il n'était pas capable de se subordonner à un autre ou de transi-

ger avec lui. Pareils à deux athlètes, ces deux hommes luttaient l'un contre l'autre toutes les fois que l'assemblée du peuple était saisie de quelque affaire importante. La cité avait deux chefs, le vaisseau de l'État deux pilotes qui travaillaient l'un contre l'autre. Ainsi s'usaient de nouveau, dans des luttes de partis, les meilleures forces de la cité, jusqu'à ce qu'enfin le parti aristocratique, voyant qu'il combattait en vain l'influence de Périclès, s'avisa de le représenter comme un homme dangereux pour la liberté et de demander l'emploi de l'ostracisme.

Mais cette arme blessa ceux même qui s'en étaient saisis. Quand la cité fut appelée à émettre son avis et à se prononcer entre les deux chefs de parti, ce ne fut pas Périclès qui fut banni, mais Thucydide[1]. Quelques-uns de ses amis politiques abandonnèrent également la ville, par exemple, le poète Ion de Chios, l'ami fidèle de Cimon. Les autres, privés de tout guide, se perdirent parmi les citoyens ; leur parti fut anéanti. La cité avait clairement et manifestement déclaré sa confiance en Périclès ; il avait maintenant toute liberté d'agir, à l'extérieur comme à l'intérieur. Le temps était arrivé où il allait pouvoir sans obstacle mettre ses plans à exécution.

[1]) Plut., *Pericl.*, 14.

CHAPITRE TROISIÈME

LES ANNÉES DE PAIX

§ I. — Athènes et l'esprit nouveau. — L'éducation en Attique. — Commencement des importations intellectuelles de l'Ionie. — Les philosophes naturalistes de l'Ionie. — Éléates et Pythagoriciens. — Héraclite d'Éphèse. Empédocle, Leucippe, Anaxagore. — Démocrite. — Effets de la philosophia. — Hippodamos de Milet. — La philosophie et l'État. — Philosophes et sophistes à Athènes. — Athènes et l'Ionie. — Crainte qu'inspire la libre-pensée. — Antagonisme des tendances à Athènes.

§ II. — Périclès et la démocratie athénienne. — La jeunesse de Périclès. — L'éducation de Périclès : sa position sociale. — Périclès et la démocratie. — Périclès homme de parti. — La politique démocratique. — Faveurs aux classes pauvres. — Institution de la solde en temps de guerre et en temps de paix. — Les tribunaux. — L'Ecclésia et l'Héliæa. — Changements dans l'organisation judiciaire. — Rôle politique de l'Héliæa. — Accumulation des causes à juger. — Juridiction imposée aux colonies et aux alliés. — Solde des juges et de l'assemblée du peuple. — Achèvement de la souveraineté populaire.

§ III. — Le gouvernement de Périclès. — Périclès orateur populaire. — Périclès général en chef. — Pouvoirs extraordinaires conférés à Périclès. — Vie privée de Périclès. — Périclès et Aspasie. — Ligne de conduite de Périclès dans la vie publique : ses discours et ses principes politiques. — Politique étrangère de Périclès. — Fortifications de la ville. — La flotte d'Athènes et son empire maritime. — Politique fédérale de Périclès. — Grands et petits États de la Ligue. — La guerre de Samos (441/0). — Défaite de Samos et de Byzance (440). — Formes diverses de vassalité et de sujétion dans la Ligue.

§ IV. — Prospérité d'Athènes sous Périclès. — Les revenus de l'État. — Prestations publiques (liturgies). — Les tributs. — Le trésor de l'État et celui des temples. — Organisation financière à partir de 454. — Politique coloniale d'Athènes. — Les clérouquies. — Colonies nationales. — Fondation de Thurii (443). — Thurii et Amphipolis. — Mouvement commercial et industriel. — Surveillance des listes de citoyens. — Loi de Périclès sur le droit de cité (445/4). — Fabriques et commerce. — Politique commerciale d'Athènes.

§ V. — La vie intellectuelle a Athènes. — Commencements de l'historiographie. — Hérodote d'Halicarnasse : sa vie et ses voyages. — Historiographie et chronologie. — Hellanicos et Ion : les *Mémorables* d'Ion. — Stésimbrotos de Thasos. — Philosophie et sophistique. — Les études scientifi-

§ I

ATHÈNES ET L'ESPRIT NOUVEAU.

La vie de Périclès coïncide avec une période décisive de l'évolution hellénique ; et la situation exceptionnelle qu'il a occupée à Athènes ne se comprend pas, si on ne se représente exactement le mouvement intellectuel qui, de son temps, s'est transmis de l'Ionie à l'Attique, et a produit graduellement un changement complet dans les vieilles mœurs et les vieilles idées.

La civilisation attique avait gardé, depuis Solon, son empreinte particulière. Car une constitution qui, inspirée par la sagesse la plus élevée, reposait sur la participation de tous les citoyens à la vie publique devait bientôt devenir, en elle-même et par elle-même, dans le sens le plus étendu du mot, l'école du peuple. En outre, l'obligation où se trouvaient les parents et les tuteurs de veiller sur l'éducation de la jeunesse devenait un devoir civique, dont l'abandon était puni par l'Aréopage et entraînait une flétrissure publique.

Cependant, le cercle des moyens d'instruction ne s'était pas élargi essentiellement ; on était resté fidèle à l'ancienne méthode, par laquelle on se préoccupait non pas d'entasser chez les jeunes gens des notions scientifiques de toute sorte, mais

d'éveiller et d'exercer leurs forces natives ; de les habituer, dès la première heure du jour, à tendre, par un effort bien réglé, vers un but digne d'être poursuivi, tous les ressorts du corps et de l'âme. La grammaire, la musique et la gymnastique formaient à elles seules tout le domaine de l'éducation ; et les deux premières de ces disciplines étaient unies par un lien étroit. En effet, dès que l'enfant savait lire et écrire, il prenait en main les poètes ; il apprenait à les réciter, et, par le moyen des mots, il s'appropriait la richesse du fonds. La raison et le sentiment, le goût et le jugement se développaient en lui à mesure qu'il vivait dans ce commerce intime avec les pensées des maîtres : sans qu'il en eût conscience, les principes de la sagesse hellénique se gravaient dans son âme et les exemples des héros allumaient en lui la flamme de la plus noble émulation. Outre sa langue maternelle, il apprenait les autres dialectes dans lesquels la poésie nationale avait trouvé une expression achevée. Avec la poésie, il pratiquait aussi la lyre et le chant. Cette culture musicale excerçait sur lui une influence salutaire [1] ; elle exigeait, en effet, l'étude précise des tonalités traditionnelles, le sentiment exact de la mesure, et l'observation rigoureuse des modes populaires. La cithare à sept cordes servait principalement à l'enseignement de la musique ; après les guerres médiques, on lui adjoignit, comme complément de l'éducation de la jeunesse, l'usage de la flûte, déjà adoptée par les Béotiens [2].

Nous trouvons une image fidèle de l'instruction que recevaient les écoliers d'Athènes à l'époque de Périclès, sur une coupe en terre cuite du peintre Douris, où nous voyons les enfants, accompagnés des esclaves familiers qui font l'office de pédagogues, sévèrement drapés dans leurs petits manteaux, assis dans la salle de classe, soit chez le maître de lecture et d'écriture, soit chez le musicien qui leur enseigne la cithare et la flûte [3].

[1]) Importance de la pratique musicale pour former le jugement (Aristot., *Pol.*, 14).

[2]) Aristot., *Polit.*, 1341^{a} 18 [140, 26] sqq.

[3]) Michaelis, *Archäol. Zeitung*, 1873, p, 12. Helbig, *Annal. d. Instit.*, 1873, p. 61.

Cette culture intellectuelle, si simple en apparence et si unie, n'en saisissait pas moins l'homme tout entier, d'autant plus profondément et énergiquement que ces jeunes esprits, n'étant pas distraits par une application multiple, pouvaient profiter plus librement de ce qu'on leur offrait ainsi comme nourriture spirituelle. Et que ne donnait-on pas, en somme, à un enfant athénien! L'épopée homérique, avec cette magnifique peinture du monde qui excite le sentiment héroïque et la passion des hauts faits; les hymnes liturgiques, avec leur riche trésor de légendes sacrées sorties des temples; la sagesse pratique des gnomiques qui, dans des sentences concises, donnaient une expression à la conscience même des meilleurs parmi le peuple : puis, tout le chœur des lyriques, c'est-à-dire la gravité solennelle d'un Alcman, les pensées audacieuses d'un Archiloque, la passion brûlante et la grâce des Éoliens; enfin l'élégie dans sa diversité infinie, l'élégie ionienne comme l'élégie attique, qui exprimait avec une clarté saisissante tout ce qu'il convenait à un brave citoyen d'Athènes de savoir et de tenter! Ainsi l'enfant, pour arriver à la maturité et devenir un homme, pouvait passer par tous les degrés de développement qu'avait suivis la civilisation hellénique et s'approprier toutes les formes de l'art national, tel qu'il avait été pratiqué dans les diverses tribus ou les diverses contrées; en un mot, tout le patrimoine intellectuel de sa race.

Tandis qu'on laissait plutôt aux parents le soin de former l'esprit de leurs enfants, les gymnases publics avaient charge de façonner des corps vigoureux; car, au point de vue de l'intérêt public, le but le plus important de l'éducation était d'assurer à l'État de saines recrues dans ces éphèbes à la fois robustes et beaux, braves et adroits.

Le principe fondamental sur lequel reposait toute l'instruction de la jeunesse était l'effort vers un développement libre et complet. Car aucun des exercices traditionnels n'avait pour effet de préparer à des fonctions déterminées, à des actes spéciaux de la vie civique. Comme le jeune homme avait heureusement grandi en s'appropriant ce qu'il y avait de meilleur, au jugement de tous, dans la richesse intellectuelle du peuple, la participation à la vie publique devenait vraiment pour lui

une école supérieure où il se perfectionnait et donnait sa mesure. Par le service militaire et dans les rangs de l'armée nationale, on montrait ce qu'on avait appris à la palestre ; dans les assemblées publiques, on prouvait qu'on savait juger et parler avec sens ; dans les sociétés d'amis, on redisait encore les chœurs chantés à l'école. La lyre, dans les festins, circulait autour de la table ; elle conservait et ravivait par le souvenir les maximes des sages poètes d'autrefois ; elle provoquait l'essor de poèmes nouveaux. De doctes entretiens se tenaient sous les ombrages des gymnases ; et l'amitié, dont aucun peuple n'a compris aussi bien que les Grecs la valeur morale, enflammait les âmes et les excitait à rivaliser de vertu et de science.

A ces pratiques s'ajoutaient les fètes civiques, qui favorisaient la culture nationale en la maintenant sur les fondements déjà établis. C'est là qu'on admit la récitation des rapsodies homériques, des hymnes, des dithyrambes, telle que Lasos d'Hermione l'avait introduite à Athènes [1]. C'est là surtout qu'on célébrait les jeux Dionysiaques, qui étaient, depuis Pisistrate, la partie la plus brillante de ces solennités.

Chaque progrès nouveau de la poésie était en même temps une extension de l'éducation populaire ; car les poètes étaient les maîtres véritables du peuple. Le genre lyrique avait aussi, comme la musique, ses règles sévères : là, rien d'irrégulier, rien qui fût l'explosion spontanée de sentiments émus ; toute bonne poésie, au contraire, était plutôt la marque d'un art consommé, fruit d'une application sérieuse et réfléchie. C'est pourquoi les poètes exerçaient l'imagination et affinaient le jugement du peuple ; ils purifiaient et développaient sa conscience ; ils lui montraient, comme firent notamment Archiloque, Terpandre et Solon, dans les fables de la mythologie le noyau solide de la tradition religieuse, Zeus qui régit le monde et qui protège l'éternité des lois morales ; et toutes les circonstances de la vie présente, le bonheur et l'infortune, les hauts faits et les actions vertueuses aussi bien que les fautes et les erreurs des individus comme des cités, ils savaient les ratta-

[1]) Voy. vol. I, p. 463, et ci-dessus, p. 287.

cher au passé, aux actes et aux souffrances des héros de la race avec lesquels les générations vivantes se sentaient ainsi en communion continue. Par là, leur regard s'étendait au delà de l'horizon étroit du présent ; par là, elles étaient portées à reconnaître, au lieu de l'accident et de l'arbitraire, un ordre divin et une loi morale dans les vicissitudes de l'histoire. Enfin, les Mystères répondaient aux aspirations plus intimes de ceux que le culte public ne satisfaisait pas complètement ; et la sagesse d'Orphée, qu'on vénérait comme le fondateur des initiations saintes, jetait sur la vie de l'Athénien la lumière sereine d'une espérance qui va plus loin et plus haut que les choses terrestres [1].

On serait tenté de croire, à la vérité, qu'en raison de la mobilité native du peuple athénien et de son goût pour les innovations, une éducation aussi libre n'offrait que peu de garanties pour la conservation des vieilles mœurs ; cependant, l'attachement aux usages héréditaires, soigneusement entretenu dans les plus honorables familles de la cité, et la puissance tranquille de la tradition, qui s'appuyait sur la religion comme sur maints restes d'institutions archaïques, avaient assez de force pour maintenir la société sur les assises une fois placées.

On soignait pieusement les oliviers sacrés, qui çà et là se dressaient dans les champs comme des monuments des âges primitifs ; et le peuple se sentait en union si intime avec les héros du pays, qu'il les disait présents les jours de bataille pour soutenir leurs compatriotes. Les combattants de Marathon crurent voir Thésée s'élancer des enfers et les héros Marathon et Echétlos combattre dans leurs rangs ; à Salamine, ce furent les divinités d'Éleusis et les Æacides qui vinrent à la rescousse. Oui, plus la vie intellectuelle des Athéniens était libre, plus il lui était facile, sans être en rien troublée dans son harmonie, de faire une place aux impulsions nouvelles qu'éveil-

[1]) La doctrine des Mystères complète le culte officiel, qui se met tout entier au service de l'État ; elle s'adresse aux besoins purement humains de l'âme qui, en présence de la fragilité des choses terrestres, demande une consolation. Elle enseigne la διόσδοτος ἀρχά d'une vie d'outre-tombe. Cf. PINDAR., *Fragm.*, 102. WELCKER, *Götterlehre*, II, p, 520.

laient les circonstances ; et c'est ainsi que, sans avoir recours à la contrainte de la loi telle qu'on la subissait à Sparte, la vieille civilisation attique, qui avait fait ses preuves dans la crise des guerres médiques, c'est ainsi que l'antique honneur et l'antique piété ont pu, jusqu'au temps de Périclès, conserver tout leur empire.

Cependant, loin de l'Attique, un mouvement intellectuel s'était produit qui, faible à l'origine et inaperçu, était devenu par degrés une force, ressentie d'abord par l'élite seule du peuple, mais gagnant de proche en proche et dominant la vie nationale dans son ensemble. Ce mouvement partit de l'Ionie.

Tandis que les États de la Grèce européenne restaient encore étrangers à tout commerce un peu étendu avec le monde, tandis que la vie de leurs citoyens était renfermée dans le cercle restreint des intérêts de leur commune, les Ioniens les premiers se sont inquiétés des choses lointaines. Mobiles par nature et portés à regarder devant eux dans l'espace, ils ont été, par leur contact avec les civilisations babylonienne et égyptienne, excités à franchir les bornes de leurs obligations locales, à amasser, par des voyages, des interrogations et des recherches personnelles, de nouvelles connaissances sans aucun rapport avec la vie politique, enfin, à dépister les raisons des phénomènes. Un peuple tel que les Grecs, qui se sentait uni à la nature environnante par une harmonie réalisée sans effort, fit en avant un pas décisif et de conséquences difficiles à mesurer lorsque, pour la première fois, la conscience humaine se plaça en face de l'univers créé. Il est vrai que d'abord on ne songeait qu'à se rendre intelligibles les choses naturelles, à satisfaire les exigences de l'esprit hellénique, qui partout cherchait la loi et l'ordre : mais on s'efforça bientôt de dégager de la multiplicité confuse des choses quelque vérité générale et, par suite, de discerner parmi les éléments divers l'élément premier. Comme tel, Thalès de Milet désigna l'eau [1]. Peu lui importait de se mettre, par une pareille doctrine, en contradiction avec la croyance populaire, avec la notion vulgaire de la nature ; l'impulsion déterminante n'en était pas moins donnée.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 137.

C'était là le germe d'un travail d'esprit qui complétait la vie pratique des Grecs, le début d'une activité spéculative qui, de degrés en degrés, montait toujours plus haut et qui constituait, au milieu du peuple absorbé par les affaires et les devoirs sociaux, une noblesse intellectuelle, une famille d'hommes consacrant leur existence aux plus hauts problèmes de la conscience humaine, et ne reculant dans cet effort ni devant la lutte, ni devant la peine, ni devant le renoncement.

Il ne leur était pas difficile de montrer l'insuffisance de l'élément premier imaginé par leur devancier. Aussi, dans la même ville que Thalès parut Anaximandre, qui enseigna que le principe cherché ne pouvait pas être un élément visible, la condition d'espace étant nécessairement une limitation de l'être véritable. Le premier fondement des choses doit donc être un illimité, un infini, existant dès le commencement, une matière première éternelle, toujours identique à elle-même, se mouvant par sa propre force. C'est d'elle que se détachent les éléments isolés, qui par cette scission même prennent chacun une nature particulière, mais qui sont tous destinés également à retourner à leur cause première pour s'y absorber. Cet anéantissement est comme une expiation de l'existence séparée, illégitime, que se sont arrogée les choses individuelles.

On voit quel élan plus audacieux emporte la pensée d'Anaximandre, combien plus délibérément il se sépare de ce qu'atteint le regard de l'homme. Aux choses corporelles, on refuse déjà la vie véritable. Mais l'élément premier d'Anaximandre était une conception que l'esprit ne pouvait saisir assez nettement, et qui ne se montrait pas suffisante à expliquer le monde visible. Le Milésien Anaximène, en conséquence, tout en conservant l'infinité à l'élément premier, en revint à se le figurer plutôt à la façon d'un élément concret, et principalement du plus subtil et du plus mobile de tous, c'est-à-dire de l'air. C'est d'un principe aérien, éthéré, qu'il faisait provenir toutes choses, par voie de condensation et de raréfaction. Ainsi, il ramena la philosophie plus près du domaine de la physique, et il fut suivi par tout une série de chercheurs, qui tournèrent à l'explication du monde les principes des philosophes natu-

ralistes ioniens, et tentèrent de rendre compte de la multiplicité des phénomènes par des opérations purement physiques.

L'attrait de ces études se répandit, de Milet, jusque dans les autres villes d'Ionie, et, à la suite des commotions politiques, se transmit à des parties très lointaines du monde grec. En effet, lorsque les Perses, s'avançant du côté du littoral, menacèrent d'anéantir toute la civilisation des Ioniens, cette invasion détermina l'émigration et l'établissement de la philosophie ionienne en Italie, où elle prit racine sur un sol nouveau. Ainsi Élée (Hyélé), fondée sur la mer Tyrrhénienne par des Phocéens fugitifs[1], devint un centre philosophique, du jour où s'y fixa Xénophane de Colophon; vers la même époque, Pythagore se transportait de Samos à Crotone[2]; tous deux, malgré la divergence marquée de leurs vues, s'accordaient du moins en ceci, qu'ils frayaient des chemins nouveaux pour arriver à la solution des problèmes soulevés par l'école de Milet.

Les causes dernières des choses ne peuvent point se rencontrer dans la matière; car, avec un élément premier et ses variations successives, il n'est nullement possible d'expliquer l'ordre du monde. Chaque hypothèse de ce genre conduit d'une énigme à une autre. Il doit y avoir au fond une cause supérieure, quelque chose d'insaisissable aux sens. Ce principe supérieur, les Pythagoriciens le trouvèrent dans le Nombre. Dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, partout où l'on peut saisir un mouvement et un ordre réguliers, dans les tons de la lyre aussi bien que dans les orbites des corps célestes, ils reconnurent le nombre comme étant la loi, et virent en lui la clef de l'harmonie universelle; aussi, tout en lui attribuant dans la création entière — qu'ils ont les premiers comprise comme un ordre suprême (κόσμος) — une telle puissance et une telle souveraineté, ils ne le considérèrent pas seulement comme le principe régulateur d'après lequel étaient arrangées les choses, mais bien comme l'essence véritable qui est leur fondement.

Les Éléates aussi cherchèrent la cause première en dehors

[1]) Voy. ci-dessus, p. 156.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 114-115, 173.

du monde visible. Avec une force d'esprit résolue, ils opposèrent aux phénomènes mobiles au milieu desquels nous vivons un Être immuable, éternel. Seul, il *est* réellement ; toute pluralité n'est qu'apparence sans réalité intérieure ; et la connaissance ne peut avoir d'autre objet que l'Un, toujours égal à soi-même, dernier fondement du monde trompeur des phénomènes. Tel fut le point de départ de la philosophie que les hommes de Phocée cultivèrent en Italie, dans la lointaine Élée. La même audace qui les avait entraînés pour la première fois sur cette mer d'Occident dépourvue d'îles, ils l'affirmèrent encore par leur doctrine, puisqu'ils eurent le courage de se mettre en dehors de toute perception sensible et de se lancer à pleines voiles dans la région de la pensée pure.

Si grand que fût le progrès marqué par ces deux directions nouvelles de la philosophie, qui abandonnaient, en même temps que le sol ionien, la théorie ionienne emprisonnée dans le sensible, cependant, en suivant ces deux routes, on ne réussit pas à trouver une méthode suffisante pour expliquer les choses existantes. On avait assis sur des principes nouveaux la conception du monde, mais il manquait le moyen de les concilier ; et ni le Nombre des Pythagoriciens, ni l'Être des Éléates ne faisait comprendre le monde phénoménal. C'est pourquoi, s'opposant avec décision à ces deux doctrines, la philosophie ionienne entra dans une voie nouvelle.

Elle enseigna dès lors qu'il n'y a absolument pas d'être saisissable dans le monde sensible, car il ne se montre nulle part comme une réalité incontestable ; ni d'être supra-sensible, éternel et identique à soi-même, tel que l'a inventé la spéculation des Éléates ; la seule chose qui soit réellement et où nous conduise de toute part l'expérience, c'est le changement, le mouvement sans fin, le *devenir* incessant. Le monde tout entier n'est qu'une action réciproque de principes contraires qui se limitent et s'excitent tour à tour, un flux et reflux perpétuel de matières et de fonctions, un effort pour passer de l'unité à la pluralité et pour revenir de la pluralité à l'unité, une chute de l'immortel dans le périssable, un éveil de la mort à la vie, un échange mutuel s'établissant entre les choses, un courant universel. Plus une chose participe à ce devenir, plus elle a

de réalité; toute velléité de s'arrêter est l'arbitraire, l'insurrection contre l'ordre du monde, bientôt puni par Dikè, c'est-à-dire par la justice.

Voilà ce qu'enseignait Héraclite d'Éphèse au temps de Darius [1]; et il semble que cette doctrine d'une lutte éternelle au sein de la nature et de l'humanité, que la guerre présentée comme la mère des choses ne soit que l'expression philosophique de ces temps de tourmentes, où se produisait un bouleversement de toutes les situations politiques, où des guerres nationales, de conséquences incalculables, frayaient le chemin à un âge nouveau. Un progrès important fut réalisé dans le développement de la conscience philosophique lorsqu'Héraclite transporta sur un nouveau terrain les questions dernières qu'elle se posait, et offrit à l'esprit humain, dans la succession du devenir et du disparaître, un champ d'exploration infiniment riche et fertile. Ses vues extraordinaires, ses conceptions toujours aux prises avec l'énigme du devenir, ne trouvaient pas à s'énoncer dans la langue commune des Hellènes ; et la sagesse de leur illustre concitoyen sonnait aux oreilles des Éphésiens comme les sentences inintelligibles d'un oracle.

Cette sagesse ne pouvait d'aucune manière garantir la paix de l'âme. La pensée inquiète s'élançait toujours plus loin. Les Éléates, combattant résolument Héraclite, continuèrent à développer, en la précisant, l'idée de l'Être pur, à la présenter comme le point unique où l'esprit pût se reposer de ses recherches, aussi bien que comme l'unique cause première du monde. Empédocle, à Agrigente, tenta au contraire la conciliation de ces divergences (vers 450 av. J. C.). Il adopta l'être éternel, sans repousser l'action du devenir. Ce qui est pour nous la naissance et la destruction, disait-il, n'est au fond que la réunion et la dissociation de parties essentielles ou éléments, successivement mêlés et séparés par deux forces contraires, l'amour et la haine. A la même époque, Leucippe faisait un essai tout différent, en voulant concilier les doctrines contradictoires de l'être et du devenir. Il attribua, non seulement à l'être, mais au non-être, au vide, la réalité et l'activité ; l'être

[1]) Voy. ci-dessus, p. 269.

est, à la vérité, impérissable, mais non pas indéterminé en soi; il est, au contraire, composé d'un nombre infini de corps indivisibles, ou *atomes*. Ceux-ci prennent les propriétés de l'Être des Éléates; ils sont doués de mouvement dans l'espace vide; leur agrégation et leur séparation expliquent les changements des choses. C'est ainsi qu'il croyait pouvoir sauver à la fois l'Être des Éléates, que réclamait la pensée spéculative, et le Devenir d'Héraclite, où conduisait l'expérience.

Cependant, avant que cette théorie atomistique se fût développée complètement, Anaxagore de Clazomène (né vers 500 : Ol. LXX, 1) reconnut combien toutes les conciliations de ce genre étaient insuffisantes, et, en même temps, qu'il était impossible de résoudre, au moyen des éléments et de leur nature, la contradiction éternelle entre l'être et le devenir; car les Éléates avaient été aussi peu capables d'affranchir de tout caractère matériel leur Être, que les Pythagoriciens leur Nombre. Reprenant alors la pensée déjà émise par Héraclite [1], la notion d'une intelligence régissant l'univers, Anaxagore expliqua très clairement que ni l'être ni le devenir n'ont dans le monde visible leur raison dernière : l'impulsion qui les produit doit venir du dehors, d'un être qui ne soit pas un mode de la matière, mais quelque chose de vivant en soi. Par là, une lumière nouvelle éclaira le royaume de la pensée : ce fut l'idée d'un Esprit ordonnateur du monde, opposé d'une façon nette et précise à tout ce qui est corporel.

Ainsi, partant de commencements imperceptibles, la pensée humaine avait parcouru son chemin sans s'arrêter. Une vie intellectuelle riche, multiple, s'était développée qui s'appuyait à la fois sur la méditation intime et sur une observation compréhensive du monde physique et du monde moral. Démocrite, plus jeune qu'Anaxagore de 40 ans environ, parcourut dans ses voyages les contrées de l'Orient, particulièrement

[1]) Déjà dans Héraclite se trouve clairement exprimée l'idée d'une Intelligence qui mène le Tout (BERNAYS ap. *Rhein. Mus.*, N. F. IX, p. 254), tandis que, d'autre part, en dépit du progrès qu'il fait faire à la distinction de l'esprit et de la matière, Anaxagore n'attribue pas encore à l'Esprit suprême une personnalité complètement dégagée (ZELLER, *Philos, der Griechen*, I², p. 685).

l'Égypte et la Perse. Il pouvait se vanter d'avoir vu et entendu plus qu'aucun de ses contemporains. Mais il avait pour la multitude des connaissances le même dédain qu'Héraclite ; il resta un philosophe, pour qui la recherche des raisons dernières était la question suprême, et c'est pourquoi il étudia à fond les doctrines de Pythagore et d'Anaxagore. Il continua, d'après l'idée de Leucippe, à expliquer par un changement dans les combinaisons des atomes la genèse et la dissolution des choses ; tout, même l'âme, était pour lui corporel, et l'esprit n'était que le plus parfait des corps.

Les solutions des problèmes spéculatifs étaient donc en opposition vivante les unes avec les autres. Toutes les doctrines des philosophes s'étaient successivement supplantées ; un seul principe était resté, et sur un seul point ils s'accordaient tous : c'est qu'il fallait rejeter la perception sensible et tout jugement s'appuyant sur elle. Héraclite condamnait les sens comme de « faux témoins ; » et, pour les Éléates, le monde entier s'évanouissait en apparence vide. Avant qu'on eût bâti une maison solide, celle qu'on habitait tombait en ruines. C'était créer un antagonisme de plus en plus profond avec la masse insouciante du peuple, qui se laissait vivre, avec les idées transmises au sujet des dieux, avec les poètes populaires, sur lesquels reposaient les conceptions religieuses. Les pythagoriciens enseignaient que la divinité est quelque chose d'invisible, qu'on ne peut saisir que par la pensée [1]. Selon eux, Homère devait expier dans les enfers les fables frivoles qu'il a mises en circulation ; et Héraclite demandait qu'on exclût de toutes les réunions et solennités des Hellènes les poèmes homériques [2]. Ainsi, toute autorité était ébranlée ; rien n'était épargné par la critique subtile de la pensée philosophique. C'en était fait de la foi naïve, du respect sincère de la tradition, de l'harmonie entre l'homme et la nature.

Sans doute, les chefs d'écoles cherchaient partout à aboutir, à atteindre un but déterminé ; ils ne se lassaient pas de poursuivre une conclusion définitive et des résultats positifs : mais

[1]) Pythagore répudie le culte des images (Clem. Alex., *Strom.*, I, 15, 71. Plut., *Numa*, 8).

[2]) Diog. Laert., VIII, 21. IX, 2.

partout les jeunes dépassèrent leurs aînés dans le doute et dans la négation ; ainsi Cratyle dépassa Héraclite, quand il affirma que tout jugement est impossible, parce qu'il contient toujours une affirmation de quelque chose qui existe [1]. Les écoles éléatiques en arrivèrent à cette formule : « Il n'y a absolument rien ; et s'il y a quelque chose, cela est inconnaissable. » La philosophie atomistique prêta plus que toute autre à de pareilles déductions, car ce qui dominait chez elle, c'était l'explication mécanique des phénomènes naturels.

Ainsi les germes de scepticisme, qui existaient dans toutes les écoles, furent développés particulièrement par les disciples des philosophes. Mais il y eut aussi nombre de personnes qui, sans pénétrer jusqu'au fond même des questions, s'en tenaient au doute. Ces gens raillaient volontiers la simplicité de ceux qui vivaient tranquillement sur les opinions populaires, dont il n'était plus difficile de dévoiler les contradictions intimes ; mais ils ne se mettaient pas sérieusement en route pour trouver la vérité dernière. A quoi bon d'ailleurs ? Puisque, comme l'avait montré Héraclite, il n'existe nulle part d'être durable et défini, le vrai est pour chacun ce que ses sens lui présentent comme tel ; et le vrai, ainsi entendu, échappe à toute discussion. Il se forma ainsi une classe d'hommes, qui surtout ne voulaient rien savoir des systèmes et des causes dernières, mais pour qui l'important était l'exercice même de la pensée, la souplesse et l'indépendance d'esprit qui en résultait.

La philosophie répand ainsi une culture générale, qu'on utilisera bientôt d'une façon pratique et sensible pour soumettre à l'examen tout ce qui existe. C'est à la lumière de ces idées nouvelles qu'on considère l'État et la vie civique, et que des théories politiques prennent naissance ; c'est d'après les données générales de la raison qu'on s'occupe de l'habitation, de la nourriture, du vêtement ; et des gens qui n'ont jamais exercé un emploi public se présentent avec de vastes plans de réformes, portant sur l'ordre social tout entier.

[1]) ZELLER, *Philosophie der Griechen*, I⁴, p. 676 (II, p. 196, trad. Boutroux).

Cette tendance se révèle surtout chez Hippodamos. Celui-ci, né à Milet, vers l'époque où Athènes saisissait l'hégémonie de la marine hellénique, s'assimila avec un tel zèle toute la science qui s'offrait à lui dans sa patrie, qu'il put de bonne heure se vanter de posséder la connaissance complète de la nature et du monde et chercha à se faire passer, dans chaque ordre d'idées, pour un homme comprenant toutes choses mieux que le reste des Grecs. Il était d'une famille d'architectes, et voulut d'abord tout réformer dans son métier, d'après de nouveaux principes. La construction des maisons et des villes ne devait plus dépendre du caprice ou de l'arbitraire, ni des accidents du sol, mais obéir à des principes généraux. L'histoire de Milet explique à merveille que ce soit là le lieu où l'on eut pour la première fois l'idée de traiter comme une science la fondation d'une ville; et les modèles des villes orientales, avec lesquels les Milésiens furent mis en contact, notamment le type de Babylone, eurent évidemment sur Hippodamos cette influence, qu'il chercha la régularité mathématique du plan, en dessinant des rues et des places rectilignes, des quartiers qui se coupent à angle droit.

Mais son ardeur systématique l'emporta plus loin. Il voulut introduire dans sa ville une nouvelle manière de s'habiller ; il voulut, d'après des proportions numériques précises, régler les rapports sociaux, organiser les classes des citoyens, ordonner les lois et les affaires publiques; tout devait être établi conformément à la raison et acquérir par là une valeur générale [1]. Ainsi se formaient des théories de gouvernement, séparées par une différence fondamentale des conceptions politiques des anciens. Ceux-ci, comme Mnésiphilos, héritier de la sagesse de Solon [2], n'établissaient les principes de leurs constitutions, résumés en sentences concises, qu'en les rattachant étroitement à la fonction particulière de chaque État et à son histoire.

Ce développement tout moderne de la pensée, qu'on voit paraître au jour avec une netteté parfaite chez Hippodamos,

[1]) K. Fr. Hermann (*De Hippodamo Milesio*, Marburg, 1841, p. 18) met en évidence le caractère sophistique d'Hippodamos.

[2]) Voy. vol. I, p. 440, et ci-dessus, p. 316-317.

devint une force qui s'étendit de plus en plus, jusqu'à saisir dans son essence la plus intime la vie du peuple. Elle fit surtout des progrès, et ceci est naturel, dans les contrées où les liens sociaux étaient déjà relâchés, par exemple, dans les grandes villes commerçantes, et tout d'abord en Ionie même, où de tout temps avaient dominé la résistance à toute réglementation générale rigoureuse et le goût des innovations. Sous la domination des Lydiens et des Perses, la population y avait été très mêlée ; Hellènes et Barbares habitaient les uns près des autres, confondus dans un amalgame bigarré ; par là, la conscience nationale devint si flottante qu'elle ne put vraiment s'opposer à ce sentiment cosmopolite, qui se répandait partout parallèlement à la culture philosophique. Les États ioniens étaient, par le commerce, en relations étroites avec les colonies d'Italie et de Sicile : là aussi, par l'effet de conditions identiques, le terrain était tout préparé pour ce nouveau mouvement des esprits.

La philosophie grecque ne manquait donc pas de germes qu'on pût faire fructifier au profit de la culture politique. Héraclite, sous l'inspiration de sentiments élevés, s'efforçait de rehausser la valeur des lois de l'État et s'occupait, avec son ami Hermodore, d'établir à Éphèse une constitution fondée sur la raison [1] ; Pythagore cherchait à réaliser dans la société humaine l'harmonie qu'il contemplait dans l'ordonnance du monde ; les Éléates eux-mêmes n'étaient pas tellement perdus dans la spéculation qu'ils ne pussent, à l'occasion, servir leur pays en y jouant le rôle actif d'hommes d'État. Parménide, disciple de Xénophane [2], devint le législateur d'Élée et inclina, en exerçant cette fonction, du côté des principes pythagoriciens : Empédocle fut le personnage le plus influent d'Agrigente et le sauveur de la constitution de sa ville natale. Mais les effets de ce genre ne furent qu'isolés et transitoires ; les gouvernements organisés d'après des principes philosophiques ne durèrent pas ; et il ne fut donné qu'à des hommes supérieurs d'allier cette culture nouvelle à la capacité politique et

[1]) Jacob Bernays, *Heraklitische Briefe*, p. 15. 84. E. Curtius, *Ephesos*, p. 16.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 465.

à la fidélité des convictions. Son effet général et durable fut d'ébranler l'autorité de la tradition, de miner la base solide de l'édifice politique, et, en pénétrant par ses racines dans les croyances et les mœurs, de compromettre aussi l'état moral des communes grecques.

A mi-chemin entre l'Ionie et les colonies occidentales, la Grèce européenne, complètement absorbée par les questions politiques, échappa longtemps à l'influence de la culture philosophique.

Mais ce contact ne pouvait tarder à se produire, surtout à Athènes, une fois que celle-ci eut attiré l'attention du monde grec tout entier et qu'elle dut ainsi sortir de la réserve et de la retraite où elle s'était tenue. L'expansion de toutes les forces du corps et de l'esprit, qui valut à Athènes la victoire, était devenue si puissante que ses citoyens ne pouvaient sans danger se remettre à suivre la vieille ornière des usages héréditaires. Un sentiment tout nouveau de la personnalité individuelle s'était éveillé ; il fallait de nouveaux objets pour permettre à cette force de s'essayer ; il fallait aussi des buts nouveaux, de nouvelles acquisitions dans le domaine de la culture intellectuelle.

Ce besoin d'élargir l'horizon de l'esprit fut, en vérité, merveilleusement aidé par les circonstances. Une foule de stimulants étaient réservés aux Athéniens ; par les voyages comme par le mouvement des écrits, on acquit d'abord quelque connaissance de la sagesse nouvelle qui avait mûri dans les villes d'outre-mer ; plus tard, les personnages les plus marquants passèrent eux-mêmes la mer, et avant tous Anaxagore, qui, dans sa jeunesse, visita Athènes aussitôt après les guerres médiques, et, le premier, fit de cette ville le siège de la philosophie [1]. Puis vint son contemporain, Diogène d'Apollonie, ville de Crète, qui suivit et continua le chemin tracé par les philosophes naturalistes ioniens, lorsque déjà leur point d'ar-

[1]) σχολαστικώτεροι γὰρ γενόμενοι — καί μετὰ τὰ Μηδικὰ φρονηματισθέντες — πάσης ἥπτοντο μαθήσεως (ARISTOT., *Polit.*, 1341a 29 [141, 4]). Anaxagore, suivant une opinion assez vraisemblable, vint à Athènes sous l'archontat de Calliade (480 : Ol. LXXV, 1) à l'âge de 20 ans (BRANDIS, *Gesch. der griech.-röm. Philosophie*, p. 233).

rêt était dépassé par les explorations nouvelles. Les Éléates cédèrent aussi à la séduction d'Athènes ; Parménide, sexagénaire, vint assister aux Panathénées (vers 454 : Ol. LXXXI, 3), accompagné de son disciple Zénon qui, malgré son attachement pour la silencieuse Élée, si propice aux études philosophiques, séjourna fréquemment à Athènes [1].

Ces philosophes proprement dits, fondateurs et représentants d'écoles philosophiques, furent suivis naturellement par la foule de ceux qui n'entendaient nullement s'embarrasser de dotrines et de systèmes, mais plutôt utiliser les leçons des maîtres à prouver l'impossibilité d'une science qui servît à tous ; gens habiles, qui surent dans leur enseignement vendre à un bon prix la supériorité que des études multiples leur avaient acquise dans la pensée et dans la parole. Car, tandis que les philosophes plus rigides ne réussissaient à attirer autour d'eux qu'un petit nombre d'auditeurs, l'élite du peuple, les autres s'adressaient à un public plus étendu et accommodaient la philosophie aux exigences de la culture générale. La Grèce n'avait pas encore vu de maîtres de cette sorte : ils faisaient leur tournée dans les villes importantes, attiraient à eux les jeunes gens, non pour les ennuyer de thèses inutiles, mais pour les initier au progrès de la civilisation contemporaine, pour les délivrer de tout préjugé, pour dégager et pour étendre leur horizon intellectuel, pour les rendre prompts à penser et à parler, pour les former à juger les affaires publiques, à administrer leur propre fortune, à manier les hommes ; et comme, pour arriver à ce but, ils faisaient en quelque sorte profession de sagesse et constituaient une classe à part dans la cité, on les désigna sous le nom de sophistes, nom qui à l'origine n'avait nullement une acception défavorable.

Un des premiers fut Protagoras d'Abdère, qui, vers le milieu du ve siècle, parut en Sicile et à Athènes avec un grand succès : il enseignait que la vérité absolue n'existe pas, que les objets ne sont que ce qu'ils nous paraissent dans la perception : donc, tout dépend du point de vue de celui qui regarde ; c'est en lui

[1]) Sur Parménide et Zénon, voy. BRANDIS, *op. cit.*, p. 375. Cf. l'étude sur la chronologie des philosophes par DIELS (ap. *Rhein. Mus.*, XXXI, p. 1 sqq.)

que se trouve la mesure des choses. Ainsi l'homme se dressait libre, indépendant, en face de Dieu et du monde : toute la question était alors de savoir à quel point on était en mesure de faire valoir son opinion personnelle.

La conduite des Athéniens est vraiment digne de remarque à l'endroit de ces hommes, qui venaient de l'Occident et de l'Orient leur apporter leur sagesse et qui, non sans raison, comptaient trouver dans l'Attique un terrain favorable. En effet, à cette époque où les Athéniens se sentaient déjà à l'étroit dans le cercle actuel de leurs connaissances, ne devaient-ils pas accueillir avec une faveur extraordinaire une science qui considérait l'humain et le divin à des points de vue nouveaux, et voulait en même temps être immédiatement pratique, utile dans toutes les circonstances ; qui répondait si parfaitement à l'amour des Ioniens pour le mouvement libre et indépendant, lorsque, en opposition avec tant de règlements incommodes, elle reconnaissait si hautement les droits de la personnalité humaine, lorsqu'elle favorisait le goût de l'éloquence, lorsque, par l'influence qu'elle promettait de leur donner, elle s'accordait au plus haut degré avec la noble ambition des jeunes Athéniens? L'esprit du temps rencontra en elle son expression parfaite ; et il s'ensuivit que, dans des lieux fort éloignés les uns des autres et sans rapports extérieurs, la même tendance domina, pénétra partout, trouva partout de l'écho. En outre, c'était à Athènes une coutume traditionnelle et séculaire d'ouvrir toutes grandes les portes de la cité aux Hellènes du dehors distingués par leur valeur intellectuelle, et d'aller au-devant d'eux avec toute sorte de courtoisie ; de riches familles se faisaient gloire de recevoir chez elles les maîtres étrangers, et de montrer par là que, dans leurs maisons, la science nouvelle était toujours accueillie et honorée.

Mais, d'autre part, une antipathie violente se manifesta contre la sagesse moderne, qu'elle fût représentée par des philosophes ou par des sophistes. On était mal disposé pour des gens qui arrivaient tous de l'étranger et voulaient se faire passer pour des êtres à part ; on ressentait principalement une certaine méfiance contre tout ce qui venait d'Ionie ; car, depuis que l'Attique et l'Ionie étaient entrées de nou-

veau en relations, le contraste entre les deux pays s'était aussi accusé plus fortement. Tandis qu'à l'époque de Solon on vivait à Athènes de la vie facile des Ioniens, que les riches citoyens se plaisaient à mener une existence large et fastueuse, à étaler leur pourpre, leur or, leurs parfums, leurs chevaux, leurs meutes, leurs mignons et leurs banquets, il est incontestable qu'avec les guerres médiques une idée plus sérieuse de la vie pénétra dans la nation, telle du reste que l'amenait la dureté des temps. La journée de Marathon avait remis en honneur la vieille race des cultivateurs de l'Attique ; et, plus le noyau du peuple athénien apprit à se considérer comme supérieur aux populations maritimes de l'Ionie, plus il aima aussi à se séparer d'elles par la langue, les mœurs et le costume. A l'époque de ces guerres mémorables, les riches bourgeois se montraient encore avec des vêtements de lin aux longs plis, qui leur tombaient jusqu'aux pieds, et faisaient porter derrière eux, par leurs esclaves, des sièges avec des coussins ; ils piquaient des épingles d'or dans leur chevelure artistement tressée[1]. C'étaient là les derniers restes d'une sorte de coquetterie surannée et de confortable excessif, qui, peu à peu abandonnés, furent définitivement démodés au temps de Périclès. A la place de cette toilette, on adopta un costume plus léger, plus court, plus simple, qui ne souffrait aucun luxe, la tunique de laine sans manches, comme la portaient les Doriens, par-dessus laquelle on jeta un manteau fait d'une pièce d'étoffe carrée ; ce costume répondait mieux à l'égalité républicaine et était incomparablement mieux approprié à une vie active.

C'était là une différence tout extérieure entre les Ioniens et les Athéniens ; mais, depuis longtemps déjà, leurs mœurs et leur façon de vivre étaient opposées. En Ionie, on avait cherché à écarter tout ce qui limitait les jouissances, toutes les formes gênantes de la vie sociale, et dans le même esprit on avait aussi touché aux rapports entre les deux sexes. Le mariage n'était pas seulement pour les Athéniens une institution sociale de la plus haute importance, puisque son accomplis-

[1]) THUCYD., I, 6. Cf. O. MÜLLER, *Kleine Deutsche Schriften*, II, p. 534. Sur le κρωβύλος, voy. CONZE, *Nuove Memorie*, 1865, p. 408. O. JAHN, *Bilderchroniken*, 46. *Abh. d. Berl. Akad.*, 1873, p. 159. Cf. vol. I, p. 504.

sement régulier était le fondement de tous les droits qui constituaient la famille légale et l'état civil ; c'était encore une chose sainte, une fondation divine qui, pour tous ceux qui s'y conformaient, était l'occasion d'une fête religieuse, et qu'accompagnait une série de pratiques significatives. On y peut rapporter le bain dans la fontaine sacrée[1], et l'invocation de la bénédiction céleste dans le temple de la déesse de l'acropole. Le flambeau d'hyménée, qu'on allumait au foyer de la maison paternelle, était la marque d'une tradition sévère qui devait passer de maison en maison, de génération en génération; et, de même que la jeune fille n'avait vécu que pour garder la maison de son père, ainsi la femme ne vivait que pour habiter celle de son époux, dans une retraite silencieuse et sous une chaste discipline. C'est seulement pendant les fêtes nationales qu'on voyait les femmes hors du gynécée.

En Ionie, dès le principe, le mariage fut moins considéré ; et la femme ne s'y vit jamais honorée et estimée autant qu'une matrone athénienne. Mais c'est précisément cette situation inférieure qui excita les femmes à se faire valoir d'une autre manière, à enchaîner les hommes par la culture raffinée de toutes les séductions et de tous les talents, à écarter les barrières qu'on opposait à leur sexe, à obtenir, par exemple, l'accès aux festins publics. Aphrodite remplaçait pour elles la grave Démêter, la déesse des unions chastes; et, si l'on songe à l'empire que les courtisanes ioniennes prirent sur la vie politique tout entière, à l'action qu'elles ont bientôt exercée grâce à leurs talents aimables, au charme de leur parole et à leur intelligence déliée[2], non seulement les matrones athéniennes avaient bien raison de s'irriter contre ces filles étrangères, qui mettaient leurs droits en péril et ruinaient leur bonheur domestique, mais encore tous les citoyens sensés devaient chercher, dans la mesure de leurs forces, à éloigner les influences d'Ionie, et redouter un poison caché aussi bien dans tout ce qu'on leur présentait comme les dons les plus brillants de ce pays que dans la civilisation ionienne elle-même.

La méfiance s'accrut quand le caractère de la science nou-

[1]) Vol. I, p. 445.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 295.

velle fut connu de plus près. Car ce que les Hellènes avaient de plus sacré et de plus cher dans leurs convictions reposait en réalité sur le consentement tacite de tous les membres de la nation. Quand donc ils virent arriver auprès d'eux des hommes qui, dans leur assurance impudente, discutaient, analysaient, niaient la tradition populaire, cela leur parut aussi condamnable que si des particuliers avaient prétendu faire prédominer leur opinion discordante sur les institutions de l'État, sur l'ordonnance traditionnelle du culte divin, se mettre enfin au-dessus de la loi. L'énorme différence qui sépare des sophistes un Anaxagore devait échapper à la foule. On les jugeait tous sur des phrases isolées; tous paraissaient donc, au même titre, des hérétiques, et on refusait, à priori, de rien connaître d'une direction conduisant à des résultats tels qu'on en venait à douter de la personnalité des dieux honorés par l'État comme de la valeur des signes qu'ils envoient, qu'on mettait des forces inintelligentes à la place des divinités de l'Olympe, et qu'au lieu d'Hélios qui regarde tout on ne voyait plus briller au ciel qu'un bloc de pierre incandescent. Et même, plus on était forcé de rendre hommage aux connaissances, aux facultés supérieures de ces nouveaux maîtres de la sagesse, plus on craignait que de proche en proche ils n'allassent tout subtiliser et tout dissoudre. La religion, l'État, les mœurs étaient menacés ; car si les dieux, gardiens du serment, vengeurs du droit violé, n'existent plus, quel lien désormais pourra maintenir la société civile?

En outre, l'attitude personnelle des sophistes était choquante à différents égards. Leur nature inquiète, leur mobilité vagabonde semblait incompatible avec la tenue d'un citoyen correct et avec le devoir d'un instituteur de la jeunesse; on était froissé de leur arrogance ; on trouvait indécente leur façon de faire de leur fonction d'éducateurs un métier ; et la répulsion augmenta quand on vit, par l'exemple de Protagoras, la sophistique devenir une industrie lucrative. De là vint que philosophes et sophistes, à Athènes, durent cacher leur action et cherchèrent à glisser en contrebande leur sagesse sous l'étiquette de la musique, de la grammaire, de la rhétorique, ou des autres parties officielles de l'enseignement.

Cette conduite leur réussit d'autant plus aisément que la sophistique ne consistait point, au fond, en une doctrine déterminée, mais par son essence même n'était qu'un simple principe formel, pouvant également s'appliquer à toutes les branches de l'éducation.

Ainsi, vers le milieu du ve siècle, à Athènes, deux tendances contraires se dressaient face à face. Parmi les citoyens, les uns voyaient d'un œil fort doux la sagesse nouvelle, et se plaisaient à étaler l'étude qu'ils en faisaient ; les autres, qui formaient la grande majorité, en combattaient l'influence de toute leur énergie. Les moins nombreux étaient encore ceux qui savaient apprécier l'importance du mouvement intellectuel, s'en assimiler les germes féconds, et assurer par là l'indépendance de leur esprit. Pour ceux-là, la culture philosophique fut une force qui les emporta au delà de la borne où s'arrêtait la foule, sans toutefois les rendre étrangers à la vie commune.

§ II

PÉRICLÈS ET LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE.

C'est pendant cette période d'activité intellectuelle qu'avait grandi Périclès. Son père Xanthippos, qui sur les côtes d'Ionie avait fait remporter à la marine athénienne sa première victoire, appartenait à la famille des Bouzyges [1] ou « atteleurs de bœufs, » qui avaient la charge d'entretenir l'image sainte d'Athêna, le Palladion, et d'accomplir d'antiques cérémonies, commémoratives de l'introduction de l'agriculture en Attique. C'était un homme d'une culture supérieure, ami de l'art, comme nous pouvons le conclure de ses relations avec Anacréon, qui l'a célébré dans ses chansons. Aussi la statue du poète fut-elle plus tard dressée à côté de celle de Xanthippos

[1]) Βουζύγης (cf. Hesych., s. v. et C. I. Græc., I, n. 491) : le nom est dans Eupoli (ap. Aristid., XLVI, p. 175, Dindorf, d'après Schol. Aristid., III, p. 473 Dind.).

dans l'acropole. Xanthippos avait pour femme Agariste, sœur de Mégaclès, fille d'Hippocrate, nièce du grand Clisthène. Ce mariage unissait ainsi la race vénérable des Eupatrides athéniens avec la noblesse nouvelle, et en particulier avec la famille des Alcméonides, signalée à la fois par sa richesse et par le rôle glorieux qu'elle avait joué dans les luttes d'où était sortie la constitution. Cette famille comptait aussi parmi ses trésors des poésies où Pindare avait chanté son illustration, l'une d'elles relative au frère d'Agariste, une autre à la mort de son père[1]. Périclès avait donc en partage, par sa seule naissance, une dot magnifique : une patrie couronnée de victoires, débordant de vie intellectuelle, riche d'avenir, et une famille capable entre toutes, par son histoire comme par ses relations, d'éveiller chez l'enfant de hautes pensées et de l'habituer à considérer le bien public comme un devoir personnel.

Mais ce n'était pas seulement pour les intérêts de la cité que sa maison était un centre. La famille de son père était aussi unie par l'hospitalité avec les rois de Sparte ; les relations des Alcméonides s'étendaient à travers tout le monde civilisé ; si bien que dans cette maison, plus que partout ailleurs, on pouvait pour ainsi dire embrasser d'un coup d'œil le commerce avec l'Orient, les liens des États grecs entre eux, et tous les progrès réalisés dans l'art comme dans la science. A ces stimulants multiples s'ajoutèrent les aventures extraordinaires qui remplirent la jeunesse de Périclès. Enfant, il assista à l'incendie d'Athènes, à la défaite des Barbares, à la renaissance de la cité ; adolescent, il grandit en même temps que grandissait la puissance de son pays ; et, dès qu'il porta les armes, il put prendre part aux plus brillantes victoires. Il vit se former sous l'hégémonie d'Athènes un vaste empire maritime et insulaire, et il comprit que le devoir de sa patrie était de se rendre digne d'une telle situation.

Il voulut l'aider à atteindre ce but ; non seulement sa naissance, mais les circonstances les plus favorables l'y appelaient.

[1]) Ode de Pindare à Mégaclès (*Pyth.*, VII) et θρῆνος à Hippocrate (Schol. Pind., *Pyth.*, VII, 47).

Richement doué par la nature, singulièrement propre à soutenir toutes les fatigues du corps et de l'esprit; vif, énergique, fécond en idées, comme Thémistocle, mais, dès sa jeunesse, bien plus concentré et ordonné dans tout son être, ce qui le mettait hors de pair avec tous les autres, c'était un désir infatigable de cultiver son esprit; personne ne comprit mieux que le jeune Périclès la tendance de son temps, avide de connaissances nouvelles. Aussi il arriva que, ne pouvant se contenter de l'instruction traditionnelle, il se jeta de tout son élan dans les recherches modernes; et, tandis que le peuple, dans sa méfiance inquiète, se tenait à l'écart de la culture ionienne, il marcha avec une joyeuse admiration vers cette lumière nouvelle.

Il étudia la musique avec Pythoclide, un pythagoricien de Céos [1], puis avec Damon, le joueur de flûte, celui-ci doué d'une personnalité entraînante et d'un esprit inventif, et qui se servait de l'enseignement musical, mieux encore que Pythoclide, pour passer de la métrique et de l'harmonie à l'étude des caractères, à la façon de les manier, enfin à des théories morales et politiques; c'était un sophiste de première marque [2]. Ainsi, à l'heure où les autres jeunes gens n'aspiraient qu'à finir leurs études, Périclès commença vraiment les siennes; il rechercha curieusement le commerce des artistes et des philosophes distingués; il fut l'auditeur le plus assidu de Zénon et d'Anaxagore, et, dans un âge plus avancé, de Protagoras [3]. Mais il n'apprenait pas seulement à apprendre; il ne songeait pas, comme Anaxagore, à oublier par ses études mêmes le monde et les hommes; la tâche de la vie n'était point pour lui de résoudre, dans le domaine de la pensée pure, les doutes et les contradictions qui surgissaient. Périclès eut toujours sous les yeux l'État; et c'est dans la pratique des affaires publiques qu'il chercha la conciliation des contrastes qui s'étaient présentés à sa conscience. Car, comme il s'était

1) Aristot., ap. Plut., *Pericl.*, 4.

2) Δάμων Δαμονίδου Ὄαθεν (Steph. Byz., s. v. Ὄα), renseignement tiré de Cratéros, à ce que suppose Meineke. Oncken (*op. cit.*, p. 17), croit Damonide identique au musicien Damon. Cf. Sauppe, *op. cit.*, p. 17 sqq.

3) Sintenis, *op. cit.*, p. 72.

senti élevé lui-même et fortifié par la culture qu'il avait acquise, il reconnut là une puissance qui devait être tournée au salut de la cité. Il resta donc homme d'État autant que philosophe, et toute l'ambition de sa nature ardente fut d'appliquer la supériorité intellectuelle qu'il tenait de la philosophie à dominer ses concitoyens et à gouverner la république.

Son attitude suffisait à montrer qu'il s'était élevé à un tout autre niveau que celui de la culture ordinaire de son temps. On lisait sur ses traits qu'il était accoutumé à vivre dans de hautes pensées; on ressentait un respect involontaire devant cette gravité solennelle qui pénétrait tout son être, devant cette fermeté inébranlable, devant cette personnalité décidée. Auprès de ses philosophes, il s'était formé à mépriser tous ces petits intérêts qui, plus que le reste, mettent en mouvement le monde vulgaire, à rejeter une masse de préjugés, à gagner par là, en même temps que la liberté de l'âme, le pouvoir de commander aux autres hommes. Voyant au début d'une éclipse de soleil tout un équipage consterné, il tint un manteau devant les yeux du pilote, et lui demanda pourquoi il tremblait davantage quand un objet plus éloigné et plus volumineux lui cachait la lumière du soleil [1]. Lui, le plus vivant des hommes au fond, il était extérieurement calme, froid, toujours le même, sans blesser personne par des façons rudes et sèches. Mais c'est comme orateur que sa supériorité absolue se manifesta. Il s'était habitué, dans l'école de Zénon, à considérer les questions sous différents aspects, et à surprendre ses adversaires par des objections imprévues; il dut ainsi aux exercices dialectiques cette facilité de conception et cette puissance de parole, avec lesquelles nul ne put lutter à armes égales. Son éloquence était le fruit de sa profonde culture philosophique, comme Platon lui-même l'a reconnu; elle était l'expression immédiate d'une intelligence placée au-dessus de la foule: aussi savait-il mieux qu'aucun autre effrayer, encourager, convaincre; des comparaisons frappantes, à l'énergie pressante desquelles personne ne pouvait se soustraire, lui venaient comme à son commandement, et l'assurance sereine avec laquelle il parlait désarmait toute résistance.

1) Plut., *Pericl.*, 35.

Cependant, malgré les ressources multiples que le jeune Périclès avait sous la main, malgré tout ce qui le recommandait aux Athéniens, malgré l'éclat de sa maison, qui groupait autour de lui, sans qu'il s'en occupât, un parti imposant, malgré la force de sa personnalité, la puissance de sa parole, le charme et la séduction de sa voix, sa carrière politique fut embarrassée par des obstacles particuliers. Il lui manquait le don d'avoir avec les gens du commun des rapports aisés et simples : il lui manquait cette allure populaire par laquelle Cimon savait se les attacher, lui qui se tenait plus près de ses concitoyens, comme un bon et joyeux vivant. Périclès était trop différent de la masse du peuple : il sentait que les citoyens n'aimaient point qu'on se singularisât ainsi, et ce sentiment le rendait gêné. En outre, toute sa personne prêtait à des méfiances diverses. Sa gravité passait pour de l'arrogance ; sa réserve, pour une ambition dissimulée : aristocrate de naissance, il ne devait pas porter un amour sincère aux intérêts du peuple ; dans sa tendance à la tyrannie, on reconnaissait un penchant héréditaire de sa famille maternelle; c'est pour cela que tout ce qui touchait aux Alcméonides était vu d'un œil soupçonneux par les citoyens, et qu'aucune famille n'a été aussi souvent frappée d'ostracisme. Mégaclès, fils de Clisthène, fut banni ; Xanthippos, père de Périclès, éprouva, dit-on, le même sort. Il faut ajouter encore cette circonstance particulière, qu'on voulait à toute force découvrir, dans le visage de Périclès comme dans sa façon de parler, une ressemblance frappante avec Pisistrate ; circonstance que ses adversaires et ses envieux exploitèrent de leur mieux pour prévenir les citoyens contre lui [1].

Quand Périclès sentit que la méfiance et le préjugé lui barraient le chemin, il tint, à force de prudence, son ambition en bride ; il resta longtemps éloigné de toutes les affaires publiques et préféra se montrer dans les rangs de l'armée comme un simple citoyen, prêt à partager avec les plus humbles de ses compagnons tous les dangers et toutes les fatigues. C'est là qu'il s'affranchit des affectations venant d'une éducation avant tout théorique, et qu'il acquit ces qualités par lesquelles les

[1]) Plut., *Pericl.*, 7.

Athéniens se distinguaient de tous les Grecs, la présence d'esprit et la décision énergique : c'est là qu'il fut à l'école de Cimon ; il admirait son génie militaire, mais il reconnaissait en revanche la faiblesse de sa politique, qui lia les mains à Athènes en dépit de toutes ses victoires, et qui, pour obéir à de mesquines considérations de parti, contraria le développement de la démocratie.

Il est vrai que les hommes formés par l'éducation philosophique se souciaient peu de favoriser la souveraineté du peuple, impatient de toute supériorité, et personne n'a flagellé ses faiblesses plus rudement qu'Héraclite. Périclès lui-même était une nature éminemment aristocratique, profondément pénétrée des droits supérieurs que confère une haute culture. Pourtant il ne faut nullement voir en lui un théoricien exclusif. Il ne voulait point, à l'exemple d'Anaxagore et d'autres philosophes, se tenir éloigné de toute participation à la vie politique : il ne se souciait pas, comme Héraclite et Hermodore, d'amender la constitution existante en s'appuyant sur la minorité des citoyens ; il reconnaissait bien plutôt dans la démocratie, malgré toutes ses infirmités, la constitution légitime par excellence, la seule qui pût compter à Athènes sur quelque durée ; c'était celle qui s'était développée avec l'histoire de l'État, qui répondait à la situation sociale d'Athènes, qui avait fait ses preuves, dans les bons et dans les mauvais jours ; c'était, en un mot, la constitution nécessaire.

C'était, en même temps, la force d'Athènes. Étant donné la petitesse de la cité et la difficulté des tâches qu'elle devait remplir, elle reposait sur la libre et indépendante coopération de tous aux affaires de la république, qui a le droit de compter sur le dévouement de tous, puisqu'à tous elle fait espérer les mêmes honneurs et la même influence. La moralité même de la république s'appuyait sur le régime démocratique. Il étendait la conscience de l'individu au delà des limites de son intérêt égoïste; il forçait chaque citoyen à exposer sa personne pour la communauté, et lui faisait un devoir de tenir ferme à ses convictions ; il exigeait une vie collective intelligente, où les rapports sociaux sont régis nettement et rigoureusement par des lois hautement proclamées : et même la parti-

cipation de tous à l'administration de l'État offrait cette garantie, qu'aucun mobile étroit, bas, de ceux qu'on écoute trop dans les cercles oligarchiques, ne déterminait les décisions de la commune. Il n'y avait point de place à Athènes pour une politique captieuse qui, comme celle des Spartiates, cherchât sa force dans des cachotteries inquiètes, et n'attendît son succès que de sa déloyauté.

Mais, quoique Périclès reconnût la démocratie comme le gouvernement le mieux fondé en droit et le plus praticable en fait, le nom et les formes de la constitution n'avaient encore rien fixé relativement à la conduite de l'État. Le peuple est le souverain; soit : mais personne ne pouvait être plus convaincu que Périclès de l'incapacité de la masse à se gouverner elle-même. Chaque corps populaire a besoin d'être dirigé : il faut guider ses pas, lui faire comprendre ses véritables intérêts, si l'on ne veut pas que le salut de l'État soit en proie au hasard et à la déraison.

Il était impossible que cette direction revînt aux mains de quelques familles, qui prétendaient faire valoir un droit héréditaire à la préséance et à l'influence. Il y avait prescription. Depuis longtemps la puissance de la noblesse s'était effondrée par suite de dissensions intestines ; depuis que les paysans étaient devenus de libres propriétaires fonciers et que les industries urbaines étaient florissantes, les vieilles familles n'avaient plus l'avance sur les autres, ni pour la fortune, ni pour la gloire militaire, ni pour le patriotisme. Certaines maisons avaient bien conservé encore leur antique éclat; mais la classe des nobles, en tant que corps politique, n'existait plus : les batailles de Tanagra et de Coronée avaient singulièrement éclairci ses rangs. Donc, pour conduire le peuple, il faut qu'il y ait une autre noblesse, celle que l'on gagne par ses propres forces ; pour diriger les autres, il faut des esprits incontestablement éminents, qui personnifient la conscience purifiée de la masse, qui se soient élevés par la philosophie au-dessus des égoïsmes et des préjugés; qui, par leur jugement prévoyant et leur parole puissante, soient en état de faire si bien valoir leur supériorité qu'ils deviennent les hommes de confiance de la commune. Le vrai conducteur du peuple ou *démagogue* doit

dominer parce que le peuple, qui en masse a moins de lucidité, moins de réflexion, moins de conscience, moins d'honneur que cet homme, voit exprimé en lui le meilleur de ses idées, de ses penchants, de ses sentiments. Ainsi, à l'égalité politique, qui est conforme à la loi, se joint l'unité de direction que la raison exige, et les droits constitutionnels des citoyens s'accordent avec les droits inaliénables attachés à la supériorité de l'intelligence.

L'idée d'une alliance semblable entre la souveraineté de tous et le pouvoir d'un seul, telle qu'elle planait devant l'esprit de Périclès, était particulièrement justifiée à cette époque et pour cette cité.

Alors, l'éducation théorique à la fois et pratique que donnaient la philosophie et la sophistique était réellement une force, et une force d'un caractère spécial, qui ne pouvait facilement passer de l'individu à la masse. Et puis, les bourgeois d'Athènes, qui arrivaient déjà dans leurs assemblées ordinaires à former un total de 5,000 assistants, étaient aussi incapables que toute autre foule d'agir avec sens et avec mesure suivant leurs seules impulsions personnelles; mais quelque chose distinguait ce peuple, sans contestation possible, d'avec toutes les autres républiques : c'est que, par suite de dispositions heureuses, il montrait un tact sûr et une saine appréciation dans le choix de ses chefs, et savait les suivre une fois choisis, lorsqu'avec leur raison éclairée ils lui faisaient voir ses véritables intérêts. Tels se sont montrés, on ne peut le nier, les Athéniens à l'époque des guerres de l'Indépendance; ils se sont remis sans réserve aux mains des hommes nécessaires, dans le moment nécessaire, et cet abandon confiant a été le gage du bonheur public; il a élevé le niveau moral de la foule et a fait son union, en fournissant ainsi la preuve qu'à Athènes les gens les plus humbles n'étaient pas une populace. Mais si, sous ce rapport, les citoyens d'Athènes facilitaient l'exécution des idées de Périclès, il devenait important de les affranchir de toute autre influence, de toute autre tutelle, afin qu'ils pussent se livrer sans condition à l'orateur qui possédait leur confiance; il fallait qu'il leur fût possible à

tous de participer, sans exception et sans obstacle, à tous les actes publics.

Pour atteindre ce but, Périclès se fit homme de parti : il se lia avec Éphialte et les autres chefs du mouvement. Toutefois, tandis que les démagogues de taille ordinaire n'avaient devant les yeux qu'un but immédiat et ne pensaient qu'à déblayer le chemin, Périclès, lui, avait tracé le plan d'un gouvernement nouveau, qui pût combiner les avantages d'une aristocratie véritable avec ceux d'une constitution démocratique.

Il se conduisit, comme membre de ce parti, avec une prudence et une réserve extrêmes; il dissimula la puissance dont il disposait, par crainte de l'ostracisme, car un exil de plusieurs années aurait anéanti tous ses projets d'avenir. C'est pourquoi on le comparait au navire de l'État, la Salaminienne, qui ne mettait à la voile que dans des circonstances exceptionnelles.

Il est donc assez difficile de juger ses rapports avec le parti réformiste. On ne peut établir combien de mesures proposées il a provoquées et encouragées lui-même, et ce qu'il a dû au contraire laisser passer contre son gré. Car l'homme même le plus considérable abdique quelque peu son individualité en s'associant à un parti, et, dans l'approbation des moyens qui mènent à un but commun, il peut n'être plus aussi consciencieux que s'il agissait seul. Or, ces tentations sont particulièrement puissantes dans les États dont la constitution est telle que les divers partis sont forcés de lutter sans cesse pour gagner l'appui des assemblées populaires. Là, en effet, pour faire adopter soit des propositions isolées, soit la politique générale du parti, non seulement on utilise les bonnes et solides qualités des citoyens, mais on exploite aussi leurs faiblesses; les instincts inférieurs, notamment l'amour de l'or et des jouissances, on travaille à les satisfaire pour arriver à l'influence désirée, et on met en œuvre des procédés dont l'usage montre assez combien peu on estime ceux à qui on les applique. Des mesures de ce genre, qui plus que tout le reste ont contribué à jeter du discrédit sur la démocratie athénienne et sur le nom de Périclès lui-même, ont été provoquées par des circonstances fort diverses.

L'objet des premières attaques fut la puissance de la richesse : il la fallait briser pour assurer le libre développement de la constitution. Car la libéralité que pratiquaient les citoyens opulents mettait les pauvres dans leur dépendance, venait en aide aux agissements du parti aristocratique et faussait le sens politique. Donc, pour délivrer les citoyens de cette sujétion, on employa les fonds de l'État en faveur des pauvres, qui purent ainsi se procurer les jouissances de la vie sans se sentir pour cela les obligés de quelques-uns de leurs concitoyens [1].

Quant à la distribution des deniers publics, elle se fit d'une manière rigoureusement conforme à l'esprit de la démocratie. En effet, si dans tous les États la vie du souverain est généralement environnée d'un certain éclat correspondant à sa puissance, il est naturel que dans la démocratie le peuple ait sa part de ces prérogatives souveraines. Ainsi, plus dans les oligarchies l'or et la propriété s'entassent aux mains du petit nombre, plus le devoir d'un État populaire est de s'efforcer à répandre le bien-être et le confort parmi le peuple, à écarter de lui la gêne, à équilibrer dans une certaine mesure les disproportions des fortunes.

L'humanité est, du reste, un des traits qui caractérisent la démocratie. C'est ainsi qu'à Athènes on risquait d'être poursuivi pour avoir maltraité même un esclave [2]. Combien alors ne devait-on pas chercher plus ardemment à supprimer dans la société des hommes libres ces inégalités tranchées qui sont un mal dans tout État, mais qui, dans une démocratie reposant sur la participation empressée de tous les citoyens aux affaires publiques, doivent être ressenties plus profondément encore, parce que ce sont là des dissonances qui jurent avec l'esprit même de la constitution! Dans l'État démocratique, il ne peut y avoir une catégorie d'hommes mise au rebut, qui se trouve blessée de la position sociale des plus fortunés : la paix de la vie commune n'y doit point être menacée par l'envie, la rivalité, la méfiance réciproque des différentes classes. Donc, l'éloge du régime démocratique et de l'égalité de droits

[1]) Voy. ci-dessus, p. 409.
[2]) Meier, *Att. Prozess*, p. 323.

qui y règne sonnerait comme une ironie aux oreilles des pauvres, et éveillerait en eux une amertume bien légitime, si les rapports sociaux lui opposaient un démenti éclatant.

Aussi, une des visées les plus essentielles de la politique démocratique doit être de niveler autant que possible les inégalités matérielles préjudiciables à la paix intérieure ; et combien était-il plus facile d'atteindre ce but à Athènes que dans tout autre État du monde moderne ! Là, le contraste entre pauvres et riches n'était en somme ni si tranché ni si insurmontable. La vie sociale était assise sur une base large et commode : l'esclavage. Sans les esclaves, la démocratie athénienne eût été une impossibilité : grâce à eux seulement, il fut permis aux gens sans fortune de prendre part journellement aux affaires publiques. Bien peu, en effet, étaient assez pauvres pour se voir obligés de se tirer d'affaire tout seuls ; et, par contre, nous entendons des familles athéniennes se plaindre de leur gène pénible, parce qu'elles ne peuvent entretenir plus de sept esclaves [1].

Si l'on considère l'allégement qui en résultait pour la vie civique, puis, les avantages d'un climat qui adoucissait si commodément toutes les nécessités de l'existence, enfin, la sobriété des Athéniens dans leur recherche des jouissances matérielles, on comprend aisément que l'État, dans sa sollicitude, ait proportionnellement fait beaucoup pour le bien-être de tous, qu'au moyen de contributions insignifiantes il ait pu contenter les pauvres, et effacer si bien les contrastes inquiétants pour le bonheur de la commune que la concorde publique n'en fût pas troublée.

Cette activité bienfaisante fut assez multiple dans ses applications. D'abord, on eut à cœur d'encourager toutes les branches d'industrie qui enrichissaient le peuple ; puis, on s'occupa de mettre les denrées à bon marché et surtout le blé à bas prix. L'État se fit un devoir d'entraver, par des lois sévères, le commerce des accapareurs. Il eut ses magasins de blé ; il fit vendre à un taux inférieur le pain et les grains. Des distributions gratuites de vivres eurent lieu d'abord à l'occasion des fêtes, car

[1]) Becker, *Charicles*, III, p. 20.

c'est là que se justifiait le mieux l'idée démocratique de l'égalité universelle. Les dieux ne répandent-ils pas leurs bénédictions sur les pauvres comme sur les riches, et ne sont-ils pas vraiment honorés quand, autant que possible, tous sont joyeux de leurs présents et s'associent à leurs fêtes avec reconnaissance?

C'est pourquoi des repas populaires se donnaient dans la cour des temples ; et, quand l'État, dans les circonstances solennelles, offrait aux dieux des hécatombes, il fournissait par là au peuple l'occasion de se régaler de la viande du sacrifice. Mais les fêtes devinrent de plus en plus nombreuses, les banquets religieux de plus en plus fréquents et copieux. Le peuple s'habitua à devenir le convive de l'État, à se faire entretenir et héberger par lui, et prit un goût croissant pour les jouissances qui ne lui coûtaient ni travail ni dépense. Déjà, avant Thémistocle, il y avait eu des distributions d'argent comptant, prélevées sur le trésor public ; la construction du théâtre [1] en fut une occasion nouvelle et le point de départ de l'abus qu'on en fit. Le parti réformiste avait trouvé là le moyen le plus efficace d'assurer sa popularité et de rendre inoffensive la libéralité de ses adversaires. Damonide, du dème d'Oa, passa pour avoir imaginé cette pratique [2]. Enfin, les fonds des spectacles (θεωρικά) furent appliqués aussi à des fêtes où ne figurait aucune représentation théâtrale ; ils devinrent la gratification des jours fériés, avec laquelle les citoyens acquittaient leur écot dans les festins publics ; et, quand les fêtes duraient plusieurs jours, la distribution était doublée et triplée.

Déjà on appelait à Athènes du nom de *theorikon* un salaire ou une solde, en prenant le mot dans un sens plus général pour désigner une rémunération quelconque payée par le Trésor. On trouva bientôt des prétextes et des points de vue tout autres pour l'employer. Non seulement, pour le corps entier des citoyens, la jouissance de la richesse publique allait devenir une sorte de propriété, car il y avait droit comme souverain de l'État et les fêtes nationales lui en fournissaient l'occasion la plus naturelle, mais aussi les frais de ces services

1) Voy. ci-dessus, p. 409.

2) Damonide (ὁ Ὄαθεν) conseiller de Périclès d'après Aristote (ap. Plut., *Pericl.*, 9). Cf. Böckh, *Staatshaushaltung*, I. p. 304, *Hermes*, XIV, 320.

que l'État exigeait des particuliers, et qui nécessitaient des sacrifices personnels, furent remboursés sur les fonds de l'État. Le paiement d'un service public était auparavant une idée absolument étrangère à toute constitution hellénique : ce que le citoyen fait pour la commune, il le fait pour lui-même ; c'est son devoir et son honneur. On ne pensait pas non plus à la solde militaire. Mais, du moment que les Athéniens furent entraînés par leur situation même à entretenir une armée toujours prête à se battre, on ne put pas exiger des citoyens de suffire à de telles exigences sans indemnité ; car ils n'avaient pas, comme les Spartiates, des esclaves publics pour labourer leurs champs pendant la guerre. C'est pourquoi, au temps de Périclès, la solde des troupes fut établie ; elle se monta, pour la paye et les frais d'entretien, à quatre oboles (0,70 c.) par jour.

Quant au service civil en temps de paix, on ne fixa d'indemnités pécuniaires, à l'origine, que pour les charges extraordinaires ; par exemple, les ambassadeurs touchaient sur la caisse publique la somme nécessaire à leur équipement et à leur voyage : mais les hautes fonctions de l'État, dont les dignitaires étaient les représentants de la souveraineté populaire, on les considérait toutes comme purement honorifiques ; on payait seulement les serviteurs des magistrats, ceux qui n'avaient pour eux que la peine et qui restaient toujours dans le même poste, les médecins, les hérauts, les scribes, les employés du Conseil, les officiers de police. Ce principe, à son tour, fut attaqué au nom des idées démocratiques. Pour le pauvre, le temps qu'il consacre à un service public est un sacrifice ; il n'en est pas ainsi pour le riche : le pauvre est donc dans une infériorité évidente, puisqu'il lui est plus difficile d'exercer les droits qu'il tient de la constitution.

Le parti du mouvement devait avoir pour mot d'ordre de donner au plus grand nombre possible de citoyens un rôle dans l'administration publique ; car c'est sur la masse formée des classes pauvres que s'appuyait sa force, et les petites gens ne devaient pas se tenir à l'écart, par l'effet de la timidité ou de l'indigence. Donc, pour réaliser dans les faits l'égalité de droits fondée par Aristide entre toutes les catégories de ci-

toyens, il fallait instituer des indemnités pour les services publics, c'est-à-dire donner une solde aux assemblées populaires. Tous les Athéniens, en effet, devaient être à même de faire leur éducation politique; ce qui n'était possible que par la pratique, notamment en prenant part aux jugements et aux délibérations dans le Conseil. Aucun citoyen ne saurait être empêché par sa situation de travailler utilement de toutes ses forces pour la communauté; autrement, en dépit de toutes les lois constitutionnelles, la culture d'esprit, l'expérience et le pouvoir demeurent le privilège des riches.

Ce principe une fois posé, il fallait l'appliquer peu à peu aux institutions de tout ordre, et en premier lieu, aux fonctions judiciaires. Aussi bien que la souveraineté politique, l'administration supérieure de la justice avait été confiée par Solon au corps entier des citoyens; il était autorisé à demander des comptes aux magistrats qui sortaient de charge, et le particulier pouvait en appeler à l'assemblée de l'arrêt rendu par le magistrat. Ce fut le plus considérable de tous les droits du peuple, comme la concession la plus féconde en conséquences.

Les citoyens eurent dès lors deux sortes d'assemblées : l'*Ecclésia* (Ἐκκλησία), pour affirmer leur droit suprême à l'administration de l'État, c'est-à-dire pour élire les magistrats et ratifier les lois; l'*Héliæa* (Ἡλιαία), pour remplir leur fonction de juges suprêmes [1], à l'exception des cas extraordinaires où l'assemblée du peuple siégeait elle-même comme cour de justice.

L'*Héliæa* n'est primitivement que l'assemblée du peuple, et vraisemblablement il y eut une époque où tous les citoyens formaient l'*Héliæa* ; ce système dura aussi longtemps que les appels à une juridiction supérieure furent rares. Mais nous ne connaissons le tribunal populaire d'Athènes que comme un corps de citoyens plus restreint, comme un comité, composé de citoyens âgés de plus de trente ans et désignés par le sort. C'est à ce comité que les citoyens transférèrent leur pouvoir judiciaire suprême ; et les membres qui le composaient s'engagèrent par un serment spécial, dont la formule devait re-

[1]) Voy. vol. I, p. 413. 418. 480.

monter au temps de Solon, à se montrer les défenseurs impartiaux des lois. Sans être des fonctionnaires, ils avaient pourtant un mandat public; ils occupaient donc une situation intermédiaire entre les particuliers et les magistrats.

C'est au perfectionnement des tribunaux populaires que se rattache principalement le développement de la démocratie; car, après Solon, on en est venu à ne plus laisser que la direction légale des procès aux magistrats qui, jusque-là, avec le pouvoir administratif avaient à décider juridiquement de tous les litiges qui se produisaient dans leur département ; c'est-à-dire qu'ils recevaient les plaintes qui tombaient sous leur compétence, entendaient contradictoirement les parties, et, quand la cause était en état, la portaient au tribunal populaire qui statuait définitivement.

Lorsque Clisthène consolida à nouveau et compléta le système démocratique, ces institutions aussi gardèrent leur forme durable. Chaque année, les archontes tiraient au sort dans les dix tribus un nombre déterminé d'Héliastes, qui prêtaient serment sur le plateau de l'Ardettos, au-dessus du Stade panathénaïque. Les jurés étaient ensuite partagés en dix sections ; chacune d'elles, où se mêlaient des éléments de toutes les tribus, formait un tribunal (δικαστήριον). Le nombre normal de chaque section s'élevait à 500 ; mais les mêmes citoyens pouvaient appartenir à différentes sections. Selon l'importance des affaires prises isolément, toutes les sections se formaient en cour plénière, ou bien une partie de chacune d'elles, ou encore plusieurs d'entre elles, constituaient en se réunissant un seul tribunal. Plus ce tribunal était nombreux, moins il était à craindre qu'on ne subornât les juges. On avait aussi une garantie contre tout arrêt partial dans la publicité des débats, comme dans cette circonstance que, tout d'abord, immédiatement avant la séance, les jurés, appartenant à des dèmes différents, étaient répartis et groupés dans les tribunaux par la voie du sort [1].

[1]) Sur l'histoire de la judicature attique au point de vue des controverses récemment soulevées par Grote, cf. SCHÖMANN, *Die Solonische Heliaia und der Staatstreich des Ephialtes* (Jahrbb. f. klass. Philol., 1866, p. 585 sqq.), et surtout la dissertation plus récente de M. FRÄNKEL, *Die attischen Geschworenengerichte*, Berlin, 1877.

Une nouvelle phase commença après la restriction apportée aux pouvoirs de l'Aréopage. On chercha à le remplacer et on fonda le collège des « Gardiens des lois [1] ». Cette création ne paraît pas avoir répondu à ce qu'on en attendait. On pensa alors à transférer au jury une partie des attributions de l'ancien Aréopage, et à donner un rôle conservateur à cette institution démocratique. Il faut bien reconnaître la marque d'une vraie sagesse politique dans ce fait que, après la suppression de la tutelle de l'Aréopage, c'est la cité athénienne qui se contrôle et se surveille elle-même ; c'est-à-dire que la majorité est contrôlée par la minorité, l'Ecclésia par l'Héliæa. Car, dans cette dernière, le nombre restreint des assistants, l'exclusion des citoyens trop jeunes, le serment même qui liait les membres, et la forme des débats, étaient autant de garanties que les affaires publiques seraient traitées consciencieusement. Dans quelle mesure cette réforme est-elle due à l'action personnelle de Périclès, c'est ce qu'on ne saurait déterminer. Mais on peut cependant se faire quelque idée de son fonctionnement, en marquant les points où l'Héliæa attique a eu une influence essentiellement politique et qui dépassait le domaine de la juridiction.

Ainsi les Héliastes, comme représentants de la commune, jurent, au même titre que le Conseil, le traité avec Chalcis [2]. La ratification définitive de transactions semblables, précédée naturellement d'une enquête approfondie, passe donc dans la compétence des cours de justice ; de même, la fixation des contributions imposées aux confédérés, quand déjà tout ce qui de part et d'autre pouvait être invoqué pour justifier un abaissement ou une élévation des taxes avait été discuté devant les jurés. Ils examinaient aussi les lois votées par l'assemblée du peuple, instituant là pareillement une sorte de procès, où ils pesaient soigneusement les prétentions rivales des anciens et des nouveaux principes. Leur arrêt statuait même sur la dignité du citoyen désigné par le sort pour quelque emploi public,

[1]) Νομοφύλακες. Voy. ci-dessus, p. 421.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 448.

et décidait si son installation devait être ajournée : décision juridique, dans laquelle intervenaient aussi des considérations politiques. Même les fonctionnaires en exercice et en possession de leur titre pouvaient être appelés, pendant la durée de leur charge, à rendre compte de leurs actes. Mais c'est quand il s'agissait d'admettre un étranger dans le corps des citoyens que cette enquête sur la dignité personnelle prenait une importance toute spéciale.

Les jurés s'occupaient des finances, en ce sens qu'il fallait leur approbation pour que l'État contractât des obligations à long terme, par exemple, des dotations ou autres choses semblables, et qu'ils devaient surveiller l'accomplissement consciencieux de tels engagements. Les tribunaux d'Athènes formaient donc une sorte de magistrature permanente, pourvue d'un comité organisé, les *Nomothètes*, qui, il est vrai, donnaient leur nom au corps tout entier; et il serait exact de dire qu'à part les affaires d'administration courante, tout ce qui se rapportait à la vie publique pouvait ou devait rentrer dans la compétence des tribunaux. Sans toucher au principe de la souveraineté populaire, on avait trouvé là un moyen de conjurer les dangers de l'irréflexion et de la précipitation. Toutes les résolutions un peu importantes de l'Ecclésia étaient encore une fois examinées par des collèges de juges assermentés; et la forme même de la procédure leur faisait une nécessité de discuter avec rigueur tous les points contestables, et d'arriver à une décision concluante. Ainsi on parvint à remplacer réellement, par cette organisation remarquable des tribunaux formés de jurés, le droit de surveillance politique qu'avait exercé l'Aréopage jusqu'en 460 (Ol. LXXX, 1). Ce système resta en vigueur dans la période suivante, en même temps que s'agrandit aussi visiblement la sphère d'action purement juridique de ces magistrats.

On conserva encore une institution remontant à une époque reculée, les juges de dèmes (δικασταὶ κατὰ δήμους), qui parcouraient le pays pour accommoder les disputes insignifiantes; il y eut aussi des arbitres ou *diætètes* (διαιτηταί), soit choisis par les parties, soit nommés par l'État, qui expédiaient nombre d'affaires; enfin, des tribunaux de commerce. Mais, grâce

à l'accroissement rapide de la population, au développement du négoce et des communications, les procès augmentèrent dans une telle proportion que les occupations des jurés devinrent d'année en année plus accablantes.

Ce qui exerça sur cette organisation la plus grande influence, ce fut la condition des confédérés. Surtout lorsque l'hégémonie d'Athènes devint de plus en plus une domination, la cité athénienne s'attribua le droit de justice suprême sur tous les alliés. Les cités unies par le lien fédéral ne gardèrent que leurs tribunaux inférieurs, dont la juridiction s'étendait jusqu'à une certaine limite : mais tous les litiges privés un peu sérieux, tous les procès politiques et criminels venaient devant les jurés athéniens.

Ce despotisme judiciaire avait une double origine. En effet, pour les différends survenus entre les membres de la confédération, les assemblées communes étaient, au début, appelées naturellement à les résoudre. Or, le sanctuaire fédéral ayant été établi à Athènes et les diètes primitives supprimées, celles-ci furent remplacées par les tribunaux athéniens. En second lieu, cet assujettissement était une marque du droit de souveraineté que s'arrogeait Athènes vis-à-vis des confédérés ; car, d'après l'idée que les Grecs se faisaient du droit, rien n'exprime plus nettement la dépendance d'un État, que si ceux qui en font partie sont tenus de demander justice aux tribunaux d'un autre État et d'obéir à ses lois.

Cela était vrai surtout des colonies, qui, suivant un usage très ancien, devaient d'une façon générale porter tous leurs procès devant les juges de la métropole. Mais c'était pareillement du droit colonial qu'on avait emprunté l'idée de l'hégémonie ; car, entre autres obligations, les colonies devaient aussi, à l'occasion, le service militaire : or, Athènes se considérant comme la métropole des villes ioniennes, elle appliquait, lorsqu'elle imposait sa juridiction aux fédérés, les principes qui régissaient autrefois le droit public chez les Grecs. Cependant une telle obligation, à cette époque et dans cette mesure, n'était rien qu'un acte de violence, quoiqu'on pût imaginer toutes sortes de formes pour atténuer cette intrusion brutale dans le droit des autres. Sans doute, on aura obtenu le

consentement volontaire des cités confédérées, et conclu des traités sur cette base. Ainsi nous nous expliquons également comment on a pu compter les procès des alliés dans la catégorie des affaires qui étaient réglées « d'après les traités [1]. » C'était une expression adoucie pour désigner un véritable état de dépendance, de même qu'on maintenait par euphémisme le nom d' « alliés » au lieu de celui de « sujets. »

Il est vrai que cette juridiction obligatoire n'a jamais embrassé effectivement le territoire entier de la confédération : mais son extension a été assez considérable pour surcharger d'affaires les tribunaux athéniens. A l'exception des jours de fête et d'assemblée publique, les jurés siégeaient quotidiennement dans leurs différentes sections. La ville tout entière ressemblait à une vaste cour de justice, quand dès le matin on voyait se mouvoir l'armée des juges, c'est-à-dire environ la dixième partie des citoyens, se rendant dans les locaux divers qui leur étaient assignés. Le service public coûtait donc trop de temps et de peines pour qu'il ne fût pas équitable d'indemniser les citoyens : d'autant plus que ceux qui habitaient la ville et sa banlieue [2] étaient, sans aucune proportion, réquisitionnés plus

[1]) D'après Aristote, les Athéniens exerçaient leur juridiction sur les alliés ἀπὸ συμβόλων (Bekker, *Anecd.*, 436. Hesych., s. v. Böckh, *op. cit.*, I, p. 429. Herbst ap. *Philologus*, XVI, p. 292). De même que les Spartiates tenaient leur hégémonie de συνθῆκαι conclues avec chaque État en particulier (Plut., *Quæst. Græc.*, 5), de même il est probable qu'il s'était conclu, entre les Athéniens et les alliés, certains contrats dont les Athéniens pouvaient se réclamer pour couvrir d'un euphémisme leur juridiction imposée, en la présentant comme une procédure réglée par des conventions réciproques. Les cités prenaient part aux procès de leurs nationaux par le ministère de σύνδικοι (C. I. Græc., n. 2353. Welcker, *Kleine Schriften zur griech. Litterat.*, II, p. 395). Chez les Grecs, le concept de l'hégémonie se fonde essentiellement sur le droit colonial (Thuc., I, 38) : par conséquent, Athènes, en sa qualité de métropole de l'Ionie (Herod., VII, 51. VIII, 22), pouvait exercer la juridiction au nom du même droit, comme le faisait jadis Épidaure à l'égard d'Égine (Herod., V, 83). Le procédé était donc justifié par bien des analogies tirées de l'ancien droit public. Telle n'est pas cependant l'opinion de Köhler (ap. *Hermes*, VII, 159) sur les δίκαι ἀπὸ συμβόλων. Le mot φόρος, traduit ordinairement par *tribut*, comme δασμός, ne diffère pas, au fond, des ἀναφοραί ou contributions versées à la caisse militaire, contributions que Sparte aussi se faisait payer. Il n'y a rien là d'inconciliable avec le sens de συμμαχία.

[2]) Sur l'opposition entre les ἄγροικοι et les ἡλιαστικοί, cf. Fränkel, *op. cit.*, p. 8.

souvent; dans les dèmes éloignés, on pouvait s'occuper plus tranquillement de ses affaires. En outre, une compensation accordée pour les fonctions judiciaires répondait aux vieilles coutumes; les arbitres aussi étaient payés par les parties elles-mêmes. Enfin, les sportules judiciaires permettaient de se procurer très aisément les ressources voulues. Ce fut donc dans cette partie de l'administration qu'on en vint pour la première fois à donner de l'argent aux citoyens pour s'acquitter de devoirs qui correspondaient à l'un des droits souverains appartenant à la communauté : pour chacun des jours où ils avaient été occupés, les jurés recevaient une obole (0,17 c.), indemnité qui leur donnait juste de quoi s'acheter du pain pour un jour. Le fantassin touchait deux oboles pour sa solde, et autant pour ses frais d'entretien ; le cavalier avait une paye double. Dans les moments difficiles, la solde fut même augmentée. Il y eut encore d'autres rétributions pour les services civils. On institua, pour les membres du Conseil, des jetons de présence valant six oboles ou une drachme. Les orateurs publics reçurent également une indemnité quand ils parlaient au nom de l'État.

Ainsi, la coutume des salaires (μισθοφορία) envahit de plus en plus la vie sociale ; aucune innovation n'a pénétré plus profondément dans l'organisme de l'État tout entier ; car on s'affranchissait ainsi de cet antique principe des Hellènes, qui considéraient comme un honneur de représenter la cité dans la guerre et dans la paix, et qui supposaient à tous ceux qui voulaient s'occuper des affaires publiques une certaine indépendance tenant à leur situation sociale.

Périclès a toujours été regardé dans l'antiquité comme l'instigateur de cette résolution ; et ses adversaires, soit pendant sa vie, soit après sa mort, l'ont rendu responsable de ce qu'on envisageait principalement comme la négation de la démocratie véritable. Myronide, qui était déjà revêtu des dignités publiques à l'époque des guerres médiques, passa pour le représentant du « bon vieux temps », comme disaient les conservateurs. « Quand le noble Myronide était encore aux affaires, dit Aristophane, personne ne voulait se faire payer pour s'occuper des intérêts publics. » Platon reproche à Périclès d'avoir

rendu les Athéniens paresseux, bavards et cupides ; c'est sa faute, dit-il, si le peuple a abandonné l'agriculture et l'industrie pour perdre son temps à siéger dans les assemblées et à prendre part aux débats politiques.

Mais il ne faut rejeter sur Périclès que le blâme d'avoir salarié les juges ; car on ne peut prouver que de son temps on ait payé quotidiennement ceux qui assistaient aux assemblées. La chose est évidemment toute différente. La charge de juge, en effet, pouvait être considérée comme une peine qu'on prenait en partie pour des étrangers, comme l'acceptation de fonctions officielles, auxquelles on posait sa candidature. Mais, en vérité, la participation aux débats de l'Ecclésia n'était rien que l'exercice de droits et la pratique de devoirs auxquels étaient appelés, par définition, tous les citoyens. Certainement un salaire de ce genre ne fut établi que le dernier de tous, et même, jusqu'à ce jour, nous n'avons pu encore découvrir à quelle époque la rétribution pour la présence aux assemblées a été instituée à Athènes [1].

[1]) Sur le μισθὸς ἐκκλησιαστικός, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 320 sqq. En fait de renseignements chronologiques, nous n'avons que le proverbe : ὀβολὸν εὗρε Παρνύτης (Paroem. Græc., I. p. 437 Leutsch). Ce nom (qui s'écrit aussi Παρνότη, Παρνόπης, Παρνοπίς) était un sobriquet donné par les comiques à Callistratos (Meineke, *Fragm. Com.*, IV, 700). Ce sobriquet (πάρνωψ = *sauterelle*) porte à croire que Callistratos avait déjà joué le principal rôle dans l'institution de la solde des juges, comme le dit le commentaire du proverbe (μισθὸν ἔταξε τοῖς δικασταῖς καὶ τοῖς ἐκκλησιασταῖς). Malheureusement, l'histoire du système de la solde à Athènes, histoire qu'Aristote avait étudiée en détail dans son exposé de la constitution athénienne, ne peut plus être restituée d'une manière précise. Il est certain que la solde militaire date du temps de Périclès : Böckh (*op. cit.*, I, p. 401) a montré combien elle était nécessaire. Parmi les indemnités pécuniaires allouées aux services publics dans la ville même, la première en date est la solde des juges ou *héliastique*, dont l'institution est attribuée — par des témoignages ne méritant pas, il est vrai, une confiance absolue (Böckh, *ibid.*, p. 328) — à Périclès. Puis fut établie, par une mesure semblable, la solde *ecclésiastique,* qui commença probablement aussi par une obole (Schömann, *Verfassungsgeschichte Athens*, p. 87). On la trouve mentionnée pour la première fois d'une façon bien nette dans Aristophane (*Ecclesiaz.*, 303), tandis qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans la scène des *Acharniens* qui représente une assemblée du peuple. Würz (*De mercede ecclesiastica.* Berlin, 1878) se fonde là-dessus pour affirmer que cette solde est une institution de la démocratie postérieure à l'archontat d'Euclide. Il était de tradition chez certaines familles de pousser au développement de toutes les institutions démocratiques. D'après la conjecture vraisemblable de

Cependant, en général, l'attitude de Périclès par rapport à ces innovations se comprend aisément. Il avait pour adversaires les aristocrates, dont il lui fallait détruire l'influence prépondérante s'il voulait réaliser ses propres idées. C'est ce qui arriva, à mesure que les citoyens ordinaires purent intervenir d'une façon plus directe dans le gouvernement. En présence de l'importance considérable que les tribunaux prirent, nous l'avons vu, dans la vie politique elle-même, Périclès s'inquiéta tout particulièrement d'en faciliter l'accès aux plus pauvres; et même dans ces conditions, c'était encore un sacrifice que de servir consciencieusement l'État. Aucune cité n'a jamais plus entrepris sur la liberté de ses membres que l'Athènes de Périclès. C'est pourquoi l'honneur et l'influence dans l'État ne pouvaient pas dépendre des distinctions arbitraires fondées sur la fortune.

Ce qui devait être la gloire de cette ville, c'est que dans toutes les classes se répandaient la connaissance de l'organisme politique dans ses conditions intérieures et extérieures, la connaissance des procédures judiciaires, la sûreté du jugement, la pratique de la parole : c'est que, autant que possible, tous les citoyens étaient alternativement gouvernants et gouvernés. Tel fut le développement démocratique que favorisa Périclès; par là, les anciens partis, les anciennes différences entre les classes, que Thucydide, fils de Mélésias, avait tenté de faire revivre, disparurent; par là, la ville gagna en unité, en solidité; et, grâce à la suppression des scissions intestines, le corps entier des citoyens fut d'autant plus facile à conduire. La souveraineté absolue du peuple était le degré nécessaire qui menait à la domination personnelle de Périclès.

Aussi Périclès fut-il tout autre quand il eut en main le

Böckh, c'est à une de ces familles qu'appartenait Callistratos Παρνόπης. Cf. Schäfer, *Demosthenes und seine Zeit*, I, p. 11. Sur l'augmentation de la solde héliastique, voy. vol. III, (liv. iv, ch. ii). Elle semble avoir eu pour promoteur ce Callicrate, dont le nom était passé en proverbe pour désigner un démagogue coutumier de propositions extravagantes (Böckh, *ibid.*, p. 332 sqq). Un autre démagogue, Agyrrhios, fit augmenter parallèlement la solde ecclésiastique. Or, Callicrate et Agyrrhios se rattachent par des liens de parenté à Callistratos.

pouvoir ; non qu'il dût changer de principes, ou qu'il eût un masque à jeter[1] ; mais il pouvait alors dédaigner les moyens démagogiques qu'il avait forcément employés pour réduire ses adversaires ; il pouvait agir plus librement, de lui-même, depuis qu'il avait cessé d'être un homme de parti. C'est pourquoi cet aristocrate-né eut des façons plus graves et plus dignes, et fit plus nettement sentir à tous la distance qui le séparait des autres Athéniens. Depuis la mort d'Aristide, il avait marché vers son but, sans distraction, pendant vingt-quatre ans. Après le bannissement de Thucydide, il l'atteignit enfin : la cité s'était habituée à lui obéir.

§ III

LE GOUVERNEMENT DE PÉRICLÈS.

Si Périclès s'est maintenu, en somme, pendant quinze ans à la tête du gouvernement[2], s'il a pu, sans violence, sans coup d'État, imposer sa volonté à une république aussi jalouse de ses droits, il dut aux circonstances une part de ce succès; car on était las, à Athènes, des dissensions qui avaient si longtemps entretenu entre les citoyens une hostilité sans trêve. Les quarante dernières années n'avaient été qu'une longue guerre, sans cesse rallumée, entre les différents partis ; on avait vu lutter ensemble Xanthippos et Miltiade, Thémistocle et Aristide, Cimon et Éphialte, Thucydide et Périclès, et osciller toujours d'un côté ou de l'autre la commune, partagée entre les influences contradictoires d'une politique tantôt rétrograde, tantôt novatrice et hardie. La dernière bataille, la plus acharnée de toutes, avait encore accentué ce dégoût; et une fois le parti de Cimon désarmé, la grande majorité des

[1]) Sur la façon dont Plutarque explique, par d'habiles calculs d'ambition, le changement de Périclès, voy. Sauppe, *op. cit.*, p. 15.

[2]) L'information qui attribue à Périclès 40 ans de carrière politique (Plut., *Pericl.*, 16), et qui émane probablement de Théopompe, est, d'après Köhler (*Mittheil. d. D. A. Instit. in Athen*, III, p. 107) un calcul fondé sur des didascalies.

Athéniens voulait pour l'État le repos à l'intérieur, comme à l'extérieur une attitude ferme et conséquente. Périclès sut profiter de ces dispositions ; aussi, comme il régnait sur la ville à la façon d'un Zeus olympien, les comiques l'appelèrent-ils le fils de Kronos et de Stasis, c'est-à-dire, de la discorde civile ; en effet, les discordes passées avaient fait sa grandeur [1].

Les Athéniens étaient difficiles à gouverner, chacun voulant tout examiner et tout juger par lui-même, parce qu'en général la démocratie ne supporte pas ceux qui exigent l'obéissance. En outre, l'inégalité passagère entre les fonctionnaires et les simples particuliers s'effaçait, autant que possible, par la rapidité même du roulement ; enfin, depuis l'introduction du tirage au sort, on perdait graduellement le respect des personnes investies de l'autorité publique.

De nombreux changements étaient survenus depuis les guerres médiques. Pendant la période précédente, les riches et les notables avaient pris soin, dans l'intérêt même de leur classe, de ne présenter comme candidats que les plus capables. Plus tard encore, les incapables étaient écartés des charges publiques, par cela seul qu'ils pensaient d'avance au jour où ils auraient à rendre compte, personnellement et publiquement, de leur administration. Mais cette crainte diminua progressivement ; le hasard du tirage au sort gagna du terrain de plus en plus, et ainsi s'en alla l'honneur des fonctions publiques. L'archontat conserva encore quelque dignité, parce que c'était une magistrature gratuite et qui exigeait une certaine dépense ; c'est pourquoi les pauvres ne s'en approchaient pas ; mais c'était un poste d'honneur, sans influence politique.

Plus les emplois administratifs perdaient de leur importance, plus la puissance directrice de l'État passait aux mains des orateurs populaires ; leur action, en effet, ne dépendait ni d'un changement annuel, ni d'une vérification de comptes ; eux, il étaient écoutés du peuple, parce qu'au lieu d'exiger l'obéis-

[1]) Cratinus ap. Plut., *Pericl.*, 3. Κρόνος est en même temps le représentant des vieilles traditions, tandis que Στάσις est la Révolution, qui a enfanté le nouvel ordre de choses. Les deux âges se trouvent donc réunis en Périclès. Cf. ce qu'il dit des lois non écrites et de leur autorité (Lysias, VI, § 10).

sance, ils ne cherchaient que la persuasion. Donc, celui en qui la commune a foi, comme sachant juger le mieux et exposer le plus nettement les intérêts de tous, celui-là est le maître, parce qu'il est l'homme de confiance de la cité. Cette place, personne ne put la contester à Périclès ; en effet, les hommes qui vivaient à côté de lui à Athènes et qui, avec une haute autorité du reste, représentaient des idées différentes, Myronide, Tolmidès et Léocrate, le vainqueur d'Égine, ceux-là étaient de braves capitaines, mais hors d'état de disputer à Périclès la conduite du gouvernement.

Mais si Périclès avait dû n'exercer son influence que comme simple particulier, il eût été bien gêné dans son action ; car il n'aurait jamais pu parler que dans des assemblées convoquées par d'autres. C'est pourquoi, s'il voulait gouverner sans toucher à la constitution, il ne pouvait point se passer de pouvoirs officiels. Or, parmi les charges qui exigeaient une capacité spéciale et qui, précisément pour cette raison, étaient conférées par le choix des citoyens, il n'y en avait pas de plus considérable que le commandement des armées ou *stratégie* (στρατηγία).

Elle avait grandi en importance, à mesure que déclinaient les emplois tirés au sort : et plus Athènes exerça son hégémonie fondée sur la force des armes, plus cette importance s'accrut parallèlement. On s'arrêta à ce principe, de choisir pour cet office des hommes appartenant à des familles en vue, dont le nom même fût une promesse de succès. Mais les stratèges n'avaient pas seulement le commandement en chef des troupes de terre et de mer ; ils nommaient et surveillaient aussi les triérarques, qui devaient se porter garants du bon état et du bon armement de leur vaisseau ; ils dirigeaient de plus les relations extérieures, recevaient les propositions des ambassadeurs étrangers, les introduisaient dans les assemblées du peuple, qu'ils convoquaient eux-mêmes, et préparaient les affaires soumises à la décision populaire. Ils avaient la surveillance de tout ce qui touchait à la sûreté de l'État, et, à ce titre, ils étaient autorisés à interdire les assemblées ou à les dissoudre, si, dans un moment d'excitation violente, elles pouvaient devenir un danger public.

Le long apprentissage de la guerre, que Périclès avait suivi jusqu'au bout, et ce mélange si rare de prudence et d'énergie qu'il avait montré dans toutes ses opérations, lui avaient gagné la confiance de ses concitoyens; et, là encore, il la méritait. Même les revers essuyés par la république, comme la journée terrible de Coronée, avaient ajouté à son prestige, car il avait averti les Athéniens à temps, quoique inutilement [1]. Aussi fut-il élu plusieurs années de suite général en chef, et investi, comme tel, de pouvoirs extraordinaires, par l'effet desquels les charges des neuf autres commandants devenaient purement honorifiques, données à ceux qu'il agréait [2]. Il arriva aussi qu'une année on prit un général dans chacune des dix tribus et qu'on leur adjoignit Périclès, élu hors cadre par le vote de toutes les tribus réunies. Ainsi, pendant la durée de son administration, cette charge devint comme le centre de gravité de la vie commune ; c'est comme stratège qu'il fit passer les lois les plus importantes, c'est comme stratège qu'il fut le président effectif de la république ; et ce casque avec lequel il se fit représenter par les sculpteurs [3], ne servait point à cacher son crâne pointu, dont plaisantaient les poètes comiques ; il indique plutôt que son titre de stratège est comme la raison d'être de sa situation politique ; et c'est aussi une opinion acceptée chez les anciens, que la stratégie continuée d'année en année fut la base réelle de sa toute-puissance, de sa souveraineté sur la république [4].

[1]) Voy. ci-dessus, p. 445.

[2]) L'expression souvent répétée : ὁ δεῖνα καὶ συνάρχοντες, indique la primauté du général en chef même dans les circonstances ordinaires. On ne rencontre que dans des cas exceptionnels un στρατηγὸς αὐτοκράτωρ. Il y a encore, pour exprimer la même idée, l'expression technique : πάντα τὰ πράγματα ἐπιτρέπειν (Thuc., II, 58). Cf. Schömann, *De comitiis*, p. 314. Bergk, *Reliq. com.*, p. 58. Vischer, *Epigr. Beiträge*. Gilbert, *Beiträge*, p. 43. Löschcke (*De titulis*, p. 24) cite le terme συστράτηγοι équivalant à συνάρχοντες. Cf. Diod., XIII, 69. Ces stratèges sont les στρατηγοὶ ἐξ ἁπάντων (Böckh ad Soph., *Antig.*, 190. Cf. Athen., p. 213 e). Le rôle de la stratégie aux mains de Périclès peut servir à expliquer le sens du mot στρατηγός dans Sophocle (*Antig.*, 8).

[3]) Cf. *Archäol. Zeitung*, 1860, p. 40. Conze, *Archäol. Z.* 1868, p. 2.

[4]) τεσσαράκοντα μὲν ἔτη πρωτεύων ἐν Ἐφιάλταις καί Λεωκράταις καὶ Μυρωνίδαις καὶ Κίμωσι καὶ Τολμίδαις καὶ Θουκυδίδαις, μετὰ δὲ τὴν Θουκυδίδου κατάλυσιν καὶ τὸν ὀστρακισμὸν οὐκ ἐλάττω τῶν πεντεκαίδεκα ἐτῶν διηνεκῆ καὶ μίαν οὖσαν ἐν ταῖς ἐνιαυσίοις στρατηγίαις ἀρχὴν καὶ δυναστείαν κτησάμενος (Plut., *Pericl.*, 16). Cf. Niebuhr, *Vorles. über alte Geschichte*, II, p. 67.

Son rôle dans la gestion des finances est moins facile à saisir. Pour la charge de surintendant du trésor, donnée à l'élection comme celle de général en chef, on n'en trouve pas trace à l'époque de Périclès ; et nous ignorons comment était organisée, en ce qui concerne les hauts emplois, l'administration financière [1]. Mais ce que nous pouvons admettre en toute sûreté, c'est que Périclès ne perdait pas de vue cette branche des services publics [2], et qu'il l'eut dans sa main pendant tout le cours de son gouvernement, soit en vertu de quelque magistrature personnelle, soit parce que des hommes à lui y occupèrent le poste principal [3].

C'étaient enfin des fonctions de grande conséquence que celles des commissaires, conférées également par l'élection ; ces hommes spéciaux devaient exécuter les décisions prises par la cité et dont l'accomplissement exigeait une direction supérieure, à la fois pratique et énergique. Les commissaires avaient pour attribution de compléter le matériel de guerre pour l'armée et la flotte, de rétablir et de consolider les ouvrages de défense, d'organiser les fêtes civiques et, avant tout, de veiller aux édifices publics qu'on entreprenait pour honorer les dieux et embellir la ville. Les préposés aux ouvrages publics (ἐπιστάται) tenaient des citoyens de pleins pouvoirs pour toute la durée des travaux, et pendant ce temps ils jouissaient d'une

1) On ne peut pas démontrer que la fonction de Trésorier général (ταμίας, ἐπιμελητὴς τῆς κοινῆς προσόδου) ait existé avant l'archontat d'Euclide. Le seul passage où figure ce titre (PLUT., *Aristid.*, 4), sans autre garantie que celle d'Idoménée, un auteur sujet à caution, ne saurait, comme le fait remarquer KÖHLER (*Del. -att. Seebund*, p. 151), passer pour un témoignage faisant autorité. Comment était organisée au v[e] siècle la direction supérieure des finances, c'est ce que nos informations ne nous disent pas. Mais un office de Trésorier ayant la haute main sur l'administration financière est absolument incompatible avec le droit public tel qu'il était avant l'archontat d'Euclide. Le στρατήγιον est le centre de l'État : les propositions du stratège règlent par surcroît le budget : l'État attique, à cette époque, est surtout organisé en vue de sa puissance militaire. Cf. DROYSEN ap. *Hermes*, IX, p. 10 sqq.

2) Thucydide indique bien l'importance qu'attache Périclès à l'administration des finances : τὸ ναυτικόν, ᾗπερ ἰσχύουσιν, ἐξαρτύεσθαι, τά τε τῶν ξυμμάχων διὰ χειρὸς ἔχειν, λέγων τὴν ἰσχὺν αὐτοῖς ἀπὸ τούτων εἶναι τῶν χρημάτων τῆς προσόδου, τὰ δὲ πολλὰ τοῦ πολέμου γνώμῃ καὶ χρημάτων περιουσίᾳ κρατεῖσθαι... etc. (THUC., II, 13). Cf. DIOD., XII, 38.

3) Sur les fonds maniés par le stratège, voy. PLUT., *Pericl.*, 23.

autorité officielle assez étendue, puisque leur action personnelle s'exerçait sur la foule des artistes, des ouvriers, des travailleurs, et sur une grande partie de cette population qui vivait en Attique d'un salaire quotidien ; ils distribuaient la besogne et surveillaient les travailleurs ; ils siégeaient comme juges dans tous les différends qu'on leur soumettait; ils avaient à manier des sommes importantes ; et ainsi, lorsque la confiance publique les avait appelés, par des votes répétés et pour un long temps, à quelque grande entreprise de constructions, ils acquéraient une influence des plus sérieuses et des plus considérables.

Donc, si Périclès fut investi des pleins pouvoirs d'une stratégie prolongée extraordinairement ; si, mieux que personne, il vit clair dans les finances de plus en plus embrouillées ; s'il en dirigea par son autorité propre l'administration suprême ; s'il fut, à plusieurs reprises et pendant de longues années, le surintendant des édifices publics ; si, comme ordonnateur élu ou *athlothète*[1], il put régler ou transformer les grandes fêtes nationales ; si en outre il eut assez d'influence personnelle pour gagner à ses vues, dans tous les cas importants, les votes des citoyens ; on comprend ainsi comment il put disposer à son gré de la république, pendant la guerre et pendant la paix, comment les charges réparties par le sort ne comptèrent plus pour rien dans la politique de l'État, et comment enfin il eut en réalité dans la main la puissance du Conseil et de la cité tout entière.

Par là, un gouvernement conséquent et ferme, tel que tous les citoyens sensés le devaient désirer aux époques de trouble, devenait possible ; mais, en revanche, tous les principes démocratiques étaient supprimés, l'alternance des emplois, le fractionnement de l'autorité, et même la responsabilité des officiers publics, c'est-à-dire la première garantie de la souveraineté populaire. Il put faire passer sous la rubrique « nécessités urgentes de l'État », des sommes de dix talents (par

[1]) Voy. M. Meier, *Panathenäen* (Allgem. Encycl. der Wiss. und Künste) p. 286. Sur les *præcipuæ auctoritatis Pericleæ præsidia*, cf. Tromp, *De Pericle*, 1837, p. 108.

exemple, celles qu'il distribua à Cléandridas et à Plistoanax[1]), sans que personne osât, au nom du peuple, exiger un compte-rendu exact de l'opération. Les fonctionnaires ne constituaient pas un corps qui pût faire de la résistance, parce que tous rentraient au fur et à mesure dans la vie privée. Et Périclès, revêtu d'une magistrature continue qui réglait tous les mouvements de l'activité publique, ferme et tranquille dans sa grandeur isolée, dominait de haut les agitations de l'État.

Il était assez habile pour tenir toujours ses yeux fixés sur le but principal, pour éviter toute apparence extérieure qui pût lui aliéner la communauté des citoyens et exciter leur jalousie. Il savait bien que d'abord la masse verrait avec déplaisir sa puissance, si elle était accompagnée de jouissances fastueuses; en sa qualité de philosophe, il les pouvait facilement dédaigner. Il devint donc le type de l'homme modéré et sobre. Il se fit une règle de n'assister à aucun banquet; personne à Athènes ne se souvenait d'avoir vu Périclès, pendant toute la durée de son administration, assis à boire avec des amis. On ne le connaissait que parfaitement sérieux et concentré, méditatif et absorbé. Sa vie tout entière vouée au service public, son pouvoir associé à tant d'abnégation et de travail, devait sans doute paraître à la foule amie du plaisir un privilège peu digne d'envie. Jamais on ne le rencontrait se promenant hors de la ville, ou occupant son loisir aux causeries des places publiques. Pour lui, il n'y avait à Athènes qu'un chemin, qu'il prenait chaque jour : celui qui conduisait de sa maison à l'agora et au Conseil, siège du gouvernement, où s'expédiaient les affaires courantes.

Sa vie domestique ne fut point heureuse. Il avait avant 451 (Ol. LXXXIII, 2) épousé une de ses parentes qui avait été la femme du riche Hipponicos, fils de Callias[2]; elle lui donna deux fils, Xanthippos et Paralos[3]; mais les goûts des deux époux ne s'ac-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 447.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 451-452.

[3]) Xanthippos, fils de Périclès, était marié depuis plusieurs années avec la fille d'Isandros lorsqu'il mourut de la peste en 430 (PLUT., *Pericl.*, 36. SINTENIS, *op. cit.*, p. 276). Par conséquent, le mariage de Périclès avec la femme séparée d'Hipponicos est antérieur à 451. Cf. HIECKE, *De pace Cimonica*, p. 44.

cordaient pas. La femme, habituée à la mollesse, s'accommodait mal de la nature austère de son mari; celui-ci, de son côté, avait appris à connaître auprès d'Aspasie de Milet la séduction d'une liaison féminine reposant sur une sympathie profonde et des affinités réciproques; ce qui lui rendait naturellement insupportable sa condition actuelle. Le divorce fut prononcé. La femme, suivant son penchant, contracta une troisième union, et Périclès reçut dans sa maison Aspasie.

Aspasie, fille d'Axiochos, était une femme du genre de Thargélia [1], qui, originaire de la même ville, semble lui avoir servi de modèle. Pas plus qu'elle, Aspasie ne fut l'instrument des joies grossières, comme les courtisanes vulgaires de l'Ionie et de Corinthe; elle ne cherchait pas seulement le plaisir, la satisfaction de ses goûts; elle voulut, par sa beauté et par sa culture d'esprit, attirer à elle les hommes de haute valeur, et par de telles liaisons arriver à l'influence et à la puissance. Aussi vint-elle à Athènes, au moment où on accueillait avec empressement tout ce qui était nouveau et extraordinaire, tout ce qui paraissait être un élargissement du régime traditionnel, un progrès, une conquête. On vit bientôt aussi qu'elle ne se servait pas d'artifices appris pour enchaîner les cœurs; c'était une nature élevée, richement douée, sentant vivement le beau sous toutes ses formes, harmoniquement et heureusement développée. Pour la première fois, une femme possédait le trésor entier de la civilisation hellénique : on considérait avec un étonnement profond ce merveilleux phénomène. Elle savait, avec un charme entraînant, s'entretenir de toutes les questions qui réclamaient l'attention des esprits cultivés, parler de la politique, de la philosophie, de l'art; si bien que les plus graves des Athéniens, et même des hommes tels que Socrate, la recherchaient pour l'écouter avidement. Mais elle ne joua à Athènes un rôle personnel que du jour où elle connut Périclès, où s'établit entre elle et lui une liaison fondée sur un amour mutuel; car la continuité de cette vie en commun où Périclès entra avec elle prouve assez qu'une telle liaison était mieux qu'une satisfaction des sens et un caprice pas-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 295.

sager. Ce fut un véritable mariage, à qui il ne manqua, Aspasie étant étrangère, que d'être reconnu par la loi civile; ce fut un lien serré par l'affection la plus fidèle et la plus tendre, et la mort seule le put briser : ce fut la source abondante d'un bonheur domestique dont avait plus besoin que personne l'homme d'État toujours vivant loin des distractions extérieures, et tout à son labeur sans trêve [1].

La possession d'une pareille femme fut pour Périclès, à bien des égards, un bien inappréciable. Non seulement, embellissant de tous ses agréments les heures de délassement qu'il pouvait s'accorder, elle rassérénait son esprit soucieux ; mais elle le maintenait en contact avec la vie familière; elle avait en propre ce qui lui manquait à lui, une façon aisée et commode de vivre avec toutes sortes de gens ; elle était au courant de tout ce qui se passait dans la ville; les faits lointains n'échappaient pas non plus à son attention, et c'est elle qui doit avoir la première initié Périclès à l'éloquence sicilienne, alors florissante [2]. Elle le servait par les relations multiples qu'elle entretenait dans l'Attique et à l'étranger, comme par la perspicacité de son habileté féminine, due à son expérience du monde. Ainsi cette femme, la plus distinguée de son temps, vivait à côté de l'homme qui dirigeait par la supériorité de son intelligence le premier État de la Grèce; c'était son ami et son mari, l'objet de son dévouement fidèle; et, si curieux que fussent les plaisants d'Athènes de rechercher tout ce qui prêtait à la critique dans la vie de Périclès, jamais aucune calomnie ne réussit à décrier cette union irrégulière et à en déshonorer la mémoire.

Pour s'occuper en personne de l'administration de sa fortune, Périclès n'avait pas le temps nécessaire. Il afferma tous ses biens et laissa le produit de la location à son esclave Euangelos [3], homme sûr, connaissant exactement la mesure qui conviendrait à son maître; cet intendant régla en consé-

[1]) Sur l'union de Périclès et d'Aspasie, voy. Plut., *Pericl.*, 24. Suidas, s. v. Ἀσπασία. Cf. Filleul, *Siècle de Périclès*. [Paris, 1872] I, p. 385. Becq de Fouquières, *Aspasie de Milet*, Paris, 1872.

[2]) Aspasie enseignant à Périclès l'éloquence κατὰ τὸν Γοργίαν (Philostr., p. 364, 11, ed. Kayser).

[3]) Plut., *Pericl.*, 16.

quence le train de la maison, qui demeura fort au dessous de celui des riches familles athéniennes et répondit peu aux goûts des fils de Périclès, à mesure qu'ils grandissaient. Car il n'y avait là ni superfluité, ni dépense futile et insouciante, mais une économie tellement ménagère, que tout était compté jusqu'à une drachme et une obole [1]. Périclès était convaincu qu'une probité scrupuleuse, irréprochable, et un désintéressement rigoureux pouvaient seuls procurer à un politique une influence durable, parce qu'ainsi il ne donnait pas la moindre prise à l'envie et à l'hostilité. Après que Thémistocle eut le premier montré par son exemple comment on s'enrichit quand on est homme d'État et général d'armée, Périclès fut au contraire en cette matière l'admirateur et le fidèle disciple d'Aristide : il allait, dans sa délicatesse de conscience, bien plus loin que Cimon ; car il dédaigna par principe toutes les occasions que lui offrait sa situation de stratège pour arriver le plus honorablement du monde à la fortune. Toutes les tentatives de corruption qui se produisirent demeurèrent sans succès. L'élévation de son esprit se marque bien dans cette parole qu'il adressait à Sophocle, amoureux jusqu'en ses vieux jours : « Non seulement les mains, mais les yeux d'un général doivent être continents [2] ». Et même, plus ses propres sentiments étaient vifs, plus il était notamment accessible à l'attrait féminin, plus en conséquence il faut estimer haut cette égalité d'âme qu'il devait à la domination de soi-même, devenue chez lui une habitude : et rien ne fit sur les Athéniens changeants une impression plus forte, que le calme inébranlable de ce grand homme. Ainsi, sortant d'une assemblée qui s'était prolongée jusqu'au soir, il souffre qu'un citoyen mécontent de son discours le suive avec des insultes et des menaces. Il ne lui répond pas un mot, et, une fois arrivé à sa maison, il ordonne à un esclave de reconduire cet homme avec un flambeau, de peur qu'en retournant chez lui il ne fasse quelque chute dangereuse [3].

[1]) Sur la vie privée de Périclès, voy. les textes rassemblés par Sintenis ad Plut., p. 89. Tromp, *De Pericle*, p. 79.

[2]) Plut., *Pericl.*, 8.

[3]) Plut., *Pericl.*, 5.

Périclès ne parlait ni longuement ni fréquemment. Il avait par-dessus tout l'horreur des mots superflus ; et quand il paraissait à la tribune, il ne manquait pas de faire cette prière, que Zeus ne lui laissât rien dire d'inutile [1]. Mais ses phrases concises se gravaient d'autant plus avant dans les esprits. Il avait de son rôle une idée trop sérieuse et trop haute pour se laisser aller à parler dans le sens de la multitude. Quand il voyait les citoyens inertes et irrésolus, il ne se gênait pas pour leur dire de dures vérités, pour les blâmer sévèrement. Dans ses discours, il cherchait toujours à rattacher un cas particulier à une question plus générale, pour instruire et élever ses concitoyens ; il revenait sans cesse à cette idée, que le bonheur de l'individu ne se peut concevoir indépendant de la prospérité de tous ; il leur montrait les titres qu'il avait acquis à leur confiance ; il développait d'une manière nette et serrée ses plans politiques ; car il ne cherchait pas à les entraîner, mais à les convaincre [2].

Le peuple ne juge que d'après des points de vue très simples ; et l'homme d'État ne jouit d'une popularité véritable et solide, qne si les idées maîtresses de sa politique sont claires et saisissables, si elles répondent à la saine raison et au sens commun tout en s'adressant à la sensibilité, si elles se justifient par le succès. Or, en réalité, les principes de l'administration de Périclès étaient si simples que tous les citoyens les pouvaient comprendre ; et Périclès faisait consister la valeur particulière des Athéniens en ce fait, qu'ils ne mettaient pas leur force, comme les Lacédémoniens, dans des agissements sournois, et ne voulaient pas vaincre leurs adversaires par la fraude, par la ruse, par la finasserie.

Depuis qu'Athènes avait heureusement échappé à toutes les entreprises de Sparte, qui tentait de la dominer, l'unité grecque ne consistait plus que dans l'alliance de ces deux grands États. Mais ce lien fut rompu à son tour après la troisième guerre de Messénie. Il y eut dès lors une ligue et une contre-ligue. La contre-ligue attico-argienne fit de rapides progrès,

[1]) Plut., *Pericl.*, 8.
[2]) Sur Périclès orateur, cf. O. Müller, *Literaturgeschichte*, II, p. 306 (II, p. 496-504, trad. Hillebrand). Blass, *Attische Beredsamkeit*, p. 37.

et, pendant longtemps, il sembla que Sparte allait être complètement refoulée et que la fédération nouvelle allait, avec Athènes à sa tête, embrasser graduellement toute l'Hellade. Ces plans, Coronée les anéantit. Dès ce moment, les deux moitiés de la Grèce se dressèrent en face l'une de l'autre, animées d'une rivalité acharnée ; et tous les États furent entraînés dans cet antagonisme, qui rendait impossible une paix durable.

La lutte avec Sparte, Périclès la voit devant ses yeux comme inévitable, ainsi que Thémistocle avait prévu la guerre médique [1]. Il pense donc qu'on doit utiliser la période de paix dont on jouit encore pour préparer Athènes à la bataille nécessaire, en ressemblant surtout et en organisant ses forces ; elle n'a pas besoin d'étendre sa puissance au dehors ; non, une puissance de ce genre n'est rien qu'un danger, ainsi que l'a prouvé avec assez d'évidence l'histoire des quinze dernières années ; tous les malheurs d'Athènes, en effet, furent la conséquence de ces entreprises hâtives, dont Périclès avait prédit l'issue sans être écouté.

La prévoyance et la modération, voilà donc le premier principe de la politique extérieure : car une puissance comme celle d'Athènes est menacée dans son existence même par tout accident qui la rend moins redoutable à ses confédérés. Ajouter un pouvoir continental à son pouvoir maritime lui est impossible ; il faudrait occuper militairement la Béotie et la Locride, pour y maintenir d'une façon durable sa domination ; mais alors, Athènes éparpillerait toutes ses forces actives et s'engagerait dans des contestations incessantes. Pour Périclès, le plus grand des crimes semblait être de mettre en jeu, sans profit, la vie d'un seul citoyen : et on rapporte que chaque fois qu'il revêtait son habit de guerre, il se disait en manière d'avertissement : « Songe, Périclès, que tes soldats sont des Hellènes, des citoyens d'Athènes ! »

Athènes ne devait pas être un État militaire, passant d'une expédition à une autre, dans une agitation sans fin. Aussi

[1]) πόλεμος ἐπιών, προσφερόμενος (Plut., *Moral.*, p. 223, Didot). Cf. Ullrich, *Hellen. Kriege*, p. 16.

Périclès était-il entré en lutte avec le parti de Cimon, qui avait pour programme que les citoyens devaient toujours être en armes contre les Perses. Il acceptait encore moins les vues d'un parti plus jeune, qui se forma et se montra dans les dernières années de son gouvernement, et qui enveloppait à la fois dans ses plans de campagne l'Italie, la Sicile et l'Afrique [1]. Périclès était énergiquement et absolument opposé à toute guerre inutile ; la règle fondamentale de sa politique étrangère était la prudence et la modération volontaire. Athènes supportera avec calme toutes les insinuations malveillantes ; elle défendra ses intérêts avec une fermeté tranquille ; elle ne cédera point le pas à Sparte, et elle ne lui abandonnera aucune de ses possessions ; mais aussi, elle ne provoquera personne. Enfin, quand viendra l'heure décisive, Athènes sera debout, invincible, ayant pour bouclier ses murs, et sa flotte pour épée.

L'enceinte d'Athènes, au moment où Périclès prit la conduite de l'État, était encore inachevée. En effet, on avait d'abord construit la partie nord des Longs-Murs, destinée à assurer, du côté d'Éleusis, les communications entre la ville et ses ports, puis le mur de Phalère ; mais, entre ces deux tronçons et les ouvrages du Pirée, il restait une lacune, une plage ouverte, où les Péloponnésiens pouvaient aborder, débarquer des troupes, les faire avancer entre les Longs-Murs, et ainsi couper Athènes de ses ports. Le système de fortification exigeait donc, pour être complet, un troisième mur, parallèle à la partie nord, et établissant avec elle une communication parfaitement sûre entre la ville haute et la ville basse.

1) Οὐ συνεχώρει ταῖς ὁρμαῖς τῶν πολιτῶν, οὐδὲ συνεξέπιπτεν ὑπὸ ῥώμης καὶ τύχης τοσαύτης ἐπαιρομένων· Αἰγύπτου τε πάλιν ἀντιλαμβάνεσθαι καὶ κινεῖν τῆς βασιλέως ἀρχῆς τὰ πρὸς θαλάσσῃ. Πολλοὺς δὲ καὶ Σικελίας ὁ δυσέρως ἐκεῖνος ἤδη καὶ δύσποτμος ἔρως εἶχεν, ὃν ὕστερον ἐξέκαυσαν οἱ περὶ τὸν Ἀλκιβιάδην ῥήτορες. Ἦν δὲ καὶ Τυρρηνία καὶ Καρχηδὼν ἐνίοις ὄνειρος οὐκ ἀπ' ἐλπίδος διὰ τὸ μέγεθος τῆς ὑποκειμένης ἡγεμονίας καὶ τὴν εὔροιαν τῶν πραγμάτων (PLUT., *Pericl.*, 20. Cf. *Alcibiad.*, 17). On a une preuve de rapports antérieurement établis entre Athènes et la Sicile dans un texte épigraphique récemment découvert par KÖHLER (*Mittheil. d. D. A. Instit.*, IV, p. 29 sqq.) : c'est un fragment de décret du peuple et daté de l'archontat d'Ariston (454), relatif à des propositions faites par des ambassadeurs d'Egeste.

Or, les citoyens étaient peu disposés à voter des fonds pour ces travaux. On était saturé de constructions ; le mur du nord, par suite de la nature marécageuse du terrain, avait englouti des sommes qui avaient dépassé les devis ; on se voyait avec déplaisir forcé de construire une ligne supplémentaire là où deux, bien placées, auraient dû suffire : et Périclès fut obligé à plusieurs reprises de recourir à toute son éloquence pour convaincre ses concitoyens de la nécessité de ces constructions. Puis, la dépense une fois consentie, l'ouvrage n'avança que lentement, comme l'indiquent les vers malicieux de Cratinos :

...ce travail, voilà longtemps
Qu'il le pousse en paroles et qu'en fait il ne touche à rien [1].

Enfin, tout fut achevé, sous la direction de Callicrate, quelques années après la trêve de Trente ans ; un chemin couvert, large de 550 pieds, long d'un mille, s'étendit jusqu'à la porte du Pirée ; et Athènes fut définitivement fortifiée comme Thémistocle l'avait voulu. De cette façon, elle forma comme une ville insulaire, absolument inabordable pour une armée de terre, réunie à la mer par une communication qu'on ne pouvait rompre, et par conséquent en état de réserver pour sa flotte toutes ses forces militaires, à l'exception des troupes nécessaires à la garnison. Athènes et le Pirée ne furent plus qu'une seule ville, mais dont les deux moitiés avaient chacune leur caractère particulier, car elles constituaient en quelque sorte une ville continentale et une ville maritime, une ville ancienne et une ville nouvelle, différant entre elles essentiellement. Sur le sol d'Athènes se maintinrent avec constance, dans les vieilles maisons, les traditions des anciennes familles ; au Pirée vivait rassemblée et mêlée une population commerçante, industrielle et maritime, qui n'avait que peu d'attache à l'histoire antérieure de la contrée.

Plus Périclès était opposé à tout effort ambitieux pour étendre la domination d'Athènes, plus il estimait nécessaire d'assurer celle qu'elle avait acquise. Pour lui, l'Attique et les îles devaient constituer exactement un seul État, un seul pays ;

[1]) Cratinus ap. Plut., *Pericl.*, 13. Meineke, *Fragm. Com.*, II, 218.

il revendiqua pour Athènes, dans l'Archipel, une sorte de souveraineté territoriale; et, de même que des armées étrangères ne pouvaient traverser l'Attique, il interdit le libre parcours de ces parages aux vaisseaux étrangers [1]. Ainsi la mer fut l'objet d'une surveillance continue et vigilante. Partout on établit de fortes stations navales; en quatre jours, une escadre partie du Pirée pouvait entrer dans les eaux de Rhodes, ou atteindre le Pont-Euxin avec la même célérité. Une flotte d'observation, comprenant soixante trirèmes, croisait pendant la plus grande partie de l'année dans la mer Égée; elle servait aussi d'escadre d'évolutions, et, comme on changeait par un roulement régulier les navires et les équipages, toutes les forces militaires d'Athènes étaient ainsi constamment entraînées pour la guerre maritime. Grâce à cette pratique, Athènes, à un plus haut degré que Sparte elle-même, devint un État toujours prêt à combattre. On n'y chômait point pendant la paix; loin de là, on redoublait d'activité, on mettait à profit la suspension des hostilités pour passer en revue tout le matériel de guerre, radouber les vieux navires et construire des trirèmes neuves [2].

Cette construction même fut améliorée par une suite d'inventions habiles. Parmi les vaisseaux qui combattirent à Salamine, un grand nombre encore n'étaient pas pontés, et toute la préoccupation de Thémistocle était de se procurer des vaisseaux sveltes, agiles à la manœuvre: au temps de Cimon, les trirèmes furent plus complètes, plus larges, plus spacieuses, afin de laisser plus de place aux hoplites; il réunit les deux parties du tillac, jusque-là séparées, par des galeries qui facilitaient les mouvements des combattants. Périclès, de son côté, imagina les « mains de fer » pour l'abordage des vaisseaux ennemis [3].

Le conseil des Cinq-Cents était responsable de l'entretien de la flotte et de l'arsenal, et le collège qui sortait de charge ne recevait point de couronne d'honneur, si on pouvait lui

[1]) L'Archipel est le domaine d'Athènes, un domaine par lequel personne n'a la permission de διιέναι ἐπὶ πολέμῳ (THUC., V, 47. CLASSEN, *ibid.*).

[2]) BÖCKH, *Staatshaushaltung*, I, p. 208.

[3]) PLIN., VII, § 56,

reprocher quelque négligence dans ce service public si important. Les ports militaires d'Athènes étaient disposés pour contenir cinq cents navires. Le nombre normal des trirèmes était de trois cents, toujours armées dans les chantiers, et prêtes à transporter immédiatement 60,000 hommes de troupes. On désignait d'avance les citoyens qui, en qualité de triérarques, avaient pour charge de commander chaque vaisseau, comme de le maintenir en bon état; la mobilisation de la flotte se faisait ainsi promptement, dans de bonnes conditions, et on donnait une prime à ceux qui avaient pu mettre les premiers leur navire à la mer. Les équipages comprenaient beaucoup de métèques, d'affranchis et d'esclaves; c'est même aux bras des esclaves qu'étaient pour la plus grande partie confiées les rames, c'est-à-dire la force vive de la flotte. Mais il y avait toujours, pour former le noyau de l'équipage, bon nombre d'Athéniens libres ; et ainsi, malgré ce mélange bigarré et hétérogène, l'armée de mer conservait encore le caractère d'une milice de citoyens athéniens.

En ce qui concerne le traitement des alliés [1], l'habileté autant que l'équité de Périclès le rendaient opposé à toute mesure qui pût les surcharger et les irriter. Ce qui suffit à le prouver, c'est qu'après sa mort le taux de leurs contributions s'éleva si rapidement. En fait, la situation d'Athènes vis-à-vis d'eux était le principal soutien de sa puissance : mais cette situation même était délicate et difficile ; elle exigeait autant de politique que de prudence. Le véritable chef du peuple, pensait Périclès, devait en cette matière montrer un tact plus sûr et une conscience plus scrupuleuse que la masse des citoyens ; il devait combattre leur despotisme arbitraire et arrogant, et pourvoir à ce que les injustices de ceux qui commandent ne restassent pas impunies; une légalité respectueuse de tous les droits, pouvant réclamer en retour l'affection et la confiance, tel était, selon lui, le véritable esprit de la souveraineté maritime d'Athènes.

D'autre part, Périclès soutenait avec une résolution éner-

[1]) Sur la politique de Périclès à l'égard des alliés, voy. Böckh, *op. cit.*, I, p. 524. 528. U. Köhler, *Urkunden und Untersuchungen zur Geschichte des delisch-attischen Bundes* (Abh. d. Berlin. Akad. 1869), p. 139 sqq.

gique cette théorie, qu'il ne fallait avoir aucun égard pour l'indépendance apparente des petits États. D'après lui, le droit du plus fort se justifiait pleinement en politique. C'est ce qu'Aristide avait déjà reconnu, disant qu'on ne saurait mesurer les affaires publiques à l'échelle des règles ordinaires du droit privé [1]. Athènes, en réalité, n'avait pas conquis les îles ; c'étaient les Grecs insulaires qui l'avaient spontanément appelée à l'hégémonie, et, par cette situation même, elle était forcée de se mettre à leur tête et d'accepter la suzeraineté qu'ils lui avaient offerte. Or, du moment qu'elle occupait cette place, elle devait exercer sans mollir le commandement, sous peine de compromettre sa puissance tout entière. Entourée déjà d'un cercle d'ennemis aux aguets, chaque défection des confédérés serait l'accroissement immédiat de ces forces hostiles ; car les petits États étaient, en somme, incapables de former par eux-mêmes un ensemble et de poursuivre une politique individuelle. Une condescendance débonnaire serait une trahison vis-à-vis de la patrie, sans qu'il en pût rien sortir de salutaire pour les insulaires eux-mêmes [2].

Dans la ligue péloponnésienne, l'indépendance des alliés était également, malgré le libéralisme affecté des Spartiates, un mot vide de sens : et, s'il en restait là quelque ombre, la faiblesse de Sparte plutôt que sa bonne volonté en était cause. Du moins, la conduite d'Athènes en cette matière fut franche et loyale ; et ce fut précisément Périclès qui, sans hésitation et sans réserve, affirma ce principe, qu'Athènes n'était point tenue de rendre des comptes à ses alliés. L'argent appartient à celui qui le perçoit ; et celui-ci n'est obligé qu'à remplir les conditions du traité. Qu'il garde ou qu'il dépense ce qui reste, ce n'est point l'affaire de ceux qui paient. Ainsi, les contributions devinrent vraiment des tributs; les alliés, des sujets; les îles et les côtes, des provinces : et on ne fit que développer ce système

[1]) D'après Théophraste (ap. Plut., *Arist.*, 25), Aristide se serait lui-même trouvé perplexe entre les principes de sa morale et les exigences de la politique.

[2]) Intervention athénienne à Milet vers 450 (C. I. Attic., *Suppl.* ad vol. I,n. 22 a. Cf. Xenoph., *Rep. Athen.*, 3, 10-11. Kirchhoff, *Ueber die Abfassungszeit der Schrift vom Staate der Athener*, ap. Abhandl. d. Berl. Akad., 1878, p. 3).

en retirant aux États confédérés le droit de régler souverainement même leurs affaires intérieures, en réduisant à la connaissance des causes insignifiantes les magistrats particuliers qu'on leur laissait, en imposant aux villes des constitutions conformes aux intérêts d'Athènes, c'est-à-dire démocratiques, et en soumettant toute la vie des cités au contrôle permanent de commissaires spéciaux [1]. On en vint finalement à ce que Thémistocle avait, dès le principe, reconnu comme nécessaire et inévitable, à ce qu'il avait voulu réaliser sans euphémismes et sans ménagements.

Cependant, la politique d'Athènes envers les villes maritimes variait notablement selon leur situation, leur importance et leur population.

On doit d'abord distinguer entre son domaine propre et la sphère plus étendue de son action. On attachait, en effet, une grande importance à voir, tout le long des côtes où s'étaient établies des communes helléniques, la puissance d'Athènes reconnue comme la première de l'Hellade. Déjà Aristide avait noué des relations dans le Pont-Euxin; Périclès entreprit d'y envoyer une expédition maritime, environnée d'un éclat particulier, pour y montrer aux Barbares comme aux Hellènes ce qu'était la ville de Pallas [2]. Le but poursuivi était de seconder les vues des villes grecques de ce pays et d'établir avec elles des rapports d'amitié; mais, en général, on se contenta de l'autorité morale à laquelle Athènes pouvait prétendre en retour du protectorat accordé à toutes les cités grecques de la mer [3]. Il y a telles localités maritimes, par exemple Nymphæon, située à l'angle extrême de la mer Noire, qui ont été momentanément incorporées dans la ligue, comme tributaires [4]. Mais, en somme, le Pont-Euxin resta en dehors du domaine propre d'Athènes, ainsi que la Macédoine, la Carie et la Lycie, quoique pendant un temps le territoire de la confédération se fût étendu

[1]) Böckh, *op. cit.*, I, p. 533.

[2]) Plut., *Pericl.*, 20.

[3]) Sur la politique d'Athènes à l'égard des villes grecques de la région, voy. Köhler, *op. cit.*, p. 113 sqq.

[4]) Crateros ap. Harpocrat. et Phot., s. v. Νυμφαῖον. Autres villes du Pont-Euxin portées sur la liste d'estimation (Köhler, *ibid.*, p. 74. Kirchhoff, ap. C. I. Attic., I, n. 37, p. 23).

jusqu'à Phasélis[1]. Des villes de la mer occidentale tombèrent aussi, à différentes époques, sous la dépendance absolue d'Athènes; mais on ne peut prouver qu'elles aient jamais été considérées comme des cités fédérales, obligées au tribut et soumises à la juridiction du chef-lieu. Au milieu de l'Archipel, les îles peuplées de Doriens, telles que Mélos, Théra, Anaphé, qui, au moment où la ligue se forma s'étaient tenues à l'écart, avaient persévéré dans cette attitude[2].

Parmi les centres fédéraux, les « cités », comme on s'habitua à les appeler par abréviation, les petites îles de population ionienne s'étaient attachées très étroitement à Athènes, comme à leur métropole naturelle. Elles avaient en majorité renoncé volontairement à entretenir une marine propre, et cette incapacité de se défendre avait déterminé leur situation politique. Aussi, bien qu'elles n'eussent point perdu, en droit, leur autonomie, en fait, il ne leur restait plus qu'à recevoir docilement les ordres des Athéniens.

Mais il n'en était pas de même pour les grandes îles, qui possédaient des vaisseaux de guerre. Elles devaient aussi, d'après les traités, fournir des contingents, mais on respecta leur droit de souveraineté; on leur laissa leur constitution; on leur accorda même, au moins dans la forme, de participer en une certaine mesure aux décisions d'une importance relative; on s'appliqua à reconnaître leur zèle, à l'honorer publiquement : c'est ce que certifièrent les Mityléniens eux-mêmes, quand ils entrèrent en négociations avec Sparte. Ces États avaient, de leur côté, d'autres localités dans leur dépendance; et ils faisaient à leurs voisins des guerres auxquelles Athènes ne prenait part que si elle était appelée par l'un ou l'autre des belligérants. On connaît surtout son intervention dans la lutte qui mit aux prises Samos et Milet.

Après la soumission de Thasos et d'Égine, Samos fut, de

[1]) Kelenderis, située plus loin encore, figure, sur la liste d'estimation, dans le Καρικὸς φόρος : la Δῶρος mentionnée par Cratéros et appartenant à la même province doit être, suivant l'hypothèse de Köhler (*ibid.*, p. 121), la ville phénicienne, où les Athéniens ont bien pu s'établir pour un temps.

[2]) Thucyd., III, 91. Cf. Köhler, *ibid.*, p. 146. Anaphé ne figure que sur la liste d'estimation.

toutes les îles confédérées, celle qui revendiqua le plus énergiquement son indépendance. Elle était devenue, du reste, depuis longtemps, la première puissance maritime de l'Archipel; elle avait dès lors conservé son magnifique port militaire[1] et ses colonies propres; ses habitants avaient contribué plus que tous les autres Ioniens à l'affranchissement des îles et des côtes de l'Asie-Mineure ; aussi Athènes les avait-elle traités avec les plus grands égards. Leur marine était florissante, leur gouvernement aux mains d'une aristocratie distinguée par sa culture intellectuelle, qui cherchait à comprimer le mouvement démocratique, à repousser toute immixtion d'Athènes, à assurer résolument sa propre domination.

Il s'agissait particulièrement de la possession de Priène, située en face de Samos, entre son domaine continental et le territoire de Milet. Dans la sixième année de la paix générale conclue par Périclès[2], la guerre éclata; les Milésiens, ne pouvait défendre Priène, se tournèrent vers Athènes, où ils furent soutenus par le parti démocratique de Samos. Athènes prétendait que le litige fût remis à sa décision. Comme le gouvernement samien s'y refusait, Périclès, en qualité de stratège, prit immédiatement la mer avec quarante vaisseaux, et, sans qu'il se produisît de résistance sérieuse, une constitution démocratique fut établie à Samos par des commissaires athéniens ; puis, pour garantir le nouvel ordre de choses, on prit parmi les familles nobles cinquante hommes et autant d'enfants, qu'on envoya comme otages à Lemnos, sous la garde des Athéniens qui y résidaient. Mais le parti oligarchique n'était rien moins que découragé. Ses chefs, s'échappant de Samos, se procurèrent du renfort auprès de Pissuthnès, satrape de Sardes[3]; ils s'allièrent avec Byzance, réussirent à

1) Voy. ci-dessus, p. 164. 171. 173.

2) Voy. ci-dessus, p. 454.

3) Les chefs du mouvement comptaient aussi sur le secours des Péloponnésiens ; mais le conseil fédéral péloponnésien se montra irrésolu : de plus, les Corinthiens déconseillèrent l'intervention, ce dont ils se firent plus tard un mérite auprès des Athéniens (Thuc., I, 40). En revanche, la révolte trouvait son point d'appui naturel chez les Perses. L'alliance avec Pissuthnès (Thuc., I, 115, 4) indique que Samos, bien que Thucydide n'en dise rien, était de connivence avec les villes d'Ionie. En Carie aussi, il semble y avoir eu au même moment des troubles.

délivrer leurs otages, surprirent de nuit la garnison athénienne, et proclamèrent alors ouvertement leur défection.

La situation était des plus graves : c'était le commencement d'une guerre fédérale. Tout alimentait l'incendie : l'aversion des alliés pour le paiement des contributions de guerre n'avait fait que croître pendant les années de paix ; les Perses entraient en ligne ; la flotte phénicienne était mobilisée ; on appelait Sparte à la rescousse. A la tête du mouvement était un disciple de Parménide, Mélissos, fils d'Ithagène, qui se signala comme général par son intelligence et son activité ; sous ses ordres, les aristocrates marchèrent en avant avec tant d'audace, qu'après avoir rétabli leur suprématie politique ils reprirent sans différer les opérations sur le continent, dans le but évident de s'y établir fortement et de se mettre en communication avec l'intérieur. La plus grande énergie pouvait seule sauver le prestige d'Athènes. Périclès se montra devant Samos avec soixante navires[1], en détacha seize, partie dans la mer de Carie, pour y surveiller les mouvements de la flotte phénicienne qui devait faire voile au printemps, partie vers Chios et Lesbos, pour appeler aux armes les troupes alliées ; il mit à la tête de l'expédition son collègue Sophocle qui, l'année précédente, avait été vainqueur avec son *Antigone*. Pour lui, avec le reste des trirèmes, il défit la flotte samienne, forte de soixante-dix voiles, qui arrivait de la côte ; et, muni de nouveaux renforts, il bloqua Samos par terre et par mer.

C'est alors qu'on signale l'approche des Phéniciens. Tandis que Périclès vole à leur rencontre avec tous ses vaisseaux disponibles, les assiégés, profitant de son éloignement, forcent le blocus sous la conduite de Mélissos et deviennent maîtres de la mer pendant quatorze jours, si bien qu'ils peuvent se ravitailler abondamment en armes et en vivres [2]. Mais Périclès reparaît, bat Mélissos, et rétablit le blocus. L'été venu, de nouveaux stratèges arrivent, parmi lesquels Hagnon et Phormion, avec quatre-vingt-dix trirèmes équipées à neuf, et on prolonge extraordinairement les pouvoirs de Périclès.

[1]) En 440 (Ol. LXXXV, 1).
[2]) Plutarque (*Pericl.* 26) dit que les prisonniers furent, de part et d'autre, marqués au fer rouge.

Grâce aux machines de siège construites par son habile ingénieur Artémon, il réussit, neuf mois après le début de la campagne, à faire capituler Samos [1]. Elle dut livrer ses trirèmes, raser ses murailles, donner des otages, payer les frais de la guerre, modifier sa constitution selon la volonté du vainqueur, et renoncer à toute indépendance. L'île d'Amorgos, autrefois sa vassale, fut dès lors incorporée parmi les confédérés tributaires d'Athènes.

Le document où les trésoriers d'Athènes ont porté en compte les sommes sorties de la caisse publique pour cette guerre montre qu'elles ont dépassé 1,276 talents (7,520,820 fr.)[2].

La guerre de Samos, menée de part et d'autre avec une énergie étonnante, eut des conséquences d'une très grande portée. Le seul État qui pouvait devenir un danger pour Athènes était définitivement abattu; d'autre part, une campagne aussi courte et aussi brillante affermit singulièrement l'autorité de Périclès; l'échec même subi momentanément par les Athéniens ne servit qu'à leur prouver une fois de plus qu'il était l'homme indispensable. En même temps, Byzance fut forcée de rentrer dans la ligue [3]. Lesbos et Chios restèrent dès lors les seuls États autonomes de la confédération; tous les autres étaient également les sujets d'Athènes, bien que, dans les villes du continent opposé, on ne pût établir aussi rigoureusement que dans les îles voisines la suprématie d'Athènes, et notamment sa juridiction. Mais il y avait encore bien d'autres différences dans la situation des alliés.

Certaines villes continuaient à payer leur tribut d'après le taux primitif fixé par Aristide; on les appelait « les villes

[1]) La guerre de Samos est racontée de la même façon par Éphore (ap. Diod., XII, 27 sqq.) et par Thucydide (I, 115 sqq.). Cf. Sauppe, *Quellen des Plut. Pericl.*, p. 10. Thucydide le général (Thuc., I, 117) n'est pas le fils de Mélésias : le biographe de Sophocle est seul à le désigner ainsi.

[2]) C. I. Att., I, n. 177. On ne sait s'il faut aussi rapporter à Samos le chiffre porté à la l. 5 de l'inscription. Cf. C. Nep., *Tim.*, 1. Krüger ad Thuc. I, 117.

[3]) Après avoir fait défection (Thuc., I, 115, 5) Byzance se décide, à la suite de négociations, à rentrer dans la Ligue athénienne : ξυνέβησαν ὥσπερ καὶ πρότερον ὑπήκοοι εἶναι (Thuc., I, 117). Si, comme le montrent les rôles de contributions, la part prise par Byzance à la révolte de Samos n'entraîna pas pour elle d'augmentation de tribut, il y eut là, de la part d'Athènes, une concession sérieuse.

qui se sont imposées elles-mêmes[1]; » c'étaient probablement celles qui avaient adhéré volontairement à la ligue, et qui, en conséquence, étaient privilégiées. Avec un autre groupe de villes, entrées dans la confédération après les victoires de Mycale et de l'Eurymédon, on avait établi des conventions particulières, qui réglaient à la fois leurs devoirs envers le chef-lieu et leur constitution propre, et qui demeurèrent la base des relations ultérieures. Nous connaissons aujourd'hui, par des fragments, des traités semblables conclus avec Érythræ et Colophon[2]. Nous constatons dans ces villes la présence de commissaires athéniens (ἐπίσκοποι)[3] et de commandants (φρούραρχοι), pour mettre en train la constitution nouvelle; et non seulement des fonctionnaires de ce genre étaient en exercice au moment même où les villes entraient dans la ligue, mais aussi on les employa plus tard à protéger, selon les occasions, les intérêts de la capitale, et, avec l'aide des garnisons athéniennes, à garantir la sécurité et la soumission du territoire fédéral.

La diversité des conditions et des droits, à l'intérieur du domaine fédéral, contribua essentiellement à assurer la domination d'Athènes. C'est en effet ce qui diminuait le danger d'une insurrection générale. Les alliés, en outre, disséminés sur un large espace, appartenant à des races différentes, rivaux parce qu'il étaient voisins, et ainsi séparés les uns des autres, ne pouvaient arriver à se soulever tous en masse contre Athènes. Un seul sentiment leur était commun : la peur d'une flotte de guerre toujours près d'eux. Leur assujettissement à la juridiction athénienne avait aussi ce résultat, qu'ils évitaient tout ce qui pouvait provoquer le mécontentement de la capitale et exercer une fâcheuse influence sur l'issue des procès.

Donc, si nous regardons en arrière, nous assistons à toute l'évolution d'un État; évolution des plus remarquables, accomplie pas à pas, montant de degré en degré.

Le germe en fut un groupe de contingents fournis par les Grecs maritimes qui combattaient les Perses, et qui, volontai-

[1]) πόλεις αὐταὶ φόρον ταξάμεναι (Voy. ci-dessous, p. 531).
[2]) Traités avec Érythræ (C. I. Attic., I, n. 9.10): avec Colophon (*ib.*, n. 13).
[3]) Harpocrat., s. v. Zenob., VI, 32. Cf. Thuc., I, 115, 3.

rement, formèrent avec Athènes une ligue particulière[1]. Cette union, s'étant ainsi établie accidentellement, eut pour conséquence une action militaire commune et l'extension méthodique de la confédération maritime, grâce aux campagnes de Cimon, d'abord jusqu'au littoral de l'Hellespont et de la Thrace, puis en Ionie et en Carie jusqu'à Phasélis[2]. La bataille de l'Eurymédon inaugure une troisième période[3]. La confédération, une fois développée comme il était nécessaire, est organisée à la façon d'un empire; on constitue un budget de l'empire, s'élevant à 460 talents, et on dépose la caisse de l'empire à Délos. La quatrième époque est marquée par le transfert de ce Trésor dans la capitale de l'empire[4]; la cinquième peut se rattacher à la guerre de Samos, en ce sens que l'énergie qu'y fit paraître Athènes avec tant d'éclat lui servit réellement à asseoir sa suprématie sur tout le territoire des côtes et des îles.

Pendant tout ce temps, l'administration du territoire fédéral s'était aussi graduellement perfectionnée. Aristide avait commencé à fixer les contributions obligatoires de chaque État d'après l'évaluation statistique de ses ressources, sur les bases d'un contrat réciproque. Ce tarif resta le principe du budget de l'empire, qui fut établi pour la première fois après sa mort; et ce qui, primitivement, avait été réglé sous la forme d'un traité, fut plus tard stipulé par les autorités de la capitale.

Le second fait est le groupement des communes confédérées en districts ou quartiers. Une telle organisation était sans précédent dans l'histoire de la Grèce; et il est assez vraisemblable qu'ici on a pris pour modèle les districts financiers de la Perse. Mais la division en districts n'a pas été créée de toutes pièces à l'époque où le territoire fédéral était au complet, soumis en entier aux Athéniens; nous devons admettre (car dans l'histoire de l'administration intérieure nous ne pouvons

[1]) Voy. ci-dessus, p. 368-372.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 377-378. 392. 519.

[3]) En ce qui concerne les étapes successives du développement de la ligue maritime, KIRCHHOFF (*Der delische Bund*, ap. Hermes, XI, 1 sqq.) a fait faire à la question un pas décisif. Il a le premier indiqué comme début d'une ère nouvelle la bataille de l'Eurymédon, et démontré que le πρῶτος φόρος dont parle Thucydide (I, 96) ne peut être antérieur à cette époque.

[4]) Voy. ci-dessus, p. 426.

distinguer que des étapes incertaines) qu'elle a suivi pas à pas le développement de la situation politique. On réunit notamment les premiers alliés en un « district insulaire, » car les Cyclades appartiennent géographiquement à Athènes. Mais on a fait également entrer dans ce cercle des îles aussi éloignées que Lemnos et Imbros, parce qu'elles appartenaient au noyau de la plus ancienne confédération. Ce furent là les premières institutions administratives, dues sans doute à l'initiative du même homme d'État qui, investi de la confiance publique, avait montré dans l'évaluation des ressources fédérales son talent d'organisateur.

Quand le succès eut dépassé de beaucoup les prévisions des Athéniens, l'établissement de nouvelles circonscriptions administratives devint nécessaire. On créa le « quartier de l'Hellespont, » pour s'annexer les deux rives de ce détroit, les villes de la Propontide et du Bosphore, ainsi qu'une partie de l'Éolide avec Ténédos ; le « quartier de Thrace » comprit les villes de Thrace et de Macédoine, avec la Samothrace et les Sporades septentrionales. Les villes éoliennes de la côte d'Ionie constituèrent le « quartier ionien, » et le cercle « carien » enferma le littoral de la Carie et de la Lycie, avec Rhodes et les îles environnantes [1].

Ainsi, l'habileté et l'énergie des citoyens d'Athènes a transformé en unité politique l'unité naturelle des pays maritimes, sur qui repose toute l'histoire des Hellènes. Une ligne de côtes, longue d'environ 1,200 milles géographiques [2], habitée par des républiques de même espèce, mais éparses à l'excès et difficiles à réunir, a formé pour la première fois un ensemble ; l'organisation administrative et militaire en a fait un empire, dont la cohésion a été maintenue par un régime rigoureux. La mer Égée devint si bien une province de l'empire athénien, que la seule apparition d'une flotte lacédémonienne au

[1]) Sur la division en districts (Thuc., II, 9), voy. Kirchhoff, *op. cit.*, p. 13 sqq., et le système un peu différent de Köhler, *op. cit.*, p. 125. L'étendue des districts est déterminée par les inscriptions (C. I. Attic., I, p. 226-234). Voy. le Tableau général placé en *Appendice* à la fin du présent volume.

[2]) On peut évaluer le littoral continental à 573 milles (4252 kil.), et le développement des côtes insulaires à 620 milles (4600 kil.).

nord du Péloponnèse était considérée comme une violation du territoire[1]. De même que le Grand-Roi possédait le continent opposé, et Sparte, la péninsule dorienne, Athènes revendiqua pour elle toute la région maritime jusqu'au Pont-Euxin, et s'attribua la souveraineté sur les villes même qui, en fait, conservèrent leur indépendance.

§ IV

PROSPÉRITÉ D'ATHÈNES SOUS PÉRICLÈS.

Athènes, d'abord capitale du petit territoire de l'Attique, ayant passé au rang de chef-lieu du gouvernement fédéral des villes maritimes, cette élévation exerça nécessairement aussi une influence profonde sur son administration intérieure et principalement sur son régime financier. Après comme avant, sans doute, la valeur des citoyens devait demeurer la vraie richesse de l'État : les Athéniens, au lieu de se reposer sur leurs lauriers, devaient être, par leur bravoure et leur entraînement militaire, les premiers soldats de la confédération. Mais cela ne pouvait être la seule assise de la cité. Depuis qu'Athènes était devenue une puissance maritime, l'argent était le nerf de l'État, et, si dans des temps plus anciens l'administration des finances n'avait point formé une branche spéciale des services publics, il n'en était plus de même à ce moment ; la meilleure marque que les hommes d'État athéniens pussent donner de leur sagesse, c'était de découvrir, d'organiser et d'utiliser à propos les ressources de la commune.

De même que, dans une maison bien tenue, les dépenses nécessaires sont réglées d'après les revenus fixes des biens de

1) Ἀργεῖοι ἐλθόντες παρ' Ἀθηναίους ἐπεκάλουν ὅτι, γεγραμμένον ἐν ταῖς σπονδαῖς διὰ τῆς ἑαυτῶν ἑκάστους μὴ ἐᾶν πολεμίους διιέναι, ἐάσειαν κατὰ θάλασσαν παραπλεῦσαι (Thuc., V, 56). Il s'agissait des Lacédémoniens qui avaient envoyé par mer une garnison à Épidaure. De là, la prétention élevée par les Athéniens de porter sur leurs listes d'estimation toutes les villes situées au-dedans des frontières de leur empire maritime, et de déterminer leur apport avant même qu'elles ne fussent obligées au tribut.

la famille, ainsi l'État de son côté pourvoit à ses besoins d'abord par ce que lui procurent ses propriétés en forêts, pâturages, terres, maisons, mines, arbres fruitiers, etc.; à cela s'ajoutent les octrois. Deux sortes de revenus, qui n'étaient pas perçus directement par l'État, mais affermés [1], s'étaient considérablement augmentés avec l'extension de la puissance d'Athènes. Parmi les possessions des États soumis, bon nombre avaient passé dans le domaine immédiat de la république athénienne, comme on peut l'admettre, par exemple, pour les mines de Thrace. De même, à mesure que le commerce prenait son essor, les recettes des douanes s'étaient singulièrement élevées, aussi bien les droits d'importation et d'exportation acquittés par les grands négociants, que les redevances de marché pesant sur les petits marchands. Dans la même proportion avaient monté les revenus qu'on tirait de la cote personnelle et des patentes payées par les métèques [2]; car cette classe avait, depuis l'époque de Thémistocle, considérablement gagné en nombre et en importance. Enfin, les affaires litigieuses étant devenues plus fréquentes, les frais de justice, les indemnités, les amendes, qui constituaient une portion notable des revenus publics, s'étaient multipliés. Cet argent permettait à l'État de vivre sans faire immédiatement appel aux ressources des citoyens imposables, et ainsi Athènes ignora longtemps tout embarras financier, n'eut pas à se plaindre du poids des taxes. En effet, ce que le commerce et l'industrie payaient à titre de contribution indirecte, n'était en réalité qu'un remboursement à l'État qui protégeait et favorisait le mouvement des affaires, et était aisément regagné par ceux mêmes qui le versaient.

Mais, quoique les citoyens n'eussent pas à suffire, en tant que contribuables, aux besoins ordinaires de l'État, ils n'en restaient pas moins avec tout ce qu'ils possédaient au service de la cité, toutes les fois qu'elle avait besoin d'eux pour quelque entreprise particulière. Or, c'étaient surtout les fêtes publi-

[1]) Sur les biens de l'État et les fermiers généraux, voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 415 sqq.

[2]) Capitation due par les étrangers (*ibid.*, p. 445), et impôt sur les esclaves (*ibid.*, p. 448).

ques et les préparatifs de guerre qui offraient l'occasion de les utiliser ainsi. Ces frais étaient, pour la plus grande partie, couverts par l'argent des citoyens riches, qu'on choisissait dans les dix tribus, et qui, d'après un ordre réglé, se chargeaient des dépenses, soit périodiques et annuelles, soit extraordinaires, appelées prestations publiques ou *liturgies.*

Les premières avaient pour but l'exercice et l'entretien des chœurs, qui concouraient ensemble dans les représentations dramatiques et musicales; puis, la préparation des autres jeux, courses de chevaux, courses à pied, dans les stades et dans les palestres, régates ; puis encore, l'équipement des théories qu'on envoyait aux sanctuaires étrangers, le renouvellement des costumes de cérémonie, le repas donné aux gens de la tribu à l'occasion des fêtes, etc., etc. Dans les liturgies extraordinaires était comprise surtout la triérarchie [1], c'est-à-dire l'obligation pour les citoyens de mettre les vaisseaux de la république en état de tenir la mer, d'enrôler des équipages, et de prendre à leur compte, en ce genre, toutes sortes de dépenses et d'avances.

Ce système avait ses inconvénients, et il ne faut pas les méconnaître ; c'est qu'ainsi il devenait impossible d'arriver à une répartition équitable des charges publiques. Une ligne de démarcation, nécessairement toujours arbitraire dans une certaine mesure, divisait tous les citoyens en deux groupes, les riches et les pauvres. A ceux-ci on ne demandait rien : ils n'avaient qu'à se servir de l'État pour leurs jouissances ; ceux-là étaient soumis à la plus dure contrainte. Parmi les riches, d'autre part, les uns savaient échapper le plus possible à ces lourdes obligations, tandis que d'autres se ruinaient par patriotisme ou par vanité. Car l'État comptait, surtout pour les dépenses relatives à la guerre, sur l'esprit de sacrifice qui animait ses citoyens, et le peuple s'accoutumait, dans la célé-

[1]) A la rigueur, toutes les liturgies sont des prestations régulières, bien que les triérarchies figurent parmi les liturgies extraordinaires, car on élisait aussi des triérarques en temps de paix : seulement, on ne leur imposait pas alors de charges aussi lourdes (Schömann, *Griech. Alterth.*, I², p. 586. Böckh, *op. cit.*, I, p. 700. Schäfer, *Demosthenes*, I, p. 155. Il n'y a que l'εἰσφορά qui fût considérée comme prestation extraordinaire.

bration des fêtes, à accroître continuellement ses exigences. Cependant, tant que la prospérité des habitants fut florissante et tant que fut vivant leur patriotisme, l'État retira sans aucun doute les plus grands avantages de l'institution des liturgies. Par là, en effet, on épargnait au trésor public des dépenses considérables, et celles-là précisément qu'il était le plus difficile de régler avec économie. Puis, ces charges publiques étaient un honneur, un objet d'émulation. Les liturgies, du reste, n'étaient pas seulement un sacrifice pécuniaire ; elles comportaient aussi un service personnel qui exigeait de la capacité et de l'adresse, et ainsi on se préparait par une éducation perfectionnée à remplir tous les devoirs de la vie sociale pendant la guerre et pendant la paix. Primitivement, les chorèges conduisaient eux-mêmes le chœur, comme les triérarques leur vaisseau ; ils avaient aussi le droit de surveiller les hommes enrôlés par eux, et se trouvaient ainsi jusqu'à un certain point dédommagés de leur sacrifice par l'honneur et l'influence qu'ils y gagnaient.

Bien que le système des liturgies ait atteint pour la première fois son développement complet avec l'établissement de la démocratie et de la puissance maritime d'Athènes, il avait été institué déjà à une époque antérieure, et on en trouve aussi le germe dans d'autres États. Mais, ce qui paraît dans l'histoire grecque un phénomène absolument nouveau, c'est cette source de revenus que l'État tirait des contributions fédérales, en ce sens qu'elles n'étaient pas, comme dans le Péloponnèse, réglées par les nécessités du moment, mais payées régulièrement chaque année, qu'ainsi elles entraient dans le budget comme un apport fixe, et pouvaient être employées pour l'administration intérieure.

La première fixation du total de ces tributs à une somme de 460 talents, se rapporte à l'époque qui suivit la victoire de l'Eurymédon [1]. On obtint cette somme parce que, à mesure que la mer devenait plus sûre, les villes maritimes qui avaient fourni jusque-là des contingents particuliers préférèrent, tout compte fait, s'arranger avec Athènes au moyen de contributions ins-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 372.

crites au rôle, ce qui, tout en répondant à leurs convenances, leur assurait aussi des avantages financiers. A cela s'ajoutèrent les diverses exécutions fédérales qui, là où elles furent nécessaires, mirent fin à l'obligation de fournir des contingents particuliers.

Le taux des contributions avait été fixé d'après les ressources financières de chaque ville, et les rôles qu'on a conservés nous donnent une échelle pour évaluer la prospérité des localités qui pour la première fois furent réunies sous l'autorité d'Athènes. Parmi les villes rapprochées les unes des autres par la petitesse même de leur territoire, Abydos payait 4 talents, Lampsaque 12, Périnthe 10, Selymbria 5, Chalcédoine 9, Byzance 15, Rhodes (ses possessions continentales mises à part) 18, et plus tard Lindos, pour elle seule, 15.

Dans les endroits où existaient des ressources industrielles d'une nature spéciale, nous trouvons aussi établies des contributions extraordinaires. Ainsi, Paros paie 16 talents, plus tard 30. Il semble qu'on ait considéré les carrières de marbre comme une sorte de domaine de l'empire, dont on laissait l'usufruit aux insulaires. C'est au même point de vue qu'on peut expliquer les 30 talents où montait l'apport de Thasos, riche en mines. Les 30 talents des Éginètes doivent être regardés au contraire comme une amende, une sorte de contribution de guerre permanente, qui permît à une politique impitoyable d'anéantir les derniers débris de l'antique richesse de cette île [1].

D'autre part, il y avait des contrées vis-à-vis desquelles la sagesse imposait une politique de prudence et de ménagement. C'étaient, particulièrement, les districts lointains des frontières, qu'on n'avait pas aussi sûrement dans la main. Là, on n'osait pas donner aux villes une occasion de se plaindre que la confédération attique leur fût plus onéreuse qu'autrefois la domination des Perses. On voit un traitement plus doux appliqué aux villes situées près du golfe de Carie, où la plus forte contribution, celle de l'île de Cos, ne dépasse pas

[1]) Pour Égine, il y avait des raisons particulières de forcer le chiffre des taxes (Böckh, *op. cit.*, II, p. 631) : pareil traitement est appliqué à Potidée en 436, et à Éphèse (E. Curtius, *Beiträge zur Gesch. und Topogr. von Kleinasien*, 1872, p. 21).

5 talents. De même en Ionie et en Éolie. Milet, avec Léros, Tichioussia et d'autres villes, paie 10 talents; Colophon, Phocée, 3 talents chacune : Éphèse, 7 1/2, parfois 6. Le clergé du riche sanctuaire éphésien jouissant d'une grande influence, on pensait qu'il fallait lui témoigner des égards particuliers.

Mais, quand il s'agissait des contrées comprises dans la sphère immédiate de la puissance d'Athènes, tous les ménagements de ce genre disparaissaient; c'est pourquoi le tribut des îles atteint le taux proportionnellement le plus élevé : 6 talents 4000 drachmes à Naxos, 12 (et même plus tard 15) à Andros, 3 à Cythnos. Les villes d'Eubée, après la prise de Chalcis [1], sont frappées d'une redevance de 33 talents [2].

Bien différentes sont les rubriques des villes « qui se sont imposées elles-mêmes » et « que les particuliers ont inscrites comme villes tributaires [3]. » Ces deux rubriques, que nous trouvons au rôle de l'année 437 (Ol. LXXXV, 4), comprennent principalement des villes de Thrace : et il est à supposer que, au moment de la fondation d'Amphipolis, on s'est attaché à gagner par un traitement amical les localités situées sur ce littoral. Par contre, Amorgos, comprise aussi sous la première rubrique, avait été d'abord tributaire des Samiens. Sans doute cette île, pendant la guerre de Samos, s'était rangée volontairement du côté d'Athènes [4], et elle en fut récompensée en obtenant une situation privilégiée, après la dissolution de la ligue samienne, de même que les Sporades doriennes, Casos et Symé. Mais quand on voit des villes isolées, situées aussi surtout en Thrace, être incorporées dans la confédération par l'entremise de simples particuliers, on peut croire que les citoyens de ces États, par exemple, les plus riches marchands, se cotisaient pour payer une certaine contribution, voulant

[1]) Voy. ci-dessus, p. 448.

[2]) En faisant le compte du tribut de l'Eubée, il faut considérer qu'il y avait dans le pays plus de 6000 citoyens athéniens (ci-dessous, p. 541) qui ne devaient pas supporter les charges des impôts au moyen desquels les villes parvenaient à payer leur tribut.

[3]) Sur les deux rubriques extraordinaires de πόλεις αὐταὶ φόρον ταξάμεναι et de πόλεις ἅς οἱ ἰδιῶται ἐνέγραψαν φόρον φέρειν, voy. Köhler, *ibid.*, p. 136. Löschcke (*De titulis atticis*, 1876, p. 16).

[4]) Voy. ci-dessus, p. 522.

ainsi procurer à leur ville les avantages commerciaux que leur assurait la soumission à la ligue maritime athénienne, quand, pour quelque raison particulière, il ne paraissait pas possible que l'État lui-même y adhérât formellement.

Le total des villes tributaires, d'après Aristophane [1], était de 1,000; c'est un chiffre rond, mais qui peut n'être pas au fond sensiblement exagéré, si on y fait entrer toutes les petites localités qui ne sont pas portées nommément sur les rôles officiels.

Mais ces listes mêmes nous montrent que nous n'avons pas affaire à un empire ayant des limites précises et une cohérence solide. Ses liens se relâchaient du côté de l'extérieur, là où il s'étendait le long du continent situé au delà de la mer; et la dépendance de mainte ville inscrite sur les rôles était parfois purement nominale. Aussi peut-on constater des déficits importants dans les tributs, qui à la fin, entre les années 446 et 440 (Ol. LXXXIII, 3 : LXXXV, 1) tombent de 460 talents à 423 1/2 environ [2]. On trouve aussi, dans la série des noms, des inégalités considérables. Tandis qu'en 443 (Ol. LXXXIII, 4) les villes des cercles tributaires d'Ionie et de Carie réunis atteignent le chiffre de 71, en 436 (Ol. LXXXVI, 1) les deux cercles n'en forment plus qu'un seul [3], et on n'y compte que 46 villes. Les Lyciens, qui, comme formant déjà une ligue de cités, sont entrés en bloc dans la confédération moyennant une redevance collective de 10 talents [4], disparaissent de la liste, absolument, en 446 (Ol. LXXXIII, 3); mais on y trouve encore la lointaine Phasélis, la plus excentrique des villes fédérées du

1) ARISTOPH., *Vesp.*, 707. BÖCKH, *Staatshaushaltung*, II, p. 664.

2) KÖHLER (*ibid.*, p. 133) compte 423 1/2 talents au lieu de 460. Cf. KIRCHHOFF, *Zur Geschichte des athenischen Staatsschatzes* (Abhandl. d. Berl. Akad., 1876), p. 29.

3) La fusion des deux cercles n'apparaît qu'en 436 (C. I. ATTIC., I, n. 244) : à ce moment, celui d'Ionie est le plus grand (THUC., III, 31), tandis que celui de Thrace se trouvait diminué par la défection des villes chalcidiennes et bottéiennes (KÖHLER, *op. cit.*, p. 133). Le total des noms portés sur les rôles des contributions est à celui des noms inscrits en 425 (Ol. LXXXVIII, 4) comme 2 est à 3 (KÖHLER, p. 121).

4) Sur les groupes de villes formant des *syntélies*, voy. KÖHLER (*op. cit.*, p. 122) qui fait figurer sur ses listes même les noms cités par Cratéros et non encore retrouvés dans les inscriptions.

côté de l'orient, port qui, en raison de l'extension de ses armements, avait intérêt à entretenir des relations étroites avec Athènes.

Ces oscillations n'ont pas exercé sur les finances de l'empire une influence visible. La somme de 460 talents se maintint pendant seize années comme total des tributs; puis, en 438 (Ol. LXXXV, 3), il y eut une augmentation qu'on peut évaluer en prenant pour échelle les villes de Thrace, par exemple, Mendé, la Samothrace, Potidée, dont les taxes s'élèvent respectivement de 5 talents à 8, de 4 à 6, et de 6 à 15 [1]. De cette façon, le total a atteint 600 talents. Une somme aussi énorme risquait moins encore que le tribut primitif d'être absorbée par les dépenses militaires : aussi, les excédants finirent par constituer le Trésor de l'État.

L'idée d'un trésor public est aussi ancienne à Athènes que la résolution de constituer une puissance maritime : on n'imagine pas une flotte sans trésor. Les mines d'argent du Laurium constituèrent le capital de fondation; mais l'histoire propre du Trésor athénien ne commence qu'au transfert de celui de Délos [2]. On raconte que l'argent fut confié à Périclès [3] : nous pouvons admettre en conséquence que c'est lui qui non seulement en a provoqué le déplacement, mais aussi en a réglé l'administration, comme étant devenu le trésor public d'Athènes.

Ce qui montre combien puissante a été en cette matière l'influence de Périclès, c'est qu'il passe pour avoir érigé en principe que la puissance d'Athènes reposait sur ses revenus. A une époque antérieure, c'étaient les tyrans qui appuyaient leur pouvoir sur l'or, c'étaient Polycrate, Pisistrate, les despotes siciliens ; mais, dans les États libres, on ne pouvait pas employer les mesures auxquelles un tyran avait recours pour former son trésor: aussi ces États n'étaient-ils pas en position de se lancer dans de grandes entreprises. Athènes fut la première cité de la Grèce qui fit appel à la puissance de l'or en même

[1]) Augmentation des tributs en 438 (C. I. ATTIC., I, p. 226).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 424-427.

[3]) Ἀθηναῖοι τῆς κατὰ θάλατταν ἡγεμονίας ἀντεχόμενοι τὰ ἐν Δήλῳ κοινῆ συνηγμένα χρήματα τάλαντα σχεδὸν ὀκτακισχίλια, μετήνεγκαν εἰς τὰς Ἀθήνας καὶ παρέδωκαν φυλάττειν Περικλεῖ (DIOD., XII, 38).

temps qu'à l'énergie de citoyens libres. C'est le mérite de Périclès d'avoir reconnu combien était précieux un tel avantage, et d'en avoir tiré parti; il vit là la véritable force d'Athènes, surtout en face de Sparte; celle-ci, en effet, par suite de l'insuffisance des ressources publiques et malgré toute la bravoure de ses citoyens, malgré l'importance de l'armée fédérale du Péloponnèse, fut toujours paralysée dans ses mouvements, et, dans diverses circonstances où il lui fallait de l'argent pour agir, elle fut à la merci du bon vouloir soit de ses alliés, soit des clergés de Delphes et d'Olympie, assez riches pour lui avancer les fonds nécessaires [1]. Il s'ensuivit qu'elle ne put jamais entreprendre que des campagnes isolées, ni poursuivre que des résultats éphémères. Une politique indépendante et ferme n'était possible qu'avec l'aide d'un trésor; aussi Périclès considéra-t-il que, pendant les années de paix, la tâche la plus pressante était d'en constituer un, qui fut placé sous la protection de la déesse Poliade.

Depuis longtemps, les dépôts les plus sûrs étaient les temples; c'est là que tout d'abord on a réuni des capitaux; c'est des prêtres qu'on a appris l'administration des finances [2]. Si donc il existait, à l'intérieur d'une commune pauvre en revenus publics, quelque sanctuaire dont les recettes et les réserves pécuniaires fussent considérables, la tentation était bien forte d'étendre à ce point la puissance de l'État qu'il pût faire servir à ses fins ces ressources, sans dépendre du bon vouloir du clergé. On peut signaler, au temps des Pisistratides, des empiètements de ce genre [3]. La déesse Poliade a été primitivement dotée de revenus fixes, que l'État lui garantissait; en retour, l'État s'est réservé un droit de surveillance et de contrôle sur le trésor du temple. C'est en quelque sorte, sous les formes les plus respectueuses possible, la sécularisation des biens du sanctuaire qu'on poursuivait, une conciliation entre

[1]) Thucyd., I, 121, 3. 143, 1. C'est ce qui explique le jugement des adversaires d'Athènes : ὠνητὴ Ἀθηναίων ἡ δύναμις μᾶλλον ἢ οἰκεία (Thucyd., I, 121, 3).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 52-53. Sur les opérations financières des prêtres, cf. E. Curtius, *Stellung des Priesterthums bei den Alten* (Berliner Universitätsrede vom 22 März 1878).

[3]) Voy. vol. I, p. 450, 3.

l'État et le clergé, grâce à laquelle en réalité tout tournait à l'avantage de l'État, sans que cependant on perdît jamais de vue ce qu'on devait à la religion.

C'est seulement au temps de Périclès que nous pouvons saisir avec quelque précision ces rapports tout particuliers qui existaient entre les finances d'Athènes et les temples [1]. A cette époque, l'excédant qui restait à l'État, après qu'on avait couvert les dépenses ordinaires, sur les revenus de l'année, fut confié à la déesse Poliade, réuni à son trésor propre, et mis comme lui à l'abri du lieu sacré. Mais ces sommes (c'est-à-dire essentiellement le montant des tributs) n'étaient là qu'en dépôt : elles appartenaient toujours au trésor public, pour la garde duquel l'État, depuis le transfert de la caisse fédérale, payait un soixantième des recettes de l'année ; c'était la part du temple, considérée comme une offrande sacrée prélevée sur une récolte [2].

La déesse avait en outre son trésor personnel, qu'alimentaient annuellement des fermages, des redevances obligatoires payées par les familles athéniennes [3], des amendes, des dîmes. Il formait avec le dépôt public ce qu'on appelait « les deniers de l'acropole », et comprenait aussi les autres objets précieux, les lingots d'or et d'argent, les présents sacrés qui venaient de l'État et des particuliers. Enfin, le manteau d'or de la Vierge (Παρθένος) constituait un capital spécial.

En réalité, l'État ne pouvait disposer librement que de son dépôt ; tout le reste était argent sacré, propriété de la déesse, dont le droit absolu était reconnu par ce fait même qu'on ne pouvait en utiliser aucune partie pour les besoins publics que sous la forme d'un emprunt [4], et qu'ainsi l'État contractait l'o-

[1]) Sur le mécanisme financier, cf. KIRCHHOFF, *op. cit.* La caisse des dépôts s'appelle παρακαταθήκη. La majeure partie des recettes courantes (τὰ προσίοντα) est fournie par les tributs. Il y a en outre un fonds de réserve (τὰ ὑπάρχοντα). Cf. ci-dessous, p. 537.

[2]) Ce soixantième (μνᾶν ἀπὸ τοῦ ταλάντου) était le seul versement que les Hellénotames pussent effectuer sans ordre spécial, mais sous le contrôle des *logistes*, comme l'a démontré KÖHLER (*Urkunden*, p. 104) d'après la suscription de la liste XXXIV.

[3]) Voy. vol. I, p. 457.

[4]) Les reconnaissances étaient exposées près du temple. (KIRCHHOFF, *op. cit.*, p. 41 sqq., et ci-dessous, p. 539.)

bligation d'en servir l'intérêt et d'en effectuer le remboursement. Mais, dans cette opération financière, le consentement du propriétaire était présumé tacitement. On avait recours aux deniers sacrés même avant d'avoir épuisé le dépôt ; et si on s'appliquait sérieusement à rembourser l'emprunt dès que les ressources le permettaient (c'est ainsi que les frais de la guerre de Samos furent couverts par les versements imposés aux Samiens vaincus), pourtant ces paiements, aussi bien que les intérêts soldés et les dîmes, enrichissaient finalement le fonds de réserve, et le but de toute cette institution était, en somme, que l'État, dans une circonstance donnée, pût mettre la main sur tout le numéraire de l'acropole, aussi bien que sur les objets précieux et les offrandes consacrées, en un mot, sur tout ce qui figurait dans l'inventaire.

Il s'agissait là non seulement de la propriété de la déesse nationale et tutélaire, d'Athêna-Polias, mais aussi de ce qui appartenait à Athêna-Nikê; et, lorsque les deux trésors sacrés furent réunis en un seul, on alla plus loin encore dans la concentration de tous les fonds de réserve à l'acropole. On y centralisa également les trésors des autres divinités dans une caisse commune [1], qui fut gardée au Parthénon à côté de celle d'Athêna, organisée d'une façon tout à fait analogue, et mise pareillement à la disposition de l'État. Ce fut l'œuvre d'une loi portée en 435, sous le gouvernement de Périclès, et qui compléta dans ses parties essentielles l'organisation du régime financier.

On avait donc ainsi à l'acropole, dans un même édifice, tous les deniers publics, aussi bien les fonds de l'État immédiatement utilisables que les trésors sacrés d'Athêna et des autres divinités ; mais ni les uns ni les autres ne pouvaient être employés que sous des conditions limitatives. Celles-ci, en fait, n'étaient qu'apparentes : car les intérêts payés ($1\frac{1}{2}$ °/₀) étaient si minimes, qu'il n'y avait pas à s'en préoccuper. Pourtant, ces restrictions servaient du moins à maintenir fermement la séparation entre les propriétés de l'État et celles des dieux, et mettaient un frein à l'excès des dépenses. Car

1) Sur le Trésor central, voy. KIRCHHOFF, *ibid.*, p. 44.

c'était d'un double point de vue qu'était sortie toute cette institution. D'une part, l'État devait au dernier instant être assuré de trouver sous sa main, en cas de besoin, toutes les valeurs monnayées et non monnayées que renfermait l'acropole ; d'autre part, il fallait le mettre à l'abri d'une prodigalité peu réfléchie, danger assez facile à prévoir dans une commune démocratique. C'est pourquoi, sur le dépôt confié à la déesse, on prélevait une certaine somme à laquelle on ne touchait jamais, qu'on mettait de côté pour parer à des éventualités tout à fait extraordinaires, par exemple à une attaque d'Athènes par mer. On avait aussi promulgué des règlements pour l'emploi même de l'argent public, qui établissaient dans le budget des dépenses des articles précis. Ainsi, dans la loi de 435, une somme fixe était attribuée aux constructions publiques, et le reste était réservé rigoureusement, puisque tout supplément de crédit affecté à ces travaux était limité à un maximum de 10,000 drachmes[1]. Toute proposition contraire à ces mesures devait être punie d'une amende, à moins qu'on n'eût obtenu pour la présenter une autorisation spéciale de l'assemblée. De telles mesures écartaient aussi ce danger, que les caprices soudains de quelque orateur populaire, accueillis par des oreilles complaisantes, ne vinssent à détruire l'équilibre nécessaire des recettes et des dépenses.

C'est conformément à ces principes économiques que l'administration même des finances était organisée. Les employés du trésor s'appelaient « trésoriers de la déesse » et « administrateurs des deniers sacrés de la déesse ; » il s'y adjoignit plus tard les « trésoriers des autres divinités[2]. » C'étaient en apparence des fonctionnaires religieux, mais en réalité des officiers civils, tirés chaque année au sort dans les premières classes des citoyens les plus imposés ; chacune des dix tribus

[1]) Le décret de 435 (Ol. LXXXVI, 2) décide de ἀποδοῦναι τοῖς θέοις τὰ χρήματα τὰ ὀφειλόμενα, en y ajoutant comme règle, en ce qui concerne les lingots et les objets de prix : μὴ χρῆσθαι μηδὲ ἀπαναλίσκειν ἀπ' αὐτῶν ἐς ἄλλο τι μηδὲ ἐς ταῦτα ὑπὲρ μυρίας δραχμὰς δοῦναι κελεύειν — — ἐὰν μὴ τὴν ἄδειαν ψηφίσηται ὁ δῆμος (C. I. Attic., I, 32).

[2]) Les administrateurs du Trésor s'appellent ταμίαι τῆς θεοῦ, ταμίαι τῶν ἱερῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίας et, depuis qu'il y eut un Trésor central, ταμίαι τῶν ἄλλων θεῶν. Liste des ταμίαι τῆς θεοῦ ap. C. I. Att., I. p. 225-226.

en fournissait un ; chargés au nom de l'État de procéder à des inventaires minutieux, ils devaient rendre leurs comptes à la république, et ils étaient soumis constamment au contrôle de l'assemblée, pendant toute la durée de leur gestion.

Il y avait aussi des fonctionnaires purement civils, les dix *Hellénotames*, institution amenée par la formation même de la Ligue maritime, et empruntée à Délos ; on les tirait également au sort parmi les citoyens riches. Ils avaient à prélever sur les excédants des recettes, dont le trésor de Délos forma le fonds le plus ancien, les sommes votées par les citoyens sur la proposition du Conseil, d'abord pour subvenir aux dépenses fédérales, puis pour servir à des desseins moins immédiats. A la fin de chaque année, ils effectuaient le versement du soixantième au Trésor sacré, de concert avec la haute Cour des comptes, les *Logistes* ou les « Trente ; » ils étaient, ainsi que leur caisse, sous la surveillance permanente du Conseil, et l'épistate ou président du jour, parmi les prytanes [1], portait sur lui la clef du Trésor.

Ainsi, la constitution collégiale des fonctionnaires, le concours de différentes autorités, la fortune même des employés, c'étaient là toutes les précautions qu'on pût prendre pour rendre consciencieuse l'administration des finances.

La filière actuellement suivie était donc celle-ci : les tributs échus, versés autrefois directement à Délos entre les mains des Hellénotames, furent perçus par le conseil des Cinq-Cents, et cela par l'intermédiaire des dix receveurs généraux appelés *Apodectes*. Cette perception se faisait le neuvième mois de l'année athénienne, à la grande fête de Dionysos. Les Apodectes versaient les espèces dans la caisse des Hellénotames, qui effectuaient les paiements votés et portaient le reliquat au trésor d'Athêna. L'état détaillé des entrées et des sorties passait en dernier lieu aux Logistes, qui le revisaient.

Toute cette comptabilité athénienne, nous l'avons aujourd'hui sous les yeux, clairement établie, dans des archives gravées sur la pierre. Nous avons les documents où était consigné et exposé publiquement l'état régulateur des contributions

[1]) Voy. vol. I, p. 480.

fédérales[1]. D'autres, mieux conservés et par suite plus importants, nous donnent le compte et la série des soixantièmes prélevés sur le total des tributs. Ces listes commencent à l'année 454/3[2], c'est-à-dire, immédiatement après le transfert du trésor de Délos, et comprennent une période de quinze ans, jusqu'en 440 [3]. Tous ces documents étaient réunis en un seul et même appareil de pierres, dressées près du grand temple. Elles donnent le total des tributs payés effectivement année par année, et attestent aussi la conscience avec laquelle l'État remplit les obligations vis-à-vis de la déesse ; tandis que d'autres pièces, rassemblées par les trésoriers, établissent après chaque jour de paie le compte des sommes tirées de la caisse du temple pour les besoins de l'État[4]. C'étaient des reconnaissances monumentales, qui fixaient, jusqu'à une drachme et une obole, ce que l'État devait à la déesse, en capital et intérêts.

Périclès, nous pouvons le conjecturer, prit à toutes ces institutions une part considérable, car, pour servir son activité politique, il avait surtout à cœur d'organiser la puissance économique d'Athènes. Par là, les ressources de la ville se sont notablement accrues ; leur emploi, dans les cas ordinaires ou extraordinaires, a été réglé avec précision. La caisse fédérale a été rattachée d'une façon indissoluble au système financier d'Athènes, pour constituer ainsi le budget de l'empire ;

1) En fait de liste d'estimation, τάξις φόρου (KÖHLER, *ibid.*, p. 64), liste suivant laquelle le Conseil taxait les villes (κατὰ τάδε ἔταξεν τὸν φόρον τῇσι πόλεσι ἡ βουλή), on ne possède que celle de 425 (Ol. LXXXVIII, 4) dans le C. I. ATTIC., I, n. 37. On y voit que, pour procéder à l'estimation chez les alliés, on doit envoyer deux commissaires par cercle.

2) On distingue, dans l'administration des finances athéniennes, deux époques, caractérisées par les autorités sur lesquelles on prend date : dans l'une, on compte par années de la βουλή, dans l'autre, par années d'une ἀρχή. La 34e ἀρχή tombe l'année de l'archontat d'Aristion (421/0. Ol. LXXXIX, 4); l'année initiale est donc 454/3 (Ol. LXXXI, 3). C'est à cette époque, par conséquent, que les *Logistes* ou les « Trente » furent sinon institués à nouveau, du moins chargés pour la première fois de calculer la part du temple (KÖHLER, *ibid.*, p. 108). La supputation d'après la βουλή a pour point de départ l'année 447/6 (Ol. LXXXIII, 2).

3) On les trouve aujourd'hui dans le C. I. ATTIC., I, n. 224-240.

4) Les pièces relatant les sommes livrées par le Trésorier général contiennent des indications sur les dépenses. Cf. κεφάλαιον ἀναλωμάτων (C. I. ATTIC., I, p. 82) : Ἀθηναῖοι ἀνήλωσαν — Ἑλληνοταμίαις παρεδόθη (*ibid.*, p. 85), etc.

et, à côté de la responsabilité rigoureuse de tous les fonctionnaires, la publicité de l'administration a servi à prévenir toute irrégularité, toute négligence. C'est par là seulement qu'Athènes, au moment d'une transformation qui, dans le cours d'un petit nombre d'années, a fait d'une modeste ville continentale, située sur le golfe Saronique, la capitale et la maîtresse d'un vaste empire maritime, a pu l'accomplir sans trouble et sans désordre.

En vérité, la multiplicité, et jusqu'à un certain point l'incertitude de ces revenus, le nombre de ces caisses différentes, la foule de ces receveurs, de ces payeurs, de ces contrôleurs, la séparation formelle du trésor de l'État et de celui du temple, faisaient de la surveillance de l'administration dans son ensemble, malgré toute la publicité imposée, une tâche bien difficile. Ces difficultés mêmes forçaient les citoyens à prendre un homme de confiance qui pût tout diriger; elles agrandissaient l'importance d'un homme d'État tel que Périclès et le rendaient indispensable à la république, parce que, mieux que personne, il embrassait d'un coup d'œil ce que devait et ce que pouvait faire l'État.

En ce qui concerne la fédération, Périclès ne voulait d'aucun accroissement qui pût en compromettre la situation. Il n'en était que plus jaloux de rehausser le prestige d'Athènes dans les contrées où elle ne pouvait établir sa suprématie, comme il fit sur le littoral du Pont-Euxin, et de nouer avec l'étranger de nouvelles et utiles relations. C'est à quoi lui servit l'établissement des clérouquies et des colonies.

On appelait *clérouques*[1] les propriétaires des κλῆροι ou lots de terres, qu'on attribuait à des citoyens d'Athènes, quand l'État avait à disposer de certains territoires situés en dehors de l'Attique. Il arrivait de diverses manières à les posséder : la plus ordinaire était la conquête.

Chalcis, en Eubée, fut la première ville où les Athéniens chassèrent une partie des habitants et confisquèrent leurs

[1]) Sur les clérouquies athéniennes, voyez KIRCHHOFF, *Ueber die Tributpflichtigkeit der attischen Kleruchen*, ap. Abhandl. der Berlin. Akad., 1873, p. 1-35. L'auteur y prouve contre Böckh, d'après les rôles de contributions, que les clérouques ne payaient point de tribut.

propriétés, la première ville grecque où le droit du vainqueur s'exerça sans ménagement et sans pitié [1]. Après l'établissement de la ligue maritime de Délos, on prit des mesures analogues, qui parurent nécessaires au maintien de la suprématie d'Athènes sur la mer et à la sûreté du commerce. Ainsi les Athéniens occupèrent, après l'avoir dévastée, la ville d'Eïon sur le Strymon [2], et l'île de Scyros, repaire de pirates qui empêchaient tout commerce avec la Thrace, devint une clérouquie athénienne [3].

De ce qui s'était produit accidentellement, à l'époque de Cimon, à la suite de circonstances particulières, Périclès fit une règle qu'on appliqua de temps en temps, et qu'on s'habitua insensiblement à considérer, de même que les distributions d'argent et les banquets, comme un élément essentiel d'une constitution démocratique. Les clérouquies, sous le gouvernement de Périclès, doivent avoir été bien plus nombreuses que ne le font connaître les documents conservés jusqu'à nous; car c'est un fait que, en Eubée notamment, une partie considérable du territoire, c'est-à-dire les deux tiers [4], a passé graduellement aux mains des citoyens athéniens. Il est donc vraisemblable qu'au moment où Histiæa fut détruite et Oréos fondée [5], des confiscations eurent lieu également à Chalcis, à Érétrie [6], à Carystos, et dans d'autres endroits: de même, à Samos. A côté des colons s'établissaient les dieux et les héros athéniens, à qui on donnait aussi des domaines. C'étaient là autant de rejetons du sanctuaire de la métropole; leurs revenus affluaient au trésor de la déesse Poliade [7], et par conséquent augmentaient la richesse publique d'Athènes.

1) Voy. vol. I, p. 493. A Chalcis, le nombre de 4000 clérouques indiqué par Hérodote (V. 77. VI, 100) n'a jamais été atteint (KIRCHHOFF, p. 18). D'après Élien (*Var. Hist.* VI. 1), il n'avait été distribué du temps de Clisthène que 2000 κλῆροι.

2) Voy. ci-dessus, p. 378.

3) THUCYD., I, 98. DIOD., XI, 60. Cf. ci-dessus, p. 378.

4) ANDOCID., *De pace*, § 9. Cf. ÆSCHIN., *De falsa legat.*, § 175. KIRCHHOFF, *ibid.*, p. 16 sqq.

5) Voy. ci-dessus, p. 447-448.

6) Pour Érétrie, voy. C. I. ATTIC., I, n. 339.

7) KIRCHHOFF, *Staatsschatz der Athener*, p. 52.

Mais ce n'est pas seulement par le droit de la guerre, c'est aussi par l'effet des traités que tel ou tel territoire fédéral est devenu une propriété des Athéniens; et, à coup sûr, l'idée de Périclès était tout particulièrement de favoriser l'extension pacifique d'une population attique dans l'Archipel, afin de gagner, par une annexion régulièrement consentie, des possessions dont ont ne pût jamais mettre en question la parfaite légitimité.

Les traces de semblables traités se retrouvent dans la taxe même des tributs. A Thasos, par exemple, il est difficile d'expliquer comment ils ont été décuplés par une élévation soudaine, si ce n'est parce que les terres confisquées ont été rendues aux habitants [1]. Mais le cas contraire est bien plus fréquent, et, dans les îles où s'étaient établis des clérouques athéniens, on voit le chiffre des contributions s'abaisser tout d'un coup. C'est qu'Athènes achetait des terrains, et payait l'intérêt du prix d'acquisition par un dégrèvement équivalent qui diminuait d'autant le tribut annuel. De tels arrangements étaient profitables aux deux parties : les confédérés y gagnaient un allègement notable, et Athènes y trouvait cet avantage précieux, d'affermir sa puissance sur des points d'appui de plus en plus solides. C'est ainsi que, dans la guerre de Samos, on put laisser en toute sécurité les otages sous la garde des clérouques de Lemnos. De même, sur les côtes de Thrace, à Andros, à Naxos [2], à Imbros, des citoyens d'Athènes s'installèrent à côté des indigènes, qui devinrent des alliés tributaires. Les Athéniens prenaient bien le nom de leur nouvelle résidence, et s'appelaient Imbriens, Lemniens, etc.; mais ils restaient des citoyens athéniens, inscrits dans leurs tribus athéniennes, dont les dix héros conservaient là-bas leurs sanc-

[1]) D'après les rôles de contributions, Thasos ne paie jusqu'en 449 (Ol. LXXXII, 4) que 3 talents; mais le tribut est porté à 30 talents à partir de 444 (Ol. LXXXIV, 1) et se maintient à ce chiffre, même après l'estimation de 425 (Ol. LXXXVIII, 4), probablement en vertu d'une convention d'après laquelle des mines ayant appartenu aux Thasiens, mais cédées aux Athéniens par le traité de paix de 462 (PLUT., *Cimon*, 14), furent restituées à Thasos moyennant une augmentation du tribut.

[2]) PLUT., *Pericl.*, 11, voy. KIRCHHOFF, *ibid.*, p. 25 sqq.

tuaires ; ils appartenaient, après comme avant, à l'armée de terre et de mer d'Athènes, représentaient partout les intérêts de la mère-patrie, et surveillaient la population non-athénienne [1]. On y trouvait en outre cet avantage, d'élever peu à peu une foule de citoyens pauvres au rang de propriétaires aisés, sans diminuer en rien l'effectif de la cité elle-même. C'était tirer parti des forces vives de la nation pour le plus grand bien de l'État, qu'on préservait en même temps des inconvénients résultant de l'excès de population dans la métropole. C'était donc, au point de vue de la politique extérieure et intérieure, une mesure des plus efficaces.

Sans doute, de toutes les entreprises réalisées par Athènes en vertu de son hégémonie maritime, aucune ne souleva plus de haines que les clérouquies, parce qu'elles aboutissaient fréquemment à violenter et à exploiter les confédérés. Cependant, tant que Périclès gouverna l'État, on se conduisit avec une sage modération. Le sort rigoureux d'Histiæa était justifié par des circonstances particulières; Chalcis, par contre, fut traitée avec une grande douceur. On approuva universellement l'expédition dans la Chersonèse de Thrace (452 : Ol. LXXXII, 1), où Périclès en personne conduisit mille citoyens, pour attacher ainsi étroitement à Athènes cette péninsule importante. Il fit également servir à la colonisation la campagne du Pont-Euxin [2] ; après la chute de Timésilaos, il établit à Sinope 600 Athéniens, à qui il assigna les propriétés du tyran expulsé [3]. Amisos, sous le commandement d'Athénoclès, fut rebâtie et prit le nom de « Pirée [4]. »

1) FOUCART (*Les Colonies des Athéniens*, 1879, dans les Mém. prés. par divers savants) a démontré que les clérouquies ont eu leur autonomie municipale, un Prytanée et une βουλή à elles, une organisation financière faite pour elles, etc. L'épitaphe d'un clérouque de Mélos nomme la tribu et le dème attiques auxquels il appartient. Il reste des monnaies de cuivre des communes-clérouquies de Myrina, Héphæstia,... etc.

2) Voy. ci-dessus, p. 518.

3) PLUT., *Pericl.*, 20.

4) THEOPOMP. ap. STRAB., p. 547. KÖHLER, *op. cit.*, p. 115. On a des monnaies d'Amisos avec l'inscription ΠΕΙΡΑΙΩΝ (LEAKE, *Num. Hellen.* Asia. 9). La distinction entre clérouquie (κληρουχία) et colonie (ἀποικία) ne peut être partout établie avec exactitude : il en est ainsi pour les établissements du Pont.

Les colonies de citoyens dépassèrent donc les limites de l'Archipel, au nord duquel se trouvait notamment la Thrace, qu'on chercha de plus en plus à s'annexer, en dépit de toutes les difficultés, à cause de sa richesse en forêts et en mines. Nous possédons encore aujourd'hui la stèle antique, qui contient le plébiscite voté vers la LXXXIV[e] olympiade, et en vertu duquel, grâce à l'intervention personnelle de Périclès [1], la ville de Bréa, située sur le territoire des Bisaltes, dans une contrée montagneuse abondamment pourvue d'eau, au nord de la Chalcidique [2] et au sud du Strymon, a été attribuée comme résidence à une commune de citoyens athéniens [3]. On lit dans ce document la prescription relative au sacrifice officiel qu'on doit offrir aux dieux pour la colonie nouvelle, l'élection de dix répartiteurs, les pleins pouvoirs confiés à Démoclide, auteur de la proposition, pour organiser la colonie, l'obligation imposée aux colons de respecter les domaines sacrés déjà existants, d'envoyer aux grandes Panathénées un taureau et deux brebis, l'injonction faite aux villes alliées de leur porter secours selon les traités, en cas de danger; de même, un autre article portant qu'on dressera des stèles où seront inscrits les noms de tous les colons, qu'on équipera 30 vaisseaux pour le transport, etc., etc. Ce qui montre en outre avec la dernière évidence le but social de cet établissement, c'est qu'on désigne, comme devant fournir les colons de Bréa, les deux dernières des classes de censitaires instituées par Solon.

C'est ainsi qu'au temps de Périclès on prenait soin des citoyens sans fortune [4]. Mais pour lui, sa pensée en cette circonstance allait bien au delà des intérêts et des besoins immédiats de la cité. Athènes avait déjà, par sa ligue maritime, la

[1]) Περικλῆς — ἔστειλεν εἰς Θρᾴκην χιλίους Βισάλταις συνοικήσοντας (PLUT., *Pericl.*, 11). Βρέα, πόλις [Θρᾴκης] εἰς ἣν ἀποικίαν ἐστείλαντο Ἀθηναῖοι (STEPH. BYZ., s. v.). La LXXXIV[e] olympiade correspond aux années 444-441.

[2]) Voy. vol. I, p. 532-534.

[3]) La charte de fondation de la colonie de Bréa a été publiée en même temps par BÖCKH (*Monatsber. der Berl. Akad.*, 1853, p. 147) et par SAUPPE (*Ber. d. Sächs. Ges. d. Wiss.*, 1853): elle figure dans le C. I. ATTIC., I. n. 39.

[4]) Voyez la liste des clérouquies dans l'*Appendice* placé à la fin du volume.

situation brillante d'une métropole riche en rejetons; car on aimait à identifier les relations des villes sujettes, vis-à-vis d'Athènes, avec celles qui liaient les colonies à la mère-patrie, et on désirait, en conséquence, les faire participer aux fêtes religieuses de la capitale. Mais Athènes devait aussi à ce moment diriger pour la Grèce entière l'essor de la colonisation, et se mettre à la tête de ces entreprises nationales, comme étant la première puissance maritime des Hellènes. Il se présenta pour elle, en Italie, une excellente occasion d'y parvenir.

Là, Sybaris était en ruines depuis plus d'un demi-siècle, lorsque les familles de la vieille ville qui avaient trouvé un refuge dans ses colonies de Scidros et de Laos [1] prirent la résolution de retourner dans leur patrie et de bâtir, sur l'emplacement de l'ancienne, une nouvelle Sybaris. Elles se mirent à l'œuvre avec ardeur ; mais leurs ennemis héréditaires, les Crotoniates [2], se jetèrent à la traverse, et cette tentative échoua [3]. Elles cherchèrent donc un appui au dehors, et s'adressèrent à Sparte. Si elles n'eurent pas recours immédiatement au plus puissant des États maritimes, cela tient vraisemblablement à ce qu'elles éprouvaient de l'aversion pour une ville démocratique comme Athènes : puis, il était naturel que les villes maritimes de l'étranger craignissent, en se rattachant à elle, de perdre leur indépendance. Cependant, Sparte rejeta ces propositions, et les députés arrivèrent à Athènes.

Celle-ci saisit l'occasion avec empressement; car l'échec de Coronée était une raison de plus d'accueillir avec joie une entreprise nouvelle, se présentant sous des auspices favorables. On exhuma d'antiques oracles qui parlaient de la domination d'Athènes en Italie ; l'ancienne prospérité des Sybarites se présenta sous des images séduisantes à l'esprit des Athéniens, et la cité tout entière fut saisie d'un enthousiasme plein d'espérances. Dans cette surexcitation générale, nul n'était plus ardent que Lampon, le plus occupé des prophètes et inter-

1) Herod., VI, 21.
2) Voy. vol. I, p. 551-552. 554.
3) Diod., XII, 10.

prètes d'oracles. Mais ce fut Périclès lui-même qui, en sa qualité d'homme d'État, prit en main toute l'affaire ; et déjà, avant la défection de l'Eubée (446 : Ol. LXXXIII, 3), les premiers vaisseaux athéniens passaient en Italie, sous la conduite de Lampon. Toutefois, avant même qu'on ne vît sortir de terre les murs et les maisons de la nouvelle Sybaris, l'entreprise courut de nouveau le risque d'avorter. Les familles de Sybarites, dont les habitations occupaient l'emplacement ancien, réclamèrent une série de charges honorifiques, la préséance dans les sacrifices, les terrains situés dans le voisinage de la ville ; elles voulaient former un patriciat urbain, et refusaient de concéder aux nouveaux venus l'égalité des droits civiques. Une lutte s'engagea ; les Sybarites furent repoussés et tués pour la plupart[1].

Alors les Athéniens eurent les mains libres ; et, sous l'impulsion de Périclès, qui, après la conclusion de la paix, devait être particulièrement intéressé à débarrasser la ville de ses éléments turbulents, ils commencèrent vers la fin de la première année de la LXXXIVe olympiade, au printemps de 443, la reconstruction de la ville italienne. Ils choisirent, sur le territoire de l'ancienne Sybaris, un emplacement où jaillissait depuis l'antiquité une source abondante, appelée Thuria, qui servait de fontaine[2]. C'est d'elle que la ville prit son nom de Thurii. Mais, cette fois, on n'y installa pas exclusivement des citoyens d'Athènes ; car Périclès voulait qu'il y eût là une fondation nationale, hellénique, et qu'on fît la tentative d'effacer, en dehors des limites étroites de la Grèce, les contrastes violents qui séparaient les races.

Sous la direction d'Hippodamos de Milet[3], Thurii fut dessinée sur le plan du Pirée, comme une grande ville avec des rues régulières ; quatre voies principales la traversaient dans sa longueur, trois dans sa largeur. Quant aux citoyens, ils furent partagés, selon leur provenance, en dix tribus ; trois d'entre elles, Arcas, Éléa, Achaïs, comprirent les colons du

[1]) Diod., XII, 11.
[2]) E. Curtius, *Griech. Quell. und Brunneninschriften*, p. 28 (Abh. d. Götting. Ges. d. Wiss., VIII, p. 180).
[3]) Voy. ci-dessus, p. 474.

Péloponnèse ; Athénaïs, Bœotia et Amphictyonis, ceux de la Grèce centrale ; Doris et Ias, les Asiatiques ; Eubœis et Nésiotis, les insulaires [1]. Ensuite, utilisant les lois de Charondas [2], on institua un régime démocratique tempéré ; des traités furent conclus avec les localités environnantes, et l'heureuse floraison de la jeune ville y attira une foule d'hommes distingués de tous les pays. C'est ainsi qu'aussitôt après la fondation on vit arriver Empédocle ; puis Protagoras, qui s'occupa aussi activement de la législation de Thurii ; Tisias, le maître de l'éloquence sicilienne ; Lysias d'Athènes, fils de Céphalos ; Hérodote d'Halicarnasse, etc., etc. Ainsi s'établit une république riche, bien policée ; la fertilité du territoire favorisa sa prospérité [3], et le succès de la colonie fut une gloire éclatante pour Athènes et pour son grand homme d'État.

Enfin, il faut ajouter à la série des villes fondées sous l'administration de Périclès, Amphipolis sur le Strymon. Pendant longtemps, à la suite des revers subis près de Drabescos [4], Athènes avait renoncé à toute tentative de pénétrer, en remontant la vallée du Strymon, dans le pays des Édons, race belliqueuse et jalouse de sa liberté. Elle se contentait d'être maîtresse de l'embouchure du fleuve. L'attaque recommença pour la première fois en 437 (Ol. LXXXV, 4) [5]. On fortifia une colline escarpée, que le Strymon entoure en demi-cercle, après qu'il est sorti d'un lac de forme allongée. Hagnon, fils de Nicias, fut le chef des colons qui, sur cette hauteur, bâtirent la ville d'Amphipolis. Celle-ci commandait la route qui, partant de la

1) DIOD., XII, 11.
2) Voy. ci-dessus, p. 113.
3) Monnaies de la nouvelle Sybaris ap. CARELLI, *Numm. Ital.*, p. 89 : 11-14.
4) Voy. ci-dessus, p. 398.
5) Sur la fondation d'Amphipolis, voy. WEISSENBORN, *Hellen*, p. 152. La date de cette fondation est un point de repère des plus importants en chronologie et sert à établir des dates antérieures. On sait que 28 ans auparavant, d'après Thucydide (IV, 102), avait eu lieu la défaite de Drabescos (465/4 : Ol. LXXVIII, 4), laquelle coïncide avec la défection de Thasos (ci-dessus, p. 388-399) : peu de temps auparavant avaient eu lieu la bataille de l'Eurymédon et le siège de Naxos (ci-dessus, p. 380. 392), événements dont la date se trouve déterminée à son tour par le changement de roi en Perse, Xerxès ayant été assassiné aussitôt après, en 465 (ci-dessus, p. 393, 1).

Macédoine, traverse la contrée et la fait communiquer avec l'Hellespont. Sa situation était tellement avantageuse qu'il suffit pour la défendre, vers l'est, d'une muraille transversale qui touchait au fleuve par ses deux extrémités. Cette colonie rassembla aussi une population grecque d'origine diverse; mais Athènes eut la direction du mouvement, et c'est elle principalement qui bénéficia des avantages qu'y trouva le commerce.

Telles furent les mesures, prises sous l'administration de Périclès, qui étendirent de plus en plus loin l'influence d'Athènes et accrurent d'une manière si efficace le bien-être de la ville. La prospérité, la tranquillité, la jouissance de la vie allaient devenir le bien commun de tous ses citoyens; et ce but fut atteint, autant que cela est possible dans les sociétés humaines. Les ressources propres au pays, et consistant en blé, vin, huile, miel, sel, etc., etc., devinrent de plus en plus abondantes par l'emploi intelligent qu'on en fit; les hauts fourneaux furent partout florissants, et les carrières de marbre d'Athènes eurent pour la première fois toute leur valeur, du jour où on eut la faculté comme le désir de les faire servir aux travaux publics. Dans un pays où la population était extraordinairement dense et s'accroissait d'une façon continue, il fallait déployer sans cesse une grande activité, une grande industrie, pour découvrir des sources de gain toujours nouvelles; et cette prospérité qui excita bientôt la jalousie de tous, les Athéniens l'ont due à leur tempérament laborieux et à leur esprit libre de préjugés. Loin d'adopter cette oisiveté du bel air, qui aime mieux mourir de faim que de prendre un métier au-dessous de la dignité d'un Hellène libre, on considérait à Athènes la paresse comme un vice : et celui qui dédaignait de combattre la gêne par le travail se déshonorait par cela même aux yeux de ses concitoyens. L'activité industrielle paraissait d'autant moins malséante, que les tâches purement mécaniques demeuraient abandonnées aux esclaves; le rôle des hommes libres était de surveiller ce travail, de le perfectionner par leur génie inventif, d'en augmenter la valeur par leur intelligence commerciale, et de donner ainsi aux affaires une extension qui leur fit dépasser le domaine des mé-

tiers proprement dits. Le régime démocratique réussissait surtout à supprimer l'étroitesse des préjugés de classes, à rendre justice à tout mérite légitime, à écarter sous toutes ses formes le despotisme de l'esprit de caste, et à favoriser ainsi par la liberté de la concurrence l'essor de l'industrie.

Cet essor même fut aidé par la franchise de relations dont on jouissait à Athènes. C'était, contrairement à Sparte, une ville ouverte, abordable, accueillante. Cette hospitalité, qu'on peut marquer depuis les temps anciens comme un des traits les plus aimables du caractère national et un des germes les plus féconds de la grandeur de la cité, a été vraiment un principe de la vie politique. Thémistocle et Périclès l'ont appliqué avec un succès merveilleux. En effet, du jour où Athènes sortit de sa situation modeste, elle devint le centre du monde grec; et quiconque se croyait un mérite supérieur dans l'art qu'il pratiquait savait que sur aucun autre théâtre il ne trouverait autant d'honneur et de profit. C'est ainsi que de tous les pays les industries les plus diverses furent importées à Athènes où, grâce à l'émulation des indigènes et des étrangers, grâce à l'échange incessant des inventions les plus nouvelles, elles atteignirent dans toutes leurs branches un développement inconnu jusque-là. Elles s'y firent en quelque sorte naturaliser, parce qu'aucune autre ville ne pouvait rivaliser avec Athènes. Celle-ci devint comme l'école de perfectionnement des industries et des métiers, le marché principal ouvert à toute fabrication supérieure: c'est là que les prix s'établissaient, que se fixait le goût. Qui ne connaissait pas Athènes ne connaissait pas la Grèce, et qui la connaissait ne se résignait guère à vivre ailleurs.

Mais l'attraction qu'exerçait cette ville avait aussi son côté dangereux. Les anciens éprouvaient une antipathie naturelle pour les trop grandes villes; ce qu'ils aimaient, c'était un corps de citoyens peu nombreux, facile à surveiller; ils devaient donc chercher à en prévenir l'accroissement. Le caractère familial des villes anciennes était cause aussi qu'on redoutait pardessus tout l'infusion du sang étranger dans la cité, comme devant nécessairement amener la dissolution des vieilles familles et du culte domestique, l'altération des mœurs et des

coutumes de la vie sociale. C'étaient là, au gré de bien des gens, des idées surannées; mais elles restaient tenaces et puissantes. En effet, si les citoyens gouvernaient eux-mêmes l'État, ne semblait-il pas d'autant plus nécessaire de ne pas laisser envahir la vieille souche par des végétations parasites? Il fallait donc, sans restreindre d'une façon nuisible le libre commerce avec l'étranger, chercher à garantir la cité athénienne contre la décomposition et la dégénérescence. Périclès le comprit à merveille; et c'est pourquoi, à un moment où on voulait n'aller toujours qu'en avant, en renversant les barrières encore existantes, il revint à l'antique et sévère législation d'Athènes.

Il s'y trouvait entre autres une loi ancienne, d'après laquelle ceux-là seulement pouvaient prétendre au plein droit de cité qui étaient, par leur père et par leur mère, enfants de l'Attique; car l'État ne reconnaissait comme légitimes que les mariages contractés entre des fils et des filles de citoyens. Mais cette prescription était tombée en désuétude.

En effet, bien qu'il existât certaines différences entre les citoyens de sang pur et les citoyens de sang mêlé[1], le contrôle, en ce qui concerne les droits essentiels du citoyen, ne s'exerçait pas bien rigoureusement. Pendant la crise médique, où tout ce qui apportait à la ville une force de plus fut accueilli volontiers, ce fut moins que jamais le moment d'y recourir : que serait-il advenu d'Athènes, si on avait exclu du corps des citoyens tous ceux que leur naissance en pouvait écarter, et même un Thémistocle, un Cimon? Ce fut tout autre chose, dans la période de paix qui suivit, lorsqu'on vit accourir de plus en plus à Athènes une population étrangère, hommes et femmes, attirée soit par les divertissements et par les fêtes, soit par le marché de la ville et l'argent qu'on y gagnait. L'affluence des hétaïres d'Ionie rendit de plus en plus nombreuses les unions illégitimes; et en même temps, le développement même de la démocratie et la gloire croissante d'Athènes firent graduellement du titre de citoyen un privilège lucratif. Il conférait le droit d'obtenir un lot dans le partage des terres, aussi bien

[1]) Voy. ci-dessus, p. 239.

que la jouissance de ces présents que des bienfaiteurs étrangers envoyaient assez fréquemment à la cité.

Dans une telle situation, il était à désirer que le droit de citoyen fût soumis à une surveillance plus scrupuleuse, et Périclès se chargea de rétablir dans toute sa rigueur l'ancienne législation. Ce fut une des premières mesures qu'il put réaliser, une fois qu'il eut conquis toute son influence ; et si cette circonstance met précisément en relief l'énergie et la résolution de sa conduite, on peut en conclure aussi quelle émotion il dut provoquer, que d'obstacles et d'inimitiés il trouva sur son chemin. Cette mesure était populaire, en ce sens qu'au profit des Athéniens authentiques elle retirait à des co-partageants sans droits les avantages attachés à la communauté, quand on procédait dans les îles à quelque distribution de terres[1] ; mais, en même temps, elle était conforme à l'esprit d'une constitution aristocratique, car elle tenait lieu du contrôle exercé jadis par l'Aréopage, c'est-à-dire, du droit de surveiller la liste des citoyens et d'en rayer tous les éléments inutiles, illégitimes ou dangereux.

La loi de Périclès ne pouvait être appliquée immédiatement avec une rigueur inexorable. Mais le principe fut rétabli à nouveau ; et, comme alors, en une année de grande cherté (445/4 : Ol. LXXXIII, 4) il arriva d'Égypte[2] un présent de 40,000 boisseaux de blé pour être distribué entre les citoyens, ceux-ci, par égoïsme, saisirent l'occasion d'appuyer l'exécution formelle de la loi. Le nombre de ceux qui profitèrent de cet envoi dépassa 14,000 ; le nombre des exclus monta à 4,760[3].

[1]) Böckh (*Staatshaushalt.*, I, p. 127) soupçonne une connexité entre la loi sur l'état civil et la répartition des terres en Eubée.

[2]) Philochore (ap. Schol. Aristoph., *Vesp.*, 716) cite comme auteur du présent Psammétique. Sintenis (ad Plutarch.) pense qu'il y a là confusion entre Psammétique et Inaros, tandis que Bergk (*Jahrb. f. Philol.*, 1852, p. 584) songe au père d'Inaros : mais il est impossible de reculer la loi de Périclès jusqu'à la LXXIX[e] olympiade. Il me semble infiniment plus simple d'admettre que les Grecs appelaient le petit-fils de Psammétique du même nom que son grand-père, et qu'il s'agit du fils d'Inaros, appelé aussi du nom libyen de Tannyras (Herod., III, 15). D'après von Gutschmidt (ad S. Sharpe, *Gesch. Ægyptens*, 1862 [*The History of Egypt*, 1852], I, p. 113), Thannyras et Psammétique sont deux frères.

[3]) Plutarque parle de 4760 individus vendus comme esclaves: l'expression est inexacte. Sur le chiffre de 14,000, voy. les données fournies ci-dessus (p. 282).

Parmi eux, il ne faut pas comprendre seulement ceux qui n'étaient qu'à demi citoyens par leur naissance, mais aussi ceux qui ne l'étaient pas du tout, les étrangers de toute catégorie qui s'étaient glissés sur les listes des citoyens. Beaucoup durent quitter le territoire; d'autres demeurèrent à titre de métèques; d'autres enfin, qui avaient introduit une action judiciaire contre l'État au sujet de leur exclusion et qui perdirent leur procès, furent vendus comme esclaves.

Ayant ainsi écarté les dangers croissants qui menaçaient la ville par suite de cet afflux débordant d'étrangers, Périclès put profiter d'autant plus librement des avantages qui en résultèrent dans tout le domaine de la vie publique. La floraison de l'industrie athénienne fut telle qu'on en rechercha partout les produits; par exemple, les métaux travaillés, les cuirs, les lampes, les ustensiles de toute sorte, et principalement les vases en terre cuite [1]. Une des foires annuelles les plus importantes de la Grèce fut celle des poteries, qui se tenait le second jour des Anthestéries. Les articles d'Athènes se répandirent sur toutes les côtes de la mer intérieure; ils remontèrent même le Nil jusqu'en Éthiopie, sur les vaisseaux des marchands phéniciens. Ainsi, l'industrie eut pour débouché un commerce d'exportation des plus actifs, qui amenait à Athènes l'or en abondance et multipliait pour ses citoyens les sources de profit.

La race ionienne avait du reste pour le trafic maritime une aptitude naturelle si marquée que cette activité avait moins besoin que les autres d'être excitée et encouragée par des mesures artificielles. Pourtant, l'Athènes de Périclès fit beaucoup pour l'entretenir : car, tandis que les constitutions aristocratiques, en général, n'étaient point favorables au mouvement commercial, il était au contraire dans l'esprit de la démocratie de faire autant que possible participer le plus

[1]) Macrob., V, 21, 10. Herod., V, 88. En Italie, les poteries attiques avaient déjà pénétré vers le milieu du v[e] siècle jusque dans la région du Pô, comme l'ont montré les fouilles d'Atria. Elles s'exportaient d'un autre côté jusque chez les Ethiopiens : οἱ Φοίνικες ἔμποροι εἰσάγουσιν αὐτοῖς κέραμον Ἀττικὸν καὶ χοῦς · τὰ γὰρ πλάσματά ἐστιν ὤνια ἐν τοῖς Χουσὶ τῇ ἑορτῇ (Scylax, 112. Cf. H. Blümner, *Gewerbliche Thätigkeit*, p. 66).

grand nombre aux affaires maritimes, qui, plus que tout le reste, augmentaient la richesse nationale, assuraient l'indépendance des citoyens, animaient l'activité industrielle, étendaient la suprématie de l'État sur la mer et refoulaient l'influence des nobles, propriétaires du sol. C'est pourquoi le commerce devint un des objectifs de la politique intérieure, surtout à Athènes, où sa prospérité était dans le rapport le plus étroit avec la tranquillité du pays et la puissance de la ville.

Jamais les Athéniens n'ont méconnu combien étaient fragiles les bases de leur suprématie maritime; et, quand leur vigilance inquiète vit de combien de ressources l'État avait besoin, à cause de la petitesse et de la pauvreté de son propre territoire, pour être en tout temps à la hauteur de sa tâche, ils crurent qu'ils ne pouvaient pas laisser à leur commerce la liberté de mouvements qui avait autrefois si puissamment aidé à son expansion. En conséquence, on interdit absolument l'exportation de tout ce qui était indispensable aux besoins de la république dans la guerre comme dans la paix ; par exemple, les grains, les bois de construction, le goudron, le lin, et autres matières analogues. Pour qu'on autorisât la sortie d'autres articles, tels que l'huile, il fallait préalablement que les approvisionnements publics fussent largement assurés.

Les dispositions les plus rigoureuses étaient celles qui réglaient le commerce du blé, parce qu'aucun État ne dépendait autant qu'Athènes des envois de l'étranger. Tout ralentissement dans l'exportation, toute hausse dans les mercuriales, même toute crainte de pareilles éventualités, était un accident menaçant pour la tranquillité et le bon ordre de la république. Le pain à bon marché, c'était là pour la cité la question vitale et la tâche la plus importante de la législation et de l'administration.

Aussi devait-on de ce côté laisser au hasard le moins de place possible, et c'est en ces matières qu'on imposa le plus d'entraves à la spéculation mercantile. Les armateurs et les commerçants en gros de l'Attique, qui faisaient venir le blé de la mer Noire, n'avaient pas le droit de choisir les ports où ils pouvaient espérer le meilleur débit de leurs chargements ; ils

devaient les conduire intacts à Athènes. Les marchands au détail, en retour, ne pouvaient acheter autant qu'il leur plaisait, mais seulement un nombre déterminé de boisseaux à la fois, et ne pouvaient vendre chaque boisseau qu'une obole au-dessus du prix de revient. C'étaient donc des espèces d'agents, à qui, au nom de l'État, on permettait seulement le bénéfice d'un intérêt de tant pour cent. Des fonctionnaires spéciaux[1] veillaient à l'exécution de ces lois sur les grains ; chaque infraction était punie comme un crime de haute trahison. Car le marchand, lui aussi, devait être avant tout un bon citoyen, obéissant à son devoir civique; il commettait un délit s'il tentait d'exploiter à son profit les embarras de l'État et de spéculer avantageusement sur la gêne de ses concitoyens.

On prit des mesures aussi violentes afin de concentrer le commerce maritime au Pirée, que la nature n'avait nullement disposé pour être le centre des affaires. Ainsi, les seuls vaisseaux que pût commanditer un Athénien étaient ceux qui devaient revenir en Attique avec un chargement de retour; car aucun capital athénien ne devait enrichir un comptoir étranger. On imposa aux alliés des traités qui les obligeaient à n'expédier certaines marchandises qu'au Pirée, à l'exclusion de tout autre port, et même sur certains bâtiments de transport fournis par l'État[2]. Une loi de ce genre réglait, par exemple, le trafic de l'ocre rouge de Céos[3], qu'on employait beaucoup comme matière colorante, même dans les constructions navales. On ne recula donc devant aucune mesure pour que le Pirée, le seul port de l'Attique qui eût le droit d'ancrage, devînt l'entrepôt de toute l'Hellade, et les villes maritimes alliées d'Athènes, en retour de leur indépendance perdue, n'eurent même pas la liberté de commerce et d'échange dans l'intérieur du territoire fédéral. Elles ne pouvaient mettre en vente leurs bois de construction, leur fer et leur cuivre, leur chanvre et leurs grains, que sous les conditions prescrites par l'État suzerain de la mer.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 357.

[2]) Xenoph., *De rep. Athen.*, 2, 11. Büchsenschütz, *Besitz und Erwerb im Alterthum*, p. 403.

[3]) Böckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 349. C. I. Attic., II, n. 546.

Si des considérations politiques entravaient d'une manière dure et vexatoire le libre essor du commerce, tout tendait d'autre part à le favoriser ; et la centralisation des affaires eut cet avantage, qu'on put s'occuper ainsi dans des proportions d'autant plus grandioses du seul entrepôt qui existât. Par sa flotte de guerre, l'État assurait les routes de la mer et protégeait la marine marchande, aussi bien dans les eaux de la Lycie et dans le Pont-Euxin que sur les côtes de l'Attique. On veillait aux intérêts des armateurs, par le privilège accordé aux capitaux engagés dans les entreprises commerciales de n'être pas frappés par les contributions de guerre, comme par l'institution de tribunaux de commerce [1], qui siégeaient pendant l'hiver et étaient tenus d'expédier rapidement les procès, pour épargner autant que possible aux gens d'affaires toute perte de temps et de bénéfices ; institution dont on trouva le modèle chez les Éginètes, qui ont beaucoup appris aux Athéniens en ce qui concerne la réglementation du commerce. Les droits d'entrée étaient minimes : 2 °/₀ de la valeur réelle.

Le soin que prit l'État de fournir une monnaie de bon aloi, de vérifier les poids et mesures, facilita et assura le mouvement des affaires. La double empreinte qui de très bonne heure remplaça à Athènes le coin unique, et fut ensuite imitée dans l'Asie-Mineure et ailleurs, empêchait la falsification du numéraire et était pour les transactions une garantie de plus. Comme les autres villes du monde grec où le commerce était actif, comme Chios, Samos, Rhodes, Athènes reconnut à son tour que rien n'est plus efficace pour maintenir la valeur de la monnaie que de conserver les empreintes anciennes. C'est pourquoi la tête d'Athêna et la chouette restèrent, sans altération essentielle, sur les drachmes attiques, qui gardèrent pour la même raison leur forme massive [2].

C'était encore une sécurité pour le commerce que les lois rigoureuses concernant les dettes, car elles servaient à affermir le crédit. Sous toutes ses formes, l'activité des citoyens était honorée et protégée.

1) Böckh, *op. cit.*, I, p. 711.

2) Sur l'influence régulatrice du système monétaire attique, voy. Brandis, *Münzwesen in Vorderasien*, p. 337.

La circulation monétaire était partout animée et lucrative ; pour placer avantageusement ses capitaux, on avait les fabriques, les commandites maritimes, les opérations sur les marchandises ou les banques, les mines, la location des maisons, etc. Personne ne croyait déroger en s'occupant d'affaires.

Quant aux négociants qui se trouvaient à l'étranger, ils étaient confiés aux soins de chargés d'affaires (πρόξενοι) résidant sur les lieux, qui, en vertu de leur charge honorifique et en leur qualité d'hôtes publics, veillaient sur les citoyens de la ville amie. Mais, sans cela, le citoyen athénien était déjà protégé contre tout dommage par la puissance même de l'État qui prenait sa cause en main ; et la crainte qu'inspiraient les juges d'Athènes avait ce résultat, que personne, dans la sphère de leur juridiction, n'osait s'attaquer à la propriété d'un Athénien. Plus sa prospérité grandit, plus la ville devint le centre d'un vaste empire maritime, et son port le premier marché où l'on trouvait à acheter les esclaves, les poissons et les peaux de la mer Noire, les bois de construction de la Thrace, les fruits de l'Eubée, les raisins de Rhodes, les vins des îles, les tapis de Milet, les métaux de Chypre, l'encens de Syrie, les dattes de Phénicie, le papyrus d'Égypte, le silphion de Cyrène, les friandises de Sicile, les fines chaussures de Sicyone, en un mot, tous les produits de l'étranger, en aussi grande abondance que ceux du territoire national.

§ V

LA VIE INTELLECTUELLE A ATHÈNES.

Cependant, cette activité féconde dont jouissait Athènes pendant les années de paix où gouverna Périclès lui valut encore des avantages d'un tout autre ordre que ceux que l'industrie et le commerce en retirèrent ; car les applications supérieures de l'esprit trouvèrent de plus en plus leur centre à Athènes, et nul ne montra plus d'ardeur à les encourager que

Périclès. C'est pourquoi il appela auprès de lui des hommes de valeur, sur le concours puissant desquels il pût compter pour donner l'impulsion aux études scientifiques et développer dans la vie sociale des tendances élevées. Ainsi, sur son invitation, le Syracusain Céphalos vint se fixer à Athènes : c'était un homme riche et considéré, qui s'était signalé par son attitude durant la lutte contre les tyrans de sa patrie, et dans la maison duquel les nobles études étaient cultivées avec amour. Il vécut pendant trente années au Pirée ; et, dans sa maturité comme dans sa vieillesse, il fut vraiment le type de l'Hellène pieux et sage [1]. Il s'attacha de toute son âme à la cité de Périclès, à laquelle il appartenait à titre de métèque, au point de réclamer comme un honneur de supporter pour la servir des prestations coûteuses ; sa demeure hospitalière était le rendez-vous des hommes les plus distingués par leur esprit.

Du reste les personnages éminents du temps n'avaient pas besoin de motifs spéciaux pour se sentir attirés vers Athènes. Moins le commerce littéraire était étendu, plus les relations personnelles et l'échange oral des idées avaient d'importance, à une époque surtout comme celle dont il est question, où, à la suite de grands événements nationaux, la vie intellectuelle s'éveillait et se répandait dans toutes les directions, où l'élan scientifique s'ouvrait un libre chemin, incapable désormais de se reposer sur aucun terrain à l'ombre de la coutume et de la tradition. Comme Sparte autrefois [2], Athènes reçut toutes les découvertes nouvelles que l'esprit hellénique avait faites dans l'art et dans la science. Mais il y eut entre elles cette différence, qu'Athènes ne fut pas seulement pour les hommes supérieurs un lieu de réunion, mais devint leur véritable patrie, et que les idées scientifiques n'y trouvèrent pas seulement un marché où elles étaient cotées et jetées dans la circulation, mais

[1]) Sur Céphalos, voy. Lysias, *In Eratosthen.*, § 4. La chronologie appliquée autrefois à sa famille (cf. O. Müller, *Griech. Literat.*, II, p. 369) a été rectifiée par Vater et Westermann (*Lysiæ orationes*, 1854, p. vi). D'après leurs recherches, Céphalos a été appelé à Athènes vers 448 (Ol. LXXXIII, 1) : son fils Lysias y naquit en 432 (Ol. LXXXVII, 1) et émigra à l'âge de 16 ans, après la mort de son père, avec son frère Polémarchos, à Thurii, où il resta jusqu'en 412.

[2]) Voy. vol. I, p. 357.

encore un terrain où elles prirent racine, comme elles trouvèrent dans le peuple athénien un public attentif, avide de savoir, prompt à tout saisir.

Pisistrate et les Pisistratides avaient déjà préparé les voies. Les recueils d'ouvrages écrits dont ils dotèrent Athènes assuraient aux recherches littéraires et historiques des avantages qui ne se rencontraient nulle part ailleurs. Il n'est donc pas surprenant de voir, même avant Périclès, les penseurs faire le voyage d'Athènes. Parmi eux on peut citer Phérécyde de Léros, qui fit de cette ville sa seconde patrie; c'était un homme qui vivait tout entier dans les traditions du passé, et qui se donna pour tâche de démêler l'amas confus des légendes divines et héroïques. C'est là qu'il trouva l'occasion de ressusciter dans ses écrits les ancêtres des familles qui, de son temps, conquirent une gloire nouvelle dans les guerres de l'Indépendance, et il s'éleva ainsi des brumes de l'âge héroïque jusqu'aux faits éclatants du présent, passant du fils de l'Ajax homérique jusqu'au vainqueur de Marathon [1].

Il était naturel que les premiers ouvriers de l'histoire, auxquels Phérécyde, par sa manière, se rattachait complètement, n'eussent porté leurs regards que sur les cycles légendaires et les antiquités de certaines familles, de certaines villes, de certaines contrées. Ceux-là furent les *logographes* [2] ioniens, ainsi appelés parce que, dans le langage de la prose, ils ont exposé tout ce qu'ils avaient rassemblé et découvert de remarquable touchant la fondation des villes, les légendes d'autrefois, la nature et les institutions des différents pays. Ainsi, dès le milieu du VIe siècle, Cadmos de Milet et Acusilaos d'Argos écrivirent sur les antiquités de leur pays [3].

Hécatée [4] poussa plus avant et plus profondément ses recherches. Il vivait à une époque déjà trop agitée pour qu'il se

[1]) Voy. la généalogie de Miltiade, depuis Philæas, fils d'Ajax Télamonien, d'après Phérécyde, ap. *Fragm. Hist. Græc.*, I, p. 73.

[2]) Sur le sens du nom de λογογράφος, voy. G. CURTIUS, *Bericht der Sächs. Ges. d. Wiss.*. 1866, p. 141.

[3]) Cadmos, Phérécyde et Hécatée sont cités par Strabon (p. 18) comme les fondateurs de la littérature en prose. Suivant A. SCHÄFER (*Quellenkunde der griech. Gesch.*, § 6), Cadmos est un personnage mythique.

[4]) Voy. ci-dessus, p. 202-203.

contentât de reproduire naïvement les traditions des âges précédents. Il chercha à étendre à toutes les côtes des mers voisines le cercle de ses informations relatives aux pays et aux peuples; il rectifia les cartes milésiennes [1] et étudia avec un zèle tout particulier les institutions du peuple égyptien. Cet esprit scientifique, énergique, hardi, entraîna à sa suite plusieurs de ses compatriotes, entre autres Charon de Lampsaque. Mais, si nombreux et si féconds que fussent ces germes de l'investigation historique, l'Ionie, en revanche, ne fournissait point par elle-même la matière d'une histoire spéciale : il n'y avait pas là une seule ville qui eût marché avec constance, avec héroïsme, vers un but élevé. Il était encore moins possible de parler d'histoire nationale, tant que les Hellènes continuèrent à vivre des deux côtés de la mer sans intérêts communs, dans une foule de républiques isolées, quoique voisines. Pour la première fois, quand toutes les forces nationales des Hellènes se réunirent contre les Perses sous la conduite d'un État tel qu'Athènes, il y eut là comme un point de départ possible pour arriver à une histoire générale de l'Hellade. Ce point de départ, il fallait le saisir d'une intuition nette et rapide; c'est là la gloire immortelle d'Hérodote d'Halicarnasse, qui, dépassant par ce fait seul les récits légendaires et les descriptions locales des logographes, a élevé cette histoire rudimentaire à la dignité d'un art.

Sa ville natale était d'ailleurs merveilleusement propre à ouvrir devant lui un large et libre horizon. Là, en effet, sur la lisière de la Carie, au centre d'un mouvement commercial des plus actifs, il put, dès sa première jeunesse, apprendre à connaître les Barbares et les Hellènes, la race dorienne et la race ionienne, la liberté républicaine et le régime despotique, les puissances continentales et les puissances maritimes; en un mot, tous les contrastes vivants qui agitaient le monde. Halicarnasse était une colonie de Trœzène [2], ville ionienne; aussi, bien que cet établissement eût été fondé officiellement au nom de la race dorienne et d'un État dorien, bien qu'Halicarnasse elle-même eût appartenu longtemps à l'hexapole

[1]) Voy. ci-dessus, p. 55-204.
[2]) Voy. vol. I, p. 148.

dorienne de l'Asie-Mineure, elle n'en avait pas moins conservé son caractère ionien, et les inscriptions de la ville prouvent qu'à l'époque d'Hérodote le dialecte et l'écriture des Ioniens étaient en usage dans les documents officiels. Lui-même sortait d'une souche ionienne; sa famille comptait parmi les plus considérées de la cité et avait aussi des ramifications à Chios [1]. Hérodote fut élevé dans le respect et l'admiration de l'empire des Perses, dont sa patrie, au moment où il naquit (entre 490 et 480) [2], faisait partie depuis deux générations. Mais elle était en même temps le centre d'un État à part, qui embrassait le littoral environnant ainsi que le groupe des îles situées en face, Cos, Nisyros et Calymna, qui avait une petite flotte, et qui, sous la gouvernement des princes cariens et notamment d'Artémise, femme d'un grand cœur et d'un grand sens politique [3], avait atteint une brillante prospérité. Toutefois, la vie propre de la commune hellénique s'était maintenue, sous la dynastie carienne, assez puissante et assez intense pour que le jeune Hérodote s'y trouvât à une excellente école de politique pratique.

Quant à son élan poétique, à sa connaissance des légendes populaires et des chants de l'Hellade, il en fut redevable à son oncle Panyasis, particulièrement versé dans la science des signes divins et l'interprétation des oracles, et en même temps poète d'une inspiration originale, capable de faire revivre l'épopée ionienne sans être un pâle imitateur d'Homère, car il mit en œuvre avec une vaste érudition le cycle légendaire d'Héraclès, qui, plus que tous les autres héros, était un trait d'union entre le monde hellénique et le monde non-hellénique. Ce fut lui aussi qui amena Hérodote à porter son regard investigateur au delà des faits isolés et locaux jusqu'à une synthèse historique plus large, et les événements extraordinaires par

[1]) L'opinion que j'exprimais déjà dans la première édition sur l'ionisme inné — et non pas acquis — d'Hérodote se trouve confirmée par les inscriptions découvertes depuis à Halicarnasse. Cf. ma récension de l'ouvrage de Newton, *History of discoveries at Halicarnassus* (ap. *Götting. gelehrte Anzeigen*, 1862, p. 1149 : Sauppe (ap. *Nachrichten der Götting. Ges. d. Wiss.*, 1863, p. 327).

[2]) D'après Eusèbe, la naissance d'Hérodote est de l'an 484.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 314.

lesquels s'annonça la chute précipitée de l'empire des Perses dirigèrent la pensée du jeune homme, à mesure qu'il grandissait, vers la recherche des lois en vertu desquelles les États s'élèvent et s'abîment tour à tour. Dans sa foi vraiment antique, il voyait les dieux commander aux Hellènes et aux Barbares; il entendait dans les oracles leur parole prophétique. Pour le Barbare, leurs voies sont impénétrables: mais le regard plus serein de l'Hellène les découvre; et Hérodote lui-même y consacra sa vie, vie mouvementée, instable, voyageuse, qui le mena de Cyrène à Ecbatane, d'Éléphantis au Bosphore cimmérien [1], mais en même temps vie de concentration intérieure, dont le but était de voir de haut la multiplicité changeante des choses humaines et de reconnaître leur connexion dans la marche même de leur développement.

Pourtant, Hérodote n'eut pas le loisir d'observer le monde dans une contemplation pensive; il fut entraîné, lui aussi, dans les luttes de son temps. Après Artémise, notamment, dont il ne parle jamais qu'avec une vénération marquée, et après son fils Pisindélis, le gouvernement d'Halicarnasse passa aux mains de Lygdamis, petit-fils d'Artémise : c'est sous ce prince que se produisit, contre le mouvement national qui, depuis la journée de Mycale, s'était manifesté dans la plupart des villes grecques situées sur le littoral de l'Asie-Mineure, une réaction appuyée par les Perses. Les chefs du parti populaire, et parmi eux Panyasis et Hérodote, furent exilés [2]. Ils trouvèrent une patrie nouvelle à Samos, où le jeune homme apprit à connaître la civilisation grecque dans sa plus haute expression et affermit ses principes politiques. Après des tentatives répétées pour reconquérir leur ville natale, tentatives qui coûtèrent la vie à Panyasis, les bannis rentrèrent avec leur

[1]) Sur l'αὐτοψία d'Hérodote en Asie, voy. Matzat ap. *Hermes*, VI, p. 392.

[2]) Sur l'histoire d'Halicarnasse au temps d'Hérodote, à propos d'un texte de contrat passé entre le peuple d'Halicarnasse et Salmacis, d'une part, et Lygdamis, d'autre part, voy. Sauppe, *op. cit.* et Kirchhoff, *Studien zur Gesch. des griech. Alphabets*, 3e édit., p. 4. L'inscription est interprétée d'une manière différente par A. Bauer (*Herodots Biographie*, ap. Sitzungsber. d. Wiener Akad., 1878, p. 405), qui rejette la tradition de l'exil d'Hérodote et autres semblables, comme reposant uniquement sur la notice de Suidas, s. v. Ἡρόδοτος.

parti ; ils furent réinstallés dans leurs propriétés par un traité solennel, et, grâce à des concessions consenties par le tyran, on parvint à concilier les factions, si bien que Lygdamis conserva au moins une partie de sa puissance. Mais, plus tard, il fut chassé ; et déjà en 454 (Ol. LXXXI, 3) Halicarnasse figure comme ville libre sur les listes de la confédération attique [1].

A cette époque se place le voyage le plus important d'Hérodote, l'exploration de la vallée du Nil.

L'Égypte était une école supérieure ouverte à tous les esprits passionnés pour les connaissances d'un ordre élevé ; c'est là seulement qu'on trouvait les traditions d'un clergé instruit, les monuments de l'histoire la plus reculée, et, depuis longtemps déjà, on discutait vivement pour établir en quoi les Égyptiens avaient l'avance sur les Hellènes, et ce qu'on leur avait pris pour l'importer en Hellade. Depuis que la Grèce était devenue le soutien de l'Égypte [2], la révélation de la vieille terre des merveilles avait été singulièrement facilitée. Psammétique avait confié à des Ioniens, fixés dans le pays, des enfants égyptiens pour qu'ils apprissent l'écriture et la langue grecques; et le rapprochement mutuel des deux races eut ce résultat, qu'on put non seulement connaître ce que l'antiquité égyptienne avait de caractéristique et d'extraordinaire, mais aussi saisir plus sûrement en quoi elle s'accordait avec la tradition hellénique.

Pour séjourner en Égypte, Hérodote profita du moment où le pays, après la grande insurrection, c'est-à-dire après 455 (Ol. LXXXI, 2) [3], était redevenu tranquille ; puis, une fois de retour dans sa patrie, il commença à mettre en œuvre, à loisir, les matériaux qu'il avait amassés.

Alors, de la contemplation de l'antique et de l'immuable, il passa dans le monde de la civilisation vivante, que soutenaient les exploits de Thémistocle, d'Aristide et de Cimon ; et quand, à Samos, trait d'union entre l'Ionie et Athènes, il vit de ses yeux la puissance d'une ville qui formait déjà comme

[1]) L'accession d'Halicarnasse à la Ligue maritime doit être placée à peu près à l'époque de la bataille de l'Eurymédon.

[2]) Voy. vol. I, p. 527.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 416-417, 439.

le centre de l'histoire grecque, il se sentit attiré par une force irrésistible loin de l'Orient mutilé et débile, loin de l'Ionie impuissante à s'aider elle-même, vers Athènes, au sein de cette cité à laquelle se rattachait l'avenir du peuple tout entier. Comme ses voyages nombreux et ses immenses lectures le mettaient en état de comparer les pays et les époques, il lui parut d'autant plus évident que les actions des Athéniens dépassaient en véritable grandeur et en conséquences importantes tout ce qui s'était fait jusque-là, qu'elles marquaient leur empreinte sur toute l'histoire contemporaine. Trouvant de plus la vie athénienne non pas déréglée et fiévreuse comme celle des républiques ioniennes, mais, grâce au développement complet de la liberté politique, bien ordonnée, dirigée d'une façon sûre et calme par un esprit supérieur, il dut voir en cet homme le génie même de son temps.

Combien Hérodote vénérait Périclès, il le prouve lui-même en racontant le songe d'Agariste qui, peu de temps avant sa délivrance, eut la vision qu'elle enfantait un lion. C'est de cette façon que les dieux annoncent la naissance des hommes qui marqueront dans l'histoire du monde, afin de les accréditer dans leur mission extraordinaire[1]. Mais, plus Hérodote se montre d'ailleurs réservé et plus il a de calme épique, plus il ressort clairement de son œuvre entière qu'il avait le sentiment profond de la haute gloire d'Athènes, comme étant la ville qui avait sauvé l'Hellade, et que cette conviction lui venait de son étude propre de l'histoire contemporaine, plus aussi son livre devient la plus éclatante glorification des Athéniens, dont les exploits le rendirent historien, d'ethnographe qu'il était, et, d'une façon plus générale, donnèrent naissance à l'histoire grecque elle-même. Sans doute, Hérodote a aussi entretenu avec Périclès des relations personnelles ; car, quelle plus grande satisfaction celui-ci pouvait-il ressentir que de voir le rôle politique de sa ville natale et sa propre politique

[1]) L'épisode relatif aux Alcméonides (Herod., VI, 121-131) a été rédigé (suivant Kirchhoff, *Entstehungszeit des herodot. Geschichtswerks*, p. 39) après le retour d'Hérodote à Athènes, dans l'été de 430, au moment où Périclès fut d'abord attaqué en paroles, puis impliqué dans un procès (Cf. vol. III, ch. I § 5).

nationale si hautement appréciés par un Ionien, et surtout par un esprit si indépendant et de vues si larges ? Il n'avait rien de plus à désirer, sinon, d'une part, qu'Hérodote réussît à terminer son vaste ouvrage, en sorte que par là la prétention des Athéniens à diriger les affaires de la Grèce parût la conséquence naturelle des événements qui s'étaient déroulés précédemment, et, d'autre part, que cette conception historique se répandît le plus possible. C'est donc par l'initiative de Périclès qu'Hérodote, ayant achevé à Athènes, vers 446, les premiers livres de son histoire, en fit dans cette ville des lectures publiques [1].

Sur la proposition d'un Athénien nommé Anytos, il reçut de la cité, à titre d'hommage, un présent de 10 talents (58,940 fr.). On sentait bien que la plus solide de toutes les gloires est celle qui n'a besoin pour héraut que d'un historien véridique. Ce qui montre de quelle popularité jouissaient ses ouvrages à Athènes vers 441 [2], c'est que l'*Antigone* de Sophocle, représentée au printemps de cette même année, contient une allusion à Hérodote, conçue dans des termes tels qu'elle fut immédiatement saisie par les spectateurs [3].

Mais Hérodote avait encore trop d'ardeur juvénile et de curiosité pour s'en tenir à ce qu'il avait appris jusque-là. Il était déjà naturalisé citoyen d'Athènes quand la fondation de Thurii lui offrit une occasion nouvelle de voir le monde et d'enrichir ses connaissances ; il ne put y résister. Son histoire des guerres de l'Indépendance était devenue peu à peu l'histoire de la politique athénienne ; c'est pourquoi il voulut la suivre aussi sur la scène de l'Occident, dans les contrées qui, pour la première fois alors, étaient entrées dans sa sphère

1) La lecture faite par Hérodote à Athènes est attestée par Eusèbe (Hieron., ad Ol. LXXXIII, 4 : Vers. Armen. ad Ol. LXXXIII, 3, et Syncell.) et par l'Athénien Diyllos (ap. Plut., *De malign. Herod.*, 26). Ce que dit ce dernier d'une proposition d'Anytos tendant à faire allouer à l'historien un prix d'honneur de 10 talents sert de confirmation au renseignement donné par Eusèbe (cf. Kirchhoff, *op. cit.*, p. 10).

2) L'ἀκμή d'Hérodote tombe l'année de la fondation de Thurii (*Rhein. Mus.*, XXXI, 49).

3) Sur le rapport que l'on constate entre un passage de Sophocle (*Antigon.*, 905-912) et un passage d'Hérodote (III, 119), voy. Kirchhoff, *op. cit*, p. 8.

d'action. Après l'année 432, il revint à Athènes pour reprendre et terminer son œuvre interrompue.

Dans cette nouvelle phase de l'histoire grecque, la méthode primitive, celle des *logographes*, comme on les appelait, n'a pas été complètement abandonnée. On continua à mettre en ordre les traditions du passé, comme avait fait Phérécyde, et on essaya tout d'abord d'établir une chronologie exacte pour les faits les plus anciens. Pour y parvenir, on n'avait d'autres ressources que les arbres généalogiques de quelques familles princières, et on utilisa notamment les registres généalogiques des Nélides de l'Attique ; ces archives avaient été vraisemblablement recueillies à Athènes du temps de Pisistrate ; elles remontaient, avec une authenticité suffisante, environ jusqu'au commencement du IXe siècle avant notre ère [1].

Tandis qu'Hérodote rattache ses supputations aux généalogies des dynasties orientales, et surtout des Héraclides de Lydie [2], pour déterminer l'époque de l'Héraclès grec et de la guerre de Troie, c'est un de ses contemporains, Hellanicos de Lesbos, qui le premier se servit de documents grecs pour établir une chronologie systématique des temps préhistoriques [3]. Parmi ces documents, les mieux ordonnés et les plus utiles lui parurent être les listes des rois d'Athènes, qui évaluaient à 397 années la durée totale de la dynastie des Nélides jusqu'à la création de l'archontat décennal (752 : Ol. VII, 1), c'est-à-dire la période qui va, en remontant, d'Alcméon à Mélanthos. L'avènement des Nélides ayant été la conséquence de l'invasion des Héraclides, on le prit comme point de repère pour dater ce dernier fait, qu'on fixa à l'année 1149 ; on plaça deux générations plus tard, en 1209, la chute de Troie.

Par là fut instituée du même coup une chronologie comparée de l'antiquité grecque ; et, bien qu'un pareil travail n'ait pu s'accomplir sans que l'esprit de système ne fît souvent violence à la tradition, lorsqu'on raccourcissait ou qu'on allongeait arbitrairement les listes des rois légendaires et des

[1]) Cf. J. Brandis, *De temporum græcorum antiquissimorum rationibus*, Bonn, 1857, p. 10 : et ci-dessus, vol. I, p. 179.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 448.

[3]) Sur Hellanicos, cf. Köhler, *Comm. in hon. Mommseni* [1877], p. 376.

héros pour réaliser les synchronismes désirés [1], du moins il attesta aussi la tendance qui portait le génie hellénique à dominer, à trier, à ordonner l'amas des matériaux. Cette fois encore, Athènes fit sentir sa supériorité dans le domaine de la littérature. Il est vrai que le système chronologique d'Hellanicos n'eut point une valeur nationale; il s'établit dans le Péloponnèse des supputations qui s'en écartèrent, et auxquelles plus tard les chronologistes alexandrins trouvèrent bon de se référer.

Cependant, sous l'influence d'Athènes se développa une troisième manière d'envisager et de présenter les événements : ce fut l'histoire contemporaine proprement dite. Car, tandis que Hérodote raconte les faits qui dans le cours rapide de l'évolution étaient bientôt devenus le passé, et évite, avec une réserve délicate, de peindre de trop près des contemporains et des amis, ou d'altérer par une couleur partiale le caractère idéal de son œuvre, il y eut d'autres écrivains de sang ionien qui se jetèrent avec toute l'ardeur de leur race dans le présent vivant, et traduisirent librement les impressions que leur laissaient les personnalités les plus éminentes du jour.

Le plus célèbre parmi eux est Ion de Chios, vrai Ionien, nature complexe, intelligence riche et souple ; un des premiers qui aient écrit en vers et en prose, il disputait la palme de la tragédie aux maîtres athéniens, et en même temps racontait l'histoire ancienne de son pays. Mais il dut sa valeur propre à la vie active où il se mêla immédiatement, au commerce qu'il entretenait, dans les différentes villes de la Grèce, avec les plus distingués de ses contemporains. Ainsi, nous le trouvons même à Sparte, où il entonne, à la table royale, un chant d'honneur pour célébrer le roi de la race de Proclès, probablement Archidamos, successeur de Léotychide [2]. Mais il résida surtout à Athènes, et y précéda même Hérodote. C'est là qu'il entra en relations avec Eschyle, et qu'il consacra un présent votif, de la dédicace duquel nous avons des traces encore aujourd'hui; c'est pendant ce séjour que, ainsi qu'on peut

[1]) Cf. Kirchhoff, ap. *Hermes*, VIII, 190.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 401.

le supposer, il décora de ses vers les trois hermès dressés sur le marché en l'honneur du vainqueur d'Eïon [1]. En effet, il fréquenta beaucoup Cimon : il l'entendit chanter des chansons à table, et raconter avec une bonne humeur familière des épisodes de ses campagnes ; comment, par exemple, il avait fait deux parts du butin conquis en Thrace et laissé aux alliés la liberté de choisir soit les captifs, soit les ornements qu'ils portaient. Les alliés, comme Cimon s'y attendait, s'étaient jetés sur le lot qui attirait le regard et riaient sous cape de la simplicité du général, qui allait s'embarrasser de ces Perses fainéants. Mais, plus tard, le prix élevé qu'il mit à leur rançon procura aux Athéniens un gain considérable, si bien qu'il suffit à entretenir la flotte pendant plusieurs mois, et qu'une somme importante fut en outre versée au Trésor [2].

Ion était lié également avec Périclès ; il l'entendit, lui aussi, après la guerre de Samos, avec le sentiment de sa propre valeur, se comparer fièrement à Agamemnon qui était resté dix ans devant Troie, tandis que lui n'avait mis que quelques mois à réduire le plus puissant des États insulaires. Mais le plus charmant tableau qu'Ion nous présente, c'est sa rencontre avec Sophocle, à Chios, dans un festin donné par le proxène d'Athènes, Hermésiléos, à l'illustre Athénien. C'est là qu'il nous peint le poète défendant contre un maître d'école pédant quelques vers de Phrynichos, dérobant par un stratagème habile un baiser au bel enfant qui servait d'échanson, et prétendant par là réfuter Périclès, qui avait coutume de dire de lui : « C'est un bon poète, mais un piètre général. »

De tels traits nous permettent de jeter un coup d'œil sur la vie familière des grands hommes d'Athènes, et sont le com-

[1]) C. I. Attic., I, n. 395. Kirchhoff (ap. *Hermes*, V, 58) rapporte à Ion les trois épigrammes, également en dialecte ionien, que donne Plutarque (*Cimon*, 7).

[2]) D'après Plutarque (*Cimon*, 9), les prisonniers perses auraient été pris à Sestos et à Byzance. Mais ce ne peut être lors de la prise de Sestos en 478, car c'était Xanthippos qui commandait alors les Athéniens. Si l'on suppose que Sestos fut abandonnée à l'époque et prise de nouveau dans quelqu'une des années suivantes, l'hypothèse laisse encore subsister des difficultés. Évidemment, Plutarque a inexactement reproduit le récit d'Ion. (Cf. ci-dessus, p. 378).

plément attrayant des traditions insuffisantes. Voilà ce qu'Ion racontait dans ses *Mémoires* historiques [1], où il ne dédaignait pas de dessiner aussi l'extérieur des personnages qu'il mettait en scène, par exemple, la figure et les cheveux ondulés de Cimon, l'air sévère et la mine hautaine de Périclès. En réalité, ce n'était pas un observateur impartial: il tenait de sa famille des tendances aristocratiques. C'est pour cela qu'il s'attacha à Cimon, et que, quand le parti de ce dernier eut le dessous, il se retira d'Athènes pour un assez long temps[2].

Stésimbrotos, qui, comme citoyen de Thasos, peut être compté aussi parmi les Ioniens[3], se trouva dans une situation analogue pour écrire l'histoire contemporaine [4]. Il résida presque constamment à Athènes jusqu'à la guerre du Péloponnèse, s'occupant d'enseignement à la façon des sophistes, étudiant les questions homériques, et retraçant la vie de Thémistocle, de Thucydide et de Périclès; dans ces ouvrages, il traita ce dernier, ainsi que Thémistocle, avec une antipathie visible, tandis qu'il vénérait le fils de Mélésias, et Cimon pareillement, comme les représentants du bon vieux temps. Chez lui, plus encore que chez Ion, l'homme de parti domine; et, quelque mérite qu'ils aient eu tous les deux à créer l'histoire contemporaine, sous la forme de biographies et de mémoires, on peut dire que, dès le début, cette branche de l'histoire grecque a été défigurée par des préjugés de coterie et par la manie des commérages bourgeois.

De toutes les directions suivies par l'esprit dans ses recherches, c'est à la philosophie surtout que Périclès s'appliqua de la façon la plus personnelle. Mais il sut se garder de l'exclusivisme où étaient tombés les pythagoriciens; il repoussa toute espèce de philosophie politique, toute alliance avec ceux qui voulaient assurer à leurs principes de vie sociale et à leur méthode de penser une influence dirigeante, et former une

1) L'histoire contemporaine en forme de *Mémoires* (ἡ τῶν πράξεων καί βίων ἡλικιῶτις ἱστορία) est définie et jugée par Plutarque (*Pericl.*, 3).

2) Voy. ci-dessus, p. 456.

3) Voy. ci-dessus, p. 226.

4) Sur Ion et Stésimbrotos, cf. Rühl, *Quellen Plutarchs im Leben Kimons*, p. 29.

aristocratie dans l'État. Il n'adopta même aucun système particulier, sentant bien que cela eût été difficile à concilier avec la tâche d'un homme d'État. Il rechercha la fréquentation d'Anaxagore, de Zénon, de Damon, de Protagoras, comme la façon la plus délicate de jouir de la vie, et il fit son possible pour que tous ceux de ses concitoyens qui se sentaient des besoins intellectuels d'un ordre supérieur eussent la faculté de puiser aux sources nouvelles de la sagesse, sans être obligés de les aller chercher au loin et en divers lieux.

On atteignit d'autres résultats plus importants encore. Non seulement la culture philosophique devint accessible aux Athéniens, et par suite au reste des Hellènes, mais la science elle-même, en se développant, s'engagea dans des voies nouvelles. La spéculation s'affranchit des traditions locales des écoles, etsortit hardiment de leur cercle étroit. Les tendances les plus opposées se rencontrèrent, pour se compléter, se corriger, s'exciter mutuellement; on eut conscience des éléments communs ainsi que des contrastes qu'offrait dans son ensemble la civilisation nationale; la complexité de la vie intellectuelle et morale fut ainsi, pour la première fois, mise au jour à Athènes et saisie d'un coup d'œil. Ce ne fut point par suite d'un arrangement artificiel ou d'une circonstance fortuite, mais plutôt par la conséquence nécessaire du développement de l'histoire nationale, qu'Athènes devint le siège de la philosophie, le foyer de toutes les études supérieures. C'est là que se rencontrèrent les penseurs de l'Ionie, les disciples de Parménide et d'Empédocle, et les sophistes; l'ardeur de connaître se réveillait toujours plus puissante, et des sujets toujours nouveaux s'offraient aux investigations de la science.

Il est vrai que ce zèle se fourvoya souvent : le désir d'étendre et de vulgariser les connaissances compromit le sérieux et la solidité de la science elle-même. La sophistique, du reste, visait à ce but, de rendre superflues, en répandant partout une culture générale et une certaine habileté formelle à manier la pensée et la parole, les sciences spéciales qui reposent sur une instruction approfondie et sur une sérieuse expérience; véritable expression de l'esprit du temps, qui voulait tout réformer d'après les principes de la raison, qui, dans sa suffisance

présomptueuse, rejetait comme surannées les idées et les coutumes traditionnelles, et ainsi conduisait fatalement à cette superficialité universelle et vaine que représente si bien Hippias d'Élis, contemporain de Protagoras, quoique plus jeune que lui. Sur tous les sujets, petits ou grands, les sophistes de cette espèce avaient leur jugement tout prêt; et derrière cette fausse sagesse, toute creuse et toute bavarde, s'évanouissaient les hauts problèmes, les questions vitales de la philosophie.

D'autre part, il ne faut pas méconnaître que la sophistique contenait beaucoup de germes féconds de vraie science, dont l'éclosion profita particulièrement à l'Athènes de Périclès. C'est ainsi que Protagoras inaugura les études de linguistique en examinant théoriquement la construction grammaticale de la langue, les formes des mots, les tournures des phrases, en enseignant leur emploi légitime, en établissant une terminologie scientifique. Des sophistes plus jeunes, notamment Prodicos de Céos et Hippias, qui tous deux se firent aussi remarquer à Athènes comme hommes d'État, continuèrent ces recherches. Prodicos fit de la pensée et de la parole un seul et même exercice, en enseignant les différences exactes des synonymes. De pareilles études devaient répandre même dans le grand public l'activité intellectuelle; elles affirmaient le sentiment de la langue, contribuaient à un perfectionnement plus délicat de la pensée et de la parole, et conduisaient à l'examen critique des poèmes anciens, à des recherches d'histoire littéraire et de philologie, comme le prouvent les travaux de Stésimbrotos sur Homère [1]. Quant à Hippias, il s'occupa aussi d'histoire politique et y apporta des vues toutes nouvelles; il commença, en effet, à comparer entre elles les institutions des différents États, donnant ainsi la critique

[1]) Les premiers qui aient écrit sur Homère au temps de Périclès sont Théagène de Rhégion, Métrodoros de Lampsaque, Stésimbrotos de Thasos et Glaucos (Wolf, *Prolegom.*, p. 162). L'authenticité de l'écrit de Stésimbrotos sur Thémistocle, Périclès et Thucydide, est défendue par W. Vischer, *Kleine Schriften*, I, p. 26, et von Wilamowitz, ap. *Hermes*, XII, p. 362. A. Schmidt (*Das Perikl. Zeitalter*) le classe au premier rang parmi les sources. Cet optimisme est combattu par A. Schäfer (ap. v. Sybels, *Hist. Zeitschrift*, N. F. IV, p. 211) et par U. Köhler (*ibid.*).

historique comme base à la science du gouvernement. De même qu'Hippodamos [1] avait fait du tracé des rues et de la construction des villes une des applications de la science, de même, on soumit à la théorie l'économie rurale et l'horticulture; on fit connaître au public les expériences et les traitements qui, jusque-là, avaient été le secret des familles sacerdotales desservant les sanctuaires d'Asclépios. L'Asclépiade Hippocrate de Cos, qui, lui aussi, se trouva à Athènes au temps de Périclès et y reçut le titre de citoyen honoraire, peut être regardé comme le père de la littérature médicale [2]. C'était un chercheur et un maître, dans le sens le plus élevé du mot; de plus, aussi étranger que possible, par sa grandeur morale et surtout par son noble désintéressement, à l'esprit sophistique du jour, bien qu'on le cite comme un disciple des sophistes.

Parmi les sciences naturelles, l'astronomie fut à cette époque spécialement cultivée à Athènes. Pour savoir à quel degré les Grecs d'Ionie, soit par leurs recherches personnelles, soit par les emprunts qu'ils firent à la sagesse orientale, étaient déjà arrivés dans cet ordre de connaissances, il suffit de nommer Thalès de Milet [3]. Son contemporain Phérécyde avait fait à Syros des observations sur le solstice; il paraît avoir utilisé pour ses expériences une grotte de cette île, connue des anciens sous le nom de « Grotte du Soleil » [4]. Il y avait dans d'autres contrées des montagnes rocheuses qui, coupant l'horizon par des lignes nettes, facilitaient grandement l'observation des points extrêmes, au nord et au sud, où se levait le soleil. C'est ainsi que la haute montagne du Lépétymnos servait aux Méthymnéens de Lesbos, et l'Ida aux habitants de Ténédos : des recherches astronomiques furent faites, ici par Cléostratos, là par Matricétas [5].

1) Voy. ci-dessus, p. 471.

2) Sur les prédécesseurs d'Hippocrate et les bases de sa science, voy. Daremberg, ap. *Revue Archéologique*, 1868.

3) Voy. ci-dessus, p, 136, 463-464.

4) Diog. Laert., I, 11. Schol. Hom., *Odyss.*, XV, 403. Redlich, *Der Astronom Meton*, p. 22, 35.

5) Theophr., *De sign. pluv.*, I, § 4, p. 783. Schn. Cf. Forchhammer et O. Müller, *Zur Topogr. von Athen*, 1838, p. 9. Redlich, *ibid.*, p. 19 sqq.

De ce côté encore, Athènes était un centre tout indiqué pour le développement des sciences naturelles, car au nord-est de la ville se dressait l'escarpement hardi du Lycabettos, éminemment propre à rendre les mêmes services que le Lépétymnos et l'Ida. Dans les plus longs jours, en effet, on voit le soleil sortir directement de l'angle que forment les unes avec les autres les arêtes vives du Lycabettos et les lignes du Brilessos au second plan. Cette configuration privilégiée de l'Attique fut reconnue et mise à profit, du jour où un certain Phaeinos, qui vint s'établir à Athènes comme métèque, y transporta les observations célestes commencées dans l'Asie-Mineure et arriva, grâce au Lycabettos, à une détermination plus précise du solstice.

Athènes fut dès lors, elle aussi, un foyer d'études astronomiques ; et c'est du temps de Périclès que les observations célestes furent poussées avec un grand zèle, surtout par Méton, une des personnalités les plus brillantes de l'Athènes d'autrefois. Il suivit l'enseignement des sophistes, qui y florissait ; il devint un maître dans l'art de l'arpentage, que la Grèce reçut de la vallée du Nil, patrie de la géométrie ; il fut aussi un architecte, dans le genre d'Hippodamos ; il exécuta des travaux hydrauliques qui le rendirent célèbre. Mais c'est à l'astronomie qu'il dut vraiment sa gloire propre ; il y reprit les études de Phaeinos, et, pour arriver à déterminer scientifiquement la révolution annuelle du soleil, il inventa un instrument qu'il appela *héliotropion*. C'était sans doute une sorte de cadran solaire, une plaque avec une tige verticale qui, dans le plus long jour de l'année, projetait à midi l'ombre la plus courte, et dont on se servait en conséquence pour marquer le jour du solstice d'été. Cet *héliotropion* fut établi à Athènes en 433 (Ol. LXXXVI, 4) [1]. Méton associa à ses recherches Euctémon et Philippos ; et ce qui nous fait mesurer la grandeur de leurs travaux, c'est qu'on a constaté que d'Athènes ces observations s'étendirent jusqu'aux Cyclades, à la Macédoine et à la Thrace.

1) L'érection de l'ἡλιοτρόπιον sur le Pnyx prouve que les calculs de Méton étaient appréciés des Athéniens cultivés, et en particulier de Périclès (Göttling, *De Metonis heliotropio*, 1861, p. 10).

Cette école produisit aussi des travaux très importants pour la réforme du calendrier athénien.

Jusque-là on ne connaissait que l'octaétéride [1] ou période de 8 années, sur lesquelles il y en avait 3 de 13 mois, afin d'égaliser l'année lunaire et l'année solaire. Mais, comme 8 de ces années solaires ne font pas tout à fait 99 mois lunaires, ce cycle manquait nécessairement son but; il fallait de nouveaux expédients; et, comme on ne faisait là que des essais purement empiriques, c'était une source de perturbations toujours nouvelles. On avait établi trop peu de jours complémentaires; aussi, du temps de Périclès, il arriva fréquemment que le commencement du mois ne coïncidait pas avec la nouvelle lune. Méton et ses collaborateurs trouvèrent par le calcul que, dans un cycle de 6,940 jours, on pouvait obtenir une concordance plus exacte. Ils formèrent ainsi une période de 235 mois, constituant un cycle de 19 ans, qu'on appela « la grande année » ou « l'année de Méton. » A l'invention de ce cycle intercalaire se rattache l'établissement d'un nouveau calendrier. Méton dressa une table où les années étaient distribuées selon son cycle, et où l'on voyait indiqués en même temps les jours de solstice et d'équinoxe, comme le lever et le coucher de certaines constellations qui avaient quelque importance pour les affaires publiques, ou qui passaient pour influer sur l'état de la température.

Ce calendrier, accueilli et admiré comme un progrès considérable de la science, ne fut pourtant pas adopté immédiatement et officiellement par l'État [2]. L'octaétéride d'autrefois était tenue pour une institution consacrée par la religion, et tous ceux qui, dans la cité, restaient attachés aux idées conservatrices protestaient contre cette innovation. En outre, on faisait remarquer avec raison qu'il fallait d'abord que le calendrier fût mis à l'essai et fît ses preuves, avant de bouleverser d'après lui l'année athénienne et de s'écarter de la tradition

1) Voy. vol. I, p. 401. 424-425.

2) Usener (ap. *Rhein. Mus.*, 1879, p. 403) place l'introduction officielle du calendrier réformé, non plus, comme Böckh, en 330 (Ol. CXII, 2), mais en 312 (Ol. CXVII, 1). Sur la supputation du temps κατ' ἄρχοντα et κατὰ θεόν, cf. Usener, *ibid.*, p. 419.

commune à tous les Hellènes. Enfin, il arriva que la confection du calendrier coïncida avec la fin des années de paix, avec un moment d'effervescence violente et de soulèvement passionné contre l'administration de Périclès. Donc, si vivement que Périclès lui-même pût désirer de voir Athènes, par sa nouvelle organisation de l'année, précéder et éclairer encore les autres États, le vieux calendrier n'en resta pas moins dans l'usage public, avec tout son désordre, et Athènes n'eut d'abord que la gloire d'une découverte scientifique qui peu à peu fut adoptée universellement en Grèce et en Italie.

Quant à la littérature, aucune de ses branches ne s'est plus développée avec la vie publique que l'éloquence.

L'éloquence ne pouvait fleurir que parmi des Ioniens ; car cette race seule avait un penchant inné à communiquer ses pensées d'une façon vivante. Seule elle goûtait l'aisance, la plénitude, l'éclat de la parole. C'est aussi dans les villes d'Ionie, sans aucun doute, que s'est révélée l'éloquence politique, qui se donne pour tâche de diriger l'opinion publique et les décisions des citoyens. Mais l'éloquence grecque ne trouva qu'à Athènes, pour la première fois, sa forme achevée. C'est là que se perfectionna vraiment la harangue publique, parce que tout citoyen avait le droit et souvent le devoir de prendre la parole. L'éloquence semblait se rattacher si étroitement à la vie politique des Athéniens, qu'on la représentait comme ayant été déjà la base de la constitution de Thésée [1]. Mais, pour cette raison même, ce n'était pas l'objet d'un art spécial, qu'on séparât par la pensée de la vie publique, mais bien l'expression naturelle de l'expérience pratique et de la capacité gouvernementale ; car on ne pouvait s'imaginer alors un chef populaire qui ne fût pas en même temps un homme d'État éprouvé dans la paix et dans la guerre, qui n'eût pas conquis par sa vie publique le droit de se faire écouter et obéir de ses concitoyens. Et même, plus l'éloquence devint une puissance propre à diriger les affaires de la cité, plus la langue elle-même s'éleva à un nouveau degré de culture, lorsqu'Athènes devint le centre de l'histoire : là, il ne se forma

[1]) Voy. vol. I, p. 425.

point un dialecte mêlé où se confondaient des éléments empruntés à des pays différents, ni un langage artificiel, fatalement incolore et froid du moment qu'il se serait écarté du fonds populaire ; mais c'est du parler domestique que sortit un idiome nouveau, où se déploya tout entière, pour la première fois, la force native de la langue grecque, devenue en même temps l'expression particulière de la civilisation athénienne.

La langue grecque s'était déjà largement développée en Ionie. C'est dans le dialecte ionien qu'était déposé, à côté de l'épopée homérique et post-homérique et aussi des hymnes, tout le trésor de la poésie élégiaque et iambique. C'est aussi en Ionie qu'on avait commencé à faire de l'écriture un usage un peu étendu. Elle fut tout d'abord mise au service de l'art national; les poésies épiques qui avaient été composées sans le secours de l'écriture, et étaient devenues la propriété du peuple, se répandirent avec son aide, prirent une forme définitive, et se continuèrent. C'est dans les écoles de rapsodes que s'introduisirent pour la première fois la lecture et l'écriture. Aussi on se représentait Homère lui-même comme un maître de lecture[1], et lorsque les chantres épiques plus récents, Arctinos, Leschès et d'autres, rattachèrent aux grands poèmes héroïques leurs œuvres, où ils cherchaient à compléter, à étendre et à coordonner la matière de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, l'usage de l'écriture était déjà familier aux poètes; et par là, l'art des rapsodes lui-même prit un caractère plus scientifique.

Mais bientôt naquit, en Ionie pareillement et grâce à la diffusion de l'écriture, un mode tout à fait nouveau de communications littéraires, par lequel on ne se proposait pas d'émouvoir la foule qui écoutait, mais de répandre dans le grand public les conquêtes de la spéculation scientifique. En vue de la publicité, philosophes et historiens écrivirent en prose; et, dans le VIe siècle, le goût de la composition et de la lecture se propagea avec une grande rapidité à travers toute l'Ionie, où Samos en particulier devint pour l'écriture une école de perfectionnement.

1) Sur les représentations figurées d'Homère, voy. MICHAELIS, ap. Jahns *Griech. Bilderchroniken* [1873], p. 57-60.

La prose cependant ne se développa point en opposition avec la poésie ; il n'y avait pas encore de séparation entre les deux genres. Les poètes conteurs adoptèrent franchement le langage de la vie familière, le ton vif de la conversation, et les maximes qui exprimaient l'esprit et la sagesse populaires passèrent des fables ésopiques dans la littérature proprement dite. Archiloque en usait avec prédilection, ainsi qu'Hérodote [1]. Puis, on s'était si bien habitué à l'enseignement des poètes, que même des philosophes spéculatifs donnaient à leurs théories un vêtement poétique, comme fit Xénophane [2], qui parcourut la Grèce pour déclamer ses doctrines en véritable rapsode. Les narrations d'Hérodote étaient aussi arrangées de façon à échauffer une foule attentive, et l'allure poétique de son exposition ne se peut méconnaître. Son style s'épanche d'un cours aisé, avec l'ampleur tranquille d'un chant épique ; ses pensées se déroulent simplement, dans un enchaînement un peu lâche ; il regarde avec les yeux d'un aède le peuple groupé autour de lui ; il veut le réjouir et l'enthousiasmer par des récits qui le captivent. Pour la philosophie, la langue ne se prêtait pas encore à rendre sous une forme exacte et précise l'évolution de la pensée. Les leçons d'Héraclite avaient l'allure d'oracles sibyllins : il aimait un langage poétique et imagé, laissant à deviner plus qu'il n'expliquait ; et, abstraction faite de la difficulté des idées, la structure de la phrase elle-même était si peu claire et transparente, qu'on ne savait pas reconnaître avec certitude l'ordonnance du discours.

Donc, si riche que fût la littérature des Ioniens, la prose chez eux n'existait pas encore ; elle existait encore moins dans d'autres pays. En somme, le développement de la poésie et de la prose, en tant que genres distincts, a été fort tardif en Grèce. Il est aisé de constater dans les hymnes de Pindare, à côté d'images de haut vol, des tournures et des pensées d'un ton tout à fait prosaïque. La formation du style de la prose fut un progrès littéraire réalisé à Athènes. La langue était encore

[1]) Influence de l'αἶνος sur la poésie et la prose (Zurborg, ap. *Hermes*, X, [1876] p. 213).

[2]) Voy. ci-dessus, p. 465.

assez alerte et assez jeune pour prendre l'empreinte propre de l'esprit attique, de cet esprit qui, en opposition avec l'Ionie non seulement dans le costume et dans les mœurs, mais aussi dans le langage, s'affirme par une simplicité plus grande et par une forme plus dégagée.

On parlait en Attique un dialecte intermédiaire, pour ainsi dire, entre les différents idiomes des races grecques, et, par là, singulièrement propre à devenir un organe commun qui permît à tous les Hellènes instruits de s'entendre. En effet, quoique proche parent de l'ionien, il s'était débarrassé de maintes formes, de maintes particularités ioniennes qui avaient cours dans les îles et sur le littoral d'outre-mer, par exemple, de la tendance à décomposer les voyelles ; d'autre part, on y remarque maints détails communs aux dialectes du continent européen, tel que l'usage du son *a* long, se maintenant après la lettre *r* comme après les voyelles et les diphtongues, tandis que l'assourdissement en *e* long est adopté par les Ioniens [1].

Ce dialecte servit d'instrument au génie des Athéniens et reçut son empreinte. Leur caractère énergique s'impatientait de toute perte de temps ; leur goût inné pour la mesure leur faisait haïr l'enflure et la prolixité, et leur intelligence lumineuse avait en horreur l'obscurité ou les teintes indécises : en toute chose, ils avaient coutume d'aller au but franchement et délibérément. C'est pourquoi, dans leur bouche, l'expression a été plus nette et plus brève, la langue plus grave, plus virile, plus forte ; chez eux, les mots sont frappés pour rendre des conceptions plus précises ; la pensée abstraite prend le pas sur les images sensibles ; au lieu de suivre simplement la série des idées, on a appris à exprimer, au moyen d'une construction plus délicate, les différentes formes par lesquelles une idée appuie, motive et élargit les autres ; et c'est pourquoi se sont développées dans l'idiome grec des ressources que la

[1]) Le τ dans τήμερον, τῆτες, γλῶττα, etc. indique la concordance du dialecte attique avec l'éolien : ττ est attico-éolien, de même que τθ. En ce qui concerne l'ᾱ et l'η, l'attique occupe une position moyenne, et c'est précisément à la langue populaire qu'appartenaient des formes comme ὦ Δάματερ. L'attique a en propre une tendance aux formes maigres et contractes.

langue primitive, celle de la poésie et du chant, n'avaient jamais mises au jour. Ainsi, le style philosophique d'Anaxagore, qui composa ses ouvrages à Athènes, se distingue déjà de celui de ses devanciers par l'ordonnance plus exacte de la période, bien que chez lui domine encore l'habitude de faire succéder l'une à l'autre de courtes propositions.

C'est par cette évolution progressive que se façonna l'éloquence attique ; et ainsi, maniée par Périclès, elle devint une puissance qui gouverna l'État. A cette époque, la lecture et l'écriture étaient déjà universellement répandues dans Athènes, ce qui contribua essentiellement à faire du talent oratoire un objet d'étude. En effet, la parole n'était rien à l'origine que l'expression naturelle de connaissances acquises ; on crut donc que la même force intellectuelle formait la pensée et lui fournissait le mot propre, et on attribua en conséquence l'éloquence même de Périclès à sa liaison avec Anaxagore [1].

L'usage de publier les discours perfectionna l'art de la composition ; les orateurs s'accoutumèrent à être plus exigeants pour eux-mêmes ; l'expression devint plus serrée, plus réfléchie ; on réunit dans une seule période une plus longue suite de pensées. Périclès lui-même se gardait, dans les circonstances importantes, d'improviser en public [2]. Malgré cela, les discours ne furent point des œuvres purement littéraires ; ils restèrent complètement appropriés à un but pratique et immédiat, et destinés à assurer une action personnelle à celui qui les prononçait. On n'écrivait que pour s'exercer d'avance à la parole, dont la force demeura entière, sans être jamais entamée par la poursuite d'un but secondaire ni énervée par une rhétorique prétentieuse.

A côté de cette éloquence, qui facilitait la tâche d'un homme d'État et devait lui permettre, grâce aux ressources d'une culture supérieure, de gouverner la république, on vit se produire à Athènes l'éloquence judiciaire, d'abord plus soumise aux règles de l'école et qui ressembla davantage à un genre

[1]) Plat, *Phædr.*, p. 269, e. Suidas, s. v. Περικλῆς.

[2]) Périclès opposé aux σχεδιάζοντες, comme Démosthène (Schäfer, *Demosthenes*, I, p. 304) : seulement, pour Démosthène, il s'agit surtout de discours judiciaires, qui demandaient plus de prudence et de préparation.

littéraire, parce qu'il se forma alors une classe spéciale de gens instruits, qui composaient des plaidoyers pour les autres. La loi d'Athènes exigeait, en effet, que chacun défendît lui-même sa cause ; ainsi, celui qui faisait composer son discours par un homme du métier était obligé de le prononcer lui-même [1]. La personnalité de l'orateur, qui jouait un si grand rôle dans l'éloquence politique, s'effaçait donc ici complètement ; il n'était plus qu'un faiseur de discours (λογογράφος), et, au lieu des affaires publiques, il n'avait plus à traiter que les intérêts des particuliers. Ce genre d'éloquence s'associa, au contraire, et très étroitement avec la sophistique [2] ; car celle-ci avait spécialement en vue de donner à l'esprit la souplesse nécessaire pour traiter ingénieusement toute question proposée, en l'accoutumant à la considérer sous ses faces les plus multiples.

Ajoutons à cela le goût inné des Athéniens pour la parole, leur passion pour ces joûtes dialectiques où les deux adversaires se surpassent l'un l'autre par la prestesse de leurs évolutions. Cette tendance, qui du reste se montre si nettement jusque sur la scène athénienne, les rendait particulièrement habiles à faire un art véritable de la procédure et de l'éloquence judiciaire.

Antiphon de Rhamnonte, fils de Sophilos, fut un des premiers qui exploitèrent la rédaction des plaidoyers comme une industrie littéraire. Un peu plus jeune que Périclès, Antiphon était un homme d'une intelligence puissante, à ce point que le peuple craignait l'impression produite par ses discours dont la subtilité, l'esprit et la richesse de pensées subjuguaient les auditeurs. C'est au temps de la grande guerre que sa valeur se révéla pour la première fois avec éclat ; mais son autorité intellectuelle peut remonter plus haut. Par sa personnalité vraiment extraordinaire, il a agi même sur ceux qui étaient à peu près de son âge, et il a fondé une école d'éloquence qui

[1]) MEIER-SCHÖMANN, *Att. Prozess*, p. 707. Il n'était fait d'exception que pour les parents et amis.

[2]) C'est seulement au cours de la guerre du Péloponnèse que l'industrie de ces λογογράφοι prit une extension considérable.

a exercé une influence profonde sur le développement de la prose attique.

De cette école est aussi sorti, selon une vieille tradition[1], Thucydide, qui transporta l'art oratoire sur un terrain nouveau, dans l'exposition historique des faits contemporains ; et quand nous rapprochons les deux grands historiens qui ne furent séparés l'un de l'autre que par une période de trente ans environ, nous voyons alors avec une clarté saisissante le rapide et puissant essor que la prose grecque a pris à Athènes. Quant aux différences marquées qui se rencontrent entre les deux manières et qui rendent Thucydide lui-même injuste pour son prédécesseur[2], elles tiennent principalement à ceci, qu'Hérodote, en écrivant, voyait encore en imagination toute une foule pressée pour l'entendre ; tandis que Thucydide, dès le début, dédaigna les applaudissements du grand public ; il ne cherchait point à charmer et à captiver, mais seulement à se conformer à la vérité ; il n'écrivait que pour être lu, et lu surtout par ceux qui prêtaient une attention sérieuse aux affaires publiques, qui étaient capables, grâce à la concentration de leur esprit et à la virilité de leurs pensées, de le suivre dans l'exposition serrée des événements. Pourtant, à côté de contrastes multiples, ils avaient entre eux un trait commun : leur situation vis-à-vis de Périclès. Tous deux l'ont connu et ont rendu hommage à sa grandeur : tous deux ont comme trouvé dans l'atmosphère morale de son activité le centre de leur vie. Pour Hérodote, l'Athènes de Périclès était le point culminant d'une évolution qu'il suivait avec admiration[3] : pour Thucydide, c'est le point de départ auquel il attache le fil de son récit. Thucydide fut longtemps encore le contemporain de Périclès; c'est en observant avec pénétration la personne même et l'activité publique de Périclès qu'il a mûri lui-même et qu'il est devenu un historien qui juge en homme d'État ; c'est de Périclès qu'il a appris à chercher le salut de la cité, non dans la forme extérieure de la constitution, mais

[1]) O. Müller, *Griech. Litterat.* II, p. 320. Classen, *Thukydides*, p. xvii.

[2]) Allusions de Thucydide à Hérodote (Thucyd., I, 20. 22. 126, etc. Cf. Roscher, *Klio*, p. 290.)

[3]) Schöll, *Sophokles Leben*, p. 118 sqq.

dans l'esprit qui doit animer et diriger une république. Disciple, lui aussi, d'Anaxagore, ayant avec Périclès des affinités d'éducation et de caractère, il appartenait à la génération plus jeune, où Périclès plaçait toute son espérance ; et il est probable que celui-ci l'honora aussi de son intimité. Il ne fut pas donné à Thucydide de coopérer avec suite aux travaux qui remplirent la vie du grand homme ; mais il est le témoin fidèle de l'action qu'il a exercée [1], et, plus qu'aucun autre de ses contemporains, il était fait pour exposer avec pleine intelligence ses conceptions les plus profondes, et pour laisser à la postérité l'image vivante de son éloquence. Personne ne montre mieux que Thucydide quelle puissance la parole publique eut à Athènes, puisqu'il lui a paru impossible de donner à ses lecteurs une peinture exacte des événements sans leur présenter et sans leur faire entendre les hommes d'État qui les dirigeaient.

Un autre genre d'éloquence, fort en honneur dans l'Athènes de Périclès, c'est l'oraison funèbre des citoyens morts sur le champ de bataille. Une loi spéciale, qui remontait au temps de Cimon, faisait de cet éloge le complément nécessaire des funérailles solennelles ; et c'était l'usage d'accorder à l'orateur populaire qui s'était le plus signalé jusque-là une distinction honorable et comme une reconnaissance officielle de ses services publics, en le chargeant de parler, au nom de la cité, sur la tombe des morts. Mais l'esprit de l'époque n'admettait pas de panégyriques redondants et fleuris. On trouvait plus digne de donner du cœur aux citoyens dans ces moments où ils se sentaient abattus par des pertes cruelles, de changer leurs plaintes en remerciements, leur douleur en fierté et en allégresse, en leur mettant sous les yeux les intérêts supérieurs de l'État, pour lesquels leurs concitoyens avaient sacrifié leur vie, et en encourageant les survivants à goûter comme eux la joie de s'immoler.

Si, à l'époque des guerres médiques, dont les fruits arrivèrent à leur maturité pendant les années de paix du gouvernement de Périclès, tous les arts et toutes les sciences ont

[1]) Kutzen, *Perikles als Staatsmann*, p. 136. 137. 163.

atteint la plus brillante prospérité, on peut s'étonner que la poésie lyrique, c'est-à-dire l'art qui, par sa nature même, suit le plus fidèlement tous les mouvements de l'esprit, ne se soit pas développée avec le même succès, et que ces luttes pour la liberté, si nationales, si légitimes, si merveilleusement heureuses après tant d'angoisses terribles, n'aient pas trouvé dans des chants populaires un écho plus retentissant. C'est ce que différentes circonstances peuvent nous éclaircir.

La patrie de la lyrique éolienne resta à l'écart des émotions de l'époque, et l'essor que les poésies d'Alcée et de Sapho, un siècle avant les guerres médiques, y avaient provoqué, était déjà amorti. D'autre part, la lyrique chorale[1] tenait trop, par ses racines mêmes, à un état social plus ancien, elle était trop accoutumée à mettre son art au service des familles riches et illustres dont l'éclat appartenait au passé plutôt qu'au présent, pour se trouver vraiment à l'aise dans le milieu moderne. Le chantre thébain[2], par exemple, était attaché d'un lien trop étroit à sa ville natale, qui ne retira des guerres de l'Indépendance que honte et malheur, trop attaché aussi à Delphes, qui, dès le début, se montra défavorable à cet effort vers la liberté, pour qu'il pût juger sans aucune prévention la grandeur des temps nouveaux ; et cependant il avait le cœur haut, et il fut assez libre pour ne point refuser à Athènes victorieuse son admiration et l'hommage de ses chants. Alors les Thébains punirent Pindare pour avoir appelé Athènes « la colonne de l'Hellade ; » en revanche, les Athéniens l'en récompensèrent, parce qu'avec raison ils voyaient dans cet éloge le triomphe de la bonne cause. Sparte ne fit rien de notable pour célébrer les guerres de l'Indépendance. Sa constitution ne laissait à l'esprit aucune liberté de mouvement ; elle donnait trop peu au bien-être et à la joie pour que la poésie y pût jamais trouver un sol favorable.

Dans l'élégie, — la plus ancienne forme de la lyrique grecque[3], celle qui, par sa souplesse et sa complexité, est la véritable expression du génie ionien, — à côté du genre ancien

[1]) Voy. ci-dessus, p. 105-106.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 287. 294.
[3]) Voy. vol. I, p. 256.

dans lequel récemment Théognis traduisait ses violences d'homme de parti et Solon sa sagesse d'homme d'État, s'était développée en Ionie une autre forme, un genre plus léger, dont le ton insouciant s'accordait mieux avec la vie ordinaire : c'était la chanson des réunions joyeuses, qui, par des pensées morales, donnait une sorte de consécration aux gaietés du festin[1] et traitait familièrement sous une forme agréable les faits de la vie publique. Auprès d'Ion, né à Chios, se range un poète de même famille, l'Athénien Dionysios, homme d'État distingué du temps de Périclès. D'ailleurs, cette allure plus aisée de l'élégie répondait si bien à la nature d'esprit des Athéniens d'alors, qu'Eschyle et Sophocle eux-mêmes composèrent des pièces de ce genre. Le v[e] siècle fut si fécond en événements et si vivant que cette poésie de circonstance eut une floraison exubérante. L'épigramme n'en est qu'une ramification[2]; l'épigramme, qui originairement était destinée par sa forme précise à servir d'inscription à un monument public, et, pour cela même, fut de tous les genres poétiques celui qui dépendit le plus immédiatement des grands événements de l'histoire contemporaine.

Parmi tous les poètes d'occasion et de circonstance, en prenant ce mot dans le sens le plus honorable, Simonide de Céos fut le plus considéré dans toute la Grèce, si bien que Sparte elle-même confia au chanteur d'Ionie l'éloge de son Léonidas. Il avait été accueilli avec faveur par les Pisistratides ainsi qu'à la cour des Scopades et des Aleuades; et, au temps de la bataille de Marathon, il avait déjà dépassé la soixantaine. Cependant, avec un enthousiasme juvénile, il suivit les Athéniens sur leur chemin de victoire ; et, sous toutes les formes de la poésie, avec toutes les ressources de son inépuisable esprit, il a exalté la gloire de leur cité. Son talent incomparable a su immortaliser sur des monuments de toute sorte, dans des épigrammes concises et expressives[3], les hauts faits des guerres de l'Indépendance, louer dans des élégies les morts, et

[1]) Ion, dans une chanson bachique, fait consister l'idéal de la vie à πίνειν καὶ παίζειν καὶ τὰ δίκαια φρονεῖν (ATHEN., p. 447 f).

[2]) Sur l'élégie et l'épigramme, cf. ZURBORG ap. *Hermes*, X, p. 205.

[3]) Épigramme de Simonide sur les Mégariens, ap. KAIBEL, *Epigr*. n. 461.

célébrer dans des cantates inspirées, qu'exécutaient des chœurs de fête, les journées triomphantes d'Artémision et de Salamine.

L'État fit tout ce qu'il put pour favoriser l'art; par les fêtes qui suivirent les victoires, il offrit aux poètes d'éclatantes occasions de se distinguer, et il établit des prix pour les œuvres les mieux réussies. Comme Simonide à Thémistocle[1], l'ingénieux Ion s'attacha à Cimon et s'appliqua à assurer sa gloire[2]. De son côté, Périclès, obéissant à son propre penchant aussi bien qu'à des considérations politiques, consacra tous ses efforts à cultiver à Athènes l'art du chant. C'est dans ce but qu'il institua les concours musicaux des Panathénées, pour convier tous les talents à une lutte publique. Il était lui-même en ces matières un ordonnateur et un législateur; il régla avec un sens artistique profond la façon dont les chanteurs et les joueurs de cithare devaient figurer dans la fête. Si, malgré tant de soins, la poésie lyrique ne prit point dans l'Athènes de Périclès l'importance à laquelle on devait s'attendre, et si Simonide n'y laissa point de successeur qu'on puisse citer, la raison principale en est qu'il s'y développa un autre genre poétique plus riche et plus puissant, auquel s'associa si bien la lyrique, qu'elle disparut en tant qu'art particulier.

Parmi toutes les espèces de poésies lyriques, aucune vraiment ne fut cultivée à Athènes avec autant d'éclat et de succès que le dithyrambe, chanté à la louange de Dionysos, le dieu libéral et bienfaisant; c'est le genre qui, de toutes les branches de la poésie religieuse, se montra le plus propre à pousser vigoureusement. Lasos d'Hermione, maître de Pindare, façonnant la chanson, qui n'était rien à l'origine que l'organe d'un culte enthousiaste de la nature, en avait fait le chant choral et lui avait donné, par des rythmes hardis et complexes comme par la musique enivrante de la flûte, une telle splendeur, que la gloire d'Arion[3], c'est-à-dire de l'inventeur lui-même, en fut éclipsée. Lasos rapporta cet art nouveau du

1) Voy. ci-dessus, p. 300.
2) Voy. ci-dessus, p. 456-568.
3) Voy. vol. I, p. 338.

Péloponnèse à Athènes, à la cour des Pisistratides[1]. C'était le temps où on tenait particulièrement en honneur tout ce qui touchait au culte de Dionysos; le dithyrambe fut introduit dans les fêtes nationales, et les citoyens riches rivalisèrent de zèle pour former et exercer les chœurs sacrés qui, composés de cinquante choreutes, enroulaient leurs danses autour de l'autel fumant du dieu; on ne recula devant aucune dépense, afin d'obtenir des maîtres chanteurs les plus renommés, tels que Pindare et Simonide, des hymnes nouveaux pour les Dionysiaques attiques. Simonide put se vanter de n'avoir pas remporté à Athènes moins de cinquante-six victoires dithyrambiques. Mais l'essor de cette poésie ne devait pas s'arrêter là.

Si le dithyrambe embrassait les tonalités et les rythmes de tous les genres lyriques antérieurs, il contenait aussi des éléments qui lui faisaient dépasser le domaine de la lyrique ordinaire. En effet, puisque les chœurs sacrés regardaient comme présent à côté d'eux le dieu qu'ils glorifiaient, et, dans leurs transports enthousiastes, assistaient pour ainsi dire à toute sa destinée, à ses épreuves et à ses triomphes, il était naturel non seulement de supposer connues les circonstances auxquelles se rapportaient leurs chants, mais encore de les rappeler à la mémoire par des récits, ou de les rendre visibles par des représentations. Les coryphées du chœur dithyrambique interrompaient donc le chant par des narrations; l'épopée et la poésie lyrique furent ainsi réunies l'une à l'autre. Le récit épique fut animé par l'action et par le costume ; on vit devant ses yeux le dieu lui-même souffrir et triompher tour à tour; le chef du chœur joua son personnage, les danseurs se transformèrent en satyres, compagnons du dieu et associés à son destin; c'est ainsi que de la fusion des genres plus anciens sortit le plus nouveau, le plus riche, le plus achevé de tous : le *drame*.

Les Hellènes avaient pour le drame des aptitudes naturelles toutes spéciales. Leur vivacité innée les excitait à revêtir de la forme du dialogue toutes les idées que leur esprit débattait

[1]) Voy. vol. I, p. 463.

ou examinait. Déjà dans Homère, nous trouvons les germes du drame, qui profita plus tard de tout le développement qu'avaient pris les formes plus anciennes de l'art. Il réunit en lui tout ce qui avait été inventé en fait de rythmes bien agencés, de tonalités puissantes, d'images poétiques, en fait de danse et de chant ; cet ensemble était de plus animé par l'art de la mimique, qui faisait de la personne tout entière l'instrument de la représentation artistique, et échauffé par l'ardeur bachique des fêtes du dieu joyeux.

Cependant, cette représentation demeura forcément restreinte à des limites très étroites tant que les exigences du culte l'empêchèrent de sortir des légendes particulières à la religion bachique. Ce fut donc un progrès de remplacer les aventures de Dionysos par d'autres sujets également propres à éveiller un vif sentiment de sympathie. Ainsi, la forme artistique une fois trouvée, la matière afflua, abondante, substantielle et féconde ; on ouvrit alors tout le trésor de l'épopée homérique et post-homérique ; les héros de la nation se présentèrent au peuple sous un nouveau et vivant aspect, et un large champ s'offrit à l'art dramatique.

Ce progrès, du reste, avait été précédemment réalisé en dehors de l'Attique ; car à Sicyone, avant l'époque de Clisthène, le héros Adrastos avait pris la place de Dionysos [1], et peut-être à Corinthe le genre dithyrambique avait-il pris déjà une extension analogue. Mais c'est à Athènes seulement que ces germes du drame aboutirent à un développement complet ; et, de même que l'épopée est le miroir du passé héroïque, de même qu'ensuite, après la mort de l'épopée, la poésie lyrique suit constamment, pendant trois siècles, une marche parallèle à l'évolution du peuple, ainsi le drame est précisément le genre poétique dont l'épanouissement commence au moment où Athènes devient le centre de l'histoire hellénique. Parti, vers le temps de Solon, d'une origine obscure, il grandit et se fortifia avec la gloire de la ville, et il a suivi pas à pas son histoire à mesure qu'elle se déroulait.

Thespis avait fondé la tragédie [2], en ce sens qu'il établit

[1]) Voy. vol. I, p. 310.
[2]) Voy. vol. I, p. 464.

l'alternance du récit et du chant, qu'il régla le costume, et qu'il dressa l'estrade. Solon, à ce qu'on dit, fit assez mauvais visage à cet art nouveau, tenant pour nuisible l'excitation violente de la sensibilité par des scènes de pure imagination; mais les tyrans encouragèrent ce divertissement populaire, comme du reste tout ce qui se rattachait au culte démocratique de Dionysos; il était conforme à leur politique de laisser les pauvres s'amuser aux frais des riches; ils appelèrent d'Icaria à Athènes, vers 535, un maître de chœurs, instituèrent des concours de chœurs tragiques, et le théâtre établi près du peuplier noir du marché devint le centre des fêtes joyeuses de l'Attique.

Après la restauration de la liberté, toutes les fêtes civiques prirent un essor plus vigoureux; la tragédie dut à Pratinas et à Chœrilos une forme artistique plus arrêtée, et put se mouvoir de plus en plus librement dans le choix de ses sujets. Toutefois, l'élément antique ne fut pas délaissé; la jeunesse des campagnes ne voulut pas se laisser enlever sa mascarade traditionnelle, ni le peuple renoncer à ses chœurs de satyres. Mais on sépara deux choses qui ne pouvaient plus se trouver réunies sans se nuire réciproquement : c'est ainsi qu'à côté de la tragédie se développa le drame satyrique. Pratinas, qui vint de Phlionte à Athènes, donna à ce divertissement sa forme particulière; c'est là qu'on retrouva les caractères primitifs de l'allégresse bachique, l'élément rustique et paysan, la bande joyeuse des satyres avec leurs danses lascives et leurs plaisanteries un peu vertes. Ainsi, la littérature poétique conserva ces formes primitives, sans que la tragédie en fût dérangée ni entravée dans son développement ultérieur.

L'époque même où Athènes prit le rang d'une grande puissance et fit traverser la mer à ses trirèmes pour soutenir les révoltés d'Ionie, fut aussi une date pour la tragédie attique. C'est alors, en effet, que s'écroulèrent les tréteaux en bois sur lesquels on avait vu jouer solennellement les ouvrages de Pratinas, de Chœrilos, de Phrynichos et du jeune Eschyle; et le drame prit dès ce moment assez d'importance à Athènes pour qu'on entreprît d'y construire à grand frais un théâtre de proportions imposantes. Dans l'intérieur du

vaste domaine de Dionysos, sur la pente méridionale de la citadelle, s'élevèrent les murs d'une scène durable, et la partie réservée au public, ou l'hémicycle de gradins superposés, fut taillée dans le rocher de l'acropole, de telle façon que le spectateur pût voir à sa gauche l'Ilissos et l'Hymette, à sa droite les ports d'Athènes.

En même temps, la structure intime de la tragédie progressait d'un pas assuré. Sa matière devint plus variée; la danse et la musique reçurent des développements de plus en plus riches; aux rôles d'hommes on ajouta des rôles de femmes. Pourtant, l'élément lyrique y resta prédominant jusqu'aux guerres médiques; ce qu'on admirait surtout dans Phrynichos, le plus grand des prédécesseurs d'Eschyle, c'était le charme de ses chœurs. Avec le grand drame de la guerre, le drame du théâtre commença à déployer sa force vitale tout entière, et là plus nettement qu'ailleurs se montre le renouvellement d'activité qui pénétra la vie attique dans toutes ses manifestations.

L'honneur de trouver dans l'art tragique l'expression de cette mémorable époque était réservé à Eschyle, fils d'Euphorion, né à Éleusis, rejeton d'une ancienne famille qui le rattacha au sanctuaire le plus vénéré de la contrée. C'est pourquoi il s'appelle lui-même un nourrisson de Démêter, et atteste ainsi que le culte sévère d'Éleusis n'est pas resté sans exercer sur son esprit une influence durable. Enfant, il vit la chute d'une tyrannie qui s'était rendue particulièrement odieuse à la vieille noblesse du pays; devenu homme, il fut, à 35 ans, un des combattants de Marathon, et il a déclaré lui-même dans son épitaphe qu'il est fier non de ses tragédies, mais de la part qu'il a prise à cette journée glorieuse; et pourtant, là, il n'était qu'un citoyen confondu avec les autres, tandis que, comme poète, il occupa au-dessus de tous ses contemporains une situation sans rivale. Car ce fut lui qui, par sa force créatrice, fonda réellement la tragédie attique, si bien que toutes les œuvres antérieures ne ressemblèrent plus qu'à des ébauches imparfaites.

Il introduisit sur le théâtre le second acteur, et par là fit des jeux scéniques un drame véritable, car, avant cette innovation, un dialogue animé n'était pas possible. Cette forme du dis-

cours, pour laquelle les Athéniens avaient des dispositions spéciales, grâce à leur amour de la conversation, à leur présence d'esprit, à la finesse de leur sens, passa sur la scène, et éveilla ainsi un genre d'intérêt tout nouveau. La langue du dialogue était essentiellement celle de la vie usuelle, tandis que dans les chants du chœur dominait un autre parler, moins familier à l'oreille et produisant en conséquence une impression de solennité et de dignité qui s'accordait mieux avec le plus ancien élément de la tragédie, avec le principe religieux. Pour donner à l'action un relief plus vigoureux, on raccourcit les morceaux lyriques. Les caractères des acteurs reçurent une empreinte plus nette ; on distingua les rôles principaux des accessoires, et les personnages secondaires, qui appartenaient à une condition inférieure, prirent, par contraste avec les figures héroïques, la physionomie et l'accent vulgaires du peuple. Le théâtre lui-même fut complètement transformé. Un artiste de Samos, Agatharchos, qui perfectionna la peinture décorative d'après des principes scientifiques, l'orna magnifiquement et en fit une scène idéale; à l'aide de la mécanique et de ses artifices ingénieux, on vit les ombres sortir de l'abîme et les dieux planer dans les airs; la tragédie tout entière y gagna en grandeur majestueuse, en même temps qu'en valeur intellectuelle et en élévation morale.

Tandis que les poètes primitifs s'étaient toujours proposé comme but principal d'exprimer et d'éveiller des sensations, on allait maintenant représenter complètement, dans un ensemble grandiose, les légendes antiques; et, afin d'y parvenir, on organisa de telle façon le drame attique que trois tragédies furent réunies en un tout, pour offrir ainsi en spectacle, d'après un plan unique, une action empruntée à l'histoire mythique, en suivant les étapes principales de son évolution ; et à ces trois tragédies, qui formaient en réalité autant d'actes d'un grand drame, on ajouta, comme pièce accessoire, le drame satyrique. Succédant à la gravité émouvante des tragédies, il rentrait, à la fin du spectacle, sur le terrain populaire des fêtes de Dionysos, où des aventures capricieuses, dont les satyres étaient les témoins et les acteurs, ramenaient le calme et la bonne humeur dans l'esprit des assistants.

C'est là un trait qui marque le sens si droit du peuple, tel qu'il se révèle aussi dans les peintures des vases et les sculptures des temples, d'avoir su associer étroitement la plaisanterie et le sérieux, sans que l'harmonie de l'ensemble en fût troublée.

Voilà la série de quatre pièces, ou tétralogie du drame athénien ; et, si cette organisation n'est pas une libre création d'Eschyle, elle lui doit du moins sa perfection artistique. Le chœur dithyrambique fut partagé en groupes de douze, plus tard de quinze choreutes : ainsi, pour chaque partie de la tétralogie, il y avait un chœur spécial, chargé de suivre, en y prenant part, l'action des personnages principaux et de remplir les intermèdes au moyen de la danse et du chant. La place du chœur, ou orchestre, s'étendait entre la scène et la portion réservée aux spectateurs ; le chœur lui-même occupait donc une sorte de position idéale entre le public et les acteurs.

Les Hellènes s'étaient accoutumés à voir dans les poètes des maîtres ; aucun d'eux ne pouvait acquérir d'autorité s'il se croyait appelé à ce rôle uniquement parce qu'il avait du talent, de l'imagination, de l'habileté technique ; il lui fallait encore la culture intime du cœur et de l'intelligence, la connaissance profonde et étendue de la tradition, la perception des choses divines et humaines : c'est pourquoi la vocation poétique réclamait l'homme tout entier et sa vie tout entière. Personne n'en a conçu une plus haute idée qu'Eschyle. Comme Pindare, il engage ses auditeurs dans les profondeurs des mythes, dont il fait ressortir la portée morale, et qu'il éclaire à la lumière des leçons de l'histoire. L'humanité, telle qu'il l'a personnifiée dans le Titan Prométhée, patiente dans la lutte et dans la souffrance, fière parce qu'elle a le sentiment d'elle-même, infatigable dans la pensée créatrice, mais portée aussi à l'irréflexion et au vertige de l'orgueil, c'est la génération même de ses contemporains qui marchait en avant sans trêve : mais la seule sagesse qui compte est celle qui vient de Zeus ; la seule habileté, celle qui repose sur la moralité et la piété. Ainsi le poète, éloigné de toute préoccupation mesquine, est le vrai maître du peuple ; à l'époque où commence le doute, il cherche à soutenir la religion des ancêtres, à éclaircir les idées de tous,

à tirer de l'amas bigarré des fables mythologiques le fonds salutaire de la vérité religieuse : c'était la tâche du poète, de maintenir la tradition populaire en harmonie avec les progrès de la conscience.

Mais les poètes étaient aussi en plein dans le courant de la vie nationale, et, dans une ville comme Athènes, on ne pouvait admettre que les hommes qui produisaient les œuvres de leur esprit aux fêtes publiques, devant tous les citoyens réunis, fussent indifférents vis-à-vis des problèmes du présent. Ils devaient s'attacher à un parti déterminé, et leur opinion touchant les intérêts de l'État devait, s'ils étaient sincères et francs, se faire voir dans leurs ouvrages. Sans doute, ce fut principalement dans les limites de la mythologie qu'ils choisirent leurs sujets ; la force de volonté de l'homme, ses actions et ses misères, l'antagonisme de la loi humaine et de la loi divine, de la liberté et de la destinée, tout cela fut représenté de préférence par les caractères de cet âge héroïque dont l'épopée avait transmis le souvenir; ceux-ci devinrent les types de la race humaine, comme leurs souffrances furent les souffrances ou les perturbations communes de l'humanité ; leur contemplation devait faire oublier aux spectateurs leur part de soucis et de tristesses, les porter au delà du sentiment étroit de leur personnalité, et leur procurer ainsi, avec la plus noble des jouissances artistiques, l'indépendance et la purification salutaire de l'âme. C'est aux héros que convenait le caractère idéal dont on s'appliquait à revêtir tout le monde du théâtre. Mais la vivacité des impressions n'en était nullement affaiblie, quoique le monde où on se sentait transporté fût un passé enveloppé de nuages. Dans les pièces guerrières d'Eschyle, on retrouvait encore l'âme du soldat de Marathon, et le citoyen qui avait entendu ses *Sept devant Thèbes* se sentait enflammé du désir de porter les armes pour la patrie.

Pourtant, Phrynichos avait déjà osé transporter l'histoire contemporaine sur la scène tragique ; sa *Prise de Milet* et ses *Phéniciennes* avaient certainement une tendance politique très marquée [1]. Eschyle suivit l'exemple de son devancier,

[1]) Voy. ci-dessus, p. 384.

mais en traçant des peintures bien plus grandioses, lorsque, quatre ans après les *Phéniciennes* de Phrynichos, en 472 (Ol. LXXVI, 4), il fit jouer son drame des *Perses*. Il y peignait la déconfiture du Grand-Roi ; mais, avec un sens artistique très délicat, ce fut en Perse, et non en Attique, qu'il plaça la scène de sa tragédie. Ainsi, les conséquences de la bataille, le contre-coup qu'en ressentit l'empire ennemi, voilà ce que nous voyons de nos yeux dans sa propre capitale. Darius évoqué sort de son tombeau pour représenter, lui, le prince pieux et sensé, la splendeur de l'empire des Perses jusque-là intact, tandis que son successeur revient de l'Hellade dans sa patrie déshonoré et misérable, exemple bien fait pour montrer comment la présomption affolée conduit toute souveraineté à sa ruine.

Dans la tragédie où Phrynichos célèbre la victoire d'Athènes, Thémistocle est exalté au-dessus de tous ; mais dans Eschyle, il n'est l'objet que d'une allusion passagère, comme ayant inventé un stratagème adroit. Par contre, dans une peinture détaillée du combat de Psyttalie[1], c'est Aristide dont on proclame la gloire, comme ayant singulièrement contribué à la victoire de Salamine, non pas sur mer, mais sur terre.

La pièce des *Perses* est la seconde d'une trilogie, et n'a point de conclusion propre. L'ombre de Darius annonce des désastres ultérieurs, et prédit la bataille de Platée. La troisième pièce, *Glaucos*, contient une allusion à Homère. La première, *Phinée*, doit son nom au devin de la légende, qui indique aux Argonautes leur route vers la terre barbare du nord. Il est donc extrêmement vraisemblable que les trois tragédies se rattachaient à une seule et même conception, à cette idée, vivante dans l'esprit de tous les contemporains qui réfléchissaient, d'une grande lutte entre les Barbares et les Hellènes, entre l'Asie et l'Europe, lutte dont le prélude mythique était l'expédition des Argonautes, et qui trouva sur les champs de bataille de la Grèce et de la Sicile le plus glorieux dénouement[2]. C'est ainsi qu'Hérodote a compris la guerre

1) ÆSCHYL., *Pers.*, 447-471. Cf. ci-dessus, p. 321.
2) Sur les difficultés qu'on éprouve encore à reconstruire la trilogie des *Perses*, voy. H. WEIL, *Prolegomena ad Æschyli Persas*, et C. BELGER, *Moritz Haupt als Lehrer*, p. 206 sqq.

persique comme un épisode dans l'ensemble de l'évolution historique, que Pindare a réuni dans ses vers, comme des titres d'honneur appartenant légitimement et également aux Hellènes, les journées mémorables de Salamine, de Platée et d'Himéra; et la trilogie des *Perses* n'eût certainement pas été jouée à la cour de Hiéron, si ce prince n'y avait pas trouvé la satisfaction complète de ses désirs de gloire.

Comme Eschyle a représenté dans les trois pièces de l'*Orestie* l'histoire fabuleuse des Pélopides, et semblablement, dans des trilogies étroitement liées entre elles, la destinée de la maison royale de Thèbes et du roi de Thrace Lycurgue, comme il a développé le mythe de Prométhée de façon à trouver, dans un ensemble plus large, la solution satisfaisante des désaccords et des dissonances que laissaient subsister les pièces isolées, on peut dire qu'il a mêlé la fable et l'histoire dans un même tissu poétique. Le passé et le présent, l'Orient et l'Occident, la mère-patrie et les colonies, se dessinent et se groupent en un vaste tableau du monde et forment une chaîne continue d'événements, reliés les uns aux autres et par des prédictions et par des rapports réciproques. Portant son regard en avant et en arrière, le poète explique, comme un prophète, la marche de l'histoire, dont la fatalité mystérieuse se révèle à l'œil de l'esprit. Il exalte chez ses compatriotes le sentiment national, en leur faisant voir partout la puissance des Hellènes qui monte et celle des Barbares qui s'affaisse, sans qu'aucun mélange de mépris ou de joie maligne altère jamais la noblesse morale de ses créations. En même temps, il modère l'orgueil des vainqueurs, en leur montrant l'infortune des Perses causée par leurs propres excès et en leur rappelant les lois éternelles de la justice divine, dont l'observance est aussi la condition indispensable du bonheur des Hellènes.

Jusque dans les tragédies empruntées au fonds mythique, il se trouvait des sentences dont on était autorisé et même encouragé à faire au présent l'application immédiate. De semblables rapprochements ne venaient pas d'une préméditation froide, qui eût troublé la pureté de l'impression poétique; mais c'est qu'un homme comme Eschyle ne pouvait s'en dispenser; il devait aussi exprimer dans ses vers ce qu'il considé-

rait comme le salut de l'État, comme la marque du vrai citoyen, à moins qu'il ne voulût refouler de parti pris ses sentiments les plus vivants; et d'ailleurs, il n'y avait point là de disparate, car, dans l'antiquité, les maximes de la sagesse morale et de la sagesse politique se rapprochaient et se confondaient volontiers. Quant aux spectateurs, qui même au théâtre se sentaient citoyens, ils saisissaient rapidement et instinctivement tout ce qui renfermait une allusion aux affaires publiques ou à un homme d'État, comme on le vit un jour pour Aristide [1].

Après Aristide, ce fut à Cimon que la muse d'Eschyle rendit hommage. Ce fut Cimon qui personnifia le caractère national des Hellènes, les mœurs héréditaires, la prédominance de l'aristocratie, la discipline antique; et comme ensuite le flot du mouvement populaire montait toujours plus haut et menaçait le dernier rempart du passé, l'Aréopage, le poète septuagénaire entraîna sa muse dans l'arène des partis et mit tous les moyens en œuvre pour attacher de cœur ses concitoyens à la dignité sainte de l'Aréopage, comme étant une institution divine, et pour leur mettre sous les yeux les conséquences d'un dérèglement néfaste [2]. Les *Euménides* attestent d'une manière éclatante comment une grande création poétique peut être une œuvre de circonstance, au service d'un parti, sans rien perdre en clarté pénétrante, en sublimité digne de servir de modèle dans tous les temps. L'Aréopage, en tant que tribunal, resta intact, et nous attribuerions volontiers à la pièce d'Eschyle une influence décisive en cette occasion; mais néanmoins, le poète se sentit étranger et isolé dans la ville devenue toute démocratique. Il n'y trouvait plus cette liberté pour laquelle il avait versé son sang dans les batailles; le nombre des soldats de l'Indépendance se réduisait de plus en plus. L'*Orestie* fut le dernier drame qu'il donna à Athènes : pour lui, il alla mourir en Sicile, à Géla [3].

L'âge des combattants de Marathon était passé; l'âge nouveau, celui de Périclès, trouva son expression dans une génération plus jeune, et, sur le théâtre athénien, dans Sophocle.

1) Voy. ci-dessus, p. 405. Cf. p. 564.
2) Voy. ci-dessus, p. 419-420.
3) Sur Eschyle, voy. Kiehl, *Mnemosyne*, I, (1852), p. 361 sqq.

Sophocle, comme Eschyle, était de sang noble — ce qui le prouve, c'est qu'il fut revêtu du sacerdoce du héros Alcon [1], — et le fils d'un industriel, qui dirigeait une grande fabrique d'armes. Né en 496 (Ol. LXX, 4), dans le dème de Colone riche en minerais, il avait grandi dans le paysage charmant de la vallée du Céphise, sous les ombrages des oliviers sacrés, témoins de la plus ancienne histoire nationale, mais aussi près de la capitale, près de la mer, qu'il contemplait du haut des rochers de Colone; c'est de là que, pendant son enfance, il vit s'élever la ville du Pirée. Dans la première fleur de sa beauté juvénile, aux fêtes célébrées en l'honneur de Salamine, il conduisait le chœur; douze ans plus tard, c'était déjà un poète, assez sûr de lui pour entrer en lice avec le grand Eschyle, dont l'art lui avait inspiré le désir d'arriver par la même voie à la gloire poétique. Ce fut un jour d'émotion inaccoutumée, à Athènes, que celui où le peuple attendait avec anxiété l'issue de la lutte engagée entre le jeune poète qui prenait son essor, et le vieil Eschyle, presque sexagénaire, déjà couronné d'un double laurier.

A ces mêmes Dionysiaques, on vit Cimon, après le succès éclatant de la campagne de Thrace [2], monter du Pirée jusqu'au théâtre, et offrir sur l'autel de l'orchestre son sacrifice d'actions de grâces; le peuple, transporté de joie, salua les reliques de Thésée qu'on ramenait au pays natal; et, aux acclamations enthousiastes de la cité tout entière, l'archonte Apsé phion choisit Cimon et les généraux ses collègues, comme les plus dignes représentants des dix tribus, pour être, à titre exceptionnel, les juges du concours. Ils couronnèrent la trilogie de *Triptolème:* Sophocle avait gagné le prix [3].

[1]) *Vit. Sophocl.*, p. 126. Cf. G. HIRSCHFELD, ap. *Herm.*, VIII, p. 356.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 378.

[3]) On a révoqué en doute la victoire de Sophocle sur Eschyle (DROYSEN, ap. *Hermes*, IX, p. 7); mais il n'y a pas à cela de motif suffisant. (SAUPPE, ap. *Ber. d. Sächs. Ges. d. Wiss.* 1855, p. 5). Il faut, en revanche, rejeter la tradition suivant laquelle Eschyle, de dépit de n'avoir pas obtenu le prix, serait parti pour la Sicile; attendu que, d'après la didascalie découverte par Franz, l'*Œdipodie* a été représentée un an après, en 461 (Ol. LXXVIII, 1). Cf. *Æschyl.* ed. Dindorf, 1875, p. 45. Sur le séjour d'Eschyle en Sicile, voy. vol. III, ch. III, § 2, et sur la rivalité des deux tragiques, cf. HELBIG. ap. *Zeitschrift f. Gymnasialwesen*, XVI, p. 99.

Le drame de Sophocle n'était pas cependant en opposition déclarée avec celui d'Eschyle. Le jeune vainqueur regardait avec un respect profond cet homme dont le génie puissant et original avait tracé le chemin à la perfection de l'art tragique. Sa nature tout aimable ignorait l'envie et la jalousie. Mais c'était un disciple indépendant de ce grand maître, dont il se distinguait essentiellement par l'ensemble de ses qualités propres. Il avait plus de hauteur, de souplesse, de sérénité, et, en ce qui concerne le goût, moins de penchant au pathétique et au pompeux. Il modéra donc l'élan qu'Eschyle avait donné au langage dramatique, et chercha à représenter les caractères sous des traits plus humains, sans les faire descendre jusqu'à la familiarité, afin que les spectateurs se sentissent plus rapprochés d'eux. Ce changement correspond à une modification essentielle dans la manière de traiter les sujets tragiques. Dans l'adaptation de la légende à la scène, Eschyle a atteint le plus haut point où l'esprit grec se soit élevé; là, il est au-dessus de toute rivalité. Mais Sophocle reconnut qu'on ne pouvait recommencer sans cesse à présenter au peuple ces légendes avec la même ampleur sans en épuiser peu à peu le charme. Il s'appliqua donc à rendre les tragédies en elles-mêmes plus vivantes dans leur développement, à saisir plus nettement les caractères, à provoquer et à exciter l'intérêt psychologique. Déjà Eschyle avait composé la trilogie de façon à ne pas suivre rigoureusement la marche d'une histoire mythique; dans Sophocle, le lien de la trilogie est, sinon défait complètement, du moins assez relâché pour que chaque tragédie isolée soit un ensemble ayant son dénouement propre et demandant à être apprécié comme une création à part. Par là, l'art conquit une liberté plus grande: il put pousser plus avant l'exécution des détails de chaque pièce, enrichir et animer le tableau poétique en y faisant paraître des figures secondaires. C'est ainsi que, en reproduisant la légende d'Oreste, Sophocle laisse dans l'ombre le meurtre et le meurtrier de Clytemnestre: il donne à ce sujet si souvent répété une forme essentiellement nouvelle, lorsqu'au lieu d'Oreste il prend pour personnage principal sa sœur Électre, fait que toute l'action se reflète en quelque sorte dans son âme, et trouve par ce moyen l'occa-

sion de tracer une peinture psychologique vivante, le type de l'héroïsme féminin, qui, opposé à la figure toute différente de Chrysothémis, se détache ainsi sur le fond le plus favorable.

Pour faire valoir ces procédés d'un art plus avancé et plus délicat, Sophocle introduisit sur la scène un troisième acteur et rendit par là possible une action bien plus vivante, en même temps qu'il créait des ressources nouvelles pour nuancer et grouper les caractères. Il fut aussi le premier qui, bien que maître dans le chant et la danse, s'abstint de paraître en personne sur le théâtre ; dès lors, le rôle de l'acteur se distingua de celui du poète, et l'art du premier y gagna une valeur plus individuelle. Le chœur eut une situation plus tranquille, en dehors de l'action elle-même, et l'élément dramatique fut mis en relief d'une manière plus significative, comme étant le noyau de la tragédie. Eschyle lui-même reconnut ce progrès artistique ; car non seulement il accepta les améliorations extérieures apportées à la tragédie, mais encore, excité par son jeune rival, il s'éleva à une forme dramatique plus achevée et plus mûre.

Sophocle ne fut pas plus étranger qu'Eschyle à la vie publique ; mais c'était avant tout un poète, et il n'avait nulle disposition à laisser troubler par les affaires de l'État et les menées des partis la paix sereine de son esprit. Ion nous le dépeint tel qu'il l'a rencontré à Chios, âgé de 55 ans et alors stratège des Athéniens, le plus gai et le plus aimable des compagnons, faisant toutes sortes de plaisanteries sur sa dignité de général[1]. Son art n'en fut pas moins porté par le souffle de cette grande époque où Athènes étendit sa domination sur les côtes de l'Archipel ; et comme Athènes était arrivée à avoir son histoire propre et sa politique indépendante, il fut, par une sorte de progrès proportionnel, un Athénien plus complet, un patriote plus dévoué à la cité qu'Eschyle, lequel avait plus à cœur les intérêts communs de l'Hellade. Sophocle contribua à mettre en faveur les sujets tirés de l'his-

[1]) Ion ap. Athen., XIII, p. 603, e. Cf. Strab. p. 638. Androtion, ap. Schol. Aristid., III, p. 485 Ddf. et ci-dessus, p. 567. On mentionne au cours de la guerre du Péloponnèse une autre stratégie, où Sophocle eut pour collègue Nicias. (Plut., *Nicias*. 15.)

toire locale; son *Triptolème* glorifiait l'Attique comme le foyer d'une culture plus haute, qui se répandait victorieusement jusque dans des contrées lointaines ; c'est sur le sol de l'Attique, dans le bourg de Colone sa patrie, qu'il donna à sa légende d'Œdipe la conciliation pour dénouement, et les sentiments du véritable Athénien se montrent aussi dans l'*Electre*, qui présente comme conclusion du drame la destruction d'une tyrannie illégitime et la conquête de la liberté.

En somme, ses tragédies firent plus que tout autre ouvrage pour donner à une époque où Athènes avait la puissance et la splendeur matérielles cette valeur intime et cette portée morale qui était l'ambition de Périclès. Comme lui, Sophocle chercha à maintenir en crédit les cultes anciens, les coutumes héréditaires, les préceptes non écrits du droit divin, mais en même temps à s'approprier tous les progrès réalisés par la culture intellectuelle, tout ce qui élargissait l'horizon de l'esprit. La langue du poète atteste la force d'une intelligence développée, qui, dans son expression serrée, s'aventure souvent jusqu'aux limites extrêmes où finit la clarté : cependant, comme il sait garder là encore l'attrait de la grâce, et quel souffle d'harmonie heureuse traverse d'un bout à l'autre toutes ses œuvres ! C'était bien là un homme selon le cœur de Périclès ; et, ce qui prouve quelles relations étroites il y eut de l'un à l'autre, c'est précisément la façon aisée et souriante dont, à l'armée, l'homme d'État traitait le poète son collègue. Sophocle n'a jamais été ni un homme ni un poète de parti, tel que fut Eschyle, tel que Phrynichos aussi semble l'avoir été. Mais son art refléta les plus nobles tendances du temps, et fut comme l'expression transfigurée de l'Athènes de Périclès. La clarté et la solidité de son jugement sur les affaires de la république nous apparaît et nous frappe dans tous ces passages où il vante la prudence du Conseil comme le seul salut de l'État ; et le peuple athénien sut honorer en lui le vrai poète de l'époque, car personne n'a gagné autant de prix et n'a joui aussi paisiblement de sa gloire que Sophocle : c'est quand la période de Périclès fut passée qu'Euripide put pour la première fois réussir comme son rival ; Euripide, qui, bien que plus jeune de 15 à 16 ans seulement, appartenait à une tout autre

époque : encore ce compétiteur ne fut-il jamais mis au-dessus de Sophocle.

A côté de la tragédie et sortant du même germe, c'est-à-dire de la fête bachique, s'est développée la comédie, sa sœur par la naissance, mais qui grandit plus longtemps qu'elle dans la liberté de la campagne, et ne se soumit que plus tard à la tenue et à la discipline de la ville ; c'est pourquoi elle a aussi gardé plus fidèlement la marque de son origine. Cette origine, il la faut chercher particulièrement dans les divertissements de la vendange, dans l'allégresse des paysans fêtant, comme c'est la coutume dans tous les vignobles, la récolte nouvelle. La bacchanale des masques bondissants chantait les louanges du dieu qui apporte la joie, et là, dans la licence de l'ivresse, on échangeait toutes sortes de railleries et de facéties avec ceux qui se trouvaient sur le chemin de la bande et lui fournissaient une occasion de malices et d'espiègleries ; on y mettait largement à contribution la chronique du jour ; et à celui qui le régalait des bouffonneries les plus amusantes, le public reconnaissant donnait de tout cœur ses éclats de rire et ses applaudissements.

C'est de cette façon qu'on célébrait en Attique les fêtes de l'automne, spécialement non loin de Marathon, dans le dème d'Icaria, qui fut pour ainsi dire, grâce à son culte local de Dionysos, le berceau de tout l'art dramatique athénien, car il donna aussi le jour à Thespis. C'est à Icaria que vint Susarion de Mégare ; il apportait avec lui, de sa ville natale, l'esprit un peu cru de la farce mégarienne, et il donna à ces jeux le ton qui, dans la période suivante, domina même en Attique. A son école appartient Mæson, fort en honneur au temps des Pisistratides. Puis, on réalisa un nouveau progrès, le jour où ce théâtre rustique fut transporté dans la capitale, reconnu officiellement comme partie essentielle des fêtes de Dionysos, et entretenu aux frais de l'État. Ce fait se produisit vers 468 [1], après les guerres médiques ; et l'esprit puissant qui pénétra alors la vie athénienne se révéla ici par une transformation nouvelle, en faisant d'une farce grossière et à moitié étran-

[1]) C'est dans la LXXVIIIe Olympiade que la comédie fut reconnue partie intégrante des fêtes dionysiaques (KÖHLER, *Mitth. d. D.A. Inst.* III, p. 107).

gère un genre artistique régulier, riche en sujets, et surtout marqué de l'empreinte attique.

Quand la farce icarienne eut conquis son droit de cité sur la scène tragique, un grand nombre des formes extérieures de la tragédie furent adaptées au genre nouveau; pour lui aussi on institua, au nom de l'État, des concours solennels, des prix, des juges, ainsi que la chorégie, à titre de prestation publique; il eut, pour ce qui concerne la scène, le dialogue, le chœur, le nombre des acteurs, etc., une organisation identique, sans être obligé cependant au sacrifice de son originalité personnelle. Tandis que la tragédie enlevait les spectateurs dans des sphères plus hautes, et cherchait par toutes les ressources de l'art à représenter certaines données qui dépassaient les limites de la vie commune, la comédie resta étroitement attachée au temps présent, à la vie de tous les jours. Elle resta plus libre sous le rapport de la danse, de la versification, de la langue, de l'ordonnance poétique, et même conserva si bien le caractère d'une pièce de circonstance, faite en vue du moment, que le poète se servit du chœur pour interrompre absolument, pendant la représentation même, l'unité de la pièce, pour s'entretenir avec le public, dans de longues *parabases*, de ses affaires personnelles ou des questions brûlantes du jour. Un tel genre de poésie dramatique ne pouvait vivre que dans l'air de la démocratie, qu'il suivait à tous les degrés de son développement. Dirigée, dès sa naissance, contre les sottises et les ridicules qui se rencontrent dans la société, la comédie fustigea toutes les déraisons, toutes les fautes, toutes les faiblesses. Dans cette vie au grand jour des Athéniens, si mouvementée et si facile à observer, la matière ne manquait jamais, non plus qu'un auditoire spirituel, d'un bon sens solide, aimant à rire, prompt à saisir toutes les allusions. Mais la comédie exposait aussi au grand jour les abus, les dépravations, les contrastes de la vie publique. C'était là le côté sérieux de son rôle. Sans ce fonds de pensée grave et patriotique, sa plaisanterie eût été languissante, inefficace et dédaignée. Les poètes comiques ne voulaient pas être pour le peuple des amuseurs frivoles, mais, aussi bien que les tragiques, ses maîtres et ses guides; ce qu'ils flagellaient, dans

cette époque d'agitation fiévreuse, c'étaient précisément les innovations à la mode; ils opposaient la sagesse du passé aux fautes du présent; ils entretenaient la mémoire des soldats des guerres de l'Indépendance et excitaient les citoyens à suivre leur exemple; enfin, ils s'attachaient volontiers aux plus importants des événements contemporains; ainsi, les *Femmes de Thrace* de Cratinos roulaient sur la colonisation du territoire de Thrace.

On comprend quel attrait ce genre dramatique dut exercer sur les hommes de génie. C'est là qu'ils trouvèrent un théâtre assez vaste pour montrer leur talent; c'est là que, dans l'invention et la mise en œuvre du sujet, ils ne se sentaient liés à aucune tradition. La fantaisie et le caprice avaient toute liberté, et le public voyait défiler devant lui les danseurs du chœur affublés d'attributs plaisamment imaginés, déguisés en nuées, en grenouilles, en oiseaux; aucune saillie heureuse, si hardie qu'elle fût, n'était justiciable de la censure. L'auteur avait à son commandement tous les artifices de la poésie; il savait tantôt enthousiasmer son public par un essor sublime, tantôt le séduire par la grâce, tantôt l'amuser par des plaisanteries spirituelles, et l'égayer par des facéties divertissantes; protégé par la liberté de la scène, il pouvait audacieusement s'attaquer aux plus puissants de l'État, et le peuple, en l'acclamant, reconnaissait en lui le représentant de la liberté civique.

En revanche, plus le poète était libre de ses mouvements, pour la forme comme pour le fond, plus, d'autre part, l'art était difficile, et plus rapidement changeait la faveur du public, prêt à abandonner ses favoris, ceux même dont les vers étaient dans toutes les bouches, dès que chez eux le jet de l'invention commençait à s'épuiser. La comédie, en tant qu'art athénien, est une fondation de Cratès et de Cratinos. Ce dernier, un peu plus jeune qu'Eschyle, avait comme lui un esprit naturellement vigoureux et créateur. Mais, par son humeur indépendante comme par sa verve inépuisable, il était né pour être le poète de la gaieté, et il était destiné, par sa rude franchise, à faire de la comédie une force dans l'État. Cela se fit à peu près au moment où Périclès devint puissant à Athènes; et, quoiqu'il ne fût pas du goût de Cratinos de se livrer sans ré-

serve à un des deux partis en lutte, nous savons qu'aussitôt après la mort de Cimon, dans ses *Archiloques*, comédie où le chœur est formé de railleurs à la façon d'Archiloque, il faisait parler un citoyen d'Athènes, qui pleurait « l'homme divin, le plus hospitalier et le plus obligeant de tous les Hellènes réunis, avec qui il avait espéré jadis passer une vie plus joyeuse ; mais il s'en est allé trop tôt là-bas [1]. » Ce poète puissant eut pour héritiers Aristophane et Eupolis, tous deux plus dociles aux règles, plus doux, plus modérés, quoique se rapprochant de Cratinos par une affinité d'esprit évidente et par l'accord de leurs pensées. Pourtant, le premier sut seul associer à ces qualités une richesse infinie d'invention, et en cela il ne resta pas en arrière de Cratinos.

Tous ces hommes, philosophes et historiens, orateurs et poètes, dont chacun marque une période particulière dans l'évolution de l'art et de la science, non seulement furent contemporains, mais vécurent ensemble dans la même ville ; les uns y étaient nés et dès leur jeunesse s'étaient nourris de la gloire nationale, les autres y avaient été attirés par cette gloire même : ils ont donc fait plus que vivre les uns à côté des autres ; ils travaillaient tous, consciemment ou inconsciemment, à une œuvre commune. Ils pouvaient avoir ou n'avoir pas des relations personnelles avec le grand homme d'État qui était le centre du monde attique, ils pouvaient même compter parmi ses adversaires : ils n'en ont pas moins dû le seconder réellement dans la tâche de toute sa vie, qui était de faire d'Athènes la capitale intellectuelle de la Grèce.

Là, tous les germes de culture importés des pays étrangers reçurent une vitalité nouvelle : là, la connaissance des contrées et des peuples, qui venait d'Ionie, devint l'histoire, quand Hérodote fut mis en contact avec Athènes ; là, le dithyrambe du Péloponnèse donna naissance à la tragédie, la farce mégarienne à la comédie attique ; là, la philosophie de la Grande-Grèce et celle d'Ionie se rencontrèrent, pour s'y compléter, pour préparer le développement d'une philosophie

[1]) Sur Cratinos et Cimon, voy. Plut., *Cimon*, 10. Suidas mentionne une comédie politique de Timocréon dirigée contre Thémistocle. (Suidas, s. v. Τιμοκρέων. Cf. *Fragm. Hist. Græc.*, II, p. 54.)

athénienne ; la sophistique elle-même y fut cultivée plus que partout ailleurs. Tandis que précédemment chaque contrée, chaque ville ou chaque île avait son école et ses tendances particulières, alors, toutes les forces vitales de l'intelligence se concentrèrent à Athènes ; les différences de caractère et de dialecte qui séparaient les pays et les races s'effacèrent; et, de même que le drame, qui est le plus attique de tous les genres littéraires, s'appropria tous les procédés artistiques plus anciens, pour les réunir et les faire vivre en un organisme complet, ainsi, de toutes les conquêtes de l'esprit hellénique se forma une culture générale, qui fut à la fois nationale et athénienne. Si les autres États purent contester à Athènes la suprématie politique, du moins, personne ne pouvait nier que la ville où on voyait à l'œuvre en même temps Eschyle, Sophocle, Hérodote, Zénon, Anaxagore, Protagoras, Cratès et Cratinos, ne fût le foyer commun de toutes les aspirations supérieures, la cœur de la patrie tout entière, l'Hellade dans l'Hellade.

Quoiqu'il ne nous soit pas donné de pénétrer bien avant par le regard dans les relations réciproques de ces grands hommes, nous pouvons cependant, grâce à des traditions particulières, nous faire une idée de la façon dont Périclès vécut avec les plus éminents de ses contemporains, entre autres avec Sophocle et Phidias. Nous savons aussi qu'il fournit le chœur pour une représentation où Eschyle gagna le prix[1]. Nous connaissons l'amitié d'Hérodote et de Sophocle[2], et même nous possédons encore le début d'une pièce de circonstance que le poète, âgé alors de 55 ans, adressa à Hérodote, une épître en vers élégiaques, se rapportant à l'époque où l'historien partit pour Thurii et se déroba aux charmes de cette vie passée en commun avec les premiers citoyens d'Athènes. Sophocle était d'une nature singulièrement sociable, et on dit qu'il avait formé, sous l'invocation des Muses, un cercle d'artistes distingués, qui avait ses assemblées régulières[3]. Mais, si l'art

[1]) Köhler (*ibid.* p. 105).

[2]) Zurborg, ap. *Hermes*, X, p. 209.

[3]) Ταῖς Μούσαις θίασον ἐκ τῶν πεπαιδευμένων συναγαγών (*Soph.* ed. Bergk, p. xix.) Sur les rapports de Sophocle avec les acteurs, voy. von Sybel, ap. *Hermes*, IX, p. 248.

grec a progressé d'un pas si ferme, surtout parce que les jeunes n'aspirèrent pas à gagner l'avance en courant après l'originalité, mais plutôt conservèrent partout ce qu'ils trouvaient de bon et d'éprouvé, le recevant avec reconnaissance pour le perfectionner encore, nous voyons de même à Athènes comment les vieux maîtres furent honorés et vantés par leurs disciples, Eschyle par Sophocle, Cratinos par Aristophane.

Le caractère distinctif de la vie intellectuelle à Athènes, c'est ce fait, que les hommes éminents, quelle que fût leur application à leur tâche, ne conquirent pas leur supériorité en s'enfermant étroitement et mesquinement dans une spécialité. Ils respiraient le même air que tous, ce qui faisait leur santé, ce qui nourrissait et fortifiait leur esprit, ce qui empêchait qu'entre la vie politique et la vie consacrée aux sciences et aux arts il ne s'établit un divorce nuisible à l'une comme à l'autre. Chacun d'eux voulait être un homme complet, un parfait citoyen. Nous voyons la plupart des personnages marquants de cette époque voyager pendant des années, former ainsi des relations étendues et instituer un échange fécond d'idées et de tendances : les philosophes et les poètes font œuvre d'hommes d'État, de soldats, de généraux; pour les négociations avec d'autres États, on employait fort bien des hommes jouissant d'une renommée nationale, tels que Sophocle; et ceux même qui se vouaient spécialement au culte des Muses étaient à la fois poètes et acteurs, maîtres de danse et de chant.

Cette activité multiple n'était possible que grâce à la vitalité puissante qui signala les contemporains de Périclès; et il semble que la preuve la plus évidente qu'on puisse donner de l'épanouissement merveilleux qui fit alors la joie du peuple hellénique, c'est qu'on vit si souvent réunies chez le même homme, à un degré éminent, les forces du corps et celles de l'esprit. Nous admirons ces Athéniens qui, par un travail infatigable prolongé dans la vieillesse chenue, savaient se conserver toute leur vigueur et, jusqu'à la fin, allaient toujours plus avant dans la perfection de leur art. Sophocle avait composé 113 drames lorsqu'il lut à ses juges le chœur d'*Œdipe à Colone*, pour leur prouver que la faiblesse de l'âge ne l'avait pas rendu, comme on le lui reprochait, incapable d'ad-

ministrer sa fortune. Cratinos avait 91 ans quand il fit représenter sa *Dame Bouteille* et, par cette pièce hardie, gagna le prix sur Aristophane qui le considérait déjà comme un rival usé. De même, Xénophane, Parménide, Zénon, furent des types de force et de santé. Timocréon[1] joignait au rôle de poète la profession d'athlète. Polos, l'acteur favori de Sophocle, était de taille à jouer en quatre jours les rôles principaux de huit tragédies.

Enfin, une autre preuve de cette activité et de cette diversité d'aptitudes si saine chez les maîtres d'alors, c'est que, à côté d'une fécondité peu commune en œuvres originales, ils cherchèrent à régler avec une précision scientifique les tendances et les ressources de leur art, et qu'ils associèrent à l'enthousiasme du sentiment poétique la réflexion nette, l'amour des recherches spéculatives. Ainsi Lasos, qui créa vraiment le dithyrambe en lui donnant sa forme définitive, fut en même temps un esprit critique, un des premiers qui écrivirent sur la théorie de la musique ; Sophocle lui-même traita du chœur tragique, pour développer ses idées sur l'importance de cet élément dans l'organisme de la tragédie. De même aussi, les premiers architectes écrivirent des ouvrages scientifiques spéciaux, et Agatharchos exposa les principes d'optique d'après lesquels il avait exécuté les décors du théâtre.

§ VI

LA VIE ARTISTIQUE A ATHÈNES.

L'Etat ne peut exercer sur l'éloquence et la poésie, comme sur les progrès de la science, qu'une action indirecte, en donnant aux maîtres de l'art une occasion de travailler pour l'intérêt public, en payant les poètes d'une renommée incontestée[2], en leur distribuant des prix, en faisant réciter devant le peuple assemblé les œuvres d'un Hérodote, en organisant

[1]) Voy. ci-dessus, p. 382. 394.

[2]) L'État alloue des honoraires même aux poètes. (Böckh, *Staatshaushaltung*, I, p. 39. Fritzsche, ad Aristoph. *Ran.*, 367.)

les fêtes où les pièces dramatiques sont représentées avec tout l'appareil qui leur convient. Pour les arts plastiques, la question est bien différente. Ceux-ci dépendent des circonstances extérieures : pour réaliser quelque chose de grand, elles ont besoin de certaines ressources que l'État seul peut leur assurer; et, là encore, une direction souveraine est nécessaire, pour appliquer à des desseins d'une utilité commune toutes les forces qu'on a sous la main, de façon à ce qu'elles ne s'éparpillent pas en efforts isolés.

Depuis les temps les plus reculés, l'Attique a été le terrain le plus favorable à la culture des arts. Le goût du beau qui distingue la race des Hellènes, ses habitants l'avaient à un degré supérieur ; puis, le paysage et l'atmosphère même contribuaient à perfectionner leur sens de la ligne et de la couleur, et le sol fournissait à ce peuple industrieux une pierre incomparable pour la construction et pour la statuaire, ainsi qu'une argile excellente pour le modelage, pour la poterie et la décoration des terres cuites [1].

Ces deux genres de travail n'en formaient qu'un à l'origine, car le potier cherchait à donner à ses produits une valeur supérieure, non seulement par le fini de l'exécution et la noblesse de la forme, mais aussi par le vernis et l'ornementation. Dans les grands ateliers, on engageait des ouvriers spéciaux pour l'exécution des figures. C'est ainsi qu'un métier devint une branche de l'art; et les premiers noms de peintres que nous connaissions se lisent à côté de ceux des potiers sur les coupes et les vases. Cette peinture consistait uniquement en une esquisse dont les contours étaient remplis avec de la couleur : c'étaient des figures noires se détachant sur le fond rouge de l'argile. Puis vint une modification simple, mais profonde, de la technique. On réserva pour les figures la couleur de l'argile, et on les fit ressortir, sur le fond sombre, en rouge éclatant. Ce fut pour cet art le commencement d'une vie nouvelle ; un style absolument nouveau apparut dans la forme et dans la décoration des vases, et c'est à Athènes que s'établit cette réforme qui fait époque.

[1]) Sur la fabrication et l'exportation des vases, voy. ci-dessus, p. 552.

Ce changement eut lieu à une époque qui fut, sous tous les rapports, le début d'un nouveau mouvement intellectuel. Vers l'an 500 avant notre ère, il y avait des ateliers renommés où d'abord on peignit en noir les figures, et où, après une courte période d'hésitation, on passa délibérément et promptement au style nouveau : on peut citer dans le nombre, l'atelier de Chachrylion[1]. Andocide peignit encore dans les deux styles; et, à l'origine, les figures rouges conservaient encore tout à fait le type raide et contraint du dessin autrefois à la mode.

C'est chez Chachrylion que travailla Euphronios, qui plus tard se monta un atelier à lui [2]. Euphronios et Douris [3] fleurirent dans la pleine prospérité de l'époque de Périclès, et nous voyons par les ouvrages sortis de leurs mains comment, dans l'écriture et dans le dessin, ils suivirent le mouvement contemporain, comment ils s'affranchirent des lois d'un art suranné pour l'élever par degrés à une grâce plus libre.

Il y eut des artisans, appartenant à des classes inférieures, qui ne savaient même pas écrire correctement. Mais, tout en s'attachant fermement, comme c'est du reste la coutume des artisans, à la tradition héréditaire, ils se montrèrent cependant des artistes véritables, en ce sens qu'ils recueillirent dans leur âme impressionnable la riche matière de cette époque si vivante, et qu'ils ne se lassèrent pas de marcher toujours en avant. Dans le cours d'un petit nombre d'olympiades qui correspondent à peu près aux campagnes de Cimon, il se développa, sans qu'on renonçât à la méthode antérieure, un art nouveau qui, mieux que toutes les autres branches de l'activité artistique des anciens, nous fait reconnaître ce que les Hellènes ont pu faire avec les procédés techniques les plus modestes, et comment ils ont animé d'une vie idéale les objets les plus vulgaires. C'est ici que se marque de la manière la plus nette le passage régulier du métier à l'art; et, quand nous voyons représentés dans les vases peints de Douris, d'Euphronios et autres, des scènes de batailles ou des fêtes joyeuses, le monde mythologique et la vie de tous les jours, nous ne

1) Löschcke, ap. Helbigs, *Italiker in der Po-Ebene*, p. 124 sqq.
2) W. Klein, *Denkschriften der Wiener Akad.*, 1878.
3) Michaelis, ap. *Archäol. Zeitung*, XXXI, p. 1 sqq.

pouvons refuser de reconnaître en eux des maîtres dans l'art populaire qu'ils pratiquent.

La céramique fut l'école de la peinture. On appliqua ses procédés au travail de la pierre ; c'est ce que prouvent les stèles funéraires sur lesquelles est représentée l'image du défunt, esquisse coloriée d'une simplicité svelte et gracieuse, comme le monument de Lyséas, de l'époque des Pisistratides [1].

Le culte donna naissance à des peintures plus développées, notamment sur les offrandes votives, destinées à rappeler des événements auxquels avaient pris part un plus grand nombre de personnes, par exemple, la construction du pont sur le Bosphore [2], ou la procession des prêtresses qui allèrent en suppliantes vers l'Aphrodite de Corinthe pour conjurer les dangers de la guerre médique. Le culte fournit aussi l'occasion de décorer de peintures les murs de la *cella*. On étendait sur ces surfaces ou sur des tablettes fixées au mur une couche de stuc fin, qu'on employa plus tard aussi dans la céramique, selon le procédé des peintres de tableaux, pour recevoir les couleurs. C'est ainsi qu'à Samos, à Corinthe, à Chalcis, à Paros, à Thasos et autres lieux, l'art de la peinture se perfectionna lentement.

Mais c'est à Athènes que s'accomplit enfin le progrès qui aboutit à un art grandiose et monumental, et cette gloire encore, la ville la dut à sa flotte victorieuse. En effet, au moment où l'île si riche de Thasos osa entrer en lutte avec Athènes [3], la peinture y était florissante, principalement dans la maison d'Aglaophon. Celui-ci eut pour fils Polygnote, que nous trouvons, depuis la guerre de Thasos, lié par des relations étroites et un attachement personnel avec Cimon. Il est donc de toute probabilité que ce fut précisément Cimon qui détermina Polygnote à se fixer à Athènes, faisant ainsi de sa victoire une date importante et mémorable dans la vie artistique de son pays. Polygnote, en effet, à peine installé, déploya la plus étonnante activité. Il décora de ses peintures le temple de Thésée, que Cimon venait justement de terminer ; puis,

1) *Mittheil. d. D. Arch. Inst.* IV. Taf. 1. 2. avec le commentaire de Löschcke (*ibid.*, p. 36).
2) Voy. ci-dessus, p. 277-279.
3) Voy. ci-dessus, p. 399 sqq.

dans le marché public que Cimon avait planté d'arbres, le nouveau portique bâti par Pisianax, parent de Cimon, probablement son beau-frère ; puis, le sanctuaire des Dioscures et la chambre sacrée, à l'entrée de l'acropole, qui plus tard fut connue sous le nom de « Salle des peintures » ou *Pinacothèque*. La renommée de Polygnote se répandit bientôt dans la Grèce entière. On lui confia la décoration du temple d'Athêna Aréia, à Platée, celle de la *Lesché* ou « portique des hôtes, » à Delphes : il fonda à Athènes une école à laquelle se rattachèrent des maîtres indigènes, comme Micon et Panænos, et des artistes étrangers, comme Dionysios de Colophon.

L'influence de cette école se fit sentir jusque dans les branches industrielles de l'art attique ; c'est à partir de ce moment que se développe rapidement et heureusement dans la céramique le style moderne, avec le groupement plus expressif de ses figures, son invention plus riche, sa grâce attrayante, d'autant plus effective qu'elle est soutenue par un fonds plus grave et plus sévère. On reconnaît jusque dans les métiers, à Athènes, l'action de cette grande époque qui commence à la venue de Polygnote.

Jamais l'hospitalité des Athéniens ne reçut plus riche récompense ; car en remerciement du droit de cité qu'on lui avait conféré, l'artiste exécuta pour eux, sans vouloir accepter aucun paiement, les grandes peintures murales qui rendirent leur ville célèbre entre toutes, et il établit chez eux la première école de peinture qu'ait eue l'Hellade.

Polygnote fut dans son art un homme tout occupé de hautes pensées : rien ne lui fut plus étranger que le dessein de séduire l'œil par l'attrait de la couleur et par des illusions décevantes. Son pinceau dédaignait ce qui n'agit que sur les sens ; il ne cherchait qu'à exprimer sous la forme la plus simple la pensée du maître. Pour lui, il vivait toujours par la pensée dans le monde des traditions religieuses et héroïques ; comme Pindare et Eschyle, il voulait en rattacher la matière aux faits du présent. Conformes au plan d'une trilogie eschyléenne, les trois peintures du portique du marché, quoique de différentes mains, furent sans aucun doute exécutées sous sa direction : elles représentaient le combat des Amazones, la ruine d'Ilion et la bataille

de Marathon, c'est-à-dire, les diverses périodes de la grande lutte engagée entre l'Asie et l'Europe [1]. A Platée, il peignit le massacre des prétendants dans la maison d'Ulysse, allusion évidente à l'invasion des Barbares, qui avaient trouvé à Platée même leur châtiment.

Polygnote est le créateur d'une peinture d'histoire [2], dont le style grandiose n'a jamais été dépassé. Ce fier sentiment de soi-même qui exaltait les contemporains de Cimon animait toutes les œuvres qui sortirent de son école, qu'elles eussent pour sujets les légendes épiques ou les événements du jour. Quant à ces derniers, on s'appliquait à les rendre dans toute leur vérité. Ainsi, dans la bataille de Marathon, on voyait Miltiade en personne, représenté au moment où, s'élançant en avant, il entraînait les Athéniens à l'attaque ; on voyait les Perses refoulés dans les marais, le combat près des vaisseaux, la mort sublime de Callimachos ; on était aussi transporté dans le monde invisible, car les ombres des héros du pays sortaient des enfers pour prendre part à la bataille. Cette partie du sujet appartenant en propre à Athènes, Polygnote en avait confié l'exécution à un artiste athénien, Panænos.

En revanche, il avait une prédilection marquée pour les sujets qui intéressaient l'ensemble des Hellènes ; on ne pouvait donc lui trouver une tâche plus attrayante que la décoration du portique de Delphes, où les Hellènes de tous les pays et de tous les dialectes se réunissaient à titre de membres d'une seule et même nation, de serviteurs des mêmes dieux. C'est là qu'il déploya dans toute leur richesse les légendes homériques ; toutefois, il ne se contenta pas de ranger des groupes à côté les uns des autres, à la manière de l'épopée ; mais, tout en composant d'une façon nette et distincte chaque groupe isolé avec un petit nombre de personnages, il eut soin de les rattacher tous à un point central. Tous les spectateurs reconnaissaient là l'esprit réfléchi qui domine complètement son sujet, en même

1) MICHAELIS (*Parthenon*, p. 37) admet encore, d'après A. SCHÄFER, (*Archäol. Anzeiger*, 1862. p. 372*), dans la Ποικίλη quatre tableaux, dont le premier représentait la protection accordée par les Athéniens aux Héraclides.

2) Sur la peinture d'histoire telle que l'entendait Polygnote, voy, *Götting. Nachrichten*, 1861, p. 368.

temps qu'ils sentaient leur âme saisie et échauffée par les idées morales et religieuses de l'artiste. C'est à Delphes, en effet, que se manifestèrent plus ouvertement les tendances théologiques de Polygnote. Dans la ruine de Troie comme dans le tableau des Enfers, il sut représenter par des exemples terrifiants la justice divine qui commande aux vicissitudes des choses humaines. Celui qui comprenait la symbolique simple mais profonde de l'artiste, voyait dans l'image d'Anténor s'éloignant tranquillement de la ville en flammes la récompense de l'hospitalité, et dans les figures des initiés, l'expression de la félicité que donnent les mystères et qui se prolonge au delà du tombeau.

La sculpture avait en Grèce un passé bien plus riche que la peinture. Pendant la période des tyrans, les ateliers des statuaires et des architectes athéniens avaient été en pleine activité; dans les familles un peu en vue s'éveillait l'ambition de se faire connaître par de riches offrandes, et l'antique corporation des Dédalides était constamment occupée au service de la religion, en travaillant le bois, le marbre et l'ivoire; les statues des dieux dues à des artistes athéniens, par exemple à Endœos, jouirent d'une renommée qui s'étendit bien au delà des limites de leur pays. Ce qui les caractérisait, c'était la sévérité majestueuse du style, la gravité religieuse, la dignité calme. Les Athéniens suivirent longtemps ces principes; et tout ce que nous connaissons en fait de sculpture attique, soit par les restes conservés, soit par les descriptions, depuis cette époque jusqu'aux guerres médiques, nous prouve qu'à côté d'un travail patient et d'un effort sérieux pour atteindre dans le détail à la vérité de la nature, la figure demeura dans l'ensemble sèche et raide, sans liberté et sans vie, et garda assez tard un type contraint et archaïque. C'est à cette manière qu'appartiennent les statues en marbre d'Athêna, représentée avec un long vêtement et les bras collés au corps, assise majestueusement sur un trône, comme on en a découvert à l'acropole.

Un des caractères distinctifs de l'école attique est le style des bas-reliefs, qui dessine le contour des figures, comme des silhouettes, sur la plaque de marbre, exactement à la façon des

peintures sur vases; on les voit notamment sur les stèles funéraires, de forme allongée, qui, engagées dans un socle, s'élevaient au-dessus du tombeau qu'elles signalaient, juste assez larges et assez hautes pour qu'on y pût tracer une figure humaine de grandeur naturelle [1]. L'étroitesse des proportions est la marque propre de l'art archaïque athénien, avec une certaine gaucherie qui mit longtemps à disparaître, de même que la façon conventionnelle de traiter le visage et les cheveux. L'œil, grand et fixe, paraît dans toute sa largeur sur la tête en profil, tandis que déjà dans le modelé des joues se montre une observation fine de la réalité, et que les contours indiquent une recherche évidente de la vérité naturelle.

Une vie incomparablement plus active régnait dans le Péloponnèse, où le moulage du bronze était en pleine prospérité, où l'art avait atteint, en ce qui concerne les présents votifs et les statues des vainqueurs, un développement plus libre et plus complexe. Les écoles artistiques de Sicyone, d'Égine et d'Argos étaient alors les plus florissantes du monde grec : à Sicyone, l'école de Canachos, qui, vers le temps des guerres médiques, façonna des statues d'Apollon pour Milet et pour Thèbes; à Égine, l'école des fondeurs indigènes, fameuse de toute antiquité [2], qui, parallèlement au bien-être et à la puissance de l'île, prit un essor de plus en plus brillant et arriva à son apogée avec Onatas.

Ce maître fut célèbre dans toute l'Hellade. Il fit pour les Pergaméniens un Apollon colossal, pour les Phigaléens, en Arcadie, une statue de Déméter [3], et celle-ci même eut ceci de particulier, que l'artiste ne s'attacha point, suivant l'exemple de ses devanciers, à suivre avec une préoccupation gênante le type sans goût qu'imposait la foi antique, mais s'affranchit de la tradition hiératique et, d'après sa propre inspiration, ennoblit la forme de l'image divine. Toutefois, ce fut dans la com-

[1]) Sur les anciens bas-reliefs funéraires de l'Attique, cf. *Abhandl. der Berl. Akad.* 1873, p. 157 : et, sur l'art grec en général, le grand ouvrage — en cours de publication — de G. Perrot et Ch. Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité* (Paris, 1881), t. III.

[2]) Voy. ci-dessus, p. 321.

[3]) Pausan., VIII, 42, 6.

position de groupes historiques plus vastes que son génie artistique se révéla tout entier. Ainsi, il exécuta pour les villes d'Achaïe un présent sacré qui représentait les héros grecs tirant au sort pour décider qui devait parmi eux se mesurer avec Hector [1]; d'autre part, il représenta, sur la commande des Tarentins, les combats à pied et à cheval que les citoyens de cette ville avaient soutenus contre les Italiotes ; on y voyait présents les héros protecteurs de Tarente [2]. Un monument remarquable des aptitudes de cette école est l'ornementation du temple d'Athêna à Égine [3]. Ce sont des figures en marbre, et pourtant elles font voir nettement que c'est par la fonte de l'airain que l'art éginétique est arrivé à la sveltesse de formes, à la vivacité expressive de mouvements qui nous frappent dans les ouvrages de cette origine ; tandis que le marbre, si abondant à Athènes, se prêtait plutôt à des ouvrages où se déployait une harmonie tranquille et où l'idéal conçu dans la tête de l'artiste trouvait son expression sensible.

A la même époque qu'Onatas, et en collaboration partielle avec lui, on vit travailler Agéladas et Calamis. C'est au temps des guerres médiques que ce dernier s'éleva au plus haut point de sa renommée, lorsque les citoyens d'Agrigente lui commandèrent une série de figures d'enfants dans l'attitude de la prière [4], et que Pindare consacra à Thèbes une statue de Zeus Ammon sortie de ses mains [5]. Il fut un maître dans la façon du bronze, du marbre, de l'argent, de l'or et de l'ivoire, également habile à représenter les dieux, les animaux et les hommes ; en lui se révélait déjà toute la souplesse du génie attique, et, bien qu'on ne puisse prouver qu'il soit Athénien de naissance, c'est du moins à Athènes qu'il se produisit, tandis qu'Agéladas fut à Argos le chef d'une école artistique célèbre et très active. Là, comme à Égine, on s'occupa surtout de la fonte du bronze ; et grâce aux nombreux présents votifs qu'il exécuta pour le compte des Tarentins, des Épidamniens, des

1) Pausan., V, 25, 8.
2) Pausan., X, 13, 10.
3) Voy. ci-dessus, p. 228.
4) Pausan., V, 25, 5.
5) Pausan., IX, 16, 1.

Messéniens, etc., l'art atteignit, soit dans les figures isolées et dans les groupes, soit dans les statues des dieux et dans les quadriges, à une variété et à une habileté de technique et de composition qui attira à Argos, des contrées les plus lointaines, les artistes les plus zélés, venus pour se perfectionner à l'école d'Agéladas ; et ce qui atteste plus que tout le reste la haute valeur d'un tel maître, c'est que trois des plus grands sculpteurs de l'antiquité, Myron, Polyclète et Phidias, ont été ses disciples.

Myron, né à Éleuthères, sur les confins de l'Attique et de la Béotie, était le plus âgé des trois. Il fit pénétrer dans l'atelier des artistes du Péloponnèse l'esprit athénien, l'invention et l'énergie athénienne qui, loin de s'en tenir aux sujets traditionnels, s'ouvrait dans toutes les directions des chemins nouveaux. La vie dramatique qui se déployait dans la poésie attique anima aussi l'art de Myron et lui fit dépasser, dans les statues d'athlètes, le niveau ordinaire. Ainsi il représenta Ladas, vainqueur à la course, au moment où il atteint le but, avec son dernier souffle expirant sur ses lèvres [1] ; et son Discobole rendait visible, dans le corps qui se courbe et se ramasse, la tension extrême de tous les muscles, mouvement vivant et dramatique qui faisait deviner qu'un instant après chaque membre allait prendre une position absolument différente[2]. On voit là toute la sûreté de main qu'il avait acquise à Argos, et en même temps l'emploi nouveau qu'il sut faire des procédés de cette école. De plus, sous la direction des maîtres athéniens, il traita supérieurement les statues de dieux, tandis que d'autre part une certaine simplicité un peu rude, où nous croyons reconnaître le caractère béotien, le portait à façonner, avec une prédilection particulière et un particulier bonheur, des figures d'animaux soit réels, soit fabuleux, comme aussi à reproduire, dans des ouvrages de genre, des scènes de la vie familière [3].

Cette souplesse de génie ne se trouve point chez Polyclète, qui vint de Sicyone à l'école d'Argos ; mais c'était une nature d'artiste, harmonique en soi, entraînée d'un élan infatigable

1) ANTHOL. PLANUD., IV, 54, cf. 53.

2) LUCIAN., *Philops.* 18. QUINTIL., II, 13, 8.

3) Sur la manière de Myron, cf. *Archäol. Zeitung*, 1879, p. 21 sqq.

toujours plus avant dans la contemplation et la représentation de la beauté parfaite, cherchant en conséquence à étudier scientifiquement les proportions normales du corps humain, comme à les rendre sous des formes typiques. Aussi ses statues étaient-elles en opposition marquée avec la manière de Myron, surtout par le calme des attitudes et par leur extrême simplicité. D'autre part, pour éviter le danger de la monotonie, il employa un artifice primitif, mais efficace : ce fut de faire poser principalement sur un seul pied ses statues debout, en sorte que les lignes du corps offraient un gracieux contraste entre les parties qui portent et celles qui sont portées, entre les côtés fortement tendus et les côtés relâchés et assouplis. En le dégageant de l'élément personnel, Polyclète donna au corps une harmonie parfaite ; et, pour la beauté idéale, la noblesse et la dignité, ses œuvres n'ont point été dépassées. Mais les grands sujets lui ont fait défaut : il a manqué à l'artiste une patrie dont l'histoire fût vivante, une cité qui considérât l'art comme un intérêt public. La tâche la plus importante qu'on lui ait confiée, l'exécution d'une statue pour le temple d'Hêra, ne fut sans doute accomplie par lui que grâce à la situation particulière où se trouvait alors Athènes.

Les écoles attiques avaient été éclipsées par celles de Thasos, de Sicyone, d'Égine et d'Argos. Mais, si propres que fussent les petits États à cultiver et à encourager, au milieu de circonstances favorables, le développement des beaux-arts dans certaines directions, cependant l'art grec ne pouvait arriver à son épanouissement complet qu'au point même où se trouvait le centre de l'histoire grecque, le siège de la souveraineté, le théâtre de la gloire ; car les arts suivent la victoire, et leur plus beau rôle a été en tout temps d'éterniser, par des œuvres immortelles, les grands succès gagnés par l'habileté et la vaillance humaines. C'est ce que pensèrent les tyrans de la Grèce; c'est pourquoi ils consacraient ces présents magnifiques qui devaient attester leur fortune à la postérité. Mais le peuple ne prenait aucune part à ces ouvrages, car la fortune de ces tyrans reposait sur l'oppression, et l'ambition égoïste de quelques despotes ne pouvait pas donner naissance à un art national. Après eux, la situation changea. Un grand mouvement

national avait entraîné le peuple tout entier : et à la tête de ce mouvement se trouvait une cité libre, à qui la victoire avait donné en partage la richesse et la puissance. Ce n'était plus assez que ces présents sacrés offerts par quelques amis de l'art, par quelque eupatride libéral comme Callias, fils d'Hipponicos, qui y fit travailler Calamis [1] : l'État lui-même dut donner en son nom les commandes, et la cité athénienne eut assez le sentiment de l'art pour considérer l'exécution des grandes œuvres comme un intérêt public de premier ordre.

Ainsi toutes les circonstances se réunissaient pour favoriser la politique de Périclès, laquelle ne reposait pas sur des fantaisies personnelles, mais était une conséquence nécessaire de l'évolution historique. Car il ne pensait pas, en vérité, à fournir à Athènes l'occasion d'étaler fastueusement sa richesse; il voulait plutôt que l'art hellénique, qui, devenu peu à peu habile à façonner toutes les matières, avait trouvé pour tous les genres de l'architecture et de la plastique le style vrai, perfectionné toutes les branches de la technique, depuis la statue colossale chryséléphantine jusqu'aux ustensiles domestiques les plus vulgaires, enfin, fait son apprentissage complet et achevé son éducation, fût alors porté à chercher dans la glorification d'Athènes une tâche où il pût affirmer toute sa puissance.

Le but de Thémistocle avait été de fortifier Athènes, car c'était là une condition de son indépendance. Cimon, homme de vues libérales, avait fait beaucoup pour embellir la ville et les faubourgs, et Polygnote fut précisément l'artiste qu'il lui fallait pour donner à ses travaux une consécration plus haute. Cependant, il leur manquait encore d'être rattachés à une conception d'ensemble. Cimon avait trop devant les yeux la gloire de sa famille [2] et sa satisfaction personnelle, pour envisager la décoration d'Athènes comme une partie des hautes fonctions

[1]) Sur l'ex-voto consacré par Callias dans l'acropole, cf. O. Jahn, *De antiquis Minervæ simulacris*, p. 8, Köhler ap. *Hermes*, III, p. 166. C. I. Attic., I, n. 393.

[2]) Sur le zèle de Cimon pour la gloire de Miltiade, voy. Brunn, *Gesch. der griech. Künstler*, I, p. 162 ; II, p. 19. C'est ainsi également qu'il faut entendre le passage d'Eschine, *In Ctesiph.*, § 186.

qu'exerce un homme d'État. Périclès fut le premier qui le comprit. Pour établir la puissance d'Athènes telle qu'il la rêvait, il fallait que l'art plastique, c'est-à-dire la marque distinctive des Hellènes en face des Barbares, devînt un art athénien et servît à orner la ville, deux fois sacrifiée et ruinée, de monuments modèles, vis-à-vis desquels toutes les œuvres précédemment façonnées par des mains grecques ne seraient plus considérées que comme des ébauches. Si Périclès fut en cela plus heureux que dans toutes ses autres tentatives, il convient d'attribuer ce succès non seulement à sa personnalité propre, mais à un concours de circonstances qui lui amena pour accomplir cette grande entreprise les hommes nécessaires, et, entre tous, Phidias.

Phidias, fils de Charmidès, était de quelques années plus âgé que Sophocle. Il appartenait à une famille où était héréditaire, avec le culte d'Athèna Erganè, la déesse « ouvrière, » la pratique d'arts très variés. Lui-même commença par être peintre, comme son frère Panænos, et ce fut plus tard qu'il se tourna exclusivement du côté de la sculpture, dont il étudia toutes les branches avec une extrême diligence. Fort jeune encore, il alla dans le Péloponnèse, où régnait la paix tandis que l'Attique défendait son propre territoire, et là, dans l'atelier d'Agéladas, il eut la première révélation d'une activité artistique vraiment grandiose. Dès son retour, il passa au rang des maîtres les plus estimés, si bien qu'il se trouva déjà en première ligne pour coopérer à l'exécution des monuments que la cité, dans sa reconnaissance, voulut consacrer aux vainqueurs de Marathon. On y dépensa pareillement les trésors gagnés par des succès plus récents, car les Athéniens eurent surtout à cœur de célébrer le souvenir de cette journée. Cimon avait un intérêt personnel à encourager cette tendance. En effet, une fois qu'on eut oublié le fâcheux procès de Miltiade, sa renommée remonta à la surface, plus brillante encore ; et tandis que Cimon, ainsi que les généraux ses collègues, n'obtinrent pour remerciement et pour loyer de leurs exploits en Thrace que le privilège de dresser sur la place du marché trois hermès ornés d'épigrammes, on décréta après coup, en l'honneur de la grande victoire, l'érection de groupes en bronze

de proportions colossales, qui furent exécutés pour Delphes dans l'atelier de Phidias : c'étaient les héros des dix tribus de l'Attique, représentant la communauté des citoyens ; à côté d'eux, Codros, Thésée, et en troisième lieu probablement Philæos, fils d'Ajax, qui avait réuni Salamine à Athènes, l'ancêtre des Philaïdes, auxquels se rattachaient Miltiade et Cimon ; enfin, Miltiade lui-même, près d'Apollon et d'Athêna [1]. On ne pouvait honorer d'une expiation plus éclatante la mémoire des glorieux morts ; c'était leur donner, et au delà, la satisfaction qu'ils méritaient. Vers le même temps, on vit sortir des mains du même artiste le colosse en bronze d'Athêna Promachos, « celle qui combat au premier rang », qu'on installa sur l'acropole, à l'ouest, devant le temple de la déesse protectrice, majestueux emblème du courage valeureux avec lequel les Athéniens s'étaient élancés au-devant des Perses.

C'est ainsi que déjà l'époque de Cimon offrit à l'artiste une riche matière pour réaliser des créations imposantes. Toutefois ce n'étaient là encore que des travaux de circonstance, exécutés sur commande, comme il en sortait de l'atelier d'Agéladas, avec cette grande différence, que les œuvres de Phidias servaient à la gloire de sa propre patrie et qu'elles formaient une série liée par une connexion intime. Ces ouvrages mûrirent le génie du maître et le conduisirent lui-même jusqu'au moment où Périclès prit en mains les rênes de l'État.

Phidias possédait, à un degré éminent, cette souplesse et cette force d'intelligence qui distinguait ses contemporains. Non seulement il fut à la fois peintre et sculpteur, ce qu'on pouvait dire aussi de Micon, collaborateur de Polygnote : mais il parcourut en maître tout le domaine de l'art, et surtout il eut le génie fécond et inventeur. Il était pénétré de la grandeur du rôle que devait jouer sa patrie ; de plus, c'était un penseur,

[1]) PAUSAN., X, 10 : cf. GÖTTLING ap. *Ber. d. Sächs. Ges. d. Wiss.*, 1854, p. 17. E. CURTIUS, *Ueber die Weihgeschenke der Griechen nach den Perserkriegen* (ap. Nachr. d. Götting Ges. d. Wiss. 1861). Dans cette dissertation (*ibid.* p. 396), j'ai traité de l'œuvre de Phidias à Delphes et établi la conjecture que, à côté de Codros et de Thésée, figurait comme troisième personnage Philæos, l'ancêtre mythique de Miltiade et de Cimon, qui, en s'expatriant, donna Salamine à l'Attique.

un homme complètement initié à toutes les connaissances de son temps sans être amené, plus qu'Eschyle ou Sophocle, à rompre avec la tradition héréditaire. Comme il avait atteint le sommet de la culture contemporaine, il s'appliqua à entrer avec pleine intelligence dans les idées de Périclès, et d'autre part, grâce à ses vues larges qui embrassaient toutes les branches de l'art, il put conduire d'une main sûre les plus vastes entreprises, forçant les autres artistes à reconnaître l'incontestable supériorité de son esprit. En un temps où l'émulation pouvait se donner libre carrière, Phidias fut un roi dans la province de l'art, comme Périclès dans l'administration; il savait assigner à chaque artiste le poste qui lui convenait; il était au milieu d'eux, comme un chef et comme un guide, sans nuire en rien à leur renommée, sans rien leur enlever de leur zèle.

Ce que voulaient Périclès et Phidias intéressait vraiment toute l'Hellade. En effet, la patrie tout entière avait été sauvée par les guerres de l'Indépendance; tous les peuples des deux côtés de la mer avaient renouvelé leur union; et pourtant on ne voyait pas encore se produire ce qui aurait dû être fait depuis longtemps, pour marquer par des monuments durables la grande époque de ce relèvement triomphant de la nation, et la prospérité qui l'avait suivi. Une génération nouvelle avait grandi, et beaucoup de sanctuaires détruits gisaient encore en ruines sur le sol: les vœux n'étaient point acquittés, et des périodes de divisions et de rivalités avaient interrompu les fêtes d'actions de grâces qu'on devait aux dieux. C'était donc un devoir national de réparer ces omissions; Périclès entreprit de le remplir dans cet esprit. La ligue hellénique qu'Athènes avait naguère instituée contre les Perses, il voulut la faire revivre, sous la forme d'une alliance pour les travaux de la paix.

Dans ce but, on choisit parmi les citoyens vingt hommes d'un âge avancé, ayant pris part eux-mêmes aux guerres de l'Indépendance; on les partagea en quatre groupes, qui furent envoyés, le premier vers les Ioniens et les Doriens d'Asie et vers les îles, le second dans l'Hellespont et la Thrace; la troisième députation se dirigea sur la Béotie, la Phocide et le

Péloponnèse, la dernière sur l'Eubée et la Thessalie. Tous les États libres furent ainsi invités à constituer un congrès national à Athènes et à y prendre, à la suite d'une entente commune, les mesures nécessaires pour relever les temples abattus et accomplir comme il convenait les vœux en souffrance [1]. On devait fonder une grande fête nationale, toute nouvelle, et le commerce pacifique de tous les États helléniques par terre et par mer allait gagner une garantie de plus. La date de ces ambassades n'est donnée nulle part avec précision ; elles se rattachent vraisemblablement à la paix de trente ans que conclut Périclès en 445 (Ol. LXXXIII, 3) ou même à l'armistice de cinq ans, dû à l'entremise de Cimon (451 : Ol. LXXXII, 2).

En tout cas, il y eut là une idée commune où les deux hommes d'État devaient se rencontrer. En effet, les guerres de l'Indépendance ayant constitué une nationalité nouvelle, et Thémistocle notamment ayant établi en principe, avec une rigueur inexorable, que les seuls véritables Hellènes étaient ceux qui avaient tenu tête aux Perses sur le champ de bataille, il importait maintenant d'atténuer cette distinction, et de laisser dans l'ombre les prétentions légitimes des Athéniens et de leurs alliés à s'attribuer en propre l'honneur de la victoire, afin d'amener tous les Hellènes à oublier leurs rivalités et à s'associer, dans un sentiment de conciliation et de concorde, au nouvel essor que prenait la vie commune de la nation. De même que Cimon, à la tête de sa flotte, songeait toujours aux intérêts de l'Hellade tout entière, ainsi Périclès voulut avant tout effacer l'antique antagonisme des races, et le transformer en une émulation pacifique sur le terrain de l'art et de la science. Il a du reste suffisamment prouvé, dans l'établissement des colonies d'outre-mer [2], son désir de réaliser une nationalité plus compréhensive, et affirmé le caractère panhelléniqne de sa politique.

C'est dans ce sens qu'Athènes, par les ambassades dont on

1) Plut., *Pericl.* 17. On a des fragments d'inscriptions ayant appartenu à des ex-votos consacrés en souvenir d'anciens exploits des Athéniens, et qui (ont été ou renouvelés ou érigés pour la première fois au temps de Périclès Kirchhoff, ap. C. I. Attic., I, 333. 334, cf. IV, p. 40. et *Monatsber. der Akad. der Wiss.* 1869, p. 409 sqq.

2) Voy. ci-dessus, p. 546.

a parlé, se constitua pour la première fois comme centre de la nation, en prenant en main une affaire qui était réellement du ressort de l'amphictyonie et dont l'initiative aurait dû venir de Delphes, si la confédération qui s'y rattachait eût été encore une puissance. On comprend pourquoi les envoyés d'Athènes revinrent avec des réponses évasives ou déclinatoires. Les grands États, et Sparte surtout, n'étaient nullement disposés à s'effacer devant Athènes de façon à ce qu'elle prît la direction des affaires nationales, et à accroître ainsi son prestige ; car tout ce qui rafraîchissait le souvenir de la grande guerre ne servait qu'à rehausser la gloire des Athéniens. Ainsi, le plan d'une fédération nationale ayant dû être abandonné, il parut alors d'autant plus légitime de donner à Athènes tous les moyens de réaliser chez elle ce qu'on avait voulu accomplir, dans des proportions plus grandioses, avec les ressources de la nation, à la gloire de la patrie commune.

Cependant, l'activité artistique ne resta pas confinée dans Athènes. Toutes les parties de l'Attique avaient été dévastées, et les lieux sacrés saccagés par les Barbares avec une rage plus forcenée encore. Dans toute l'étendue du territoire, on allait donc faire disparaître les traces de ces ravages, pour élever sur l'emplacement des ruines de nouveaux et de plus beaux édifices. On avait déjà fait beaucoup du temps de Cimon; mais ensuite l'œuvre commencée fut poursuivie avec plus de régularité et de grandeur: probablement, l'État ajouta des subsides particuliers aux ressources propres que possédaient les différents sanctuaires; l'émulation de citoyens généreux vint encore à son aide, et toute une série d'architectes distingués, Ictinos en tête, se groupa étroitement autour de Périclès et de Phidias. C'est de cette époque [1] que datent les constructions de Sounion, promontoire en forme d'île, qui,

[1]) En ce qui concerne le commencement des constructions de Périclès, Sauppe cherche à arriver à une date précise à l'aide des inscriptions datées d'après les « années du Conseil » (voy. ci-dessus, p. 539, 2). Il émet cette conjecture que l'an 2 de la LXXXIII[e] Olympiade (447/6) a été l'année où toutes les constructions de luxe ont été proposées à la fois d'après un plan d'ensemble, agréées et confiées ensuite à la haute surveillance du Conseil. Il est vrai qu'on discuta jusqu'au bannissement de Thucydide sur l'exécution de ces ouvrages de luxe. Cf. ci-dessous, p. 633, 2.

avec ses murailles rocheuses escarpées, s'élance dans la mer des Cyclades, endroit consacré, pour les marins, à Poseidon et aussi à Athêna. On ne pouvait trouver une place mieux choisie pour signaler tout d'abord, aux regards des îles situées en face, l'Attique comme étant entre toutes la terre pieuse, heureuse, amie des arts, la terre de Pallas Athêna. C'est pourquoi on lui éleva là un nouveau temple, qu'on décora de statues; un portique imposant, à l'entrée, donnait accès dans la cour du temple, où les colonnes, visibles de loin, s'élevaient dans leur majesté sereine au-dessus des brisants de la mer. Ce temple était le centre d'une fête qu'on célébrait tous les quatre ans au nom de l'État avec un éclat extraordinaire; un théâtre, taillé dans les falaises, recevait le peuple qui regardait les régates données par les trirèmes athéniennes. Sounion n'était pas seulement une station centrale entre Athènes et les îles, mais aussi par elle-même une localité populeuse, et la contrée environnante, grâce à ses mines, une des plus animées de toute l'Attique.

Bien différente était la tranquille Rhamnonte, située dans une gorge enfoncée de la Diacria, en face de l'Eubée, à une lieue au nord de Marathon. En haut de cette gorge se trouvait le sanctuaire de Némésis, qui rendit célèbre toute la région. Il y eut là, à ce qu'il semble, un temple nouveau et plus vaste construit à côté de l'ancien; la statue de marbre de la déesse, sortie de l'atelier de Phidias, portant sur son diadème de petites Victoires et tenant en main une coupe ornée de figures d'Éthiopiens, rappelait la défaite des Barbares [1]. En réalité, on était si bien accoutumé à rattacher l'œuvre toute entière au souvenir de Marathon, qu'on racontait même que le marbre de la Némésis de Rhamnonte avait été traîné jusque-là par les Perses et destiné originairement à devenir un monument de la victoire persique.

A l'extrémité opposée de l'Attique, dans le voisinage du champ de bataille de Salamine, était située l'antique ville sainte d'Éleusis, qui, à côté d'Athènes, garda toujours une certaine importance comme ville, et qui avait un port à elle, ainsi

[1]) WELCKER, *Griech. Götterlehre*, III, p. 28.

que d'autres privilèges. La reconstruction des sanctuaires éleusiniens mit en lumière d'une façon toute spéciale l'art des architectes d'Athènes. Leur tâche était d'élever pour le culte des grandes déesses, qui comptait parmi les institutions les plus importantes de l'État et qui avait en même temps que lui grandi en renommée et en prestige, un édifice qui fût assez spacieux pour contenir, comme un corps participant à des fêtes communes, tous les initiés, par conséquent une foule telle que jusque-là on ne l'avait vue rassemblée que dans des théâtres ouverts ou des stades. Cette construction fut regardée comme une des œuvres les plus grandioses de l'époque de Périclès. Ictinos prit la direction générale des travaux : Corœbos se chargea de l'étage inférieur, une salle carrée de 170 pieds de côté, avec quatre rangs de colonnes, qui partageaient l'espace intérieur; Métagène éleva la colonnade supérieure avec les galeries, et Xénoclès se fit un nom comme inventeur d'une couverture d'un genre nouveau, en forme de coupole, laissant au milieu du toit passage à la lumière. A l'extérieur, l'édifice était sans portiques, sévère et fermé; sa partie postérieure s'appuyait à la roche escarpée, et les autres côtés étaient environnés de murailles solides, qui enfermaient dans leur contour deux cours intérieures.

Dans la plaine centrale de l'Attique, les deux grandes villes, depuis que Périclès avait construit le côté sud des murs parallèles [1], avaient été réunies définitivement en une ville double; mais à l'intérieur, elles étaient aussi dissemblables que possible l'une de l'autre. D'une part, Athènes, reconstruite précipitamment sur ses ruines antiques, sous le coup d'une nécessité impérieuse, jetée sans ordre et sans plan, avec des ruelles étroites et tortueuses; d'autre part, le Pirée, ville moderne avec de vastes places, des portiques spacieux, de larges rues se coupant à angle droit. L'ensemble de celle-ci était une œuvre d'art, une création d'Hippodamos, qui, à titre de métèque athénien, possédait autrefois une maison dans le vieux Pirée, mais qui abandonna volontiers cette propriété quand, sur l'ordre de Périclès, il entreprit la tâche grandiose de rebâtir à

1) Voy. ci-dessus, p. 514.

nouveau comme une colonie, sur un plan régulier, la ville du port tout entière, en dedans de l'enceinte de Thémistocle. Il prit comme points d'attache les hauteurs de Munychie (la citadelle de la ville du port, avec son sanctuaire d'Artémis), et les ports eux-mêmes. Des trois bassins, le plus vaste, le Pirée proprement dit, fut seul choisi pour le centre de la ville maritime, parce que les deux autres, trop étroits du reste, étaient séparés de la terre ferme par des crêtes rocheuses.

Le Pirée fut divisé en deux parties : à droite de l'entrée, dans une anse plus petite, était le Cantharos, un des trois ports où mouillaient les trirèmes, avec 94 chantiers et tout l'appareil nécessaire à une flotte de guerre. L'autre section de l'anse, au nord, deux fois et au delà plus grande, servait de port commercial, et Périclès en fit un ouvrage magnifique. La partie basse du rivage fut bordée de jetées qui s'avançaient assez pour donner toute facilité au chargement et au déchargement des navires. Des jetées plus petites faisaient saillie dans la mer, pour partager les vaisseaux en groupes distincts, d'après la nature de leurs chargements. Derrière le large quai s'élevaient les portiques publics, qui entouraient l'anse en hémicycle ; le plus remarquable de tous était la Halle aux grains de Périclès, où l'on gardait le blé venu d'outre-mer ; puis les magasins où, contre un droit de consigne payé à l'État, on entreposait les marchandises, même celles qu'on allait embarquer pour une autre destination ; les bureaux de la police du port et des douanes, le *Deigma* ou bâtiment de la Bourse, où se réunissaient les marchands et les patrons, où ils se communiquaient les échantillons de leurs marchandises, où ils concluaient de gré à gré les marchés et les contrats de toute sorte dont ils déposaient les pièces chez les banquiers. Dans le même édifice se tenaient aussi les tribunaux de commerce, principalement pendant l'hiver, au moment de la morte-saison. On voyait tout auprès des hôtelleries et des cabarets, que l'État affermait, et des boutiques où les marins trouvaient les approvisionnements nécessaires.

Toute cette portion de la ville qui touchait immédiatement à la mer était absolument réservée au commerce maritime ; c'était pour l'Attique entière un entrepôt et un port franc, le

rendez-vous des indigènes et des étrangers, et là s'élevait, comme sur tous les marchés maritimes sans exception, un temple d'Aphrodite. Le port de commerce était rigoureusement séparé des chantiers, des abris couverts et des trirèmes par le Cantharos, dans l'enceinte duquel ne pouvaient pénétrer que les personnes qu'un service public y appelait, c'est-à-dire des fonctionnaires assermentés; tandis que les vaisseaux de guerre stationnant à l'entrée générale de la baie servaient également à protéger, contre une attaque soudaine par mer, la marine marchande aussi bien que les riches entrepôts. Ces deux quartiers, le port de commerce comme le port de guerre, étaient une propriété de l'État, soumise seulement à l'autorité officielle.

La troisième section comprenait la ville intérieure, placée sous la surveillance de la police urbaine du Pirée. Ses limites étaient indiquées par des inscriptions sur pierre, dont nous possédons encore un certain nombre, remontant au temps d'Hippodamos. C'est avant de passer cette ligne qu'on acquittait les droits d'octroi sur les marchandises importées pour la consommation d'Athènes ; de cette façon, on tenait loin de la ville intérieure du Pirée la foule bruyante des étrangers et des marins. Cette ville avait son marché particulier, appelé « le marché d'Hippodamos ; » une large rue en partait et montait directement au sanctuaire d'Artémis Munychia, en passant devant le théâtre. Sur les pentes de l'acropole, en face de la mer, s'étageaient des rangées de maisons bâties en amphithéâtre, offrant à celui qui entrait dans le port par la porte ouverte entre les deux tours [1] et qui embrassait du regard le Pirée avec ses fortifications solides, avec ses vaisseaux serrés les uns contre les autres, avec sa ceinture de magnifiques colonnades, un spectacle d'une incomparable grandeur. Périclès avait fondé là une ville maritime qui servit plus tard de type pour la construction de Rhodes et même d'Alexandrie.

La ville haute se trouvait dans des conditions toutes différentes. Là, une reconstruction de fond en comble était impos-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 356.

sible; aussi fallut-il se contenter d'embellir les alentours, et, comme il arrive dans beaucoup de vieilles cités, les faubourgs devinrent singulièrement plus élégants et plus brillants que le centre même de la ville. Depuis l'époque des Pisistratides, la population urbaine s'était de plus en plus étendue au nord et à l'ouest [1]; une partie du vieux bourg des potiers, ou *Céramique*, formait depuis longtemps un quartier à part; l'autre resta un faubourg. Elles furent séparées par une double porte, le *Dipylon*, par où l'on sortait naturellement pour aller des quartiers du nord dans la vallée du Céphise : c'était la plus large et la plus belle porte de la ville. En effet, elle en était vraiment la façade, et les anciens avaient pour principe d'orner avec toute la dignité et l'éclat possibles l'entrée des villes et des enceintes sacrées. C'est de là que partait la large route carrossable qui, contournant d'une courbe légèrement infléchie les hauteurs voisines, reliait la ville du port à la ville haute, de là aussi que partait en droite ligne dans la direction de l'ouest la « voie sacrée, » la route d'Éleusis, le chemin des processions qui, à la lueur des torches, escortaient Iacchos, le dieu des Mystères, jusqu'aux sanctuaires des Grandes Déesses. Sur cette voie se bifurquait encore, une fois la porte franchie, la route conduisant à l'Académie, à la vallée ombragée du Céphise qui pénètre de ses veines innombrables tout le territoire et fait pousser une végétation luxuriante, formant avec les collines rocheuses et desséchées de la ville un contraste assez vivant pour y attirer en tout temps les habitants avides d'ombre et d'air frais. Déjà Cimon s'était appliqué à rendre tout son agrément à ce rendez-vous favori des Athéniens, après la destruction des premiers embellissements qui remontaient à l'époque des tyrans : c'est à lui que l'Académie dut les belles plantations qui servaient à l'ornement du gymnase élevé en cet endroit.

Les grandes routes étaient bordées de monuments funéraires imposants, qui faisaient revivre le souvenir des générations disparues; parmi elles on doit citer la voie qui traversait le Céramique extérieur. C'est là que se trouvait en effet le

1) Voy. vol. I, p. 453.

cimetière public réservé aux citoyens tombés sur le champ de bataille [1]. Ce vaste espace était partagé en plusieurs sillons, correspondant aux différents combats livrés à l'intérieur ou à l'extérieur du territoire. Ce fut au temps de la guerre de Thasos, sous l'administration de Cimon, qu'eut lieu la sépulture des héros de Drabescos, morts dans des circonstances particulièrement émouvantes [2]. Peut-être alors fut-ce par l'initiative de Cimon qu'on décida de ramener aussi dans la patrie les reliques des soldats d'autrefois, comme il l'avait fait pour les ossements de Thésée. Car déjà dans Homère le rapatriement des cendres des morts est mentionné comme un acte de piété envers leur mémoire. Toutefois, on ne toucha point aux tombeaux de Marathon, parce que les héros de Marathon étant considérés comme des « démons » ou génies protecteurs du pays : on n'eût point osé les séparer du sol qu'ils consacraient. Mais si l'on suppose que de tous les autres champs de bataille les restes des guerriers ont été transportés au Céramique, la grande nécropole, avec ses cippes funéraires, put offrir aux yeux, en réalité, l'histoire complète des campagnes des Athéniens.

Le quartier oriental de la ville était le plus tranquille et le plus reculé. Là, la porte de Diocharès conduisait au Lycée, emplacement consacré au culte d'Apollon, non loin du rivage de l'Ilissos, où, suivant l'exemple de Pisistrate, Périclès fit bâtir un grand gymnase. Un troisième gymnase s'élevait un peu plus au nord; c'était le Cynosarge, consacré à Héraclès. Ces trois vastes places où s'exerçait la jeunesse étaient, par leurs portiques, leurs palestres et leurs stades, par leurs fontaines et leurs bosquets, la principale parure d'Athènes : elles étaient non seulement la lice des jeunes gens, mais encore un centre d'attraction pour les hommes et les vieillards, qui venaient y jouir de leur loisir. Et même, plus le goût d'une libre

1) Pour ce qui concerne l'histoire des sépultures officielles au Céramique, voy. E. Curtius, *Zur Gesch. des Wegebaus* (ap. Abh. d. Berl. Akad. 1851, p. 266) et la récension de Vischer, *Jahrbb. für Philol.* LXXIII, p. 133 (*Kleine Schriften*, II, p. 651).

2) Cf. ci-dessus, p. 398. L'inscription du C. I. Attic., I., n. 432, appartient au monument des citoyens tués à Drabescos (Pausan., I, 29, 4).

culture se répandit dans toutes les classes du peuple, plus aussi les gymnases des faubourgs devinrent pour les citoyens rapprochés par leurs affinités intellectuelles le lieu de doctes réunions, et favorisèrent le commerce aimable et instructif des hommes faits et des adolescents.

Mais à l'intérieur d'Athènes elle-même, l'occasion ne manqua pas de faire appel aux embellissements de l'art. Dès l'époque des tyrans, le Céramique intérieur était le centre de la vie civique, et après leur chute ce caractère ne fit que s'accentuer. Il était en effet dans l'esprit de la démocratie, que la place où les citoyens tenaient journellement leurs assemblées se peuplât des souvenirs de l'histoire nationale, et que tous ceux qui voulaient se montrer les amis de la constitution, missent tous leurs soins à décorer l'agora. C'est pourquoi, les Perses une fois chassés, rien ne sembla plus pressant que de restaurer le monument élevé à la Liberté sur la terrasse qui dominait le marché. Dès 477/6 (Ol. LXXV, 4), les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, emportées par Xerxès, furent remplacées par d'autres dues au ciseau de Critios et de Nésiotès. Les campagnes d'Ionie firent connaître les marchés de ce pays, entourés de colonnades, où les citoyens pouvaient aller et venir sans cesser d'être au frais, se promener commodément à toute heure et toute saison, et profiter ainsi de leurs loisirs. Cimon comprit qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à ses concitoyens que de s'adonner à la construction de semblables portiques et à leur décoration artistique. Alors le Céramique prit un tout autre aspect.

Du côté de l'ouest, s'éleva la colonnade en marbre de Zeus Éleuthérios, avec une statue colossale du dieu, dont le surnom même range cet ouvrage parmi les monuments des guerres de l'Indépendance ; puis, le portique de l'archonte-roi (Στοὰ βασίλειος) [1], édifice public où l'on conservait une partie des lois de Solon. En face, à l'est, Pisianax, parent de Cimon, bâtit le portique dont celui-ci fit plus tard le portique des peintures ou *Pœcile* (Ποικίλη). Au sud, le marché était enclavé par les édifices appartenant en propre au gouvernement : l'hôtel

[1]) Sur l'archonte βασιλεύς, voy. vol. I, p. 380-381.

du Conseil, à l'entrée duquel se dressaient les stèles des lois de Solon ; la maison du Tholos, ou salle du Foyer, où les prytanes en charge avaient leur résidence ; le Métroon, qui au temps de Périclès fut orné d'une statue de la déesse, ouvrage de Phidias, et où l'on plaça les archives d'Athènes, primitivement confiées à la garde de l'Aréopage [1]. Au nord, l'agora resta bornée par les rangées d'hermès, où aboutissait la route du Dipylon. C'est là que se voyaient les monuments commémoratifs des victoires de Thrace [2]; mais leurs inscriptions ne portaient aucun nom, pas même celui de Cimon : sur une place commune, la communauté seule pouvait être glorifiée. Peu à peu, l'espace circonscrit prit aussi une autre figure. Cimon y fit planter des platanes, et ni les aqueducs ni les fontaines n'y devaient manquer.

A une petite distance du marché, sur le chemin de l'acropole, était un sanctuaire de Thésée, fondé par Cimon, et dont les murs intérieurs étaient décorés de trois peintures tirées de la vie des héros. Mais c'est sur la colline peu élevée dominant à l'ouest la plaine du Céramique que fut bâti le temple de marbre, le mieux conservé, jusqu'à nos jours, de tous les temples grecs. Il est connu sous le nom de temple de Thésée, quoiqu'il soit plus vraisemblable d'y voir l'Héracléon qui était situé dans le dème de Mélite. C'était un des plus beaux ornements de la ville basse ; il appartient à l'époque de Cimon. En effet, la décoration sculpturale montre, au moins dans les métopes, l'intention évidente de représenter Héraclès et Thésée comme deux compagnons d'armes, de même race et étroitement unis ; et cette fraternité établie entre le héros ionien et le héros dorien est l'expression la plus parfaite de la politique de Cimon, qui voulut rapprocher Athènes et Sparte pour la plus grande gloire de toutes les deux. Un indice qui se rapporte bien au même temps, c'est que les statues sont en marbre de Paros, parce qu'on croyait encore que ce marbre seul se prêtait bien au travail de la statuaire ; tandis qu'à l'époque où Périclès avait la direction des ouvrages publics, on

[1]) Voy. ci-dessus, p. 422.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 617.

employait également la pierre du Pentélique pour la sculpture et pour l'architecture.

La partie sud-est de la ville avait également reçu des embellissements importants, grâce surtout à la construction du théâtre appuyé au rocher de l'acropole, dans le téménos de Dionysos : c'était un des plus magnifiques monuments d'Athènes, décoré de plus en plus richement à mesure que grandissait la majesté de la ville, et qui, par ses proportions seules — il était disposé pour recevoir 30,000 spectateurs — faisait déjà voir à tous les étrangers quelle place la culture des arts tenait dans les préoccupations de l'État athénien. C'est là qu'on célébrait, par la représentation de dithyrambes, de tragédies et de comédies, les deux fêtes urbaines de Dionysos, les *Lénéennes* pendant l'hiver, et, au printemps, les *Grandes Dionysies*. D'autre part, c'était au printemps, au moment où la mer redevient libre, qu'arrivaient de près ou de loin les hôtes avides de spectacles, et que les alliés apportaient leurs tributs. La fête alors était splendide : les drames d'un Eschyle et d'un Sophocle, d'un Cratinos et d'un Aristophane étaient joués devant un public panhellénique; et tout ce monde ne pouvait s'empêcher de penser qu'une ville capable de célébrer des cérémonies aussi incomparables était vraiment digne de se placer à la tête du monde hellénique. Les citoyens d'Athènes qui avaient fourni au nom de leurs tribus le chœur couronné, exposaient aux abords du théâtre la rangée des trépieds qu'ils avaient gagnés. Ainsi se forma toute une rue de monuments choragiques, qui, partant du nord de l'acropole, tournait autour de la ville à l'est; c'était un quartier à part, celui des Trépieds, où chaque monument était une œuvre d'art et en même temps, grâce à son inscription, un document pour l'histoire de la poésie dramatique.

Le vaste sanctuaire de Zeus, d'un style grandiose, bâti par les tyrans sur la terrasse près de l'Ilissos [1], fut sans doute reconstruit après la guerre, et, selon une hypothèse à la vérité peu sûre, Phidias, au commencement de sa carrière, aurait été employé à décorer de peintures la *cella* du temple [2]. Ce

[1]) Voy. vol. I, p. 459.
[2]) Plin., XXXV, 8, 54.

qu'on peut par contre affirmer, c'est que cet édifice fut plus tard abandonné [1]. Il ne paraît pas que l'Athènes démocratique ait pris plaisir à achever une construction qui était destinée dans l'origine à rappeler pompeusement le souvenir de la tyrannie.

En revanche, on continua de tenir en grande vénération l'enceinte voisine, celle d'Apollon Pythien, au-dessus de Callirhoé, scène antique des fêtes de la moisson ou *Thargélies*, où un concours de danse et de chant était institué entre des chœurs d'hommes et des chœurs d'enfants. Là aussi on distribuait en prix des trépieds qui, après avoir reçu des inscriptions, étaient consacrés dans le Pythion. En face étaient des terrains plats, avec le vieil Odéon sur le rivage de l'Ilissos. Un Odéon nouveau fut bâti par Périclès sur la pente sud-est de l'acropole, près du théâtre. C'était un édifice rond et couvert, destiné à des représentations musicales données à un public plus restreint. Le toit, en forme de pavillon, passait pour une imitation de la tente fastueuse qu'autrefois le roi Xerxès avait plantée sur le sol attique. Même on alla jusqu'à prétendre, tant on aimait ces allusions aux guerres médiques, qu'on avait utilisé comme solives du toit les mâts des vaisseaux perses. La construction de cet Odéon, du reste, eut lieu avant le bannissement de Thucydide [2].

Mais le plus imposant théâtre où Périclès et Phidias déployèrent leur activité créatrice, ce fut l'acropole. Ils avaient là libre carrière. En effet, dans la période qui suivit la guerre, l'attention avait été particulièrement attirée sur la ville basse et sur les ports, et on s'était d'abord contenté de relever de ses ruines le sanctuaire de la déesse Poliade. Plus tard, Cimon le premier appliqua à l'acropole une part du butin conquis. Là, sans doute, les Athéniens eux-mêmes avaient jeté à bas, avec le palais des tyrans, une portion des fortifications qui devaient faire de l'acropole une citadelle. A la limite sud, Cimon éleva une nouvelle muraille, qui servit du même coup à étayer la terrasse élargie de l'acropole. Surtout elle doit avoir contribué essentiellement à rendre plus grandiose l'as-

[1]) L'Olympiéon ne fut continué que par Antiochus Épiphane (Liv., XLII, 20. Vell., I, 10) qui ne put l'achever.
[2]) Voy. ci-dessus, p. 456.

pect d'Athènes du côté de la mer, et elle passa jusqu'à la fin pour le chef-d'œuvre de l'art de la fortification chez les Hellènes. Dans ce temps, l'acropole était encore considérée comme une citadelle. Il n'en fut plus de même quand les grands murs d'enceinte furent achevés. Car Athènes n'avait plus besoin désormais de défenses intérieures, et la pensée de Périclès fut alors réellement de donner à l'acropole une importance nouvelle, toute pacifique, et d'orner dans la perfection, avec toutes les ressources de l'art attique, cet emplacement des plus anciens sanctuaires.

Le lieu saint par excellence fut de tout temps, dans l'acropole, le double sanctuaire de Poseidon et d'Athèna, à l'extrémité nord du plateau, où les prêtres de la famille des Boutades desservaient le culte des deux divinités réunies sous le même toit. La partie ouest appartenait à Poseidon-Erechtheus, la partie est à la déesse Poliade; à côté d'elle était honorée Pandrosos, et sous le pavé même du temple étaient les tombeaux d'Érichthonios et de Cécrops. Le problème à résoudre était donc ici de rassembler dans un édifice à plusieurs compartiments tout un groupe de sanctuaires, foyers vénérés de cultes héréditaires, et qui se trouvaient situés à des niveaux différents. On y travailla à plusieurs époques, et aussi dans la période qui suivit Périclès. Mais le plan fondamental et les parties essentielles, notamment les avant-corps qui se rattachaient au noyau de la double *cella* orientée de l'ouest à l'est, datent évidemment du temps de Périclès, aussi bien la façade ionique du nord, avec la porte grandiose qui conduisait à l'Érechthéon, que l'avancée du sud, dont le toit était supporté par six figures de femmes, et qu'on appelait le portique des Caryatides. En habits de fête richement drapés, dans l'attitude d'une marche lente, ces statues réunissaient d'une façon parfaite la tranquillité exigée des figures qui soutiennent une charpente, et le mouvement à peine indiqué sans lequel elles auraient paru raides et inanimées.

Si le temps de Périclès n'a pas vu l'achèvement de ce sanctuaire vraiment national, la cause en est sans doute dans ce fait, que l'activité de l'artiste fut alors absorbée par une tâche tout autre, où l'on se trouvait affranchi de toutes les exigences

locales, et où l'on pouvait en toute liberté exécuter quelque chose de nouveau et de grand : il s'agit de la restauration de l'Hécatompédon [1].

Cet édifice n'est point né de la pensée d'installer un nouveau culte à côté de l'ancien ; ce n'était pas la résidence d'une divinité, comme la maison d'Athèna Polias, et en ce sens ce n'était pas un temple proprement dit ; c'est pourquoi on n'y rencontre aucune image sacrée, aucun clergé, aucun ordre régulier de sacrifices, aucune flamme éternellement entretenue. Cependant, par son aspect et par son nom, c'était encore un temple ou *naos*, parce que les formes de l'architecture sacrée étaient aussi appliquées aux édifices qui appartenaient au culte d'une façon générale. En effet, plus les États gagnaient en richesse et en prestige, plus en retour ils avaient besoin de nouveaux emplacements pour y garder les trésors agrandis de la divinité et les objets qui servaient aux processions, et pour servir de théâtre à certaines solennités. Athènes tendit de plus à un but nouveau, purement politique, qui était de mettre à l'abri l'argent de l'État, depuis qu'on décida de confier à la garde de la déesse Poliade, comme trésor public, l'excédant des recettes fédérales, et de le faire administrer en son nom. Cette résolution a donc été une date même dans l'histoire architecturale d'Athènes [2] : soit que le temple même où le Trésor fédéral devait trouver une installation durable ait été complètement bâti dès cette époque, soit qu'alors seulement ait été mûr le plan de Périclès, qui était d'élever au point culminant de l'acropole un nouvel Hécatompédon, c'est-à-dire un édifice qui pût servir de dépôt au Trésor de l'empire, et en même temps représenter, avec une perfection répondant

1) Voy. vol. I, p. 457.

2) Tout ce qui concerne le Parthénon se trouve aujourd'hui réuni dans le volumineux ouvrage de A. Michaelis, *Parthenon*, 1871. Les inscriptions du C. I. Attic., 300 sqq. sont, aux yeux de Köhler (*Mittheil. d. D. A. Instit.*, IV, 34 sqq.), les débris d'un vaste mémoire des dépenses faites pour la construction du Parthénon. Les N°s 297 et 298 (et aussi C. I. Attic., IV, p. 36) ont trait aux livraisons de marbres pour les groupes des frontons (τά ἐναιέτια). La quatorzième (et peut-être dernière) année de comptes mentionnée dans l'inscription est la 3me de la LXXXVIe Olympiade (434), de sorte que la comptabilité devait remonter jusqu'à l'année 447.

à toutes les exigences du présent, la fusion intime de l'État et de la religion, de la piété et de la culture artistique, de la richesse et de l'éclat des fêtes, enfin toute cette puissance et cette gloire qu'Athènes devait à sa bravoure et à sa sagesse.

Une fois le plan de Périclès et de ses amis arrêté, il leur en coûta encore de grandes luttes pour parvenir à l'exécuter. Le parti de Cimon s'y opposa avec un acharnement désespéré. Ce fut seulement après sa défaite que Périclès fut désigné comme surintendant des bâtiments publics et investi des pouvoirs les plus étendus pour terminer, sans interruption, dans une période d'environ seize années, les travaux de construction commencés. L'architecte sur les dessins duquel, conformément aux vues de Périclès et de Phidias, fut bâti le temple, était Ictinos; il fut secondé par Callicrate, l'habile constructeur de la section sud des Longs-Murs[1]. On ne songea pas à élever un édifice qui dût provoquer l'admiration par ses proportions colossales ou la nouveauté de son style; on chercha plutôt à s'écarter le moins possible de ce qui existait déjà, et on utilisa comme fondation toute la partie inférieure de l'Hécatompédon primitif, en la prolongeant seulement d'environ 50 pieds. Le Parthénon, mesurant 100 pieds de largeur, s'étendait sur une longueur de 225 pieds, de l'est à l'ouest; sa hauteur, depuis le dernier degré jusqu'au faîte du fronton, ne dépassait pas 65 pieds.

Un péristyle dorique entourait l'édifice tout entier, à raison de huit colonnes sur les plus petits côtés, et de dix-sept sur les plus longs. Au sortir du vestibule oriental on entrait dans un second portique orné de six colonnes, le *pronaos*. De là, une haute porte de bronze donnait accès dans l'intérieur, qu'on appelait, en prenant l'acception la plus étroite du mot, l'Hécatompédon, partagé en trois nefs, dans le sens de la longueur, par une double colonnade; sur celle-ci s'appuyait un second ordre de colonnes, qui formait une double galerie et supportait le toit de marbre; le toit ne recouvrait pas toute la longueur de la *cella*, dont une partie resta ouverte, laissant pénétrer par le haut assez de lumière pour éclairer tout l'inté-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 514.

rieur. A cette *cella*, profonde de 100 pieds, confinait la « maison de derrière », l'*Opisthodomos*, salle carrée, avec quatre colonnes, qui s'ouvrait sur le vestibule de l'ouest. Mais, bien que l'édifice entier, dans ses grandes lignes, se rattachât au passé et à l'architecture ancienne, cependant, ce fut sur beaucoup de points une œuvre nouvelle et originale. Pour l'architecture, en effet, comme pour le reste, les Athéniens ont su, avec la finesse de leur intelligence, s'assimiler les résultats de toutes les évolutions antérieures et les fondre dans une unité suprême; leurs constructions ne furent ni doriques, ni ioniques, mais vraiment attiques. De plus, on avait pleinement conscience de ne pouvoir jamais dépasser en sévérité grandiose et en dignité solennelle les édifices sacrés plus anciens; en retour, on chercha à effacer toutes les œuvres antérieures par l'harmonie des proportions, la perfection de la technique, et surtout par une décoration à la fois riche et judicieuse de l'architecture au moyen d'ouvrages plastiques. Enfin on s'affranchit du type sévère de l'ancien art dorique, et on emprunta au style ionique les gracieux ornements de la frise [1].

C'est dans cette décoration sculpturale que le génie de Phidias se révéla dans toute sa puissance; car là il fit œuvre d'artiste créateur, et tout un monde de figures vivantes sortit de ses ateliers. Il est vraiment impossible que plus de cinq cents statues colossales et quatre mille pieds carrés de hauts et bas-reliefs, exécutés dans une période restreinte pour un seul temple, soient considérés tous comme étant l'œuvre de Phidias. Cependant les sculptures, en dépit de toutes les différences de détail, portent la marque visible du même esprit : on y reconnait une école arrivée à la perfection, et une harmonie intime, à travers des figurations différentes; si bien qu'on n'y peut méconnaître la pensée dirigeante du maître, d'après les dessins et sous la direction duquel on exécuta les travaux isolés.

[1]) Sur l'effet monumental du Parthénon et la destination des espaces intérieurs d'après les recherches approfondies de Bötticher, *Berichte über die Untersuch. auf der Akropolis*. 1862. *Ueber die Agonaltempel* (ap. Philol. XVII. XVIII), recherches dont les résultats me paraissent toujours, en dépit d'attaques récentes, solides et assurés dans toutes les questions principales, voy. Michaelis, *Parthenon*, p. 21 sqq.

Les surfaces architecturales que décora la plastique étaient de trois sortes, d'après lesquelles les ouvrages de sculpture se distinguaient aussi par le style comme par l'exécution. La plus imposante était le grand triangle que formaient sur les façades orientale et occidentale, les saillies du toit incliné dans le sens des côtés les plus longs. Ces tympans furent remplis par des figures colossales, qui, proportionnellement à l'espace mesuré, représentaient une action dont le groupe principal occupait le milieu du triangle, tandis que sur les deux parties de droite et de gauche étaient disposés les autres personnages, de taille plus ou moins grande selon qu'ils prenaient part à l'action ou la contemplaient de plus près ou de plus loin. Là, on dut figurer les scènes les plus caractéristiques de la religion d'Athêna, à qui tout l'édifice était consacré. Le tympan du fronton oriental offrait aux yeux l'assemblée des dieux de l'Olympe, entourés des divinités du jour et de la nuit. Au milieu des Olympiens, Athêna, nouvellement née, mais déjà mûre, belle et guerrière, paraît être, avec son père Zeus, le centre lumineux de l'assemblée céleste, vers lequel d'un côté et de l'autre les dieux et les déesses, dans l'attitude de l'admiration, tournent leurs regards. Par contre, on voit sur le fronton occidental les divinités des eaux de l'Attique, figures qui, placées aux angles, forment le cadre du tableau, faisant ainsi de cette partie comme le sol de l'Attique. Athêna se tient au milieu, ainsi que Poseidon ; la première accompagnée de son cortège de divinités locales, le second escorté par les démons des eaux. Ils viennent tous deux de se disputer Athènes. Le combat est terminé ; le dieu farouche doit céder ; mais la terre heureuse pour laquelle les dieux immortels engagent une lutte jalouse a reçu des deux côtés le privilège d'une grandeur impérissable, et cette lutte même est devenue pour elle une bénédiction.

Sous le toit du temple s'étend l'architrave, décorée, sur les deux façades, d'écussons d'or, et sur elle repose la frise des triglyphes [1]. Les tablettes des métopes, encastrées entre les blocs des triglyphes, furent complètement garnies de figures ;

[1]) Voy. ci-dessus, p. 73.

on comptait quatre-vingt-douze tablettes, de surface à peu près carrée, et il fallait trouver pour chacune d'elles une composition qui fût un tout en soi. Phidias choisit principalement des groupes de combattants, des luttes de divinités, par exemple d'Athèna contre les Géants, des batailles de héros ; ceux-ci, modèles de la jeunesse athénienne, luttent dans tout le déploiement de leur vigueur contre les forces brutales qui s'opposaient à la moralité et au bon ordre de la vie publique, comme les Amazones ennemies du mariage, et les Centaures, destructeurs de la paix et ravisseurs de femmes, ennemis de Thésée qui fonde la société sur les lois. Mais des scènes pacifiques furent aussi représentées, telles que l'établissement des institutions sacrées sur lesquelles reposait l'édifice de la religion athénienne.

Enfin, à l'intérieur du péristyle courait une frise, longue de cinq cent vingt-huit pieds, et entourant comme une bandelette étroite le mur extérieur de la *cella*. Pour une pareille surface on ne pouvait imaginer un sujet mieux approprié que la représentation d'un défilé de figures nombreuses, se suivant dans un ordre ininterrompu, d'une procession de fête qui fût en rapport étroit avec l'édifice lui-même. Au Parthénon, on ne pouvait penser qu'aux Panathénées; et vraiment, quand on voit s'avancer des deux côtés les femmes portant les objets sacrés, les hommes conduisant les victimes, les corps de musiciens avec des instruments à vent et à cordes, les quadriges et les escadrons de cavaliers, rien ne semble plus facile à comprendre que la frise du Parthénon. Cependant les groupes détachés et en partie encore non expliqués de la partie antérieure ne s'accordent pas avec cette hypothèse, qu'on a là la représentation fidèle de la cérémonie principale de la fête ; on est donc amené à penser que les préparatifs de la fête en sont plutôt le sujet. Du reste, à un point de vue purement artistique, on n'a point dû songer à donner une copie des Panathénées. Dans ces conditions, le génie créateur de l'artiste aurait perdu toute liberté ; il n'aurait pu éviter une solennité monotone, et toute représentation de ce genre fût certainement demeurée, comme un calque inerte, fort au-dessous de la réalité vivante. Mais le zèle avec lequel on préparait la fête était la mesure la

plus exacte des sentiments religieux de la cité. Puis, on y trouvait cet avantage, de dessiner des groupes plus indépendants et plus libres, des cavaliers qui s'exercent à figurer dans la procession, des magistrats qui la règlent et donnent à tous les instructions nécessaires ; enfin, les dieux de l'Olympe à leur tour siègent parmi le peuple, auquel ils se mêlent familièrement, car c'est le temps des fêtes qui rapproche les hommes et les dieux [1].

Ces sculptures grandioses des temples nous montrent la plastique athénienne avec le caractère propre que lui a donné Phidias, pour la ronde-bosse comme pour le relief. Dans ce dernier genre se marque aussi la différence des styles. En effet, sur les cadres des métopes, les poses athlétiques ressortent en un relief puissant, si bien que les corps se détachent en partie de la surface du panneau; dans la frise, en revanche, les figures n'offrent qu'une faible saillie sur le fond même, et l'œil glisse tout du long sur elles comme sur un dessin. C'est

[1]) L'interprétation de la frise du Parthénon est encore une question pendante qui, avec les ressources dont nous disposons, ne peut plus être complètement vidée. La scène représentée est la solennité des grandes Panathénées; mais, si c'est la procession elle-même qu'on a voulu représenter, nous ne trouvons plus de point central où vienne aboutir l'ensemble. Même sur la face orientale, nous ne voyons que de simples groupes qui font penser plutôt aux préparatifs de la fête. Mais, cette préparation que nous croyons reconnaître, n'est pas un « exercice consistant en évolutions et manœuvres, » elle constitue elle-même un acte religieux, sans quoi les dieux n'y assisteraient pas. Certaines grandes fêtes athéniennes étaient précédées de journées préparatoires qui, suivant la coutume des ancêtres (κατὰ τὰ πάτρια), avaient un caractère solennel et attiraient une grande affluence de peuple, et nous n'avons pas le droit de restreindre aux Dionysies ces προάγωνες qu'on trouve mentionnés dans une inscription (Ἀρχ. Ἐφημ. 1862, p. 351. Cf. Hiller, ap. *Hermes*, VII, p. 405). Il est aussi très vraisemblable en soi qu'au moment des Panathénées les députations venues des colonies et les représentants de la classe des métèques se présentaient avant la fête aux autorités, que les morceaux de musique étaient exécutés et les cérémonies arrêtées au préalable. La comparaison avec les représentations de parades et de batailles (Michaelis, *Parthenon*, p. 206) n'est pas très juste, attendu que la procession réelle ressemblait précisément à une parade, sujet qui échappe et résiste à une main d'artiste. Sans doute, je n'entends donner mon essai d'interprétation que pour une hypothèse ; mais j'affirme que si l'on ne parvient pas à expliquer d'une façon certaine les groupes figurés au centre du fronton oriental, il est impossible de trouver pour l'ensemble une interprétation inattaquable.

l'allure calme et aisée d'un tableau emprunté à la vie de la cité, mais cependant animé et grandi par la majesté religieuse ; tandis que, dans les groupes du fronton, nous saisissons sur le fait la vie dramatique, dont le mouvement se résume en un moment caractéristique et s'apaise ensuite, à droite et à gauche, dans la sévérité épique des figures assises et couchées.

La statuaire attique est sortie du travail du marbre ; on le reconnaît déjà au point où elle est arrivée du temps de Périclès. De là, le calme des attitudes, l'ampleur des formes, les masses compactes en opposition avec les figures plus élancées, plus légères et plus hardies, telles qu'elles sortaient des écoles artistiques qui travaillaient spécialement à la fonte du bronze. Mais, plus le bloc de marbre enchaîne l'artiste, plus en retour celui-ci s'efforce d'exprimer dans le repos même le mouvement et la vie. L'animation des statues de marbre est plus intime, plus idéale ; le sculpteur a la ressource de donner au visage une expression plus profonde, qu'on s'arrête à contempler et qu'on partage, tandis que, dans la statue en bronze, l'œil passe trop aisément sur la surface polie, et l'on s'accoutume à ne juger l'œuvre que d'après l'impression d'ensemble produite sur les sens. Or, c'est à Athènes que s'est développé l'art de rendre le marbre vivant. On reconnaît encore dans les colosses de marbre les lignes sévères et les formes nettement découpées qui sont la caractéristique de l'ancienne école ; mais la dureté et la symétrie rigide ont disparu ; les personnages sont assis ou couchés les uns près des autres dans un abandon plus gracieux, les draperies s'assouplissent autour du corps en masses ou en replis plus naturels ; on sent le souffle qui anime les membres, et dans les figures radieuses qui peuplent le fronton on retrouve quelque chose de la vie bienheureuse des dieux olympiens. Les métopes, qui représentent des couples de combattants, portent la trace plus évidente de l'influence des écoles artistiques du Péloponnèse. Mais ce qui, par contre, appartient en propre à l'Attique, c'est le style de la frise, qui est précisément attrayante parce qu'on n'y voit nulle part paraître la moindre tendance à l'effet, et que tout au contraire y est reproduit avec une aisance et une simplicité parfaites. Ce genre de figuration, qui avec si

peu de moyens arrive à un tel résultat, était aussi merveilleusement propre à passer dans le domaine de l'art industriel ; et les pierres funéraires innombrables qui réunissent en un groupe familier le mari et la femme, ou les parents et les enfants, montrent clairement le même type que celui des bas-reliefs attiques, tel qu'il a été réalisé et fixé, sous les yeux de Phidias, dans la frise du Parthénon. Mais un caractère commun à tous les genres de la sculpture sacrée, en Attique, c'est sa subordination aux lois de l'architecture. Là, en effet, comme dans la tragédie, comme dans les peintures de Polygnote, nous trouvons, à côté d'une dose considérable de liberté d'esprit, une quantité pareille de solidarité qui lui fait contrepoids. Partout le sculpteur avait devant lui, tracées d'avance, des surfaces géométriques d'une forme arrêtée et en somme assez incommode. Pourtant, on ne s'aperçoit nulle part que le cadre extérieur soit une prison ; l'espace disponible est rempli de la façon la plus heureuse, sans qu'on sente dans l'œuvre plastique la contrainte et la gêne.

Cependant, l'art avait aussi le droit de se mouvoir en pleine liberté, affranchi de tout service assujettissant ; une telle situation était même pour lui nécessaire, s'il devait traduire conformément à l'esprit du temps les conceptions religieuses des Athéniens. Car, en même temps que la nation prend conscience d'elle-même se développe l'idée qu'elle se fait de ses dieux; elle leur prête les forces et les prérogatives qu'elle a reconnues en elle, et fait appel à l'art pour incarner ces notions devenues plus claires et plus expressives. Mais l'art, au temps de Périclès, a un rôle religieux bien déterminé. L'esprit scientifique nouveau avait en effet ébranlé partout la foi populaire, et il n'était plus possible de se laisser vivre en s'en tenant avec insouciance aux idées traditionnelles. La pensée philosophique s'était soulevée hautement et énergiquement contre la grossièreté de l'idolâtrie primitive. « Ils prient des statues, disait Héraclite, comme si on parlait à des murs ! » et le même philosophe avait cédé à son jeune frère le sacerdoce héréditaire dont il était revêtu. Une rupture dangereuse était près d'éclater, si on ne pouvait d'une façon opportune purifier et élever les croyances séculaires, pour sauver ce qu'elles contenaient

de moral et de national. Il s'agissait donc d'ouvrir aussi dans les matières religieuses la route à la libre pensée, et de concilier ainsi la tradition du passé avec la culture moderne. Cet office de conciliation fut rempli par les grands poètes d'Athènes, Eschyle, l'homme de la foi antique, et le pieux Sophocle : et Périclès s'accordait avec leur pensée, lui qui, en dépit de sa philosophie, offrait avec zèle, en public comme dans sa maison, des sacrifices aux dieux, et qui ne commençait jamais une grande entreprise sans faire sa prière. Phidias agit d'après le même principe, en élevant dans une sphère toute nouvelle la sculpture religieuse, où Athènes s'était signalée depuis les temps anciens ; et c'est là, parmi toutes les manifestations de son activité artistique, celle qui lui a valu de beaucoup la plus grande gloire auprès de ses contemporains et de la postérité.

Sans doute, les dieux ne veulent pas voir altérer les formes sous lesquelles le peuple les adore, et Phidias ne pouvait songer à éliminer, pour faire place à des images nouvelles, la vieille statue en bois d'Athêna. Mais il pouvait créer des figures qui ne devaient être ni des objets de vénération ni des images miraculeuses, comme les vieilles et informes statues de bois, et qui cependant étaient des ouvrages religieux, en ce sens qu'elles représentaient l'essence de la divinité et disposaient les esprits à la piété. Les statues de ce genre devaient être consacrées comme offrandes à la divinité, et c'est par là que les citoyens se montraient reconnaissants pour tout accroissement de prospérité et de gloire qu'ils avaient gagné grâce à la bénédiction de leur déesse protectrice. En conséquence, il fallait faire appel à toutes les ressources de l'art pour honorer, dans l'offrande, la déesse, et dans la déesse, la ville elle-même.

C'est ainsi que des ateliers de Phidias sortit d'abord l'Athêna Promachos, statue colossale, haute de plus de 50 pieds, qui fournit la preuve que, même dans la fonte de l'airain, l'école attique ne pouvait être dépassée par aucune autre. Cette statue se dressait à ciel ouvert, sur l'acropole, entre la porte de la citadelle et le vieux temple d'Athèna, sur un piédestal imposant; c'était la déesse guerrière, la lance en main et le bouclier en avant; la pointe dorée de la lance et l'aigrette

du casque étaient les premiers signes auxquels les marins qui approchaient du cap Sounion reconnaissaient la citadelle athénienne. L'image de la déesse personnifiait la vaillance résolue qui fait tête à toute espèce d'ennemis ; elle était l'idéal qui avait inspiré la génération des soldats de Marathon; et c'est grâce au riche butin de Marathon qu'on avait pu consacrer la statue, vers l'époque où Aristide mourut et où Périclès commença à acquérir de l'influence.

La Promachos était la déesse de l'Athènes de Cimon, la « guerrière » qui défend l'Hellade. Au temps de Périclès, on eut de l'État une conception plus large et plus profonde, et l'idée qu'on se fit de la protectrice de l'État suivit le même progrès. Donc, lorsqu'on jeta le plan de l'Hécatompédon, on eut du même coup l'idée d'élever à l'intérieur une nouvelle statue d'Athêna, une œuvre magnifique et colossale, destinée à provoquer l'étonnement et l'admiration, à montrer par un témoignage authentique la richesse de la grande ville commerciale, la floraison locale des arts, l'esprit religieux et politique qui animait les citoyens. Pour y parvenir, on adopta, dédaignant les matières ordinaires, la plus éclatante parmi toutes les variétés de la figuration plastique, la sculpture chryséléphantine. Des œuvres de ce genre dépassaient de beaucoup le domaine restreint de la plastique. En effet, bien que la tâche principale restât celle du sculpteur, qui concevait l'idée de l'ensemble et avait à la réaliser sous des formes corporelles, cependant l'architecte avait là aussi son rôle, consistant à établir l'ossature en bois solide qui formait la charpente du colosse, à en lier ensemble d'une manière habile et durable les nombreuses et diverses parties, à combiner si bien le tout que l'espace environnant ne servît qu'à donner le relief voulu aux proportions gigantesques de l'image divine, sans qu'on y pût sentir aucun défaut de proportion. Enfin, l'effet général de l'œuvre dépendait aussi essentiellement de la splendeur et de l'harmonie des couleurs. Le doux éclat des lames d'ivoire, qui formaient les parties nues de la surface, était relevé par le ton brillant de l'or; le choix de pierres précieuses colorées pour les yeux, la nuance des joues et des cheveux, la distribution de la lumière et de l'ombre dans l'arrangement

de la draperie, tous ces détails et d'autres encore exigeaient l'expérience technique d'un peintre.

Un chef-d'œuvre de plastique, d'architecture et de peinture à la fois, telle était l'Athèna de Phidias, considérée surtout comme étant la Vierge (*Parthénos*), la fille chaste et hautaine de Zeus, qui personnifie en elle-même la sagesse et la force de pensée de son père. Elle est la déesse indigène, et c'est pourquoi on voit le serpent de l'acropole, symbole de l'indigénat, monter en s'enroulant à sa gauche ; elle est la déesse guerrière, et elle a le casque, le bouclier et la lance ; la déesse qui fait vaincre, et elle tient sur sa main droite ouverte une statue de Nikè ; cependant elle garde une attitude calme et pacifique, sans rien de hardi ni de provoquant, le front incliné, silencieuse et concentrée, regardant devant elle, sûre d'elle-même, le visage plein de douceur et de sérénité ; le casque, d'où s'échappe à flots la chevelure abondante, porte comme ornement caractéristique un sphinx et des griffons, qui symbolisent la force de l'intelligence et la pénétration du regard. Cette Athèna n'était donc pas une figure allégorique, semblable à celles que dans les temps anciens ou nouveaux on a cherché à représenter comme des personnifications d'une contrée ou d'une ville, mais plutôt, l'image d'une divinité qui avait été dès l'origine la protectrice de l'État. Du reste, cette image divine était douée de toutes les prérogatives qu'Athènes avait conscience de posséder, de toutes les vertus par lesquelles devait se signaler le citoyen d'Athènes. Aussi la Vierge de Phidias a-t-elle passé, plus qu'aucun autre de ses ouvrages, dans l'art populaire ; et, tandis que sur les monuments et les bas-reliefs sacrés de date plus ancienne la figure de la guerrière domine, — comme on la trouve par exemple sur les amphores données en prix aux Panathénées, où s'est conservé plus fidèlement le type archaïque, — en revanche, sur les pièces plus récentes, c'est la conception de la déesse pacifique, impliquée dans celle de la Vierge, qu'on voit paraître au premier plan.

Phidias, ayant réussi de cette façon à mettre sous les yeux des fidèles les dieux qu'ils adoraient et à contenter ainsi une fois pour toutes, dans l'avenir comme dans le présent, les meilleurs parmi le peuple, devint un législateur sur le terrain de

l'art religieux; l'artiste acquit l'autorité d'un théologien, capable d'agrandir et d'ennoblir la religion héréditaire; ses ouvrages furent comme des manifestations du divin et l'objet d'un hommage universel, parce que ses innovations, n'ayant rien d'arbitraire, sortaient non de sa fantaisie personnelle, mais de l'esprit public lui-même, et restaient en harmonie complète avec la poésie populaire. Aussi ses œuvres, quoique profondément attiques, furent en même temps vraiment nationales : en ceci encore, l'art attique ne fut que le perfectionnement des essais antérieurs; et rien ne récompensa mieux de ses efforts l'Athènes de Périclès, que de voir ses artistes appelés même à Olympie ; car là aussi c'est des ateliers athéniens que sortit la statue de Zeus, encore plus magnifique que celle de la Vierge, et considérée par tous les Hellènes comme le type idéal du Zeus hellénique.

Il y avait un rapport intime entre l'Hécatompédos[1] ou Parthénon (nom qui désignait la maison d'Athèna *Parthénos*) et la fête des Panathénées, dont l'éclat et la majesté s'accrurent parallèlement à l'importance de l'État. Dans la vieille ville des Eupatrides, ce n'étaient d'abord que des jeux équestres, donnés en l'honneur de la déesse; puis on y adjoignit des exercices gymnastiques[2] ; après quoi vinrent les larges réformes des Pisistratides, qui fondèrent les *Grandes Panathénées* et les embellirent par les récitations des rapsodes. Cette organisation survécut au rétablissement de la constitution; et, en effet, dans la fête ainsi réglée on célébra à la fois l'anniversaire de la mort du tyran et la mémoire d'Harmodios et d'Aristogiton. De nouvelles solennités s'y ajoutèrent qui prirent le pas sur les anciennes, et enfin Périclès, en qualité d'ordonnateur des fêtes, y introduisit les concours de musique. A partir de cette époque, il y eut vraisemblablement une série de six jours de fêtes, auxquelles prenaient part toutes les classes de citoyens, et où pouvaient se montrer toutes les supériorités artistiques qui fleurissaient dans l'État[3].

1) Ἑκατόμπεδος (νεώς) ou (τὸ) Ἑκατόμπεδον.
2) Voy. vol. I, p. 456.
3) Sur le cycle des cérémonies observées aux grandes Panathénées, cf. SAUPPE, *Inscript. Panathen.*, 1858. A. MOMMSEN, *Heortologie*. p. 116 sqq.

La série commençait par les représentations de l'Odéon, où les maîtres du chant et de la récitation, de la cithare et de la flûte se faisaient entendre ; la musique chorale s'exécutait dans le théâtre voisin. Puis venaient les jeux gymniques, comprenant, outre les luttes ordinaires du stade, course, pancrace et autres, la course aux flambeaux, qui avait lieu par une nuit sans lune devant le Dipylon [1], et était la partie la plus brillante de toute la fête. La plupart de ces exercices faisaient paraître successivement des concurrents d'âge différent, enfants, adolescents et hommes faits; les rivaux se présentaient tantôt en leur nom, tantôt au nom de leur tribu. Les vainqueurs recevaient en prix des vases d'argile peints, remplis d'huile de l'Attique, huile provenant des oliviers sacrés de l'Académie (μορίαι): on attribuait aux vainqueurs qui avaient concouru individuellement de 6 à 140 amphores de cette sorte : les autres recevaient seulement des présents d'honneur, qu'ils consacraient pieusement à la déesse au nom de la tribu victorieuse. C'était encore là un motif d'émulation pour les dix tribus de la cité, chacune d'elles voulant mettre en ligne les champions les plus beaux et les plus robustes parmi les hommes comme parmi les vieillards.

A une faible distance du Pirée était l'Hippodrome, où se donnaient les courses de chevaux et de quadriges; devant le Pirée avaient lieu les régates des trirèmes ; et la tribu dont les vaisseaux de guerre s'étaient le mieux montrés recevait une somme d'argent, pour offrir des victimes en sacrifice d'actions de grâces. Quand tous les jeux étaient terminés, alors, comme conclusion des grandes Panathénées, le troisième jour avant la fin du mois Hécatombæon, jour consacré à Athêna, on célébrait la procession qui, dès le lever du soleil, se massait dans le Céramique pour monter de là à l'acropole. De même qu'aux petites Panathénées on offrait annuellement à la déesse un voile tissé sous la surveillance des prêtres par les jeunes filles d'Athènes, pour habiller à neuf la vieille statue de bois, le jour anniversaire de la naissance de la déesse ; de même aussi dans les grandes Panathénées on montait à son sanctuaire un

[1]) Voy. ci-dessus, p. 626.

tissu magnifique, fixé comme une voile sur un vaisseau à roulettes. C'était un tapis où étaient brodées les actions de la déesse, ainsi que les événements de l'histoire nationale, même les portraits des citoyens qui avaient bien servi leur ville natale. A cette procession on voyait naturellement défiler tous les vainqueurs des jours précédents, les plus beaux et les plus forts des Athéniens de tout âge, sur des chars, à cheval, à pied, en habit de fête, couronnés de fleurs, et dans une ordonnance solennelle ; c'était l'élite de la cité qui se présentait ainsi à la divinité de l'État.

Mais la puissance de l'État lui-même se manifestait aussi dans la procession des Panathénées. Après les citoyens marchaient les métèques, qui se chargeaient de certains offices inférieurs, qui devaient porter les ombrelles, les sièges, les vases précieux, les bassins, les amphores, etc., et à qui on rappelait ainsi leur état de sujétion ; toutes les colonies d'Athènes étaient représentées par des députations, qui étaient obligées d'offrir à la déesse des bœufs et des brebis ; même on avait coutume, à ce moment, d'inviter les ambassadeurs des États étrangers pour qu'ils assistassent à cette montre splendide de la force et de la richesse d'Athènes ; et généralement, tous ceux qui voulaient connaître la ville choisissaient pour leur voyage l'époque des grandes Panathénées.

C'est pour cette fête que Périclès avait bâti l'Odéon [1] ; c'est pour elle encore qu'il bâtit l'Hécatompédos, et la plus brillante des Panathénées qui aient jamais animé Athènes fut le jour où, dans l'année 438/7 (Ol. LXXXV, 3), sous l'archontat de Théodoros, le magnifique édifice fut enfin achevé, et où, pour la première fois, aux yeux du peuple assemblé, les grandes portes de la *cella* s'étant ouvertes, apparut la Vierge de Phidias. Après la cérémonie, on organisa aussi l'administration des finances ; car les collèges de trésoriers nommés par le peuple devaient présenter leurs comptes allant d'une fête annuelle à l'autre, selon les dispositions de la loi de 435/4 (Ol. LXXXVI, 2) [2] ; avec l'année suivante commença le groupement des documents par périodes de quatre ans, les

1) Voy. ci-dessus, p. 631.
2) Voy. ci-dessus, p. 536-537.

doubles inventaires des deux sections du Trésor, ce qu'on appelait les certificats de remise ; et tous les documents, gravés sur des stèles de marbre, furent déposés autour du Parthénon, afin de porter à la connaissance de tous ce qui se trouvait dans le Trésor à l'expiration d'une administration de quatre années, quelle somme bien comptée et pesée les fonctionnaires remettaient à leurs successeurs. Parmi ces documents, ceux qui concernent le trésor d'Athêna, de 434 à 407, ont été conservés assez complètement, et nous indiquent à quoi étaient affectés les divers emplacements du Parthénon.

Dans la partie antérieure du temple, ou *pronéïon*, dont les colonnes étaient réunies par une grille, étaient déposés des vases d'or et d'argent, des bassins consacrés, des lampes, et d'autres objets de prix. La *cella* elle-même comprenait deux compartiments pour les présents sacrés, celui de l'Hécatompédon et celui du « Parthénon », dans le sens étroit du mot, c'est-à-dire l'espace le plus voisin de la statue de la Vierge. Enfin, la partie postérieure, l'*opisthodome*, était proprement la caisse : là se trouvait tout le numéraire consistant en métal monnayé et non monnayé, originairement consacré à Athêna seule. Mais quand on eut recueilli dans la ville basse, dans les faubourgs et les dèmes, pour n'en faire qu'un, les trésors des autres dieux et héros du pays, de l'Artémis d'Agræ, d'Apollon Délien, des Dioscures, de Thésée, d'Ilissos et autres, on prit cette disposition, qu'Athêna garderait pour elle, comme étant propriétaire depuis l'origine, le côté droit de l'emplacement, tandis que les Trésors des « autres dieux » seraient déposés à gauche de l'entrée[1]. On entrait par le vestibule de l'ouest.

Le Parthénon toutefois n'était pas seulement un Trésor public. La *cella*, notamment, avait aussi son rôle important dans les solennités des Panathénées. En effet, c'était là, aux pieds de la Vierge, que siégeaient les magistrats et les juges des jeux ; que les vainqueurs, sous le regard de la déesse, venaient recevoir leurs couronnes et leurs prix, tandis qu'un

[1]) Cf. A. Kirchhoff, *Bemerkungen zu den Urkunden der Schatzmeister 'der anderen Götter'*, ap. Abhandl. der Berl. Akad. d. Wiss. 1864, p. 1. sqq.), à qui l'on doit la détermination de la date du décret attribué jadis à l'année 418 (Böckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 56. C. I. Attic., I, n. 32).

groupe de spectateurs choisis pour assister à la cérémonie remplissait la partie inférieure du temple, et que des galeries supérieures, où aboutissaient des escaliers aménagés de chaque côté de la Vierge[1], retentissaient les hymnes de victoire et les chants de joie. Les allusions à l'émulation et à la lutte qui était l'âme de l'État de Périclès, nous frappent dans le Parthénon même et autour, comme dans le temple d'Olympie. Il y faut ranger non seulement la statue de Nikè, qui, de la main d'Athêna, prenait son essor au-devant des vainqueurs, mais aussi les vases, semblables aux prix distribués, qu'on voyait sur l'arête du fronton, et les écussons de l'architrave. Les tympans montrent dans Athêna la divinité qui, au ciel comme sur la terre, marche en avant et triomphe; sur les métopes, les héros sont figurés dans leurs luttes victorieuses; sur la frise, ce sont les Athéniens eux-mêmes, représentés comme les premiers des Hellènes par la bravoure et par la piété. Mais, une fois la grande fête terminée, on refermait les portes et on y apposait les scellés; le Parthénon redevenait simplement le Trésor public; la statue d'Athêna était dépouillée de sa parure et voilée, on lui enlevait sa Nikè, et les seuls trésoriers étaient occupés dans le temple à payer avec les deniers de l'Opisthodome les dépenses courantes, à encaisser et à placer ce qui y entrait en argent et en présents votifs.

Ainsi l'édifice qui, plus clairement que tous les autres, marque l'esprit de l'Athènes de Périclès est en harmonie avec les Grandes Panathénées. C'était un culte qui avait pour foyer l'État lui-même, une fête qui, avec tout ce qui s'y rapportait, avait un caractère essentiellement politique. Donc le temple de la déesse Poliade, après comme avant, demeura le vrai sanctuaire, le centre même de la religion d'Athêna, l'autel où sacrifiaient les prêtres et les citoyens, avec les tombeaux des héros indigènes, le logis d'Érichthonios figuré sous la forme d'un serpent, l'olivier et la fontaine de Poseidon. Surtout il demeura toujours le « Temple de l'acropole », et c'est pour la vieille statue de bois qu'on célébrait les véritables fêtes religieuses de la citadelle, les Callyntéries et les Plyntéries,

1) Cf. Bötticher (ap. Philologus, XVII, p. 589).

pendant lesquelles on purifiait le sanctuaire, ainsi que les Panathénées annuelles, où le voile fabriqué sous la surveillance des prêtres était offert à Athêna à titre de présent, pour l'anniversaire de sa naissance.

A côté de la Poliade, on vénérait sous le même toit Pandrosos, la déesse de la rosée; c'était, à l'origine, Athêna elle-même; plus tard, après que le caractère naturaliste de la déesse fut de plus en plus effacé par le côté moral et politique, Pandrosos fut honorée du même culte que les héros, comme première prêtresse d'Athêna. Près du Parthénon, Athèna avait un autre sanctuaire sous le nom d'*Erganè*, c'est-à-dire maîtresse des travaux féminins ; elle avait aussi, en qualité d'Athêna-*Nikè,* une antique statue en bois, à l'entrée de l'acropole, où on l'adorait comme divinité de la victoire et de la paix gagnée par la vaillance [1]. Comme déesse guerrière brandissant sa lance, on l'appellait *Promachos ;* comme gardienne de la citadelle, *Cleidouchos*, « celle qui tient les clefs ; » on l'invoquait aussi comme une divinité maternelle, soignant les enfants, comme celle qui a établi la culture de l'olivier, qui répand sur la terre la fécondité, qui a inventé la charrue et l'art d'atteler les chevaux ; on la nomme encore Hygieia ou déesse du salut. Périclès lui-même éleva à Athêna *Hygieia* un autel sur l'acropole, après qu'elle lui eut indiqué en songe un remède pour sauver un excellent ouvrier à qui il était arrivé un accident pendant les travaux [2]. Ainsi l'on pensait que la déesse prenait une part personnelle à cette activité grandiose qui se déployait là-haut sous les yeux de Périclès ; sous toutes les formes de son être, elle remplissait l'acropole.

Pour achever d'une manière digne de l'État l'ensemble de ces constructions, il ne fallait plus qu'une nouvelle porte d'entrée, qui désignât toute l'enceinte de la citadelle comme

[1]) Sur l'âge du temple de Niké, cf. MICHAELIS (ap. *Archäol. Zeitung*, XX, p. 250), dont les arguments ne me paraissent pas assez convaincants pour me faire admettre que le temple actuel de Niké fût déjà bâti quand Mnésiclès construisit les Propylées. Cf. KEKULÉ, *Balustrade des Tempels der Athena-Nike*, p. 36. *Reliefs an der Balustrade* [1881] p. 30. E. CURTIUS, ap. *Archäol. Zeitung*, XXXVII (1879), p. 97.

[2]) PLUT., *Pericl.* 13. Cf. Ross, *Archäol. Aufsätze*, I, p. 188, C. I. ATTIC. I, n. 335.

l'emplacement sacré des fêtes d'Athèna. Ce fut là, après l'Odéon et l'Hécatompédos ou Parthénon, le troisième grand travail de Périclès : les portiques antérieurs, ou *Propylées*, avec la montée en escalier[1]. L'architecte des Propylées fut Mnésiclès. Sa tâche était de couvrir l'extrémité occidentale du rocher, le seul point par où la citadelle soit abordable, d'une construction propre à fermer l'esplanade par son côté le plus étroit et, en même temps, à l'ouvrir d'une façon solennelle. On trouvait en haut des degrés une colonnade dorique, avec un fronton semblable à celui d'un temple ; puis, on pénétrait dans un portique de 50 pieds de profondeur, dont le magnifique toit de marbre était supporté par six colonnes ioniques ; ce portique était fermé par un mur transversal, qui, avec ses cinq portes grillées, formait la clôture de la citadelle. Après les avoir franchies, on passait de nouveau dans une salle dorique à six colonnes, et de là dans l'intérieur même de la citadelle. Du bâtiment central des Propylées, de la porte d'entrée proprement dite, partaient à gauche et à droite deux ailes, qui complétaient le couronnement du rocher : l'aile nord comprenait la salle peinte par Polygnote, la Pinacothèque. Les deux ailes s'ouvraient par des colonnades sur le large escalier découvert qui montait en pente douce jusqu'au portique d'entrée et joignait la ville haute à la ville basse. A droite de cette entrée, le mur de Cimon s'avançait vers les gradins par un bastion en forme de tour ; sans ce détail, il n'y avait rien dans le voisinage qui rappelât les anciennes fortifications. Avec ces colonnades hospitalières, éclatantes, qu'on voyait de loin dans la plaine, l'acropole s'ouvrait à tous ceux qui voulaient fréquenter les temples et les fêtes des Athéniens ; elle s'élevait au-dessus des bas quartiers, comme la couronne de la ville, comme une offrande grandiose, avec ses statues colossales, ses temples et ses portiques ; et sur son front brillait, comme un diadème, la ligne de marbre des Propylées.

[1] En ce qui concerne la disposition architectonique de la montée de l'acropole, de l'ἄνοδος (Cf. *Archäol. Zeitung*, 1853, p. 202), les recherches inaugurées par Beulé n'ont pas encore été menées à leur terme, même après le travail considérable de MICHAELIS (*Mittheil. d. D. A. Instit.* I, p. 275 sqq.). Il a dû y avoir plus bas probablement des tours pour vigies.

Quand on bâtit les Propylées, Phidias n'était pas à Athènes. Jamais sculpteur grec n'avait obtenu jusque-là une gloire comparable à celle de Phidias après l'achèvement du Parthénon; et ce devait être encore un triomphe pour la politique de Périclès de voir non seulement Athènes considérée comme l'école supérieure des arts plastiques, mais aussi ses maîtres appelés à l'étranger, partout où l'État avait les moyens et se sentait le devoir d'élever des monuments publics d'architecture et de sculpture qui répondissent aux exigences modernes. Il n'y avait point, en dehors d'Athènes, de maîtres qui eussent un nom.

C'est ainsi que nous trouvons les artistes athéniens à l'œuvre dans tous les centres importants des contrées les plus diverses, entre autres à Delphes, où du reste on s'était efforcé en tout temps d'attirer les forces les plus actives de tous les pays. Les tympans du temple bâti par Spintharos[1] furent exécutés par deux Athéniens. Praxias fut appelé le premier, et, après sa mort, Androsthène acheva cette grande œuvre[2]. Sur le fronton oriental on voyait Apollon trônant avec Artémis et Lèto, au milieu des Muses; sur celui de l'ouest, Dionysos avec les Thyiades; ce qui répondait exactement à l'année religieuse delphique, dont le culte d'Apollon occupait l'été, et dont l'hiver était consacré aux fêtes de Dionysos. Les deux artistes étaient les contemporains, mais non les disciples de Phidias. On voit par là qu'à côté de lui certaines écoles plus anciennes gardaient leur réputation, et étaient notamment bien vues des autorités de Delphes. Praxias était disciple de Calamis[3]; son successeur travaillait selon la manière d'Eucadmos, d'ailleurs inconnu.

Ce qui est plus étonnant, c'est que l'art attique ait été aussi bien accueilli par les Doriens et Péloponnésiens. Déjà les plus grandes œuvres de Polyclète ont été achevées sous l'influence d'Athènes : on dirait que, sur le terrain de l'art, l'antique rivalité des races s'est apaisée. Phidias lui-même aida le Mégarien Théocosmos dans l'exécution d'une statue de Zeus; parmi ses disciples, Thrasymède travailla pour Épidaure[4],

[1]) Voy. ci-dessus, p. 78.

[2]) Brunn, *Künstlergeschichte*, I, p. 247 sqq.

[3]) Voy. ci-dessus, p. 613. — [4]) Brunn, *op. cit.*, p. 246.

Agoracritos pour Coronée en Béotie; et l'architecte du Parthénon, Ictinos, fut chargé par les Phigaléens, dans l'Arcadie méridionale, de bâtir leur temple d'Apollon.

Mais le fait le plus considérable, c'est que Phidias ait été appelé au centre religieux de la péninsule dorienne; et on peut être convaincu que Périclès éprouva une satisfaction particulière quand son ami partit pour Olympie, où il allait façonner, avec toutes les ressources de l'art, la statue de Zeus; nous savons, en effet, combien Périclès avait à cœur d'effacer l'antagonisme violent des races, et de ménager leur réconciliation par l'art et par la science.

Élis, aussitôt après les guerres médiques, s'était soustraite à l'influence de Sparte [1]. Il est vraisemblable que la reconstruction du temple de Zeus coïncide avec cette époque de l'histoire grecque où toute la contrée se groupa autour d'une capitale, et où l'on voulut aussi montrer dans la décoration d'Olympie plus d'indépendance et de libéralité, pour donner de plus en plus au sanctuaire péloponnésien le caractère d'un sanctuaire panhellénique. Une fois donc l'édifice bâti par un architecte du pays, Libon, et les sculptures des métopes exécutées par des artistes du Péloponnèse, on demanda, pour les travaux qui exigeaient une tendance artistique plus idéale et un talent de composition plus élevé, des maîtres de l'école athénienne, chargés de remplir avec des groupes de marbre gigantesques les tympans laissés vides. Pæonios, né à Mendé en Thrace, ne nous est pas connu comme disciple de Phidias; mais sa représentation de la lutte engagée entre Œnomaos et Pélops, sur le fronton oriental dont les angles sont occupés par les figures couchées des dieux fluviaux d'Olympie, le rattache sans contestation à l'école attique. La composition du fronton occidental était due à Alcamène, le plus célèbre des compagnons et des disciples de Phidias. Dans les groupes mouvementés du Combat des Centaures, on voit sans doute la dépendance où restait encore la statuaire attique vis-à-vis de la période antérieure de l'art, car les têtes des dieux et des héros sont frappantes de rigidité et d'archaïsme; mais d'autre part, on recon-

[1] Voy. ci-dessus, p. 428-429.

naît dans ces morceaux de sculpture un progrès décidé, car dans les limites du cadre architectural elles déploient une plénitude de vie dramatique qui dépasse la sérénité épique du fronton du Parthénon, et attestent en même temps un effort vers une caractéristique plus précise, dont le naturalisme hardi se fait voir à travers l'idéalisme de l'art attique. Nous apprenons donc là plus clairement qu'ailleurs à considérer l'époque de Périclès comme une période de transition, où se rencontrent à la fois la docilité fidèle à la tradition du passé, et une poussée impatiente en avant vers un mouvement plus vivant et plus inspiré, vers une complexité plus riche dans les sujets.

Les Éléens cependant ne voulurent pas seulement avoir en style attique, comme les Delphiens, les groupes des tympans, mais décorer aussi de telle façon l'intérieur du temple de Zeus qu'il parût l'égal du Parthénon. Les deux édifices eurent cette ressemblance, qu'ils n'étaient point des sanctuaires pour le culte ordinaire, mais des temples réservés aux fêtes, et des Trésors publics. En effet, le foyer du culte de Zeus, à Olympie, n'était pas le temple même, mais bien le grand autel, dressé au nord-est du temple, et qui n'en dépendait en aucune façon. Mais c'est dans le temple qu'avait lieu le couronnement solennel des vainqueurs; et c'est là, bien que l'édifice n'eût pas originairement cette destination, qu'allait s'élever, à l'extrémité de la *cella*, comme offrande sacrée des Éléens, une magnifique statue de Zeus qui devait dépasser en éclat et en richesse la Vierge d'Athènes.

C'est dans ce but qu'on fit venir Phidias, après l'achèvement du Parthénon ; avec son parent Panænos, il se mit au grand travail qui lui était confié par les autorités du temple, pour une somme déterminée par un contrat. On lui fournit un atelier, où il s'établit avec toute la colonie de ses ouvriers, comme autrefois Bathyclès à Amyclæ [1], pour entreprendre la plus grande tâche qui pût être assignée à la plastique hellénique ; il s'agissait, en effet, avec toutes les ressources d'un art mûri à Athènes, de tirer de l'or et de l'ivoire le Père des dieux et des hommes, l'arbitre suprême de la destinée natio-

[1]) Voy. ci-dessus, p. 154.

nale, jusque-là adoré sans statue, et d'en donner pourtant une image si parfaite, que les meilleurs parmi les Hellènes y reconnussent l'expression même de leurs sentiments.

C'était une statue assise, de grandeur colossale, pour laquelle même le vaste temple semblait une demeure trop étroite. La tête exprimait à la fois la toute-puissance et la clémence, la fierté et la douceur affable : la chevelure était bien celle du Zeus homérique, qui en la remuant ébranlait l'Olympe. Le vêtement d'or qui couvrait les parties inférieures du corps laissait libre la poitrine puissante ; la main gauche tenait le sceptre surmonté d'un aigle, la droite portait, comme la Vierge d'Athènes, la statue de la déesse de la Victoire. Car là Zeus non plus n'était pas conçu seulement comme un vainqueur couronné, qui a terrassé tous ses ennemis, mais comme celui qui donne la victoire, puisque c'est devant ses yeux et en son nom qu'on distribuait les couronnes olympiques, les plus hautes récompenses que le mérite d'un Hellène pût conquérir. Le siège du trône était tout éclatant d'or et d'ivoire, et orné de figures en plein relief ou en demi-bosse, qui représentaient les jugements rendus par Zeus, aussi bien que des scènes de batailles et des Victoires, tandis que les Charites et les Heures couronnaient le dossier, et que les pieds reposaient sur un escabeau dont le bord antérieur reproduisait un combat d'Amazones. Panænos avait décoré de peintures les parois qu'on voyait entre les pieds du siège. Enfin l'œuvre tout entière était dressée sur un socle imposant, haut d'environ douze pieds, orné de reliefs en métal doré représentant le cénacle des Olympiens enserrés par Hélios et Séléné.

Ainsi, c'est en Élide que l'art attique porta ses fruits les plus mûrs, qu'il s'épanouit avec le plus de richesse et de grandeur, par cette statue dont on a pu dire qu'elle avait élevé et purifié la conception que les Grecs avaient de leur dieu suprême ; œuvre commune de Phidias et de son compagnon Colotès, un maître de premier ordre pour la sculpture chryséléphantine, qui a exécuté aussi dans le même style la table destinée à recevoir, avant la distribution, les couronnes des vainqueurs. Panænos à son tour fut le collaborateur de Colotès pour une statue d'Athèna, à Élis. Quant à Phidias, il sculpta encore

une Aphrodite Ourania, qui appuyait le pied sur une tortue, et une statue d'enfant s'attachant lui-même le diadème de la victoire. Voilà comment, dans l'atelier de Phidias, le grand artiste et ses amis travaillèrent pour Olympie, pour la ville d'Élis ainsi que pour Cyllène, la ville du port, et comment les artisans d'Élis se formèrent d'après les modèles et sous la direction de maîtres athéniens.

Pæonios fit sans doute partie de cette association, lui qui, après avoir achevé son fronton, resta avec d'autres Athéniens à Élis, où à ce moment il y avait plus de commandes à obtenir, plus d'argent et de réputation à gagner que dans la ville de Périclès, absorbée par ses luttes du dedans et du dehors. Les Messéniens de Naupacte lui confièrent la tâche de leur sculpter en marbre une déesse de la Victoire, d'une valeur égale à la dîme prélevée sur leur butin. Il éleva la statue, d'une façon tout à fait nouvelle — c'était probablement une allusion tacite à la victoire de Sphactérie qui survint pendant l'exécution même, — sur un socle de marbre triangulaire, aussi haut qu'une tour, devant la façade orientale du temple de Zeus; ce fut un morceau brillant de la sculpture attique sur marbre; Nikè y était figurée descendant à travers les airs, les ailes déployées. Ce chef-d'œuvre n'a peut-être été achevé que vers 422 avant J.-C. [1].

Les descendants de Phidias demeurèrent aussi à Olympie, où ils furent revêtus de la dignité de *phædryntes* [2] : c'étaient des magistrats chargés de veiller à l'entretien de la statue de Zeus. Ainsi l'art et les artistes athéniens furent naturalisés à Élis, et la gloire d'Athènes devint celle de toute l'Hellade. Non seulement dans les colonies lointaines, comme Périclès l'avait tenté [3], mais aussi dans la terre mère, dans le Péloponnèse dorien lui-même, la fusion s'opéra, et les États qui s'étaient le

[1]) Les indications bibliographiques concernant la Niké de Pæonios dans l'*Archäol. Zeitung*, XXXV, p. 59. SCHUBRING (*Ibid.* p. 66), y expose une chronologie à laquelle je me rallie d'une manière générale, sans pouvoir accepter cependant le sens qui y est donné à ἀκρωτήρια.

[2]) Les descendants de Phidias dans leur office de φαιδρυνταί à Olympie (PAUSAN., V, 14, 5) : ils sont mentionnés dans une inscription olympique du IIe siècle après J.-C. (*Archäol. Zeitung*, XXXV, p. 193, n. 100).

[3]) Voy. ci-dessus, p. 620.

plus étroitement attachés à Sparte, tels que l'Élide et l'Arcadie, mirent leur honneur à se parer d'ouvrages dus à des maîtres athéniens.

Mais le principal avantage revint à Athènes elle-même, comme patrie de l'art qui avait été ainsi acclamé par la nation entière. Pendant la courte durée des années de paix sous Périclès, elle s'était transformée; et si on réfléchit combien était complexe l'activité artistique, on comprend quelle influence elle a dû exercer sur toute la vie sociale et industrielle de la cité. Déjà le seul transport des matériaux amena la science de la mécanique, dans ce temps fertile en inventions, à faire, elle aussi, de grands progrès, et, dans cette partie, Artémon se rendit fameux entre tous ses contemporains [1]. Tous les ouvriers qui étaient nécessaires aux grandes entreprises artistiques, les maçons, charpentiers, statuaires, forgerons, fondeurs de bronze, tailleurs de pierre, teinturiers, les orfèvres qui travaillaient le métal pour en revêtir le bois, les maîtres de la plastique chryséléphantine qui savaient rendre une matière rebelle si ductile qu'elle se collait comme une peau sur le moule de bois, les peintres, sculpteurs sur bois, tisseurs de tapis, les brodeurs d'or et d'argent, les graveurs sur pierre, etc., tous eurent part à ce développement brillant que prit à Athènes, dans le domaine de l'art, le génie humain. Chacun d'eux fut encouragé dans sa vocation et rendu capable d'un travail supérieur. En effet, les restes de l'art attique montrent de la façon la plus évidente que l'industrie artistique a été aussi animée d'une vie plus noble; et, jusque sur les terres-cuites ou les bas-reliefs funéraires sans valeur, on reconnaît, en dépit d'une exécution purement industrielle, le sens délicat de la forme, la netteté de conception, le calme et la sérénité, la dignité morale qui distinguent les œuvres de Phidias. Son atelier a été une école populaire, d'une action étendue et durable.

Jusque-là les métiers artistiques avaient été pratiqués dans des familles indigènes, qui se transmettaient de père en fils la technique héréditaire. Cette forme du culte de l'art, nous la trouvons établie pour la musique et la poésie, par exemple,

[1]) Voy. ci-dessus, p. 522.

dans les familles de Simonide, de Bacchylide, de Pindare, de Stésichore, de Sophocle et d'autres encore; il en fut de même pour tous les arts plastiques. Ici l'organisme de la famille avait une influence toute particulière, parce qu'il soutenait solidement la marche assurée et constante de la technique vers la perfection; et même, sans lui, tout progrès eût été impossible.

L'âge de Périclès fut aussi une véritable époque de transition en ce sens qu'alors on renversa les barrières de ces traditions familiales, du moins en tant qu'elles pouvaient entraver l'art; car non seulement la libre concurrence fut ouverte à tous dans l'intérieur de la cité, mais aussi les artistes étrangers arrivèrent pour prendre part à ce concours de talent et de travail établi à Athènes. Bientôt on y vit travailler, en même temps que le Thasien Polygnote, Nicanor et Arcésilas, deux peintres de Paros; et de cette même île de marbre, qui fut de tout temps particulièrement fertile en sculpteurs capables, vinrent Agoracritos, un des disciples favoris de Phidias, Colotès, que le maître estimait comme son aide le plus habile, Thrasymède, Locros, Aristandros, père de Scopas. Tous trouvèrent à Athènes une seconde patrie et l'emploi glorieux de leurs talents; on peut donc bien dire que jamais la vie artistique d'une nation ne s'est développée dans des conditions plus favorables.

C'est là qu'après avoir poussé librement dans les contrées les plus diverses de l'Hellade, les arts furent pour la première fois associés dans des œuvres grandioses, sous la tutelle du plus riche des États, sous la surveillance du plus éclairé des connaisseurs, qui disposait des ressources publiques sans que rien gênât ses intentions, enfin, sous la direction d'un génie supérieur, qui régnait sur tous les domaines de l'art plastique. Dans l'Athènes de Périclès, le zèle de tous pouvait s'unir à l'influence bienfaisante d'une autorité ferme, et les travaux commandés par l'État pouvaient s'exécuter avec la spontanéité d'un enthousiasme qui n'était point du reste confiné dans le monde des artistes. Car les pacifiques et industrieux habitants d'Athènes aimaient l'activité provoquée par les constructions de Périclès. Il fallait aller chercher au

loin des matériaux de toute sorte, métaux, ivoire, pierres précieuses, bois d'espèce étrangère. Toutes les classes participèrent ainsi à la vie artistique commune, depuis l'artiste qui dans la solitude mûrit ses pensées et trace ses plans, en passant par toutes les séries de marchands, d'industriels et d'artisans, jusqu'aux mineurs et aux terrassiers, aux charrons, aux cordiers et aux voituriers, qui eurent pour fonction de monter sur les hauteurs de l'acropole d'innombrables blocs de marbre. Tout ce qu'on gagne vient de l'État; tous sont engagés dans ses entreprises. Les capitalistes sont contents, parce que les occasions se multiplient de placer leur argent dans des affaires lucratives; ils peuvent fixer un intérêt de plus en plus élevé pour la location de leurs maisons, de leurs navires, de leurs esclaves. Les paysans sont contents, parce que la valeur du sol et de ses productions augmente sans cesse. Quant aux gens absolument sans fortune, l'État prend soin d'eux; ce ne sont pas pour lui des indigents qu'il secourt, mais des citoyens qu'il emploie, qui prennent une part active aux entreprises publiques, et qui, grâce au taux élevé des salaires, peuvent arriver rapidement à un gain proportionné à leurs capacités. Ainsi les constructions de Périclès contribuèrent essentiellement à favoriser une heureuse répartition de la richesse parmi la population libre.

Le bien-être universel parvint donc à un si haut point, que pour cette seule raison la masse du peuple se fût associée avec joie à la politique de Périclès, quand bien même elle n'eût pas été en même temps pénétrée de ce sentiment, que ces travaux servaient plus que tout le reste à la gloire de la ville natale. Les plus humbles services avaient leur dignité, puisqu'eux aussi aidaient la communauté à réaliser de tels desseins. Les citoyens éprouvaient une fierté patriotique plus haute, quand ils voyaient leur république ornée des plus nobles chefs-d'œuvre de l'art, et éclipsant toutes les autres villes des Hellènes; et, comme ces ouvrages possédaient à côté de toute leur magnificence une noble simplicité, comme ils étaient intimement pénétrés d'une pensée sublime, admirables de mesure et d'harmonie, brillants de sérénité et de grandeur, ils devaient assurément élever et purifier les âmes de ceux qui les voyaient

graduellement s'avancer et qui, une fois achevés, les avaient tous les jours sous les yeux. En effet, ces œuvres avaient en elles-mêmes une force secrète qui emportait l'homme au delà des limites étroites de sa condition personnelle, et le forçait à se faire une idée haute et vénérable aussi bien de l'État capable de telles créations, que des devoirs du citoyen.

Mais ceux-là même qui ne pouvaient regarder cette ville avec l'affection naturelle à ses enfants, les sujets et les étrangers, ne purent se soustraire à l'impression produite par la splendeur d'Athènes. Les uns devaient trouver moins lourd d'obéir à une telle république ; les autres, reconnaître que tout ce qui distinguait la race hellénique, la culture intellectuelle et la noblesse de l'art, avait atteint à Athènes sa perfection : donc, quiconque avait le goût de ces grandes choses devait considérer Athènes comme la capitale de la Grèce, et, en un certain sens, se sentir lui-même Athénien.

Voilà bien ce qu'avait voulu Périclès : qu'Athènes se montrât un jour digne de commander aux Hellènes. L'argent employé à atteindre un tel but ne fut réellement point gaspillé ; car non seulement ces dépenses ont répandu pour le présent le bien-être et le contentement, mais ces œuvres d'art ont constitué pour Athènes un trésor inaliénable, un capital dont les intérêts ont fait vivre la ville jusque dans l'extrême décadence ; si bien qu'aucun homme d'État n'a procuré à sa patrie des avantages matériels d'une valeur plus durable que ne fit Périclès. Et puis, il pensait aussi à la gloire de la ville dans l'avenir ; il voulait qu'il restât des monuments de sa grandeur, capables de survivre à son histoire, et que l'acropole, dans les âges les plus reculés, portât témoignage en faveur du siècle de Périclès.

On travailla aux Propylées pendant cinq ans, à partir de la dédicace du Parthénon. Les dépenses totales furent évaluées à 2,012 talents[1]. En 435 (Ol. LXXXVI, 2), les crédits extraordinaires pour constructions publiques furent limités à 10,000

[1]) Environ 11,858,840 francs. Au sujet de ces 2,012 talents, voy. KIRCHHOFF, *Zur Gesch. des athenischen Staatsschatzes*, p. 56 (Abhandl. d. Preuss. Akad. 1876).

drachmes par an[1] : c'était la troisième année de l'entreprise. Pendant la quatrième et la cinquième années, on poussa les travaux avec une hâte croissante [2]. On sentait que c'étaient là les dernières années de paix ; en effet, avant que l'édifice fût achevé, éclatait la guerre qui allait réclamer et absorber toutes les ressources de la République.

[1]) Voy. ci-dessus, p. 537, 1.

[2]) Documents sur la construction des Propylées : voy. Böckh, *Staatshaushaltung*, II, p. 336 et Kirchhoff, ap. *N. Jahrbb. für Philol.*, 1861, p. 47 sqq. C. I. Attic., I, n. 314, 315. Cf. Kirchhoff, *De fragmentis quibusdam tituli Attici ad opus aliquod ætatis Pericleæ referendi* (ap. Nuove Memorie dell' Institut. di Corr. Arch., 1865, p. 129).

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

APPENDICE

TABLEAU

DES VILLES TRIBUTAIRES COMPRISES DANS LA LIGUE MARITIME DÉLO-ATHÉNIENNE (Cf. ci-dessus, p. 525)

A. Villes mentionnées dans les Inscriptions [1].

I

Νησιωτικὸς Φόρος

Ῥηναιῆς
Σύριοι
Ἄνδριοι
Τήνιοι
Μυκόνιοι
Νάξιοι
Πάριοι
* Κερία
Ἰᾶται
Θηραῖοι
* Ἀναφαῖοι
* Σικινῆται
* Φολέγανδρος
* Κίμωλος
* Μήλιοι
Σίφνιοι
Σερίφιοι
Κύθνιοι
* Βελβίνα
Κεῖοι
Αἰγινῆται
Ἀθηνῖται

en Eubée:
Γρυγχῆς
Διακρῆς ἀπὸ Χαλκιδέων
Διῆς ἀπὸ Κηναίου
Ἐρετριῆς
Ἑστιαιῆς
Καρύστιοι
Στυρῆς
Χαλκιδῆς

Lemnos:
Ἡφαιστιῆς
Μυριναῖοι

Ἴμβριοι

II

Ἑλλησπόντιος Φόρος

Βυζάντιοι
Σηλυμβριανοί
Περίνθιοι
Δαυνιοτειχῖται
Σομβριανοί [2]
Σκάψιοι
Τυρόδιζα
* Βισάνθη

[1]) Les noms marqués d'un astérisque ne se trouvent que sur le rôle d'estimation inséré dans le *Corpus Inscriptionum Atticarum*, I, n. 37.

[2]) *Monatsbericht. der Berl. Akad. der Wiss.*, 1880, p. 456.

dans la Chersonèse.

Νεάπολις παρὰ Χερρόνησον
Ἀγορά
Καλλιπολῖται
Σήστιοι
Μαδύτιοι
Ἐλαιούσιοι
Λιμναῖοι
Ἀλωπηκοννήσιοι

Τενέδιοι
Σιγειῆς
Λαμπωνειῆς
Νεανδρειῆς
Κεβρήνιοι
Βηρύσιοι
Γεντίνιοι
Δαρδανῆς
Ἀζειῆς
Ἀβυδηνοί
Ἀρισβαῖοι
Περκώσιοι
Παλαιπερκώσιοι
Λαμψακηνοί
Παισηνοί
Παριανοί
Πριαπῆς
* Μητρόπολις παρὰ Πρίαπον
Διδυμοτειχῖται
Ἁρπαγιανοί
Ζελειᾶται
* Ὀτληνοί
* Πυθοπολῖται
* Ἀρταῖον ἐπὶ τῷ Ῥύνδακι
* Ἀρταίου τεῖχος ἐπὶ τῷ Ῥύνδακι
Ἀρτακηνοί
Κυζικηνοί
Προκοννήσιοι
Βύσβικος
Δασκυλειανοί
* Δαρεῖον παρὰ τὴν Μυσίαν
Βρυλλειανοί
Κιανοί
Ἀστακηνοί
Καλχηδόνιοι

III

Θράκιος Φόρος

Αἴνιοι
Μιλκώριοι
Γαλαῖοι
Μαρωνῖται
Δίκαια παρ' Ἄβδηρα
Ἀβδηρῖται
Κυστίριοι
Νεάπολις παρ' Ἀντισάραν
* Πίερες ἐν Περγάμῳ
Βεργαῖοι
Ἀργίλιοι
Σταγιρῖται
Ἀκάνθιοι
* Κοσσ[αῖοι ?]
Αἰολῖται
Ὀθόριοι
Πίστασος[1]

dans la pén. de l'Athos.

Σαναῖοι
Διῆς ἐκ τοῦ Ἄθω
Ὀλοφύξιοι
Θύσσιοι
Κλεωναί
* Ποσίδειον
* Ἀκρόθωοι

Ἀσσηρῖται

dans la péninsule Sinthonienne.

Πίλωρος
Τριποαί
Φαρβήλιοι
Ἑδρώλιοι
Φηγήτιοι
Σερμυλιῆς
Σίγγιοι
Γαλήψιοι
Σαρταῖοι
Τορωναῖοι

Μηκυβερναῖο
Στώλιοι
Χασταί
Ὀλύνθιοι
Σκαβλαῖοι

à Pallène

Ποτειδαιᾶται
Ἀφυταῖοι
Νεάπολις Μενδαίων
Αἰγάντιοι
Θραμβαῖοι
Σκιωναῖοι
Μενδαῖοι

Βοττιαῖοι (Σπαρτώλιοι)
Δίκαια Ἐρετριῶν

[1]) Mentionné seulement dans le *Corp. Inscr. Attic.*, I, 243.

Αἶσα
Γίγωνος
Σμίλλα
Κίθας
Τινδαῖοι
Σκαψαῖοι
Πράσσιλος
Θέστωρος
Σίνος
Αἰνεᾶται
Στρεψαῖοι
Μεθωναῖοι
Αἰσώνιοι
Θάσιοι
Σαμοθρᾶκες
Σκιάθιοι
Πεπαρήθιοι
Ἴκιοι

IV

Ἰωνικὸς Φόρος

Ἥσσιοι
Γαργαρῆς
Ἀστυρηνοί
Πιταναῖοι
Ἐλαιέα παρὰ Μύριναν
Γρυνειῆς
Μυριναῖοι παρὰ Κύμην
Κυμαῖοι
* Ληρισαῖοι
Φωκαιῆς
Πτελεούσιοι
Σιδούσιοι
Βουθειῆς
Ἐρυθραῖοι
Ἐλαιούσιοι
Κλαζομένιοι
Πολιχναῖοι
Αἱραῖοι
Τήιοι
Λεβέδιοι
Διοσιρῖται
Κολοφώνιοι
Σαμβακτύς
Νοτιῆς
Ἐφέσιοι
Ἰσίνδιοι
Πυγελῆς
Μαραθήσιοι
Πριανῆς
Μαιάνδριοι
Μυήσσιοι
Μιλήσιοι
Τειχιοῦσσα
Θερμαῖοι ἐν Ἰκάρῳ
Οἰναῖοι ἐν Ἰκάρῳ
Λέρος
Νισύριοι
Ἀμόργιοι

V

Καρικὸς Φόρος

Λάτμιοι
Χαλκήτορες
Ὑρωμῆς
Μυλασῆς
Πηδασῆς
Ἰασῆς
Αὐλιᾶται
Βαργυλιῆς
Κινδυῆς
Θασταρῆς
Θρανιῆται
Καρυανδῆς
Ταρβανῆς
Τελεμήσσιοι
Μύνδιοι
Ναξιᾶται παρὰ Μύνδον
Τερμερῆς
Συαγγελῆς
Ἀμυνανδῆς
Ἁλικαρνασσῆς
Ἄρλισσος
Πηδασῆς
Κεράμιοι
Κεδριᾶται
Παργασῆς
Κνίδιοι
Χερρονήσιοι
* Τύμνιοι
* Ἑδριῆς Ὑμησσῆς
* Ἴτυρα
Κασολαβῆς
Κᾶρες, ὧν Τύμνης ἄρχει
Λωρυμῆς
Μαδνασῆς
Μυδόνες
Ναρισβαρῆς
Παρπαριῶται
Πελεᾶται
Πλαγαρῆς
Πύρνιοι
Ὑδαιῆς
Ὑδισσῆς
Καρβασυανδῆς

- Ἰδυμῆς
- Καύνιοι
- Πασανδῆς
- Κρυῆς
- Κλαυνδῆς
- Κυλλάνδιοι
- Κυρβισσῆς
- Λύκιοι καὶ συντελεῖς
- Φασηλῖται
- * Κελένδερις
- Τηλάνδριοι
- Καλύδνιοι
- Ληψιμανδῆς
- Κῷοι
- Ἀστυπαλαιῆς
- Τήλιοι
- Σύμη

- Χαλκεᾶται
- à Rhodes:
  - Ἐρινῆς
  - Ἰηλύσιοι
  - Καμιρῆς
  - Λίνδιοι
  - Οἰιᾶται Λινδίων
  - Πεδιῆς Λινδίων
  - Βρικινδάριοι ἐν Ῥόδῳ
  - Διάκριοι ἐν Ῥόδῳ
- Σάριοι
- Κάσιοι
- à Carpathos:
  - Ἀρκεσῖνοι Καρπάθου
  - Βρυκοῦντιοι
  - Ἐτεοκαρπάθιοι
- ἀκτὴ Myt.:
  - * Ῥοίτειον
  - * Ἄντανδρος
  - * Νῆσος

- sur le Pont-Euxin:
  - Κερ[ασοῦς
  - * Κιμ[μερι...
  - * Νυμ[φαῖον
  - * Νικ[ωνία
  - * Πα[τρασύς

Villes de répartition douteuse.

- Ἐρόδιοι
- Εὐρυμαχῖται
- Μυσοί
- Πλευμή
- * Πύρινδος

———

B. Villes mentionnées seulement par les historiens.

Δειρή (Crateros ap. Steph. Byz., p. 223; 20, cf. p. 718 ed. Meineke), peut-être de la circonscription de Thrace.

Δῶρος, de la circonscription de Carie (Crateros ap. Steph. Byz., p. 256, 11).

Μαρκαῖοι de Troade (Steph. Byz., p. 433, 13. Cf. p. 715).

Κυθήριοι (Thucyd., IV, 57, 4).

LISTE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES CLÉROUCHIES[1] ATHÉNIENNES AU CINQUIÈME SIÈCLE

AVANT J.-C.

(Voy. ci-dessus, p. 544 : et, pour les établissements postérieurs à 443, vol. III, ch. I, II, III, IV.)

1-2. Clérouchies instituées par assignations faites à diverses époques, notamment en 509 (Herod., V, 77; VI, 100. Ælian., *Var. Hist.*, VI, 1) et en 453 (Diod., XI, 88. Pausan., I, 27, 5) sur les territoires de Chalcis et d'Érétrie.

3. Scyros, clérouchie en 470/69 (Thuc., I, 98. Diod., XI, 60. Plut., *Cim.* 8. Corn. Nep., *Cim.*, 2).

4. Eïon, en 469 (Herod., VII, 107. Thuc., *ibid.* Diod., *ibid.* Pausan., VIII, 8, 9).

5. Assignations (probables) sur la côte de Thrace, enlevée aux Thasiens, en 462 (Thuc., I, 101. Plut., *Cim.*, 14).

6. Naxos, en 453 (Plut., *Pericl.*, 11).

7. Assignations dans la Chersonèse de Thrace, en 453 et 448 (Plut., *Pericl.*, 11, 19. Diod., XI, 88. Cf. Andocid., *De pace*, 9).

8-9. A Lemnos, entre 451 et 448 (Thuc., IV, 28; V, 8; III, 5. Cf. I, 115. C. I. Gr. 168b. Rangabé, 309), assignations qui constituent les clérouchies Myrina et Hephæstia.

10. Andros, en 450 (Plut., *Pericl.*, 11).

1) On fait ici amende honorable pour la forme *clérouquie* introduite, à titre d'essai, dans le texte. L'usage veut que κληροῦχος donne *clérouque*, et κληρουχία, *clérouchie*.

11. Oreos (Hestiæa) en Eubée, en 446 (Thuc., I, 114 ; VII, 57 ; VIII, 95. Diod., XII, 7, 22. Plut., *Pericl.*, 23, etc.).

12. Imbros, en 443 (Thuc., IV, 28).

13. Égine, en 431 (Thuc., II, 27).

14. Potidée dans la Chalcidique, en 429 (Thuc., II, 70).

15-18. Confiscations et assignations à Lesbos, en 426, sur les territoires de Mytilène, Antissa, Eresos, Pyrrha (Thuc., III, 50. Diod., XII, 55).

19. Torone (?) dans la Chalcidique, en 422 (Thuc., V, 3. 18).

20. Scione dans la Chalcidique, en 421 (Thuc., V, 32).

21. Mélos, en 415 (Thuc., V, 116).

Chalcis, Érétrie, Naxos, Andros, Hephæstia, Myrina renferment, à côté des groupes de colons athéniens, des communes politiquement indépendantes et qui paient tribut.

Bréa (vers 444), Thurii (443) et Amphipolis (437) sont des colonies proprement dites, qui, peuplées d'éléments divers, ne font point partie de la cité athénienne.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME

DE L'INVASION DORIENNE AUX GUERRES MÉDIQUES (*suite*).

LIVRE TROISIÈME

DU DÉBUT DES GUERRES MÉDIQUES A LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.

